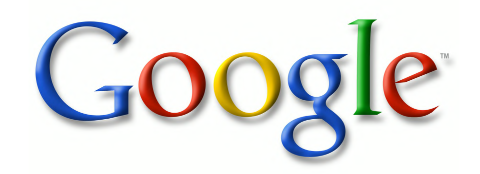


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

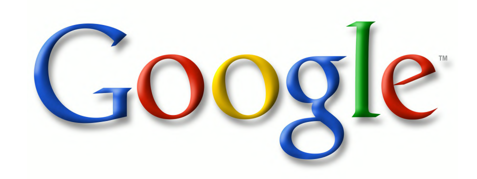
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



406
C678



406
9822 - 12372
½ mor.
University Library
JUN 31 1908
St. ...

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME QUATORZIÈME

PREMIER FASCICULE



PARIS (6ᵉ)

LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

5, QUAI MALAQUAIS

1906

9822 - 12372
½ mor
University Library
JAN 31 1908

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME QUATORZIÈME

PREMIER FASCICULE



PARIS (6e)

LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

5, QUAI MALAQUAIS

1906

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER FASCICULE

LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION, ÉDITEUR

5, Quai Malaquais.

Atlas linguistique de la France, par J. GILLIÉRON et E. EDMONT. En vente livraisons in-f° I à XXI, chaque en souscription. — Prix. . . . . **25 fr.**

L'ouvrage comportera en 35 livraisons tous les patois et idiomes de la France.

Étude de géographie linguistique. « Scier » dans la Gaule romane du Sud et de l'Est, par J. GILLIÉRON et J. MONGIN. In-4° et 5 cartes coloriees. — Prix. . . . . **5 fr.**

Le petit et le grant testament de François Villon, les cinq ballades en jargon et des poesies du cercle de Villon. etc... Reproduction fac-simile du manuscrit de Stockholm, avec une introduction de Marcel SCHOWB. In-8 rel. parchemin. — Prix. **100 fr.**

La Bibliothèque du marquis de Santillane, par Mario SCHIFF. In-8. — Prix. **15 fr.**

Études sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux slave, par A. MEILLET. Seconde partie. Un vol. gr. in-8. — Prix. . . . **12 fr. 50**

Roberti Gaguini epistole et orationes, texte publié sur les éditions originales de 1498. Précédé d'une notice biographique et suivi de pieces diverses en partie inédites, par L. THUASNE. Deux forts vol. in-8. — Prix. . . . . **25 fr.**

Le Frère de Pétrarque et le livre du repos des religieux, par H. COCHIN. In-8. — Prix. . . . . **6 fr.**

Archives historiques de la Corrèze (ancien Bas-Limousins). Recueil de documents inédits, depuis les origines jusqu'à la fin du XVIII° siècle, publie avec notes et commentaires, cartes et planches, par G. CLÉMENT-SIMON. 2 forts volumes grand in-8. — Prix. . . . . **40 fr.**

Bibliographie des travaux de Gaston Paris publiée par J. BÉDIER et M. ROQUES. Un vol. in-8, tiré à petit nombre sur papier verge de Hollande, orné d'un portrait de G. Paris. — Prix. . . . . **8 fr.**

Le Romancero populaire de la France, choix de chansons populaires françaises par G. DONCIEUX. Texte critique; avant-propos et index musical de J. TIERSOT. Gr. in-8. *Couronné par l'Institut.* — Prix. . . . . **15 fr.**

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

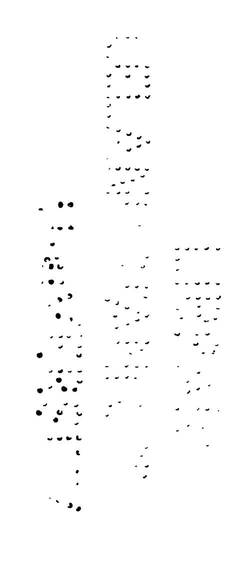
MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME QUATORZIÈME



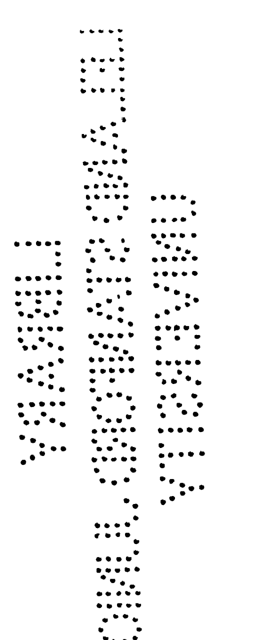


PARIS (6e)

LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

5, QUAI MALAQUAIS

1906-1908



106821

LA PHRASE NOMINALE EN INDO-EUROPÉEN.

La grammaire sémitique distingue la phrase verbale et la phrase nominale : la phrase verbale a un verbe pour élément essentiel, et peut même se composer uniquement d'un verbe; ainsi, en arabe, *ḍaraba Zaydun* «Zayd a frappé», *qālū* «on a dit»; la phrase nominale ne comporte aucun verbe quel qu'il soit, et consiste simplement dans un rapport établi entre deux noms, ainsi, en arabe, *Zaydun ʿālimun* «Zayd [est] sage», *arrajulu fiddāri* «l'homme [est] dans la maison».

Si cette distinction est aussi nette dans une famille de langues, c'est qu'elle est fondée sur la nature même des choses. La phrase verbale énonce un acte ou un état : lat. *it*, *iacet*, etc.; la phrase nominale implique simplement qu'une qualité, une manière d'être est affirmée de quelque chose : *Pierre* [*est*] *savant*, *Pierre* [*est*] *dans la maison*. Dans la mesure où un verbe figure dans la phrase nominale, il y est un outil grammatical totalement dénué de sens réel qui lui soit propre. On doit donc s'attendre à retrouver, en dehors du sémitique, des langues où ne figure pas l'élément verbal de la phrase nominale, lequel n'a rien d'essentiel. Et en effet le russe moderne, par exemple, distingue la phrase verbale de la phrase nominale, au moins au présent, exactement de la même manière que le sémitique, et sa phrase nominale ne comporte aucun verbe «être» : завтракъ готовъ «le déjeuner [est] prêt», теиерь восемь часовъ «[il est] maintenant huit heures», etc.; les cas où l'on rencontre r. есть appartiennent à la langue savante (définitions, etc.), ou bien есть y signifie «il existe» (voir Boyer et Spéranskij, *Manuel de russe*, p. 249 et suiv.), c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas de véritables phrases nominales. On nommera ici phrases nominales pures celles des phrases nominales qui ne renferment aucune forme verbale personnelle.

Étant donné que le verbe «être» est dans la phrase nominale un élément accessoire et éminemment susceptible de manquer, on doit, dans chaque langue, se demander si la phrase nominale comporte ou non un verbe «être», et, là où ce verbe existe, si l'emploi en est constant ou limité à certains cas déterminés. Le problème se pose en particulier pour l'indo-européen, car le

verbe «être» a, au moins au thème du présent, une forme commune à toutes les langues indo-européennes, mais aussi les diverses langues présentent toutes plus ou moins d'exemples de phrases nominales sans verbe «être» (voir Lugebil, *Arch. f. sl. phil.*, VIII, 36 et suiv.). Dans sa *Vergleichende syntax*, III, p. 117 et suiv., M. Delbrück a posé la question, et il la résout en ce sens que, en indo-européen proprement dit, la présence du verbe «être» était la règle, mais, que, dans un état plus ancien de la langue, ce verbe manquait normalement. Pour affirmer que la présence du verbe «être» était normale en indo-européen proprement dit, M. Delbrück s'appuie sur l'emploi, en effet assez régulier, de ce verbe dans la plupart des langues indo-européennes; et, pour établir que, à date plus ancienne, en «préindo-européen», il n'y avait pas de verbe «être», et que par suite la phrase nominale était pure, il part de ceci que le verbe «être» est partout un verbe à sens réel qui a été progressivement dépouillé de sa signification matérielle et réduit à un rôle abstrait : il résulte de là que, en une période ancienne de l'indo-européen où ce développement n'avait pas encore eu lieu, la phrase nominale ne comportait pas de verbe; mais cette conclusion est toute théorique et *a priori*.

Si, au lieu de juxtaposer purement et simplement les témoignages des diverses langues indo-européennes à ce sujet, on en examine la valeur respective, on aboutit, avec M. Brugmann, *Abrégé de gramm. comp.*, § 861, à une conclusion différente de celle de M. Delbrück. En effet, toutes les langues connues seulement à l'époque chrétienne, et aussi l'italique, connu à date plus ancienne mais prématurément altéré, ont en règle générale une phrase nominale à verbe «être», le russe[1] moderne faisant exception avec le letto-lituanien; mais les deux groupes de dialectes qui sont connus à la date la plus ancienne et qui ont conservé le plus de traces authentiques du type indo-européen, à savoir l'indo-iranien et le grec, admettent comme également normales la présence et l'absence du verbe «être»; il y a lieu de déterminer seulement en quels cas est régulier le type à «être», et en quels cas le type sans «être». Or, là où ils concordent en s'opposant aux dialectes plus altérés ou connus à date plus récente, les dialectes indo-iraniens et les dialectes grecs doivent *a priori* être considérés comme ayant conservé l'état indo-européen. En effet, ils appartiennent à des groupes dialectaux indo-européens bien différents, puisque le

[1] M. R. Gauthiot a mis ce fait en rapport historique avec l'existence de la phrase nominale pure en finno-ougrien (voir le *Bulletin* de la Société, XIII, 1 [n° 52], p. xxvj et suiv.). Les faits finno-ougriens signalés par M. Gauthiot présentent par eux-mêmes avec les faits indo-européens un parallélisme très intéressant, qui résulte de la nature des choses.

grec et l'indo-iranien sont de part et d'autre des principales lignes que les particularités phonétiques communes à plusieurs dialectes voisins permettent de tracer à l'intérieur de l'indo-européen : ligne du traitement des diverses gutturales, ligne du passage de *s* à *š* en certains cas, ligne de la confusion de *a* et *o*. Or, d'autre part, en tant au moins qu'il s'agit de tendances générales du développement morphologique, les langues indo-européennes présentent entre elles un parallélisme évident; comme les innovations ont eu lieu séparément en chaque langue, le résultat de détail de ces développements parallèles diffère de l'une à l'autre; mais les tendances sont, en grande partie, communes à toutes; si, comme l'indiquent le grec et l'indo-iranien, la phrase nominale sans verbe «être» était licite en indo-européen et même normale en certains cas, on conçoit que le type de phrase nominale avec «être», qui existait concurremment, ait été généralisé dans la plupart des dialectes; ce serait un de ces développements parallèles dont les langues indo-européennes présentent beaucoup d'autres exemples: et le caractère récent de ces développements identiques ne se laisserait pas reconnaître au critère habituel de l'existence de différences de détail; car l'indo-européen avait déjà un verbe «être»; par suite, la forme du verbe est, au présent, la même partout; de sorte que, la phrase nominale ne comportant pas de variété, on a partout des phrases de type identique, pourvues de ce même verbe, qui donnent l'illusion d'une antiquité indo-européenne.

M. Brugmann a donc eu raison de poser le type nominal pur skr. *tvám váruṇaḥ* «tu es Varuṇa», comme étant indo-européen; mais il reste à déterminer d'une manière précise l'étendue de l'emploi de «être» dans la phrase nominale en indo-iranien et en grec, laquelle pourra passer pour reproduire à peu près l'état indo-européen si l'on constate un accord entre les deux groupes.

En ancien iranien, l'absence de *asti* à la 3ᵉ personne du singulier du présent de l'indicatif est normale. En vieux perse, on lit par exemple, Bh. I, 2 : *manā pitā Vištāspa Vištāspahyā pitā Aršāma* «mon père est Vištāspa, le père de Vištāspa est Aršāma»; dans toutes les inscriptions, on ne relève la forme *astiy* que trois fois, et, abstraction faite de l'inscription mutilée et inintelligible Nr. b., ce *astiy* ne se rencontre qu'avec le participe *kartam* : Bh. IV, 8, *utāmaiy aniyaščiy vasiy astiy kartam* «et j'ai fait bien autre chose», et Bh. IV, 9, *avaišām naiy asti kartam yaθā manā* «ils n'ont pas fait cela comme moi»; et encore, même en ce cas particulier, la présence de *astiy* n'est pas constante; par exemple *astiy* ne figure jamais dans la formule souvent répétée : Bh., II, 15, *ima tya manā kartam* «c'est ce que j'ai fait» (voir Bartholomae, *Alti-*

ran. wört., col. 444). De même dans les gāthās de l'Avesta, la 3ᵉ personne *asti* n'existe pas; et l'on rencontre couramment des phrases comme les suivantes : Y. XXIX, 1, *nōiṯ mōi vāstā xšmaṯ anyō* «je n'ai pas d'autre pasteur que vous»; Y. XXIX, 4, *mazdā saxvārə mairištō yā zī.....* «Mazda est le meilleur comptable de ce que.....»; Y. XLIV, 4, *kasnā vaṅhəuš mazdā dāmiš manaṅhō* «qui est le créateur du bon esprit, ô Mazda?»; Y. XXXI, 21, *yə hōi mainyū šyaoθanāiščā urvaθō* «qui est son ami par l'esprit et par les actes»; Y. XLV, 4, *nōiṯ diwžaidyāi vīspāhišas Ahurō* «l'omniscient Ahura n'est pas à tromper»; etc. On ne lit gâth. *astī* qu'avec un adverbe, Y. XXXV, 6 (voir Bartholomae, *Altiran. wört.*, col. 272 et 277). Même à la 3ᵉ personne du pluriel, l'omission du verbe «être» est normale dans les gāthās; l'exemple suivant est bien caractéristique, Y. XLV, 7 :

yōi zī j(ī)vā åṅharəčā b(a)vaintī čā

«ceux qui sont vivants, qui l'ont été et qui le seront»; et, là où figure *həntī*, c'est avec le sens de «ils existent»; ainsi, Y. XXXIII, 10 :

vīspåstōi hujītayō yā zī åṅharə yåsčā həntī
yåsčā mazdā bavaintī

«tous tes biens de la vie, ceux qui ont été, et ceux qui sont, et ceux qui seront, ô Mazda» (cf. Bartholomae, *Altiran. wört.*, col. 267). — En dehors des gāthās, la 3ᵉ personne du présent du verbe «être» peut, d'une manière arbitraire, figurer ou ne pas figurer; on lit ainsi Y. IX, 16, *vaṅhuš haomō* «Haoma est bon», mais Yt, X, 82, *aδaoyō asti miθrō* «Miθra n'est pas à tromper» (voir Bartholomae, *Altiran. wört.*, col. 272 et suiv.).— Les phrases nominales où le verbe «être» doit figurer à la 1ʳᵉ ou à la 2ᵉ personne, ou à un temps autre que le présent, ou à un mode autre que l'indicatif présentent régulièrement une forme verbale, par exemple en vieux perse, Bh. I, 5, *adam xšāyaθiya amiy* «moi, je suis roi»; Bh. I, 10, *Kanbūjiya nāma..... idā xšāyaθiya āha* «un nommé Cambyse était roi ici»; Bh. I, 8, *tyaiy paruvam xšāyaθiyā āha adam navama* «ceux-ci ont été rois avant moi; moi je suis le neuvième»; de même en gâthique, Y. XXXII, 3 :

aṯ yūš daēvā vīspåṅhō akāṯ manaṅhō stā čiθrəm

«et vous, tous les daēvas, vous êtes les descendants du mauvais esprit»; Y. XXXI, 22 :

hvō tōi mazdā ahurā vāzištō aṅhaitī astiš

«il va être pour toi, ô Mazda Ahura, le plus utile compagnon».
L'état de choses védique est pareil à l'état iranien ancien.

Par exemple, dans le Ṛgveda, II, 1, la 3e personne *asti* ne figure pas, tandis que *asi* est de rigueur en l'absence de *tvám* et licite, même à côté de *tvám* :

str. 2. *távāgne hotrám̥ táva potrám ṛtvíyam̥*
táva neṣṭrám̥ tvám agníd ṛtāyatáḥ |
táva praçāstrám̥ tvám adhvarīyasi
brahmā cāsi gṛhápatiç ca no dáme ||

«à toi, Agni, appartient la fonction de hotar, à toi la fonction régulière du potar, à toi celle du neṣṭar; tu es l'agnidh pour celui qui suit la loi, à toi appartient la fonction du praçastar; tu joues le rôle de l'adhvaryu; tu es le brahman et le gṛhapati dans notre demeure» (trad. Bergaigne, dans ces *Mémoires*, VIII, 4).

str. 3. *tvám agna índro vṛṣabháḥ satā́m asi*

«toi, ô Agni, tu es le taureau entre les êtres». De même on lit :

Ṛ.V., I, 81, 2 : *ási hí vīra sényo 'si bhū́ri parādadíḥ* |
ási dabhrásya cid vṛdhó yájamānāya çikṣasi
sunvaté bhū́ri te vásu ||

«car tu combats dans les armées, ô héros! Tu livres une abondante proie. Tu accrois même un petit avoir. Tu donnes au sacrifiant, tu as de grandes richesses pour celui qui pressure le soma». Ou même pour la 3e personne du pluriel, Ṛ.V., VII, 18, 1 :

tvé gā́vaḥ sudúghās tvé hy áçvāḥ

«chez toi sont les bonnes vaches laitières, chez toi sont les chevaux». Dans la prose des brāhmaṇas, la phrase nominale pure est de règle dans la majorité des cas, comme le montre M. Delbrück, *Ved. synt.*, p. 12 et suiv.; et si M. Delbrück conclut finalement, p. 15, que, au point de vue sanskrit, il y a ellipse de «être», on ne saurait tenir pour suffisante la seule preuve qu'il en donne, à savoir que le verbe «être» se rencontre facultativement en poésie védique dans les mêmes types; car le témoignage des textes poétiques ne vaut pas, en pareille matière, celui des textes en prose; et même pour le Ṛgveda, les exemples cités ci-dessus et qu'il serait aisé de multiplier indiquent que la phrase nominale sans «être» y est normale; dans les exemples qu'avance M. Delbrück de phrases pourvues de «être», on entrevoit les raisons particulières qui ont conduit à l'emploi du verbe; ainsi, Ṛ.V., I, 11, 8 :

sahásram̥ yásya rātáya
utá vā sánti bhū́yasīḥ

«qui a cent faveurs, et qui en a même plus»; il y a ici deux

phrases nominales; la première ne comporte pas de verbe « être »; dans la seconde, qui est une reprise renforcée de la première, « être » a une valeur : il affirme l'existence « il y en a »; un pareil exemple prouve précisément le caractère régulier de la phrase nominale pure et le caractère exceptionnel de la phrase à « être ».

L'iranien ancien et le védique présentent donc de la même manière des phrases nominales pures là où le verbe « être » serait à la 3e personne du présent indicatif.

En grec ancien, la phrase nominale pure n'a pas tout à fait la même régularité qu'en indo-iranien; néanmoins elle y apparaît comme tout aussi normale que la phrase à « être », bien que les grammairiens modernes semblent la considérer plus ou moins comme une anomalie (voir Kühner-Gerth, *Gr. d. gr. spr.*, § 354, II, p. 40 et suiv.; Gildersleeve, *Greek syntax*, I, § 83, p. 41 et suiv.); la formule la plus heureuse est celle de Krüger, § 62, qui constate : « le simple rapprochement du sujet et du prédicat suffit souvent à constituer une phrase, mais en général seulement à la 3e personne »; en fait, dans un texte donné, le nombre des exemples de phrases nominales pures domine souvent celui des phrases renfermant *ἐστι* à la 3e personne; c'est, du moins, ce qui arrive chez Homère. Ainsi, dans le premier chant de l'*Iliade*, on lit :

80. *κρείσσων γὰρ βασιλεὺς, ὅτε χώσεται ἀνδρὶ χέρηϊ.*

116. *ἀλλὰ καὶ ὧς ἐθέλω δόμεναι πάλιν, εἰ τό γ' ἄμεινον.*

156. *ἐπεὶ ἦ μάλα πολλὰ μεταξὺ*
οὔρεά τε σκιόεντα θάλασσά τε (F)ηχήεσσα·

166. *ἀτὰρ ἤν ποτε δασμὸς ἵκηται,*
σοὶ τὸ γέρας πολὺ μεῖζον, ἐγὼ δ' ὀλίγον τε φίλον τε
ἔρχομ' ἔχων ἐπὶ νῆας. . . .

174. *πάρ' ἔμοιγε καὶ ἄλλοι*
οἵ κέ με τιμήσουσι. . .

177. *αἰεὶ γάρ τοι ἔρις τε φίλη πόλεμοί τε μάχαι τε*[1].

217. *ὧς γὰρ ἄμεινον.*

274. *ἀλλὰ πίθεσθε καὶ ὔμμες, ἐπεὶ πείθεσθαι ἄμεινον.*

404. *ὁ γὰρ αὖτε βίῃ (F)οῦ πατρὸς ἀμείνων.*

515. *ἐπεὶ οὔ τοι ἔπι δ(F)έος.*

518. *ἦ δὴ λοίγια (F)έργ' ὅ τέ μ' ἐχθοδοπῆσαι ἐφήσεις*
Ἥρῃ. . . .

(1) Ce vers, qui se retrouve E 891, a été frappé d'athétèse ici par Aristarque, et plusieurs éditeurs modernes le tiennent pour interpolé en ce passage.

525. *τοῦτο γὰρ ἐξ ἐμέθεν γε μετ' ἀθανάτοισι μέγιστον*
τέκμωρ· οὐ γὰρ ἐμὸν παλινάγρετον οὐδ' ἀπατηλὸν
οὐδ' ἀτελεύτητον, ὅ τί κεν κεφαλῇ κατανεύσω.

Ceci fait, au total, 13 exemples de phrases nominales pures; on en trouve en regard 12 avec *ἐστι* ou *εἰσι*, et ces douze phrases sont de types plus variés que celles qui viennent d'être citées :

63. *καὶ γάρ τ' ὄναρ ἐκ Διός ἐστιν.*

107. *αἰεί τοι τὰ κάκ' ἐστὶ φίλα φρεσὶ μαντεύεσθαι.*

114. *ἐπεὶ οὐ ἑ(Ϝ)εθέν ἐστι χερείων.*

153. *ἐπεὶ οὔ τί μοι αἴτιοί εἰσιν.*

229. *ἦ πολὺ λώϊόν ἐστι κατὰ στρατὸν εὐρὺν Ἀχαιῶν*
δῶρ' ἀποαιρεῖσθαι...

271. *κείνοισι δ' ἂν οὔ τις*
τῶν οἳ νῦν βροτοί εἰσιν ἐπιχθόνιοι μαχέοιτο.

281. *ἀλλ' ὅδε φέρτερός ἐστιν...*

300. *τῶν δ' ἄλλων ἅ μοι ἐστι θοῇ παρὰ νηῒ μελαίνῃ,*
τῶν οὐκ ἄν τι φέροις...

388. *ἠπείλησεν μῦθον, ὃ δὴ τετελεσμένος ἐστίν.*

542. *αἰεί τοι φίλον ἐστὶν ἐμεῦ ἀπονόσφιν ἐόντα*
κρυπτάδια φρονέοντα δικαζέμεν·...

564. *εἰ δ' οὕτω τοῦτ' ἐστίν, ἐμοὶ μέλλει φίλον εἶναι.*

581. *ὁ γὰρ πολὺ φέρτατός ἐστιν.*

Aux 1[res] et 2[es] personnes, le verbe «être» figure normalement; néanmoins, là où il y a un pronom personnel, il n'est pas de rigueur :

335. *οὔ τί μοι ὔμμες ἐπαίτιοι, ἀλλ' Ἀγαμέμνων.*

Et même sans pronom on trouve de rares exemples; ainsi :

231. *δημοϐόρος βασιλεύς, ἐπεὶ οὐτιδανοῖσι (Ϝ)ανάσσεις*

ne peut se traduire que par «tu es un roi dévoreur du peuple, car tu règnes sur...».

L'examen des chants Γ à Λ de l'*Iliade* a révélé des proportions de phrases nominales pures qui sont ou pareilles, ou en partie plus favorables, dans E, par exemple, 24 (ou même 25) exemples de phrases nominales pures contre 14 de phrases à *ἐστι* ou à *εἰσι*, le seul cas considéré étant celui de la 3[e] personne. Les exemples suivants montrent avec quelle liberté la langue homérique use de la phrase nominale pure.

Γ 105. ἄξετε δὲ Πριάμοιο βίην, ὄφρ' ὅρκια τάμνῃ
αὐτός, ἐπεί '(F)οι ϖαῖδες ὑπερφίαλοι καὶ ἄπιστοι.

Γ 156. οὐ νέμεσις Τρῶας καὶ ἐϋκνήμιδας Ἀχαιοὺς
τοιῇδ' ἀμφὶ γυναικὶ ϖολὺν χρόνον ἄλγεα ϖάσχειν.

Γ 178. οὗτός γ' Ἀτρείδης εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων
ἀμφότερον, βασιλεύς τ' ἀγαθὸς κρατερός τ' αἰχμητής.

Ε 171. Πάνδαρε, ϖοῦ τοι τόξον ἰδὲ ϖτερόεντες ὀιστοὶ
καὶ κλέος;...

Ε 193. ἀλλά ϖου ἐν μεγάροισι Λυκάονος ἕνδεκα δίφροι
καλοὶ ϖρωτοπαγεῖς νεοτευχέες·...

Ε 221. ἀλλ' ἄγ' ἐμῶν ὀχέων ἐπιβήσεο, ὄφρα (F)ίδηαι
οἷοι Τρώϊοι ἵπποι...

Ε 253. οὐ γάρ μοι γενναῖον ἀλυσκάζοντι μάχεσθαι.

Ε 263. Αἰνείαο δ' ἐπαΐξαι μεμνημένος ἵππων,
ἐκ δ' ἐλάσαι Τρώων μετ' ἐϋκνήμιδας Ἀχαιούς.
τῆς γάρ τοι γενεῆς, ἧς Τρωΐ ϖερ εὐρύοπα Ζεὺς
δῶχ' υἷος ϖοινὴν Γανυμήδεος, οὕνεκ' ἄριστοι
ἵππων,...

Ε 479. τηλοῦ γὰρ Λυκίη, Ξάνθῳ ἔπι δινήεντι.

Ζ 227. ϖολλοὶ μὲν γὰρ ἐμοὶ Τρῶες κλειτοί τ'ἐπίκουροι,
κτείνειν ὅν κε θεός γε ϖόρῃ καὶ ϖοσσὶ κιχείω,
ϖολλοὶ δ' αὖ σοὶ Ἀχαιοί, ἐναιρέμεν ὅν κε δύνηαι.

Ζ 460. Ἕκτορος ἥδε γυνή...

Η 50. αὐτὸς δὲ ϖροκάλεσσαι Ἀχαιῶν ὅς τις ἄριστος
ἀντίβιον μαχέσασθαι...

Η 52. οὐ γάρ ϖώ τοι μοῖρα θανεῖν καὶ ϖότμον ἐπισπεῖν.

Η 401. γνωτὸν δὲ, καὶ ὃς μάλα νήπιός ἐστιν,
ὡς ἤδη Τρώεσσιν ὀλέθρου ϖείρατ' ἐφῆπται.

Η 433. ἦμος δ' οὔτ' ἄρ ϖω ἠώς, ἔτι δ' ἀμφιλύκη νύξ,
τῆμος ἄρ' ἀμφὶ ϖυρὴν κριτὸς ἔγρετο λαὸς Ἀχαιῶν.

Θ 48. ἔνθα δέ '(F)οι τέμενος βωμός τε θυήεις.

Θ 524. μῦθος δ' ὃς μὲν νῦν ὑγιὴς, εἰρημένος ἔστω.

Ι 158. Ἀΐδης τοί ἀμείλιχος ἠδ' ἀδάμαστος·
τούνεκα καί τε βροτοῖσι θεῶν ἔχθιστος ἁπάντων.

Κ 251. μάλα γὰρ νὺξ ἄν(F)εται, ἐγγύθι δ' ἠώς.

Κ 408. ϖῶς δ' αἱ τῶν ἄλλων Τρώων φυλακαί τε καὶ εὐναί;

Κ 433. εἰ γὰρ δὴ μέματον Τρώων καταδῦναι ὅμιλον,
Θρήϊκες οἵδ' ἀπάνευθε νεήλυδες, ἔσχατοι ἄλλων,
ἐν δέ σφιν Ῥῆσος βασιλεὺς, ϖάϊς Ἠϊονῆος.
τοῦ δὴ καλλίστους ἵππους (F)ίδον ἠδὲ μεγίστους·
λευκότεροι χιόνος, θείειν δ' ἀνέμοισιν ὁμοῖοι.

Λ 394. ὁ δέ θ' αἵματι γαῖαν ἐρεύθων
πύθεται, οἰωνοὶ δὲ περὶ πλέες ἠὲ γυναῖκες.

Sans doute il existe, à côté de ces phrases nominales pures, un nombre presque égal de phrases pourvues de ἐστι, εἰσι, et il est souvent impossible de justifier la présence d'une forme verbale par des raisons particulières; mais, souvent aussi, l'emploi du verbe est appelé par le sens : on recourt à ἐστι, εἰσι pour insister sur l'existence :

Γ 45. ἀλλ' οὐκ ἔστι βίη φρεσὶν, οὐδέ τις ἀλκή.

Ici le verbe a tout son sens de «exister» et figure en conséquence au début de la phrase. C'est aussi l'indication de l'existence qu'on a dans :

Γ 242. αἴσχεα δειδιότες καὶ ὀνείδεα πόλλ' ἅ μοί ἐστιν.

Ailleurs, le verbe est appelé par le parallélisme, ainsi :

Γ 164. οὔ τί μοι αἰτίη ἐσσί· θεοί νύ μοι αἴτιοί εἰσιν.

Ailleurs encore, le verbe sert à marquer le temps présent par opposition au passé (ou au futur), ainsi :

E 302. ὁ δὲ χερμάδιον λάβε χειρὶ
Τυδείδης, μέγα (ϝ)έργον, ὁ οὐ δύο γ' ἄνδρε φέροιεν,
οἷοι νῦν βροτοί εἰσ'· ὁ δέ μιν ῥέα πάλλε καὶ οἶος.

Assez souvent, le verbe «être» est nécessaire pour la structure de la phrase et évite une ambiguïté, ainsi :

E 342. τούνεκ' ἀναίμονές εἰσι καὶ ἀθάνατοι καλέονται.

Si l'on tient compte des raisons spéciales, en partie très délicates et fuyantes, qui provoquent l'emploi de ἐστι, εἰσι, on peut dire que la phrase nominale pure est en somme la règle chez Homère, à la 3ᵉ personne du présent indicatif.

Les inscriptions dialectales présentent également des phrases nominales pures, comme l'indiquent les exemples suivants relevés dans le petit choix d'inscriptions dialectales publié par M. Solmsen. Tandis qu'on lit le verbe «être» à la 1ʳᵉ personne dans des cas tels que éol. σ[αμ]α 'πι Σθενειαι εμμι το Νικαιοι το Γαυκιο (Collitz, 307 = Solmsen, 4), corc. στλαλα ΞενϜαρεος του Μηειξιος ειμ' επι τυμοι (Coll. 3190 = Solmsen 25, 3), on a au contraire : arg. (h)α σταλα και ho τελαμο(ν) [ι]αρα τας Ηερας τας Αργε[ι]ας (Solmsen, 21), corc. hυιου ΤλασιαϜο Μενεκρατεος τοδε σαμα (Coll. 3188 = Solmsen, 25, 1) et σαμα τοδε Αρνιαδα Χαροπος (Coll. 3189 = Solmsen, 25, 2). La grande inscription de Cos (Coll. 3636-3638 = Solmsen, 33) fournit plusieurs exemples tels que ceux-ci :

A 22 *γερη δε λαμϐανει το δερμα και το σκελος, ιεροποι[οι δ]ε [σ]κελος, τα δε αλλα κρεα τας πολιος* — B 4 *τουτων ουκ αποφορα* — B 8 *ταυτας αποφορα* — B 10 *τουτων ουκ εκφορα εκ του ναου.* A Héraclée, on a par exemple I 46 *κεφαλα πασας γας hας κατεσωισαμες τωι Διονυσωι hεπτακατιαι τριακοντα hοκτω σχοινοι hημισχοινον.* La grande inscription thessalienne de Larissa porte, l. 10, *ψαφιξαμενας τας πολιος ψαφισμα το υπογεγραμμενον* (et de même l. 40). En ionien, on a à Chios (Hoffmann, *Gr. dial.*, III, n° 80 = Solmsen, 41) A 8 *οση των ορων τουτων εσω, πασα Δοφιτις.*

Les textes littéraires dialectaux ont de tout aussi bons exemples; dans la prose ionienne d'Hérodote, la phrase avec «être» est, il est vrai, la règle générale; mais en revanche, on lit par exemple chez Alcée :

35. *φάρμακον δ' ἄριστον*
(Ϝ)οἶνον ἐνεικαμένοις μεθύσθην

39, v. 2. *ἀ δ' ὥρα χαλέπα.*

ib., v. 7. *νῦν δὲ γύναικες μιαρώταται*
λέπτοι δ' ἄνδρες.

A propos de de dernier passage, on notera que le morceau correspondant d'Hésiode a au contraire le verbe «être» :

Ἔργα, 585. *τῆμος πιόταταί τ' αἶγες καὶ (Ϝ)οἶνος ἄριστος*
μαχλόταται δὲ γυναῖκες, ἀφαυρότατοι δέ τοι ἄνδρες
εἰσίν.

Enfin, à en juger par Platon, la phrase nominale pure est régulière en bonne langue courante attique.

Ainsi dans l'*Euthyphron*, on a les phrases nominales pures suivantes : 2 *b τίς οὗτος* (de même 4 *a*, etc.) — 2 *c οἶδε τίνα τρόπον οἱ νέοι διαφθείρονται καὶ τίνες οἱ διαφθείροντες αὐτούς* — 3 *a δῆλον ὅτι... γενήσεται* (de même 7 *a*, etc.; *δῆλον ὅτι* est devenu une formule toute faite) — 3 *c τὸ μὲν καταγελασθῆναι ἴσως οὐδὲν πρᾶγμα* — 4 *b ἦ δῆλα δή* — 4 *b γελοῖον, ὦ Σώκρατες, ὅτι οἴει τι διαφέρειν εἴτε ἀλλότριος εἴτε οἰκεῖος ὁ τεθνεώς* — 6 *b ἀνάγκη δὴ καὶ ἡμῖν συγχωρεῖν* (de même 7 *d πολλὴ ἀνάγκη*, 10 *c ἀνάγκη*, etc.) — 7 *a οὐχ οὕτως; οὕτω μὲν οὖν* — 7 *c πῶς γὰρ οὔ;* — 8 *b οὐδὲν θαυμαστὸν εἰ...* — 8 *d οὐ τῷ γε ἀδικοῦντι δοτέον δίκην* (de même 8 *e*.) — 9 *e ἦ σκεπτέον τί λέγει ὁ λέγων* (de même 15 *c*, en regard de la 2ᵉ personne *οὐκ ἀφετέος εἶ* 15 *d*.) — 11 *b εἰ οὖν σοι φίλον* — 11 *e καὶ τούτων μὲν ἅδην* — 12 *a* La citation poétique :

ἵνα γὰρ δέος ἔνθα καὶ αἰδώς

sert de modèle à un développement où il y a plusieurs phrases pareilles — 12 *c μόριον γὰρ αἰδὼς δέους, ὥσπερ ἀριθμοῦ περιττόν,*

ὥστε οὐχ ἵναπερ ἀριθμὸς ἔνθα καὶ περιττόν, ἵνα δὲ περιττὸν ἔνθα καὶ ἀριθμός (et de même 12 *d*) — *ib. εἰ μὲν οὖν σύ με ἠρώτας τε τῶν νυνδή, οἷον ποῖον μέρος ἐστὶν ἀριθμοῦ τὸ ἄρτιον καὶ τίς ὢν τυγχάνει οὗτος ὁ ἀριθμός, εἶπον ἂν ὅτι ὃς ἂν μὴ σκαληνὸς ᾖ ἀλλ' ἰσοσκελής* — 13 *a ἡ γάρ που ἱππικὴ ἵππων θεραπεία* et *ἡ γάρ που κυνηγετικὴ κυνῶν θεραπεία* (et de même 13 *b*) — 14 *b ἐὰν μὲν κεχαρισμένα τις ἐπίστηται τοῖς θεοῖς λέγειν τε καὶ πράττειν εὐχόμενός τε καὶ θύων, ταῦτ' ἔστι τὰ ὅσια, καὶ σῴζει τὰ τοιαῦτα τούς τε ἰδίους οἴκους καὶ τὰ κοινὰ τῶν πόλεων· τὰ δ' ἐναντία τῶν κεχαρισμένων ἀσεβῆ, ἃ δὴ καὶ ἀνατρέπει ἅπαντα καὶ ἀπόλλυσιν* — 14 *e εἰ οὕτως ἥδιόν σοι ὀνομάζειν. Ἀλλ' οὐδὲν ἥδιον ἔμοιγε, εἰ μὴ τυγχάνει ἀληθὲς ὄν* — *ib. ἃ μὲν γὰρ διδόασι παντὶ δῆλον* — 15 *e νῦν γὰρ σπεύδω ποι καί μοι ὥρα ἀπιέναι.* La phrase nominale pure, qui est la règle avec le participe en *-τέος*, avec les mots comme *ἀνάγκη*, avec *δῆλον ὅτι*, dans les interrogations brèves et les réponses correspondantes, et qui est fréquente dans les phrases négatives, interrogatives, conditionnelles, se trouve donc aussi dans des phrases qui ne sont pas de simples formules et dont la construction est libre; le parallélisme en favorise parfois l'emploi, ainsi dans l'exemple cité de la page 14 *b*; mais, dans l'ensemble, il est établi que Platon use librement de la phrase nominale pure. D'ailleurs, l'*Euthyphron* a fréquemment aussi la phrase à *ἐστι*, même dans les cas où il n'y a pas à insister sur l'idée d'existence ou bien où les exigences de la clarté ne justifient pas la présence de la forme verbale; par exemple, on lit *ἐστι* dans 5 *d ἢ οὐ ταὐτόν ἐστιν ἐν πάσῃ πράξει τὸ ὅσιον αὐτὸ αὑτῷ* — 8 *d ἐκεῖνο ἴσως ἀμφισβητοῦσιν, τὸ τίς ἐστιν ὁ ἀδικῶν καὶ τί δρῶν καὶ πότε* — 12 *d ποῖον μέρος ἐστὶν ἀριθμοῦ τὸ ἄρτιον* (cf. dans ce même passage, les phrases nominales pures, avec le même sens) — 15 *a οὐδὲν γὰρ ἡμῖν ἐστιν ἀγαθὸν ὅτι.....*

Les autres dialogues confirment les conclusions tirées de l'*Euthyphron*. Si, par exemple, on examine le *Cratyle*, on y retrouve les mêmes types de phrases; on y voit que le participe en *-τέος* se suffit; ainsi 393 *c οὐ πῶλον κλητέον ἀλλὰ μόσχον*, et, au masculin, *τὸ ἔκγονον ἄνθρωπος κλητέος*. Une forme nominale pure fixée par l'usage se trouve à côté d'une phrase à *ἐστι* dans 384 *a παλαιὰ παροιμία ὅτι χαλεπὰ τὰ καλά ἐστιν ὅπῃ ἔχει μαθεῖν*. Le type 484 *c εἰδέναι μὲν τὰ τοιαῦτα χαλεπόν* semble courant, et l'on a même 395 *b ὅ τε γὰρ τοῦ Χρυσίππου αὐτῷ φόνος καὶ ἃ πρὸς τὸν Θυέστην ὡς ὠμὰ διεπράττετο, πάντα ταῦτα ζημιώδη καὶ ἀτηρὰ πρὸς ἀρετήν.* Les modèles ordinaires de phrases nominales pures se lisent 395 *d εἰ ἀληθῆ τὰ περὶ αὐτὸν λεγόμενα* — *ib. καὶ τελευτήσαντι ἐν Ἅιδου ἡ ὑπὲρ τῆς κεφαλῆς τοῦ λίθου ταλαντεία θαυμαστὴ ὡς σύμφωνος τῷ ὀνόματι* — 396 *e ἐξευρόντες ὅστις τὰ τοιαῦτα δεινὸς καθαίρειν* — 397 *c ἆρ' οὖν οὐ δίκαιον*

ἀπὸ τῶν θεῶν ἄρχεσθαι; — 398 c ὁ δὲ δὴ ἥρως τί ἂν εἴη; Τοῦτο δὲ οὐ πάνυ χαλεπὸν ἐννοῆσαι... Οὐκ οἶσθα ὅτι ἡμίθεοι οἱ ἥρωες; On observe la liberté d'emploi de la phrase nominale pure dans 384 c οὐ δύναμαι πεισθῆναι ὡς ἄλλη τις ὀρθότης ὀνόματος ἢ συνθήκη καὶ ὁμολογία, ou dans 406 c φιλοπαίσμονες γὰρ καὶ οἱ θεοί. A la 1re personne, la forme verbale figure régulièrement, ainsi 384 c συζητεῖν μέντοι ἕτοιμός εἰμι καὶ σοὶ καὶ Κρατύλῳ κοινῇ. Mais, là où la personne est indiquée par ailleurs, la phrase nominale pure est possible : 384 e ἕτοιμος ἔγωγε καὶ μανθάνειν καὶ ἀκούειν.

Chez Aristophane, la phrase nominale pure se rencontre aussi, quoique moins couramment. Sans doute, on trouve chez lui les mêmes types ordinaires que chez Platon, mais le verbe «être» figure plus souvent, et là même où Platon ne le fait pas figurer en principe. Ainsi dans *Lysistrata* on lit avec le participe en -τέος : 477 οὐ γὰρ ἔτ' ἀνεκτέα τάδ' ἀλλὰ βασανιστέον, mais aussi 320 σπευστέον ἐστὶ θᾶττον — 411 ἐμοὶ μὲν οὖν ἔστ' ἐς Σαλαμῖνα πλευστέα — 500 ἀλλὰ ποιητέα ταῦτ' ἐστὶν ὅμως. Dans le cas de l'interrogation, on a 90 τίς δ' ἡτέρα παῖς; mais 85 :

ἡδὲ δὲ ποδαπή 'σθ' ἡ νεᾶνις ἡτέρα;

Dans la mesure, assez large, où la phrase nominale pure est employée, l'usage coïncide avec celui de Platon; on rencontre des phrases négatives comme 25 οὐχ οὗτος ὁ τρόπος, ou 496 ἀλλ' οὐ ταὐτόν, — πῶς οὐ ταὐτόν; on notera en particulier, à la 1re personne du singulier, 718 :

ἐγὼ μὲν οὖν αὐτὰς ἀποσχεῖν οὐκέτι
οἵα τ' ἀπὸ τῶν ἀνδρῶν.

et, à la 1re personne du pluriel, 795 :

ἡμεῖς τ' οὐδὲν ἧττον
τοῦ Μελανίωνος οἱ σώφρονες.

Le type ἀνάγκη se trouve 472 :

ἐὰν δὲ τοῦτο δρᾷς, κυλοιδιᾶν ἀνάγκη

et celui des adjectifs au neutre singulier ou pluriel en quantité de cas, ainsi :

485. αἰσχρὸν ἀκωδώνιστον ἐᾶν τὸ τοιοῦτον πρᾶγμα μεθέντας

504. χαλεπὸν γὰρ
ὑπὸ τῆς ὀργῆς αὐτὰς ἴσχειν.

559. καὶ μὴν τό γε πρᾶγμα γέλοιον
ὅταν ἀσπίδ' ἔχων καὶ Γοργόνα τις κᾆτ' ὠνῆται κορακίνους.

779. καὶ γὰρ αἰσχρὸν τουτογί,
ὦ φίλταται, τὸν χρησμὸν εἰ προδώσομεν.

Les phrases qui consistent en une exclamation sont normalement des phrases nominales pures, ainsi :

137. *ὦ παγκατάπυγον θἠμέτερον ἅπαν γένος.*

145. *ὦ φιλτάτη σὺ καὶ μόνη τούτων γυνή.*

200. *ὦ φίλταται γυναῖκες, ⟨ὁ⟩ κεραμεὼν ὅσος.*

735. *τάλαιν' ἐγώ, τάλαινα τῆς Ἀμοργίδος,*
ἣν ἄλοπον οἴκοι καταλέλοιφ'.

Les phrases nominales pures sont, en grande partie, des formules traditionnelles, que le sujet parlant reproduit plutôt qu'il ne les crée en vue du besoin présent, suivant les règles générales de la langue, ainsi :

756. *τί λέγεις; προφασίζει· περιφανῆ τὰ πράγματα.*

777. *σαφής γ' ὁ χρησμὸς νὴ Δί'.*

ou bien il s'agit de phrases faites sur des modèles courants de la conversation, ainsi :

16. *ἥξουσι· χαλεπή τοι γυναικῶν ἔξοδος.*

909. *ἰδοὺ τὸ μέν σοι παιδίον καὶ δὴ 'κποδών.*

1218. *φορτικὸν τὸ χωρίον.*

ou, dans un vers en laconien :

1148. *ἀλλ' ὁ πρωκτὸς ἄφατον ὡς καλός.*

En somme, Aristophane, bien qu'il use souvent de la phrase nominale pure, n'y recourt pas aussi librement que Platon.

Les préverbes grecs tels que *ἄνα*, *πάρα*, *ἔνι* servent souvent de seconds termes (ou, si l'on veut employer le nom logique, de prédicats) à des phrases nominales pures; ils sont alors toujours toniques, à la différence des préverbes de la phrase verbale qui par eux-mêmes sont toujours atones en grec, même en cas de «tmèse»; il convient de noter en passant que, dans le vers Α 395, cité ci-dessus, p. 9, il faudrait sans doute accentuer *πέρι* plutôt que *περὶ*. On a de même en védique des phrases telles que :

Ṛ.V., I, 54, 5. *kás t(u)vā pári*

«qui t'en empêche?»;

Ṛ.V., II, 1, 8. *tvám sahásrāṇi çatā́ dáça práti*

«tu en vaus mille, cent, dix»; ou dans l'Avesta, Y. XIX, 5, *hā me baya... satəm paiti anyaēšąm* «cette baga vaut cent autres». En grec l'usage a pris une grande importance et s'est fixé, et il

en est résulté des mots comme *ἔνιοι* «quelques-uns» (littéralement «il en est qui»), *ἐνίοτε*, dor. *ἐνίοκα*; la valeur autonome de *ἔνι* est encore sensible chez Platon, qui écrit, *Theaet.*, 150 *a* *οὐ γὰρ πρόσεστι γυναιξὶν ἐνίοτε μὲν εἴδωλα τίκτειν, ἔστι δ' ὅτε ἀληθινά.*

Dans l'ensemble, le grec et l'indo-iranien s'accordent à présenter la phrase nominale pure comme une construction normale et librement employée là où le verbe devrait être à la 3e personne du présent de l'indicatif, ou, d'une manière générale, au présent de l'indicatif si la personne est suffisamment indiquée sans l'intervention d'une forme verbale; cet usage doit donc passer pour indo-européen, d'après les principes posés ci-dessus, p. 2 et suiv.

Le fait que le lituanien et le lette emploient tout aussi normalement la phrase nominale pure est à signaler ici, bien que la date très basse où ces langues commencent à être attestées enlève beaucoup de prix à leur témoignage à cet égard; en lituanien par exemple, une phrase telle que *jìs tikraĩ didelis põnas* «il est un vrai grand seigneur» est parfaitement régulière. Ce qui contribue à diminuer la valeur du témoignage letto-lituanien, c'est que le vieux prussien emploie constamment le verbe «être»; ainsi «denn das ist euch nicht gut» est traduit *beggi sta ioumas ni ast labban* Ench. 53, et, là même où l'allemand n'est pas traduit littéralement, le verbe figure : «ich gleube an Gott den Vater, Allmechtigen Schöpffer Himels vnnd der Erden» est traduit : *as druwē en Deiwan, Tāwan Wissemusingin kas ast teikūuns Dangon bhe semmien*, Ench., 13 (et de même dans les deux catéchismes). Toutefois le vieux prussien était si altéré et si influencé par le germanique au moment où les textes suivis ont été écrits qu'on ne saurait attribuer à son témoignage en matière de syntaxe une bien grande autorité; l'accord du lette et du lituanien dans l'emploi de la phrase nominale pure demeure donc un fait remarquable[1], et qu'il est en quelque mesure licite de rapprocher des faits indo-iraniens et helléniques (cf. cependant la note du bas de la p. 2, ci-dessus).

En vieil irlandais, l'absence de «être» est de règle à la 3e personne du singulier dans les phrases négatives (voir Pedersen, *K. Z.*, XXXV, 359), ainsi Ml. 53 *b* 12 *ní ointu luic acht is ointu tuile dæ* «ce n'est pas l'unité de lieu, mais c'est l'unité de volonté de Dieu». Dans les phrases positives, l'absence de «être» n'est

[1] M. Gauthiot fait remarquer à ce propos que la forme commune de 3e personne du verbe «être» en lituanien, *yrà*, est une forme nominale. Cette question appelle une discussion détaillée qui ne saurait être abordée incidemment ici.

que sporadique, mais les exemples n'en sont pas rares; M. Pedersen en signale quelques-uns, *l. c.*; M. Vendryes en a pu relever un bon nombre dans le manuscrit de Würzburg; les plus nets sont ceux où il y a un démonstratif, comme Wb. 12 *d* 6 *barbár inso* « c'est un barbare »; Wb. 23 *a* 11 *dalte side dosom* « c'est son disciple »; mais il y a aussi des exemples en dehors de ce cas, comme Wb. 25 *d* 17 *ógnuís dæ anetardibe* « de la parole de Dieu vient leur destruction »; Wb. 17 *a* 4 *maith forfoisitiu* « votre confession est bonne », et de même à la 1re personne du pluriel : Wb. 19 *d* 8 *maic ni dosom* « nous sommes ses fils ».

En dehors des groupes de langues précités, la phrase nominale pure est, dans les langues indo-européennes, une anomalie plus ou moins isolée. Et, notamment en slave, les divers dialectes attestent que l'emploi constant de la phrase nominale pure est une innovation russe; du reste les vieux textes slaves, même sur le domaine russe, ne présentent la phrase nominale pure que d'une manière exceptionnelle (voir Jagić, *Beitr. z. slav. synt.*, 57, dans les *Denkschriften* de l'Académie de Vienne, phil. hist. cl., vol. XLVI). Toutefois des traces de la phrase nominale pure se sont maintenues en diverses langues dans certains cas particuliers qui sont précisément ceux où elle est le plus fréquente en grec et en indo-iranien :

1° Phrases exprimant des vérités générales : gr. *γυναικὸς κόσμος ὁ τρόπος, οὐ τὰ χρυσία*, lat. *omnia praeclara rara*; les formules des Ἔργα d'Hésiode fournissent beaucoup d'exemples très nets, ainsi :

346. *πῆμα κακὸς γείτων, ὅσσον τ' ἀγαθὸς μέγ' ὄνειαρ.*
308. *ἐξ ἔργων δ' ἄνδρες πολύμηλοί τ' ἀφνειοί τε·*
καὶ ἐργαζόμενοι πολὺ φίλτεροι ἀθανάτοισιν.

311. *ἔργον δ' οὐδὲν ὄνειδος, ἀεργίη δέ τ' ὄνειδος.*

De ces phrases à valeur générale il convient de rapprocher les formules usuelles de la conversation telles que la suivante du vieux slave, Supr. 46, 23 Seveŕjanov = 34, 2 Mikl. *čto imę tvoje i čto ti kobĭ?* « quel est ton nom et quelle est ta situation ? » On a noté ci-dessus, p. 13, que, en grec, la phrase nominale pure est fréquente dans les cas de ce genre. Le latin a de même des réponses comme celle-ci, Pl. *Most.*, 449, *factum optime* ou 458, *male hercle factum.*

2° Adjectifs au neutre indiquant une appréciation : gr. *δῆλον ὅτι*..., *θαυμαστὸν ὅσον*..., *ἀμήχανον ὅσον*...; lat. *mirum quantum*...; *haec admirabilia, sed*... (Cic., *Lig.*, 11); *ridiculum* (Tér., *Andr.*, 474); v. sl. *ěkože ti ljubo* « comme il te plaît »; Euch.

72 *b*; *lěpo* «προσήκει», Supr. 124, 14 Severjanov = 94, 10 Mikl., et «χρή», Supr. 305, 22 Sev. = 224, 18 Mikl., à côté de *lěpo by* «ἔδει» Supr. 126, 11 Sev. = 95, 29 Mikl.; v. irl. Wb. 20 *b* 22 *coir cid* caritas *no bed itossuch* «il est bon que *caritas* soit au commencement».

3° Substantifs indiquant une possibilité ou une nécessité : gr. ἀνάγκη «il faut»; χρή est un bel exemple, fixé de très bonne heure dans l'usage grec; on peut citer aussi des phrases comme Plat. *Resp.* 503 *b*, ὄκνος (j'hésite)... εἰπεῖν, en latin, Cic. *ad Att.*, IV, 13, 2, *quantum pote*; Pl. *Truc.*, 164.

An me mortuom arbitrare?
— *Qui potis, amabo, planius?*

(sur l'emploi de *potis*, *pote*, qui est en latin un archaïsme de haute valeur, voir Neue-Wagener, *Lat. formenlehre*, II, 173 et suiv., et Lindsay-Nohl, *Lat. spr.*, p. 628; la forme avec «être», *possum*, a pris le dessus, même au présent; et là où l'indo-européen n'admettait pas la forme nominale pure, on n'a à toutes les époques que des formes d'un thème verbal *potē-* : partic. prés. *potens* et tout le thème du perfectum, *potuī*, etc.); en vieux slave, *ne lĭzě sŭpasti sę* «οὐκ ἐνὸν σωθῆναι» Supr. 370, 16 Sev. = 274, 7 Mikl.; *ašte se trěbě gospodi* «si c'est nécessaire au Seigneur» Cloz. I, 159, ou *velmi trěbě iskati* «il est très nécessaire de chercher» Supr. 345, 12 Sev. = 254, 25 Mikl. Le vieil irlandais a de même Sg. 22 *a*, 1, *ní ecen aforcomét adi* «il n'est pas nécessaire d'en tenir compte»; mais le mot «nécessité» n'est pas ici la circonstance décisive; car le vieil irlandais admet constamment la phrase nominale pure négative (v. p. 15).

4° Adjectifs verbaux en *-*to-* ou *-*no-*. Les exemples de ces adjectifs, qui étaient destinés à fournir par la suite la forme du passé des verbes en diverses langues, se rencontrent dès les plus anciens textes. On en a lu ci-dessus, p. 3, des exemples vieux perses; en voici un du Ṛgveda, entre beaucoup :

I, 105, 4. *k(ú)va ṛtám pūrvyáṃ gatáṃ*
kás tád bibharti nū́tanaḥ

«où est allé l'ordre premier? qui l'apporte maintenant?»

IX, 113, 7. *yásmin loké s(ú)var hitám*
tásmin māṃ dhehi

«dans le monde où est placé le ciel, mets-moi». Le latin a de même, chez Plaute, *Amph.*, 575, *optas quae facta*.

Les noms d'agent védiques en *-tar-*, d'où est sorti ultérieure-

ment un type de futur, présentent des exemples tout à fait comparables, ainsi dans le Ṛgveda :

X, 107, 11. *bhojáḥ çátrūn samanīkéṣu jétā*

«le bienfaisant triomphe de ses ennemis dans les combats» (cf. Delbrück, *Ved. synt.*, 295 et suiv.). — Ceci est à rapprocher du fait que, en vieux slave, dans le Suprasliensis, le participe en *-lŭ* qui sert à la formation du parfait peut figurer sans aucune forme verbale de la 3e personne du singulier de l'indicatif, ainsi Supr. 365, 8 Mikl. = 479, 8 Severjanov, *gospodĭ blizŭ*..... *gospodĭ iz mrŭtvyixŭ vŭstalŭ* «le Seigneur est proche, le Seigneur s'est levé d'entre les morts», et *ibid.* 11 Mikl. = 11 Sev., *sĭ bo vŭ istiną dĭnĭ iže sŭtvorilŭ gospodĭ* «car c'est en vérité le jour qu'a créé le Seigneur»; Supr. 369, 17 Mikl. = 483, 28 Sev., *po čto že i trĭnije nosilŭ?* «pourquoi a-t-il porté des épines?» (cf. Jagić, *loc. cit.*).

5° Adjectifs verbaux indiquant une nécessité; c'est le cas de l'adjectif grec en *-τέος* et du type véd. *áçvo déyaḥ* «il faut donner le cheval»; sur un emploi pareil des participes latins en *-tūrus* et en *-ndus*, voir Delbrück, *Vergl. synt.*, III, p. 119. En indo-iranien, on recourt souvent en pareil cas à des phrases nominales pures dont le second terme est un infinitif, ainsi Ṛ.V., I, 30, 20 :

kás te uṣaḥ kadhapriye
bhujé márto amart(i)ye

«quel mortel, ô aurore immortelle, doit jouir de toi?» (cf. Delbrück, *Ved. synt.*, p. 415 et 421), et Y. XXIX, 3, *avaēšąm nōiṭ vīduyē* «ils ne peuvent pas savoir» (cf. Delbrück, *Vergl. synt.*, II, p. 460 et suiv.). C'est sans doute pour n'avoir pas apprécié à sa juste importance le rôle de la phrase nominale pure en indo-européen qu'on a attribué le développement de la valeur d'impératif de l'infinitif à une influence de la phrase consécutive; M. C. Hentze, BB., XXVII, 124 et suiv., va même jusqu'à rechercher dans la manière dont sont répartis les infinitifs servant d'impératifs dans les divers chants des poèmes homériques la trace du développement chronologique de cet emploi : si l'usage de l'infinitif pour ordonner est indo-européen, comme il l'est en effet, on voit immédiatement que la tentative est chimérique. Étant donné que l'on a une phrase nominale pure dans Ṛ.V., IV, 2, 1 :

hótā yájiṣṭho mahnā́ çucádhyai
havyaír agnír mánuṣa irayádhyai

«le meilleur hotar doit briller grandement, Agni doit être mis en mouvement par les sacrifices de l'homme», et que l'on a des

faits analogues dans l'Avesta, ainsi l'exemple de Y. XLV, 4, cité ci-dessus, p. 4, on ne saurait sans arbitraire interpréter d'une autre manière Ṛ.V., VII, 67, 1 :

práti vāṃ rátham nṛpatī jarádhyai

«il (me) faut, seigneurs, invoquer votre char»; or le grec se comporte de même dans des exemples tels que Homère, Γ 284 :

εἰ δέ κ' Ἀλέξανδρον κτείνῃ ξανθὸς Μενέλαος
Τρῶας ἔπειθ' Ἑλένην καὶ κτήματα πάντ' ἀποδοῦναι
τιμὴν δ' Ἀργείοις ἀποτινέμεν.

Les faits de ce genre ne sont pas nombreux en grec (voir C. Hentze, *BB.*, XXVII, 127 et suiv.); mais, en revanche, l'infinitif joue souvent chez Homère le rôle d'une sorte d'impératif 2ᵉ personne, ainsi A 582 :

ἀλλὰ σὺ τόν γε (Ϝ)ἐπέεσσι καθάπτεσθαι μαλακοῖσιν

«mais toi, tu dois le prier avec des paroles tendres».

6° Phrases négatives. On a vu, p. 15, les faits irlandais. L'arménien classique, qui en principe n'admet la phrase nominale pure que d'une manière exceptionnelle, présente normalement des phrases négatives telles que J. IV, 17 *čikh im ayr* «*οὐκ ἔχω ἄνδρα*», où ne figure aucun verbe «être»; *čikh* se compose de la forme proclitique *č* de la négation et de l'indéfini *-ikh* «quelque chose». En latin même, c'est sans doute à la négation qu'il faut attribuer un tour comme le suivant, Térence, *Andr.*, 111 :

nec satis ad obiurgandum caussae

et *ib.*, 122 :

. . . ne haec quidem
satis uehemens caussa ad obiurgandum.

ou comme Pl. *Most.*, 933 :

hic quidem neque conuiuarum sonitus, it[id]em ut antehac fuit,
neque tibicinam cantantem neque alium quemquam audio

où Ritschl a inutilement corrigé le texte du palimpseste et de tous les manuscrits et lu *sonitust.*

Il résulte de ce qui précède que la phrase nominale pure était d'usage courant en indo-européen, dans la mesure où un verbe «être» éventuel serait à la 3ᵉ personne du présent de l'indicatif. Si le verbe figure d'ordinaire dans les autres cas, ceci tient à ce que le verbe indo-européen a deux fonctions distinctes : d'une part, il exprime une réalité définie : marcher, manger,

voir, etc.; de l'autre, il est le porteur d'une grande variété d'indications grammaticales.

1° C'est le verbe qui, seul, indique la personne, le pronom personnel au nominatif n'étant jamais le «sujet» du verbe, mais une apposition emphatique à la forme personnelle du verbe, ainsi chez Homère :

A 280. *εἰ δὲ σὺ καρτερός ἐσσι, θεὰ δέ σε γείνατο μήτηρ,*
ἀλλ' ὅδε φέρτερός ἐστιν.

«si c'est toi qui es le plus fort etsi une déesse t'a donné le jour, c'est lui en revanche qui est le supérieur»;

A 516. *ἐγὼ μετὰ πᾶσιν ἀτιμοτάτη θεός εἰμι*

«moi, je suis la moins honorée des déesses»; si donc on veut indiquer la personne sans y insister particulièrement, il n'y a d'autre moyen que de recourir à une forme verbale, de là, la nécessité de «être» à la 1re et à la 2e personne :

A 176. *ἔχθιστος δέ μοί ἐσσι διοτρεφέων βασιλήων*

A 186. *φέρτερός εἰμι σέθεν.*

On s'est ainsi accoutumé à employer le verbe «être» à la 1re et à la 2e personne, et de là vient que les formes de «être» se lisent souvent à côté du pronom, où elles sont inutiles; mais encore en védique, le verbe «être» n'existe très souvent pas dans les phrases où figure le pronom au nominatif, et l'on en a vu ci-dessus des exemples.

2° C'est le verbe qui, seul, indique, par les désinences secondaires et par l'augment, l'opposition du passé au présent : un verbe «être» est donc de rigueur même à la 3e personne dans une phrase au passé :

A 321. *τώ '(Ϝ)οι ἔσαν κήρυκε καὶ ὀτρηρὼ θεράποντε*

et de même pour le futur :

A 325. *τό '(Ϝ)οι καὶ ῥίγιον ἔσται*

et pour l'impératif :

A 144. *εἷς δέ τις ἀρχὸς ἀνὴρ βουληφόρος ἔστω.*

3° C'est le verbe qui, seul, indique les sens exprimés par l'optatif et le subjonctif, d'où la nécessité de «être» dans des phrases telles que :

M 299. *ὥς τε λέων ὀρεσίτροφος, ὅς τ' ἐπιδευὴς*
δηρὸν ἔῃ κρειῶν.

ou la suivante, dans laquelle l'opposition de la phrase nominale

pure à l'indicatif et de la phrase à verbe «être» à l'optatif se voit nettement :

Δ 313. *ὦ γέρον, εἴθ', ὡς θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι φίλοισιν,*
ὥς τοι γούναθ' ἕποιτο, βίη δέ τοι ἔμπεδος εἴη.

Étant donnée la structure générale de l'indo-européen, où le système verbal a une place dominante, la phrase nominale pure n'était possible que là où les termes mêmes de la phrase dispensaient d'indiquer la personne, et là où il n'y avait à marquer ni le temps, ni le commandement, ni les nuances de sens propres au subjonctif et à l'optatif.

La phrase nominale pure ne se justifie donc généralement en indo-européen que dans les cas où une forme verbale éventuelle serait à la 3e personne au présent indicatif; et l'emploi en était, en effet, normal dans ce cas spécial.

Cet emploi de la phrase nominale pure ne s'est pas maintenu en général; le plus souvent, l'analogie des autres formes a entraîné la 3e personne du présent de l'indicatif : *est* et *sunt* en latin, ís t est et sent en osque, *est* et *sent* en ombrien, *ist* et *sind* en gotique (et de même dans les autres dialectes germaniques), *ē* et *en* en arménien, *jestŭ* et *sątŭ* en vieux slave ne sont guère moins couramment employés que les autres personnes, les autres temps et les autres modes du verbe «être»; malgré la littéralité de la traduction, les textes vieux slave, gotique, arménien de l'Évangile tendent à présenter «être» là où le grec ne l'emploie pas, par exemple, L. VIII, 25, «*ποῦ ἡ πίστις ὑμῶν;*» est en vieux slave *kŭde estŭ věra vaša?* (d'après le Zographensis, le Marianus et l'Assemanianus), en gotique *hwar ist galaubeins izwara?* en arménien *ur en hawatkh jer?* — L. X, 7, «*ἄξιος γὰρ ὁ ἐργάτης τοῦ μισθοῦ αὐτοῦ*», v. sl. *dostojinŭ bo estŭ dělatelʼĭ mŭzdy svoeję* (Zogr., Mar.), got. *wairþs auk ist waurstwja mizdons seinaizos*, arm. *zi aržani ē msakn warju iwroy*, tandis que la traduction lituanienne revue par Kurschat a, sans verbe «être», *nèsà darbininks sāvo algõs verts*.

La traduction arménienne élimine toutes les phrases nominales pures du grec, se trouvant ainsi à cet égard au même étage que la traduction serbe moderne par exemple; le vieux slave en élimine un certain nombre que conserve la traduction gotique : L. VIII, 28, «*τί ἐμοὶ καὶ σοί;*» est traduit en vieux slave par *čito estŭ mĭně ji tebě?* (Zogr.), mais en gotique par *hwa mis jah þus?* — L. VIII, 45, «*τίς ὁ ἁψάμενός μου;*» par v. sl. *kŭto estŭ kosnąvy sę mʼně?* (Zogr.), mais got. *hwas sa tekands mis?* — L. XIV, 34, «*καλὸν οὖν τὸ ἅλας*», par v. sl. *dobro estŭ solĭ* (Zogr. Mar.), mais got. *god salt*; enfin le slave et le gotique s'accordent à maintenir

certains exemples, ainsi : L. I, 43, «*πόθεν μοι τοῦτο ἵνα*...;» v. sl. *otŭ kǫdu se da*...? et got. *hwaþro mis þata ei*...?; dans L. III, 17, «*οὗ τὸ πτύον ἐν τῇ χειρὶ αὐτοῦ διακαθᾶραι*», v. sl. *emuže lopata vŭ rǫku ego* (Zogr.), Ulfilas tourne par le participe *habands*, évitant ainsi la phrase nominale. L. X, 2, «*ὁ μὲν θερισμὸς πολύς, οἱ δὲ ἐργάται ὀλίγοι*» est, en arménien, *hunjkh bazum en ew mšakkh sakaw*, mais, en vieux slave, *žętva ubo mŭnoga a dělatelˆĭ malo* (Zogr., Mar., Ass.) et, en gotique, *asans managa, iþ waurstwjans fawai*. Le gotique a même une phrase nominale pure indépendante du grec dans Mc X, 1, *jah, swa biuhts, aftra laisida ins* «*καὶ, ὡς εἰώθει, πάλιν ἐδίδασκει αὐτούς*». L'arménien ancien a encore trace de la phrase nominale pure dans des phrases relatives; ainsi Mt. VI, 9, *hayr mer or yerkins* traduit «*πάτερ ἡμῶν ὁ ἐν τοῖς οὐρανοῖς*»; Eznik, II, 1, *zi therews ordi mi liniçi nma, orum anun Ormzd, or zerkins ew zerkir ew zamenayn or i nosa aṙnicē* «pour peut-être avoir un fils, dont le nom [est] Ormzd, qui ferait le ciel et la terre et tout ce qui [est] dedans»; et de même dans beaucoup d'autres exemples pareils; ce tour arménien est un peu suspect d'être imité de l'iranien (voir ces *Mémoires*, XI, 379, n.); toutefois le vieux slave a, aussi avec le relatif, Cloz. 810, *tainy jęže tu* et Supr. 449, 16 Severjanov = 338, 25 Mikl. *tainyję jęže tu* pour traduire le grec «*τὰ ἐκεῖ μυστήρια*»; et ceci est digne de remarque; car parmi les rares exemples de phrases nominales pures en latin, on a notamment, dès l'époque de Plaute, des tours tels que *optas quae facta* (voir Stolz-Schmalz, *Lat. gramm.*[3], p. 215).

L'action analogique par laquelle le verbe «être» a été généralisé en germanique et en slave du Sud même à la 3[e] personne du présent indicatif n'était donc pas encore achevée à l'époque de la traduction de l'Évangile en vieux slave et en gotique, tandis que cette action était tout près de son terme en arménien dès avant la traduction de l'Évangile; mais l'élimination d'une partie des phrases nominales pures du grec dans ces traductions, qui montre que le maintien des autres ne résulte pas d'une violence faite à la langue, montre aussi que la phrase nominale pure était moins usuelle encore en gotique et surtout en vieux slave que dans le grec de l'Évangile, où pourtant elle est déjà relativement rare.

L'ordre des mots paraît indiquer que le verbe «être» avait en indo-européen sa pleine autonomie et n'était pas tombé au rang de simple outil accessoire de la phrase, comme il l'est par exemple en français ou en anglais. En effet, M. J. Wackernagel, *I.F.*, I, 333 et suiv., a établi que les mots accessoires de la phrase suivaient en indo-européen immédiatement le premier

mot autonome. La règle s'applique tout d'abord aux particules qui s'insèrent immédiatement après le premier mot autonome de la phrase; puis viennent les pronoms, en tant qu'ils sont des éléments accessoires et que la phrase ne porte pas avant tout sur eux. On enseigne souvent, à la suite de M. Wackernagel, que ce sont les mots atones qui occupent cette place bien déterminée, et en vertu de leur atonie; mais cette formule ne concorde pas avec les faits; les particules sanskrites *hí* et *vaí*, qui sont toniques, occupent exactement la même place que les atones *ha*, *sma*, etc., et de même gr. *μέν*, *δέ*, *δή*, *γάρ*, *μήν*, *οὖν*, *ἄρα*, la même place que les enclitiques *τε*, *νυ*, *ῥα*, etc.; les particules toniques précèdent souvent d'autres particules atones, et le pronom qui, en tant qu'élément accessoire, est ordinairement atone, ne vient qu'après les particules, que celles-ci soient toniques ou atones, ainsi chez Homère, A 236 :

περὶ γάρ ῥά (Ϝ)ε χαλκὸς ἔλεψεν
φύλλά τε καὶ φλοιόν·

Plat. *Charm.*, 157 c *ἀκούσας οὖν μου ὁ Κριτίας ταῦτ' εἰπόντος...*; R.V., VII, 74, 6, *ásti hí vām ihá stotā́* «vous avez ici un qui vous loue»; Çat. br. X, 4, 3, 7, *tébhyo vaí nas tvám eva tád brūhi* «à ces gens que nous sommes, toi, dis ceci». La présence ou l'absence du ton n'est donc pour rien dans la place des mots en question. et le seul caractère qui détermine la disposition particulière qu'on observe est celui-ci, que tous ces mots sont des accessoires de la phrase.

Un verbe «être» proprement dit, tel que l'est celui du français, a ce caractère de mot accessoire de la phrase à un degré éminent; or, qu'il soit tonique ou atone, le verbe «être» ne tend à passer après le premier mot autonome de la phrase ni en indo-iranien, ni en grec : Çat. br. XI, 2, 3, 6, *mártyā ha vā ágre devā́ āsuḥ* «ils sont des hommes, eux, qui étaient au commencement les dieux». Plat. *Gorg.*, 449 c *καὶ γὰρ αὖ καὶ τοῦτο ἕν ἐστι ὧν φημι.* Pas plus dans les gâthâs de l'Avesta que dans les inscriptions perses, le verbe «être» n'occupe nécessairement la place qui suit le premier mot de la phrase. C'est seulement quand le verbe «être» devient une simple «copule» qu'il tend à occuper la place normale des mots accessoires; on observe le fait en sanskrit classique (v. Thommen, *K.Z.*, XXXVIII, 552), et surtout dans l'Avesta récent, où la forme *asti* est fréquente (à la différence des gâthâs), ainsi Vd, III, 36, *kā hē asti čiθa?* «quelle est sa punition?»; de même, en slave moderne, le verbe «être» vient occuper cette place, comme le montre M. Berneker, *Slavische wortfolge*, p. 60 et suiv.; ainsi, en serbe, *moj je otac zmijinji car* «mon père est le roi des serpents». Mt. XVIII, 1, «*τίς ἄρα μεί-*

ζων ἐστὶν.....; » est traduit en vieux slave *kto ubo bolei estŭ*..... (Mar), mais en serbe moderne *ko je dakle najveći*; en polonais « je suis prêt à tout faire » se dit indifféremment *gotówem wszystko zrobić* ou *wszystkom gotów zrobić* (v. Krynski, *Gramatyka języka polskiego*, § 286). En latin le verbe « être » n'a même jamais pris d'une manière systématique cette place de mot accessoire au début de la phrase, ce qui montre que la règle générale de l'indo-européen avait cessé d'agir en latin au moment où *sum* a pris complètement le caractère de verbe « copule ». On doit donc conclure que toutes les formes du thème **es-* étaient encore en indo-européen celles d'un mot autonome, et non celles d'un élément accessoire de la phrase.

Et, en effet, la racine **es-* a un sens fort : elle indique l'existence; les anciens textes indo-iraniens ont souvent encore le sens de « il existe » pour *asti*, et notamment quand *ásti* commence la phrase et, par suite, est en évidence, et de même gr. *ἔστι ταῦτα* signifie « ceci est », c'est-à-dire « ceci est vrai » (ainsi Plat., *Euthyphr.*, 7 *c* *ἀλλ' ἔστιν αὕτη ἡ διαφορά*... « mais il y a cette différence » (*ibid.*, 7 *d*). C'est dans le participe et dans ses dérivés que se dénonce le plus clairement le sens de la racine **es-* : skr. *sát* signifie « un être », gr. *τὰ ὄντα* « la réalité » et *ὄντως* « en réalité », v. isl. *sannr* « réel » et « coupable », lat. *sons* « coupable », et de skr. *satyáḥ* « vrai, réel », zd *haiθya-*, v. pers. *hašiya-* (même sens), got. *sunjis* « vrai », et sans doute, gr. *αὐθέντης* (cf. ces *Mémoires*, XIII, 355); l'arm. *isk* (de **istwo-?*) et *iskoyn* « en réalité, en vérité » a un *i* initial comme l'impératif grec *ἴσθι* et le présent v. tch. *jsme* « nous sommes »; l'*i* du slave commun *jistŭ* « vrai, réel » paraît représenter un ancien *ī*, et cet *ī* fait difficulté, mais il est néanmoins difficile de séparer cet adjectif de la racine **es-*.

On peut se représenter de la manière suivante comment les formes verbales personnelles de la racine **es-* « exister » sont devenues, dans la plupart des cas, de simples accessoires grammaticaux de la phrase nominale.

La phrase verbale et la phrase nominale ne s'excluent pas l'une l'autre; elles peuvent se combiner et, en fait, se combinent souvent en une phrase qui comporte à la fois un verbe à sens plein et un nom construits parallèlement (voir Delbrück, *Vergl. synt.*, I, p. 453 et suiv., § 206; Brugmann, *Abrégé de gr. comp.*, § 871, 3). On lit par exemple chez Démosthène : *ἀντὶ φίλων καὶ ξένων, ἃ τότε ὠνομάζοντο, νῦν κόλακες τε καὶ θεοῖς ἐχθροὶ ἀκούουσιν*, véd. *vṛ́ṣā ugra çṛṇviṣé* « car tu es appelé un mâle, ô puissant », v. sl. *vŭtoryjĭ slovéše* « il était connu comme le second », lat. *uictor uictorum cluet*; ou encore hom. (E 58) *ἤριπε δὲ πρηνής*,

véd. *té víṣvañco v(í)y akrāman* «ceux-ci se sont dispersés dans des directions diverses», zd (Y. IX, 11) *parąš tarštō apatačat kərəsāspō* «Krsāspa s'est dans son effroi jeté de côté», v. sl. *pade nicĭ* «il est tombé contre terre», lat. *praeceps cadit.* Dans la phrase védique, Ṛ.V., I, 105, 4 :

kás tád bibharti nū́tanaḥ

«qui l'apporte maintenant?» citée ci-dessus, p. 16, on voit bien les deux phrases combinées : *qui apporte?* et *qui est actuel?* Cette combinaison de la phrase verbale et de la phrase nominale a une grande importance en indo-européen; quand l'élément nominal est un participe proprement dit, on obtient ainsi un type de phrase fréquent : véd. *sómam manyate papiván* «il croit avoir bu le soma», zd *naēδa manyete jaγnvå* «il ne croit pas avoir frappé», v. sl. *mĭnją sę jiměję* «je crois avoir», ou gr. *ἐγὼ μισῶν γυναῖκας οὐδέποτε παύσομαι*, cf. v. sl. (Supr. 196, 5 Severjanov = 145, 5 Mikl.) *ne prěstaaše...molę* «il ne cessait de prier». La combinaison de la phrase verbale et de la phrase nominale peut du reste se réaliser à d'autres cas qu'au nominatif, notamment à l'accusatif : gr. Δαρεῖος Κῦρον σατράπην ἐποίησε, véd. (Ṛ.V., X, 128, 9) *ādityā́.....mā.....adhirājám akran* «les Ādityas m'ont fait roi suprême», v. pers. (Bh. II, 6) *avam šām maθištam akunavam* «je l'ai fait leur chef», v. sl. *kŭto mę postavi sǫdiją?* «qui m'a établi juge?», lat. *is me consulem fecit.* Ainsi la phrase nominale et la phrase verbale entrent en combinaison, et fournissent les types les plus variés de construction.

Dès lors on voit comment un verbe exprimant l'existence a pu perdre son sens; dans une phrase telle que τί σοι τεκμήριόν ἐστιν ὡς.....; «quel témoignage y a-t-il pour toi que.....?» (Plat., *Euthyphr.*, 9 *a*), ἐστι a peut-être quelque chose de sa valeur de «existe», mais il n'y a pas loin de là à «où est la preuve que...?»; or, dans ce dernier cas, on est en présence d'une phrase proprement nominale, et le grec admet alors la phrase nominale pure : Plat., *Crat.* 395 *a*, σημεῖον δὲ αὐτοῦ ἡ ἐν Τροίᾳ μονή. A la 3ᵉ personne du présent de l'indicatif où une forme verbale était inutile, le thème **es-* n'était sans doute pas encore réduit en indo-européen commun au simple rôle de verbe «être»; partout ailleurs la nécessité qui résultait de la structure générale de la langue a amené l'emploi d'une forme verbale d'abord significative, et qui l'était sans doute encore en indo-européen, mais dont le sens propre n'attirait pas l'attention et qui, par suite, a progressivement perdu sa signification propre.

La racine **es-* est la seule dont l'accord des langues indo-européennes garantisse l'emploi en fonction de verbe «être» dans

la mesure qui vient d'être indiquée. Mais les mêmes conditions qui ont amené le développement d'emploi de **es-* en indo-européen commun ont aussi conduit d'autres thèmes verbaux à des rôles analogues. Et, dans un cas au moins, le développement semble être déjà un fait dialectal indo-européen, celui de la racine **bhewə-*, **bhū-*; le sens propre de cette racine est «pousser, grandir (en parlant surtout de végétaux)»; ce sens s'est maintenu en grec, ainsi chez Homère, Z 147 :

φύλλα τὰ μέν τ'ἄνεμος χαμάδις χέει, ἄλλα δέ θ' ὕλη
τηλεθόωσα φύει,...

Il y a combinaison de la phrase verbale et de la phrase nominale, toutes deux ayant leur valeur pleine, dans Δ 482 :

αἴγειρος '(Ϝ)ώς,
ἥ ῥά τ' ἐν εἰαμένῃ ἕλεος μεγάλοιο πέφυκε
λείη, ἀτάρ τέ '(Ϝ)οι ὄζοι ἐπ' ἀκροτάτῃ πεφύασι.

Le sens qu'atteste ainsi le grec se retrouve dans alb. *bīń* «je germe, je pousse», *bire* «pousse», et dans la forme élargie de la racine que présente l'arménien : *boys* «plante» (cf. gr. *φυτόν* «plante», pour le sens), *busanim* «je pousse», ce qui en atteste l'antiquité; et il faut aussi rappeler à cet égard lat. *futuō* et osq. Fuutreí «Genetrici». Le grec même a développé le sens de «pousser, produire naturellement», d'où, en combinaison avec la phrase nominale, des tours comme Esch., *Pers.*, 772 :

θεὸς γὰρ οὐκ ἤχθηρεν, ὡς εὔφρων ἔφυ.

Plat., *Gorg.*, 479 *d* : *δεύτερον ἄρα ἐστὶν τῶν κακῶν μεγέθει τὸ ἀδικεῖν· τὸ δὲ ἀδικοῦντα μὴ διδόναι δίκην πάντων μέγιστόν τε καὶ πρῶτον κακῶν πέφυκεν.*

En dehors du groupe de langues contiguës : albanais, arménien et grec, qui ont conservé le sens de «pousser, croître», la racine a pris le sens de «devenir, être» et le rôle de verbe «être» dans toutes les autres langues indo-européennes : indo-iranien, slave, baltique, germanique, celtique et italique; ces langues forment un vaste groupe continu, ce qui donne lieu de supposer un développement dialectal indo-européen. En indo-iranien, le sens de «devenir» est encore très net dans beaucoup de cas, ainsi Ṛ.V., V, 12, 5 :

çivā́saḥ sánto áçivā abhuvan

«eux qui étaient favorables, ils sont devenus hostiles»; Bh. I, 13 : *vašnā auramazdāha adam xšāyaθiya abavam* «par la volonté d'Ahuramazda, moi, je suis devenu roi». De même gâth. *bavaiti* sert de futur à *asti* (voir les exemples cités ci-dessus, p. 4). Dans

les autres langues, les formes de la racine **bhewə-* sont entrées dans le système du verbe «être» qu'elles complètent; car la racine **es-* ne fournit que le thème du présent (y compris naturellement l'imparfait) et celui du parfait (cf. Osthoff, *Suppletivwesen*, 14 et suiv.) : v. sl. *byti*, *byxŭ*, *bŭvenŭ* servent de formes du thème d'infinitif à *jesmĭ*; *bądą* est le perfectif du même verbe; de même lit. *búti*, *buvaũ* en regard de *esmì*; ags. *béo* signifie «je suis», v. irl. *bói* «il a été»; lat. *fui* est le perfectum correspondant à l'infectum *sum*. Le grec et l'arménien, qui n'ont pas utilisé la racine **bhewə-* pour compléter le verbe «être», n'ont pas d'aoriste de ce verbe; et le germanique a recouru à la racine **wes-* pour obtenir un prétérit.

La constitution du verbe «être», commencée en indo-européen, s'est donc poursuivie au cours du développement des diverses langues. En revanche, la phrase nominale pure, dont l'emploi dans les conditions définies ci-dessus, p. 20, était licite en indo-européen, et peut-être même nécessaire, a été progressivement éliminée de la plupart des langues, et il y a tel idiome, comme l'arménien, où elle est presque entièrement sortie de l'usage dès avant les premiers monuments conservés. Ici, comme pour beaucoup d'autres questions, on n'a pas le moyen de faire sur tous les points un départ exact entre ce qui est indo-européen commun et ce qui est dû à un développement parallèle des diverses langues; mais il est désormais certain que la phrase nominale pure était normale dans un certain nombre de types de phrase indo-européens bien définis.

A. Meillet.

LA PHRASE NOMINALE EN SANSKRIT.

Le sanskrit a reçu en héritage de l'indo-européen deux types de phrase essentiellement différents : le type verbal et le type nominal; ce point a été établi par M. Meillet dans l'article qui précède, et il suffit de renvoyer à cet article une fois pour toutes. A l'époque ancienne le type verbal est attesté d'une manière éclatante par la multiplicité des formes conjuguées qu'a enregistrées, pour le Ṛg-Veda, Avery dans ses *Contributions to the history of Verb-inflection in Sanskrit* (*Journ. of Amer. Or. Soc.*, vol. X, p. 232-276); quant à la phrase nominale, elle est d'emploi extrêmement fréquent et extrêmement varié dans les mêmes textes, ainsi que l'a montré M. Delbrück (*Altind. Synt.*, p. 21; cf. A. Meillet, *l. l.*, p. 4 et suiv.). On voit, d'autre part, que la phrase nominale a subsisté en sanskrit classique à côté de la phrase verbale : les grammairiens occidentaux en ont souvent fait la remarque; ils ont bien noté en particulier, que les formes de participe passé se sont substituées dans le cours de l'histoire aux formes conjuguées correspondantes : le phénomène était déjà partiellement sensible à Patañjali [1]; et plus tard Hiuan Tsang [2] nous dit des désinences *tiṅanta* qu'elles «sont employées dans les endroits ornés des compositions littéraires (c'est-à-dire quand on veut faire des élégances); on en fait rarement usage dans les textes ordinaires».

Parmi les modernes, il convient de signaler l'étude de M. H. Jacobi sur «le style nominal dans le sanskrit des ouvrages techniques», où l'auteur s'attache surtout à mettre en lumière l'usage des cas indirects en tant qu'ils remplacent des propositions subordonnées : mais de la phrase nominale proprement dite, dont l'extension est à l'origine du style qu'étudie M. Jacobi, il dit peu de chose; et l'explication qu'il donne de cette extension même, par

[1] PAT., éd. Kielhorn, I, p. 9, l. 11 : «où avez-vous habité?» se dit : *Kva yūyam uṣitāḥ* et non *ūṣa*. Cf. BHANDARKAR, *Journ. Bomb. Br. Roy. As. Soc.*, XVI, 270.

[2] *Vie et voyages de Hiuan Thsang*, trad. St. Julien, p. 167. Je dois à M. S. Lévi la traduction rectifiée de ce passage.

la «vieillesse» de la langue, est trop imprécise pour qu'on puisse s'y tenir [1].

L'objet du présent travail est de fournir une contribution à l'histoire de la phrase nominale elle-même en sanskrit classique.

Pour cela il a paru bon, au lieu de se servir de fragments pris au hasard dans un certain nombre de textes, de comparer deux ensembles de date nettement différente, de façon que les faits pussent ressortir avec un caractère de généralité suffisante. De plus, dans cette littérature sanskrite où il semble qu'il n'y ait pas de texte qui ne soit artificiel, il fallait prendre des morceaux aussi proches — ou aussi peu éloignés — que possible d'une langue parlée : dès lors, la poésie se trouvait exclue tout entière, et dans la prose, les textes de caractère narratif appelaient la préférence. Or, par une bonne fortune encore inexpliquée, dans le plus ancien des textes brahmaniques [2] de la période classique, le Mahābhārata, on rencontre des fragments de prose d'assez grande étendue, consistant entièrement ou presque entièrement en récits; ce sont les suivants :

I (*Ādiparvan*)	*a*	*Pauṣyaparvan* (ch. 3),
	b	*Pūruvaṃçānukīrtana* (ch. 95),
III (*Vanaparvan*)	*a*	*Maṇḍūkopākhyāna* (ch. 192),
	b	*Çibicarita* (ch. 194),
	c	*Nāhuṣacarita* (ch. 195),
	d	*Sedukavṛṣadarbhacarita* (ch. 196),
	e	*Çibicarita* (ch. 197),
	f	*Çibicarita* (ch. 198),
	g	*Indradyumnopākhyāna* (ch. 199),
XII (*Çāntiparvan*)		*Mahāpuruṣastava* (ch. 342).

Ces morceaux seront, sauf mention spéciale, cités d'après le texte et la numérotation de l'édition de Bombay.

Le second texte pouvait être pris en principe dans n'importe quelle période de la littérature postérieure. La *Vetālapañcaviṃçatikā*, ou recueil des «Vingt-cinq Contes du Vampire», outre qu'il se recommande par dessus tous les autres recueils du même genre

[1] Über den Nominalstil des wissenschaftlichen Sanskrit, *I. F.*, XIV, p. 236 et suiv.

[2] L'étude grammaticale du sanskrit «bouddhique» n'est pas assez avancée pour qu'on puisse savoir exactement quels sont ses rapports avec le sanskrit «classique»; dans ces conditions il a paru plus prudent de n'en pas faire état.

par la grande simplicité de son style, présente le double avantage de se lire en une édition correcte et commode[1], et de pouvoir se dater approximativement[2]. Le seul inconvénient que pouvait présenter ce choix était l'inégalité de longueur des deux textes considérés : le nombre des phrases relevées dans le Vetāla est sensiblement plus fort que dans les morceaux étudiés du Mahābhārata : dans ce texte elles sont environ 1350; dans le Vetāla il y en a près de 2500. Mais il n'est pas en notre pouvoir de trouver à date ancienne un texte plus étendu que la partie du Mahābhārata que nous considérons. Et, d'autre part, il n'y aurait aucun avantage à réduire la portion étudiée du Vetāla, car il ne s'agit pas de suivre le sort d'un groupe de formes à travers les textes, mais de voir comment, à l'intérieur de chacun de ces textes, deux types de phrases se comportent l'un vis-à-vis de l'autre; l'intérêt n'est pas ici dans les nombres positifs, mais dans les rapports. D'ailleurs la disproportion se trouve fortement atténuée par la considération que certaines phrases sont répétées à foison dans le Vetāla et affectent le caractère de formules : ainsi les phrases faites avec *uktam*; et cinq ou six phrases qui se retrouvent régulièrement les mêmes au début ou à la fin de chacun des vingt-cinq contes, et qu'on trouvera signalées plus bas.

Une étude historique de la prose sanskrite doit débuter nécessairement par l'examen de la langue des Brāhmaṇas. Mais sur ce point, un dépouillement aussi considérable et aussi minutieux n'a pas été jugé nécessaire : il est possible, en effet, par les travaux déjà faits, de se rendre compte d'une manière suffisante de la nature de la phrase dans la prose védique. On se contentera donc ici de résumer les résultats acquis, et c'est pour le Mahābhārata et le Vetāla seulement qu'on donnera des dépouillements complets[3]. On pourra suivre à travers ces textes la fortune croissante de la phrase nominale, marquée principalement d'une part par un appauvrissement progressif de la conjugaison, d'autre part par l'extension inversement progressive des phrases participiales. On voit comment par un certain côté, cette étude est une étude de morphologie : c'est en effet de conditions morphologiques que dépend la structure de la phrase; et les relations que les mots ont entre eux dans la phrase sont celles-là mêmes que le système morphologique de la langue leur permet d'exprimer.

[1] Celle de Uhle (Leipzig, 1881); citée par pages et lignes.

[2] Sylvain Lévi, *La Bṛhatkathāmañjarī*, dans *Journal Asiatique*, 1886, I, p. 190.

[3] Dans l'un et l'autre texte, les vers intercalés ont naturellement été laissés de côté.

I

LA PHRASE DANS LES BRĀHMAṆAS.

Dans les Brāhmaṇas, les deux types de phrase coexistent avec, semble-t-il, une fréquence et surtout une variété d'emploi bien plus grandes pour les formes verbales : on ne pourrait cependant donner un type comme normal à l'exclusion de l'autre. On peut dire d'une manière générale que dans les passages narratifs la phrase verbale l'emporte de beaucoup, et que dans les passages d'exposition théorique la phrase nominale occupe une place notablement plus grande. Il nous suffira de passer en revue les formes verbales relevées dans un Brāhmaṇa pris pour exemple, et d'indiquer les types divers de phrase nominale observés dans ce texte pour nous rendre compte sinon des rapports numériques de ces deux sortes de phrases, du moins de leur situation réciproque telle qu'elle ressort des conditions morphologiques.

PHRASE VERBALE.

Avery, dans le même travail auquel il a déjà été renvoyé, donne, à la page 319, un tableau numérique des formes verbales de l'Aitareya-Brāhmaṇa dont voici les résultats. — Nous indiquons en regard les chiffres obtenus pour le Ṛg-Veda :

		Ait. Br.		Ṛg-Veda.	
Total des formes relevées :		6736		21971	
Présent	Indic.	3245	(50.89 o/o)	6945	(31.60 o/o)
	Subj.	106	(1.57 o/o)	1710	(7.78 o/o)
	Opt.	948	(14.07 o/o)	616	(2.34 o/o)
	Impér.	195	(2.89 o/o)	5257	(24.38 o/o)
Indic.	Imparfait.	1078	(16 o/o)	2334	(10.62 o/o)
	Parfait.	909	(13.49 o/o)	2443	(11.11 o/o)
Aoriste.	Indic. radic.	71	(1.05 o/o)	1028	(4.67 o/o)
	Indic. sigmat.	34	(0.50 o/o)	327	(1.48 o/o)
	Subj. radic.	18	(0.26 o/o)	764	(3.47 o/o)
	Subj. sigmat.	29	(0.43 o/o)	337	(1.53 o/o)
	Opt.	1	"	191	(0.86 o/o)
Futur.	Indic.	93	(1.38 o/o)	18	(0.08 o/o)
	Condit.	3	(0.04 o/o)	1	"
	Périphrastique.	6	(0.09 o/o)	0	"

Ce tableau nous fait constater une réduction générale des formes autres que l'imparfait et le parfait, où il y a une légère différence en faveur du Brāhmaṇa, et d'autre part le présent

indicatif et optatif et le futur qui présentent une extension notable. On observera cependant que si l'optatif est plus fréquent dans le Brāhmaṇa, et l'impératif dans le Veda, cela tient à la nature des textes : et, en effet, nous verrons plus tard l'optatif se réduire et l'impératif rester d'un usage très fréquent. D'autre part, un grand nombre de formes ont complètement disparu dans l'intervalle qui sépare le Veda du Brāhmaṇa : le subjonctif n'existe plus qu'à deux temps, et là même il est fortement entamé : la proportion d'un texte à l'autre est d'environ 1/20 (*l. l.*, p. 228). L'optatif a disparu à l'aoriste sigmatique et au parfait. L'impératif est réduit au présent. Donc deux types de réduction se dégagent de ce tableau : réduction, 1° du nombre des formes verbales; 2° des catégories morphologiques.

PHRASE NOMINALE.

Il suffira de rappeler ici les résultats qu'a résumés M. Delbrück, *Ai.S.*, p. 14-15, après en avoir donné des exemples «qu'on pourrait, dit-il, multiplier à l'infini». Voici, d'après cet auteur, les principaux types de la phrase nominale dans la prose védique :

1. Phrases composées d'un adjectif et d'un substantif.
2. Phrases dans lesquelles un participe ou un infinitif joue le rôle d'un verbe à une forme personnelle.

Ces deux formes de phrase nominale sont communes à la prose et à la poésie védiques. Elles équivalent à une phrase contenant le verbe *être* à la 3ᵉ personne du présent de l'indicatif. C'est là le type le plus ancien de la phrase nominale, et qui est resté le plus fréquent (A. Meillet, *l. l.*, p. 20). — Parmi les premières, il faut se rappeler que, d'après les exemples cités par M. Delbrück aux pages 12-14 (et l'observation serait vite confirmée par la lecture d'un fragment de Brāhmaṇa quelconque), la forme de beaucoup la plus répandue est celle où les deux éléments apposés sont séparés par *vai* ou *hi*; dans ce cas d'ailleurs le premier élément peut être non seulement un adjectif, mais aussi un autre substantif, ou, moins fréquemment, un pronom. — Dans le second groupe, les phrases participiales seraient intéressantes à mieux connaître; mais l'absence de dépouillements faits sur le Ṛg-Veda interdit d'établir une comparaison utile; la seule indication que nous ayons vient d'une remarque de M. Delbrück qui signale (*l. l.*, p. 11) comme les plus fréquentes les phrases contenant un infinitif ou un adjectif de nécessité. Quant aux adjectifs en *-ta-* ou *-na-*, la liste qu'en donne le même auteur dans un autre ouvrage (*Altind. Verb.*, p. 237-238) ne donne aucune idée de leur emploi comme éléments de phrase nominale dans le Ṛg-Veda : cette liste est d'ailleurs trop incomplète pour être uti-

lisable. Quant à l'Aitareya-Brāhmaṇa, les dépouillements d'Avery montrent au moins que dans le Brāhmaṇa cet emploi est assez fréquent (178 exemples, de 53 racines, sur 120 racines fournissant ces adjectifs : *l. l.*, p. 294-295).

Viennent ensuite trois types entièrement inconnus au Veda, suivant M. Delbrück (p. 15).

3. La réponse *tathā*.

4. Les phrases contenant *īçvará-*.

5. Certaines phrases relatives d'aspect défini.

Donc, en regard du dépérissement déjà commencé du système verbal, le Brāhmaṇa semble nous offrir une multiplication et une spécialisation des types nominaux; et nous sommes en droit d'y supposer une fréquence plus grande aussi de la phrase nominale. Mais les tendances ne sont pas encore nettes : les types nominaux créés par le Brāhmaṇa sont de petite extension par rapport aux autres; et d'ailleurs, si l'on fait abstraction du premier, qui offre un aspect nettement exceptionnel, on voit immédiatement qu'ils ne sont que des variantes du type ancien consistant dans l'apposition de deux éléments nominaux, et nous sommes toujours ramenés à deux formes de phrases fondamentales : apposition d'éléments purement nominaux — apposition d'un élément nominal et d'un élément rattaché à un thème verbal. A l'intérieur de ces classes la spécialisation n'est pas encore assez avancée pour que l'on puisse se sentir en présence d'un système nouveau.

D'autre part, si le verbe s'appauvrit, il reste encore semblable dans l'ensemble au verbe védique; seul, le parfait a perdu tous les modes autres que l'indicatif; aux autres temps les cadres anciens subsistent.

Le système morphologique n'a donc pas subi de changement notable, et nous ne pouvons trouver dans le Brāhmaṇa que de légères indications sur les tendances qui se feront jour plus tard.

II

LA PHRASE DANS LE MAHĀBHĀRATA.

1. — LA PHRASE VERBALE.

PRÉSENT.

Le système du présent est le seul qui conserve plusieurs modes[1]; partout ailleurs l'indicatif seul s'est conservé.

[1] L'injonctif, qui n'est pas un vrai mode, étant mis à part.

INDICATIF.

ACTIF.

SINGULIER. – 1re PERS. — *aparādhyāmi*, I *a*, 6. — *asmi*, I *a*, 4, 29, 55, 89, 103, 104, 113, 115, 150, 161, 165; III *a*, 10, 36; III *e*, 8; III *f*, 16, 17; XII, 48. — *icchāmi*, I *a*, 84, 92, 115, 197. — *karomi*, III *f*, 26. — *kalpayāmi*, I *a*, 37, 41, 45. — *gadāmi*, III *e*, 8. — *gṛhṇāmi*, I *a*, 40, 44. — *carāmi*, I *a*, 41. — *vicinomi*, III *e*, 8. — *abhijānāmi*, III *g*, 6, 8. — *paçyāmi*, I *a*, 106; III *a*, 18. — *pratipādayāmi*, III *g*, 16. — *pibāmi*, I *a*, 48. — *bravīmi*, I *a*, 121; XII, 9. — *prativasāmi*, III *g*, 11. — *çṛṇomi*; I *b*, 61. — *hanmi*, III *a*, 41. — *upāharāmi*, I *a*, 93, 94 (*ter*).

2e PERS. — *arhasi*, I *a*, 111 (*bis*); III *a*, 1, 27, 31, 43; XII, 29, 30, 35, 46, 48, 49, 52. — *açnasi*, I *a*, 47, 50. — *asi*, I *a*, 3, 5, 27, 36, 42, 46, 47, 50, 53, 168, 169; III *a*, 10; III *d*, 11; III *f*. 23. — *karoṣi*, I *a*, 42, 49. — *kalpayasi*, I *a*, 36, 40, 44, 47. — *carasi*, I *a*, 44, 47, 50. — *dadāsi*, I *a*, 116. — *duṣayasi*, I *a*, 117, 125. — *nāçayasi*, XII, 30. — *pibasi*, I *a*, 47, 50. — *rodiṣi*, I *a*, 3. — *vartayasi*, XII, 49, 57. — *hiṃsi*, III *d*, 9.

3e PERS. — *aparādhyati*, I *a*, 8. — *prārthayati*, I *a*, 111. — *arhati*, I *a*, 49, 104; XII, 39. — *açnāti*, I *a*, 50. — *asti*, I *a*, 108; III *e*, 6; III *f*, 9; III *g*, 2 (*bis*), 4, 7 (*bis*), 8; XII, 13, 47. — *upaiti*, I *a*, 107. — *gacchati*, I *a*, 122; - *ā°*, I *a*, 52, 157. — *carati*, I *a*, 50. — *abhijānāti*, III *g*, 8, 9; - *pratyabhi°*, *ibid.*, 2; - *prati°*, *ibid.*, 5. — *juhoti*, XII, 9 (*bis*), 14 (*bis*). — *darçayati*, XII, 58. — *dahati*, III *f*, 19. — *dadāti*, III *d*, 10; III *f*, 10. — *pibati*, I *a*, 50. — *bravīti*, I *a*, 197. — *bhajati*, XII, 57. — *bhavati*, I *a*, 86, 108; I *b*, 9, 27, 30, 46, 90; XII, 7, 9, 11; - *saṃ°*, XII, 13. — *āyāti*, I, 52 *ou* 152. — *pratiniryātayati*, III *a*, 44. — *avaledhi*, I *a*, 8. — *vasati*, I *a*, 85; - *prati°*, III *g*, 4 (*bis*), 7, 8. — *çlāghati*, III *f*, 5. — *viṣīdati*, I *a*, 86. — *āsūyati*, III *f*, 10. — *āhvayati*, XII, 48, 49.

PLURIEL. – 1re PERS. — *kṣiyāmaḥ*, XII, 29, 35 [1]. — *gacchāmaḥ*, I *a*, 26. — *pratyabhijānīmaḥ*, III *g*, 3. — *paçyāmaḥ*, III *a*, 17. — *samārabhāmaḥ*, III *g*, 3. — *sādhayāmaḥ*, I *a*, 126. — *tiṣṭhāmaḥ*, III *g*, 9 [2].

3e PERS. — *santi*, I *a*, 60; XII, 49. — *udgiranti*, I *a*, 48, 49. — *tarpayanti*, XII, 13. — *dhārayanti*, XII, 15. — *bhavanti*, I *b*, 88, 89; III *g*, 13; XII, 16. — *bhāvayanti*, XII, 13. — *parivarttayanti*, I *a*, 163, 166. — *udvahanti*, XII, 13.

[1] A valeur passive. Cf. WHITNEY, *Skr. Gr.*, § 761, *b*, 774; HOLTZMANN, *Gramm. aus dem MBh.*, § 774; SPEYER, *Skr. Synt.*, § 320.

[2] Faut-il ajouter à ces formes *jijñāsyāmaḥ*, III *e*, 1, pour lequel le Dictionnaire de Böhtlingk dit : «wohl fehlerhaft für *jijñāsāmaḥ*»? De fait, le texte semble corrompu dans ce passage (cf. à l'optatif, p. 38 et note).

Duel. – 1re pers. — *svaḥ*, I *a*, 69.

3e pers. — *bhavataḥ*, III *a*, 27. — *tiṣṭhataḥ*, III *b*, 2.

MOYEN.

Singulier. – 1re pers. — *avekṣe*, I *a*, 6. — *icche*, I *a*, 114. — *kṣamaye*, I *a*, 120. — *anujāne*, I *a*, 170. — *pratyanunaye*, I *a*, 70. — *prapadye*, III *e*, 6 (*bis*). — *avalihe*, I *a*, 6. — *abhivādaye*, I *a*, 30. — *utsahe*, I *a*, 70, 72.

2e pers. — *utsahase*, I *a*, 18.

3e pers. — *āste*, I *a*, 3; III *a*, 12, 14; – *upa°*, I *a*, 1, 7. — *avekṣate*, I *a*, 8. — *prapadyate*, III *b*, 4. — *pālayate*, III *a*, 43. — *upayuṅkte*, I *a*, 50. — *ramate*, III *a*, 44. — *vartate*, III *a*, 16. — *vardhate*, XII, 35.

Pluriel. – 1re pers. — *gacchāmahe*, XII, 32. — *vṛṇīmahe*, XII, 33. — *çuçruṣāmahe*, III *b*, 2.

3e pers. — *vardhante*, XII, 29.

PASSIF.

Singulier. – 2e pers. — *kṣīyase*, XII, 57.

3e pers. — *adhyāsyate*, XII, 47. — *kṣamyate*, III *a*, 31. — *kṣīyate*, XII, 58. — *jñāyate*, I *a*, 122. — *tapyate*, XII, 36 [1]. — *upadṛçyate*, III *b*, 3. — *dhāryate*, XII, 9. — *nīyate*, III *a*, 17. — *pīyate*, XII, 35, 61. — *vidyate*, XII, 13. — *āsādyate*, I *a*, 11. — *parihīyate*, I *a*, 84.

L'emploi des phrases contenant un verbe au présent semble être moindre que dans les textes de date antérieure (16.62 p. 100 des phrases verbales; 13.51 p. 100 de l'ensemble du texte). Mais il ne faudrait pas en conclure que la forme soit en voie de dépérissement. D'abord d'une façon générale le fait résulte de la différence des sujets traités; le temps du récit est naturellement le passé, comme celui de la prière et surtout de l'explication théologique est naturellement le présent. D'autre part les formes de 2e personne duelle et plurielle, qui manquent dans le Mahābhārata, sont déjà exceptionnelles dans l'Aitareya-Brāhmaṇa [2]. Et si les formes duelles sont éliminées dans notre texte au moyen, il présente une forme de 1re personne active en *-vaḥ* dont on ne trouve pas trace dans tout le Veda et dont Avery ne donne aucun exemple non plus pour l'Aitareya-Brāhmaṇa [3].

Comme à l'époque ancienne, le présent désigne essentiellement

[1] A sens moyen.

[2] Deux exemples du duel moyen, 3 (dont un douteux) du plur. actif; cf. Avery, *l. l.*, p. 278.

[3] Cf. Whitney, *Skr. Gr.*, § 546; Holtzmann, *Gramm. aus d. MBh.*, § 546. — Mais Pāṇini connaît la forme, III, 4, 78.

les actions qui durent, soit au moment même, soit d'une façon habituelle ou universelle. Il désigne aussi en certains cas des actions immédiatement passées dont l'effet se fait sentir encore :

Uttaṅka, revenu du gynécée, dit à Pauṣya qui l'y avait envoyé chercher sa femme :

Na hi te 'ntaḥpure kṣatriyā saṃnihitā, naināṃ paçyāmi, «la Kṣ. ne se trouve pas dans ton gynécée et je ne l'ai pas vue». litt. : «je ne la vois pas», I*a*, 106.

Ayaṃ me putro na kiṃcid aparādhyati nāvekṣate havīṃṣi nāvaleḍhi, kimartham abhihata iti, «mon fils n'avait commis [litt. : «ne commet»] aucune offense... Pourquoi l'avez-vous frappé?», I*a*, 8.

Yasmān me açucy annaṃ dadāsi, tasmād andho bhaviṣyasi, «puisque tu m'as donné un mets impur, tu deviendras aveugle», I*a*, 116.

Avec un sens plus nettement passé les exemples sont rares. On ne trouve qu'une fois la formule nouvelle avec *sma* seul :

athottankaḥ.... gurukule vasati sma («demeurait»), I*a*, 85., où le présent conserve nettement sa valeur durative et descriptive[1], avec une nuance plus indéfinie que l'imparfait. Cf. I*a*, 79 : *sa tathety uktvā gurukule dīrghakālam... avasat*, «il habita un long temps dans la famille du maître».

Quant au présent narratif proprement dit, qui exprime la durée dans le passé, et dont M. Delbrück déclare (*Ai. S.*, p. 278) ne pas trouver d'exemple sûr dans la prose védique, il semble bien qu'il faille le reconnaître dans les deux passages qui suivent, et que nous donnons en entier afin de faire ressortir la valeur durative des verbes au présent encadrés par des séries de phrases au passé. Cette valeur est très nette dans le premier cas :

sa tatheti pratiçrutya punar arakṣad gāḥ («il reprit la garde des vaches»). *tathā pratiṣiddho bhaikṣyaṃ nāçnāti na cānyac carati payo na pibati phenaṃ nopayuṅkte* («sous le coup de cette interdiction, il ne mange pas du produit des aumônes, il ne cherche pas d'autre nourriture, il ne boit plus de lait, il ne goûte plus à l'écume»). *sa kadācid araṇye kṣudhārtto 'rkapatrāṇy abhakṣayat* («Or, dans un certain bois, étant tourmenté par la faim, il mangea des feuilles d'arka»)... *andho babhūva* («il devint aveugle»), I*a*, 49-51.

Elle l'est moins, mais subsiste encore sans doute dans celui-ci :

Bṛhaspatir uvāca («répondit») : *devīṃ Varadām Upaçrutim āhvaya. tadā sā ta Indraṃ darçayiṣyatīti. sātha mahāniyamasthitā devīṃ Vara-*

[1] Cf. Speyer, *V. u. S. S.*, § 172.

dām upaçrutiṃ mantrair āhvayati («invoque»). *Sopaçrutiḥ Çacīsamīpam agāt* («alla trouver») *uvāca caināṃ* («et lui parla»), XII, 48.

C'est là la plus grande nouveauté qu'offre l'emploi du présent dans notre texte. M. Delbrück a déjà signalé dans la prose védique (*Ai. S.*, p. 278-279; cf. Whitney, *Skr. Gr.*, § 777) des cas où le présent désigne une action prochaine ou éventuelle : nous retrouvons ce sens dans notre texte, mais sans développement considérable :

Tato 'bravīd rājā sūtam : ācakṣva me vāmyau hanmi vā[1] *tvām*, «montre-moi les chevaux Vāmya ou je te tue», III *a*, 41. — (Cf. *na hi kṣamyate tan mayā, haniṣyāmy etān, ibid.*, 31.)

Ājñāpayatu bhavān kiṃ te priyam upāhārāmi gurvartham, «seigneur, dites : que vous offrirai-je comme honoraires?» I *a*, 93.

etad vo lakṣma çivaṃ karomi, «je veux rendre cette marque bénie». III *e*, 28.

Le sens peut se préciser jusqu'à sembler se confondre avec celui de l'impératif. Cet usage aussi semble nouveau[2] :

tasmāt tatra sarve gacchāmo yatra sa gataḥ, «allons donc tous là...»; plus exactement, «nous allons aller, nous allons de ce pas...», I *a*, 26.

gacchāmahe vayam yathāgatam, «nous allons partir, allons-nous-en par où nous sommes venus», XII, 32.

Remarquer que tous ces verbes sont à la 1re personne (sing. ou plur.), c'est-à-dire là où ce mélange de sens est le plus facile.

SUBJONCTIF.

Le subjonctif est une forme morte dans la prose épique. Nous n'y rencontrons que la 1re sg. du présent actif et pour deux racines seulement, *dā* et *kar*.

Racine *dā*. *dadāni te vāmyau*, «Que je te donne les chevaux Vāmya», III *a*, 43.

naivāham etad yaçase dadāni na cārthahetor na ca bhogatṛṣṇayā, «je ne veux donner cela ni pour la gloire, ni par intérêt, ni par concupiscence», III *f*, 26.

(1) *Vā* Calc.; *ca* Bomb.
(2) Speyer, *S. S.*, § 356.

Racine *kar*. Les exemples sont plus nombreux, mais se ramènent à un même type de phrase interrogative :

kiṃ karavāṇi, I *b*, 53, «que vais-je faire?».
ājñāpayatu kam artham karavāṇi, I *a*, 30.
kiṃ te priyaṃ karavāṇi, I *a*, 90, 103, 110, 150; III *a*, 43; XII, 48.

On sait que, grâce à son isolement, cette forme a pu pénétrer dans le paradigme de l'impératif: le fait est déjà signalé par Pāṇini (3, 4, 89).

OPTATIF.

Formes relevées :

ACTIF.

Singulier. - 1re pers. — *iccheyam*, I *a*, 165; III *f*, 3. — *avatareyam*, III *f*, 16. — *bhaveyam*, I *a*, 120. — *sambhāvayeyam*, I *a*, 155. — *bhikṣeyam*, III *c*, 1.

3e pers. — *syāt*, III *f*, 14, 16. — *kuryāt*, III *e*, 5. — *jānīyat*, III *g*, 4; - *abhi°*, III *g*, 8. — *avataret*, III *f*, 4 (*bis*), 5 (*bis*), 10 (*bis*), 11, 15, 16. — *dadyāt*, I *a*, 18. — *brūyāt*, I *a*, 20. — *bhajet*, XII, 36. — *bhavet*, I *a*, 121. — *yāyāt*, III *f*, 16. — *abhiyācet*, I *a*, 18. — *vrajet*, I *b*, 52. — *çamayet*, I *a*, 11. — *upatiṣṭhet*, III *a*, 24. — *jahyāt*, XII, 29.

Duel. - 3e pers. — *syātām*, III *a*, 41. — *upatiṣṭhetām*, III *e*, 1.

Pluriel. - 3e pers. — *tiṣṭheyuḥ*, XII, 51.

MOYEN.

Singulier. - 3e pers. — *bhikṣeta*, III *f*, 7. — *āvicyeta*, XII, 57.

L'optatif, comme on voit, manifeste plus de vitalité que le subjonctif. Toutefois il est définitivement limité au système du présent. Et ici même le nombre des formes s'est restreint. Dans l'Aitareya-Brāhmaṇa, toutes les personnes de tous les nombres, sauf la 2e du duel, sont représentées : nous ne trouvons plus dans notre texte au singulier que la 1re et la 3e personne, exceptionnellement la 3e du duel et du pluriel. De plus, les formes moyennes, qu'on trouve dans l'Aitareya-Brāhmaṇa à toutes les formes du singulier et du pluriel, ont à peu près disparu; et cela est d'autant plus remarquable qu'elles semblaient s'être enrichies dans le Brāhmaṇa : on ne retrouve, en effet, aucune forme de 2e personne moyenne dans le Ṛg-Veda. Si l'on considère enfin la faible proportion du nombre des exemples en regard de ceux du Brāhmaṇa (36 contre 958), on ne peut que constater une déchéance dans l'emploi de ces formes; et il n'y a pas

lieu de s'étonner que les phrases où elles se trouvent ne présentent aucune nuance de sens qui n'ait été déjà consignée pour la prose védique (Delbrück *Ai. S.*, § 187-197).

Une mention spéciale doit être faite pour la forme *upatiṣṭhetām* (III *e*, 1) qui semble bien avoir la valeur d'un temps passé de l'indicatif[1].

IMPÉRATIF.

ACTIF.

SINGULIER. — 2e PERS. — ***açāna***, I *a*, 69; III *f*, 22. — ***ehi***, I *a*, 27, 53. — ***kuru***, I *a*, 118; III *a*, 27; - ***saṃs°***, III *f*, 18. — ***gaccha***, I *a*, 22, 94, 96; III *a*, 46; III *c*, 7 — ***vicāraya***, I *a*, 100. — ***avatara***, III *a*, 22. — ***dehi***, XII, 56, 62. — ***utpādaya***, I *b*, 51, 61; - ***upa°***, III *f*, 18. — ***pṛccha***, I *a*, 94; III *e*, 7; III *f*, 4; XII, 49, 52. — ***badhāna***, I *a*, 22, 26. — ***brūhi***, III *a*, 46. — ***bhakṣaya***, I *a*, 164. — ***bhava***, I *a*, 112; XII, 51. — ***yāhi***, III *g*, 12; - ***pra°***, III *a*, 42. — ***niryātaya***, III *a*, 46. — ***adhiroha***, I *a*, 156. — ***viddhi***, III *e*, 7 (*bis*). — ***prasīda***, III *a*, 32. — ***stuhi***, I *a*, 56. — ***smara***, I *a*, 107. — ***āhvaya***, XII, 48.

3e PERS. — ***astu***, I *a*, 15; I *b*, 62. — ***ājñāpayatu***, I *a*, 30, 93, 96, 110; III *f*, 17. — ***dadātu***, III *d*, 5; III *e*, 5; III *f*, 7. — ***bravītu***, III *c*, 2. — ***ārohatu***, III *f*, 2. — ***upasarpatu***, III *b*, 7.

PLURIEL. — 2e PERS. — ***tiṣṭhata***, III *g*, 16.

MOYEN.

SINGULIER. — 2e PERS. — ***kathayasva***, III *a*, 41 (*bis*). — ***kuruṣva***, I *a*, 71, 132. — ***ācakṣva***, III *a*, 41. — ***dhamasva***, I *a*, 151. — ***nayasva***, I *a*, 18; - ***ā°***, I *a*, 97; XII, 52. — ***patasva***, XII, 5. — ***sampādayasva***, I *a*, 97. — ***bhakṣayasva***, I *a*, 100, 194. — ***bhajasva***, XII, 46. — ***bhikṣasva***, III *d*, 7. — ***rakṣasva***, I *a*, 34. — ***vahasva***, III *a*, 40; - ***ud°***, XII, 49. — ***çuçrūṣasva***, I *a*, 34. — ***upāharasva***, I *a*, 95.

3e PERS. — ***abhiyajatām***, XII, 52.

PLURIEL. — 2e PERS. — ***pṛcchadhvam***, III *g*, 8.

PASSIF.

SINGULIER. — 3e PERS. — ***āsyatām***, I *a*, 7, 8; XII, 378. — ***ucyatām***, XII, 38. — ***uṣyatām***, I *a*, 92. — ***kathyatām***, III *d*, 1; III *f*, 1. — ***kriyatām***, I *a*, 81, 86, 114; III *a*, 24, 41; III *f*, 17; XII, 36, 38. — ***gamyatām***, I *a*, 89, 124, 170; III *a*, 46; - ***ā°***, III *g*, 9. — ***dīyatām***, III *a*, 33; III *f*, 7, 9. — ***utpādyatām***, I *b*, 62. —

[1] Si du moins le texte est correct; cf. *jijñāsyāmaḥ* à l'indicatif présent. — Pour cet emploi, cf. HOLTZMANN *Gramm. aus dem MBh.*, § 1021.

bhujyatām, III*f*, 21. — *yācyatām*, I*a*, 105; XII, 36. — *ramyatām*, III*a*, 18. — *vidhīyatām*, XII, 36. — *çrūyatām*, III*a*, 2; III*b*, 2; III*c*, 1.

La comparaison de ce tableau avec ceux que donne Avery (p. 285, 289, 292, 293) pour le Brāhmaṇa donne les résultats suivants :

1° Réduction des formes. Toutes les formes de duel se sont perdues; celles de 2e personne pluriel et de 3e singulier moyen sont en voie de disparition.

2° Les formes subsistantes prennent, par contre, un développement considérable[1], frappant surtout pour la 3e personne du singulier passif, rare dans le Ṛg-Veda (Avery, *ibid.*, p. 275; Delbrück, *Altind. Verb.*, p. 71), exceptionnelle dans le Brāhmaṇa (*dhīyatām* 5 fois : Avery, p. 293), et qui est devenue dans notre texte d'un emploi aussi courant que les deux formes de 2e personne du singulier[2]. Il est probable qu'il y a une corrélation entre l'extension croissante des formes d'impératif et la décadence de l'optatif. Nous avons vu, en particulier, que le Mahābhārata ne présente plus une forme de 2e personne à ce mode; et l'on verra dans le Vetāla, texte d'où l'optatif a à peu près complètement disparu, l'impératif, non seulement subsister, mais être d'un emploi encore plus fréquent qu'ici.

INJONCTIF.

Nous plaçons à la suite de l'impératif, en raison du sens, les deux exemples, fournis par notre texte, d'une forme qui se rattache au système de l'aoriste :

mā gamaḥ, III*a*, 27. — *mā prādāḥ*, III*e*, 8.

Par une coïncidence curieuse, ces formes se trouvent dans le même groupe de récits où nous avons déjà rencontré les seules formes de 2e plur. impératif que l'on rencontre dans les parties de prose du Mahābhārata[3]. Elles sont plus nombreuses et plus variées dans les parties versifiées (cf. Holtzmann, *Gramm. aus dem Mahābh.*, § 835, 848, 869, 890, 892, 905) : il semble bien que ce soient donc déjà des archaïsmes. En tout cas, on sait que dans la littérature postérieure cette forme a cédé devant la concurrence de l'optatif (cf. Whitney, *Skr. Gramm.*, § 580), de l'impératif (*ibid.*, § 579 *c*) et devant les formules de type nominal.

[1] Mbh., 159; Ait. Br., 195.

[2] Sans doute en partie parce qu'il est le substitut des formes qui s'en vont. Ainsi par ex. : *sādhv āgamyatām*, III*g*, 9, équivaut à « Eh bien, allons ! ».

[3] Et aussi, à l'indicatif présent, les deux seules formes de 3e pers. duel.

FUTUR.

ACTIF.

SINGULIER. – 1re PERS. — *kariṣyāmi*, I *a*, 23; XII, 38. — *upagamiṣyāmi*, XII, 47. — *jīvayiṣyāmi*, I *b*, 83. — *pratyabhijñāsyāmi*, III *g*, 10. — *dāsyāmi*, III *f*, 7, 9. — *haniṣyāmi*, III *a*, 31.

2e PERS. — *āpsyasi*, I *a*, 170; I *b*, 60. — *ava°*, I *a*, 32, 73, 76, 89, 170. — *pra°*, III *e*, 28; XII, 31. — *bhaviṣyasi*, I *a*, 73, 116, 117, 121, 125; XII, 61.

3^e PERS. — *prāpayiṣyati*, I *a*, 156. — *āgamiṣyati*, I *a*, 9. — *dāsyati*, III *d*, 7. — *bhaviṣyati*, I *a*, 19, 31, 78, 125; XII, 33, 56, 61, 62.

PLURIEL. – 2^e PERS. *gamiṣyatha*, XII, 33. — *bhaviṣyatha*, XII, 59. — *vakṣyatha*, XII, 38.

3e PERS. — *pratibhāsyanti*, I *a*, 32, 77. — *bhaviṣyanti*, I *a*, 3; III *a*, 35; XII, 34. — *çroṣyanti*, I *b*, 88, 89. — *çrāvayiṣyanti*, I *b*, 88. — *haniṣyanti*, XII, 56.

MOYEN.

SINGULIER. – 1re PERS. — *pratīkṣye*, III *f*, 18. — *haniṣye*, III *a*, 41.

Nous nous trouvons ici en présence du double phénomène que nous avons déjà constaté pour l'impératif. D'une part, il y a réduction du nombre des formes. Manquent : toutes les formes moyennes, sauf la 1re sing.; toutes les formes duelles[1]. Les formes de 1re et 2e plur. se font rares. — Par contre on constate un emploi proportionnellement beaucoup plus fréquent des formes qui ont survécu; d'ailleurs on sait que le futur sanskrit, de création en partie récente, et très rare dans le Veda (Ṛg-V., 18 fois), se répand de plus en plus; l'Aitareya-Brāhmaṇa en offre 93 exemples, notre texte 48.

Il convient de citer ici des formes originairement nominales, mais qui ont, en sanskrit classique, pris place dans la conjugaison : le « futur périphrastique » a suivi le même chemin que le futur sigmatique; inconnu au Ṛg-Veda (Delbrück, *Ai. Synt.*, p. 295), on le rencontre d'abord dans la prose védique. L'Aitareya-Brāhmaṇa en offre 6 exemples; dans les parties de prose du Mahābhārata, il apparaît 5 fois :

2e SING. — *draṣṭāsi çūram ṛṣabhaṃ Saurathānām* « tu verras ce puissant taureau des Sauratthas », III *e*, 28.

[1] Remplacées par des formes nominales; notre texte ne présente que des exemples équivalant à la 3e personne : cf. *kartārau*, I *a*, 56, rapporté ici même, et les adjectifs de nécessité cités plus loin.

3ᵉ Sing. — *caturthe 'hani... puṇyakaṃ bhavitā* «dans trois jours il y aura une fête», I *a*, 97. — *evaṃ hi kurvataḥ... çreyo bhavitā* «si tu agis ainsi, il t'arrivera un bonheur», I *a*, 97.

3ᵉ Duel. — *açvinau stuhi tau devabhiṣajau tvāṃ cakṣuṣmantaṃ kartārau*, «loue les Açvins : ces deux médecins divins te rendront la vue», I *a*, 57.

3ᵉ Plur. *yasmān mamopaspṛçataḥ kaluṣībhūtā na ca prasādam upagatās tasmād adyaprabhṛti jhaṣamakarakacchapajantubhiḥ kaluṣībhaviteti*, «puisque, (Eaux,) vous vous êtes salies, à partir d'aujourd'hui vous serez salies par les poissons, les makaras, les tortues et les vers», XII, 27.

Il est bon de noter que, de tous ces exemples, les trois premiers seulement portant sur un futur éloigné sont rigoureusement conformes à l'usage ancien, tel qu'il est enregistré par Pāṇini (*anadyatane*, 3, 3, 15). Le quatrième pourrait, à la rigueur, contenir cette nuance de certitude que M. Delbrück croit reconnaître dans certains exemples (*Ai. Verb.*, p. 6-8, cf. Whitney, *Skr. Gr.*, § 949, *a*, et Speyer, *V. u. S. S.*, § 184). Cependant il faut noter que la première des phrases rapportées ci-dessus termine un développement où toutes les autres phrases contiennent le futur sigmatique. Et surtout la dernière phrase citée contient une indication temporelle directement contraire à la règle de Pāṇini. On peut donc considérer à ce point de vue la décadence de cette forme comme commencée à l'époque du Mahābhārata (voir les autres exemples cités par Whitney, *ibid.*). Le dernier exemple présente de plus cette singularité déroutante que le futur nominal n'y prend pas l'accord en nombre[1]. Faut-il l'attribuer à une corruption du texte ? Ou, sur ce point aussi, y a-t-il à apporter un correctif à la règle donnée ordinairement ? Toujours est-il que la forme nominale du futur y est reconnaissable sans doute possible.

LES TEMPS DU PASSÉ.

AORISTE.

L'aoriste est assez rare dans notre texte. L'aoriste sigmatique, très fréquent dans les parties versifiées du Mahābhārata (Holtzmann, *Gramm. aus dem Mahābh.*, surtout § 886), y fait complètement défaut, et les formes qui restent, abstraction faite des 2ᵉˢ per-

[1] Qu'il prend pourtant dans tous les exemples cités par Holtzmann, *Gramm. aus d. MBh.*, § 947, p. 35.

sonnes sans augment, exceptionnelles elles-mêmes, dont il a été parlé plus haut, ne se présentent qu'à la 3e personne du singulier de l'indicatif actif. Voici les exemples :

agamat, III *a*, 3; XII, 46, 58, 59. — *abhy°*, XII, 49. — *avocat*[1], I *a*, 52; XII, 56. — *açakat*, I *a*, 23, 131. — *abhūt*, I *a*, 88; XII, 57. — *agāt*, XII, 30, 48, 57. — *adāt*, III *a*, 34; XII, 28, 29, 56. - *abhy°*, III *f*, 8. - *pra°*, XII, 57. — *ajījanat*, I *b*, 24, 26, 28.

IMPARFAIT ET PARFAIT.

Dans l'ensemble, la proportion de l'emploi des formes d'imparfait et de parfait est inverse de celle qu'on trouve dans l'Aitareya-Brāhmaṇa (Ait.-Br., 1074 imp., 909 pf.; Mhbh., 243 imp., 339 pf.)[2] Cette inégalité n'a rien en soi de probant au point de vue de l'histoire de ces formes. En premier lieu, elle est atténuée par ce fait que presque un tiers des formes de parfait est fourni par la 3e sing. *uvāca*, dont le rôle dans le Brāhmaṇa est beaucoup moins important; en outre, quoique cette proportion semble constante pour l'ensemble du Mahābhārata, étant la même dans les parties poétiques dépouillées par Avery (248 imp., 388 pf.), on sait que, dans les textes postérieurs, les deux temps sont également en usage (Speyer, *S. S.*, § 328, p. 247).

Quant aux formes employées, ce sont en général les mêmes aux deux temps; on trouve cependant encore à l'imparfait des formes de 1re personne (sing. et plur.) et des formes passives (3e sing. et plur.), toutes ces formes d'ailleurs se rencontrant uniquement dans le livre III[3]; par contre, le parfait seul présente des formes duelles.

Voici le tableau des formes relevées :

IMPARFAIT.

ACTIF.

SINGULIER, - 1re PERS. — *anvagaccham*, III *f*, 13. — *apaçyam*,

[1] Encore pourrait-on voir ici uniquement une forme d'imparfait correspondant au présent *vocāmi*, attesté dès le Veda (cf. Whitney, *Skr. Gr.*, § 854 *a* et *Skr. Roots*, s. v. *vac*).

[2] Dans le Ṛg-Veda il y a à peu près équivalence : 2,434 imp., 2,443 pf.

[3] Qui, par contre, offre un seul exemple de parfait moyen. La présence de 1re plur. dans ces passages est la moins probante de ces particularités; noter, en effet, que la plupart des exemples de 1re pluriel de l'indicatif présent se trouvent dans ce même livre. Cf. aussi ce qui est dit plus bas des phrases participiales.

III *f*, 13. — *aprccham*, III *f*, 5. — *abruvam*, III *g*, 3. — *prāçamsam*, III *f*, 14. — *samabhāvayam*, III *f*, 15,

3ᵉ PERS. — *āsīt*, I *b*, 50; III *b*, 2; III *f*, 13, 15, 20; III *g* 1; XII, 2, 8, (4 fois) 28. — *aicchat*, I *a*, 99; III *f*, 22. — *akarot*, I *a*, 11; XII, 41, 41, 57. — *paryakrāmat*, III *a*, 9. — *agacchat*, III *a*, 37; III *e*, 7; - *anu°*, I *a*, 130; - *ā°*, I *a*, 1, 113; III *f*, 8 (*bis*), 9; - *ava°*, XII, 56; - *abhi°*, III *a*, 26; III *g*, 9; - *samabhi°*, XII, 52; - *upa°*, I *a*, 2, 7; XII, 48, 50. — *vyagāhat*, III *a*, 6. — *agrhṇāt*, I *a*, 39; III *f*, 23. — *acintayat*, I *a*, 154; I *b*, 52; III *a*, 8. — *acodayat*, III *a*, 47. — *ajanayat*, I *b*, 78, 79, 80. — *abhyajānāt*, III *d*, 3. — *atāḍayat*, III *d*, 8. — *atiṣṭhat*, III *a*, 14; - *upa°*, III *g*, 2; XII, 9. — *paryatyajat*, XII, 42. — *adadat*, III *a*, 47; III *f*, 7, 8. — *adarçayat*, XII, 48. — *adārayat*, I *a*, 132. — *prādravat*, I *a*, 126. — *adhamat*, I *a*, 152. — *abhyadhāvat*, III *e*, 2; - *anu°*, III *a*, 39. — *ānayat*, I *b*, 20; XII, 48. — *apacat*, XII, 56. — *apaṭhat*, III *b*, 3. — *avāpatat*, XII, 51; - *ny°*, III *e*, 3. *apaçyat*, I *a*, 12, 23, 36, 93, 102, 105, 110, 126, 133, 137, 144 (*bis*); III *b*, 59; III *a*, 5, 9, 15, 19, 23; III *f*, 24; XII, 51. — *aprcchat*, I *a*, 25; III *a*, 11, 15; III *f*, 5, 11. — *prāsādayat*, III *f*, 21. — *abravīt*, III *a*, 1, 10, 17, 22, 33, 34, 40, 41, 42, 43 (*ter*), 45, 46; III *c*, 1; III *d*, 1, 5, 9; III *e*, 4, 6, 9; III *f*, 1, 2, 3, 4 (*ter*), 5, 6, 7 (*bis*), 9 (*bis*), 11, 14, 15 (*bis*), 16 (*bis*), 17, 18, 20, 21, 23; XII, 34, 50, 51, 52, 57 (*bis*), 62 (*ter*). — *abhavat*, I *b*, 49, 83; XII, 8, 32 (*ter*), 52, 56, 58. — *abhakṣayat*, I *a*, 50. — *abhajat*, XII, 53. — *abhājayat*, III *f*, 23. — *abhyabhāṣat*, I, 98. — *udamajjat*, III *a*, 22. — *amarṣayat*, I *b*, 68. — *amrgayat*, III *f*, 18. — *prāyacchat*, I *a*, 111, 158; I *b*, 62. — *anvayāt*, I *a*, 128; - *pra°*, III *f*, 2. — *arakṣat*, I *a*, 35, 40, 43, 49. — *alabhat*, I *a*, 144. — *avasat*, I *a*, 79. — *avahat*, III *g*, 5; - *ud°*, I *b*, 78, 79; - *anupra°*, III *f*, 5, 6. — *abhyavādayat*, I *a*, 158, 160. — *udavāhayat*, I *b*, 48. — *prāviçat*, III *a*, 19. — *nyavedayat*, I *a*, 38. — *açrṇot*, III *a*, 7. — *asthāpayat*, III *a*, 43. — *asprçat*, XII, 51, 59; - *upa°*, XII, 54. — *aharat*, I *b*, 26; XII, 52; - *apa°*, III *a*, 4; - *vyava°*, III *a*, 19.

PLURIEL. - 3ᵉ PERS. — *āsan*, XII, 57. — *agacchan*, XII, 37; - *a°*, III *f*, 2; - *pra°*, III *g*, 1. — *apaçyan*, XII, 52. — *paryaprcchan*, III *g*, 1. — *abruvan*, III *a*, 16; III *f*, 2; XII, 33, 39, 57. — *abhavan*, XII, 43. — *nyamajjan*, III *a*, 22. — *avindan*, I *b*, 74. — *nyavedayan*, III *a*, 25. — *arocayan*, I *b*, 70.

MOYEN.

SINGULIER. - 3ᵉ PERS. — *acaṣṭa*, III *a*, 2, 47; III *d*, 2; III *f*, 1, 5, 11, 19. — *anvagacchata*, III *a*, 13. — *avātiṣṭhata*, III *a*, 21; - *pra°*, I *a*, 98, 126. — *pratyapadyata*, I *a*, 81. — *ayācata*, III *d*, 8. — *avardhata*, XII, 34. — *upāsarpata*, I *b*, 60.

PLURIEL. – 3e PERS. — *ayācanta*, XII, 29. — *prāvartanta*, XII, 43.

PASSIF.

SINGULIER. – 3e PERS. — *adhīyata*, III *f*, 24.
PLURIEL. – 3e PERS. — *açrūyanta*, III *g*, 12.

PARFAIT.

ACTIF.

SINGULIER. – 3e PERS. — Comme dans les Brāhmaṇas, une bonne partie des parfaits est fournie par les verbes signifiant «dire» :

uvāca, I *a*, 3, 6, 15, 20, 36, 40, 44, 45, 47, 81, 89, 102, 103, 104, 106, 108, 116, 150, 151, 153, 155, 158, 159; I *b*, 54, 60, 61, 62, 65, 74; III *a*, 1, 2, 10, 11 (*bis*), 26, 30 (*bis*), 48; III *b*, 2; III *c*, 1 (4 fois); III *d*, 11; III *f*, 1; III *g*, 1, 17, 2; XII, 30, 33, 36, 38, 46 (*bis*), 47 (*bis*), 48 (*ter*), 49 (*ter*), 50; – *pra°*, I *a*, 29; III *a*, 32; – *praty°*, I *a*, 4, 5, 16, 19, 31, 37 (*bis*), 41 (*bis*), 45, 48, 49, 54 (*bis*), 55 (*bis*), 70, 72, 87, 90 (*bis*), 92, 96, 105, 107, 108, 112, 113, 115, 117 (*bis*), 120, 122, 124, 126, 160, 161, 165; III *a*, 10, 46; XII, 46. — *āha*[1], I *a*, 52, 76, 93, 100, 111, 113; III *a*, 41; III *d*, 10; III *f*, 16, 22; – *pra°*, I *a*, 150.

Mais les exemples sont loin de se borner là; on trouve aussi :

avāpa, I *a*, 80. — *iyeṣa*, I *a*, 81. — *cakāra*, I *a*, 27, 53; XII, 40. — *cukrodha*, XII, 27. — *cakhāna*, I *a*, 131. — *ācakhyau*, III *a*, 41. — *jagāma*, I *a*, 33, 79, 84; III *a*, 38; XII, 43, 47, 49; – *abhi°*, I *b*, 78; XII, 52; – *ā°*, I *a*, 88; I *b*, 59; – *prati*, I *b*, 78; – *pratyā°*, I *a*, 157. — *jigāya*, I *b*, 12. — *jagāra*, I *a*, 129; – *prati°*, I *a*, 154. — *jaghāna*, XII, 41 (*bis*). — *jajāpa*, XII, 34. — *dadau*, III *c*, 6. — *dadarça*, III *b*, 2. — *samādideça*, I *a*, 78. — *papāta*, I *a*, 51; I *b*, 67. — *papau*, XII, 34. — *papraccha*, III *g*, 5. — *babhūva*, I *a*, 51, 75; I *b*, 37, 45, 56; III *g*, 5, 7 (*bis*); XII, 43, 53, 57, 60. — *prayayau*, III *b*, 7. — *ruroha*, I *b*, 65; – *ā°*, III *f*, 3. — *niyuyoja*, XII, 32. — *viveça*, I *b*, 11, 45; III *a*, 6; XII, 49, 57; – *anu°*, I *a*, 133; – *ā°*, III *a*, 25; XII, 43; – *pra°*, I *a*, 109, 129; XII, 42; – *saṃ°*, III *a*, 7. — *çaçāpa*, III *a*, 35; XII, 59. — *tuṣṭāva*, I *a*, 145. — *tasthau*, I *a*, 24. — *jahāra*, I *b*, 16; – *ā°*, I *b*, 11; – *vyā°*, III *f*, 20.

DUEL. — *ūcatuḥ*, I *a*, 61, 70; III *b*, 3. — *āhatuḥ*, I *a*, 69, 73, 76. — *cakratuḥ*, I *a*, 82. — *ājagmatuḥ*, I *a*, 69. — *dadatuḥ*, III *b*, 2. — *babhūvatuḥ*, I *b*, 7, 49, 58.

[1] A sens de *passé*. Cf. WHITNEY, *Skr. G.*, § 821 *c*.

Pluriel. — *ūcuḥ*, I *a*, 52; III *g*, 18, 25; XII, 32, 35, 37, 52 (*bis*). - *praty°*, I *a*, 26. — *āhuḥ*, I *a*, 90; I *b*, 47, 48; III *e*, 5. — *cakruḥ*, I *a*, 20. — *abhijagmuḥ*, I *b*, 74; XII, 35, 52. — *niṣpetuḥ*, I *a*, 152; — *babhūvuḥ*, I *a*, 21, 81; I *b*, 57; XII, 43, 45; - *sam°*, III *a*, 38. *iyuḥ*, I *a*, 151. — *praṇeduḥ*, I *b*, 67. — *çaçaṃsuḥ*, XII, 57. — *abhiṣiṣicuḥ*, XII, 44.

MOYEN.

Singulier. — *cakame*, XII, 62. — *cakre*, I *a*, 35, 39, 43, 46; I *b*, 64. — *upacakrame*, I *a*, 56; - *pra°*, I *a*, 127. — *ācacakṣe*, I *a*, 75. — *jajñe*, I *b*, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 29, 32, 33, 34, 35, 36, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 47. — *tepe*, XII, 37, 59. — *upatasthe*, I *a*, 28; - *pra°*, I *a*, 20, 101, 170. — *dadhe*, I *a*, 157. — *āpede*, XII, 34; - *prati°*, XII, 42; III *g*, 17. — *bubhuje*, XII, 63. — *upayeme*, I *b*, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 29 (*bis*), 32, 33, 34, 35, 36, 38, 39, 40, 41, 44, 47, 51, 77, 79, 80, 83, 85. — *lebhe*, I *b*, 76. — *vavre*, I *a*, 14.

Duel. — *jajñate*, I *b*, 86.

Pluriel. — *āpedire*, XII, 45.

A ces formes il faut ajouter les parfaits périphrastiques, presque tous composés avec *āsa*, et sauf un exemple, tous à la 3ᵉ personne du singulier.

3ᵉ sing. — *āsa* : *aparokṣayām*, I *a*, 118; *prāpayām*, XII, 52; *preṣayām*, I *a*, 22, 131, 134; *cintayām*, I *b*, 53; III *a*, 44; *janayām*, I *b*, 76; *ājñāpayām*, III *a*, 23; *vijñāpayām*, III *g*, 9; *utpādayām*, I *b*, 25, 44, 55, 61, 77, 81; *bhojayām*, I *a*, 115; *mokṣayām*, XII, 57; *niyojayām*, I *a*, 83; *varayām*, I *b*, 26; *prasādayām*, I *a*, 119; *sthāpayām*, I *a*, 20; I *b*, 34.

babhūva : *cintayām*, XII, 49; *pātayām*, XII, 44.

cakre : *āsām*, I *a*, 13; III *c*, 1.

3ᵉ plur. — *āsuḥ* : *utpādayām*, I *b*, 75.

Comme on voit, sauf pour l'expression *āsāṃ cakre* [1], toutes les formes se rattachent à des verbes dénominatifs ou causatifs : c'est en effet cette fonction qu'a prise le parfait périphrastique dans la langue postérieure là où il a été conservé (cf. Whitney, *Skr. Gr.*, § 1071 *b*; Avery, *l. l.*, p. 229).

Quoique les temps du passé soient inégalement répartis dans

[1] Qui présente de plus la particularité d'être formée avec la racine *kar*, archaïque en cet emploi : voir Speyer, *S.S.*, § 333, et Liebich, *Pāṇini*, p. 80 et suiv.

notre texte, ils présentent à la fois au point de vue morphologique et au point de vue sémantique des concordances telles qu'on est autorisé à les considérer d'ensemble.

Tout d'abord, le système des formes y subit un appauvrissement constant. A l'indicatif, seul de tous les modes que ces temps aient conservé, leurs ressources ont été extrêmement réduites. D'après les dépouillements du Ṛg-Veda donnés par Avery, la 1re personne du duel est la seule forme qui manque à l'ensemble des temps du passé; dans ceux qui concernent l'Aitareya-Brāhmaṇa, elle manque aussi, et avec elle, la 2e personne du pluriel, sauf dans un seul verbe, à l'imparfait (p. 291)(1). Dans le Mahābhārata, abstraction faite d'une série exceptionnelle d'exemples de la 1re personne de l'imparfait, les formes verbales exprimant le passé n'existent plus qu'à la 3e personne : et là même, le parfait est seul à conserver le paradigme complet à l'actif et au moyen; à l'imparfait toutes les formes duelles manquent; l'aoriste enfin est limité aux formes actives du singulier. Les formes personnelles du verbe ne sont donc plus capables d'exprimer des actions attribuées à des sujets de 1re ou 2e personne. La portée de cette observation diminue du fait que dans notre texte l'occasion d'employer un verbe à ces personnes est assez rare : toutefois là où elle se présente, c'est l'adjectif verbal en *-ta-* qui est employé (voir ci-dessous, p. 58).

En même temps que les formes se perdent, les sens se nivellent : et là n'est pas le moindre signe de décrépitude du système des temps du passé. On sait qu'à l'époque ancienne l'aoriste désignait les faits passés intéressant le sujet du verbe, tout à fait récents, ou dont le résultat se fait encore sentir (Whitney, *Skr. Gr.*, § 928; Speyer, *V. u. S. Synt.*, § 174); dans le Mahābhārata le sens n'en est pas différent de celui de tout autre temps passé : en sorte que l'imparfait et le parfait d'autre part ayant généralement perdu les valeurs distinctes signalées pour l'époque ancienne (Whitney, *Skr. Gr.*, § 822-823; Speyer, *V. u. S. Synt.*, § 175)(2), on trouve les trois temps côte à côte dans les mêmes phrases et pour désigner des faits connexes. Ainsi :

Atha Çacī duḥkhaçokārtā bhartṛdarçanalālasā Nahuṣabhayagṛhītā Bṛhaspatim upāgacchat. *sa ca tām atyudvignāṃ dṛṣṭvaiva . . . Bṛhaspatir* uvāca : . . . . *tadā sopaçrutiḥ çacīsamīpam* agād. uvāca *cainām.*

«Alors Çacī tourmentée par la douleur de cet accident, regret-

(1) Cf. l'observation de Patañjali citée dans l'introduction.

(2) C'est ainsi que les discours directs sont indifféremment introduits par l'imparfait *abravīt* ou le parfait *uvāca*. — La répartition se fait ainsi : I, *abravīt* manque, *uvāca*, 24 fois; III, 52 *abr°*, 18 *uv°*; XII, 9 *abr°*, 15 *uv°*; donc majorité unique, mais très forte, de l'imparfait dans le livre III.

tant la vue de son époux, prise de la crainte de Nahuṣa, s'en alla trouver Bṛhaspati. Et, la voyant si consternée, ... Bṛhaspati lui dit : ... Ensuite Upaçruti vint en présence de Çacī et lui dit : ... », XII, 48.

De même :

athottaṅkas... taṃ takṣakam anvagacchat. *sa tad bilaṃ daṇḍakāṣṭhena* cakhāna. *na* cāçakat. *taṃ kliçyamānam Indro'* paçyat. *sa vajraṃ* preṣayām *āsa*. « Alors Uttanka se mit à poursuivre ce T. Il essaya de creuser ce trou avec son bâton de bois; et il n'y arrivait pas. Indra vit sa détresse et lui envoya son foudre », I *a*, 131.

De même dans la phrase :

sa tu tad vṛttaṃ tasyāçeṣam upalabhya prītimān abhūt, « ayant appris toute l'histoire, il fut comblé de joie », I *a*, 88 (phrase semblable XII, 57).

L'aoriste *abhūt* joue exactement le même rôle que le parfait *babhūva* dans celle qui suit :

ācacakṣe ca sa cāsya prītimān babhūva, « et il fut content de lui », I *a*, 75.

De même encore l'aoriste dans la phrase :

atha tasminn anāgacchati... upādhyāyaḥ çiṣyān avocat, « or, comme il ne revenait pas, le maître dit à ses disciples », I *a*, 52,

a la même valeur que le parfait dans un autre passage :

saivam uktas tān çiṣyān pratyuvāca, « ainsi interpellé, il répondit à ses disciples », I *a*, 26.

Il faut cependant mentionner le chapitre III, 199, où le récit est en grande partie présenté sous forme personnelle, et où les choses prennent un aspect quelque peu différent :

Mārkaṇḍeyam ṛṣayaḥ pāṇḍavāḥ paryapṛcchan (« interrogèrent » *impf.*) : *Asti kaçcid bhavataḥ cirajātatara iti. Sa tān uvāca* (« il leur dit » *pf.*). *Asti khalu rājarṣir Indradyumno nāma kṣīṇapuṇyas tridivāt pracyutaḥ, kīrtir me vyucchinneti sa mām upātiṣṭhad* (« il vint me trouver » *impf.*)..... *tam aham abruvam* (« je lui dis » *impf.*)... *tataḥ sa mām açvo bhūtvā tatrāvahad* (« m'emporta » *impf.*) *yatra babhūvolūkaḥ* (« où se trouvait le hibou » *pf.*). *sa muhūrtam iva dhyātvābravīd enam* (« lui dit » *impf.*) [ici *abravīt* 3 fois]..... *tata indradyumno māmcolūkam ādāya tat saro 'gacchad* (« s'en alla » *impf.*) *yatrāsau... bako babhūva* (« où ce héron se trouvait » *pf.*)... *sa... abravīd* (« il dit » *impf., bis*)... *tataḥ sa bakas tam Akūparaṃ*

kacchapaṃ vijñāpayām āsa («informa» *pf.*). *asmākam abhipretam bhavantaṃ kiṃcid artham abhipraṣṭum. Sādhv āgamyatāṃ tāvad iti. tac chrutvā kacchapas tasmād sarasa utthāyābhyagacchad* («vint» *impf.*) *yatra tiṣṭhāmo vayaṃ tasya sarasas tīre. āgataṃ cainaṃ vayam apṛcchāma* («nous lui demandâmes» *impf.*)... *sa..abravīd* («il dit» *impf.*)... *athaitat sakalam... çrutvā tadanantaraṃ devalokād devarathaḥ prādur āsīt* («un char divin apparut» *impf.*) *vācaç cāçrūyanta* («et des voix se firent entendre» *impf.*)..... *sa mām prāvārakarṇaṃ colūkaṃ yathocite sthāne pratipādya, tenaiva yānena saṃsthito yathocitaṃ sthānaṃ pratipede* («rejoignit sa demeure» *pf.*). *tan mayānubhūtaṃ cirajīvinedṛçam iti.*

Il semble bien qu'ici nous trouvons une trace de l'usage défini par Pāṇini (3, 2, 115) et normal dans les Brāhmaṇas [1], qui réserve le parfait à l'expression de faits dont le sujet parlant n'a pas été témoin : de là, semble-t-il, l'usage presque constant de l'imparfait; il y a des cas où le parfait s'explique; ainsi *sa..mām.. avahad yatra babhūvolūkaḥ*; restent *vijñāpayām āsa* qui est une forme particulière, et *pratipede* qui sert de conclusion au récit et lui rend le caractère mythologique. Faut-il dès lors, en rapprochant ce fait d'autres faits déjà signalés, considérer les récits du livre III comme plus archaïques que les autres? Une telle conclusion dépasse notre compétence : toujours est-il que, dans un autre récit de témoin oculaire, au livre I par exemple, les choses sont présentées sous une forme différente :

tadā mayā dṛṣṭe striyau, «alors je vis deux femmes», I*a*, 162.
tataḥ..mayā tad ṛṣabhasya purīṣam upayuktam, «alors je mangeai la bouse de ce taureau», I*a*, 165, etc.

On remarquera que la forme nominale est représentée d'une manière claire à la fin, et à la fin seulement, du chapitre précédemment cité du livre III.

2. — LA PHRASE NOMINALE.

Considérée dans son ensemble, la phrase nominale pure, quoique d'emploi normal dans le Mahābhārata, y est relativement peu représentée (environ 315 phrases nominales contre 1,033 phrases verbales : soit un peu moins d'un tiers des cas). Mais elle n'offre plus absolument le même aspect que dans le Veda : des types de phrases proprement védiques, les uns dispa-

(1) Whitney, *Impf. and Pfect. in the Brāhmaṇas*, in *Trans. of the Am. Phil. Ass.*, XXIII, p. 33. — Cf. Speyer, *Ved. u. Skr. Synt.*, p. 175, § 179.

raissent plus ou moins complètement, les autres prennent une extension inattendue; enfin de nouveaux cadres se constituent.

Avant de passer en revue les exemples, il convient de signaler une difficulté essentielle de leur classement. La phrase nominale consistant dans l'apposition de deux termes, il est souvent délicat, lorsqu'un groupe de noms apposés est en contact immédiat avec une autre phrase, verbale ou nominale, de distinguer les cas où le groupe doit être considéré comme indépendant et ceux dans lesquels il faut y voir uniquement soit le sujet, soit une apposition au sujet de la phrase. Par ex.:

putraçatam babhūva... pṛthakpṛthak vamçadharā nṛpatayaḥ «cent fils lui vinrent... (ils furent) tour à tour continuateurs de la dynastie et rois», I *b*, 37.

La chose est fréquente surtout dans les phrases participiales :

sa kadācin mṛgayām gataḥ Pārīkṣito Janamejayaḥ... apaçyat, «allé (*ou* il alla) à la chasse... il vit», I *a*, 12.

bho Janamejaya, putro'yam mama sarpyām jāto mahātapasvī svādhyāyāsampanno mattapovīryasambhṛto macchukram pītavatyās tasyāḥ kukṣau jātaḥ, «mon fils que voici (est) né d'une femelle de serpent, (est un) grand ascète, (est) accompli dans l'étude des Védas, (est) pourvu de la puissance de mon ascétisme, (est) né d'elle qui avait bu ma semence», I *a*, 16.

sa tair arkapatraiḥ.. cakṣuṣy upahato 'ndho babhūva «(il fut) frappé aux yeux, (et) il devint aveugle», I *a*, 51.

Cette liste pourrait sans peine être considérablement augmentée. Quelques cas seront retenus dans l'étude des phrases nominales, mais avec mention spéciale.

Si l'on considère d'ensemble la constitution de la phrase nominale pure du Mahābhārata en la comparant à l'état védique, on constate la survivance d'un nombre de types restreint : l'apposition pure et simple de deux noms (subst. ou adj.); la juxtaposition de deux phrases relative et démonstrative; l'adjectif d'obligation. Ces types ne sont pas les plus répandus; les autres ont disparu ou n'ont laissé que des traces à peine sensibles.

Ainsi on ne retrouve dans notre texte que trois fois, et dans des passages très voisins (III *f*, 3, 8, 22), la réponse *tathā*, pour laquelle M. Delbrück a institué une catégorie spéciale. Les exclamations telles que *bhoḥ* (III *e*, 1), *aho kaṣṭam* (III *a*, 44) sont très rares aussi et souvent remplacées par des adjectifs verbaux neutres, comme *bāḍham*, *svāgatam*, etc. De même le type *īçvara* ne se reconnaît plus que dans des équivalents; *samartho'yam bhavataḥ sarvāḥ pāpakṛtyāḥ çamayitum*, «il est capable d'effacer tous vos péchés». I *a*, 17; cf. *anarhā brāhmaṇā ratnānām*, «les brahmanes ne

méritent pas les joyaux», III *a*, 46. Dans l'étroite mesure où ce type existe, il rentre dans le type appositionnel général; son substitut régulier est une phrase participiale constituée par *çakya* ou *çakta* dont nous trouverons plus bas des exemples.

I. — Apposition de deux noms (ou pronoms).

La phrase consistant en une pure apposition de noms, et qui est le type le plus général de phrase nominale, est d'emploi assez rare, pas assez restreint cependant pour pouvoir être considéré comme exceptionnel. Le type *vai* a complètement disparu[1]. Cette phrase n'exprimant ni le temps, ni le mode, ni la personne, les idées qu'elle exprime sont principalement des réflexions de portée plus ou moins générale, où les idées accessoires sont impliquées par les formes casuelles ou ressortent de l'ensemble du texte. Elles servent d'abord dans les expositions de caractère théorique :

Brāhmaṇebhyaḥ paraṃ bhūtaṃ notpannapūrvam, «aucun autre être n'est de naissance antérieure aux brahmanes», . . .*kṣatrād brahma balavattaram*, «la caste brahmanique est plus puissante que celle des kṣatriyas», XII, 9.

Vedapurāṇetihāsaprāmāṇyān nārāyaṇamukhodgatāḥ sarvātmānaḥ sarvakartāraḥ sarvabhāvāç ca brāhmaṇāç ca, «d'après l'autorité des védas etc., ils sont nés de la bouche de Nārāyaṇa, eux, (ils sont) âmes de tous les êtres, créateurs de tous les êtres, essence de tous les êtres», XII, 20.

na sādhu dānaṃ çrotriyasya pradānam, «ce n'est pas un bon cadeau que le don d'un brahmane instruit», III *e*, 8.

naitan nyāyyaṃ paya upayoktum, «il n'est pas convenable de boire du lait», I *a*, 45.

naiṣā nyāyyā guruvṛttir, «cette conduite, convenable pour un maître, ne te sied pas», I *a*, 42.

Mais elles entrent aussi facilement dans le récit :

1° Désignant des faits présents :

bhavāṃç ca guṇavān atithiḥ, «vous êtes un hôte plein de mérites», I *a*, 114;

upadhyāyinī te ṛtumatī, «la femme de ton maître a ses règles», I *a*, 86;

Vāmadevasyāçvau Vāmyau manojavau, «ce sont les deux chevaux de Vāmadeva, les Vāmya, rapides comme la pensée», III *a*, 41.

[1] Sauf XII, 12, *Agnir hi yajñānāṃ hotā kartā.*

2° Désignant des faits passés :

gaur iva nityaṃ guruṇā dhūrṣu niyojyamānaḥ çītoṣṇakṣuttṛṣṇāduḥkhasahaḥ sarvatrāpratikūlaḥ, «comme un bœuf, (il était) continuellement attelé au labeur sur l'ordre du maître, il supportait les souffrances du froid et de la chaleur, de la faim et de la soif, en tout sans indocilité», I *a*, 79;

Pūros tu bhāryā Kauçalyā nāma, «or Pūru avait une femme nommée K.», I *b*, 11;

Dakṣād Aditiḥ («de D. naquit A.»), *Aditer Vivasvān, Vivasvato Manuḥ*..., etc., I *b*, 7; cf. 10. — De même : III *b*, 7; III *d*, 2, 4, 7; XII, 9, 57.

A ces phrases il faut ajouter les phrases introduites par un pronom aux cas indirects et citées plus bas, p. 53.

Cette forme de phrase n'était pas inconnue au Brāhmaṇa, mais n'y était pas des plus fréquentes. Un type brāhmanique que l'on retrouve ici d'une manière beaucoup plus claire est celui qui consiste dans une égalité du genre de *ye taṇḍulās te puṃsaḥ*, «les grains de riz, ce sont les hommes» (*Ait. Br.*, I, 1, 10, cité par M. Delbrück, *Ai. S.*, p. 565). Comme il est naturel de s'y attendre, c'est au livre XII, où les récits s'entremêlent d'explications théologiques, que l'on rencontre cette phrase sous la forme exacte et avec le même sens qu'elle affecte dans les Brāhmaṇas :

yaḥ somas tad brahma, yad brahma te brāhmaṇā, yo 'gnis tat kṣatram, «Soma, c'est le Brahman; le Brahman, sont les Brahmanes; Agni, c'est la caste des Kṣatriyas», XII, 9;

ye ca mānuṣahotrādhikārās te ca, «et ceux qui ont la prérogative du hotra pour les hommes, ce sont eux-mêmes», XII, 13.

Mais, au livre I, nous voyons cette formule s'adapter à une autre fonction. Il s'agit d'expliquer une vision qu'a eue Uttaṅka; et là ces phrases perdent en partie, mais en partie seulement, leur caractère de vérité générale, pour rentrer dans le cadre historique. Une phrase telle que *yo'çvaḥ so'gniḥ* (I *a*, 167) s'y traduit à volonté par : «ce cheval (que tu as vu), *c'est* Agni» ou «*c'était* Agni». De même pour :

yaḥ puruṣaḥ sa Parjanyaḥ, «cet homme c'est (c'était) P.», I *a*, 167;

ye ca te kṛṣṇāḥ sitās tantavas, te rātryahanī, «et ces fils noirs tissés, ce sont (c'étaient) le jour et la nuit», I *a*, 166;

ye te striyau Dhātā Vidhātā ca, «ces deux femmes sont (étaient Dh. et Vidh.», I *a*, 166.

Il n'est pas accidentel que de tous les types nominaux anciens

celui-ci soit un des mieux conservés. En effet, la plupart des phrases purement nominales du Mahābhārata présentent cette particularité d'être introduites par un pronom (démonstratif ou anaphorique, relatif, interrogatif), le cas échéant par un adverbe pronominal. Presque toutes celles qui nous restent à examiner sont de ce type :

Phrases relatives. — Peu d'exemples, outre les phrases qui viennent d'être citées :

yo mayārthī, «celui qui me désire.....», III *a*, 24:
ya idānīṃ bhavadbhyām anyatamaḥ... «l'un quelconque d'entre vous...», III *b*, 7;
ya eṣa te putro Bṛhadgarbho nāma..., III *f*, 18.

Exemple douteux :

sa juhoti yo vidvān, XII, 14,

où *yo vidvān* «celui qui sait, le connaisseur» pourrait être une apposition à un second *juhoti* qui suit.

Il faut rattacher ici les phrases introduites par une conjonction relative :

yatra sa kṣatriyaḥ pauṣyaḥ («là où ce Pauṣya [était]»), *tam*... *apaçyad*, I *a*, 102.

Phrases démonstratives. — Elles sont plus nombreuses. Aux exemples donnés plus haut, il faut ajouter d'abord un petit groupe de phrases où le démonstratif est autre que *ta-* :

eṣa te 'pūpaḥ, «ce gâteau est pour toi», I *a*, 69;
eṣā tasyāpi parīkṣā vedasya, «c'est là l'épreuve de Veda», I *a*, 80. — De même : I *a*, 108, 116, 119; III *a*, 46; III *f*, 14, 15.
naitad bhagavan, «ce n'est pas cela», III *b*, 3;
pātram ayam, «c'est une personne digne», I *a*, 111;
vanam idam udārakam, «voilà un bois magnifique», III *a*, 18.

Mais ces phrases sont plus ordinairement introduites par l'anaphorique *ta-*, qui est d'un emploi fréquent dans la phrase verbale aussi :

tad evaṃvidhaṃ māhātmyaṃ brāhmaṇānām, «telle est la majesté des brahmanes», XII, 63;
mama sā duhitā («c'est ma fille»), *suçobhanā nāma*, III *a*, 32;
pūrṇaḥ sa kālaḥ, «ce temps est révolu», XII, 50. — De même : I *a*, 73, 155; III *g*, 4, 7, 8; XII, 8.

Avec une nuance temporelle hésitant entre le présent et le passé :

sa cendraḥ, «c'est» ou «c'était Indra», I *a*, 168;
tad amṛtam, «c'est» ou «c'était l'amṛta», I *a*, 168;
sa airavato nāgarāṭ, «c'est» ou «c'était Airavata, roi des Nāgas», I *a*, 167.

Le plus souvent, la phrase est introduite par un pronom à un cas indirect, ou par une conjonction dérivée du thème pronominal :

tasya bhrātaras trayaḥ («il eut trois frères») *Çrutasena Ugraseno Bhīmasena iti*, I *a*, 16;
tasya Takṣako dṛḍham āsannaḥ «Takṣaka l'attaqua avec violence», I *a*, 129;
tayāham arthī, «je la désire», III *a*, 32;
tasmiṃs tantre kṛṣṇāḥ sitāç ca tantavaḥ, «sur ce métier il y avait des fils noirs...», I *a*, 144;
Cf. *etasminn antare* («à cette époque il y avait») *kaçcid ṛṣir Dhaumyo nāmāpodaḥ*, I *a*, 21;
athāparaḥ çiṣyas tasyaivāpodasya («or il y avait un autre disciple de ce même Ap.») *Dhaumyasya Vedo nāma*, I *a*, 78. — Cf. I *a*, 33.
nātrādharmaḥ kaçcit, «il n'y a pas là de péché», XII, 47.
tatra vaṃçakaraḥ Saṃvaraṇaḥ «alors S. fut le continuateur de la race», I *a*, 37;

et surtout le type, d'ailleurs ancien, de :

tatas tasya prācinvattvam, «de là vient son nom de Prācinvat», I *b*, 12. — Cf. 20, 32, 34, 46.

On peut comparer :

Nārāyaṇahastagrahaṇān nīlakaṇṭhatvam eva ca, «d'avoir porté la main sur Nārāyaṇa, de là vient que sa gorge est noire», XII, 26.

De même :

Idānīṃ rājanyānāṃ mahābhāgyam iti, «et maintenant (parlons de) la glorieuse part des personnages de condition royale», III *b*, 2.

Phrases interrogatives. — M. Delbrück ne signale pas ce type comme fréquent à l'époque védique (*Ai. S.*, § 268. Cf. cependant *kvedānīṃ sūryaḥ*, Ṛ. V., I, 37, 7, cité *ib.*, p. 11). Les exemples en sont assez nombreux dans notre texte :

kiṃ kāraṇam, «quelle raison?», III *f*, 5, 12; cf. 6, 16;
kiṃ tat, «qu'est-ce?», I *a*, 162, 165; cf. 163 et III *b*, 2;

sa cāpi kaḥ, «et lui, qui est-il?», I *a*, 163, 165;
kasyemāḥ... gāvaḥ, «à qui ces vaches?», III *f*, 5; cf. III *a*, 8;
anyathā kutaḥ çreya iti, «autrement d'où viendrait aucune chance?», I *a*, 97;
kasmāt, «pourquoi?», XII, 9.

A côté d'une phrase verbale :

kasyāsi, bhadre, kā vā tvam, «à qui es-tu, ma belle? ou qui es-tu, toi-même?», III *a*, 10.

Cf. enfin la phrase de construction obscure :

vipra kiṃ yo na dadāti tubhyam utāhosvid brāhmaṇyam etat («est-ce là agir en brahmane?»)[1], III *d*, 10.

Comme on a pu s'en rendre compte par les exemples cités, la phrase nominale équivaut normalement à une phrase verbale dont le verbe serait à l'une des 3es personnes. Lorsqu'il y a lieu d'exprimer la 1re ou la 2e personne, il n'y a de choix qu'entre deux procédés : ou exprimer le verbe «être», ou mettre en apposition le pronom correspondant. On ne trouve pas d'exemples contraires.

1° Phrase nominale pure avec pronom personnel apposé :

1re sg. — *Pauṣyaḥ khalv aham*, «c'est moi qui suis Pauṣya», I *a*, 103;
arthī tvayāham, «je te désire», III *a*, 10;
tayāham arthī, «je la désire», III *a*, 32;
aham Āyur nāma maṇḍūkarājaḥ, «c'est moi qui suis Āyu, le roi des grenouilles», III *a*, 32;
subhage 'ham Indro devānām, «chère, c'est moi l'Indra des dieux», XII, 46;
aham Indrasya rājyaratnaharaḥ, «c'est moi qui détiens la royauté et les trésors d'Indra», XII, 47;

2e sg. — *tvaṃ satyā ṛtā ca*, «tu es bonne et juste», XII, 48;
prakṛtyā tvaṃ dharmavatsalaḥ somavaṃçodbhavaç ca, «tu es par ta nature dévoué à la loi et sorti de la race de Soma», XII, 46;

1re pl. — *kāryaceṣṭākulatvān na vayaṃ vāsāyanikā grāmaikarātravāsinaḥ*, «nous ne nous confinons pas à une seule résidence; nous ne vivons qu'une nuit dans le même village», III *g*, 3.

[1] Glosé par Nīlakaṇṭha : *he vipra yo na dadāti sviyaṃ dhanaṃ tubhyaṃ tasmai vāetat çāpadānam ucitam.*

Il n'est pas sans intérêt de noter l'absence de la 2ᵉ personne pluriel, et de toute forme duelle : elle concorde avec une rareté générale de ces formes dans la conjugaison et en rend compte du même coup.

2° Phrase verbale :

1ʳᵉ sg. — *ayam asmy atra*, «me voici», I *a*, 29.

Ici le verbe «être» a tout son sens, renforcé encore par le démonstratif. Ailleurs, il ne sert qu'à désigner la personne :

> *Çibe annārthy asmi*, «je désire manger», III *f*, 17;
> *kṛtakṣaṇa evāsmi*, «je suis pressé», I *a*, 115;

accompagné du pronom personnel et d'un démonstratif :

> *asāv ahaṃ Çibinā samo nāsmi*, «moi que voici, je ne suis pas semblable à Çibi», III *f*, 16;

2ᵉ sg. — *bho āruṇe pāñcālya kvāsi*, «où es-tu?», I *a*, 27; — *kvāsi vatsa*, I *a*, 53;
pīvān asi dṛḍhām, «tu es bien gras», I *a*, 36; — *pīvān asi bhṛçam*, I *a*, 44, 47.

Les deux types juxtaposés dans :

> *kasyāsi, bhadre, kā vā tvam*, «à qui es-tu, ma belle? qui es-tu toi-même?», III *a*, 10.

D'autre part, le temps qu'exprime normalement la phrase nominale est le présent. De là vient que, lorsqu'il y a lieu d'exprimer nommément le passé, la présence du verbe «être» est de rigueur en principe. Ainsi :

Viçvarūpo hi vai tvāṣṭraḥ purohito devānām āsīt, «Viçv. était le chapelain des dieux», XII, 28;
tasya çiṣyās trayo babhūvuḥ, «il avait trois disciples», I *a*, 21;
Dakṣasya yā vai duhitaraḥ ṣaṣṭy āsan, «les 60 filles que Dakṣa eut», XII, 57.
tasyām... Parāçarād Dvaipāyano 'bhavad, «en elle de P. naquit Dv.», I *b*, 4.
yatra babhūvolūkaḥ, «où se trouvait le hibou», III *g*, 5; — *yatrāsau bako babhūva*, III *g*, 7.

Cependant un bon nombre des phrases nominales pures citées plus haut ont un sens nettement passé. C'est qu'alors le passé est indiqué par le contexte; tel est le cas des phrases qui énoncent des

généalogies. Ailleurs le passé ressort des phrases voisines. Ainsi par exemple :

yatra sa Pauṣyas tam apaçyat, «là où était Pauṣya, il l'aperçut», I, 102;

tasmiṃs tantre kṛṣṇās... tantavaç cakraṃ cāpaçyat, «sur ce métier, (il y avait) des fils noirs; et il vit un disque», I *a*, 144.

Par contre, là où l'on rencontre des phrases au présent contenant le verbe «être» à la 3ᵉ personne, le sens d'«existence» ou de «devenir» transparaît encore, suivant la racine :

na hy ṛte mantrāṇāṃ havanam asti, «il n'existe pas d'offrande sans formules», XII, 13;

kaç cid bhavato 'nyaç cirajātataro 'sti, «existe-t-il quelqu'un d'autre qui soit plus vieux que vous?», III *g*, 8; cf. 7[1];

te... svargajito bhavanti..... te... puṇyalokā bhavanti, «ils conquièrent le ciel», etc.; c'est-à-dire «ils deviennent maîtres du ciel», I *b*, 88;

nidarçanaṃ cātra bhavati [cf. *tad vai nidarçanam* «voilà un exemple»], «et il y a ici un exemple», XII, 11; cf. XII, 7.

bhavanti cātra çlokāḥ, «ici se trouvent des vers», I *b*, 9, 27, 46, 90; III *g*, 13, etc.; cf. *iti mantravādo 'pi hi bhavati*, XII, 9; *atra çlokau bhavataḥ*, III *a*, 27.

On remarque que, des deux racines, c'est *bhū-* qui est le plus vide de sens et pour laquelle l'interprétation reste malgré tout douteuse. Le fait est déjà plus ancien et l'on en retrouverait des analogues dans l'Aitareya-Brāhmaṇa (III, 4, 11; 11, 9; IV, 12, 5, etc.).

L'emploi normal de la phrase nominale pure est donc en principe de servir d'équivalent à une phrase verbale contenant le verbe «être» à l'une des trois 3ᵉˢ personnes du présent de l'indicatif. Là où le verbe «être» est exprimé à ce temps, nous avons le droit de nous demander s'il n'a pas une valeur particulière; et d'autre part, lorsqu'une phrase nominale a un sens passé, c'est ou bien que ce sens n'est pas nettement dégagé, ou que cette phrase est en relation avec une phrase contenant un verbe au passé.

PHRASE PARTICIPIALE.

La phrase nominale dont l'un des éléments est un adjectif rattaché à un thème verbal ne se comporte pas exactement comme la phrase nominale pure. En effet dans les langues indo-euro-

[1] Cf. peut-être *Asti khalu rājarṣir Indradyumno nāma*, III *g*, 2; — *Asti khalu Indradyumnaṃ nāma saraḥ*, III *g*, 7.

péennes les formes participiales sont entrées au cours de l'histoire dans le système verbal. Le phénomène est en sanskrit postérieur au Mahābhārata; et nous verrons que la phrase participiale s'y conforme dans l'ensemble aux règles qui s'appliquent à toute phrase nominale; mais, en raison de la distinction qui s'établira à l'époque postérieure, il n'est pas injustifié de considérer dès à présent la phrase participiale indépendamment de la phrase nominale pure. D'ailleurs, une particularité qui sépare ici même le participe d'une autre forme nominale quelconque est le fait qu'il peut se construire neutralement sans sujet grammatical, le sujet logique étant à un cas indirect : la valeur verbale du participe se révèle là d'une manière claire.

Les participes qui servent à la constitution d'une phrase nominale sont : le participe en *-ta-*; son dérivé en *-tavant-*, qui prend la fonction de participe passé actif; l'adjectif de nécessité. Les deux derniers ne sont jamais accompagnés du verbe «être»; le verbal en *-ta-* l'est parfois.

ADJECTIF DE NÉCESSITÉ.

Les adjectifs en *-ya-* et *-tavya-* sont, conformément à l'usage ancien (Delbrück, *Ai. S.*, p. 397-398), employés sans verbe; ceux en *-anīya-*, exceptionnels d'ailleurs, suivent la même règle (cf. Delbrück, *l. c.*, p. 401). Là où le sens est celui d'une autre personne que la troisième, le pronom est exprimé selon l'usage déjà décrit[1]. Encore exceptionnel est le participe neutre sans sujet grammatical, comme dans :

çuçrūṣuṇā bhavitavyam, «il faut être obéissant», I *a*, 78;

yamayor apramattayā tvayā bhavitavyam, «tu dois être attentif à l'égard des observances», I *b*, 65;

atha tribhir yātavyaṃ sāmpratam, «il nous faut partir tous les trois», III *f*, 11 (cf. *ib.*, 5 : *dvābhyāṃ yā°*).

Sing. — 1re pers. — *çakya*, III *a*, 11.

3e pers. — *prāçya*, XII, 56. — *kārya*, I *a*, 87 (*bis*), 120; III *a*, 46. — *anatikramaṇīya*, I *a*, 111; XII, 30. — *aparityājya*, III *f*, 23. — *adeya*, III *d*, 3. — *darçayitavya*, III *a*, 11. — *bhavitavya*, I *b*, 65; I *a*, 78. — *pramātavya*, III *f*, 18. — *adhiyamya*, I *b*, 87. — *yātavya*, III *f*, 5, 10. — *upayoktavya*, I *a*, 30. — *vācya*, XII, 49. — *çakya*, I *a*, 107; III *a*, 41. — *çrotavya*, I *b*, 87.

3e duel. — *pratideya*, III *a*, 43. — *niryātya*, III *a*, 43. — *ayogya*, III *a*, 43.

3e pl. — *vadhya*, III *a*, 31.

[1] *Samayenāhaṃ çakyā tvayā labdhuṃ nānyathā*, III *a*, 11.

PARTICIPE EN -*TAVANT*-.

Ce participe remplace l'ancien participe en -*vaṃs*-, dont la partie de prose du Mahābhārata ne présente pas d'exemple[1] (pour d'autres exemples, cf. Speyer, *S. S.*, § 359, 2°). Selon Whitney (*Skt. Gr.*, § 960), la forme en -*tavant*- ne se trouve qu'une fois dans l'Atharva-Veda et rarement dans les Brāhmaṇas (une fois dans l'Aitareya-Br.; cf. Avery, *l. c.*, p. 294); quant à l'emploi de ce participe comme équivalant à une forme verbale, c'est une chose nouvelle. Voici les exemples :

1er SG. — *prāptavān*, I *b*, 61[2].

3e SG. — *kṛtavān*, I *a*, 169. — *uktavān*, III *b*, 8. — *prāptavān*, III *c*, 6; XII, 31 (*bis*). — *bhikṣitavān*, III *d*, 4.

3e PL. — *uktavantaḥ*, I *a*, 9. — *nidarçitavantaḥ*, XII, 59. — *gatavatyaḥ*, XII, 27. — *kṛtavantaḥ*, I *b*, 68.

PARTICIPE EN -*TA*- (OU -*NA*-).

Ces participes fournissent plus de la moitié des phrases nominales dans la prose du Mahābhārata. Relativement rares sont les cas où ils équivalent à l'une des deux premières personnes du verbe :

1re PERS. – SING. — *pratyākhyāta*-, XII, 62. — *āgata*-, III *d*, 11. — *abhiyā*°, I *a*, 155. — *saṃdiṣṭa*-, I *a*, 87. — *patita*-, I *a*, 54, 55. — *pratyanunīta*-, I *a*, 124. — *saṃviṣṭa*-, I *a*, 29 (?)[3]. — *çakta*-, I *a*, 122, 124. — *upasthita*-, I *a*, 29; III *f*, 12, 15. — *nihata*-, I *b*, 60.

DUEL. — *upagata*-, III *b*, 3.

PL. — *samvṛtta*-, XII, 35.

2e PERS. – SING. — *abhyāgata*-, I *a*, 159. — *patita*-, I *a*, 54. — -*upabhukta*-, XII, 47. — *niyukta*-, XII, 13. — *çapta*-, I *a*, 159[4].

Dans la plupart des cas, le participe équivaut à une 3e personne. Il va de soi qu'il peut avoir valeur active ou passive, suivant le sens de la racine; lorsqu'il a valeur passive, son complément à l'instrumental peut être considéré comme le sujet d'un verbe actif de même racine : de là la possibilité, importante pour

(1) *Vidvān* ne peut être compté; il forme un cas à part (cf. *Ai. S.*, p. 377).

(2) *Svacāpalyād idaṃ prāptavān aham.*

(3) Le point d'interrogation désigne les cas douteux. Cf. plus haut, p. 49.

(4) *Tvam anāgasi mayā na çaptaḥ.* La lecture de M. Thommen (*K. Z.*, vol. 38, p. 539) est erronée. *Anāgasi*, loc. abs., se retrouve dans Çakuntalā, I, 2, cité par Speyer, *S. Synt.*, § 218, p. 67.

l'histoire ultérieure du verbe sanskrit, de construire le participe au neutre sans apposition en rapport avec le sujet logique à l'instrumental, le tout équivalant à une forme personnelle du verbe. Nous signalons par un astérisque les cas où ces participes sont ainsi employés (le complément étant ou non exprimé).

Sing. — *vyakta-*, I *a*, 5. — *abhipreta-*, III *g*, 9 *. — *preṣita-*, I *a*, 26. — *prāpta-*, I *b*, 52, 64; - *pary°*, III *a*, 46 *. — *prāpita-*, III *g*, 18; XII, 53. — *kathita-*, III *b*, 2. — *kṛta-*, I *a*, 71 * [1], 119, 160 *, 161; III *f*, 25; *g*, 11, 18. — *gata-*, I *a*, 25, 26, 52; - *ā°*, I *a*, 32 * [?]; III *a*, 37 * [2]; *f*, 25; XII, 60; - *upa°*, XII, 26, 49; - *svā°*, I *a*, 110 *, 159 *, 160 *; XII, 38. — *anugṛhīta-*, I *a*, 31. — *pracyuta-*, III *g*, 2 (?). — *vyucchinna-*, III *g*, 2. — *jāta-*, I *a*, 16 (*bis*); *b*, 84; - *sam°*, III *e*, 1; - *akāla°*, I *b*, 74 (?). — *janita-*, XII, 60. — *saṃjīvita-*, I *a*, 74. — *abhyanujñāta-*, I *a*, 45 *. — *tāḍita-*, XII, 54. — *tvarita-*, III *f*, 7 *. — *dagdha-*, I *b*, 74 (?). — *datta-*, I *a*, 171. — *dṛṣṭa-*, I, 163 (*ter*), 164, 167. — *darçita-*, III *f*, 13. — *abhihita-*, I *a*, 124 *; - *saṃni°*, I *a*, 106. — *upānīta-*, XII, 55. — *utpanna-*, I *b*, 86; - *sam°*, I *a*, 16 (?). *utpādita-*, XII, 25. — *pṛṣṭa-*, III *g*, 8 (*bis*). — *bāḍha-*, III *a*, 12 *. — *bhakṣita-*, I *a*, 100 *, 164 *, 168; III *a*, 31. — *avabhāsita-*, XII, 57. — *abhinna-*, XII, 37. — *anubhūta-*, III *g*, 17; - *prādur°*, XII, 6. — *upabṛṃhita-*, XII, 53. — *saṃbhṛta-*, I *a*, 16 (?). — *paribhraṣṭa-*, III *b*, 3. — *mārita-*, XII, 56. — *-yāta-*, I *b*, 54. — *yukta-*, I *a*, 106 * [3], 118 *. — *upayukta-*, I *a*, 71, 165. — *samārabdha-*, I *b*, 71 (?). — *adhirūḍha-*, I *a*, 164, 168. — *abhilakṣita-*, XII, 62. — *ukta-*, I *a*, 8, 85; XII, 61. — *vṛta-*, I *a*, 20; XII, 31; - *upā°*, I *a*, 20; - *sam°*, XII, 54: - *yathā°*, III *a*, 25 * [4]. — *saṃvṛddha-*, I *a*, 89. — *uṣita-*, III *f*, 5 *, 6 *; - *pra°*, I *a*, 86. — *çakta-*, I *a*, 112. — *çakita-*, I *b*, 71. — *çapta-*, XII, 56. — *praçasta-*, III *f*, 14. — *ucchiṣṭa-*, I *a*, 107. — *āçrita-*, I *b*, 69 (?). — *viṣaṇṇa-*, I *a*, 153 (?). — *vyavasita-*, I *b*, 69. — *abhyāsādita-*, XII, 54 (?). — *siddha-*, III *f*, 20; - *prati°*, I *a*, 52. — *anāsevita-*, III *f*, 26. — *pratiprastuta-*, III *g*, 12. — *sthita-*, I *b*, 53; - *anu°*, I *a*, 32; - *ava°*, XII, 63; - *upa°*, I *a*, 159; XII, 46; - *abhipra°*, I *a*, 83 (?); - *ut°*, I *a*, 31. — *hata-*, I *b*, 50; - *abhi°*, I *a*, 8, 9; - *upa°*, I *a*, 51 (?). — *āhūta-*, XII, 60 (?). — *upāhṛta-*, I *a*, 120; - *vyā°*, III *f*, 9.

[1] *Kuruṣva yathā kṛtam upādhyāyena*. Cet exemple nous garantit le caractère verbal du participe dans les locutions *yathāgatam*, *yathāvṛttam* citées plus bas, qu'on aurait pu considérer comme des formes figées à valeur purement nominale; cf. *yathocitaṃ sthānam*, *yathocite sthāne*, III *g*, 17.

[2] *yathāgatam*; cf. la note ci-dessus.

[3] Pour la construction, voir Speyer *V. u. S. S.*, § 220.

[4] Cf. note 1, p. 78.

Dual. — *dṛṣṭa-*, I *a*, 162. — *utpādita-*, I *b*, 63. — *naddha-*, I *a*, 104.

Plur. — *adhīta-*, III *e*, 8. — *saṃkīrṇa-*, XII, 27 (?). — *gata-*, I *b*, 72; - *adhi°*, I *b*, 73. — *nigṛhīta-*, XII, 22. — *āhita-*, III *g*, 10. — *utpādita-*, XII, 22 (?). — *prādurbhūta-*, XII, 21, 26. — *-saṃbhāvita-*, III *f*, 15. — *pramudita-*, III *f*, 4. — *prayukta-*, XII, 26. — *vipralabdha-*, III *a*, 32, 35. — *nivedita-*, I *b*, 66. — *saṃpravṛtta-*, XII, 27. — *çakita-*, I *b*, 69. — *-viçiṣṭa-*, XII, 22. — *nisṛṣṭa-*, III *f*, 5. — *sthāpita-*, XII, 22.

Conformément aux règles générales d'emploi de la phrase nominale, le participe en *-ta-* a normalement la valeur d'un verbe à la 3ᵉ personne. Là où le verbe équivalent serait à une autre personne, on exprime ou le pronom ou le verbe.

1° Pour ce qui concerne le verbe, on trouve dans un même passage des formes dont l'opposition est démonstrative :

kenāsy abhihataḥ («par qui as-tu été frappé?»)..... *abhihato 'smi* («j'ai été frappé»)..... *yenāsy abhihataḥ* («par qui tu as été frappé»)....... *kimartham abhihataḥ* («pourquoi a-t-il été frappé?»)..... *yasmād ayam abhihataḥ* («puisqu'il a été frappé»), I *a*, 3-9.

De même, à la 1ʳᵉ sg. :

asmi nāgalokaṃ gataḥ, «je suis allé au monde des Nāgas», I *a*, 161.

abhyāgato 'smi, «je suis arrivé», I *a*, 104.

upāgato 'smi, «je suis venu», I *a*, 103.

prīto 'smi («je suis satisfait») *te 'ham anena stotreṇa*, I *a*, 150. — Cf. I *a*, 113.

andho bhūto 'smi, «je suis devenu aveugle», I *a*, 55.

tenāsmi sopacaram uktaḥ, «il m'a interpellé», I *a*. 164.

dharmato hi çuçrūṣito 'smi bhavatā, «vous m'avez obéi», I *a*, 89.

anugṛhīto 'smi, «je suis votre obligé», III *a*, 36.

Est douteux :

iyam asmīti tvayāhūtopasthitā, «je suis à tes ordres», XII, 48.

A la 1ʳᵉ personne duelle :

prītau svaḥ, «nous sommes contents», I *a*, 69, 73.

A la 2ᵉ du singulier :

punar āgato 'si, «tu es revenu», I *a*, 169.

tena khalv asi tasmin nāgabhavane na vyāpannas tvam, «c'est

pour cela que tu n'as pas péri dans le monde des Nāgas», I *a*, 168.

lubdho 'si, «tu es avide», I *a*, 42.

katham tvam asi kūpe patitaḥ, «comment es-tu tombé dans la citerne», I *a*, 52.

tenānuçiṣṭena mayā tvaṃ bhikṣito 'si («je t'ai demandé l'aumône»), III *d*, 11.

Inversement, là où le verbe «être» est exprimé à la 3ᵉ personne, il a une valeur réelle :

asti mama kiṃcid vratam («il existe un vœu») *aparyavasitam*, XII, 47.

asti khalu, mayotthitenopaspṛṣṭam.......; — *eṣa te vyatikramo. notthitenopaspṛṣṭaṃ bhavati*, «c'est vrai, je me suis rincé la bouche étant debout..... — Voilà ta faute : se rincer la bouche debout, cela ne se fait pas», I *a*, 108.

On ne trouve que deux exemples contraires, et encore faut-il remarquer immédiatement que le verbe y est au passé :

Janamejaya evam ukto devaçunyā Saramayā bhṛçaṃ saṃbhrānto viṣaṇṇaç cāsīt («fut fort déconcerté et abattu»), I *a*, 10.

iti nāmnākhyātaṃ babhūva, «de là est venu son nom», XII, 57.

A plus forte raison, *babhūva* qui figure deux fois à côté d'un adjectif en *-ta-* dans la phrase XII, 32 doit-il être écarté, conservant clairement le sens de «devenir».

2° Pour le pronom, la règle est moins rigoureuse; quatre fois la personne n'est indiquée que par la situation; dans trois exemples, le participe a le sens de «arrivé» ou un sens voisin; la quatrième phrase en suit une autre où le verbe «être» est exprimé.

rajādhirāja, tava samīpaṃ Sedukena preṣito bhikṣitum āgataḥ, «je suis venu chez toi pour mendier», III *d*, 11.

bhagavacchabdam çrutvaiva sahasā vidārya kedārakhaṇḍam bharantam upasthitaḥ, «entendant votre voix, j'ai lâché la digue et je suis venu vous trouver», I *a*, 29.

uttaṅka, deçe kāle 'bhyāgataḥ («te voilà revenu»), I *a*, 159.

andhībhūto 'smy ataḥ kūpe patitaḥ («voilà pourquoi je suis tombé dans la citerne»), I *a*, 55.

Le sujet logique de l'action pouvant être introduit dans la phrase à un cas indirect, le participe au nominatif peut être en relation avec un pronom d'une des deux premières personnes à

l'instrumental ou au génitif; ce type est déjà assez fréquent dans notre texte :

1re SING. — *mayāyaṃ vṛta upādhyāyaḥ*, «j'ai choisi ce maître», I *a*, 20.

tatra ca mayā dṛṣṭe striyau... tatra ca mayā cakraṃ dṛṣṭam... puruṣaç cāpi mayā dṛṣṭaḥ..... mayā ṛṣabho dṛṣṭaḥ, «j'ai vu deux femmes, etc.», I *a*, 162-164.

mayā tad ṛṣabhasya purīṣam upayuktam, «j'ai mangé la bouse de ce taureau», I *a*, 165.

sarvavedā akṣaraço me 'dhītāḥ, «je sais tous les védas syllabe par syllabe», III *e*, 8.

De même, XII, 2, 4, 9; – III *f*, 5; III *g*, 17.

1re DUEL. — *avābhyām... apūpo dattaḥ*, «nous lui avons donné un gâteau», I *a*, 171.

1re PLUR. — *so 'smābhiḥ pṛṣṭaḥ*, «nous l'avons interrogé», III *g*, 8 (*bis*).

2e SING. — *yasmāt tvayānyo vṛto hotā*, «puisque tu as choisi un autre hotar», XII, 31.

vyaktaṃ tvayā tatrāparāddham, «tu as évidemment commis là une faute», I *a*, 5.

ya ṛṣabhas tvayā... dṛṣṭaḥ, «ce taureau que tu as vu», I *a*, 167.

yad api te bhakṣitam... purīṣam, «cette bouse que tu as mangée», I *a*, 168.

pratiprastutas te svargaḥ, «tu as chanté les louanges du svarga», III *g*, 12.

De même I *a*, 26, 32; – III *a*, 35.

Il faut ajouter à ces exemples un bon nombre des participes neutres employés sans apposition, dans lesquels le groupe formé par le participe et le pronom est l'exact équivalent d'une forme verbale :

bhavato mayā nābhyanujñātam, «je ne vous l'ai pas permis», I *a*, 45.

mayotthitenopaspṛṣṭam, I *a*, 108.

aṣṭakasya gṛhe mayoṣitam, «j'ai habité chez A.», III *f*, 5; cf. 6.

prāk ca te 'bhihitam, «tu as dit avant», I *a*, 124.

svāgataṃ te, «tu es le bienvenu», I *a*, 110, 159, 160.

asmākam abhipretaṃ bhavantaṃ kiṃcid artham abhipraṣṭum, «nous sommes venus te demander quelque chose», III *g*, 9.

Ces possibilités sont d'autant plus importantes à signaler que, comme nous l'avons vu, les temps passés n'ont plus de formes usitées qu'à la 3e personne et exceptionnellement pour la 1re sing. et plur. Cependant, il faut noter immédiatement que, dans les exemples qui précèdent, il n'y a pour la 2e personne que des

formes du singulier. Il en est à peu près de même pour la 1[re] personne; c'est-à-dire que les formes participiales ne comblent complètement la lacune du système morphologique que pour les deux premières personnes du singulier. Si, par exemple :

agaccchat, *agacchata*, *agacchan*, *jagāma*, *jagmuḥ* et *gataḥ gatāḥ*;
avardhata et *saṃvṛddhaḥ*;
prādur abhavan et *prādur bhūtāḥ*

sont des formes équivalentes, plus fréquent et plus significatif est le cas où :

à *apṛcchan* s'oppose *mayā pṛṣṭaḥ*;
à *avasat* s'oppose *mayoṣitam*;
à *çaçāpa* s'oppose *mayā çaptaḥ*;
à *adadat*, *dadau*, etc., s'oppose *āvābhyāṃ dattaḥ*;
à *apṛcchan* s'oppose *asmābhiḥ pṛṣṭaḥ*;
à *apaçyat*, *apaçyan* s'oppose *tvayā dṛṣṭaḥ*;
à *tuṣṭāva* s'oppose *tvayā prastutaḥ*.

La rareté des formes de 1[re] personne duelle et plurielle tient sans doute au sujet; quant à la 2[e] personne, il faut se rappeler la place que prennent les formes polies, et que, comme on a par exemple *ājñāpayatu bhavān*, on trouve aussi régulièrement :

yasmād bhavān kedārakhaṇḍam vidāryotthitaḥ, «puisque vous vous êtes levé en lâchant la digue», I *a*, 31; cf. 107;

et, d'autre part :

sādhu çobhanaṃ bhavatā kṛtam, «vous avez accompli une belle action», III *g*, 18. Cf. III *f*, 14, 25; I *a*, 124.

Il reste donc que, en tenant compte à la fois des formes verbales et des formes participiales, on ne trouve dans notre texte un système d'expression du passé vraiment complet que pour le singulier; aux autres nombres, les exemples de part et d'autre sont trop peu nombreux pour qu'on puisse en tirer aucune conclusion sûre.

CONCLUSION.

En somme, dans toutes les formes que nous avons eues à examiner, nous avons dû constater des innovations plus ou moins considérables, et qui groupées ne sont pas sans signification. — D'abord, si l'on met à part l'impératif, dont certaines formes sont de plus en plus vivaces, tout le système verbal tend à se réduire à l'indicatif; du subjonctif et de l'injonctif il ne reste plus que des épaves, et l'optatif, restreint au présent, a vu son

extension réduite jusque sur ce terrain. Enfin, à l'indicatif même, nous avons pu surprendre des symptômes de vieillesse dans le système des temps du passé; le futur au contraire continue de se développer; et le présent gagne des sens nouveaux. — D'autre part, dans la phrase nominale, nous avons constaté en même temps que l'absence ou la rareté de groupements anciens, des types nouveaux : la phrase pronominale et la phrase participiale; le développement de cette dernière surtout est frappant, plus des deux tiers des phrases nominales pures étant constituées par un adjectif verbal[1].

Cependant, ces indices une fois relevés, il faut convenir que l'état linguistique représenté par le Mahābhārata reste ancien dans l'ensemble. D'une part, en effet, les phrases verbales sont de beaucoup les plus fréquentes : 1033 sur un peu plus de 1650; pour prendre un exemple sur un domaine plus réduit, nous trouvons pour exprimer le passé, 604 verbes contre à peine plus de 180 phrases participiales. — D'autre part, la phrase verbale et la phrase nominale ont gardé leurs valeurs fonctionnelles respectives : la phrase nominale, définie dans son emploi, est encore tout à fait libre dans sa forme; et d'un autre côté, le verbe «être», ne s'y trouve introduit que rarement, et dans des conditions nettement déterminées. Il faudra descendre à une période beaucoup plus basse pour que les changements que nous avons vus s'indiquer aient pris leur complet développement et pour que la langue présente un aspect nettement distinct du védique.

III

LA PHRASE DANS LA *VETĀLAPAÑCAVIMÇATIKĀ*.

Le second texte que nous examinons est environ deux fois plus étendu que le premier; et pourtant la variété y est moindre. Le rédacteur, dans des occasions semblables, répète à très peu de chose près les mêmes formules et les mêmes mots; il se sert constamment des mêmes tours. Cette régularité qui pour les amateurs de beau langage est un défaut, a pour nous cet avantage qu'elle donne à l'analyse des résultats d'une grande netteté. Sans doute, à côté des formes dominantes, il se rencontre encore quelques tours anciens; mais ils sont loin de faire aux autres une concurrence appréciable; ils sont rares et n'apparaissent dans le

[1] Plus de 200 sur 315 à peu près.

recueil que tout à fait sporadiquement. Ce n'est que dans l'introduction que l'on rencontre un certain nombre de ces formes rapprochées[1]; cela seul suffit à nous rendre l'introduction suspecte d'apprêt littéraire; cette circonstance, jointe au fait que nous n'avons de cette introduction même qu'un fragment, conservé dans un seul manuscrit, nous autorise à ne pas tenir compte, dans l'examen qui suit, de ce morceau exceptionnel à tous égards.

I. — PHRASE VERBALE.

PRÉSENT.

ACTIF.

Sing. - 1re pers. — *asmi*, 26. 14 | 37. 39 | 48. 23 | 54. 43 | — *prāpnomi*, 8. 44 | — *kathayāmi*, 7. 29 | 8. 24 | 8. 33 | 13. 41 | 18. 19 | 21. 20 | 22. 40 | 35. 10 | 43. 21 | 46. 2 | 48. 1 | 51. 6 | 53. 32 | 55. 27 | 56. 39 | 58. 10 | 61. 5 | — *karomi*, 14. 24 | 14. 32 | 23. 37 | 24. 35 | 27. 42 | 36. 39 | 50. 18 | 54. 37 | — *gacchāmi*, 9. 7 | 24. 28 | - *ā°*, 54. 33 | — *gṛhṇāmi*, 59. 43 | 59. 45 | 59. 46 | 60. 3 | 61. 25 | — *ghātayāmi*, 9. 18 | — *jānāmi*, 8. 21 | 13. 44 | 15. 3 | 22. 5 | 22. 9 | 24. 38 | 34. 6 | 37. 15 | 54. 14 | 62. 2 | — *jīvāmi*, 8. 22 | 8. 44 | 37. 16 | — *jīvapayāmi*, 13. 16 | — *dadāmi*, 24. 33 | — *darçayāmi*, 37. 18 | — *bhavāmi*, 26. 25 | 45. 27 | — *bhuñjāmi*, 46. 13 | — *muñcāmi*, 52. 32 | — *yāmi*, 36. 35 | — *rodimi*, 19. 25 | 41. 16 | — *labhāmi*, 36. 29 | — *vasāmi*, 9. 4 | 36. 25 | — *nivedayāmi*, 38. 17 | — *çaknomi*, 36. 38 | 38. 3 | 60. 3 | — *çṛṇomi*, 19. 9 | — *sevayāmi*, 28. 22 |

2e pers. — *asi*, 8. 18 | 20. 40 | 23. 55 | 25. 28 | 32. 29 | 34. 31 | 38. 5 | 39. 33 | 40. 23 | 42. 40 | 46. 22 | 51. 22 | 52. 18 | 61. 37 | 61. 38 | — *prāpnoṣi*, 35. 30 | — *prārthayasi*, 52. 17 | — *kathayasi*, 9. 17 | 27. 31 | — *karoṣi*, 13. 10 | 19. 21 | 26. 28 | 31. 5 | 41. 14 | 42. 3 | — *chedayasi*, 52. 31 | — *jānāsi*, 13. 44 | 13. 45 | — *dadāsi*, 19. 27 | 61. 41 | — *ānayasi*, 59. 38 | — *utpādayasi*, 48. 44 | — *pṛcchasi*, 35. 30 | — *bhavasi*, 38. 6 | — *abhilaṣasi*, 6. 9 | — *vadasi*, 6. 36 | — *vasasi*, 8. 41 | 9. 3 | — *vipratārayasi*, 38. 8 | — *çṛṇoṣi*, 19. 8 | 26. 23 |

3e pers. — *samarpayati*, 29. 46 | — *asti*, 5. 23 | 5. 34 | 6. 34 | 9. 19 | 12. 19 | 13. 46 | 14. 3 | 14. 33 | 15. 15 | 17. 4 | 18. 30 | 19. 26 | 21. 43 | 24. 38 | 24. 42 | 26. 5 | 31. 21 |

[1] *santi* — *bhaveyam*, *bhavet* — *abhavat* (7 fois), *atiṣṭhat* — *babhūva* (3 fois), *dadarça* (1 fois), *cakāra* (2 fois), *jagāma* (5 fois), *tasthau* (2 fois); et même un parfait périphrastique, *tāḍayām āsa*.

33. 10 | 35. 33 | 35. 34 | 36. 26 | 43. 26 | 46. 11 | 48. 10 | 54. 30 | 60. 39 | 62. 3 | — *prāpnoti*, 25. 21 | 46. 6 | — *icchati*, 23. 43 | — *kathayati*, 54. 35 | 61. 43 | — *karoti*, 5. 27 | 13. 9 | 14. 45 | 15. 30 | 17. 7 | 18. 37 | 20. 38 | 22. 43 | 26. 34 | 27. 29 | 30. 22 | 31. 22 | 33. 19 | 37. 22 | 38. 10 | 48. 39 | 53. 38 | — *kārayati*, 48. 26 | — *kṣipati*, 40. 30 | 54. 29 | 60. 8 | — *gacchati*, 8. 10 | 14. 41 | 15. 17 | 16. 38 | 18. 18 | 21. 45 | 22. 38 | 23. 32 | 23. 38 | 25. 21 | 26. 11 | 26. 20 | 27. 34 | 41. 11. | 51. 9 | 55. 7 | 61. 19 | — *gilati*, 31. 20 | – *ā°*, 46. 23 | 49. 30 | — *ghaṭati*, 13. 15 | — *cintayati*, 25. 27 | 32. 33 | 44. 17 | — *cumbati*, 17. 9 | 60. 23 | — *jānāti*, 25. 8 | 56. 41 | — *jīvati*, 12. 26 | 55. 5 | — *tiṣṭhati*, 9. 5 | 13. 9 | 18. 39 | 19. 7 | 27. 43 | 33. 18 | 38. 38 | 38. 41 | 43. 26 | 47. 19 | 48. 34 | 48. 43 | 49. 27 | 54. 34 | 55. 11 | 60. 19; – *ut°*, 32. 26 | — *roṭayati*, 53. 10 | — *darçayati*, 62. 5 | 62. 19 | — *dadāti*, 18. 38 | 18. 39 | 24. 45 | 50. 34 | — *praṇamati*, 62. 2 | — *pariṇayati*, 25. 3 | 25, 9 | — *paçyati*, 17. 9 | 31. 10 | 32. 26 | 43. 23 | 51. 9 | — *pūjayati*, 23. 21 | — *pūrayati*, 23. 22 | — *bhaṇati*, 54. 44 | — *bhramati*, 33. 40 | — *bhakṣati*, 41. 7 | 41. 36 | — *bhavati*, 8. 21 | 10. 40 | 12. 7 | 12. 9 | 13. 27 | 16. 7 | 17. 21 | 18. 3 | 18. 7 | 18. 10 | 19. 26 | 21. 24 | 21. 42 | 22. 8 | 22. 8 | 22. 26 | 22. 27 | 22. 28 | 24. 4 | 25. 6 | 26. 3 | 26. 33 | 26. 34 | 27. 5 | 33. 17 | 33. 21 | 34. 5 | 37. 22 | 37. 23 | 37. 32 | 37. 38 | 38. 9 | 38. 28 | 38. 42 | 38. 43 | 38. 44 | 41. 26 | 43. 8 | 43. 9 | 41. 22 | 43. 24 | 44. 24 | 44. 30 | 44. 37 | 44. 42 | 45. 10 | 47. 32 | 48. 29 | 50. 37 | 50. 38 | 50. 43 | 61. 33 | — *muñcati*, 34. 24 | — *mohayati*, 33. 32 | — *samāyāti*, 9. 24 | 60. 13 | 60. 29 | — *upālabhati*, 54. 3 | — *avalokayati*, 51. 12 | — *vadati*, 16. 6 | 18. 38 | 26. 21 | 33. 20 | 38. 37 | 38. 38 | 44. 31 | — *vāñcati*, 15. 35 | — *prativasati*, 46. 4 | — *vindati*, 25. 26 | 48. 9 | — *upaviçati*, 8. 8 | 23. 24 | 30. 25 | 31. 1 | — *vetti*, 17. 8 | 35. 19 | 53. 43 | — *vrajati*, 16. 37 | — *çaknoti*, 38. 40 | — *çṛṇoti*, 44. 11 | — *hārayati*, 46. 6 |

Duel. – 1re pers. — *svaḥ*, 40. 25 |

3e pers. — *kurutaḥ*, 24. 1 | 37. 1 | 38. 37 | — *bhavataḥ*, 50. 40 | 50. 42 | — *mantrayataḥ*, 38. 1 |

Pluriel. – 3e pers. — *kurvanti*, 13. 24 | 14. 27 | 22. 23 | 33. 34 | 33. 38 | — *gacchanti*, 48. 24 | – *samā°*, 41. 6 | — *tyajanti*, 21. 9 | 45. 33 | — *paçyanti*, 17. 25 | — *bruvanti*, 55. 13 | — *bhakṣayanti*, 11. 19 | — *bhavanti*, 14. 25 | 14. 32 | — *vadanti*, 34. 13 | — *tiṣṭhanti*, 55. 30 |

MOYEN.

Sing. – 1re pers. — *jāne*, 36. 36 |
2e pers. — *manyase*, 31. 30 | — *lajjase*, 54. 9 |

3ᵉ PERS. — *āste*, 6. 34 | — *kurute*, 39. 36 | 39. 40 | — *yācate*, 18. 32 | — *rocate*, 24. 26 | 24. 27 | 28. 3 | 38. 6 | — *labhate*, 60. 37 | — *vartate*, 8. 45 | 9. 12 | 9. 33 | 10. 35 | 12. 20 | 14. 6 | 17. 15 | 18. 10 | 21. 23 | 24. 20 | 30. 21 | 30. 22 | 38. 2 | 38. 4 | 44. 14 | 44. 35 | 54. 31 | - *ni°*, 33. 37 |
PLUR. - 1ʳᵉ PERS. — *vardhāmahe*, 39. 44 [1] |

PASSIF.

SING. - 1ʳᵉ PERS. — *jīye*, 24. 41 |
2ᵉ PERS. — *dṛçyase*, 25. 30 |
3ᵉ PERS. — *prāpyate*, 60. 28 | — *anviṣyate*, 20. 20 | — *kriyate*, 9. 29 | 11. 32 | 11. 33 | 13. 12 | 30. 17 | 40. 8 | 40. 37 | 45. 17 | 45. 19 | 51. 23 | 60. 12 | — *āgamyate*, 36. 24 | — *gṛhyate*, 39. 41 | 52. 46 | — *tyajate*, 57. 44 | — *dīyate*, 12. 23 | 22. 24 | 37. 33 | 40. 38 | 41. 21 | — *dṛçyate*, 13. 11 | 15. 8 | 18. 27 | 18. 28 | 32. 27 | 41. 5 | — *nīyate*, 17. 38 — *manyate*, 39. 36 | — *vidyate*, 9. 6 | 9. 29 | 9. 30 | 14. 41 | 22. 18 | 24. 29 | 37. 35 | 40. 21 | 60. 18 |
DUEL. - 3ᵉ PERS. — *çrāyete*, 40. 41 |

Le présent fournit à lui seul plus de la moitié des phrases verbales du Vetāla (419 sur 790). L'analyse purement numérique ne donne lieu qu'à une constatation : celle de l'abondance des formes de 3ᵉ personne du singulier, surtout à l'actif; mais le même phénomène se reproduit avec un développement plus ou moins grand aux autres formes du verbe et dans les phrases nominales, ce qui suffit à le dénoncer comme purement accidentel.

Ce qui caractérise le présent dans le Vetāla, ce n'est donc pas la fréquence de ces formes; c'est l'extension considérable de son emploi avec les sens de passé d'une part, de futur d'autre part.

I. Dans des récits se rapportant au passé on trouve des phrases comme :

tasya dhavalagṛhe Vidagdhacūḍamaṇir nāma kīro 'sti, « dans son palais il y avait un perroquet... », 13. 43.

tāṃ yaḥ paçyati, tasya unmādo bhavati, « qui la voyait, devenait fou d'elle », 43. 23.

evaṃ nityam eva rātrau puruṣo bhūtvā sambhogaṃ karoti, « ainsi constamment, la nuit, devenu un homme, il prenait du plaisir avec elle », 37. 22. — Cf. 38. 10.

[1] Employé en parlant de deux personnes; le fait est ancien, cf. Pāṇini, I, 2. 59.

Dans ces phrases le verbe a un sens purement duratif ou itératif. Pour la dernière phrase, cela est confirmé par l'opposition que présente une autre phrase du même récit; là où l'action est considérée comme unique, on a :

puruṣo jātaḥ, tasyā saha sambhogaḥ kṛtaḥ, «il se transforma en homme et prit du plaisir avec elle», 38. 9.

Mais la distinction est rarement aussi nette. Dans le conte XXIII on nous raconte qu'un roi voulant faire l'épreuve du goût d'un jeune homme, lui a fait donner un plat de riz; mais à peine en eut-il goûté, qu'il sentit une mauvaise odeur :

kavalaṃ gṛhītvā yāvan mukhe kṣipati, tāvad durgandhaḥ samāyātaḥ.
Le jeune homme va exposer le fait au roi :
deva, anne durgandhaḥ samāyātah, «roi, il est venu une mauvaise odeur dans la nourriture».

Le roi, après enquête, conclut :

çālikṣetraṃ çmaçānasamīpe sthitam, ataḥkāraṇāc citādhūmagandhaḥ samāyāti, «le champ de riz était à côté d'un cimetière. De là vient l'odeur de la fumée des bûchers», 60. 9-13.

Quelques lignes plus bas, dans un récit parallèle, un autre jeune homme vient, à la suite d'une mésaventure analogue, faire au roi la déclaration que voici :

deva, asyā mukhe ajāgandhaḥ samāyati, «roi, dans la bouche de cette femme il vient une odeur de chèvre», 60. 29.

Ailleurs, en parlant d'un Rākṣasa mort, il est dit :

kena kāraṇena kṛṣṇacaturdaçyāṃ rākṣasas tvāṃ gilati, «pourquoi te mangeait-il...?», 31. 20.

II. Quant au sens futur, il est d'une extension bien plus grande encore. Il s'explique par la valeur durative ou conditionnelle du présent, valeur qui ressort de passages comme ceux-ci :

nāhaṃ parastrīṃ sevayāmi, «je ne courtise pas la femme d'autrui», 28. 22.
anne durgandhaḥ samāyātaḥ, kathaṃ bhojanaṃ kriyate? «comment pourrait-on en manger?», 60. 12.
aham ekadivase pañca paṭakān niṣpādya ekaṃ brāhmaṇāya dadāmi, «je suis capable de donner...», 24. 33.
kasmai dīyate, kasmai na dīyate, «à qui donner ma fille, à qui ne pas la donner?», 12. 23 — 22. 24.
tad anyathā na bhavati, «ce que j'ai dit ne peut se faire, ne se fera pas autrement», 41. 26.

nāhaṃ svayaṃvaraṃ gacchāmi, «je n'irai pas...», 24. 28.

nāhaṃ gṛhṇāmi kacchapam, «je ne veux pas prendre la tortue», 59. 43 (cf. 59. 45).

sā kasya bhāryā bhavati? «de qui sera-t-elle la femme?», 38. 42. — Cf. : *katham asya bhāryā bhavati*, «comment pourrait-elle être sa femme?», 26. 25.

ko'syā daṇḍaḥ kriyate? «comment le punira-t-on?», 11. 32-33.

bho rājaputra, dinaṃ prati kiṃ dīyate, «que me donneras-tu par jour?», 18. 27.

Cette liste pourrait facilement s'augmenter. Cependant il faut remarquer que nulle part dans ces exemples le sens n'est nettement celui d'un futur : le présent marque simplement une possibilité ou une décision; il peut être alors considéré comme le substitut d'un ancien optatif — et en effet l'optatif est à peu près disparu de notre texte — ou d'un ancien subjonctif. Remarquons d'autre part que la plupart des exemples cités jusqu'ici sont à la 1re personne ou intéressent la 1re personne, ou enfin sont à la 3e personne du passif. La première particularité doit sans doute se rapprocher de la remarque déjà faite pour les phrases du même genre dans le Mahābhārata.

Il y a encore une autre catégorie de phrases où le présent prend un sens futur : ce sont celles qui sont introduites par un relatif ou une conjonction dérivée du relatif (*yadi, yathā, yadā, yāvat*). Dans ces phrases, le présent est le substitut régulier du passé : ainsi dans *yāvan mārge gacchati* (22.38-18.18) «comme il allait sur le chemin», qui répond dans d'autres récits à *mārge pracalitaḥ*, etc. Les exemples sont très nombreux. Mais le futur est tout à fait normal dans les phrases relatives ou conditionnelles, et la concurrence que lui fait le présent est aussi curieuse qu'inexplicable. Ainsi en face de :

yaḥ ko 'pi brāhmaṇaḥ saptavarṣīyaṃ putraṃ dāsyati, «le brahmane qui donnera un fils âgé de sept ans», 52. 41.

yat kim api tvam anyabhakṣyaṃ yāciṣyase, «quoi que tu viennes à demander», 52. 26.

yadā mamopadeçaṃ na kariṣyasi, «si tu ne vas pas exécuter mon ordre», 62.7.

yāvad ahaṃ devīṃ namaskṛtya gamiṣyāmi, «quand je m'en irai», 23. 33.

yady ahaṃ vyāvṛtya gamiṣyāmi, «si je m'en vais», 23. 38.

yadi sa me bhartā bhaviṣyati, «s'il doit devenir mon époux», 37. 16.

(Cf. *yataḥ*, 26. 26; *yadi*, 12. 7 | 20. 19 | 23. 26 | 27. 9 | 34. 20 | 35. 38 | 36. 41 | 37. 28 | 38. 32 | 40. 29 | 44. 8 | 44. 45. — *yat kim*, 26. 22 | 38. 31. — *yadā*, 31. 27. — *yāvad*, 37. 45.)

on trouve :

yat kim api prārthayasi, « quoi que tu demandes », 52. 17.

asti ko'py upāyo yena rājā çatāyur bhavati, « y a-t-il un moyen de faire vivre le roi cent ans? », 19. 26.

yasmin samaye eṣā... ṛtumatī bhavati, « quand elle aura ses règles », 48. 28.

yadā sāṣṭāṅgaṃ praṇāmaṃ darçayati, « quand il te verra prosterné », 62. 5.

yadedaṃ kathayati, « quand il dira cela », 61. 43.

viṣam ānīyatām, yathāham... prāṇatyāgaṃ karomi, « pour que je me tue », 54. 37.

yāvat kṛṣṇapakṣaḥ samāyāti, « quand la quinzaine noire sera venue », 9. 24.

yadi tvaṃ samudramadhye jālaṃ prakṣipya kacchapam ānayasi, « si tu ramènes la tortue », ...*mudrāçataikaṃ dāsyāmaḥ*, 59. 38.

yady eṣā mama bhāryā bhavati, tadā jīvāmi, no cen, mariṣyāmi, « si elle devient ma femme, je vis, sinon je mourrai », 8. 21.

Cf. 9. 17 | 27. 5 | 40. 44 | 52. 31 | 61. 41.

OPTATIF.

Que cette grande extension des sens du présent soit liée à la disparition de l'optatif, c'est ce qui ressort du rapide examen des exemples de cette dernière forme. Abstraction faite du préambule, il ne s'en trouve que deux. Or, l'un est dans une prière :

devi bhagavati, yadi tuṣṭāsi, tarhi dvāv etau jīvetām, « déesse bienheureuse, si tu es contente, alors que ces deux-là ressuscitent », 23. 55.

L'autre phrase, quoique non adressée à une divinité, est analogue : c'est le dernier souhait d'une amante malheureuse qui veut se donner la mort :

janmāntare eṣa mama bhartā bhavet, « qu'il devienne mon époux dans une autre vie! », 54. 28.

Le caractère solennel de ces phrases[1] explique, semble-t-il, leur emploi insolite.

FUTUR.

Après ce qui a été dit du présent, le futur n'appelle aucun éclaircissement au point de vue du sens.

[1] Au contraire, p. 3, 45-46, l'optatif a un simple sens conditionnel.

L'examen numérique d'autre part ne fait constater presque partout que de légères variations, dues sans doute à des causes accidentelles; au singulier actif cependant, le développement de la forme vaut d'être noté : *1re pers.* : M.Bh., 8, Vet., 70; *2e pers.* : M.Bh., 9, Vet., 14; *3e pers.* : M.Bh., 11, Vet., 58; nous voyons ainsi se continuer sur un domaine restreint, mais d'une manière frappante; les progrès du futur que nous avions déjà constatés dans le Mahābhārata (1).

Voici les formes relevées dans notre texte :

ACTIF.

SINGULIER. – 1re PERS. — *kariṣyāmi*, 6. 19 | 6. 30 | 10. 29 | 10. 38 | 16. 16 | 23. 27 | 26. 23 | 26. 26 | 27. 10 | 27. 26 | 32. 39 | 34. 40 | 35. 38 | 36. 41 | 40. 5 | 44. 46 | 46. 31 | 47. 17 | 48. 45 | 52. 32 | 52. 48 | 56. 43 | 57. 37 | 60. 5 | 62. 4 | 62. 18 | — *gamiṣyāmi*, 23. 38 | – *ā°*, 23. 34 | 37. 45 | 61. 11 | – *samā°*, 15. 36 | — *grahīṣyāmi*, 20. 33 | 27. 35 | — *vijñāpayiṣyāmi*, 6. 18 | — *dāsyāmi*, 21. 43 | 35. 39 | 38. 7 | 38. 29 | 38. 31 | 43. 27 | 48. 26 | 48. 45 | 50. 35 | 52. 18 | 52. 26 | 52. 47 | 53. 1 | — *ānayiṣyāmi*, 22. 20 | — *bhakṣayiṣyāmi*, 52. 25 | — *bhajiṣyāmi*, 27. 16 | — *bhaviṣyāmi*, 19. 24 | 37. 19 | — *bhramiṣyāmi*, 33. 39 | — *mariṣyāmi*, 8. 22 | 8. 44 | 23. 42 | 32. 38 | 34. 20 | 37. 29 | 40. 30 | 46. 23 | — *mokṣyāmi*, 34. 23 | — *yāsyāmi*, 25. 26 | 26. 17 | 31. 28 | 31. 38 | — *rakṣayiṣyāmi*, 41. 17 | — *vivāhayiṣyāmi*, 44. 12 | — *sādhayiṣyāmi*, 46. 24 | — *sphoṭayiṣyāmi*, 35. 36 | 54. 25.

SINGULIER. – 2e PERS. — *kathayiṣyasi*, 12. 7 | — *kariṣyasi*, 35. 40 | 44. 45 | 55. 6 | 62. 7 | — *gamiṣyasi*, 31. 12 | — *jñāsyasi*, 8. 25 | — *dāsyasi*, 37. 18 | 38. 32 | — *bhaviṣyasi*, 24. 45 | 27. 9 | — *mariṣyasi*, 12. 8 | — *mocayiṣyasi*, 34. 20 | — *yācayiṣyasi*, 38. 31.

SINGULIER. – 3e PERS. — *kathayiṣyati*, 26. 26 | *kariṣyati*, 9. 34 | 32. 6 | 38. 46 | 44. 9 | 52. 42 | — *gamiṣyati*, 41. 10 | – *samā°*, 10. 33 | 52. 37 | — *giliṣyati*, 31. 24 | — *dāsyati*, 36. 41 | 52. 41 | *pariṇeṣyati*, 27. 15 | 44. 8 | — *vyāpādayiṣyati*, 31. 27 | – *utpād°*, 48. 31 | — *bhaviṣyati*, 14. 1 | 14. 4 | 15. 4 | 18. 32 | 19. 28 | 20. 19 | 22. 12 | 23. 26 | 23. 39 | 25. 2 | 27. 17 | 27. 25 | 31. 27 | 32. 6 | 32. 7 | 33. 13 | 33. 36 | 35. 38 | 37. 16 | 37. 28 | 38. 14 | 40. 29 | 40. 32 | 41. 15 | 42. 44 | 48. 28 | 49. 20 | 49. 27 | 59. 44 | 62. 8 | 62. 27 | — *mariṣyati*, 37. 35 | — *mokṣyati*, 34. 19 | — *yāsyati*, 6. 36 | 19. 24 | 32. 7 | 37. 36.

DUEL. – 1re PERS. — *moṣiṣyāvaḥ*, 33. 44.

PLURIEL. – 1re PERS. — *dāsyāmaḥ*, 59. 39 | *paṭhiṣyāmaḥ*, 56. 17.

(1) Il n'y a pas de futur périphrastique.

3ᵉ PERS. — *samāgamiṣyanti*, 10. 34 | *bhaviṣyanti*, 6. 20 | 62. 7 | 62. 8 | — *miliṣyanti*, 35. 41.

MOYEN.

SINGULIER. – 2ᵉ PERS. — *yāciṣyase*, 52. 26.

IMPÉRATIF.

Relevé des formes :

ACTIF.

SINGULIER. – 2ᵉ PERS. — *utkalāpaya*, 30. 28 | — *kathaya*, 6. 9 | 8. 24 | 12. 6 | 13. 26 | 13. 45 | 14. 2 | 15. 19 | 18. 6 | 21. 6 | 22. 25 | 24. 3 | 25. 1 | 26. 30 | 28. 28 | 30. 3 | 31. 44 | 33. 16 | 35. 30 | 35. 35 | 38. 41 | 43. 1 | 45. 20 | 45. 29 | 47. 23 | 50. 37 | 51. 27 | 53. 11 | 55. 15 | 56. 25 | 57. 40 | 60. 42 | 61. 32 | — *kuru*, 15. 10 | 27. 15 | 31. 12 | 35. 35 | 36. 27 | 38. 30 | 39. 33 | 41. 9 | 41. 17 | 41. 18 | 42. 2 | 52. 25 | 52. 38 | 53. 2 | 54. 40 | 61. 47 | 62. 15 | — *gaccha*, 9. 18 | 22. 21 | 24. 28 | 27. 33 | 31. 39 | 33. 15 | 34. 5 | 37. 40 | 41. 26 | 61. 11 | – *ā°*, 6. 35 | 19. 10 | 55. 5 | — *gṛhāṇa*, 59. 43 | — *jīvāpaya*, 13. 21 | — *darçaya*, 21. 44 | 26. 7 | 62. 3 | 62. 18 | — *dehi*, 14. 42 | 31. 25 | 32. 29 | 32. 43 | 42. 36 | 46. 24 | — *ānaya*, 6. 4 | 15. 33 | 40. 44 | — *paṭha*, 21. 27 | — *paçya*, 34. 13 | 34. 41 | 35. 22 | 53. 15 | — *pṛccha*, 11. 31 | — *brūhi*, 20. 40 | 23. 13 | 23. 54 | 34. 30 | 39. 32 | 42. 39 | 52. 17 | 61. 39 | 62. 27 | — *bhakṣaya*, 43. 5 | — *bhava*, 6. 28 | 9. 30 | 26. 34 | 26. 28 | — *muñca*, 41. 44 | — *muñcāpaya*, 49. 21 | — *mocaya*, 34. 17 | — *prayaccha*, 54. 44 | — *yojaya*, 23. 56 | — *vada*, 54. 8 | 60. 31 | — *vivāhaya*, 31. 6 | — *praviça*, 26. 15 | — *nivedaya*, 8. 18 | 8. 32 | 35. 36 | — *çṛṇu*, 8. 37 | — *sādhaya*, 46. 26 | 46. 30 | — *tiṣṭha*, 23. 34 | — *ut°*, 8. 44 | 36. 14 | 55. 5.

3ᵉ PERS. — *jīvatu*, 34. 31 | — *bhavatu*, 9. 13 | 20. 28 | 20. 41 | 34. 31 | 34. 32 | 39. 34 | 62. 28 | 62. 29.

PLURIEL. – 3ᵉ PERS. — *jīvantu*, 20. 41 | 42. 41.

MOYEN.

SINGULIER. – 2ᵉ PERS. — *pratikṣasva*, 27. 25 | 54. 32 | — *kuruṣva*, 28. 4 | 35. 41 | — *bhuṅkṣva*, 46. 12 | — *rakṣasva*, 37. 39 | — *vṛṇiṣva*, 37. 38.

PASSIF.

SINGULIER. – 3ᵉ PERS. — *preṣyatām*, 49. 29 | — *kathyātam*, 14. 30 | 60. 21 | — *kriyatām*, 14. 13 | 31. 31 | 56. 20 | — *gamya-*

tām, 51. 16 | — *gṛhyatām*, 43. 27 | 59. 42 | — *dīyatām*, 21. 42 | 22. 4 | 24. 43 | 26. 22 | 37. 32 | 38. 26 | 38. 32 | 44. 35 | 46. 15 | 46. 16 | 52. 19 | — *ānīyatām*, 36. 34 | 44. 35 | 54. 36 — *mucyatām*, 34. 21 | — *çrūyatām*, 5. 34 | 7. 29 | 12. 17 | 13. 27 | 13. 41 | 15. 20 | 18. 19 | 21. 20 | 22. 40 | 22. 44 | 27. 31 | 31. 37 | 35. 10 | 38. 27 | 43. 21 | 46. 2 | 48. 1 | 51. 6 | 53. 31 | 55. 27 | 56. 38 | 58. 10 | 58. 18 | 61. 5.

Pluriel. – 3ᵉ pers. — *kathyantām*, 24. 32 | — *dīyantām*, 35. 34.

Le tableau permet de constater d'abord la disparition complète des formes de 3ᵉ personne du singulier moyen, et de 2ᵉ personne du pluriel actif et moyen, disparition que l'examen du Mahābhārata nous avait déjà permis de prévoir. Par contre, nous trouvons ici des formes de 3ᵉ personne du pluriel, rares il est vrai, mais dont l'apparition simultanée à l'actif et au passif ne paraît pas un simple fait de hasard. Quant aux formes conservées, la 2ᵉ du singulier actif est la seule qui soit nettement en progrès : les formes athématiques sont éliminées pour la plupart, mais l'emploi de celles qui subsistent est ici presque trois fois plus fréquent que dans le Mahābhārata : les autres formes semblent en décadence : 2ᵉ sg. moy. MBh., 20, Vet., 7; 3ᵉ sg. act. MBh., 13, Vet., 9; MBh., 31, Vet., 47.

LES TEMPS DU PASSÉ.

Tous, sauf le parfait périphrastique[1], sont encore représentés dans le Vetāla. Mais ces formes sont en pleine décadence. Sauf au parfait, elles sont exceptionnelles. Le parfait lui-même, sauf une fois, n'est plus représenté qu'à l'actif; et les formes qui restent se rattachent à quelques verbes qui se présentent presque tous dans des conditions spéciales : *uvāca* et *āha* servent de formule; d'autre part, des parfaits tels que *dadarça* ou *jagāma* résistent parce que leur aspect les sépare violemment des autres formes du verbe dont ils font partie; enfin *babhūva* est protégé par le sens de la racine[2]. Le parfait n'apparaît donc plus comme un système vivant, dont la relation avec le système du présent soit constamment sentie.

Ainsi, parmi toutes les manières d'exprimer le passé dans le

[1] Il figure une fois dans l'introduction; cf. *supra*, p. 65.

[2] Il n'est pas sans intérêt de remarquer que les seules formes de parfaits que le pāli ait conservées sont *āha*, *babhūva* et *jagāma*, *āhuḥ* et *viduḥ* (Franke, *B. B.*, XXIII, 168); parmi les autres prākrits, l'Ardha-Māgadhī n'a conservé que les formes *āhu* et *āhaṃsu*, les autres prākrits ne les possèdent même pas (Pischel, *Gr. der Pr. Sprachen*, § 518).

système verbal, il n'en est pas une seule qu'on puisse considérer comme conservée au détriment des autres : nous assistons à un affaissement général, et non à une refonte, du vieux système : l'examen des phrases participiales nous donnera l'explication de ce changement.

PARFAIT.

ACTIF.

Sing. – 3e pers. — *uvāca*, 23. 16 | — *āha*, 23. 32 |; *prāha*, 47. 34 (un seul ms.) — *cakāra*, 12. 43 | — *niçcakrāma*, 32. 40 | — *jagāma*, 9. 40 | 20. 43 | 41. 40 | — *babhūva*, 5. 32 | 9. 45 | 12. 22 | 15. 9 | 15. 9 | 15. 11 | 15. 44 | 17. 28 | 21. 23 | 31. 41 | 39. 17 | 40. 17 | 51. 14 | 61. 13 | — *dadarça*, 30. 29 | 31. 1 | — *jahāsa*, 53. 11.

Duel. – 3e pers. — *babhūvatuḥ*, 39. 37.

Plur. – 3e pers. — *cakruḥ*, 62. 25 | — *babhūvuḥ*, 39. 18 | 39. 35.

MOYEN.

Duel. – 3e pers. — *dadṛçāte*, 7. 34.

IMPARFAIT.

ACTIF.

Sing. – 3e pers. — *abhavat*, 37. 23 | 43. 8.

Plur. – 3e pers. — *apaçyan*, 60. 26.

AORISTE.

ACTIF.

Sing. – 3e pers. — *agamat*, 9. 20.

Plur. – 3e pers. — *agaman*, 20. 44.

PRÉSENT AVEC *SMA*.

Sing. – 3e pers. — *pṛcchati sma*, 14. 2 | — *vasati sma*, 52. 44 | — *çṛṇoti sma*, 19. 5.

PHRASE NOMINALE.

Parmi les phrases nominales pures, un certain nombre sont simplement apparentes et doivent être éliminées tout d'abord.

Appositions :

sarve 'pi vedaçāstrapāṭhakāḥ, 58. 15;
trayo 'pi samānaguṇā brāhmaṇāḥ, 12. 22;
sarve 'pi samānaguṇāḥ, 22. 28, 25. 6;
sarve kṛtopakārāḥ, 22. 24;
(*tasya catvāraḥ putrās tiṣṭhanti*) *eko dyūtakāraḥ, dvitīyo veçyārataḥ*, etc., 55. 31;
guṇatrayam..... rūpaṃ balaṃ jñānaṃ ca, 24. 29;
deva bhāryā suto duhitāhaṃ catvāra eva, 18. 30.

Phrases où un verbe peut être sous-entendu :

sā devī na bhavati, manuṣī sā..., 44. 24;
kiṃ dṛçyate? — sarpāsthīni, 41. 6;
kas... tiṣṭhati? — deva, vīravaro 'ham, 19. 7;

de même :

tena Caṇḍikāyatanaṃ kāritam, agre caturaçraṃ kuṇḍaṃ ca, 22. 42;
et peut-être :
yady eṣā mama bhāryā bhavati, tadā mama jīvitaṃ saphalam, 27. 6.

Signalons pour mémoire la fréquence des phrases composées de simples vocatifs, et qui sont parfois assez longues (42. 35, 32. 29, 31. 12, 17. 26, 41. 12, etc.) et des phrases exclamatives (*sādhu*, 31. 17, 62. 11; *āçcaryam*, 55. 13; *cauraḥ* «au voleur!», 17. 13, etc.).

I. — Phrase nominale pure.

La caractéristique presque constante de la phrase nominale pure dans la *Vetālapañcaviṃçatikā* est qu'elle contient régulièrement un pronom ou un adverbe pronominal : la phrase constituée par la pure et simple juxtaposition de noms ne s'y rencontre que tout à fait exceptionnellement.

Ce sont des maximes générales :

mahaty aparādhe 'pi strīṇāṃ visarjanaṃ daṇḍaḥ, «même pour une grande faute on ne punit les femmes qu'en les renvoyant», 11. 36;
atigoṣṭhīniraṅkuçatvaṃ, bhartuḥ svairatā,..... īrṣyālutā ceti strīṇāṃ vināçakāraṇāni, «ce sont là les causes de perdition des femmes», 16. 1 (1);

(1) Mais : *puruṣāḥ pāpiṣṭhāḥ strīghaṭakā bhavanti*, 14. 26.

des énumérations ou oppositions :

pañcapaṭakaniṣpādakaḥ çūdraḥ; (yaḥ..... jānāti, sa vaiçyaḥ); tṛtīyaḥ çāstrajño brāhmaṇaḥ, «(le premier) est un çūdra...; le troisième est un brahmane instruit dans les çāstras», 25. 7;

ekā kanyā trayo varāḥ, «une femme, trois prétendants», 12. 23, 22. 11;

ekā dīrghapadī, ekā laghupadī, «l'une a de grands pieds, l'autre des petits», 61. 20;

enfin quelques cas tout à fait isolés, qui peuvent s'expliquer pour des raisons particulières au passage.

Il reste à passer en revue les types généraux en les classant d'après le pronom ou l'adverbe qu'elles renferment :

PHRASE PRONOMINALE.

Pronom personnel. — La phrase nominale pure est rare aux deux premières personnes, et là même elle n'apparaît qu'au singulier.

aham :

aham ekasyāpi ratnasya maulyaṃ dātum asamarthaḥ, «moi-même je suis incapable de donner le prix même de l'une de ces pierreries», 6. 8;

Dantaghātasya duhitāham, «je suis la fille de D.», 8. 40;

ahaṃ rājalakṣmīḥ, «je suis la fortune royale», 19. 22;

tavāhaṃ sānurāgā, «je t'aime», 26. 25;

ahaṃ bhogārthī tvadrūpalobhena, «je désire te posséder, séduit par ta beauté», 31. 4;

Hiraṇyadattasya duhitā Madanasenāham, «je suis M., fille de H.», 28. 1;

kanyāham, «je suis vierge», 27. 17;

cauro 'ham... aham api cauraḥ, «je suis un voleur. — Moi aussi», 33. 42-43;

devasyāhaṃ dāsaḥ, «je suis l'esclave du roi», 44. 34;

deçāntarāgato brāhmaṇo 'ham, 46. 10;

ahaṃ tu bhojanacaṅgaḥ... ahaṃ tu nārīcaṅgaḥ... ahaṃ tūlikācaṅgaḥ, «je suis expert en fait de nourriture, etc.», 59. 44-46; 60. 2-4;

aham n'est pas exprimé 37. 17 : *anena kāraṇena çūnyahṛdayā kṛçāṅgī ca...* «voilà pourquoi je suis distraite et affaiblie», parce que c'est une réponse qui reproduit les termes de la demande (37. 2).

tvam :

yadi tvaṃ rājalakṣmīḥ, «si tu es la fortune royale», 19. 22;
kas tvam, «qui es-tu?», 33. 41, etc.; cf. *infra*;
tvam api Çaṅkhacūḍādhiko mama, «tu es pour moi plus que Çaṅkhacūḍa», 41. 18;
bho brāhmaṇa, satyaṃ bhojanacaṅgas tvam, «tu es un vrai gourmet» ...*satyaṃ tvaṃ nārīcaṅgaḥ* ...*satyaṃ tūlikācaṅgas tvam*, 60. 21, 34, 41.

Pronom interrogatif. — Les exemples sont assez fréquents :

kas tvam, «qui es-tu?», 33. 41, 33. 42, 40. 22, 42. 1, 46. 10, 48. 22;
kā sukumārā, «quelle est la (plus) délicate?», 30. 4;
...*kaḥ sattvādhikaḥ*, 26. 31, 28. 29, 21. 7;
caturṇāṃ madhye ko mūrkhaḥ, «quel est le sot d'entre eux quatre?», 56. 26;
ko 'sau baṭuh, «quel est cet enfant?», 38. 24;
tava hṛdaye kiṃ duḥkham, «quel mal as-tu au cœur?», 37. 3; *tava çarīre*..., 44. 20;
tasya kiṃ pāpam... «quel est son péché?»; *tasyāḥ k°. p°*...; *tasyāpi k°. p°*..., 33. 18-20;
rājyasya kiṃ phalam, yadi... «à quoi bon un royaume, si...», 30. 17;
tasmād rājyena kiṃ prayojanam, 20. 35;
mitra, kim etad, «ami, qu'est cela?», 9. 21;
kiṃ bahunā, «que dire de plus?», 11. 1, 20. 3, 28. 22, 29. 39, 38. 12, 47. 17;
kiṃ bahunoktena, 37. 12;
kim anyena, «à quoi bon un autre?», 35. 34;
kim anayā cintayā, «à quoi bon ce souci», 42. 2;
kiṃ mayā putreṇa jātena, ... «pourquoi ai-je eu un fils?», 50. 18;
kim anena madīyena vṛthājīvitena, «pourquoi mener une vie si inutile?», 32. 38;
bho rājaputri sakhi kimarthaṃ çūnyahṛdayā kṛçāṅgī, «hé! princesse! ma mie! pourquoi as-tu le cœur vide et le corps amaigri?», 37. 2;
caurasya kāraṇaṃ kim api na hi, «pour le voleur il n'y a aucune espèce de raison», 28. 32;
tathā tasyāpi kiṃ vā na hi, «dans ce cas il n'y a plus rien à espérer pour elle non plus», 54. 46;
kasya kanyeyam[1], «de qui est-elle la fille?», 40. 20;

[1] Mais : *kasya pāpaṃ bhavati?* «sur qui tombe le péché?», 12. 7.

kena kāraṇena, «pour quelle raison?», 21. 8, 28. 30, 34. 37, 43. 4, 45. 31, 60. 12;

kasmāt kāraṇāt, 14. 25, 48. 24;

kīdṛço bhavatīnām ācāraḥ, «quelles sont les habitudes des bienheureuses?», 51. 15;

kīdṛçāni lakṣaṇāni, «quels sont les signes?», 49. 35;

kiyanto gajaturagapadātayaḥ, «combien d'éléphants, de chevaux et de fantassins?», 18. 29;

On voit que le pluriel est exceptionnel. On peut ajouter :

katham, «comment?», 60. 28;

eṣā devī manuṣī vā, «est-ce une déesse ou une femme?», 44. 17;

bho pratīhāra, dvāraṃ çūnyam açūnyaṃ vā, «huissier, la porte est-elle déserte ou non?», 18. 22 [1].

A côté des phrases interrogatives, il faut mentionner les phrases qui leur servent de réponse, et qui leur correspondent le plus souvent avec une grande exactitude, étant composées des mêmes mots et affectant de même la forme nominale :

kas tvam? — deçāntarāgato brāhmaṇo 'ham, 46. 10;

kas tvam? — cauro 'ham, 48. 22; cf. 33. 42-43;

ko 'sau baṭuḥ? — ...deva, mama putro 'yam, 38. 25;

kasya kanyeyam? — ...eṣā rājakanyā mama bhāryā, 38. 37;

kimarthaṃ çunyahṛdayā kṛçāṅgī? — ...anena kāraṇena çūnyahṛdayā kṛçāṅgī ca, 37. 2-17;

Vetālenoktam : rājan kathaya. eteṣāṃ madhye kaḥ sattvādhikaḥ? Rājñā... uktam : rājā sattvādhikaḥ, 21. 6.

Ce dernier type est particulièrement fréquent à la fin des contes. Cf. par exemple 26. 31, 28. 29, 30. 4, 45. 29, 43. 2, 55. 16, 60. 44.

Inversement, là où l'interrogation est présentée sous forme verbale, la réponse est normalement une phrase verbale, par ex. :

dinaṃ prati kiṃ dīyate?... — deva pratidinaṃ sūvarṇasahasram ekaṃ dīyate, «que me donnera-t-on par jour? — Un millier de pièces d'or», 18. 27;

kasya bhāryā bhavati? — ...tasya bhāryā bhavati, «qui épousera-t-elle? — ...C'est lui qu'elle épousera», 22. 27;

tat kṣetraṃ kva vidyate? — ...çmaçānasamīpe tiṣṭhati, «où se trouve ce champ? — A proximité d'un cimetière», 60. 19;

tadā me kiṃ dāsyasi? — ...sarvadā te dāsī bhaviṣyāmi, 37. 19.

[1] Avec *kvacid*, la phrase est verbale : *mamānurūpo kvacid asti?* 14. 3. Dans ce cas en effet, *asti* a le sens d'«exister». — De même *asti ko 'py upāyaḥ*, 19. 26.

Exceptionnellement on trouve :

ko 'syā daṇḍaḥ kriyate? — . . . *strīṇāṃ visarjanaṃ daṇḍaḥ*, 11. 36.

On peut enfin rattacher ici la phrase suivante, qui reproduit une formule de politesse :

rājñā . . . kuçalaṃ pṛṣṭam. tenoktam. devaprasādena kuçalam, 38. 23.

Pronoms relatifs :

Singulier. — *yā mama mitrasya vadhakāṅkṣiṇī*, «elle qui veut tuer mon ami», 10. 39.
ya evaṃvidho, «celui qui est ainsi», 32. 5.
pūrvasyāṃ yo 'sau vaṭavṛkṣaḥ, «ce figuier qui est à l'est», 48. 33.
tatra yad vṛttāntam («ce qui s'était passé»), *tad* . . ., 30. 43.

Au pluriel on ne trouve le relatif qu'accompagnant un indéfini :

anyāni yāni kāny api dānāni («d'autres cadeaux quels qu'ils soient»), *tāni* . . ., 29. 1.
ye kecit pṛthivyāṃ rājano rājaputrāç ca («tous les rois et les princes du pays»), *te* . . ., 24. 25.

Ici il faut joindre les phrases conditionnelles suivantes :

yady evam, «s'il en était ainsi», 27. 25 | 36. 13 | 40. 7.
yadi satyam, «si c'est vrai», 27. 33.
yadi tvaṃ rājalakṣmīḥ, «si tu es la fortune royale», 19. 22[1].

Une seule fois on trouve la formule archaïque d'identification :

yā dīrghapadī, sā mama bhāryā. yā laghupadī, sā tava bhāryā . . . «celle qui a de grands pieds sera ma femme; celle qui en a de petits sera la tienne». — *yā laghupadī, sā mātā. yā dīrghapadī, sā duhitā*, «celle qui a de petits pieds est la mère; celle qui en a de grands est la fille», 61. 20-24.

Pronoms démonstratifs. — Le démonstratif *sa* se retrouve, outre le passage précité, dans :

yo . . . jānāti, sa vaiçyaḥ, 25. 8.
sā ca mama dāsī, «c'est mon esclave», 44. 34.
tat satyam eva. tat satyam, «c'est la vérité», 44. 32, 11-28.
deva, alakṣaṇā sā kanyā, «cette jeune fille n'a pas les marques (de bon augure)», 45. 10[2].

[1] Mais il semble que le caractère nominal pur de la phrase tienne plus au pronom personnel qu'à la conjonction; cf. *infra*.

[2] Cf. *rājñā alakṣaṇa iti bhaṇitvā*, 44. 14, 25.

Ici il faut placer les phrases «généalogiques» du type :

tasya putro Vajramukuṭo nāma, 7. 31.
tasya duhitā Surasundarī nāma, 13. 47.
tasya bhāryā Lakṣmīr nāma, 30. 16.

de même 14. 35 | 15. 22 | 21. 22 | 24. 19 (*bis*) | 27. 2 | 33. 31 | 35. 13 | 40. 24 | 40. 40 | 43. 23 | 46. 4 | 48. 4 | 53. 34 | 61. 7 (*bis*).

et les phrases analogues :

tasya saṃdhivigrahiko Haridāso nāma, 21. 22;
tasya Prajñākoço nāma mantrī, 30. 15;
tasya purodhā... Harisvāmī nāma, 32. 19.

ou avec une légère complication :

tasya gṛhe mantrī çrāvakaḥ, Abhayacandro nāma, 28. 43.

Les cas où il s'ajoute un pronom personnel en apposition, comme :

tasya putro 'haṃ Jīmūtavāhano nāma, 40. 24;
tasya sutāhaṃ Sundarī nāmātīva pitṛvallabhā, 31. 21.

montrent comment s'est spécialisé un type ancien attesté seulement par :

Dantaghātasya duhitāham... mama Padmavatī nāma, 8. 42;
Hiraṇyadattasya duhitā Madanasenāham, 28. 1.

Un autre type fréquent est celui de :

tatra Vikramaseno nāma rājā, 5. 10;
tatra Mahādhano nāma çreṣṭhī, 14. 34.

De même 7. 30 | 12. 18 | 13. 42 | 14. 4 | 15. 21 | 18. 20 | 21. 21 | 22. 41 | 24. 19 | 27. 1 | 27. 2 | 28. 43 | 30. 15 | 32. 18 | 33. 31 | 33. 30 | 35. 11 | 39. 10 | 40. 40 | 43. 22 | 43. 23 | 46. 3 | 48. 3 | 48. 4 | 51. 8 | 53. 33 | 53. 34 | 55. 29 | 55. 30 | 56. 40 | 56. 41 | 58. 12 | 58. 13 | 61. 6.

Ces phrases sont généralement voisines des précédentes. Un exemple entre tous :

asti Campakā nāma nagarī. tatra rājā Campakeçvaro nāma. tasya rājñī Sulocanā nāma. tasya duhitā Tribhuvanasundarī nāma, 24. 18.

Le type ancien n'est conservé que par exception :

deva, Magadhadeçe Magadheçvaro nāma rājā, 13. 46;
Malayaketur nāma rājā, 40. 20;
Vidyādhararājā Jīmūtaketur nāma, 40. 21;

Ce type a été éliminé au profit du type à démonstratif, comme la phrase désignant la localité, sauf deux exemples :

Karṇakubjam nāma me nagaram, 8. 39.;
devi, Bhogavatī nāma nagarī, 14. 4.

a été éliminée au profit d'une phrase verbale :

Asti Dakṣiṇāpathe... Pratiṣṭhānaṃ nāma nagaram, 5. 9.

Beaucoup plus rares et moins intéressantes sont les phrases contenant d'autres démonstratifs :

eṣa : *eṣā putravadhūḥ surūpā*, «c'est la belle fiancée de mon fils», 36. 37.
senāpates tv eṣa dharmaḥ, «c'est là le rôle du général»...; *strīṇām eṣa dharmaḥ*, 45. 33-35.
teṣām etāny asthīni, «voilà leurs ossements», 41. 8.
ayam : *bho rājaduhitur ābharaṇam idam*, «ce joyau appartient à la fille du roi», 11. 12;
caurasya pariṇītabhāryāyāḥ putro 'yam, «c'est le fils de celle qui a épousé le voleur», 50. 43.
eva : *tat satyam eva*, «c'est la vérité même», 11. 28;
saṃsāre sarvajantūnām etad eva sāram, «dans le cours des existences c'est là le bonheur essentiel», 14. 13;
rūpaṃ pratyakṣam eva, «sa beauté frappe les yeux», 24. 39 et 42.
svajātir eva, «elle est de notre sang précisément», 61. 23.
evam : *evaṃ pramāṇam*, «ce sera là ma ligne de conduite», 31. 7 | 42. 42 | 52. 34[1].

Ajoutons enfin *iti* :

ity eṣa me niçcayaḥ, «voilà ma décision», 8. 22;
iti strīṇāṃ vināçakāraṇāni, 16. 1.

et la formule onze fois répétée (II, IX, X, XI, XIII, XIV, XVIII, XIX, XXI, XXIII, XXIV) :

iti Çivadāsaviracitāyāṃ Vetālapañcaviṃçatikāyāṃ (dvitīyaṃ) kathānakam.

Le fait que la phrase nominale pure n'est plus employée généralement sans une détermination pronominale n'a pas été sans retentissement sur les rapports de cette phrase avec la phrase verbale. En effet, tandis qu'à l'époque ancienne le verbe «être» n'est en principe exprimé au présent que dans deux cas : 1° celui où il possède un sens réel d'existence ou de devenir; 2° celui où il sert

[1] Cf. la formule de politesse : *bhavadādeçaḥ pramāṇam*, 36. 43.

à noter l'une des deux premières personnes, on ne le trouve que rarement dans le Vetāla à une autre forme que la 3e personne; et là il ne semble pas que sa signification dépasse souvent celle d'une simple copule.

Dans les deux cas où la première personne est exprimée par un verbe, c'est *bhavāmi* qui est employé, avec sa valeur de «devenir» (26. 25 | 45. 28); à la seconde personne on ne trouve que deux exemples du verbe :

kim udvignacitto 'si, «pourquoi es-tu abattu?», 46. 22.
tvam api duḥkhabhāginī bhavasi, «toi aussi tu es malheureuse», 38. 6.

Sauf ces deux cas, le pronom est la seule détermination personnelle employée. Par contre, *asti* et *bhavati* se rencontrent très souvent (voir le tableau des formes verbales). Il faut naturellement éliminer les cas du genre de ceux qui suivent :

Asti ko 'py upāyo yena rājā çatāyur bhavati, «existe-t-il un moyen par lequel le roi puisse *devenir* aussi vieux que cent ans?», 19. 26.
Mamānurūpā bhāryā kvacid asti, «existe-t-il quelque part une femme qui me soit assortie?», 13. 46.
nityam eva rātrau puruṣo bhūtvā saṃbhogaṃ karoti, divase kanyā bhavati, «le jour il redevient une jeune fille», 37. 22.

Mais il en est où la présence du verbe ne s'explique que parce que la phrase nominale pure était impossible :

asyārthe kathānakam asti, «à ce sujet il y a un conte», 14. 33.
yojanārdhe mahāçmaçānam asti, «à un demi yojana il y a un grand cimetière», 6. 34.
mama pitā vidyādharo 'sti, «mon père est un V.», 31. 21.
mama duḥkhakāraṇaṃ bahukāraṇam asti, «la cause de mes malheurs est multiple», 35. 33.
putra ekaḥ ṣoḍaçavarṣiko 'sti, «j'ai un fils âgé de seize ans», 36. 26.
deva, tūlikāmadhye saptame puṭe sthūlavālo 'sti, «au milieu du matelas... il y a un gros cheveu», 60. 39.
puruṣāḥ pāpiṣṭhāḥ strīghaṭakāḥ, «les hommes sont de grands criminels, tueurs de femmes», 14. 26.

A la place du verbe «être» on trouve souvent des équivalents comme dans cette phrase :

mama yauvanāvasthā vartate, «c'est le moment de ma jeunesse», 38. 4.

Lorsque le verbe est exprimé dans une phrase pronominale ou subordonnée c'est le plus souvent dans des conditions spéciales. En premier lieu, des conjonctions comme *katham* ou *yadi* ne forment phrase nominale qu'isolées ou accompagnant un nom ou adjectif neutre (cf. p. 78 et 79); *yatra* n'entre dans aucune phrase nominale pure; mais on trouve :

āgatā sā durmukhī yatra rājakumāro 'sti, «elle arriva où se trouvait le prince», 9. 19.

yadi mamopari prasādo 'sti, «si ta faveur est sur moi», 35. 34.

yadi devasya prayojanam asti, «si c'est l'intention de V. M.», 43. 26.

katham īdṛg vyavahāro bhavati, «que signifie une telle conduite?», 38. 28.

sa katham sattvādhiko bhavati, «comment serait-il excellent?», 48. 8.

katham etau piṇḍādhikāriṇau na bhavataḥ, «pourquoi ces deux-là ne méritent-ils pas la galette funéraire?», 50. 40.

En second lieu les phrases négatives, même contenant un pronom, ont volontiers la forme verbale :

tad anyathā na bhavati, «cela ne se passe pas autrement», 41. 26.

eṣa satpuruṣāṇām dharmo na bhavati, «ce n'est pas là la manière des hommes de bien», 41. 23. — Cf. p. ex. *strīṇām eṣa dharmaḥ*, cité plus haut.

etau piṇḍādhikāriṇau na bhavataḥ, 50. 42 (réponse calquée sur l'interrogation citée plus haut).

Deux phrases seulement ne rentrent dans aucun de ces cadres. L'une apparaît comme d'autant plus exceptionnelle qu'elle semble appartenir au groupe des formules citées p. 80 :

(*Asti Dharmasthalam nāma nagaram...*) *tasmin nagare Keçavo nāma brāhmaṇo 'sti*, 12. 19.

Noter cependant que dans toutes les formules précitées il y a *tatra*, et jamais *tasmin nagare*, remarque qui, étant donnée la monotonie du style dans le Vetāla, n'est peut-être pas sans valeur. L'autre phrase est bien introduite par *tatra*, mais elle est isolée au milieu d'un récit :

tatra...gataḥ. tatra vaṭakoṭare mahān sarpo 'sti («là, dans le creux d'un figuier, il y avait un grand serpent»), *tasya mukhād* ...etc.

Peut-être *asti* a-t-il ici une valeur réelle, qui lui donne un intérêt descriptif; toujours est-il que dans la prose du Vetāla,

6.

égale, indifférente à l'effet, un tel emploi apparaît comme exceptionnel.

En résumé, le verbe «être» est exprimé un assez grand nombre de fois, et cela avec une valeur et dans des conditions nouvelles; s'il est vrai de dire, d'une part, que la phrase nominale en se restreignant se régularise, elle n'apparaît cependant plus comme obligatoire en aucun cas; le Vetāla possède un verbe «copule» d'emploi facultatif. En regard de ce fait, il est bon de signaler que tandis que le Mahābhārata offrait environ 150 phrases nominales pures non participiales, le Vetāla en présente à peine 200; ce qui, en tenant compte de la dimension relative des deux textes et de l'existence nouvelle d'une copule, nous permet d'inférer que cette forme, quoique régularisée, n'est pas très vivace. C'est la phrase participiale seule qui explique la fréquence relative des phrases nominales dans notre texte et joue le rôle fonctionnel le plus important.

II. — Phrase participiale.

Adjectifs de nécessité.

La phrase nominale contenant un adjectif de nécessité équivaut presque dans tous les cas à une phrase verbale à la 3e personne; le seul pronom personnel qui soit exceptionnellement apposé à l'adjectif est *aham* (*dātavyaḥ*, 53. 2; *dātavyā*, 21. 24, 24. 29, 37. 41). De plus, sauf deux fois (*pratīkṣyāḥ*, 9. 23; *bhakṣitavyāḥ*, 42. 40), les phrases de ce genre sont au singulier. Voici les exemples :

kārya-, 9. 22, 13. 5, 36. 45, 37. 42. — *kartavya-*, 8. 45, 11. 1, 32. 55, 37. 41, 39. 43, 44. 43, 52. 37, 61. 42. — *grahītavya-*, 6. 29. — *dātavya-*, 18. 34, 22. 5, 22. 8, 36. 40, 48. 31, 52. 43, 61. 6. — *vidheya-*, 37. 36, 40. 43, 52. 16. — *ānetavya-*, 44. 44, 48. 31, 48. 41. — *utpādanīya-*, 48. 32. — *bhakṣya-*, 41. 44, 45. — *bhakṣitavya-*, 41. 15. — *rakṣaṇīya-*, 36. 39, 36. 45. — *avalokitavya-*, 11. 25. — *vadhya-*, 17. 38; *a°*, 17. 39.

Il faut mettre à part les cas où le participe est employé au neutre sans sujet, le nom de l'agent étant à l'instrumental s'il est exprimé :

prakāçyam, 11. 28. — *gantavyam*, 9. 39, 31. 30, 37. 47; — *ā°*, 9. 39, 21. 46. — *bhavyam*, 25. 37. — *roditavyam*, 17. 22. *vartitavyam*, 37. 46. — *sthātavyam*, 37. 47.

Le pronom de la 2ᵉ personne n'étant jamais apposé à l'adjectif de nécessité, il est naturel qu'on trouve ce pronom à l'instrumental accompagnant le neutre de cet adjectif (*tvayā gantavyam*, 9. 7, 31. 8; – *samā°*, 52. 33; – *kathanīyam*, 62. 1; – *vaktavyam*, 9. 11; à quoi il faut joindre *bhavatā*... *āgantavyam*, 6. 29). Par contre, on ne trouve pas *mayā* dans cet emploi : deux fois on peut le considérer comme sous-entendu, mais il s'agit de réponses faites à un ordre où *tvayā* est exprimé :

mantrīputreṇoktam : adya tvayā gantavyam. tayoktam : gantavyam... tvayā... iti vaktavyam... tayā kathitam : bhavatu, vaktavyam, 9. 8, 13.

Les deux faits caractéristiques de l'emploi de ces participes dans le Vetāla sont donc : 1° la réduction presque exclusive à la valeur de 3ᵉ personne du singulier; 2° l'extension nouvelle du participe au neutre avec sujet logique à l'instrumental.

PARTICIPE EN -*TAVANT*-.

Cette forme dont nous avons vu les progrès depuis l'époque védique jusqu'au Mahābhārata, ne semble pourtant pas avoir continué de se développer : les exemples en sont très rares dans le Vetāla, et restreints à la 3ᵉ personne du singulier :

dattavān, 5. 25. — *dṛṣṭavān*, 41. 29. — *upaviṣṭavān*, 20. 45. — *kathitavatī*, 9. 17, 17. 20. — *niṣkāsitavatī*, 9. 37. — *anubhūtavatī*, 27. 32.

L'effacement de ce type de phrase tient sans doute à la concurrence du participe en -*ta*-, soit employé passivement avec un instrumental, comme dans :

tayā sa... *dṛṣṭaḥ*, 8. 11.

soit encore avec le même sens que celui du participe en -*tavant*- :

çūnyadevakulam..... *upaviṣṭaḥ*, 46. 8; cf. *rājā sābhāyām upaviṣṭavān*, 20. 45.

En éliminant cette forme, la langue pourtant se privait d'un moyen très commode de former, sur un verbal quelconque à sens passif, un participe à sens actif (*dṛṣṭaḥ* : *dṛṣṭavān*, etc.).

PARTICIPE EN -*TA*-.

Le verbal en -*ta*- est dans le Vetāla l'expression normale du passé dans le sens le plus général. Du contexte et du sens de la

racine uniquement dépendent la valeur active ou passive et la nuance temporelle ou modale du participe; il est donc le substitut de toutes les formes verbales du passé à tous les modes et à toutes les voix : rien d'étonnant dès lors si les exemples en sont si nombreux dans le Vetāla, où leur fréquence ne fait que mieux ressortir le caractère sporadique et archaïque des quelques formes verbales du passé qui s'y trouvent.

On peut prévoir (cf. la remarque déjà faite à propos du présent) que ce participe sera assez rarement apposé à un pronom de 1re ou 2e personne; la grande masse des cas est en effet celle où il équivaut à une 3e personne; en voici les exemples :

Sing. — *paryaṭita-*, 32. 27 | — *samarpita-*, 17. 37 | 30. 18 | 38. 25 | 42. 47 | 50. 10 | — *samāpta-* (à la fin des contes). — *prāpta-*, 32. 41 | 45. 5 | 46. 29 | - *saṃ°-*, 26. 8 | 26. 15 | 31. 8 | 34. 7 | 37. 29 | 52. 35 | — *prārthita-*, 13. 3 | 21. 41 | 22. 3 | 22. 8 | 40. 46 | — *preṣita-*, 9. 9 | 9. 25 | 9. 35 | 11. 10 | 15. 24 | 16. 5 | 27. 41 | 36. 32 | 60. 21 | — *-upeta-*, 49. 34 | — *kathita-*, 8. 23, 37, 38, 39, 40, 42 | — 9. 20, 38 | 15. 47 | 17. 40 | 19. 30 | 26. 16 | 27. 41 | 28. 4, 5, 23, 25 | 37. 31 | 38. 19 | 38. 27 | 40. 26, 35, 36 | 44. 29 | 52. 36 | 56. 44 | 61. 22 | — *niṣkāsita-*, 9. 19 | 9. 27 | 11. 37 | 18. 1 | 29. 43 | 33. 15 | 46. 7 | — *kṛta-*, 6. 18 | 8. 32 | 9. 8 | 9. 47 | 11. 38 | 15. 11 | 15. 41 | 17. 18 | 17. 37 | 23. 20 | 26. 8 | 27. 27 | 28. 25 | 29. 43 | 31. 17 | 31. 32 | 34. 8 | 37. 21 | 38. 4 | 38. 9 | 38. 22 | 38. 28 | 39. 15 | 40. 6 | 41. 47 | 43. 7 | 45. 34 | 45. 19 | 45. 35 | 46. 9 | 46. 19 | 47. 33 | 49. 1 | 50. 14 | 51. 20 | 51. 23 | 57. 44 | 60. 6 | 60. 23 | 61. 31 | 62. 12 | 62. 14 | 62. 17 | 62. 26 | - *namaskṛta-*, 7. 43 | 25. 27 | — *kārita-*, 14. 8 | 22. 42 | 28. 2 | 31. 32 | 31. 42 | 46. 17 | 48. 36 | - *ā°*, 6. 1 | — *ākṛṣṭa-*, 31. 16 | — *ākarṣita-*, 37. 20 | 38. 8 | — *utkalāpita-*, 30. 24 | — *kupita-*, 10. 38 | 47. 36 (?) | — *saṃkocita-*, 60. 25 | — *atikrāmita-*, 60. 28 | — *kṣipta-*, 60. 7 | - *ni°*, 14. 11 | 50. 9 | - *pra°*, 10. 36 | 13. 8 | 33. 7 | 35. 15 | 36. 16 | — *kṣubhita-*, 23. 26 | 27. 5 | 44. 17 | — *vikhyāta-*, 12. 20 (?) | — *gata-*, 5. 26 | 6. 30 | 7. 31 | 8. 15, 35 | 9. 28, 41, 43 | 11. 5 | 13. 1 | 14. 37, 39, 44 | 15. 13, 25 | 16. 4 | 17. 19 | 19. 13, 29 | 22. 21 | 23. 28, 35 | 25. 23, 25 | 27. 3, 28, 42 | 28. 22, 24 | 29. 41, 44 | 30. 25, 45 | 31. 2 | 32. 26, 27, 42, 42 | 33. 8, 9, 12 | 34. 1, 2, 34 | 35. 14, 17 | 36. 17, 31, 36, 43, 47 | 37. 47 | 38. 20 | 40. 12, 17, 18, 34, 35, 45 | 41. 3, 11, 13, 27, 42 | 42. 31, 32, 45, 45, 46 | 44. 18 | 46. 17, 20, 27, 32 | 47. 33 | 48. 7, 10, 41 | 50. 16, 19, 34 | 51. 9 | 52. 22, 34 | 53. 36, 41 | 54. 26, 33 | 55. 11 | 60. 11, 26 | 62. 9 | — (formule finale des contes :) 12. 9 | 13.

31 | 18. 11 | 21. 11 | 22. 32 | 24. 9 | 25. 10 | 28. 33 | 30. 6 | 32. 11 | 33. 21 | 35. 3 | 43. 13 | 46. 35 | 47. 39 | 50. 44 | 53. 22 | 55. 19 | 56. 30 | 58. 3 | 60. 44 | - *ā°*, 9. 19, 37 | 31. 39, 40, 41 | 38. 13 | 39. 1(?) | 41. 43 | 43. 4 | 46. 21, 27 | 47. 21, 24, 25, 34, 36 | 53. 7 | 61. 17 | - *samā°*, 23. 23 | 54. 29 | - *nir°*, 44. 15 | 48. 9 | 61. 12 | — *nirgamita-*, 27. 7 | 60. 37 | — *gilita-*, 31. 10 | — *gṛhīta-*, 28. 2 | 34. 11 | 45. 32 | 50. 41 | 61. 27 | — *-ghaṭita-*, 21. *45 (?) | 52. 39 | — *calita-*, 7. 22 | - *pra°*, 6. 37 | 9. 10 | 14. 40 | 16. 36 | 26. 12 | 51. 14 | 53. 21 | — (Au début des contes :) 12. 15 | 13. 39 | 24. 15 | 25. 17 | 26. 43 | 28. 39 | 30. 13 | 32. 15 | 33. 28 | 35. 8 | 39. 7 | 43. 19 | 45. 45 | 47. 43 | 51. 4 | 53. 29 | 55. 25 | 56. 36 | 58. 3 | 61. 3 | — *chinna-*, 23. 40 | — *jāta-*, 5. 31 | 18. 26 | 23. 20 | 33. 43 | 36. 18 | 38. 9 | 39. 15 | 40. 45 | 44. 23 | 46. 32 | 48. 11 | 49. 12, 13 | 56. 42 | 60. 40 | 61. 23, 30, 30 | - *sam°*, 6. 5, 33 | 8. 11, 17 | 9. 44 | 14. 5 | 15. 26, 31 | 20. 32, 35 | 21. 26 | 22. 10 | 23. 28 | 25. 23, 25 | 26. 6 | 27. 29 | 30. 2, 5 | 31. 27 | 34. 15, 42 | 35. 13, 16, 37 | 36. 15, 16, 37 | 37. 14, 15, 20 | 38. 15 | 39. 16 | 40. 11, 15, 26, 37 | 42. 37 | 43. 25 | 44. 19 | 46. 5, 20 | 48. 6, 37, 40 | 50. 15 | 51. 10, 19 | 52. 35 | 53. 37, 40 | 55. 9, 14 | 57. 38 | 61. 8 | — *jīvita-*, 13. 24 | — *jīvāpita-*, 13. 14, 22 | 34. 33 | 56. 27 | — *jñāta-*, 8. 33 | 10. 26, 27, 28 | 34. 38, 41 | 53. 14 | - *samā°*, 13. 20, 21 | - *pari°*, 9. 15 | - *vi°*, 11. 28 | 33. 35 | 34. 21 | 37. 31, 33 | 43. 25 | 44. 32, 33 | — *tāḍita-*, 8. 13 | 9. 22 | 11. 21 | — *avatīrṇa-*, 44. 30 | - *ut°*, 7. 21 | — *tuṣṭa-*, 52. 16 | — *parityakta-*, 39. 38 | — *troṭita-*, 62. 20 | — *datta-*, 5. 16 | 11. 15 | 17. 8 | 18. 33 | 21. 3 | 22. 6, 9 | 26. 32 | 33. 13, 19, 23, 25 | 35. 15 | 36. 18, 20 | 38. 22, 29 | 39. 16 | 40. 43 | 44. 42 | 48. 27, 46 | 51. 21 | 52. 19 | 59. 41 | 60. 35 | 61. 40 | 62. 21 | - *pra°*, 38. 33 | 44. 12 | 46. 17 | 53. 6 | — *dāpita-*, 38. 23 | — *vidārita-*, 5. 29 | — *daṣṭa-*, 12. 24 | — *dṛṣṭa-*, 7. 42 | 8. 11, 20 | 9. 12 | 15. 7, 14, 31 | 16. 37 | 17. 25 | 19. 16 | 23. 25, 38 | 26. 11, 20 | 27. 8, 34 | 29. 45 | 30. 37 | 33. 41 | 35. 16, 16, 20 | 37. 13, 27 | 40. 13, 14, 15, 33 | 43. 29 | 44. 16, 21 | 46. 8, 28 | 48. 39 | 49. 13, 17, 19, 23, 31, 32 | 51. 10, 13, 14 | 53. 39, 39 | 55. 14 | 60. 41 | — *darçita-*, 11. 11 | 26. 7 | 34. 6 | 41. 40 | 49. 33 | 62. 19 | — *upadruta-*, 29. 40 | — *prahita-*, 21. 25 | 26. 11 | 40. 46 | 48. 47 | 49. 30 | 60. 36 | - *-vi°*, 17. 27 | — *pradhāvita-*, 31. 11 | — *dhṛta-*, 11. 13 | — *vidhvaṃsita-*, 33. 35 | — *nīta-*, 9. 42 | 11. 15 | 15. 2, 10 | 22. 13, 19 | 31. 31 | 32. 24, 26 | 34. 12 | - *ā°*, 5. 33 | 13. 13 | 22. 22, 27 | 25. 22 | 33. 11 | 49. 31 | 53. 6 (?), 9 | 59. 40 | - *pari°*, 14. 9, 35 | 15. 22 | 23. 30 | 26. 29 | 31. 7 |

32. 21 | 34. 33 | 36. 30 | 37. 44 | 38. 34 | 40. 47 | 44. 13, 25 | 48. 5, 32 | 53. 35 | 61. 8 | — *patita-*, 5. 29 (?) | 29. 47 | 32. 30 | 33. 10 | 36. 35 | 41. 28, 37, 45 | - *ni°*, 5. 30 | - *ut°*, 41. 35 | — *pātita-*, 7. 17 | 14. 44 | 20. 29, 33 | 23. 35 | 61. 10 | — *āpanna-*, 45. 16 | - *ut°*, 15. 41 | 32. 22 | 38. 11 | 50. 39 | — *vyāpādita-*, 20. 31 | 61. 14 | - *niṣ°*, 13. 6 | — *pālita-*, 50. 41 | *prati°*, 50. 39 | — *pṛṣṭa-*, 9. 3 | 11. 16, 33 | 13. 19, 43 | 15. 1, 19 | 18. 26 | 20. 45 | 22. 17 | 33. 42 | 38. 23 | 40. 13, 19, 22 | 41. 5, 47 | 45. 16, 20 | 49. 1 | 51. 22 | 52. 37 | 60. 10, 14, 17, 25, 30 | — *prabuddha-*, 49. 28 | — *prabodhita-*, 58. 18 | — *bhakṣita-*, 25. 22 | 26. 6 | 41. 46 | — *bhaṇita-*, 20. 23 | 37. 30 | — *bhukta-*, 33. 11, 20 | — *mukta-*, 14. 47 | 17. 41, 41 | 27. 28 (?) | 28.31, 32 | 62. 10 | — *nimagna-*, 30. 36 | — *āmantrita-*, 37. 25 | — *muṣita-*, 34. 14, 19, 22 | — *mūrchita-*, 8. 16 | — *mṛta-*, 10. 37 | 12. 45 | 13. 23 | 31. 43, 45 | 32. 10 | 33. 14 | 34. 26 | 45. 28, 35 | 55. 8, 9, 12, 17 | 56. 16 | 58. 16 | 60. 33 | 61. 14 | — *āyāta-*, 61. 40 | - *samā°*, 5. 24 | 6. 32 | 8. 9 | 9. 9 | 10. 35 | 13. 18 | 14. 10, 36, 47 | 15. 6, 22, 42 | 18. 25 | 20. 45 | 22. 1 | 23. 31 | 25. 20 | 26. 18, 19 | 27. 4, 7 | 30. 37 | 34. 3 | 35. 15 | 37. 26 | 38. 12, 36 | 40. 19 | 41. 1 | 44. 18 | 46. 14 | 47. 19 | 48. 36. 42 | 51. 20 | 52. 21, 24 | 53. 7 | 55. 10 | 60. 9, 11, 24 | — *yācita-*, 14. 8 | 23. 30 | — *niyukta-*, 29. 39 | — *yojita-*, 24. 1, 2 | — *anurakta-*, 10. 40 | — *rakṣita-*, 57. 43 | — *racita-*, 46. 16 | 54. 27 | — *ārabdha-*, 23. 3 | *prā°*, 59. 36 | — (au début des contes : *kathānakam*...) 12. 16 | 13. 40 | 18. 18 | 21. 19 | 22. 39 | 24. 16 | 25. 17 | 27. 44 | 28. 40 | 30. 13 | 32. 16 | 33. 28 | 35. 9 | 39. 8 | 43. 20 | 46. 1 | 47. 44 | 51. 5 | 53. 30 | 55. 26 | 56. 38 | 58. 9 | 61. 4 | — *samārādhita-*, 23. 12 | 39. 11, 31 | — *-viruddha-*, 44. 43 | — *ārūḍha-*, 41. 28 (?) | - *samā°*, 33. 32 | — *upalakṣita-*, 11. 12 | — *lagna-*, 16. 39 | 23. 37 | 26. 13 | — *lajjita-*, 37. 21 | — *labdha-*, 11. 14, 17 | 14. 8 | 23. 30 | 24. 1, 2 | 26. 32 | 57. 45 | — *avalambita-*, 7. 21 | 12. 10 | 13. 31 | 18. 11 | 21. 11 | 22. 32 | 24. 10 | 25. 10 | 28. 34 | 30. 6 | 33. 21 | 39. 1 | 43. 14 | 45. 36 | 50. 44 | 53. 22 | 55. 19 | 56. 30 | 58. 3 | — *avalokita-*, 20. 46 | — *paryālocita-*, 56. 15 | — *ukta-*, 11. 5 | 54. 31 | — *pravartita-*, 28. 44 | — *vardhita-*, 57. 43 | 60. 33 | — *nivārita-*. 27. 30 | 43. 5 | — *vivāhita-*, 52. 20 | — *nivedita-*, 9. 14 | 10. 30 | 11. 23 | 27. 32 | 30. 43 | 34. 39 | — *upaviṣṭa-*, 9. 46 | 29. 41 | 46. 8 | - *ni°*, 18. 21 | - *pra°*, 34. 1 | 38. 45 | 47. 20 | — *pariveṣita-*, 60. 7 | — *upaveçita-*, 13. 6 | — *veṣṭita-*, 39. 42 | — *viçrāmita-*, 51. 11 | — *çruta*, 40. 33 | 55. 14 | — *āçvāsita-*, 15. 4 | — *sādhita-*, 46. 27 | — *abhiṣikta-*, 42. 37 | — *niṣiddha-*, 43. 6 | — *supta-*, 60. 25 | - *pra°*, 16. 5, 35 | 52. 23 | — *pra-*

sūta-, 49. 12 | 60. 32 | — *smṛta-*, 31. 31, 39 | 46. 13 | 47. 20 | — *vi°*, 46. 35 | — *sthita-*, 11. 6 | 13. 1, 17 | 16. 32 | 31. 9 | 36. 25 | 50. 11 | — *pari°*, 39. 17 | 50. 14 | — *sthāpita-*, 33. 2 | — *ut°*, 52. 40 | — *hata-*, 20. 30 | — *hārita-*, 14. 38 | — *ā°*, 48. 7.

Duel. — *prāpta*, 8. 46 | — *namaskṛta*, 41. 1 | — *nikṣipta-*, 61. 28 | — *gata-*, 23. 41 | 38. 35 | 40. 9 | 41. 42 | 61. 15 | — *samā°* 22. 2 | — *nir°*, 61. 15 | — *pracalita*, 61. 21 | — *saṃjāta*, 39. 39 | — *tāḍita*, 9. 16 | 9. 26 | — *uttīrṇa*, 8. 47 | — *dṛṣṭa*, 23. 42 | — *pṛṣṭa*, 61. 22 | — *bhagna-*, 29. 47 | — *-bhūta-*, 22. 29 | — *samāyāta-*, 26. 29 | 31. 22 | 35. 20 | — *prasupta-*, 32. 28 | — *prasūta-*, 61. 29 | — *'sthita-*, 40. 10 | 53. 40.

Plur. — *samarpita-*, 6. 1 | 14. 42 | 60. 22 | — *preṣita-*, 43. 28 | 59. 36 | — *kathita-*, 8. 14 | — *ākārita-*, 44. 28 | 49. 33 | — *kṣipta-*, 6. 3 | — *gata-*, 20. 23 | 22. 11 | 56. 18 | 60, 1 | — *samā°*, 24. 31 | — *gṛhīta-*, 15. 2 | 11. 22 | — *jāta-*, 48. 23 | — *saṃ°*, 35. 1 | 30. 1 | 58. 14 | 62. 21 | — *jīvāpita-*, 20. 42 | 42. 42 | — *pradatta-*, 26. 9 | 46. 18 | — *dṛṣṭa-*, 6. 5 | 11. 19 | — *darçita-*, 24. 25 | — *prahita-*, 60. 16 | 60. 22 | 61. 18 | — *pradhāvita-*, 11. 21 | 17. 24 | — *ānīta-*, 6. 4, 7 | — *samā°*, 12. 25 | 24. 31 | — *patita-*, 11. 22 | *paṭhita-*, 50. 14 | — *vyāpādita-*, 34, 10 | — *niḥ°*, 56. 22, 23 | — *pṛṣṭa-*, 24. 32 | 60. 1 | — *prabodhita-*, 55. 32 | — *bhakṣita-*, 56. 24 | — *-maṇḍita-*, 24. 44 | — *mukta-*, 33, 36 | — *mohita-*, 43. 29 | — — *samāyāta-*, 12. 21, 44 | 14. 7 | 22. 17 | 31. 36 | 50. 12 | 56. 19 | — *yojita-*, 56, 21 | — *lagna-*, 15. 26 | 53. 36 | — *labdha-*, 60. 15 | — *nivārita-*, 29. 2 | — *niḥsṛta-*, 50. 34 | — *-sthita-*, 6. 1 (?) — *hārita-*, 15. 5 | — *hasita-*, 11. 31.

Il faut de plus mentionner les cas où le verbal n'est accompagné d'aucune apposition, et où le sujet logique de la phrase est à l'instrumental :

— *kathitam* 9. 11, 13, 23, 38 | 11. 12 | 14, 41 | 15. 32 | 23. 20, 29 | 34. 16, 24 | 40. 36 | 44. 11 | 45. 26 | 46. 29 | 48. 40 | 49. 13, 28 | 56. 44 | 59. 37 | — *krīḍitam*, 49. 2 | — *gaṇitam*, 22. 18 | — *pracalitam*, 21. 18 | — *cintitam*, 13. 15 | 16. 38 | 17. 10, 15 | 18. 31 | 20. 31, 34 | 22. 23 | 23. 38, 41, 42 | 24. 43 | 25. 26 | 27. 35 | 30. 17 | 32. 5 | 36. 41 | 39. 38 | 40. 38 | 50. 17 | 56. 42 | 57. 42 | 59. 35 | — *vijñaptam*, 30, 38 | 44. 10 | — *abhihitam*, 7. 23 | — *dhṛtam*, 8. 14, 15, 34, 35 | — *pratipannam*, 6. 29 | 15. 35 | 26. 28 | 37. 43 | — *bhaṇitam*, 6. 6 | 11. 13, 24, 26 | 12. 25 | 13. 4, 9 | 14. 12, 30 | 15. 33 | 17. 39 | 20. 19, 24, 28, 38, 41 | 22, 4 | 23. 36, 54 | 24. 33,

44 | 26. 26 | 27. 8, 33 | 30, 21 | 31. 3, 8, 26, 25, 37 | 33. 38 | 34. 4, 17, 29, 32 | 35. 21 | 36. 26, 33, 42, 44 | 37. 1, 3, 28, 37, 44 | 38. 2, 6 | 39. 12, 32 | 39. 40, 42 | 40. 39, 42 | 41. 19, 43 | 43. 5 | 44. 28, 31, 36 | 46. 14, 15, 21, 25, 29, 33, 44 | 48. 11, 27, 33, 43 | 49. 26, 29 | 52. 24, 45, 47 | 53. 1 | 54. 28, 42 | 56. 20 | 60. 15, 18 | 62. 11, 15, 16 | — *bhuktam*, 60. 11 | — *ārabdham*, 13. 7 | 17. 23 | 19. 23 | 21. 10 | 34. 28 | 46. 33 | 50. 20 | 56. 45 | 58. 16 | — *ruditam*, 34. 25, 36, 37, 40 | 57. 38, 41, 44 | — *paryālocitam*, 38. 13 | 44. 7 | — *niveditam*, 8. 19 | — *sthitam*, 34. 38 | — *harṣitam*, 27. 35 | — *hasitam*, 34. 24, 36, 40 | 53. 12, 14, 15 | 57. 39, 41, 44.

Enfin vient *uktam* qui est employé environ 400 fois, soit seul et introduisant un passage versifié (*uktaṃ ca :* 34 fois), soit accompagné de noms ou de pronoms démonstratifs.

Un petit nombre de ces participes sont accompagnés de pronoms personnels des deux premières personnes à l'instrumental : (*tvayā çāpo dattaḥ*, 31. 25 | *mayā kathitam*, 41. 20, etc.). Mais ce fait, déjà signalé pour le Mahābhārata, est simplement une conséquence de la valeur passive que ce verbal a le plus souvent et ne mérite pas de nous arrêter.

Voici les cas où le participe est en accord avec le pronom de la 1re personne régulièrement exprimé :

Sing. — *vyaṅgita-*, 17. 22 | — *preṣita-*, 54. 43 | — *kṛta-*, 54. 14 | — *gata-*, 36. 28 | 36. 30 | 36. 34 | 37. 13; — *ā°*, 15. 3 | 25. 29 | 28. 3 | 31. 23 | — *jāta-*, 31. 41; — *sam°*, 47. 18 | 56. 45 | — *tuṣṭa-*, 10. 28 | 20. 39 | 23. 54 | 34. 30 | 40. 31 | 42. 39 | 61. 41; - *sam°*, 61. 39 | — *pradhāvita-*, 11. 20 | — *apariṇīta-*, 48. 25 | — *bubhukṣita-*, 26. 4 | 46. 11 | — *mukta-*, 44. 14 | — *samāyāta-*, 51. 16 | — *vañcita-*, 44. 26 | 44. 28.

Plur. — *tuṣṭa*, 62. 26.

Une seule fois le pronom manque : mais c'est dans une réponse où aucun doute n'est possible sur la personne, et où le participe signifie «arrivé» (cf. p. 61).

tena. . . rājā pṛṣṭaḥ : katham ekākī tvam atrāgato 'si? rājñoktam : ākheṭakaprasaṅgenāyātaḥ, «c'est à l'occasion d'une chasse que je suis venu», 51. 23.

C'est cette signification, sans doute, qui rend compte de l'absence, au premier abord étrange, de pronom dans presque tous les cas où le participe à valeur de 2e personne n'est pas accompagné d'un verbe :

kimartham ihāgataḥ, 26. 13 | 31. 3; — *katham. . . samāyātaḥ*,

34. 4; — *kimartham... upaviṣṭaḥ*, 42. 1; — *kutra sthitaḥ*, 46. 34.

Dans les deux phrases où le pronom est exprimé, le verbe a un sens tout voisin :

gaccha tvaṃ yata āgataḥ, «va-t'en par où tu es venu», 41. 26; *kasmāt tvaṃ vyāghuṭitā*, «pourquoi t'es-tu égarée?», 15. 1.

Le pronom n'est pas ici, comme dans la phrase nominale pure, le moyen presque exclusivement employé de désigner la 1re ou la 2e personne. On trouve en effet le verbe «être» exprimé assez souvent dans ces conditions, et jouant ainsi, au moins en apparence, le même rôle qu'à l'époque ancienne. Voici les exemples :

1re sing. — *ahaṃ bhogārthaṃ kāmavaçaḥ saṃjāto 'smi*, «je suis (devenu) amoureux», 26. 14; — *agre vivāhitāsmi*, «je suis déjà mariée», 37. 39; — *çūlikāyām āropito 'smi*, «je suis empalé», 48. 33; — *tavāntikam āgantāsmi*, «je suis venue te trouver», 54. 43.

1re duel. — *atrāyātau svaḥ*, «nous voici arrivés», 40. 25.

2e sing. — *kena kāraṇena tvaṃ mūrchito'si*, «pourquoi es-tu affolé?», 8. 18.

devi, yadi tuṣṭāsi, «si tu es satisfaite», 20. 40 | 23. 55 | 34. 31; — *yadi tuṣṭo' si*, 39. 33 | 42. 40 | 52. 18.

katham... atrāgato 'si, «comment es-tu venu ici?», 25. 28 | 51. 22.

kasmāt sthānād āgato 'si, «d'où es-tu venu, d'où viens-tu?», 40. 23.

māṃ vivāhya kva gatāsi, «où es-tu partie?», 32. 29.

kiṃ pāpaṃ kṛtaṃ yad daivena mama samīpe preṣitāsi, «quel péché as-tu commis, que tu as été envoyée à moi par la destinée?», 38. 5.

bho rājan, bahuvārair mayā tvaṃ vāñcito 'si, ata eva tuṣṇīṃ bhūtvā rahito 'si, «roi, tu as été trompé par moi un grand nombre de fois; mais maintenant, gardant le silence, tu t'es délivré», 61. 37.

Mais l'interprétation qui se présente la première pour l'introduction du verbe dans ces phrases est ébranlée par le simple fait qu'il se rencontre aussi à la 3e personne, sans qu'on puisse lui attribuer une signification spéciale, au moins celle d'existence :

evaṃ guṇasaṃviṣṭo rājā sarvāvasaram āsthāna upaviṣṭo 'sti, «... est assis sur son trône», 5. 23.

çāstre kathitam asti, «il est dit dans les Écritures», 5. 34.

so 'pi tasyāḥ priyās tatraiva saṃketasthāne rājakīyaiḥ... vyāpādito

mṛto 'sti, «attaqué par les gens du roi, il mourut (il est mort)», 17. 4.

tvayā bhojanaṃ kṛtam asti, «as-tu mangé?», 46. 11.

mayā kasyāpi na kṛto 'sti (sāṣṭāṅgaḥ praṇāmaḥ), «je ne me suis prosterné devant personne jusqu'ici», 62. 3.

Or une double observation s'impose, commune aux trois personnes :

1° Le seul verbe employé est *asti*, jamais *bhavati*;

2° Ce verbe est toujours joint directement au participe dans les exemples qui précèdent; en sorte que nous sommes conduits à ne pas faire entrer en ligne de compte la phrase suivante :

tatra çūlikāyām āropitaç cauro 'sti, «il y a là un voleur, empalé, etc.», 48. 10.

Ici l'ordre des mots montre que *asti* a une signification comparable à celle de *āste* dans :

tatra çiṃçipāvṛkṣe mṛtakam avalambitam āste, «il se trouve là un cadavre, suspendu aux branches», 6. 34.

Donc *asti* doit être considéré comme ayant, dans les phrases qui précèdent, une valeur fonctionnelle définie. Et, en effet, un trait qui leur est commun est qu'elles ont toutes, ou presque toutes, la valeur d'un présent ou d'un parfait grec, ou plus exactement encore la valeur du groupe correspondant français : participe + verbe «être». Cela ressort de la comparaison d'une phrase comme : *çāstre kathitam asti* avec celle-ci par exemple : *tat tayeti kathitam*, «c'est là ce qu'elle a dit», 8. 38.

De même, en face de *agre vivāhitāsmi* :

tato rājñā gāndharvavivāhena vivāhitā, «alors elle épousa le roi suivant le rite des Gandharvas», 52. 20.

Il y a doute pour la phrase 17. 4, qui se trouve au milieu d'un récit placé dans le passé, et qui semble bien ne pas différer pour le sens d'avec la phrase suivante :

tair Vijayabalaḥ saṃgrāme vyāpādito mṛtaç ca.

Mais une variante précieuse nous montre que le récit original que l'auteur du Vetāla a suivi comportait sans doute un verbe au présent : le ms. D porte :

sā upapatiṃ gatā yāvat praveçitā, tāvad upapatiḥ sarpadaṣṭas tatra mṛtas tiṣṭhati (éd. Uhle, p. 121).

Quant à *vañcito'si*, dans la phrase 61. 37, il s'explique tout naturellement par l'influence de *rahito 'si* à la ligne suivante. Enfin

upaviṣṭo 'sti 5. 23 se trouve au début du livre, ce qui explique l'emploi du présent (le présent *asti* est employé à tous les débuts de récit, cf. p. 80).

Cependant on rencontre à la 3ᵉ personne le participe seul dans des situations absolument semblables, et pour les mêmes verbes : il n'est pas impossible qu'il y ait entre les deux expressions une nuance sémantique, mais il serait téméraire de l'affirmer. Ainsi en face de *aham... kāmavaçaḥ saṃjāto 'smi* on trouve *ahaṃ yogī saṃjātaḥ*, 56. 45. En face de *tvayā bhojanaṃ kṛtam asti?* on trouve *sukhena bhuktaṃ?* 46. 11. En regard de *mayā kasyāpi na kṛto 'sti* on lit, quelques lignes plus bas, *mayā kasyāpi na kṛtaḥ*, 62. 17.

CONCLUSION.

Dans le Vetāla nous assistons à la décomposition du système verbal que l'état linguistique du Mahābhārata nous faisait pressentir. L'optatif est une forme sortie de la langue courante; des modes autres que l'indicatif et l'impératif, il ne reste plus rien. A l'indicatif, les temps du passé n'offrent plus que des épaves; seuls, le présent et le futur restent vivaces, et fournissent à eux deux presque les trois quarts des phrases verbales (prés. 419; futur 147). — La phrase nominale d'autre part a pris un développement à ce point considérable que la proportion du rapport des deux types syntaxiques se trouve renversée. Le Mahābhārata présentait 1033 verbes contre à peu près 315 phrases nominales; dans le Vetāla nous ne trouvons plus que 790 verbes contre plus de 1750 phrases nominales.

Ce changement est dû surtout à la substitution des formes participiales aux temps passés du verbe : en face de 38 formes verbales, le Vetāla offre 1115 adjectifs en *-ta-* comportant cette valeur.

Si maintenant nous examinons la phrase nominale pure en elle-même, nous constatons immédiatement un changement profond, non dans son emploi (quel qu'en soit le sens, elle peut être considérée dans tous les cas comme équivalant au présent de l'indicatif), mais dans sa forme. Un système nouveau, qui se constituait sous nos yeux dans le Mahābhārata, l'emprisonne dans des moules dont elle ne sort que tout à fait exceptionnellement. Cependant, et ceci encore est une nouveauté, s'il est vrai que la phrase nominale pure ne se présente régulièrement que là où certaines conditions sont remplies (présence d'un élément pronominal ou d'un élément participial), ces conditions nécessaires ne sont pas suffisantes; et l'on trouve dans des phrases de ce genre le verbe «être» exprimé sans qu'il apparaisse comme in-

dispensable : la phrase nominale du Vetāla comporte une «copule» et un «auxiliaire», l'un et l'autre restant d'ailleurs, semble-t-il, d'emploi facultatif.

Ainsi la phrase nominale qui, à l'époque ancienne, se trouvait d'une part libre dans sa forme, d'autre part limitée dans son emploi par des règles strictes et par la concurrence d'un système verbal d'une rare richesse, a pris peu à peu un rôle beaucoup plus important et un aspect nouveau : nous avons pu suivre du Brāhmaṇa au Mahābhārata et du Mahābhārata au Vetāla l'évolution par laquelle en premier lieu elle s'est réduite aux formes pronominale et participiale, et en second lieu a admis l'introduction du verbe «être» avec un rôle fonctionnel nouveau, totalement différent de celui que l'on avait constaté à l'époque ancienne. Ce procès a marché de pair avec la décomposition progressive du système verbal ancien, qui n'a sans doute pas été non plus sans le favoriser. Le verbe dans le Brāhmaṇa présentait déjà des symptômes de faiblesse sur certains points, compensés il est vrai par quelques progrès partiels, dont le plus significatif était celui du futur : en regard du tableau de la page 30, les deux résumés qui suivent feront apparaître immédiatement la régularité avec laquelle l'évolution a continué : voici les formes qui restent au Mahābhārata (prose) :

Vivaces : Indicatif présent et futur. Impératif présent.
En décadence : Indicatif parfait et imparfait.
Rares : Optatif présent, indicatif aoriste.
Exceptionnelles : Subjonctif présent, injonctif.

Le Vetāla n'a plus que les suivantes :

Vivaces : Indicatif présent et futur. Impératif présent.
Rares : Indicatif parfait [1].
Exceptionnelles : Indicatif aoriste et imparfait. Optatif présent.

Ainsi, quelle que soit d'une part l'étroitesse du domaine que nous avons choisi pour notre étude, quelles que soient aussi l'inégalité de distance chronologique entre nos trois textes et la longueur de l'intervalle qui sépare les deux textes que nous avons étudiés en détail, la nécessité et la continuité des changements linguistiques nous ont permis d'y reconnaître un développement progressif du sanskrit. Ce résultat sera rendu plus évident et plus sûr encore par un rapide coup d'œil jeté sur l'ensemble de la conjugaison des langues modernes de l'Inde. On en trou-

[1] 30 exemples; mais ce chiffre est infime, comparé soit au chiffre du Mahābh. (339), soit à celui des adjectifs en *ta* dans le Vetāla (1115).

vera un bon exposé dans un article de M. Grierson sur les temps radicaux et participiaux des langues indo-aryennes modernes [1].

Les langues en question offrent trois groupes de formes : 1° radicales; 2° participiales; 3° périphrastiques.

Les premières sont : 1° une forme répondant au présent sanskrit, et qui est conservée partout, avec une valeur de présent ou d'éventualité; 2° une forme répondant au futur, conservée seulement en Gujarātī, Rājputānī, Hindī, Khāndēçī, Pañjābī (partiellement), Baiswārī et Kaçmīrī; partout ailleurs elle a été éliminée au profit d'une forme participiale ou périphrastique; 3° l'impératif.

Par contre, le passé est exprimé par un participe, ou par une forme composée d'un participe construit passivement avec un complément pronominal à un cas oblique. En Marāṭhī, Gujarātī, et dans les langues du groupe oriental subsiste une forme de futur qui remonte au participe en *-tavya-* construit de cette dernière façon.

Enfin la dernière caractéristique de ces langues est la présence de verbes signifiant «être» qui se joignent aux participes (ce sont les temps «périphrastiques») d'une manière analogue à ce qu'on observe dans les langues modernes de l'Europe occidentale, et qui d'ailleurs servent de copule dans les phrases ne comportant pas d'autre élément verbal; la phrase nominale pure n'existe plus qu'exceptionnellement (cf. par ex. Kellogg, *Gramm. of the Hindī language*, § 856; Navalkar, *Marāṭhī grammar*, § 485, n.).

Il n'est pas sans intérêt de signaler, comme confirmation indirecte de la réalité et de la régularité du procès linguistique que nous venons de résumer, que certains dialectes slaves ont suivi une évolution semblable. Ainsi le russe et le polonais ont conservé le présent indo-européen, qui leur sert de présent et de futur, tandis qu'ils n'ont pour exprimer le passé qu'une forme nominale, avec auxiliaire en polonais, sans auxiliaire en russe; ces deux dialectes ont éliminé dès le moyen âge l'aoriste et l'imparfait, qui étaient les formes personnelles du passé slave.

Toutes ces considérations, qui tendent à faire apparaître les phénomènes étudiés dans nos textes comme les stades d'une évolution linguistique réelle, ne sont pas sans intérêt au point de vue de l'idée qu'on doit se faire du sanskrit. Quelle que soit en effet la manière dont on puisse concevoir l'existence du sanskrit

[1] *On the Rad. and. Partic. tenses of the mod. Indo-Ar. Languages* (*Journ. Asiat. Soc. Bengal*, 1895, p. 352 et suiv.). Cf. aussi Beames, *Comp. Gramm. of the mod. Ar. lang. of India*, vol. III, chap. II à IV; et Hoernle, *Gramm. of the Gaudian Lang.*, p. 331 et suiv.

comme une langue parlée[1], il reste en tout cas certain qu'il a été une langue *vivante*, au moins en ce sens qu'il a suivi en ligne parallèle l'évolution d'une langue ou de langues vivantes et parlées : car s'il avait disparu à une certaine époque pour être restauré artificiellement, on se trouverait aux époques basses en présence à la fois d'archaïsmes et de formes nouvelles dues en effet à l'influence des vernaculaires, mais qui n'auraient avec ceux des époques précédentes aucun lien de continuité. D'autre part cette forme de langage, une fois acquise, n'aurait plus eu lieu d'évoluer. Nous n'avons constaté rien de cette disparate ni de cette stagnation. Le sanskrit du Vetāla n'apparaît ni comme le produit de la décomposition d'un cadavre ni comme la reproduction artificielle d'un organisme disparu : il détruit un ancien système et en reconstruit un nouveau, il assimile et désassimile comme un organisme en activité. En sorte qu'on est en droit, au moins d'un point de vue pratique, de considérer le sanskrit comme un dialecte ayant une existence linguistique réelle, qui a, malgré les influences archaïsantes, évolué d'une manière continue et indépendante : et dès lors les résultats fournis par l'étude précédente pourraient en certains cas servir à fixer une datation relative des textes sanskrits.

Jules Bloch.

[1] Voir sur ce point la discussion relatée dans le *Journ. Roy. As. Soc.*, 1904, p. 435 et suiv.

LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION, ÉDITEUR

5, Quai Malaquais.

Guillaume de Flavy, capitaine de Compiègne. Contribution à l'histoire de JEANNE D'ARC et à l'étude de la vie militaire et privée du XV[e] siècle, par Pierre CHAMPION, archiviste paléographe. In-8 et planches. — Prix. . . . **10** fr.

Vie d'Al Hadjdjâdj ibn Yousof (41-95 de l'Hégire = 661-724 de J.-C.), d'après les sources arabes, par J. PÉRIER. Gr. in-8. — Prix. . . . . **13** fr.

Les voyelles toniques du vieux français (langue littéraire : Normandie et Ile-de-France), par Hermann SUCHIER traduit de l'allemand par GUERLIN DE GUER, lauréat de l'Institut, docteur ès lettres, suivi d'un index des textes cités et d'un lexique de tous les mots étudiés. In-12, 200 p. — Prix. . . . . **3** fr. **50**

L'opuscule que nous présentons au public jouit dans tous les séminaires allemands de philologie romane d'une légitime popularité. L'auteur, M. Hermann Suchier, professeur de l'Université de Halle, est justement apprécié en Allemagne pour sa remarquable *Histoire de la littérature française au Moyen âge* et ses multiples éditions de textes. Cette traduction de sa phonétique, revue spécialement, est appelée à devenir un vade-mecum obligé pour tous les étudiants de nos facultés et de nos grandes écoles, pour les élèves de nos rhétoriques supérieures, pour MM. les professeurs des différents ordres d'enseignement, pour tous ceux qui aspirent, par une connaissance précise de notre vieille langue, à goûter dans le texte les productions littéraires des siècles classiques du moyen âge. Les renseignements bibliographiques et lexicologiques qui y abondent seront d'un grand secours pour les travailleurs.

Histoire poétique de Charlemagne, par G. PARIS. Reproduction de l'édition de 1865, augmentée de notes nouvelles par l'auteur et par M. Paul MEYER, et d'une table alphabétique des matières. In-8. — Prix. . . . . **20** fr.

Nouveaux essais de philologie française, par Antoine THOMAS, professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut. Petit in-8. — Prix. . . . . **8** fr.

Table des noms propres de toute nature compris dans les chansons de gestes imprimées, par E. LANGLOIS. Fort vol. in-8. (*Couronné par l'Institut*). — Prix. . . . . **25** fr.

Études sur l'Espagne, 3[e] série, par A. MOREL-FATIO. Petit in-8. — Prix. **6** fr.

Dictionnaire de l'ancienne langue française, du IX[e] au XV[e] siècle, par Fred. GODEFROY. T. X et dernier. Fort vol. in-4°. — Prix. . . . . **55** fr.

Les Druides et les Dieux celtiques à forme d'animaux, par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, membre de l'Institut, professeur au Collège de France. In-12. — Prix. . . . . **4** fr.

Comptes de Louise de Savoie (1512-[illegible]), et de **Marguerite d'Angoulême** (1512-1517, 1524, 1539), publiés par M. Abel LEFRANC, prof. au *Collège de France*, et J. BOULENGER. In-8 — Prix. . . . . . . **5** fr.

ROMANIA

Recueil trimestriel consacré à l'étude des langues et des littératures romanes

fondé en 1872 par MM. P. MEYER et G. PARIS.

Publié par P. Meyer et A. Thomas, membres de l'Institut.

Paris : **20** fr. — Départements et Union postale : **22** fr.

REVUE CELTIQUE

Fondée par H. GAIDOZ,

Publiée sous la direction de M. d'Arbois de Jubainville, membre de l'Institut, avec le concours de MM. J. Loth, doyen de la Faculté des Lettres de Rennes, E. Ernault, professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers, et G. Dottin, professeur à l'Université de Rennes.

Paris : **20** fr. — Départements et Union postale : **22** fr.

REVUE DE PHILOLOGIE FRANÇAISE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL TRIMESTRIEL

Publié par L. CLÉDAT, Doyen de la Faculté des Lettres de Lyon.

Paris : **15** fr. — Départements et Union postale : **16** fr.

LE MOYEN AGE

REVUE D'HISTOIRE ET DE PHILOLOGIE PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

Direction, MM. A. MARIGNAN, M. PROU et M. WILMOTTE.

Paris : **15** fr. — Départements et Union postale : **17** fr.

REVUE DES BIBLIOTHÈQUES

Recueil mensuel dirigé par MM. E. CHATELAIN et L. DOREZ.

Paris : **15** fr. — Départements et Union postale : **17** fr.

RECUEIL DE TRAVAUX RELATIFS A LA PHILOLOGIE

Et à l'Archéologie égyptiennes et assyriennes

Pour servir de bulletin à la Mission française du Caire, sous la direction de G. Maspero.

Prix d'abonnement au volume complet : Paris, **30** fr. Départements et Union postale : **32 fr.**

REVUE DES ÉTUDES RABELAISIENNES

PUBLICATION TRIMESTRIELLE CONSACRÉE A RABELAIS ET A SON TEMPS

Dirigée par Abel Lefranc, professeur au Collège de France.

Paris : **10** fr.

Chartres. — Imprimerie Durand, rue Fulbert.



MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME QUATORZIÈME

DEUXIÈME FASCICULE



PARIS (6e)

LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

5, QUAI MALAQUAIS

1906

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME FASCICULE

LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION, ÉDITEUR

5, *Quai Malaquais.*

Atlas linguistique de la France, par J. GILLIÉRON et E. EDMONT. En vente livraisons in-f° 1 à XXIV, chaque en souscription. 25 fr.

L'ouvrage comportera en 35 livraisons tous les patois et idiomes de la France.

Étude de géographie linguistique. « Scier » dans la Gaule romane du Sud et de l'Est, par J. GILLIÉRON et J. MONGIN. In-4° et 5 cartes coloriees.. . . . . 5 fr.

Le petit et le grant testament de François Villon, les cinq ballades en jargon et des poesies du cercle de Villon, etc... Reproduction fac-simile du manuscrit de Stockholm, avec une introduction de Marcel SCHOWB. In-8 rel. parchemin. . . . . 100 fr.

La Bibliothèque du marquis de Santillane, par Mario SCHIFF, archiviste paléographe. 1905. Gr. in-8. . . . . 15 fr.

Vie de D. Inigo Lopez de Mendoza. — Le marquis de Santillane a-t-il su le latin? — L'œuvre littéraire d'Inigo Lopez de Mendoza. — La bibliothèque de Guadalajara. Notices sur des mss. d'Homère, Platon, Thucydide, Aristote, Polybe. Eusèbe, saint Jean Chrysostome, *Historia de Prœliis*, Ciceron, Jules Cesar, Salluste, Ovide, Virgile, Trogue-Pompée, Tite-Live, Senèque, Valère-Maxime, Flavius Josèphe, Lucain, Frontin, Quintilien, Pline l'Ancien, Quinte-Curce, Suetone, Palladius, Jean Cassien, saint Ambroise, saint Augustin, Paul Orose, Boèce, Justinien, saint Gregoire, Papins, *Historia Hierosolymitana*, Pierre le Mangeur, Innocent III, Guibert de Tournai, saint Raymond de Pennafort. Lanfranc, Gilles de Rome, Bernard Gui, Nicolas de Lire, Barthole, Bible, *Legenda aurea*, *Histoire de Troie*, Dante, Pétrarque, Bocace, Armannico Giudice, Cecco d'Ascoli, Matteo Palmieri, Leonardo Bruni, Giannozzo Manetti, *La Mappemonde*, *Le roman de la Rose*, Alain Chartier, Honore Bonnet, *Roman de Liesse et Cardenois*, Matfre Ermangaud, Raymond Lull, *Libro de Alexandre*, *Libro del Caballero de Dios*, Chroniques generales et particulieres d'Espagne, Alphonse le Savant, Ordonnances, Gil de Samora, Francesch Eximenis, Juan de Fuent Sauco, Maimonide, *Ymagen de la Vida*. Appendices : Nuno de Guzman. Diego de Burgos : Preface du *Triunfo del Marqués*. Inigo Lopez de Mendoza : Preface du *Memorial de Cosas notables*. Vers latins sur la mort du marquis de Santillane.

Montaigne, Amyot et Saliat. Étude sur les sources des essais de Montaigne, par Joseph de ZANGRONIZ. 1906. In-8. 6 fr.

Pétrarque. Le traité de sui ipsius et multorum ignorantia, publie avec introduction, notes et commentaires, par L. M. CAPELLI. 1906. In-8. 6 fr.

Étude historique et étymologique des noms de lieux habités, villes, villages et principaux hameaux *du département de la Cote-d'Or*, par BERTHOUD et MATRUCHOT. Fasc. I (periode ante-romaine) 2 fr. 50. — Fasc. II (periode gallo-romaine) 4 fr. — Fasc. III vient de paraître (periode gallo-romaine, 2e partie). . . . . 3 fr.

Études sur l'Espagne, par A. MOREL-FATIO. 2e serie, 2e édition revue et corrigée : **Grands d'Espagne et petits princes allemands au XVIIIe siècle, d'après la correspondance inédite du comte de**

LE DIALECTE ARABE
DES ŪLĀD BṚĀHÎM DE SAÏDA
(DÉPARTEMENT D'ORAN).

La tribu des Ūlâd Bṛāhîm dont le dialecte fait l'objet de la présente étude a ses terrains de parcours entre Saïda et Frenda. La fontaine d'Aioun-el-Beranis, à 50 kilomètres de Saïda et à 20 environ de Tagremaret (*taχmâret*), marque le centre de leur territoire. Je donnerai ailleurs plus de détails sur la tribu; il suffit de dire ici que, petits nomades, agriculteurs et pasteurs à la fois, les Ūlâd Bṛāhîm ne diffèrent guère par leur genre de vie des autres Bédouins du Tell oranais. Leur langage, à quelques faits près que je noterai, se rapproche aussi très fort des autres dialectes ruraux de l'Ouest algérien. A plusieurs de ces dialectes, des études ont déjà été consacrées; je citerai le *Recueil de textes pour l'étude de l'arabe parlé* de Delphin, la *Djâzya* de Bel, le *Texte arabe en dialecte oranais* de Doutté. Il m'a paru intéressant d'esquisser dans leur ensemble la morphologie et la phonétique d'un de ces parlers bédouins; je l'ai tenté dans cette étude; et je demande qu'on la considère comme un essai sur les dialectes des *Tlūḳịa* (Telliens) d'Oranie.

J'ai eu à Tlemcen pour informateurs pendant les années 1903 et 1904, plusieurs de mes élèves originaires de Saïda et des Ūlâd Bṛāhîm. J'en ai eu une foule d'autres pendant le séjour que j'ai fait dans la tribu en septembre-octobre 1904. Ce séjour m'a été rendu facile et agréable, grâce aux bons soins de M. Millière, administrateur à Saïda; qu'il reçoive ici l'expression de ma gratitude. Je dois aussi remercier mes élèves, Safir Baghdad, Safir Chabane, Abd-el-Cader Bellarej, et mon hôte, Si Mohammed Ben-Chenan, caïd de la fraction d'Aioun-el-Beranis des Ūlâd Bṛāhîm. Enfin, je dois une reconnaissance particulière à mon élève et ami Mostafa Bel-Khodja, originaire des Hâchem de Mascara, qui a mis entièrement à mon service sa rare connaissance des dialectes ruraux oranais.

BIBLIOGRAPHIE.

BEAUSSIER. — *Dictionnaire pratique arabe-français*, par M. Beaussier, Alger, 1887.
DELPHIN. — *Recueil de textes pour l'étude de l'arabe parlé*, par G. Delphin, Paris, 1894.
SONNECK (C.-M.). — *Chants arabes du Maghreb*, I, texte arabe; II, traduction française; Paris, 1902-1906.
DOMBAY. — *Grammatica linguæ mauro-arabicæ*, par F. de Dombay, Vindobonæ, 1800.
T. G. — *Grammatik des tunisischen Arabisch*, par H. Stumme, Leipzig, 1896.
T. M G. — *Tunisische Märchen und Gedichte*, par H. Stumme, Leipzig, 1894.
M. G. T. — *Märchen und Gedichte aus der Stadt Tripolis*, par H. Stumme, 1898.
T. B. L. — *Tripolitanisch-tunisische Beduinenlieder*, par H. Stumme, Leipzig, 1894.
TAZ. — *Handbuch des Schilḥischen von Tazerwalt*, par H. Stumme, Leipzig, 1899.
MALT. — *Maltesische Studien*, par H. Stumme, Leipzig, 1904.
BEL. — *La Djazya*, chanson arabe, par A. Bel. Extrait du Journal asiatique, 1903.
MEDJOUB. — *Choix de fables traduites en arabe parlé*, par Medjoub ben Kalafat, Constantine, 1900.
DOUTTÉ. — *Un texte arabe en dialecte oranais*, par E. Doutté, Paris, 1904. (Extrait du t. XII des *Mémoires de la Société de linguistique*.)
SOCIN (M.). — *Zum arabischen Dialekt von Marokko*, par A. Socin (Abhandlungen d. phil. hist. Klasse der kön. sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften XIV), Leipzig, 1893.
HOUWĀRA. — *Der Dialekt der Houwāra des Ouād Sūs in Marokko*, par A. Socin et H. Stumme (Abhandlungen d. ph. hist. Klasse der kön. sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften XV), Leipzig, 1894.
FISCHER (M. S.). — *Marokkanische Sprichwörter*, par A. Fischer, tirage à part des *Mitteilungen des Seminars f. orient. Sprachen*, 1899, Berlin, 1899.
FISCHER (W). — *Hieb- und Stichwaffen und Messer im heutigen Marokko*, par A. Fischer, dans les *Mitteilungen des Sem. für or. Sprachen*, 1899, Berlin, 1899.
FISCHER (Wt.). — *Zum Wortton im Marokkanischen*, par A. Fischer, *id.*, Berlin, 1899.
LERCHUNDI (Voc). — *Vocabulario español-arábigo del dialecto de Marruecos*, par Lerchundi, Tanger, 1892.
SIEVERS. — *Gründzüge der Phonetik*, par E. Sievers, Leipzig, 1901 (5e édit.).
MEILLET. — *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, par A. Meillet, Paris, 1903.
PEDRO DE ALCALA. — *Petri Hispani libri duo*, par Paul de Lagarde, Gottingæ, 1883.

TLEMCEN. — *Le dialecte arabe parlé à Tlemcen*, par W. Marçais, Paris, 1902.
VOLLERS. — *The modern egyptian dialect*, par K. Vollers (traduction Burkitt), Cambridge, 1895.
SPITTA. — *Grammatik des arabischen Vulgärdialektes von Ægypten*, par W. Spitta-Bey, Leipzig, 1880.
REINHARDT. — *Ein arabischer Dialekt gesprochen in Omān und Zanzibar*, par C. Reinhardt, Stuttgart, 1894.
LANDBERG. *Prov.* — *Proverbes et dictons du peuple arabe*, par C. de Landberg, Leyde, 1883.
LANDBERG. *Ar.* — *Arabica*, par C. de Landberg, Leyde, 1886-1898.
LANDBERG. *Had.* — *Études sur les dialectes de l'Arabie méridionale; I Ḥadramoût*, par C. de Landberg, Leyde, 1901.
DĪWĀN. — *Dīwān aus Centralarabien*, par A. Socin, publié par H. Stumme, Leipzig, 1900-1901.
KAMPFFMEYER. — *Südalgerische Studien*, par G. Kampffmeyer (*Mitteil. des Seminars f. oriental. Sprachen*, VIII, 2), Berlin, 1905.
MEISSNER. *Tanger.* — *Neuarabische Geschichten aus Tanger*, par B. Meissner (*Mitteil. des Seminars f. orient. Sprachen*, VIII, 2), Berlin, 1905).
MEISSNER. *Gesch.* — *Neuarabische Geschichten aus dem Iraq*, par B. Meissner, Leipzig, 1903.
MEISSNER. *Sprich.* — *Neuarabische Sprichwörter und Räthsel aus dem Iraq*, par B. Meissner (*Mitteil. des Seminars f. orient. Sprachen*, IV, 2), Berlin, 1901.
MEISSNER. *Gedich.* — *Neuarabische Gedichte aus dem Iraq*, par B. Meissner (*id.* V et VI), Berlin, 1902 et 1903.
LITTMANN. (N. V.) — *Neuarabische Volkspoesie* par E. Littmann, Berlin, 1902.
LÖHR. — *Der vulgärarabische Dialekt von Jerusalem*, par Löhr, Giessen, 1905.
OESTRUP. — *Contes de Damas*, par J. Oestrup, Leyde, 1897.
SIBAWAÏHI. — *Le livre de Sibawaïhi*, éd. Derenbourg, Paris, 1881-1889.
JAHN. — *Sîbawaihi's Buch über die Grammatik*, traduit par G. Jahn, Berlin, 1895-1900.
I. YAʿÎŠ. — *Ibn Jaʿîš Commentar zu Zamachšarî's Mufaṣṣal*, éd. Jahn, Leipzig, 1876-1886.
L. A. — *Lisân el-ʿarab.*
T. A. — *Tâğ el ʿarûs.*
DOZY. — *Supplément aux dictionnaires arabes*, par R. Dozy.
W. Z. K. M. — *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes.*
Z. D. M. G. — *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft.*
J. A. — *Journal asiatique.*
R. A. — *Revue africaine.*

SYSTÈME DE TRANSCRIPTION.

Les signes suivants de transcription sont nécessaires pour l'étude du dialecte saïdien.

CONSONNES.

'	attaque vocalique forte ء.	
ʿ	le ع.	
ḥ	le ح.	
h	le ه;	*h* allemand de *Himmel*.
k	le ك;	*k* français.
g	le ق	*g* français.
q	le ق	*k*² avec occlusion simultanée du larynx.
χ	le خ;	*ch* dur suisse.
γ	le غ;	correspondant sonore de la précédente.
t	le ت;	*t* français.
ṭ	le ط;	*t* emphatique.
d	le د;	*d* français.
θ	le ث;	*th* anglais sourd.
δ	le ذ;	*th* anglais sonore.
δ̣	le ض-ظ;	*th* anglais sonore emphatique.
ḍ	le د;	*d* emphatique (apparaît sporadiquement sous certaines influences consonantiques).
s	le س;	*s* français.
ṣ	le ص;	*s* emphatique.
z	le ز;	*z* français.
ẓ	le ز;	*z* emphatique.
š	le ش;	*ch* français.
ž	le ج;	*j* français.
č	le چ	*tch* turc affriqué.
b	le ب;	*b* français.
f	le ف;	*f* français.
l	le ل;	*l* français.
ḷ	le ل;	*l* emphatique.
r	le ر;	*r* français.
ṛ	le ر;	*r* emphatique.
n	le ن;	*n* français.
ŋ	le ن;	*n* vélaire (allemand *Bank*).
m	le م;	*m* français.
u̯	le و;	*u* consonne. ŭ̯ } réduits.
i̯	le ى;	*i* consonne. ĭ̯ } réduits.

VOYELLES.

a, *a* pur;
ä, *a* penchant vers le français *ai*.
ẹ́, *è* français;
ẹ, *é* français.
e, *e* muet français;
ẹ, entre *i* et *è*.
i, *i* français.
ü, entre *u* et *i* français.
u, *ou* français.
ọ, entre *ou* et *o*.
o, *o* français.

ö, entre *e* et *o*.
å, entre *a* et *o*.
ā́, *ī́*, *ū́*, etc., long et accentué.
ā, *ī*, *ū*, etc., long et non accentué.
á, *í*, *ú*, bref et accentué.
a, *i*, *u*, bref et non accentué.
ă, *ĭ*, *ŭ*, phonèmes de transition ne formant pas syllabe.
(*bᵘ*, *kᵘ*) furtif consécutif de certaines labiales et vélaires.

Le signe ‿ réunissant par-dessous deux voyelles indique qu'elles forment diphtongue, *au*, *öu*, *ẹi*, etc.; le signe - entre deux mots indique que dans la prononciation, ils forment un complexe.

PHONÉTIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

CONSONNES.

I. — Faucales.

a. L'explosive du larynx ʾ (attaque vocalique forte) se rencontre dans des interjections : par ex. dans l'énigmatique *ʾähhā́ʾʾäh* qui sert à répondre négativement, dans *ʾárrịa* qui sert à faire avancer l'âne, dans *lā́ʾ* «non» à côté de *lā* = لا. Mais comme représentant du ء classique, je ne crois pas que, chez les ruraux oranais, ce son existe dans le langage vraiment populaire. Une forme comme *elʾárḍ* «la terre» est, à mon sens, due à une influence de la langue littéraire[1]; elle nous offre la prononciation du Coran (où le mot est si fréquent) pro-

[1] Aussi en oranais cf. Doutté, p. 48; je suis persuadé que les formes verbales à ʾ initial que j'ai signalées en tlemcénien (*Tlemcen*, p. 74) ont toutes une origine savante, et que les formes populaires sont celles à semi-voyelle initiale (p. 75).

pagée par les ṭolbas campagnards; *lárḏ*, beaucoup plus employé au reste, est la véritable forme dialectale; de même *'áṣĕl* «origine» = أصل n'appartient pas à la langue populaire, non plus que les barbarismes littéraires *i'âmen* «il a confiance[1]» *i'âmŏṛ* «il ordonne»; ce sont *i̯âmen* et *i̯âmŏṛ*, bien plus couramment usités, qui offrent les véritables formes dialectales; on ne saurait douter davantage que *kâ'ännâhu* «comme si», *ūlâd sóu'* «gens mal élevés» *qĕṛâ'a* «étude» ne soient des formes purement littéraires; c'est le *kénnăh* du Sud oranais, le *ūlâd sóu*, le *qṛâi̯a*, généralement employés dans le présent dialecte, qui nous offrent les représentants vraiment vulgaires de كأنّه, اولاد سوء, قراءة. — Je vais rapidement esquisser la destinée du ء classique en saïdien.

1° *Initial.*

a. Lorsqu'il n'avait pas l'accent, il est tombé avec la voyelle brève qu'il portait : les exemples sont nombreux[2] : en syllabe ouverte : *mâṛa* «cicatrice» أمارة, *mâna* «dépôt» أمانة, *ḍâi̯a* «bas-fond marécageux» أضاة, *béll* «chameau» ابل, *ḥádd* «un» أحد, *li̯a* «grosse queue de mouton» أليّة, *yĕr u̯ân* «venu hors de saison» (fruits) غير أوان; tous les parfaits de 4e forme de verbes concaves, *dâr* «faire» أدار, etc.; — en syllabe fermée : *drîs* (nom propre) إدريس, *blîs* «Satan» إبليس, *bṛêq* «aiguière» إبريق, *ărnéb* «lièvre» أرنب (*ă* est secondaire, prosthétique, mais avec l'article *lârneb*); les parfaits de 4e forme de verbes réguliers et défectueux, *slém* «devenir musulman» أسلم, *ʿṭâ* «donner» أعطى; les représentants des élatifs أفعل, des pluriels أفعال, أفعل, أفعلة, etc.; citons encore *ĕntá* «toi», *bṛá* «aiguille» (إبرة avec l'article *lébṛa*, tlemcénien *i̯ébṛa*) où l'accentuation est anormale. — Dans quelques mots, l'attaque vocalique forte du ء classique a disparu, mais la voyelle s'est maintenue allongée (cf. *infra*, p. 148) avec simple attaque faible : *āmân* «pardon»; *imâm* «imam», *âmér* «ordonner», *âmén* «avoir confiance»; mais, encore qu'en l'état actuel du dialecte tous ces mots appartiennent à la langue courante, il est probable (et pour quelques-uns d'entre eux, étant donné leur sens, il paraît certain) que nous avons affaire à des emprunts à la langue littéraire. — Le renforcement du ء initial en ع dans *ʿăfârem* (*ʿăfârma*, à côté de *fârma*, turc persan افرين

[1] Comp. *t'ämminet* ap. Socin *Mar.*, p. 28, l. 19.

[2] Ainsi dans la plupart des dialectes cf. les observations de Landberg ap., *Arabica*, III, 35; *Hadr.*, I, 159.

«bravo» et *ꜥafi̯ûn* «opium», s'explique par le caractère incontestablement étranger de ces vocables; j'ai bien entendu dans la bouche d'un demi-lettré *ꜥâmir* pour أمير dont la forme populaire dans le dialecte est *mîr!* De même le renforcement en *h* de ء initial dans *häžžâla* «veuve» أجّالة usité ici comme dans tout le Maghrib, s'explique à mon sens, par l'origine savante de ce mot tout juridique (proprement «celle qui est soumise au délai de la retraite légale»)[1].

β. Lorsqu'il avait l'accent : ou bien il a disparu pour faire place à la simple attaque vocalique *úχt* «sœur» أخت, *úmm* «mère» أمّ, *úχra* «autre» أخرى, *ârḏ* «terre» أرض, *âhel* «gens, famille» أهل, *âna* «moi» أنا; ou fréquemment une semi-voyelle *u̯*, *i̯* est apparue à la place du ء classique : c'est le cas pour nombre de 2e et 3e formes de verbes à 1re radicale أ, et pour plusieurs substantifs, pronoms, particules : *i̯úžra* «salaire» أجرة, *u̯áχḏa* «prise» أخذة; *i̯éšfa* «alène» إشفى; *i̯âmes* «hier» أمس; *u̯âš* «quoi» أيّ شي; *u̯ên* «où» أين. Tel a été sûrement aussi le cas de *ŭḏĕn* «oreille» qui nous représente *u̯úḏn* = أذْن passé à *u̯úḏĕn* (ségolisation) et *ŭḏĕn* (sursaut, cf. *infra*, p. 151, 152[2]); ce passage de ء à *u̯*, *i̯* a, au reste, des antécédents bien connus dans le domaine de l'arabe classique et des autres langues sémitiques. — Dans le dialecte, je ne puis que considérer comme exactement parallèles les deux traitements du ء classique initial (réduction à la simple attaque faible, passage à la semi-voyelle); et je ne vois pas qu'il y ait à l'apparition de chacun d'eux des conditions phonétiques particulières; je signalerai qu'il existe parfois des doublets *bnâdem* (*bŭnâdem*) et *ben i̯âdem* «créature humaine» = بن آدم; *u̯âš* «quoi», mais *âš*, pour tous les composés formés par cet interrogatif, et generaliter dans nombre de parlers algériens (notamment à Nedromah où, par contre, on entend comme en maltais *i̯âna* «moi»); *i̯âmes* «hier», mais *lŭmnâmes* «avant-hier» (dans le Sud algérois *âmes* «hier», et à Geryville *luli̯âmes* «avant-hier») *u̯ên* «où», mais *mnên* «d'où» من أين[3]. — Enfin je ferai remarquer que le passage à la demi-voyelle s'opère sporadiquement pour l'alif *waṣla* classique par

[1] Comp. pour tout ceci *Tlemcen*, p. 20, 21; pour des exemples de changement en ع d'un alif initial dans les mots d'origine étrangère, cf. *Z.D.M.G.*, 1896, p. 615, 619; il faut penser au processus psychologique indiqué ap. Doutté, p. 65.

[2] Tripolitain, *u̯ídĕn*, égyptien *u̯idn*.

[3] Ap. Kampffmeyer, 230, n. 5, parallèlement *immâlä* et *i̯immâla* (algérois, *hämmâla*, cf. *Tlemcen*, p. 20).

exemple *wâsmāh* «son nom est» (à côté de *âsmāh*) = اسْمه[1]; et pour des voyelles de mots étrangers, que ne précédait assurément pas l'attaque vocalique forte : ainsi *i̯ótra* «billet de banque» de l'espagnol *lettra;* et *u̯undrẹz* «Londres» de *Lóndres*, tenus analogiquement pour الاطرة, الأندريز[2].

2° Terminal.

ء classique a purement et simplement disparu dans tous les cas :

α. précédé d'une voyelle brève : c'est le cas de tous les parfaits de verbes à dernière radicale ء, *brâ* «guérir» برِئ, *bṭâ* «tarder» بطؤ, *qrâ* «lire» قرأ, et de quelques substantifs comme *χṭâ* «faute» خطأ;

β. précédé d'une voyelle longue ou d'une diphtongue : *smâ* «ciel» سماء, *ḍâu* «lumière» ضوء, *šẹ̄ī* «chose» شَيْء, etc., (sur les noms de métiers de la forme فعّال, cf. *infra*, le NOM AU SINGULIER).

γ. Je ne connais pas de représentants dialectaux de mots classiques où ء terminal soit précédé d'une consonne sans voyelle (par ex : جزء, بدء).

3° Médial.

α. ء a disparu lorsqu'il était :

précédé d'une voyelle brève, et non suivi de voyelle : *ḏîb* «chacal» ذِئْب, *râs* «tête» رأْس, *mūmnîn* «croyants» مؤْمنين, *râi* «avis» رأْي, *šôu* «en avant» شأْو;

précédé d'une voyelle brève et suivi lui-même d'une voyelle brève : *sâl* «interroger» سَأَل; *rôs* «têtes» رُؤُس. — Exceptionnellement, comme dans tout le Maghrib, زأر classique a donné *zhâr* «rugir»;

précédé d'une consonne non vocalisée et suivi d'une voyelle

[1] Même parallélisme en maltais : *esmu, ismu*, et *i̯ismu* avec semi-voyelle *i̯* (cf. *Z. D. M. G.*, 1904, p. 912).

[2] Sur *i̯otra*, cf. FUMEY *Choix de correspondances marocaines*, I, p. 144; la considération d'un groupe initial *vl*, *lv* d'un mot étranger comme l'article arabe, a des précédents célèbres dans l'arabe classique (cf. GOLDZIHER, *arabische Beiträge zur Volksetymologie*, p. 71, 72, et *Z. D. M. G.*, 1902, p. 72); citons encore dans le dialecte *u̯íz* «louis d'or» (luiz); c'est le phénomène inverse de celui de l'agglutination de l'article, dont les exemples dans les dialectes maghribins sont bien connus (cf. aussi LANDBERG, *La langue arabe et ses dialectes*, p. 47).

longue ou brève : *tuâm* «jumeau» تُوْءم ; *msâla* «question», مسألة, *mlân* «plein» مَلْآن[1]; exceptionnellement, et par visible influence littéraire قُرْآن «Coran» a donné *qoṛsân* (avec passage de ء à ؛), comme à Alger et à Tlemcen.

On peut remarquer que dans tous ces cas, ء classique, en disparaissant, a amené l'allongement de la voyelle brève qui le précédait ou qui le suivait.

β. Il est devenu semi-voyelle lorsqu'il se trouvait précédé d'une voyelle brève, et suivi d'une voyelle longue, ou inversement; dans le premier cas, il est devenu *i̯*, lorsque la voyelle brève classique qui le précédait était *i*, *u̯* lorsque la voyelle était *u* : *bi̯âr* «puits» (pl.) بِئَار ; *ffu̯âd* «viscères» فُؤَاد ; dans le second, il est généralement devenu *i̯* : *qrâi̯a* «étude» قراءة, *sòṭâi̯a* «pédérastie passive» عطاءة, *lâi̯m* «rassembler» لاءم (secondairement pour *lâi̯em*); cependant *θθâu̯eb* «bailler» (*θθōub*) تثاءب avec *u̯* pour ء classique[2].

b. Le *h* représente ه classique; il est très souvent dans le dialecte tout proche de *ḥ*, surtout lorsqu'il est redoublé[3]; une oreille inattentive pourrait les confondre. Il y a au reste passage du ه classique à *ḥ* dans quelques mots. — J'ai dit plus haut (cf. p. 103, 104) que dans quelques vocables, *h* apparaissait pour ء classique. Par contre, ه classique disparaît purement et simplement dans *ménna* = من هنا, «par ici» qui appartient à la κοινή maghribine, et dans *fâki̯a* pl. *ffu̯âki* «fruits» class. فاكهة (comme dans beaucoup d'autres dialectes); il disparaît en laissant un allongement de voyelle dans *kâf* «hauteur escarpée» = كهف que connaissent d'autres dialectes et dans *ṣâriž* «bassin» = صهريج qui est aussi marocain. — Très remarquable est *ât*, *âti* «apporte» à côté de *hât*, *hâti*; mais il s'agit moins peut-être ici d'une chute de *h* initial, que de formes parallèles anciennes[4].

(1) La forme orientale et tunisienne *meli̯ân* (aussi du Sahara algérois) nous offre-t-elle réellement comme on l'a voulu une transformation de ء en *i̯*; n'est-elle pas (et aussi *defi̯ân* «tiède» = دفآن) apparue par analogie avec des formes comme *ori̯ân* «nu,» *ḥòfi̯ân* «pieds nus» etc.?

(2) Aussi dans l'Iraq (Meissner, *Gesch.*, § 72 *f*).

(3) Landberg, *Ḥadr.*, p. 545, et Stumme, *Malt.*, p. 78; dans la prononciation du *ḥ* la glotte vocale est fermée, la glotte respiratoire seule ouverte; il faudrait donc admettre que dans la prononciation du *h* saïdien (et surtout de *hh*), la glotte vocale est considérablement rétrécie (cf. Haupt, *Die semit. Sprachlaute* ap. *Beiträge z. Assyriologie*, I, p. 254; Sievers, § 346).

(4) Sur *fāki̯a*, cf. *Prov. et Dictons*, p. 184; sur *kāf*, *Quelques observations au dictionnaire de Beaussier*, s. voce كاف; *ṣarîž* ap. Socin, *Mar.*, p. 32, l. 4, 5; ات, اتى très fréquent dans les textes de Delphin.

c. Le *ḥ* représente généralement ح classique; il apparaît pour ه classique dans *mréffaḥ* «dans l'aisance» (tlemcénien *mréffäh*) مرفّة[1]; et pour ة final turco-persan dans *kŭlâḥ* «bonnet de feutre» = كلاة[2]. — Enfin il faut signaler que le passage de ع à *ḥ*, signalé dans plusieurs dialectes, se montre chez les ruraux oranais dans bon nombre de mots : à côté de la prononciation avec ع, j'ai entendu très couramment la prononciation avec *ḥ* de : *maḥfûn* «en désordre» = معفون, *maḥṣộm* «impeccable» = معصوم, *ḥŏšîịa* «après-midi», = *ḥŏšâ* «dîner» = عشاء, *ḥŏšâiš* «petites tentes» = عشايش, *ḥŏšéb* «herbes» = عشب, *ḥâsél* «miel» = عسل, *iáḥfes* «il foule aux pieds» = يعفس, *iáḥqöl* «il se rappelle» = يعقل, *maḥtâh* «qu'il est fort! bravo!» = ماعتاة; et sans doute le passage occasionnel de ع classique à *ḥ* doit intervenir dans nombre d'autres mots[3].

d. Le ع représente ع classique; j'ai dit que, dans quelques mots, il se montrait pour ء classique. Il est dans le dialecte très fortement prononcé. J'ajouterai que comme dans tout le domaine de l'arabe, les métathèses dans les racines qui contiennent un ع paraissent fréquentes *ŝórf* «branche d'arbre» semble bien فرْع; *fśáṣ* «donner une entorse» عفص; *zśóf* «s'irriter» عزف; *sélgaś* «vagabonder» = صعلك; *śabṛộq* «voile de mariée» représente, pour moi, برقع; *mśẹlqâ* «petite cuillère» = ملعقة est commun à beaucoup de dialectes; enfin *śŭmâ* «avec» = مَعَ est particulièrement intéressant[4].

e. Sur la voyelle très brève qui accompagne généralement les

(1) Comp. au reste les classiques √رفأ, √رفه, √رفغ.

(2) Non isolé dans les dialectes maghribins (cf. *Quelques observations sur le dictionnaire de Beaussier sub* كلاح, قازقاح); aussi à Alger, شاح pour شاة (et dans l'épigraphie بادشاح), et *sbâḥẹ*, *sbâịḥẹ* «spahi» pour سپاهي.

(3) Les rapports de *ḥ* et de ع ne sont pas encore nettement déterminés (cf. Haupt, *Semit. Sprachlaute*, p. 254, 255; Sievers, § 178 et 354; Vollers, *Arabic Sounds*, p. 141 «all are voiceless»; et contra Littmann, *N. V.*, p. 5. — Sur le changement de ع en *ḥ*, *Ḥaḍr.*, p. 225; Spitta, p. 24 et 25; marocain دلاحة = دلاعة Dombay, p. 10; *Houwāra*, p. 80; aussi Socin, *Mar.*, p. 48, n. 117; et Stumme, *Malt.*, p. 80; Kampffmeyer, *báḥẹ̄ḍ* = بعض, p. 246, l. 15.

(4) Syrien قعد = عقد; معلقة pour ملعقة aussi syrien; Sud oranais *śŏžel* = جعل, cf. aussi mes *Observations sur le dictionnaire de Beaussier*, معقال, مقلاع, مقعال «fronde»; je rappelle les classiques دعم et عدم; مجع et عمج; طعز et عطز, صعق et صقع; بعض et بضع, معق et مقع, هيعرة et عيهرة; رعادة et عرادة; ضبّع, صقع, قعاع et عقاق, ذعاف et عذاف (cf. aussi *Mozhir*, I, ٢٣).

faucales dans le dialecte (phonèmes de transition, *patakh* furtif), cf. *infra*, LES FAUCALES DANS L'ÉCONOMIE SYLLABIQUE, p. 162 et suiv.

f. Des assimilations ou des accommodations interviennent au cas de contiguïté de deux faucales différentes dans le même mot ou dans deux mots différents :

hḥ *ḥh* *ɛh* *ɛḥ*	= *ḥḥ*	*iékṛaḥ ḥámmu* « il déteste Hammou » يكره حمّ. *ẓráḥḥa* « il l'a blessée » جرحها. *gláḥḥa* « il l'arracha » قلعها. *χdōḥ ḥŏbâbăh* « il trahit ses amis » خدع احبابه.
hɛ *ḥɛ*	= *ɛɛ*	*éndaɛ ɛdudăh* « il poussa son cheval » ندعه عوده. *iṛōɛ ɛádna* « il va chez nous » يروح عندنا.

Ces assimilations ou accommodations se rencontrent dans nombre de dialectes; mais il faut noter qu'ici le *ɛ* s'assimile un *h* ou *ḥ* qui le précède, tandis que dans d'autres dialectes il y a assimilation progressive *ḥɛ* = *ḥḥ* [1].

Le phénomène noté par Doutté, de la disparition du *h* final du pronom *ah*, *ăh* (3e pers. masc. sing.) quand la syllabe qu'il termine a un *ḥ* initial, est observable dans le présent dialecte, mais n'intervient pas constamment : *sâmḥa* « il lui pardonna » = سامحه, *mélḥa* « son sel » = ملحه « à côté de » *sâmḥah*, *mélḥah* [2].

(1) Les assimilations *hḥ* = *ḥḥ* semblent les plus répandues (REINHARDT, p. 11, l. 11; SOCIN, *Dīwān*, III, § 171 *b*); peut-être *ɛh* = *ḥḥ* est-il à rapprocher de l'égyptien *biḥḥa* = بيعها, *btaḥḥum* = بتاعهم, etc. (SPITTA, p. 25), et du palestinien *maḥḥo* = معه *šaḥḥo* = اقشعه (LITTMANN, p. 5). Les grammairiens arabes connaissent déjà au reste *hḥ* = *ḥḥ*, *ḥh* = *ḥḥ*, *ɛh* = *ḥḥ*, *ɛḥ* = *ḥḥ* (cf. *Sibaw.*, II, p. ٣١٣ l. 7, 12 et suiv.; عَمّ tamîmite à rapprocher de *máḥḥom* juif tlemcénien, du *maḥḥo* palestinien (LANDBERG, *La langue arabe et ses dialectes*, p. 47; LÖHR, p. 4; aussi *Ibn Yaɛîš*, II, p. ١٤٧٢ l. 5 et suiv.; 19 et suiv.). — Quant à *hɛ*, *ḥɛ*, ils donnent dans le Maghrib oriental *ḥḥ* et non comme ici *ɛɛ* (*M. G. T.*, § 12 *a*); à Tlemcen *ḥɛ* = *ḥḥ*; mais *hɛ* = *ɛɛ* (*Tlemcen*, p. 26); les grammairiens arabes notent déjà l'assimilation progressive *ɛḥ* = *ḥḥ* et l'accommodation *hɛ* = *ḥḥ* (*Sibaw.*, II, ٣١٣ l. 20; ٣١٣ l. 9); *Ibn Yaɛîš* signale cependant la lecture d'Abou-ʿAmr *faman zuḥziɛ ɛan innâri* pour Coran III 182 (II, ١٤٧٤ l. 3) qui offre l'assimilation régressive *ḥɛ* = *ɛɛ*. SPITTA (§ 6 *b*) signale aussi en égyptien cette assimilation et c'est à elle qu'il faut vraisemblablement attribuer le *ífta ɛainek* = افتح عينك du maltais (STUMME, *Malt.*, § 13). — Ces accommodations sont très générales dans le Maghrib; elles n'existent cependant pas partout (ainsi DOUTTÉ, p. 14, l. 41 *ntaɛhadeššežra*; SOCIN, *Mar.*, *moḍaɛhum*, p. 13, l. 13; *ṛrōɛ ḥûta* p. 18, l. 11, et B. MEISSNER, *Tanger*, passim).

(2) Cf. DOUTTÉ, p. 23, note 54; 27, note 110; à ce cas près le pronom *ah* *ăh* de la 3e pers. sing. masc. garde très fidèlement dans le dialecte son *h* final, contrairement à ce qui arrive dans d'autres dialectes (*T. M. G.*, XV; *T. B. L.*, p. 15; SONNECK, *C. M.*, I, ٢٩ *a*).

II. — Gutturo-palatales.

a. *g*, ayant un point d'articulation, plus reculé semble-t-il que le *g* dur français, est, dans le dialecte, le représentant habituel de ق classique. Ceux qui le parlent sont des Arabes de *gâlli gúltlek*, par opposition aux citadins qui sont des Arabes de *qâlli qǫ́ltlek*[1]. Cette prononciation se retrouve, en tripolitain, dans le désert de Libye, dans l'Iraq et dans divers dialectes d'Arabie[2]; peut-être était-elle andalouse.

b. *q*, explosive arrière-vélaire, prononcée avec occlusion simultanée du larynx, et non sonore, autant qu'il me semble, est aussi, fréquemment, le représentant de ق classique[3]. Comme il est inadmissible qu'un même phonème classique reçoive, indépendamment de toute influence du voisinage consonantique ou vocalique (et c'est ici absolument le cas), deux traitements phonétiques différents, dans un même parler, il faut conclure, je crois : 1° que la prononciation *g*, est bien celle propre au dialecte; 2° que la prononciation *q*, plus fréquente aujourd'hui, m'ont affirmé des vieillards, qu'il y a cinquante ans, est due à l'influence d'autres langues : parlers citadins (et *κοινή* algérienne), langue littéraire (école coranique). J'observerai qu'on trouve : 1° des vocables où l'une et l'autre prononciation, avec une même acception, sont également possibles : ainsi *qdîm* et *gdîm* «vieux»; *qlîl* et *glîl* «peu»; *qrîb* et *grîb* «proche»; *qâbĕl*

[1] C'est de cette façon qu'on distingue en Oranie les ruraux qui prononcent *g*, des citadins qui prononcent *q*. Une des railleries les plus habituelles aux citadins est d'insinuer aux ruraux qu'ils devraient, pour être conséquents, prononcer le ق *g*, dans le Coran : par exemple, *gul*, *lfalagi*, *mā χalaga*, ap. Coran CXIII, *ce que ne fait aucun ṭâleb campagnard*. D'autre part les ruraux déclarent leur prononciation bonne et ancienne (cf. I. Khaldoun, *Prolég.*, III, 338, 341; Vollers, *Arabic Sounds*, p. 138); cf. encore sur cette prononciation du ق, Zimmern, *Vergl. Grammatik*, p. 22; *Z. D. M. G.*, 1901, p. 431 et suiv.; Sievers, § 365, *in fine*. Le *g* arrière-vélaire et avec pression du larynx que ce dernier auteur indique comme transition possible de *q* à *g*, existe peut-être encore dans le son *occlusif* que certaines tribus sahariennes substituent à *γ* vélaire *spirante sonore* = غ. On a coutume de le considérer comme *q* pur et simple; peut-être des phonétistes de profession y découvriraient-ils un correspondant sonore de *q* prononcé avec pression du larynx. Cette sonore se retrouverait dans certains dialectes orientaux pour ق; (cf. Littmann, p. 6; *Z. D. M. G.*, 1901 : le ج de *Qaḥṭân*, p. 534); sur le passage inverse de ق à *γ*, cf. Landberg, *Ḥadr.*, 485, 486, 680; Haupt, *Die semit. Sprachlaute*, note 33.

[2] M. Ben Cheneb me signale *Maqqari* I, ٨٣٨, *in fine*.

[3] Le même mélange est observable dans les dialectes marocains des Houwāra et de Mogador (cf. Socin, *Mar.*, p. 9); aussi dans le Sahara algérien, mais avec une prépondérance bien plus marquée du *g* sur le *q*, que dans le Tell (cf. Kampffmeyer, *beqqdh*, p. 231, l. 17; *tsèḥaqq*, p. 243, l. 11, etc.)

et *gébĕl* «avant», *ĕlqâ* et *ĕlgâ* «rencontrer», *mâqqâbra* et *meggébra* «cimetière», etc.[1]; 2° des vocables où les prononciations *g* et *q* différencient deux sens : *gléb* «vomir», *qléb* «renverser»; *bgâ* «être exténué de fatigue» (Sud algérois «être maigre») et *bqâ* «rester»; *srâg* «charmer», *srâq* «voler»; *sérreg* «apporter du bois en charges», *sârrâq* «traiter de voleur»; *săgôl* «entraver (monture)», *săqâl* «se souvenir de»; *uórga* «feuille d'arbre», *uórqâ* «feuille de papier»; *fgér* «éventrer», *fqâr* «s'appauvrir»; *gdér* «devenir fort et gras», *qdôr* «pouvoir»; *férg* «bande d'oiseaux», *fârq* «différence»; *gédd* «dompter un cheval», *qâdd* «être suffisant»; *üség* «saisir comme otage», *usâq* «expédier»; *ngâl* «charger un fardeau sur le dos», *ĕnqâl* «copier»; *nŭgâb* «voile que se fait l'homme en remontant son *kenbûš* sur le nez», *ĕnqâb* «voile de femme», etc.[2]. Je crois pouvoir remarquer que dans la plupart des cas, lorsqu'il y a doublet, la forme avec *g* donne un sens dialectal, assez éloigné parfois du sens classique, la forme avec *q* un sens voisin de celui de la langue classique, et aussi de la *κοινή* algérienne. Je noterai encore dans ce domaine que *bélqâsem* et *bélgâsem* (ابو القاسم), *iasqôb* et *iasgûb* (يعقوب), sont aujourd'hui chez les ruraux d'Oranie des noms propres différents; que *gélse* signifie «de la tribu des Guelâya marocains», et *qâlse* «originaire de la petite ville de Kalaa» (orthographes officielles); 3° des vocables où la seule prononciation usitée est *q* = ق; *qânûn* «règlement»; *qâid* «caïd» (Sud constantinois *gâid*); *qâḍe* «cadi», *qorsân* «coran», *qlém* «plume», *qontâr* «quintal», etc.; je crois que la plupart de ces termes appartiennent aux vocabulaires scolaire, administratif ou commercial, où naturellement l'influence de la langue littéraire ou des dialectes citadins doit se faire plus particulièrement sentir[3].

c. *k*, vélaire dans le voisinage de *u*, *a*, et palatal (*k* et *c*, de Sievers) dans le voisinage de *i*, *e*, représente ك classique[4]. Spo-

[1] Comp. ap. *Houwâra* : *qabru*, p. 34, l. 13, et *gèber*, l. 14; *sibĕqattu*, p. 18, l. 9, et *sibgittu*, p. 42, l. 19; *uúqtima*, p. 16, l. 9, et *uugtima*, p. 18, l. 6; aussi Kampffmeyer, *fôq*, 229, l. 3, 239, l. 29, et *fôg*, p. 231, l. 5; *gibl*, p. 234, l. 12, et *qibl*, p. 243, l. 37.

[2] Comp. Doutté, p. 18, n. 7; Bel, *Djâzya*, p. 76; *Tlemcen*, p. 17; Kampffmeyer, p. 228, note 6.

[3] Ainsi entièrement ce qui existe dans le dialecte rural de l'Iraq (Meissner, *Gesch.* p. 8); exacte contre-partie de ce qui se passe dans les dialectes maghribins citadins : *q* y est le représentant habituel de ق, et *g* y apparaît dans les termes d'agriculture ou relatifs à la vie nomade, empruntés aux dialectes bédouins (comp. *T. M.*, XVII).

[4] Je ne distingue pas dans la transcription; jamais il n'y a ici l'affrication en *č* bien connu de divers dialectes orientaux, et qui se retrouve en Algérie,

radiquement il représente ق classique; l'exemple le plus frappant est *ktél* «tuer» (قتل, tlemcénien *qṭél*, Sud algérois *gtél*) qui est bien connu d'autres dialectes; on entend aussi *šākẹ̄lụókt* et *šắṛụok* «maintenant» (ذالوقت, tlemcénien *dérụoq*); *ksîl* «fourrage vert» (قصيل); *ʿăkéf* «recourber» (عقف); *kerrûš* «chêne vert» (ailleurs قروش)[1]. Enfin fréquemment, au contact d'une sourde, *k* apparaît pour *g*; mais la sonore *g* reparaît lorsque la contiguïté cesse : *ksém* «il a partagé», mais *gésmu* «ils ont partagé»; *kṭáʿ* «il a coupé», mais *gộṭʿọ* «ils ont coupé»; *lā-ddennékš* «ne regarde pas», mais *ĭdénneg* «il regarde».

d. χ spirante vélaire sourde (x^2 de Sievers) représente خ classique, et γ sonore correspondante ($ʒ^2$ de Sievers) représente غ; je ne connais pas dans le dialecte, d'exemple de permutation de ces sons.

e. La labialisation de *k* et de *g* en *kᵘ* et *gᵘ* apparaît parfois dans le dialecte; mais je ne crois pas l'avoir entendu ailleurs que devant *ā* long et l'on prononce, au reste, au moins aussi souvent sans labialisation : *lūkᵘắn* «si», *škᵘắṛa* «sac», *ŭrgᵘắg* «minces», *ʿŏgᵘắḷ* «entrave de chameau» (à côté de *lūkắn*, *škắṛa*, etc.). Dans le dialecte arabe de certains Berbères (par exemple les *Bnī-Mesʿộd* de Blidah), la labialisation, surtout celle de *gᵘ*, est beaucoup plus fréquente et apparaît même lorsque aucune voyelle ne suit la palatale; la labialisation de *q*, χ, γ, connue des dialectes berbères, n'apparaît jamais chez les Ūlắd Bṛāhîm[2].

f. Des assimilations interviennent au cas de contiguïté de deux gutturo-palatales dans un même mot, ou dans deux mots consécutifs; ce sont comme en tlemcénien : *gq* = *qq*; *kq* = *qq*; *qg* =

chez les Juifs de Tlemcen, et dans le langage arabe des Berbères de la petite Kabylie.

(1) Cf. Soyouṭi, *Mozhir*, I, ۳٩٧; *ktél* continuel ap. *Houwāra*; Socin, *Mar.*, et ap. Bel, *Djâzya*, p. 128; aussi bédouin de Syrie (*Ḥaḍr.*, p. 131) et iraqois (où l'on trouve encore *ụắktt* = وقت, Meissner, *Gesch.*, p. ix); *drûk* aussi marocain (Socin, *Mar.* 30, l. 4; Doutté, p. 25, n. 70) saharien (cf. Kampffmeyer, *Šérk*, p. 243); *ksîl* tunisien (*T. G.*, p. 178); sur *kerrûš* cf. mes *Observations sur Beaussier*, s. voce قروش. — Je rappelle que *k* pour classique ق est général en juif tlemcénien, tout autant qu'en palestinien bédouin (Littmann, *N. V. P.*, p. 6).

(2) Cf. *M. G. T.*, § 17; Socin, *Mar.*, 16, n. 49; *Houwāra*, p. 11, *in fine*; Fischer, *M. S.*, p. 9, *in princ.*; Stumme, *Tazerwalt*, p. 10; enfin *Z. D. M. G.*, 1901, p. 413.

qq; *qk* = *qq*; *kg* = *gg*; *gk* = *kk*; $\gamma\chi = \chi\chi$; $\chi\gamma = \gamma\gamma$; aussi entre la faucale *h* et les spirantes velaires : $\chi h = \chi\chi$; $\gamma h = \chi\chi$[1].

III. — Sifflantes.

a. *s* représente généralement س classique; et *ṣ* emphatique, ص classique. D'autre part, la permutation de ces deux sifflantes, connue d'autres dialectes, déjà signalée dans la langue classique par les lexicographes arabes, se montre fréquemment; c'est le domaine de *ṣ* qui gagne à ces permutations; il apparaît pour س classique, dans de nombreux cas, au voisinage d'autres emphatiques : *uóṣṭ* «milieu», *yṭâṣ* «plonger», *ṣâṭṭâṛ* «tracer des lignes», *ṛâṣ* «tête»; j'expliquerai l'emphatisation de س en *ṣ* dans *mâḍḍâṛṣa* «médersa» (√درس) par le caractère quasi étranger du mot dans le dialecte (l'emphatisation s'étend à toutes les consonnes); je constate sans les expliquer *ṣâg* «jambe» = ساق et *ṣóg* «marché» = سوق. Par contre, sporadiquement ص donne *s*, au voisinage de *d* : *sdér* «poitrine» = صدر, *sdóq* «être d'un bon usage» = صدق; ou des faucales *ḥ*, *h* : *sáḥri* pl. *sḥâra* «saharien» (class. صحراء), *sḥên* «petite cabane» (صُحَيْن); *shód* «chaleur brûlante» (صهد) (de même tlemcénien *sähriğ* «bassin» = صهريج).

b. *z* représente en principe ز classique; il apparaît sporadiquement pour س devant une sonore : *zgâ* «irriguer» (mais *ségga* «arroser de bouillon √سقى); *iöḥḥózdu* «ils envient» (mais *iöḥsed* «il envie» √حسد); *fâzdîn* «corrompus» (√فسد)[2]: *zlég* «échauder une volaille pour la plumer», reporte au classique سلق[3] et *zerdâb* «grand trou» à سرداب. Nous trouvons d'autre part, dans le dialecte des Ūlâd Bṛâhîm, à côté de *z*, *ẓ* emphatique déjà signalé dans divers parlers maghribins[4]. Il apparaît surtout dans des mots d'origine berbère ou d'origine douteuse (dont les représentants ne sont pas offerts par l'arabe classique) : *ẓâuš* «oiseau», *bâẓẓ* «enfants», *mâẓôẓe* «tardif» (blé), *öṛẓẹẓ* «guêpe»,

(1) *Kq* = *qq* connu des grammairiens classiques; mais *qk* = *qq* inconnu; ils ne parlent ici encore que de l'assimilation régressive *qk* = *kk* (*Sibaw.*, II, ٣١٢; I. *Yaʿiš*, II, ١٣٧٥, ١٣٧٦); à Tunis et à Tripoli on a $\gamma\chi = \chi\chi$ (*T. G.*, § 12 *a*; *M. G. T.*, § 12 *a*).

(2) Cf. les observations de *Ibn Yaʿiš* sur le passage de ص et س, non vocalisés, à ز au contact de د subséquent II, ١٣٩١ et suiv.; comp. *Sibaw.*, II, ٣٧٦, ٣٧٧; aussi *L. A.*, IV, ٢٢٢; *Mozhir*, I, ٩٧ et *Tlemcen*, p. 16.

(3) Cf. sur سلق, زلق Frœnkel, *Mehrlaut. Bildung.*, p. 42.

(4) Cf. *Tlemcen*, p. 15; Doutté, p. 52, 53; *J. A.*, 1861, 371, l. 9; Delphin, 284, n. 3, *Houwāra*, p. 13; aussi berbère Basset, *Manuel kabyle*, p. 14, *in fine*; *Tazerwalt*, § 5.

ẕẹ̄ifàṭ «envoyer», *ẕöṛuâṭà* «bâton court»; dans des mots arabes soit pour ز classique, au voisinage d'autres emphatiques, soit pour ص, semble-t-il dans quelques rares cas[1] : *ẕóḷṭà* «dèche» (√زلط), *ṭẹ̄iẕ* «anus» (طيز), *ẕdàm* «attaquer brusquement» (صدم), *ẕàṛṛa* «tempête» (صرّة), *iaḥḥázdọ* «ils moissonnent» (mais *iáḥṣàd* «il moissonne» √حصد); enfin, je ne vois guère le moyen de l'expliquer dans quelques vocables où il apparaît pour ز, même pour س classiques, sans qu'aucune raison de voisinage consonantique ne fonde l'emphatisation dialectale : *nàẕẕöẕ* «sourdre» (√نزّ); *ẕlàg* «glisser» (√زلق), *ẕdàk* «brave, solide» (سَدِك); et je ne sais pas davantage pourquoi une prononciation emphatique ou non emphatique de cette sifflante différencie parfois dans le dialecte deux acceptions d'un même mot : *ẕóuuöṛ* «visiter en offrant des cadeaux», *zóuuer* «falsifier»; *ẕàṛṛög* «bleuir», *zérreg* «jaillir»; *ẕlàg* «glisser», *zlég* «échauder pour plumer»; *màṛmöẕ* «se fouler le pied», *mérmez* «être près de la maturité» (blé).

c. *š* représente le classique ش, accidentellement le classique ج (*ž* sonore), lorsque ce dernier se trouve au contact d'une sourde subséquente[2] : ainsi très couramment *zóuštäh* «sa femme» (زوجته); *šáušt elbọ̄l* «celle qui urine de travers» (surnom populaire de la femme √عوج). — *ž* spirante pure, représente généralement le ج classique; mais le dialecte est ici isolé parmi les parlers ruraux du Tell oranais; car, dans la plupart, on trouve pour ج classique, l'affriquée *ǧ* que j'ai signalée en tlemcénien; l'affrication, qui dans l'évolution du son, doit être tenue pour antérieure à l'assibilation pure[3], apparaît encore à Alger, à Constantine; l'assibilation pure, par contre, signalée à Tunis, à Tripoli et dans les parlers marocains, se retrouve en Algérie dans la presque totalité des parlers du Sahara et des hauts-plateaux, et dans le parler citadin de Nedromah, qui par ailleurs a le même système consonantique que le tlemcénien. Il est peut-être intéressant de noter que les dialectes berbères connaissent aussi le pas-

[1] Il est intéressant de rappeler que ص arabe est devenu fréquemment *z* en berbère dans les mots empruntés à l'arabe (et en zouaoua *ẕ*, d'après mon expérience personnelle).

[2] Comp. *Ibn-Yaʿîš*, II, ١٣٩٣, اشتمعوا = اجتمعوا; Ǧawālīqī, *Xaṭa'*, p. 145, تشمّر = تجمّر; d'autre part l'accommodation de *šd* en *žd*, générale dans le Maghrib oriental (*T.G.*, § 2 *a*), ne se montre que sporadiquement en Oranie : à Ammi-moussa *ždég* «bouchée» = شدق (cf. Vollers, *Ar. Sounds*, p. 144).

[3] Il faut remarquer cependant que les grammairiens arabes connaissent déjà la prononciation *ž* comme ancienne (Vollers, p. 142, 143).

sage de *ǧ* à *ž*[1]. — *č* affriqué ne se rencontre que dans quelques rares mots étrangers ou d'origine mal établie : par exemple : *čîko* «jeune garçon», espag. *chico; čṛék, čók* «pardi!», etc.

d. Au cas de contiguïté on peut entendre entre sifflantes, dans une prononciation rapide, toute une série d'assimilations :

ṣs, *zs* } = *ss* *sṣ*, *zṣ* } = *ṣṣ* *sz*, *ṣz* } = *zz* *šž* = *žž* *žš* = *šš*

sš, *ṣš*, *zš* } = *šš* *sž*, *ṣž*, *zž* } = *žž* *šs*, *žs* } = *ss* *šṣ*, *žṣ* } = *ṣṣ* *šz*, *žz* } = *zz*[2].

Mais la prononciation sans assimilation est aussi très courante et l'assimilation n'intervient jamais à l'intérieur d'un seul et même mot; il semble qu'il y ait effort (intervenant sous l'influence d'autres formes de la racine où il n'y a pas contiguïté de sifflantes) pour garder au mot une forme pure de toute contraction ou assimilation : ainsi alors qu'on pourra très bien entendre *ʿădež-žnânăh* «les lentilles de son jardin», à côté de *ʿădes žnânăh* (= عدس جنانه), et *ĕnqåž žŭḥẹḥa* «il piqua son ânon», à côté de *ĕnqåz žŭḥẹḥa* (نقز جحيشه), on entendra toujours *sžộṛ* «arbres» (sing. *sĕžṛa*)[3]; *sžéd* «il s'est prosterné» (*sĕždu* «ils se sont prosternés»), *zžér* «il a rudoyé» (*zĕžru* «ils ont rudoyé»), jamais *žžọṛ*, *žžed*, *žžer*; les exceptions sont fort rares; cependant il faut citer *iǧzzi* «il suffit»[4], *zzâ̦ia* «récompense» (√جزى), *ĕžžâž* «verre» = زجاج, à côté de *zžâž*, et dans d'autres dialectes *ĕzzâž*, *zâž*[5].

Des assimilations précitées, certaines interviennent pour certains vocables presque régulièrement, ce sont :

šž = *žž* lorsque *š* est le résidu de شىء à la finale de *ŭâš*

(1) Basset, *Manuel kabyle*, p. 69 : Ksourien *iǧǧen* = rifain *ižžen;* avec pour parallèle non sonore, p. 11, *neč* = rifain *niš*. D'autre part sur le terrain arabe je trouve très intéressante la communication du Dr Rosen ap. Littmann, *N. V.*, p. 3, n. 1 «que tandis que dans son enfance on ne connaissait à Jérusalem que *ǧ* pour ج, aujourd'hui le son général est *ž*».

(2) Ainsi pour les sifflantes, assimilation *régressive* générale, telle que la connaissent les grammairiens classiques (Jahn, *Sibaw.*, II, 879); pour les chuintantes, par contre, Sibawaihi n'admet pas l'assimilation de ش à ج (Jahn, II, 868, 869); le caractère purement spirant de ج dans le présent dialecte doit entrer en ligne de compte.

(3) Tandis que dans l'idiome berbère de la région de Nedromah (Basset, *Nedromah et les Traras*, p. 138), je relève *ežžûr* «arbres» avec assimilation.

(4) Très répandu dans les dialectes algériens. Cf. *Quelques observations sur Beaussier*, s. voce جزى.

(5) Cf. Socin, *Mar.*, 24, l. 18.

« quoi », *ꜥŏlâš* « pourquoi », etc. : *ꜥŏlāž-žẹ̄it* « pourquoi es-tu venu? », *u̯āž-žébt* « qu'as-tu apporté? », etc.[1].

sš, *ṣš*, *zš*, *žš* = *šš* lorsque *š* est la particule de négation ou d'interrogation (résidu de شىء), *mā nelbéšš* « je ne revêtirai pas », *mā gaꜥméšš* « il n'est pas accroupi »; *mā i̯o̯χréšš* « il ne sortira pas », plus fréquent que *mā nelbéсš*, *mā gaꜥmézš*, *mā i̯o̯χréžš*, etc.[2].

žš, *žs*, *žṣ*, *žz* = respectivement *šš*, *ss*, *ṣṣ*, *zz*, lorsque le *ž* est la finale du nom de nombre *zóu̯ž* « deux », et *š*, *s*, *ṣ*, *z*, l'initiale du nom des objets comptés : *zou̯s-slâg* « deux slouguis », *zōṣ-ṣọ̄ldi* « deux sous », *zou̯z-zṛâbi* « deux tapis »; *zou̯š-ši̯ûχ* « deux maîtres ».

e. Enfin il faut noter ici comme dans la plupart des dialectes les accommodations qui interviennent entre sifflantes au cas de simple voisinage.

α. La chuintante sonore *ž* ne précède guère la sifflante sonore *z*; il y a généralement métathèse de $ž^1$-z^2 à z^1-$ž^2$: *zežžâṛ* « boucher » = جزّار; *zâž* « il a passé » = جاز; *ꜥǒzûž* « vieille femme » = عجوز; *zéžma* « botte » = جزمة; *mzéžža* « faucille à toison » = مجزّة; *znâža* « enterrement » = جنازة; *izāžik* « qu'il te récompense » = يجازيك; *zhâž* « trousseau » = جهاز; le nom de l'héroïne de la chanson publiée par Bel est dans la légende locale *ezzâži̯a* = الجازية[3].

β. La chuintante sonore *ž* s'accommode mal de la sifflante sourde *s* subséquente; généralement $ž^1$-s^2 devient z^1-$š^2$, c'est-à-dire que par une sorte de métathèse compensative la sonore *chuintante* devient sonore *sifflante*, et la sourde *sifflante* devient sourde *chuintante* : *zénš* « espèce » جنس, *zāmûš* « gros bœuf » جاموس, *zélša* « action de s'asseoir » جلسة, *zébš* « plâtre » جبس, *ḥazrîš* « terrain pierreux » حجريس[4].

(1) Comp. *M. G. T.*, p. 205; Kampffmeyer, 234, l. 5.

(2) Comp. *Tlemcen*, p. 25; au contraire en égyptien, assimilation de *š* à la sifflante précédente (Spitta, § 11 e).

(3) Aussi زجة, زايجة, عزوج ap. Delphin, p. 63, l. 4; p. 203, l. 1; dans un dialecte constantinois زجة = جزّة (Sonneck, *C. M.*, 19 c); la métathèse est ici l'inverse de celle que connaissent les dialectes orientaux : syrien, iraqois, arabique, جوز pour زوج, اجعز pour ازعج, etc. (cf. par exemple *Prov. et Dictons*, p. 68, 154, 158, etc.); en tunisien-tripolitain $ž^1$-z^2 et z^1-$ž^2$ sont également ramenés à z^1-z^2 (*M. G. T.*, p. 207; *T. M. G.*, p. 22). Notons que les dialectes du Sahara oranais connaissent *žuž* pour زوج comme les dialectes marocains bédouins (*Hou̯wāra*, passim; Socin, *Mar.*, p. 14, l. 6; par contre, *zóu̯u̯uz* = زوّج, *Houw.*, p. 40; aussi *žlẹ̄ž* = زليج, p. 78).

(4) De même dans le Sud algérois (cf. Kampffmeyer, *ḥezrîš*, 236, l. 16, *lawzâš*, 236, l. 4); ici le tripolitain-tunisien connaît $ž^1$-s^2 devenant z^1-s^2; le marocain citadin, dans ce cas, comme dans le cas précédent, connaît le changement de *ž* en *g* dur, et il en va partiellement de même en nédroméen; à Tlemcen,

γ. Il arrive que la même combinaison *z*¹-*š*² apparaisse pour certains cas où la combinaison classique est la chuintante sonore suivie de la chuintante sourde *ž*¹-*š*², ainsi *zệiš* «bande armée» جيش, *zȫḥša* «ânesse» جحشة; mais cette dissimilation ne se produira jamais lorsque *š* est شيء de négation : *mā̆ižîbš* «il n'apportera pas», jamais *mā̆izîbš*[1].

δ. La chuintante sonore *š* supporte mal une sifflante subséquente; deux faits peuvent alors se produire : ou bien il y a métathèse *sémš* «soleil», *sṛåš* «réprimander durement» = شرس, etc.; ou bien *š* devient *s* comme en tlemcénien : *séžra* «arbre» شجرة, *ṣáuṭrȫž* «rangée» شطرنج (jeu d'échecs) (ceci arrive lorsque la sifflante subséquente est *ž* et il s'agit bien encore ici d'une dissimilation).

IV. — Dentales.

a. Le dialecte connaît une série d'interdentales spirantes *θ*, *δ*, *δ̣*, répondant aux classiques ث, ذ, ض, ظ, et une série d'occlusives *t*, *d*, *ḍ*, *ṭ*, répondant aux classiques ت, د, ط[2]. — Dans les dialectes arabes où les interdentales spirantes se rencontrent on caractérise généralement *θ* comme proche de *th* anglais sourd, *δ* comme proche de *th* anglais sonore, *δ̣* comme *th* anglais sonore «emphatique». Ceci convient bien au présent dialecte en général, sous la réserve des observations suivantes : pour un dialecte voisin, Delphin donne d'après des informateurs indigènes le mécanisme physique de ces sons : la langue doit dans leur prononciation sortir légèrement entre les deux rangées de dents[3]; il en est fréquemment ainsi chez les ruraux d'Oranie, et l'on peut alors parler *d'interdentales*; mais chez certains individus, la pointe de la langue ne sort pas; elle vient simplement toucher le bord des dents de la mâchoire supérieure, l'articulation est proprement *postdentale marginale*[4]; et le son est moins nettement spi-

dans les deux cas, *ğ* subsiste intact et sans métathèse; peut-être le caractère d'*affriquée* (non de spirante pure) du ج dans ce dialecte y est-il pour quelque chose.

[1] Comp. Kampffmeyer, *zệš*, *zéyyåšā*, 232, l. 13, 14. En tunisien, le groupement classique n'est pas altéré (*T. M. G.*, 22); en marocain, *ž*¹-*š*² donne *g*¹-*š*², et c'est peut-être le cas de *gāšūš* = جؤشوش «poitrine de mouton» qui existe dans le présent dialecte, comme dans la plupart des dialectes algériens (cf. mes *Observations sur Beaussier*, s. voce قشوش); d'autre part le curieux *žḥệḥ* diminutif de جحش signalé ap. *Houw.*, 52 eb, et Delphin, p. 137, l. 4, existe aussi dans le présent dialecte.

[2] Aussi tunisien mais non pas tripolitain ni marocain bédouin (Mogador et Houwāra); en oranais aussi ث = *θ*, ض, ظ = *δ̣*; par contre, ذ = *ḍ* affriquée (Doutté); les interdentales spirantes apparaissent aussi dans le Sahara et chez les ruraux du Tell algérois d'après mes observations personnelles.

[3] Delphin, *textes*, p. 1.

[4] Sievers, § 239.

rant; peut-être représente-t-il alors l'étape intermédiaire entre le spirantisme que connaissent pour les représentants de ث, ذ, ظ, ض, un certain nombre de dialectes, et l'occlusion pure que connaissent les autres [1]. — Je noterai encore qu'à Saïda la prononciation *f* du ث, signalée sporadiquement dans le Maghrib oriental [2], ne se rencontre pas; mais je l'ai constatée sur certains points du Tell oranais, à Ammi-Moussa par ex.; la lèvre inférieure se rétracte; et la langue s'insère non plus entre les deux rangées de dents, mais entre le bord de la lèvre inférieure et les dents de la mâchoire supérieure, d'où il résulte un son voisin de l'*f* : *fémma* «là» = ثمّة; parallèlement et par le même mécanisme, la sonore *δ* sonne proche de *v* : *vîb* «chacal» = ذيب. — Notons enfin que l'assibilation complète des spirantes dentales ne se montre que dans *ẓârf* «soucoupe» = ظرف; *ʿoṣmân* = عثمان (distinct de *ʿoθmân* qui existe aussi); et nous avons affaire visiblement à des vocables passés par le turc, et revenus par lui dans la *κοινή* maghribine [3].

b. *t* représente généralement ت classique. Il apparaît aussi pour د classique au contact d'une sourde subséquente : *tχôl* «il est entré» دخل, *tšôṛ* «villages» دشور (mais *dáχlu* «ils sont entrés», *déšṛa* «village») [4]. Il se montre encore pour د dans le mot étranger *teftâr* «registre» = دفتر. Sporadiquement, il représente ث classique, interdentale spirante : *ütâ* «faire mal» وثى, *élhât* «être essoufflé» لهث, *menḥáit* «depuis que» من حيث; *teffâl* «natte ronde du moulin à bras» ثفال [5].

[1] Nöldeke maintient le caractère primitif du spirantisme de ذ, ث, ظ (*Beiträge z. semit. Sprachwiss.*, p. 10) ce qui me paraît le plus probable, contre Vollers, qui considère le spirantisme comme secondairement sorti d'une occlusion originelle. (*Arabisch und Semitisch*, p. 170.)

[2] Cf. Doutté, p. 51, citant des exemples tunisiens et tripolitains : aussi andalou, cf. *W. Z. K. M.*, 1892, p. 251; aussi Talcott, *Spok. arabic of. N. Marokko*, p. 568; d'intéressantes observations de source indigène ap. Delphin, p. 199; cf. au reste pour l'Arabie et le désert de Syrie, Landberg, *Ḥaḍr.*, p. 538; *Arabica*, V, 46; *Z D. M. G.*, 1887, p. 624; les lexicographes indigènes *sub* مغفور فم; فوم; aussi *Prov. et Dictons*, 266, note 1; dans tout le Maghrib فرث pour فرث (cf. *Quelques observations sur le dictionnaire de Beaussier*, sub فرث).

[3] Comp. *M. G. T.*, § 10. L'algérois *tsékra* «billet» nous offre تذكرة passé par le turc.

[4] Juif tlemcénien *tχán* «tabac» دخان; Delphin, *tšîša* = دشيشة (*Tlemcen*, p. 27, note 1); *tχîl* ʿ*âlîk* me semble bien plutôt simplement دخيل qu'une altération de تدخيل (*T. B. L.*, p. 139).

[5] *Ḥáit* a rapproché de l'omani *ḥît* (Reinhardt, p. 10); *teffâl* est de la *κοινή* algérienne (cf. *Quelques observations sur le dictionnaire de Beaussier* s. voce).

c. *d* représente généralement د classique. Il se montre pour ت classique, au contact d'une sifflante sonore subséquente : *dzîd* «tu continueras» = تزيد; *dži* «tu viendras» = تجي; il représente aussi ذ classique sans que je puisse expliquer pourquoi dans *fdég* «découdre» فتق; *défłu* «ils ont craché» تفلوا (*tféł* «il a craché» par influence de la sourde *f*). — Sporadiquement, il apparaît pour ذ classique spirant dans *genfúd* «hérisson» قنفذ, *ḥàdór* «parler» هذر, *dṛâ* «maïs» (à côté de *ḍṛâ*) ذرة [1]; *dáχχōr* «mettre en réserve» ذخر; *médṛa* «fourche» مذراة. — Le classique ثفر, qui dans tout le Maghrib a eu des fortunes diverses, a donné à Saïda, *ṭfáṛ* «croupière». — د classique, tombe fréquemment dans les noms propres formés avec *ɛâbd*, *ɛabqâder*, *ɛabmûmen*. (Comp. les classiques عبشمسي, عبقسي.)

d. *ṭ* représente ط classique; il se montre pour ت classique devant l'emphatique *ṣ* : *ṭṣóm* «tu jeûnes» تصوم; aussi, chez les ruraux d'Oranie comme dans d'autres dialectes, dans la série des noms de nombre de treize à dix-neuf (cf. *inf.*, Noms de nombre); enfin dans quelques huitièmes formes de verbes : *χṭâṛ* «choisir», *fṭṛåg* «se séparer», *ḥöṭṛåg* «être brûlé» [2]. — L'apparition de *ṭ* pour ض - ظ, classique, qui est si fréquente à Tlemcen, à Alger et dans le dialecte arabe des Berbères des Traras, est ici inconnue.

e. *ḍ* représente une emphatisation de *d* au voisinage d'emphatiques (par ex. *ḍṛâ* «maïs» à côté de *dṛâ*) ou dans des mots étrangers (*ḍöblón* «doublon») [3].

f. *ḏ̣* représente très généralement ض - ظ classique; il se montre pour ذ dans *ḏ̣öṛuok* «maintenant» اذ الوقت, *fχâḏ̣* «cuisse» = فخذ, *χḏ̣â* «prendre» = اخذ [4].

g. Au cas de contiguïté de deux dentales différentes, occlusives, ou spirantes, ou occlusive et spirante, soit à l'intérieur d'un même mot, soit à l'initiale d'un mot et à la finale du mot précédent, dans une prononciation rapide, on peut dire que l'as-

[1] *Ḥàdâṛ*, *dṛâ* déjà anciens (cf. Dozy, I, 486; II, 752).

[2] Aussi oranais, Doutté, p. 13, *aḥṭârget*, l. 14, et *mefṭörgîn*, l. 22; comp. tunisien *χṭâr* et *ḥṭâž* (saïdien *ḥöṭâž*).

[3] Comp. Landberg, *Daθinah*, I, p. 119, note 6.

[4] On peut comparer au reste pour les permutations de dentales en marocain la longue liste dressée par Fischer, *zum Wortton*, p. 277 et suiv.; *fχâð* = tlemcénien *fχâṭ*; *χðâ* à rapprocher de l'omani *χáḍ*, marocain *χâḍḍ* (*Houwâra*, p. 14, l. 2); *ðöṛuok* chez tous les ruraux d'Oranie (Delphin, VI).

similation régressive est toujours possible[1]; j'ai entendu *báʿăθ-θélθĭi̯âm* «après trois jours» بعد ثلث ايّام ($d\theta = \theta\theta$), *ĕrbăḍ ḍŏbḙ̈ĭttäh* «il attacha son sachet» ربط ظبيته (*ṭḍ* = *ḍḍ*); mais aussi la non-assimilation est très courante. Il faut faire exception pour certains concours de dentales, très fréquemment offerts par la morphologie verbale et nominale, à l'intérieur même des mots; l'assimilation y est ou régulière, ou du moins plus habituelle que la non-assimilation; ainsi :

régulière	*dt* = *tt*	*ĕrfétt*	j'ai soulevé	رفدت
	ṭt = *tt*	*ĕrbŏtt*	j'ai attaché	ربطت
	tṭ = *ṭṭ*	*ĕṭṭḙ̂ṛ*	elle vole	تطير
	td = *dd*	*ĕddâbzu*	ils se disputèrent	تدابزوا
	tθ = *θθ*	*neθθôub*	je baille	نتثاوب
	tδ = *δδ*	*ĕδδûb*	elle fond	تذوب
	tḍ = *ḍḍ*	*i̯ŏḍḍâṛbu*	ils se battent	يتضاربوا
habituelle	*θt* = *tt*	*ḥăṛŏtt*	j'ai labouré	حرثت
	δt = *tt*	*léttäh*	sa saveur	لذته
	ṭ = *tt*	*gbŏttäh*	je l'ai saisi	قبضته

A côté des moins fréquents *ḥăṛŏθt*, *léδδĕtäh*, *gbăḍṭäh*.

h. Par les exemples donnés plus haut, on a pu voir que le *t* préformatif de la vᵉ et de la viᵉ forme s'assimile constamment à une première radicale dentale *ṭ*, *θ*, *d*, *ḍ*, *d*. Il s'assimile de même dans le dialecte, comme dans d'autres, à une première radicale sifflante *s*, *ṣ*, *z*, *ẓ*, *š*, *ž*, [2]. — Enfin il faut noter l'assimilation très courante des spirantes interdentales *θ*, *δ*, *ḍ* au *š* de négation, dans les verbes : *mā i̯aḥṛŏšš* «il ne laboure pas» ما يحرث شي; *mā-ntχŏšš* «je ne me laisserai pas surprendre» ما نتخذ شي; *mā i̯egbŏšš* «il ne saisit pas» ما يقبض شي[3].

[1] On comparera aux assimilations de dentales rapportées et appréciées par les grammairiens classiques (*Sibaw.*, II, ۴۹۸, ۴۷۲ et suiv.; *Ibn Yaʿîš*, II, ۱۴۸۴), il y a entre les assimilations de dentales dans le présent dialecte, et celles qui interviennent dans le Maghrib oriental d'assez sensibles différences (cf. *M. G. T.*, § 12 *a*; *T. G.*, § 2).

[2] Ainsi en tlemcénien, tripolitain, égyptien (*Tlemcen*, p. 28, note 3); en oranais *isémma* donné par Doutté (p. 30, note 146) est non un passif, mais bien *i̯essémma* = يتسمّى (cf. aussi Bel, *Djâzya*, p. 87, 88). Les grammairiens classiques connaissent bien ces assimilations (*Sibaw.*, II, p. ۴۷۵; *Ibn-Yaʿîš*, II, ۱۳۹۲).

[3] Les grammairiens arabes signalent l'assimilation de toutes les dentales au ش (*Sibaw.*, II, ۴۷۱; *Ibn-Yaʿîš*, II, ۱۴۹۲).

i. Il est remarquable que les dentales spirantes θ, δ, $\underset{\cdot}{\delta}$ peuvent subir certaines transformations au voisinage des sifflantes; c'est une éventualité qui ne se présente pas en tlemcénien parce que ces spirantes y sont remplacées par des occlusives[1]. Le cas le plus fréquent est celui où δ, au voisinage d'une sifflante subséquente, devient nettement occlusif *d* : *smîd* « semoule » سميد; *ždéb* « se livrer à la danse extatique » جذب; *žbéd* « tirer » جبذ; *ždâm* « éléphantiasis » جذام; *žédʻa* « pouliche » جذعة; *šâdi* « singe » شاذى (?); notons aussi *žédma* « cauchemar » جثمة. — Par contre, une sifflante subséquente n'a généralement pas d'influence sur les spirantes dentales.

j. De deux dentales très voisines dans un même mot, l'une disparaît volontiers, soit par élimination pure et simple, soit par assimilation de la 1re à la 2e (avec disparition de la voyelle brève) : on aura couramment *ṛâk ĕtkéllem* « te voilà qui parles » = تتكلم; *mā -ṭṭlóbi* « tu ne demanderas pas » ما تطلب شي; *gáʻăt* « elle s'assit » قعدت[2].

V. — Labiales.

b représente ب classique; très sporadiquement, il apparaît pour م classique : *bs-elχēr* « bonsoir » مسا الخير; *bŭbnâtel* pl. de *bŭménṭel* « chaussure en peau non tannée »[3]; *šébbeb* « bâillonner (un agneau) » شمم. — Je n'ai jamais constaté chez les Ūlâd Bṛâhîm la présence du *b* spirant signalé dans les dialectes marocains[4], et fréquent dans le berbère d'Algérie (notamment dans la plupart des parlers zouaoua). Par contre, la présence après *b* occlusif, surtout après *bb*, d'un *u* furtif (–ᵘ) est bien connue du dialecte : *γrúbbᵘa* « corbeaux »; *ṛábbᵘi* « mon Dieu », etc. — Je n'ai pas constaté l'apparition de cet ᵘ furtif après la spirante *f* = ف classique; elle est, en revanche, très fréquente après la nasale

(1) Comp. *T. M. G.*, XXII.

(2) Comp. *M. G. T.*, § 13; *Tlemcen*, p. 34; *ĕtkĕllem* pour *tetkellém* nous offre un exemple déjà bien connu du Coran et des grammairiens classiques; ces derniers ont très bien entrevu l'explication phonétique du phénomène (*Ibn-Yaʻîš*, II, ١٣٩٢. *in fine* لثقل اجتماع المثلين). Très remarquable est قسنطينة déjà attesté par Edrîsi et répondant au latin *Constantina*, cf. *infra*, p. 124, n. 3); mais peut-être faut-il songer simplement à la réduction *st* à *s*, dont l'arabe, pour des mots empruntés, paraît offrir des exemples (cf. *Z. D. M. G.*, 1896, p. 64, 12).

(3) Sans parler des permutations apparues sur le champ des autres langues sémitiques, je rappelle qu'en égyptien *b* pour *m* apparaît fréquemment (Vollers, p. 17; Spitta, p. 27); aussi *busmâr* iraquois, kurde, néo-syriaque pour مسمار. Conf. aussi *J. A.*, décembre 1905.

(4) Par exemple ap. *Houwâra*.

labiale *m*, surtout après *mm* : *fúmmᵘi* «ma bouche», *ŭmmᵘŏh* «sa mère», *ṛomm*ᵘ*ân* «grenade», etc.[1].

VI. — Liquides et nasales.

Je n'examine ici que leur mode d'articulation, leurs transformations phonétiques, et je recherche dans quelle mesure *l*, *r*, *n*, *m*, du dialecte, représentent ل, ر, ن, م de la langue classique. — A propos de l'étude de la constitution syllabique, j'examinerai si l'on peut leur attribuer dans le dialecte le caractère de *sonantes*.

a. A côté de *l* non emphatique apparaît *ḷ* emphatique que les grammairiens ont connu لام مغلّظة [2]. Des phonétistes de profession pourraient seuls dire si *ḷ* saïdien est exactement, comme on l'a généralement soutenu du *l* emphatique arabe, *ł* polonais [3]; il m'a paru que son articulation vélaire, s'accompagnait d'une pression du larynx : *ḷ* emphatique apparaît ici comme dans tous les dialectes pour la prononciation du nom de *aḷḷâh* (processus psychologique). Il apparaît encore fréquemment au voisinage d'autres emphatiques : *ṣḷâ* «prière» صلاة; *ḍóḷm* «injustice» ظلم; *ṭḷâb* «demander» طلب; indépendamment de tout voisinage d'une autre emphatique, il apparaît dans les mots étrangers ou d'origine inexpliquée : *gŏḷḷâḷ* «long tambour»; *ăḷâš* ! «hélas non!» il est rare dans d'autres cas : cependant ici *góḷb* «cœur» (ailleurs *gélb*) et *góḷb* «cœur de palmier nain»; *ĕngâḷ* «charger sur son dos» *ṣăgóḷ* «entraver (monture)»; *hángâḷ* «trottiner» (on remarquera dans tous ces exemples le voisinage de *g* ou de *ng*)[4]. — Le mouillement de *l* est inconnu au dialecte; le curieux *lia*, *ĭlia* répondant au classique إلّ, إذا se retrouve chez les ruraux d'Oranie, comme dans beaucoup d'autres dialectes maghribins et orientaux (cf. *infra*, Particules). Il ne semble pas légitime de considérer cette forme énigmatique comme provenant d'un

(1) Cf. *Tlemcen*, p. 23, note 2; aussi en dehors du Maghrib (Socin, *Dīwān*, III, § 159).

(2) Signalé dans les dialectes arabes maghribins (cf. *Tlemcen*, p. 21, note 5; Doutté, p. 54); aussi en berbère (*Tazerwalt*, § 5), et chez les Bédouins de Syrie (*Z. D. M. G.*, 1858, p. 632). — Meissner (*Sprichwörter*, p. 141) parle de la prononciation *ł* de *l* devant la voyelle longue *ē*; mais le même auteur (*Gesch.*, IX, 2) parle dans ce cas d'un *mouillement* de *l*; une information plus précise serait à souhaiter (cf. au reste *Z. D. M. G.*, 1904, p. 932).

(3) Par exemple Lepsius, *Über die arab. Sprachlaute*, p. 138.

(4) A rapprocher du tlemcénien *mángḷâ* «davier» (turc منكنه). Je puis affirmer d'après de récentes expériences personnelles que *ḷ* emphatique du tlemcénien n'est absolument pas *ł* slave.

mouillement de *l* dont on ne peut relever par ailleurs aucun exemple.

b. L'existence de deux *r*, l'un emphatique *ṛ* (راء مفخّمة), l'autre non emphatique (راء مرقّقة), a été signalée accessoirement par les phonétistes arabes; et Wallin avait cherché à déterminer leur articulation respective[1]. Mais depuis, je ne vois guère que, dans l'étude des dialectes arabes, on se soit préoccupé de les distinguer. Seul, Doutté a parlé récemment, en oranais, d'un *ṛ* emphatique, et remarqué justement que les Arabes du Maghrib le distinguent fort bien[2]. En saïdien, il est très fréquent; il est *lingual* et *roulé* (حرف التكرير), jamais *uvulaire* comme le veut Wallin de son راء مفخّمة. Son point de vibration au palais me semble placé plus en arrière que celui du *r* non emphatique : *ṛ* serait gingival; *r* proprement alvéolaire. La couleur de la voyelle voisine est toujours plus sombre avec lui qu'avec *r* non emphatique; il est rare, mais non introuvable dans le voisinage de *i*, *ẹ*. — Jusqu'à quel point, l'«emphase» de *ṛ* est-elle primitive et déterminant la couleur de la voyelle; jusqu'à quel point au contraire est-elle secondaire et déterminée par la couleur de la voyelle? Jusqu'à quel point est-elle simplement dialectale; jusqu'à quel point, au contraire, représente-t-elle une prononciation déjà ancienne, négligée dans l'étude de l'arabe classique, non exprimée par le système graphique de cette langue? Ce sont autant de question pour l'instant insolubles. — Fréquemment dans le présent dialecte, la prononciation emphatique *ṛ* ou non emphatique *r* différencie deux sens d'une même racine : *bṛåd*, «il a limé»; *bréd* «il s'est refroidi»; *fṛåg* «séparation»; *fṛåg* «bandes d'oiseaux» (pl. de *férg*); *γåi̯i̯ö̦ṛ* «changer en mal»; *γệi̯i̯ẹṛ* «inspirer

(1) *Z. D. M. G.*, 1858, p. 620 et suiv.; comp. *Berichte des VII orient. Congress*, p. 97, *in fine*; cette distinction se trouverait dans d'autres langues sémitiques (*Z. D. M. G.*, 1868, p. 163, note 1; comp. Lindberg, *Semitische Lautlehre*, p. 85).

(2) Cf. Doutté, p. 54; cette distinction existe aussi en tlemcénien où j'ai eu tort de ne pas la faire précédemment. Spitta (p. 8) parle aussi de deux prononciations de ر et constate que la voyelle *a* est fréquemment prononcée pure, en égyptien dans le voisinage de *r* (p. 36; comp. Hartmann, *Arab. Sprachführer*, p. 6; Meissner, *Gesch.*, X, *in fine*; Socin, *Dīwān*, III, 175 c). Reinhardt (§ 3, 1) dit également que *a* pur apparaît après ر, mais a *kabíre* à côté de *keθira* (p. 337, l. 20; comp. aussi *id.*, § 236, 237; et Pourrière ap. *Mitteil. des Seminars für orient. Sprachen*, IV, 2, p. 207). Nöldeke remarque aussi, pour le tunisien, que *r*, tantôt donne et tantôt ne donne pas le son de *a* à la voyelle voisine (*W Z. K. M.*, 1894, p. 256); et le dialecte de Jérusalem connaît côte à côte *kbíre*, *zγíre*, (§ 212) et *bíra* (§ 2) *tisu̯ira* (§ 142) (ap. Löhr); enfin il faut songer à ce que disent les grammairiens arabes de l'influence de *r* sur l'imāla (cf. Grünert, *die Imāla*, p. 510 et suiv.).

de la jalousie»; *hâṛṛ* «avoir la diarrhée» *hérr* «grogner» (chien); *kôṛṛ* «attirer à soi»; *kérr* «traire une deuxième fois», *šâṛṛōk* «déchirer», *šérrek* «garnir de cuir filali» (*šérk*), etc. On trouvera une série d'autres exemples *infra*, p. 134 (*imāla*).

c. *ṅ* vélaire apparaît pour *n* classique, par assimilation partielle devant les vélaires *χ*, *γ*, *q*, *g* et *k*; il est fréquent aussi devant les emphatiques *ṭ*, *ṣ*, *ḏ*, ce qui pourrait peut-être fournir quelque éclaircissement relativement à la nature de ces sons[1] : *i̯ûṅḏor* «il regarde»; *i̯éṅṣaḥ* «il conseille sincèrement»; *ĕṅṭộḥọ* «nous tomberons», comme *i̯óṅgọl* «il transporte des gerbes»; *i̯éṅksa* «il s'habille». D'autre part, il n'apparaît généralement pas devant *k* suivi de *i*, *ei* (*c* cf. *supra*, p. 109); *ĕnkéi̯lu* «nous mesurons le grain». — *n* (ou *ṅ*) apparaissent sporadiquement pour *m* = م classique, suivant un processus bien connu d'autres dialectes : 1° devant des dentales dans *ĕntâŏs* «de» = متاع; *u̯ĕnta* «quand» = اى متى[2]; 2° au voisinage de palatales et à côté de vélaires dans *ĕṅχâḏ* «baratter» (à côté de *mχâḏ* = مخض), *žâsfōr elbṛânki*, «Dja'afar le Barmécide» (البرامكى); *χnâs* «boiter» = خمع[3]. D'autre part *fâṭna* pour *fâṭma* (nom propre) semble dû à une étymologie populaire (فاطنة = intelligente)[4]; et il n'est pas sûr que *ĕnbûla* «vessie», reporte au classique مبولة, et soit un exemple du changement de *m* en *n* devant labiale dont on a sporadiquement constaté des cas dans le domaine de la linguistique sémitique[5]. L'assimilation de *n* à une dentale subséquente n'apparaît pas dans le dialecte, mais est courante dans le Sahara oranais pour quelques mots très employés : *bétt* «fille» = بنت, *ttâŏs* ou *tâŏs* = نتاع (متاع), *ttá*, *ttí* «toi»[6] = انتِ. — Si-

[1] En tripolitain *ṅ* apparaît aussi devant *ṣ* (*M. G. T.*, § 12 *a*); les grammairiens arabes connaissent la prononciation «cachée» de *n* devant la plupart des consonnes (les faucales mises à part); et, par contre, devant les vélaires *χ* et *γ*, ils ne la considèrent que comme dialectale (cf. Jahn, II, p. 874; *Ibn-Yaʿîš*, II ١٣٨٢; et comp. Vollers, *Arabic Sounds*, p. 151, 152).

[2] Comp. pour tout ceci les exemples donnés ap. *Tlemcen*, p. 22, note 2, et 23; on peut ajouter encore le palestinien *sanṭ* = سمط «*acacia nilotica*» (*Z.D.P.V.*, 1899, p. 46), le maltais *γánt* = غمد «fourreau» (*Z.D.M.G.*, 1904, p. 908).

[3] *ĕmχâḏ* aussi marocain; sur *χnâs*, cf. Kremer, *Beiträge z. arab. Lexicographie* I, 52; tlemcénien *ngím*, nom propre = مقيم; *ngîl* «heure de midi» = مقيل; marocain *nkâs* «taxes» = أمكاس.

[4] Cf. *Z.D.M.G.*, 1904, p. 229, *in fine*.

[5] Cf. *Z.F. Assyriologie*, 1889, p. 374 et suiv.; tlemcénien *nbiṭa* = مبيتة et *nfiṭḥa* = مفيتحة; sur *ĕnbûla*, cf. *Mes Observations sur Beaussier*, p. 85.

[6] *bitt* pour بنت courant dans l'Irâq (Meissner, *Gesch.*, p. x, *in fine*); *tâs* pour *ntâs* est *houwāri*; et *ta* maltais a bien probablement passé par *tta* et *nta* (cf. *Z.D.M.G.*, 1904, p. 911); اتّ pour انت est fréquent ap. *Ibn-Guzmân*.

gnalons *nésri* «églantier» pour نسرين, *žnî* «fœtus» pour جنين que divers parlers maghribins connaissent; il y a là des chutes d'*n* finaux dont d'autres dialectes offrent des exemples[1].

d. *m* représente م classique; d'autre part, à l'inverse de ce qui existe dans la plupart des dialectes, il n'est pas courant du tout, chez les ruraux d'Oranie, qu'il apparaisse pour *n* classique devant les labiales[2]. *sámqâ* «griffon» qui appartient au langage des demi-lettrés, offre une permutation de *n* classique en *m*, pour moi inexplicable (عنقا). Signalons ici comme dans tout le Maghrib *χámmem* «réfléchir» au lieu du خمّن des dialectes orientaux[3]. Sporadiquement *m* remplace *b* : dans *muqrâž* «cafetière» = بقراج, d'origine étrangère, *lāqâm* «nom patronymique» (rare) = لقب, du langage administratif; *samṛāníia* «langue hébraïque» = عبرانية de la langue des demi-lettrés; j'ai dit ailleurs que dans ce dernier mot, la transformation avait son origine dans une étymologie populaire[4].

e. Se montrent régulièrement les assimilations *nr* = *rr*, *lr* = *rr*, *ln* = *nn*, *nl* = *ll* : *idáχχeṛ-ṛǫḥa fīgǫ̂lbi* (يدخل روحه) «il s'introduit dans mes bonnes grâces»; *turgṣónna* (ترقص لنا) «tu vas danser pour nous»; *llémmed* (نلمّد) «je rassemble». L'assimilation *rl* = *ll* apparaît dans le seul verbe, très employé, *dâr*, *idîr* «faire» lorsqu'il est suivi des affixes régimes indirects : *ĕndîllek* «je te ferai» *dâllāh*; «il lui fit»[5]. Isolées sont les assimilations *lš* = *šš* dans le futur du verbe اكل : *mā-iâkúšš* «il ne mange pas» à côté de *mā iâkúlš*, et *nš* = *šš* dans *mā-kášš* «il n'y a pas», *kâšši* «y a-t-il?», du verbe *kân*. Enfin l'*n* final de la préposition *men* «de» et du substantif *ben* «fils» s'assimilent aux sifflantes, dentales et vélaires *bâqqâd-*

(1) *nesri*, *žnî* ap. Dombay, p. 11; cf. aussi sur *žnî*, Fleischer, *Über Dozy's Supplement*, p. 24; sur les chutes d'*n* finaux en maltais, Stumme, *Malt.*, p. 85, § 10; que faut-il penser des duels andalous *rajulai*, *duffetéy*, etc. donnés ap. *Pedro de Alcala*, p. 8?

(2) Comp. *Tlemcen*, p. 27.

(3) C'est par خمن que me semble s'expliquer en effet *χámmem* (cf. Dozy, I, 403), bien plutôt que par غمم avec changement du *χ* sourd en *γ* sonore comme le propose Bel (*Djázya*, p. 55, note 1); mais une contamination de √خمن par √غم «causer du souci» est possible; et par là s'expliquerait la transformation en *χámmem*; d'autre part *χámmem* est aussi iraqois (Meissner, *Gesch.*, p. 121).

(4) *laqam* = لقب aussi marocain (Dombay, p. 10); sur *samṛāníia* rattaché à la sourate آل عمران et que connaît déjà Ǧawâliqi (*χaṭa'*, p. 145), cf. *Quelques observations sur le dictionnaire de Beaussier*, p. 49.

(5) Comp. *M. G. T.*, p. 205.

dûr = بن قلّور; *baχχâld* = بن خالد; *bŏṭṭâhaṛ* = بن طاهر; *besslĕi-mân* = بن سليمان, etc. — Cf. sur la préposition *mén*, *infra*, LES PRÉPOSITIONS.

f. Les permutations des liquides et nasales *l*, *r*, *n*, sont ici fréquentes comme dans tous les dialectes : à côté de *γlém* «mouton» = غنم, *χêli* «giroflée» = خيرى, *γêĭl* «seulement» = غير comme en tlemcénien, citons *mâṛžen* «vase en fer-blanc» = مرْجل; *mâžen* «bassin d'eau» = ماجل; *qāẓâḷ*, «chaudron» = turc قزان (Sud oranais *qâẓâṛ*), etc.[1].

g. Il arrive ici, comme dans d'autres dialectes, que de deux *l*, de deux *n*, très voisins, dans un même mot ou dans un complexe de deux mots, l'un se dissimile, ou s'assimile à une autre consonne, ou soit supprimé[2]. Ainsi, 1° *dissimilation* : *zénzla* «tremblement» = زلزلة; *sénsla* «chaîne» = سلسلة; peut-être aussi *fenžâl* «tasse» = فنجان; *bŭméntel* «chaussure en peau non tannée» (Beaussier, بومنتن)[3]; 2° *suppression* : *ṛsŏḷḷâh* «envoyé de Dieu» رسول الله; *lŭmnâmes* «avant-hier» الاولمن امس (à côté d'autres formes, cf. *infra*, LES ADVERBES) *gâlăh* «elle lui dit» قالت له[4]; 3° assimilation à d'autres consonnes *ŏkkŭll* «le tout» الكلّ; *gúttlăh* «je lui ai dit» قلت له, à côté de *gútlŏh*; *ɛáddna* «chez nous» عندنا, à côté de *ɛádna*; tous les cas de suppression ou d'assimilation à d'autres consonnes nous sont offerts par des vocables ou des complexes d'un usage extrêmement courant dans le dialecte; pour ce qui est de *ɛáddĕna*, *ɛádna*, il est à remarquer que d'autres dialectes connaissent la chute de *n* dans la préposition عند, ou son assimilation au *d* avec d'autres suffixes personnels

[1] On trouve déjà de nombreux exemples de permutations de liquides ap. Ǧawâliqi, *χaṭa'* (notamment p. 138).

[2] Cf. Meillet, p. 18.

[3] Tous ces cas sont aussi tlemcéniens; peut-être la permutation des liquides dont j'ai parlé au paragraphe précédent suffirait-elle à expliquer *fenžâl* et *bŭméntel* comme elle explique *mâžen* et *qāẓâl*. قسنطينة «Constantine» est prononcé à Tlemcen *qsolṭêna*, et dans l'Est algérien *qsamṭêna* (cf. Brockelmann, *Gesch. d. arab. Litteratur*, II, p. 241, n. 1); il y a visiblement eu dissimilation en *m*, *l* du premier des deux *n*.

[4] Voir ap. *Tlemcen*, p. 33 et 34, des exemples de ce phénomène dans divers dialectes; comp. *M. G. T.*, p. 208, 209; *gîtlek* = قلتلك est aussi iraqois (Meissner, p. x, *in princ.*) et *'išân* «signe» = نيشان dans le même dialecte (*id.*, p. 212) peut aussi être cité ici; *ḥaná*, *âḥna* «nous» très répandu dans les dialectes est peut-être issu par une suppression analogue du très ancien نحنا (cf. *infra*, LES PRONOMS PERSONNELS). Certaines altérations connues de la langue classique ont été expliquées par le même phénomène (cf. *Z. D. M. G.*, 1904, p. 169; 1905, p. 625; peut-être faut-il ajouter سامراء = سر من رأى).

que *ᵹa*[1]; mais à Saïda je n'ai constaté qu'avec ce suffixe la réduction à *ᵹadd*, *ᵹad* (toujours *ᵹándkum*, *ᵹándhum*); et l'« homœophobie » des liquides me semble la seule explication de ce fait.

DEUXIÈME PARTIE.

VOYELLES.

I. — Semi-voyelles et diphtongues.

Les semi-voyelles sont *u̯*, *i̯*.

a. *u̯*, en règle générale, provient dans le dialecte d'un وْ classique; et *i̯* d'un يْ classique : j'ai dit plus haut que dans quelques cas *u̯* et *i̯* dialectaux représentent un ء classique (cf. *supra*, p. 103, 105).

Il faut signaler quelques permutations entre les deux semi-voyelles :

α. *u̯* apparaît là où *i̯* semblerait naturel, en tenant compte de la langue classique, dans trois groupes de vocables :

1° Dans les diminutifs de فُعَيْل, فُعَيْلَة *c*^{1}*u̯*^{2}*ĕĭc*^{3}, *c*^{1}*u̯*^{2}*ĕĭc*^{3}*a* et non *c*^{1}*i̯*^{2}*ĕĭc*^{3}, *c*^{1}*i̯*^{2}*ĕĭc*^{3}*a* (cf. *infra*, le nom; singulier; diminutifs).

2° Dans les diminutifs de فَيْعَل, فَيْعَال : *c*^{1}*u̯*^{2}*ĕĭc*^{3}v*c*^{4}, *c*^{1}*u̯*^{2}*ĕĭc*^{3}*ic*^{4}, et non *c*^{1}*i̯*^{2}*ĕĭc*^{3}v*c*^{4}, *c*^{1}*i̯*^{2}*ĕĭc*^{3}*ic*^{4} (cf. *infra*, *id.*)

3° Dans les pluriels de فَيْعَل, فَيْعَال : *c*^{1}*u̯*^{2}*āc*^{3}v*c*^{4}, *c*^{1}*u̯*^{2}*āc*^{3}*ic*^{4} et non *c*^{1}*i̯*^{2}*āc*^{3}v*c*^{4}, *c*^{1}*i̯*^{2}*āc*^{3}*ic*^{4} (cf. *infra*, pluriels internes).

Je ne vois pas au reste à ces permutations de cause proprement phonétique. Je dirai plus loin pourquoi je les considère comme d'origine analogique.

β. *i̯* apparaît là où *u̯* semblerait naturel dans deux groupes de vocables :

1° Dans les pluriels de فاعل *c*^{1}*ii̯*^{2}*āc*^{3} (*c*^{1}*vi̯i̯*^{2}*āc*^{3}), et non *c*^{1}*ūu̯*^{2}*āc*^{3} comme ils sont le plus souvent dans la langue classique (cf. *infra*, pluriels internes).

2° Dans des formes verbales فَعَّل, تَفَعَّل provenant de racines concaves, à média و dans la langue classique : *hĕi̯i̯en* « faciliter »

(1) *ᵹad*, *ᵹadd* = عند. courant ap. *Houwāra* et avec les affixes consonantiques en iraqois (Meissner, *Gesch.*, § 42 *e*).

(√هون); *qǭi̯i̯em* «faire lever» (√قوم); *fé̄i̯i̯ǫq* «éveiller» (√فوق); *tqǭi̯i̯ed* «devenir caïd» (√قود); etc. Il s'agit dans la plupart des cas de formes secondaires dialectales, tirées soit d'adjectifs, soit de 1res formes dialectales provenant de IVe formes classiques (par exemple *fâq*, *ifiq* «s'éveiller» = class. أفاق, يُفيق), etc.[1] (cf. *infra*, VERBE CONCAVE).

γ. En dehors de ces permutations observables dans des groupes de vocables, il en existe, en très petit nombre, d'isolées : citons le pluriel *ṡǭu̯âd* du dialectal *ṡdud* «cheval» (on attendrait *ṡǫ̆u̯âd* s'il s'agit bien d'un أفعال[2]); citons aussi de la racine √وسع, la ve forme *tu̯éssaɛ* et la xe *stė̄isaɛ* «se mettre à l'aise» (classique توسّع, استوسع); mais je crois à des formations secondaires provenant de *tisâɛ* «état d'aisance», réduction dialectale de اتّساع[3]; *u̯óggǫ̈δ* «faire réciter la profession de foi à un mourant» qui reporte au classique يقّظ[4] et *u̯ómmen* «mettre le corps sur le côté droit dans la tombe» qui reporte à يمّن.

b. Le وْ, le يْ classique, le *u̯*, *i̯* dialectaux provenant de ء classique, ont dans le dialecte un caractère consonantique, en syllabe *fermée* : *u̯âqt* «temps» = وقْت; *i̯ǫ́χrež* «il sort» = يخرج; *i̯âmes* = أمس; *u̯âš* = أيّ شيء. Cependant un *u̯*, un *i̯* suivis d'une voyelle brève, en syllabe fermée, peuvent lorsqu'ils sont consécutifs d'une voyelle, surtout longue, laisser s'évanouir la voyelle brève qui les affecte et s'adjoindre sous la forme *u*, *i* à la voyelle antécédente comme deuxième élément d'une diphtongue. Ce phénomène sera étudié plus loin à propos du RÔLE DES SONANTES DANS L'ÉCONOMIE SYLLABIQUE.

c. En syllabe *ouverte*, là où les semi-voyelles *u̯*, *i̯* étaient dans la langue classique, suivies d'une voyelle brève, elles perdent dans le dialecte leur voyelle, se réduisent à *u*, *i* (cf. aussi *infra*,

[1] L'andalou en connaissait déjà un certain nombre; cf. au reste mes *Observations sur le dictionnaire de Beaussier*, p. 92, *sub* هيّن.

[2] Aussi Sud-Algérien, cf. *R. A.*, 1904, p. 40; comp. احياش pl. de حوش ap. SONNECK, *C. M.*, II, 2e fasc., p. 24.

[3] Aussi ap. BEAUSSIER, تيسع, p. 734; la racine وسع connait au reste d'autres formations secondaires : *tasiɛ* «de loin» existe ici comme à Tlemcen (comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 304); comp. l'énigmatique *tâsii̯e* de SOCIN, *Mar.*, p. 44, note 104.

[4] Comp. DELPHIN, p. 45, 46; aussi marocain, cf. SONNECK, *C. M.*, p. 27 g.

p. 146) : initiale, *imîl* « il penche » = يميل; *ulîma* « festin = وليمة; médiale, *iséiibu* « ils lâchent » = يسيّبوا; *télutäh* « son marc de café » = تلوته; finale, *žédi* « chevreau » = جدي; *žérọ* « petit chien » = جرو. Mais lorsqu'un voisinage nouveau remettra en syllabe fermée la semi-voyelle devenue *u*, *i*, elle reprendra sa valeur consonantique : *žédii* « mon chevreau » (*žédi* + *i*); *žérụäh* « son petit chien » (*žerọ* + *äh*); *ḥaiḥâịa* « traqueurs » (*ḥaiḥâi* + *a*).

d. La semi-voyelle *ụ* consécutive d'une labiale *b*, *f*, *m*, se réduit dans le dialecte; il se trouve ainsi que deux groupes de phonèmes, d'origine classique distincte, aboutissent à un seul groupe dans le dialecte : savoir, 1° les labiales *b*, *m*, après lesquelles s'est développé un ᵘ furtif (cf. *supra*, p. 119); 2° les complexes *bụv*, *fụv*, *mụv*; et, en fait, quoique pour indiquer précisément leur diversité d'origine, je note dans ma transcription les premiers par *b*ᵘ, *m*ᵘ, et les deuxièmes par *bụ̆*, *fụ̆*, *mụ̆*, il n'y a pas pour mon oreille entre les deux de différence appréciable.

D'autre part, il est très fréquent, qu'outre la réduction de la semi-voyelle, il apparaisse un redoublement de la labiale antécédente; et encore, devant *m* initial surtout, une voyelle prosthétique *ŭ*, *ŏ*, *ö̆*; ainsi :

mụ̆âlîn, *mmụ̆âlîn*, *ŭmmụ̆âlîn* au lieu de *mụâlîn* « maîtres »; *mụ̆ẹ̄is*, *mmụ̆ẹ̄is*, *ŭmmụ̆ẹ̄is* au lieu de *mụẹ̄is* « petit couteau »; *bụ̆âda*, *bbụ̆âda*, *ŏbbụ̆âda* au lieu de *bụâda* « bidons »; *bụ̆ẹ̄ita*, *bbụ̆ẹ̄ita*, *ŏbbụ̆ẹ̄ita* au lieu de *bụẹ̄ita* « petite chambre »; *fụ̆âgîg*, *ffụ̆âgîg* au lieu de *fụâgîg* « figuigiens »; *fụ̆ót*, *ffụ̆ót* au lieu de *fụót* « foutas ».

Je n'ai pas constaté la disparition complète de la semi-voyelle (*mâlîn* ou *mmâlîn*, *fâgîg* ou *ffâgîg*) qui se montre en tripolitain; mais il est possible qu'elle se montre dans d'autres dialectes algériens; et l'orthographe des textes vulgaires jusqu'ici publiés semble en offrir des exemples[1].

Les Diphtongues du dialecte considéré sont :

1° Des diphtongues à premier élément *long* : *ẹ̄i*, *ī̦e*, *âi* (avec comme variantes *ǟi*, *ë̄i*), *âu* (avec comme variantes *å̄u*, *ȫu*).

2° Des diphtongues dont les deux éléments sont brefs *ẹi* (*ai*, *ẹi*); *au* (*ou*, *öu*).

[1] Cf. l'exposé complet de la question pour le tripolitain ap. *M. G. T.*, § 17; aussi *T. G.*, p. 65; mes *Observations sur le dictionnaire de Beaussier*, sub لبة, فالية; Sonneck, *C. M.*, I, 39 f; 41 e; 138 e; 154 g; Kampffmeyer, p. 233, n. 3; p. 236, l. 12, *mmŭḍḍas*.; aussi en marocain *ŭmmǟlîn* pour *mụâlin*, ap. Fischer, *M. S.*, 38, *in fine*.

Les diphtongues sont fréquentes; elles apparaissent parfois dans des cas où la langue classique avait une voyelle longue, et sont alors sûrement secondaires. Elles apparaissent d'autre part très généralement là où la langue classique connaissait une diphtongaison ـَيْ, ـَوْ. Ce fait, s'il s'agissait réellement d'une conservation directe de la diphtongue classique, ferait assigner au saïdien, une place à part parmi les dialectes arabes modernes[1]. Mais je dois avouer qu'en envisageant, d'une part la réduction habituelle des diphtongues classiques dans la plupart des dialectes, des autres langues sémitiques[2], en constatant de l'autre, la fréquence dans le dialecte de diphtongaisons incontestablement secondaires, je suis tenté, dans bien des cas, de considérer comme secondaire aussi, la diphtongue qui apparaît en saïdien, là où la langue classique en connaissait une; elle serait sortie, par un processus que connaissent d'autres idiomes, d'une voyelle longue, réduction *primaire* de la diphtongue classique.

a. Diphtongue *ẹi* :

α. Et tout d'abord *ẹi* représente très généralement dans le dialecte le classique ـَيْ; plus exactement, c'est même *ẹĭ* qu'on entend avec un deuxième élément *ĭ* très bref: *kŭbẹĭš* «petit bélier», كُبَيْش, *bẹĭt* «chambre», بَيْت; *mšẹĭt* «je suis parti» مشَيْت. D'autre part, on entendra plus rarement *kŭbệš, bệt, mšệt;* je suis porté à croire que cette dernière forme, peu fréquente dans le dialecte, mais répandue dans les parlers sahariens[3] comme en tripolitain est la forme première issue des classiques كُبَيْش, بَيْت, مشَيْت; et que la forme habituelle *kŭbẹĭš*, etc., est le produit d'un iotacisme secondaire. Il se pourrait qu'à l'autre bout du domaine de l'arabe, l'iraquois nous offrît le même phénomène[4].

(1) Il n'y a guère que certains parlers de Syrie et de Palestine qui connaissent régulièrement la non-réduction des diphtongues classiques (cf. Oestrup, p. 128, rectifiant Hartmann, *Sprachführer*, p. 6; aussi Poussière, *Étude sur le langage vulgaire d'Alep*, ap. *Mitt. des Seminars*, IV$_2$, p. 210.

(2) Réduction en égyptien, en omāni, dans le désert de Syrie, dans l'Arabie centrale, et pour le Maghrib en tripolitain et en tunisien; comme en hébreu et en araméen.

(3) Toutefois Kampffmeyer dans ses textes sud-algérois a fréquemment *ẹĭ* pour *ai* classique.

(4) Cf. Meissner, *Gesch.*, p. xii «im Allgemeiner wird die Diphtonge des *ê* mit nackklappenden *ĭ* gehört» (mais Weissbach, *Z.D.M.G.*, 1904, p. 935, donne comme représentant le plus fréquent du classique ـَيْ, un dialectal *iẹ*); on comparera pour le maltais Stumme, *Malt. Studien*, p. 75 et 101. Cf. au reste pour la réduction de *ai* à *ẹ*, Sievers, § 764; et pour la diphtongaison secondaire de *i* en *ẹi*, *id.*, § 768.

β. Des diphtongaisons secondaires comme celle de *ṭḙ̄ĭn* «argile» (class. طين); *ṭḙ̄ĭgân* «sortes de tapis» (class. طيقان); *qḙ̄ĭma* «valeur» (class. قيمة); *ṣḙ̄ĭfa* «aspect» (صيفة, class. صفة) s'expliquent, à mon sens, par l'influence de la consonne précédente. On verra plus loin (*inf.*, p. 136, 137), qu'après les emphatiques et le *q*, l'ī sonne *ḙ* ou *ę*; un iotacisme secondaire encore a tiré de *ṭḙ̂n*, *ṣḙ̂fa*, *qḙ̂ma* les formes diphtoniques que je viens de citer. On trouve fort peu de diphtongaisons secondaires après d'autres consonnes que les emphatiques; néanmoins je dois citer les curieux *nḙ̄ĭf* «nez» (*nîf* dans le reste du Maghrib) et *fḙ̄ĭl* «éléphant» (class. فيل). Pour le premier, on peut songer soit à l'origine انيف proposée par Vollers, soit à une contamination déjà par moi signalée avec le classique نَيِّف «ce qui dépasse»[1]. Pour le second, je ferai remarquer que le nom de l'éléphant n'est pas, bien entendu, un mot du vocabulaire courant dans le dialecte; il n'est guère conservé que dans des proverbes où l'animal est pris comme type de vigueur et de férocité[2]. Une emphatisation par diphtongaison, dans ce vocable quasi étranger, éveillant une idée de force redoutable, peut être tenue pour assez vraisemblable : et il s'agirait là, moins de phonétique que de psychologie.

γ. Des diphtongaisons secondaires en *ḙ̄ĭ* apparaissent avec le *ressaut* (cf. *inf.*, p. 147, *in fine*) : *żeddḙ̄ĭti* «ma chevrette», جديتي; *rtebḙ̄ĭtek* «ton éducation», تربيتك, etc. On entendra aussi, du reste *żeddḙ̂iti*, et *żeddîti* (comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 37).

b. Diphtongue *ı̄ę̆* (fréquemment nasalisée).

Cette «fausse diphtongue»[3] est naturellement toujours secondaire; elle apparaît dans un seul cas : pour *ī* classique placé, dans l'intérieur d'une même syllabe, devant une emphatique : *bīę̆ḍ* «blancs» (class. بيض); *sṛāmīę̆ṭ* «chiffons» (class. شراميط); *ṣbę̆ībīę̆ṭ* «paire de mauvais souliers» (class. صُبَيبيط); mais l'emphatique n'appartenant plus à la même syllabe, on aura *bîḍę* «mes blancs»; *sṛāmîṭah* «ses chiffons». On voit que le dernier élément *ę* n'est pas sans quelque rapport avec le *patakh* furtif qui apparaît entre les voyelles longues et les faucales *ḥ*, ʿ (cf. *inf.*, p. 162).

[1] Cf. *Z. D. M. G.*, 1896, p. 334; et mes *Observations sur le dictionnaire de Beaussier*, p. 89.

[2] Par ex. *men iséllĕkek bḙ̄ĭn elfḙ̄ĭl yulṛámqâ* «qui pourrait te faire échapper lorsque tu es pris entre l'éléphant et le griffon (عنقاء)», se dit d'un individu pris entre deux alternatives également mauvaises.

[3] Cf. Sievers, § 418.

La diphtongue *ī̯ẹ̆* nous offre, à tous égards, dans sa constitution, dans les conditions de voisinage consonantique qui la font apparaître, l'exacte contre-partie de la diphtongue *ẹ̆ī*. La fin de la voyelle longue *ī* est influencée par le voisinage de l'emphatique et devient *ẹ̆* (ou *ę̆*)[1]. Parfois, au reste, cette influence se fait sentir pendant toute la durée d'émission de la voyelle, et l'on a ainsi *bẹ̄ḍ*, *ṣṛāmẹ̄ṭ*, etc.

c. Diphtongue *āi* (*ǟi*, *ēi*).

Cette diphtongue qui est fréquente dans le dialecte provient d'un ـَاي classique[2]; *āi* se rencontre après les consonnes emphatiques, le *q*, les faucales *ʿ*, *ḥ*, souvent après les vélaires *χ* et *γ*; *ǟi*, *ēi* sont des variantes, habituelles après les autres consonnes et qui nous offrent des assimilations vocaliques, plus ou moins prononcées (cf. *infra*, p. 143) : *qāidāh* «son caïd», قايدة; *zuǟili* «mes bêtes de somme», زوايلى; *mā-iχammémš* «il ne se préoccupe pas», ما يخمّم شى; *žēi*, جاى, *mēida* «petite table», مايدة. Par ces exemples, on peut voir que ces combinaisons diphtoniques interviennent surtout au cas où le ى consécutif de *ā* se trouve en syllabe ouverte, et a par suite perdu dans le dialecte, et la voyelle brève qui l'affectait, et son caractère consonantique. Mais, on verra d'autre part plus loin (cf. LES SONANTES DANS L'ÉCONOMIE SYLLABIQUE, p. 159) qu'il arrive fort bien dans le dialecte à un *i̯* vocalisé en syllabe fermée, de perdre la voyelle brève qui l'affecte et son caractère consonantique, pour former avec un *ā* antécédent une des combinaisons diphtoniques indiquées plus haut : *qāid* «caïd», *zuǟil* «bêtes de somme», sont parfaitement possibles, et aussi *mā-idχóli* «il n'entrera pas», ما يدخل شى.

d. Diphtongue *āu* (*ǟu*, *ōu*).

Elle est toujours secondaire et provient de ـَاو classique, dans des conditions identiques à celles où *āi*, étudié plus haut, provient de ـَاي[3]. *āu* apparaît après les faucales *ʿ*, *ḥ*; *ǟu*, fré-

[1] *ī̯ẹ̆* apparaît sporadiquement sur le champ des dialectes arabes; d'abord en maltais, c'est dans cette diphtongue que se résout l'*imāla* (*ā*, *ǟ*, *iẹ̆*), cf. STUMME, *Malt. Studien*, § 16; puis dans l'Irâq, suivant WEISSBACH *ie* est l'habituel représentant de *ai* classique (*Z. D. M. G.*, 1904, p. 934, 935); et aussi chez les *delém* (cf. SOCIN, *Dīwān*, III, p. 88 *e*); à Alger, je l'ai entendu pour *é* français dans la bouche des indigènes : ainsi chez les crieurs de journaux *lẹnōfīẹ̆l* «les Nouvelles».

[2] Comp. pour le tunisien *T. M. G.*, p. XXVII; aussi ap. FISCHER, *Mar. Sprich.*, passim, *kāin*, *mlāika*, etc.

[3] Comp. *M. G. T.*, § 15, Remarque I; FISCHER, *Mar. Sprichwörter*, passim, p. ex. *iʿāunk*, p. 31, l. 6.

quemment après les emphatiques et *q*; *ŏu* nous offre une assimilation vocalique partielle, courante après les autres consonnes : *ĕnᵉâunek* «je t'aiderai», نعاونك; *bqâu* «ils sont restés»; *žṛâu* «jeunes chiens» (pl. dialectal de *žẹṛọ* = جَرْو); *žrôu* «ils ont couru»; *žôu* «ils sont venus»; et aussi *ĕnᵉâun* «j'aiderai» (à côté de *ĕnᵉâuŏn*); *žrō-uslék* «il courut et échappa» (à côté de *žrí wuslék*).

c. Diphtongues *ai* (*äi*, *ĕi*, *ẹi*) *ẹi*, *ĕi*.

α. La diphtongue dialectale *ai* à premier élément bref, représente la diphtongue classique ـَي, après les faucales ع et *ḥ*; il n'y a jamais alors apparition de la diphtongue *ĕi* qui représente d'ordinaire dans le dialecte le classique ـَي : *ᵉáin* «œil»; *ᵉáib* «vice»; *ḥáit* «depuis que» (class. حَيث); *ḥái* «vivant».

β. La diphtongue dialectale *éi*, *ẹi* (*ai*, *äi* sont des variantes dues à l'influence de la consonne précédente) représente la diphtongue classique ـَي, dans les cas où elle est immédiatement suivie d'un *i* consonne (class. ـَيّ) : *γáiiŏr* «changer en mal», غَيَّر; *béiien* «montrer clairement», بَيَّن; *méiiet* «mort», مَيِّت; *léiiĕn* «flexible», لَيِّن; *kütéiieb* «petit livre», كُتَيِّب; etc. Je considère alors la diphtongue dialectale comme le représentant direct de la diphtongue classique, en considérant les nombreuses analogies offertes par d'autres dialectes[1].

γ. On peut parfois entendre *ẹi* pour *éi*, *ai* (*äi*, *éi*) pour *āi* (*ǟi*, *ēi*), dans les divers cas, où les diphtongues à premier élément long se montrent dans le dialecte (cf. *supra*, 128-130). Signalons aussi *ḥáiṭ* «mur», jamais *ḥâiṭ*, qui reporte au classique حائط (ainsi *ai* dialectal pour ائ classique)[2].

δ. Les diphtongaisons secondaires de ī classique en *ai* (*äi* *éi*) sont extrêmement rares dans le dialecte; on entend ici *ᵉîsa* «Jésus», classique عِيسَى; *ᵉîd* «fête», classique عِيد et non les formes diphtoniques *ᵉáisa*, *ᵉáid* d'autres dialectes. Mais il faut noter l'apparition d'une diphtongue *ĕi*, *ẹi* à premier élément très bref, à l'initiale des mots, où la langue classique avait ي suivi d'une voyelle brève en syllabe ouverte : *ĕibés* «il s'est desséché» (يَبِس), *ĕitîm* «orphelin» (يَتِيم). Le processus phonétique de cette

[1] Égyptien (SPITTA, § 17 *b*); omâni (REINHARDT, § 5), arabique (SOCIN, *Diwan*, § 176 *b*); tripolitain (*M. G. T.*, § 18); palestinien (LÖHR, § 56, 154).

[2] Tunisien, *ḥîṭ* (*T. M. G.*, p. XXVII); égyptien, *ḥêṭ*; à Tlemcen aussi, *ḥáiṭ* (*Dialecte de Tlemcen*, p. 36).

diphtongaison secondaire sera étudié plus loin à propos du rôle des SONANTES DANS L'ÉCONOMIE SYLLABIQUE DU DIALECTE.

f. Diphtongue ou (öu, au, åu).

α. ou ou öu est l'habituel représentant dans le dialecte du classique ـَو; le premier élément ne m'a jamais semblé long, à l'inverse de celui de ẹ̄i représentant le classique ـَي[1]. On verra plus loin que la réduction de ـَو à ō, fréquente dans les dialectes, est en saïdien fort rare, et je tiens ou, öu pour le représentant direct de la diphtongue classique; la modification du premier élément, par rapport à celui de la langue classique, (o, ö pour a) est le résultat d'une assimilation vocalique partielle (cf. *infra*, p. 143); au apparaît après les faucales ꜥ, ḥ; åu fréquemment après les emphatiques et les arrière-vélaires : *lóun* «couleur», *nǫ́u* «pluie», *ꜥáura* «borgne» (fém.), *ḥáula* «louche» (fém.), *ṣåum* «jeûne».

β. On peut parfois entendre au pour āu; åu, öu pour ǡu, ȫu, dans les divers cas où les diphtongues à premier élément long se rencontrent dans le dialecte (cf. *supra*, p. 130, 131).

γ. Les diphtongaisons secondaires de ū classique en ou (au, ou) sont rares dans le dialecte. Cependant une diphtongaison de cette nature peut apparaître lorsque ū est immédiatement suivi d'un u̯ consonne (class. ـُوّ) *ꜥdóuu̯a* «ennemie» (عَدُوَّة) *mṛóuu̯a* «humanité» (مُرُوَّة) *hóuu̯a* «lui» (هُوَّ cf. *infra*, LES PRONOMS)[2]. Une diphtongaison dialectale peut aussi apparaître en cas de «ressaut». Mais seulement, semble-t-il, après une vélaire ou une faucale : *daꜥꜥáuti* «mon affaire», دَعْوَتِي; *ṛaγγáutäh* «son écume», رَغْوَتَهْ; *qåhhóutek* «ton café», قَهْوَتَكْ; tandis que *kessûti* «mon vêtement»; *šekkûtek* «ta baratte»[3].

Enfin il faut noter l'apparition d'une diphtongue ŏu, ǫu à premier élément très bref, à l'initiale des mots, là où la langue classique avait و suivi d'une voyelle brève en syllabe ouverte : *ŏuṣál* «il est parvenu», وَصَل; *oulìi̯a* «femme», وَلِيَّة, etc. (cf. *infra*, LES SONANTES DANS L'ÉCONOMIE SYLLABIQUE).

[1] Tandis qu'il est long en iraqois (cf. MEISSNER, *Gesch.*, § 4; et *Z.D.M.G.*, 1904, p. 934); et qu'en maltais le deuxième élément est très bref (Cf. *Malt. Studien*, § 19).

[2] Dans tous ces cas, le tlemcénien connaît aussi une diphtongue; j'ai également relevé *ꜥadau̯u̯i* = عَدُوَّة dans la *Neuarab. Volkspoesie* de LITTMANN.

[3] En tlemcénien dans tous ces cas il y a diphtongaison (*Dialecte de Tlemcen*, p. 37).

II. — Voyelles longues.

a. Voyelle longue *ā*.

ā pur du dialecte représente : à l'intérieur des mots : اَ , أ , آ de la langue classique, dans le voisinage immédiat des vélaires χ, γ, après des faucales ɛ et ḥ, fréquemment dans le voisinage de ṛ emphatique : *χâl* «oncle maternel», *γâböṭ* «désireux de», *ɛâm* «année» *èntâḥḥa* «d'elle», *fâṛ* «souris». A la finale des mots il représente اَ , أ , اء , ىَ, classiques, dans tous les cas où ils ne sont pas immédiatement précédés d'une emphatique (sauf ṛ) ou de *q*.

â apparaît au lieu de *ā* pur, comme représentant des mêmes combinaisons classiques, lorsqu'elles se trouvent dans le voisinage immédiat d'une emphatique ou de *q* : *ṛâṣ* «tête», *χṭâ* «faute», *ṣâm* «il a jeûné»; *γâḍ* «il a offensé». Ce processus est habituel dans tous les dialectes et déjà noté par les grammairiens arabes.

ä pour *ā* pur constitue le phénomène bien connu de l'*imāla*; elle est très fréquente et très marquée dans le dialecte; il sonne par là à l'oreille tout autrement que le tlemcénien où cependant je dois reconnaître qu'une légère *imāla* intervient plus fréquemment que je ne l'ai marqué dans mon *Dialecte de Tlemcen*[1]. L'*imāla* se montre très diversement sur le champ des dialectes arabes, tantôt habituelle, tantôt très rare, tantôt prononcée, tantôt à peine sensible. Elle apparaît nettement comme une particularité dialectale : aussi bien, comprendra-t-on qu'il ne faille guère, pas plus en saïdien qu'ailleurs, songer à retrouver l'application des règles précises, mais peut-être un peu artificielles, que lui ont assignées les grammairiens arabes. Je crois simplement pouvoir, sur le terrain du saïdien, marquer les quelques points suivants :

1° L'*imāla* apparaît presque généralement dans l'intérieur des mots, lorsque *ā* n'est pas dans le voisinage immédiat d'une emphatique ou de la vélaire *q*; elle n'apparaît pas après la faucale ɛ; elle n'apparaît que rarement après ḥ, χ et γ, et comme je le dirai plus loin, sous l'influence d'un *r* subséquent. Elle apparaît fort bien devant ḥ et ɛ, mais alors s'accompagne d'un *patakh* furtif qui s'intercale entre *ä* et la faucale, aussi longtemps que les deux demeurent dans la même syllabe : *bäöɛ* «il a vendu»;

[1] L'*imāla* apparaît aussi en oranais (Doutté, *Un texte arabe*, p. 55 et 64), et dans les dialectes bédouins du Maroc (Houwâra, Mogador), tandis qu'elle est rare dans les dialectes marocains citadins (par ex. dans les textes des *Mar. Sprichwörter* de Fischer et des *Geschichten aus Tanger*, de Meissner).

ĕntåŭı «de», *blåŭı* «couvercle»; *låăḥ* «il a jeté»; *fåŭḥ* «il a exhalé»; *riåăḥ* «vents», etc.[1].

2° Le ر suivant qu'il est *ṛ* emphatique ou *r* non emphatique a une influence marquée sur un اَ qui le précède ou qui le suit : *ṛ* empêche toujours *l'imāla*, *r* la fait apparaître là même où on ne la rencontre pas d'ordinaire, après la faucale *ḥ*, les vélaires *γ* et *χ* : ainsi *ḥår*, *ïḥẹr* «il a été stupéfait»; *γår*, *ïγẹr* «il a été jaloux»; *deχχår* «qui fait des provisions»; *χärχår* «blagueur», etc. Il est intéressant de rappeler que les grammairiens classiques ont déjà attribué une influence au ر sur l'*imāla* qui, malgré des différences essentielles, n'est pas absolument sans rapport avec celle que nous signalons ici[2]. Aussi bien, nous faut-il noter à nouveau (comp. *q* et *g*, *ṛ* et *r*, *ẓ* et *z*) des distinctions de sens, dans des phonèmes, identiques au point de vue de leur représentation graphique en arabe, suivant qu'ils sont prononcés dans le dialecte avec *r* et l'*imāla* ou avec *ṛ* et *ā* pur : *żerrår* «ruminant», *żeṛṛåṛ* «qui entraîne»; *kessår* «mendiant, qui ramasse des bouts de pain»; (*késra*), *kessåṛ* «qui brise tout», *īråü* «il agit hypocritement» *īṛåü* «il donne des conseils»; et citons surtout les verbes : *råb*, *irīb* «s'effondrer»; *ṛåb*, *iṛōb* «se cailler»; *råŭḥ*, *irīŭḥ* «avoir mauvaise odeur (viande)» *ṛåḥ*, *iṛōŭḥ* «partir»; *γår*, *iγẹr* «être jaloux»; *γåṛ*, *iγōṛ* «faire une incursion»; *dår*, *idêr* «faire» (أدار); *dåṛ*, *idọṛ* «tourner», etc.[3]. On remarquera dans ces derniers exemples que l'*imāla* apparaît là où il y a un futur *ī*; et par là, la question de la prononciation emphatique ou non emphatique du ر est posée à nouveau : la prononciation non emphatique a-t-elle amené l'*imāla*; est-elle au contraire la conséquence de l'*imāla* qui apparaîtrait ici au parfait sous l'influence de l'*ī* du futur, où ce qui revient au même pour la raison signalée unanimement par les grammairiens arabes : ما كانت ألفه منقلبة من ياء ?

3° L'*imāla*, fréquente dans le voisinage d'un ى est alors parfois si prononcée qu'on doit noter *ĕ* au lieu de *ă*[4] : *żĕi* «venant» *ĕddĕina* «nous emportant»; *mseïl* «questions» (*żẹi*, *ĕddẹina*, *mseïl*).

4° L'*imāla* n'apparaît pas dans les *ā* finaux à l'inverse de ce qui existe, en tripolitain, en tunisien, et, comme j'ai pu le constater personnellement, dans les dialectes sahariens algérois et constantinois[5] : *γdå* «déjeuner» non pas *γdâ*, *ĕnså* «il a oublié», non pas *ĕnsâ*, *brå* «il a taillé», non pas *brâ*, *lā* «non», non pas

[1] Comp. pour Tripoli *M.G.T.*, § 25.

[2] Cf. Grünert, *die Imāla*, p. 510 et suiv.

[3] Comp. Doutté, *Un texte arabe*, p. 64.

[4] Comp. *M.G.T.*, § 21.

[5] Je trouve aussi fréquemment *ā* final dans les textes sud-algériens de Kampffmeyer.

lā. Mais lorsque à un *ā* terminal vient s'adjoindre quelque désinence, quelque suffixe, et que l'*ā* cesse par là d'être terminal, l'*imāla* apparaît couramment : *γdâia* «mon déjeuner»; *ěnsât* «elle a oublié»; *brâh* «il l'a taillé»(1). Et aussi, *ā* terminal, entrant dans un complexe de mots, devient *ā̆*, surtout lorsque dans ce complexe, il est suivi d'une consonne non vocalisée formant avec lui syllabe : *bdâ* «il a commencé»; mais *bdā̆-šrîkäh* «son associé a commencé»; *ʿšā* «dîner», mais *ʿšā̆-slīmân* «le dîner de Slîmân»; *lā* «non», mais *lā̆-tχâfš* «ne crains pas».

b. Voyelles longues *ū*, *ō̜*, *ō*, *ü*.

ū dialectal représente : 1° ـُو classique, dans la plupart des cas où le voisinage immédiat d'une emphatique, des vélaires *q*, *χ*, *γ*, n'assombrit pas ـُو en *ō̜*, *ō*; il n'apparaît pas après les faucales *ʿ*, *ḥ*, mais il se montre très bien devant elles, avec un *patakh* furtif entre lui et la faucale : *mebiûʿ* «vendu»; *lûăḥ* «planche», etc.; 2° il représente encore, très exceptionnellement la diphtongue ـَو classique; je ne puis guère citer ici que *lūkân* «si» = لَوْكَانَ(2) et *mûz* «banane» = مَوْز (cf. aussi FUTUR DU VERBE ASSIMILÉ 1re RADICALE و).

o, *o̜* dialectaux représentent : 1° ـُو classique, dans le voisinage des emphatiques, des vélaires *q*, *χ*, *γ*, et après les faucales *ḥ*, *ʿ* : *ṣôf* «laine»; *megbôḍ* «saisi», *ṭôl* «longueur», *zdôka* «vigoureux», *mâṭlo̜b* «demandé», *glo̜b* «cœurs», *meškôṛ* «loué», *manqo̜l* «copié», *χôža* «khodja», *meslo̜χ* «écorché»; *γo̜l* «ogre»; *möṣio̜γ* «bijoux»; *ʿo̜d* «bois»; *ïḥo̜l* «il change»; 2° ـُو classique dans quelques vocables où cependant il n'est pas en contact syllabique avec une emphatique, une faucale, une vélaire; autant qu'il m'a semblé, dans ces cas sporadiques, ـُو classique est en contact avec l'une des labiales *b*, *m*, *f*, ou avec la palatale *g* (souvenir de *q*?)(3) :

(1) Le même fait est observable, je crois, en syrien : dans les textes publiés par E. LITTMANN, je relève *ʿidā* «ennemis», mais *ʿidâna* «nos ennemis», p. 68, v. 54. *žibnā* «nous avons apporté», mais *žibnâha* «nous l'avons apportée», p. 68, v. 56; *tïḥnā* «elle réjouit», mais *tiḥnâlak* «elle te réjouira», p. 64, v. 31, ap. *Neuarab. Volkspoesie; rábbā* «il a élevé», mais *rabbâki* «il t'a élevée», *J. A.*, août 1903, p. 114, etc. — Aussi parfois en marocain : *žā*, p. 70, l. 5; mais *žâk*, p. 70, l. 6, ap. *Houwāra*.

(2) *lū* pour لَوْ aussi tripolitain (*M. G. T.*, § 19 c; comp. לוּ), tandis que, chose curieuse, dans la plupart des dialectes qui réduisent la diphtongue classique ـَوْ, *lau* est demeuré intact (omani, cf. REINHARDT, § 5; égyptien, SPITTA, p. 46; LANDBERG, *Prov. et dictons*, p. 34, l. 2, *laou*).

(3) Comp. *T. M. G.*, XXVII et XXIX, et *M. G. T.*, § 20.

ṭbôga « corbeilles », *fôṭa* « sorte de mouchoir », *gelmôna* « capuchon de burnous », *medmôk* « qui a reçu un coup au jeu de *sébt-sebbût* », *mâṭmôṛa* « silo », *mộka* « chouette », *mešlôg* « fendu », *šlôg* « saumâtre »; *ṣandôg* « coffre », *mâṣfộg* « écorché maladroitement avec des lambeaux de chair adhérant à la peau », etc.; 3° sporadiquement une réduction de la diphtongue classique ـَوْ : *fôg* « sur » فَوْق, *iộm* « jour » يَوْم, *šôk* « épine » شَوْك, *šôg* « vif désir » شَوْق, *gộm* « troupe de cavaliers » قَوْم ; *môḍộʿ* « place », مَوْضِع, *mộla* « maître » مَوْلَى; 4° le *o* ou *u* de vocables étrangers *bôšṭâ* « poste »; *bộlga* « purge » (purga).

ū dialectal n'apparaît que dans certaines conditions d'ambiance vocalique, que j'indiquerai plus loin (cf. *infra*, p. 144).

c. Voyelles longues *ẹ̄*, *ī*, *ẹ̄*.

ī dialectal représente : 1° ـِي (ـِ) classique dans les cas où le voisinage immédiat des emphatiques, des vélaires *q*, *χ*, *γ*, où le contact précédent de *ʿ*, *ḥ*, *h* n'assombrit pas ـِي classique en *ẹ̄*, *ē*. Il apparaît très bien devant une faucale, mais avec un *patakh* furtif entre lui et *ʿ*, *ḥ* : *ĕrbĭŏʿ* « printemps »; *ĕmlĭŏḥ* « bon », etc.; 2° très rarement, il représente ـَيْ classique : la réduction de diphtongue classique à *ī*, si courante dans les dialectes citadins du Maghrib est ici fort rare[1]; citons cependant *šī* (négation interrogation) = شَيْء (à côté de *šẹ̄ĭ* dans le sens étymologiqne de « chose » ou de « rien »); *kīf* « comme » = كَيْف; aussi *ụîn* « où », *mnîn* « d'où » = أَيْن, à côté de *ụện* et de *ụẹ̄ĭn*; fréquemment *ʿ[ŏ]līh*, *ʿ[ŏ]līna*, etc. = عَلَيْه, عَلَيْنَا et plus rarement *līh*, *līna* = إِلَيْه إِلَيْنَا[2]; enfin il faut noter que dans le duel, qui est fort usité, la diphtongaison du classique ـَيْن apparaît, chose curieuse, beaucoup moins régulièrement qu'en tlemcénien; on a fréquemment *īn*.

ẹ̄, *ẹ̄*, dialectaux représentent : 1° ـِي classique dans le voisinage immédiat des emphatiques, des vélaires *q*, *χ*, *γ*, et après les faucales : *ṣẹ̄gân* « bas de jambes », *ṛẹ̄ṣân* « têtes », *γẹ̄ṛân* « cavernes », *ṭbẹ̄χ* « action de faire la cuisine », *ʿẹ̄dân* « morceaux de bois », *ḥẹ̄la* « ruse », *hẹ̄ịa* « elle » (هِيَ cf. *infra*, PRONOMS); mais on voit

[1] Il faut donc limiter à cet égard les observations trop générales de WRIGHT, ap. *Comparative grammar*, p. 89.

[2] *Kīf*, *mnîn*, *ʿalīh*, *šī* aussi tripolitains (cf. *M. G. T.*, § 19 c); *ī* pour classique ـَيْ apparaît au reste sporadiquement dans les dialectes arabiques (cf. SOCIN, *Dīwān*, III, § 177 b; REINHARDT, p. 7).

apparaître aussi, dans le voisinage des emphatiques, des diphtongaisons secondaires (cf. *supra*, p. 129); 2° parfois ـَيْ classique; j'ai dit cependant plus haut qu'on pouvait parfois entendre *kŭbę̂š*, *bę̂t*, *mšę̂t*, etc.; on entendra assez souvent : *yę̂n* «où» (أين), *šę̂n* «laid» (شَيْن à côté de *šę̆ïn*), *zę̂n* «beau» (زَيْن à côté de *zę̆ïn*); *ę̂n* apparaît aussi fréquemment au duel comme réduction de ـَيْن classique; je remarque, sans vouloir au reste rien en conclure au point de vue phonétique, qu'il s'agit dans tous ces cas d'une diphtongue classique ـَيْ, suivie de la nasale *n*.

d. Allongement des voyelles brèves.

Des allongements de voyelles, brèves originairement soit dans la langue classique, soit dans les idiomes étrangers dont proviennent les mots qui les contiennent, interviennent fréquemment dans le dialecte; on peut assigner à certains de ces allongements des causes parfaitement déterminées : causes phonétiques (accent, cf. *infra*, L'ACCENT); raisons psychologiques (tendance à exagérer, par application à la reproduire, la prononciation des mots étrangers, cf. *infra*, p. 148); mais il faut noter ici quelques allongements apparus sporadiquement, et dont je n'entrevois pas clairement la cause : ainsi *ʿarʿâr* «tuya», class. عرعر; *mešmâš* «abricot», class. مشمش; *fersâχa* «grosse pierre», class. فرسخ; *senžâq* «drapeau de confrérie», class. سنجق; *genfûd* «hérisson», class. قنفذ; *χanfûs* «scarabée», class. خنفس; *bŏχnôg* «voile de tête de la femme», class. بخنق; *χŏrṷâʿ* «ricin», class. خِرْوَع; *beruâg* «asphodèle», class. بَرْوَق; *kŏʿbôra* «exostose», class. كعبرة; *ʿabrôq* «voile de mariée», class. برقع?[1]; dans tous ces quadrilitères, il y a peut-être réduction analogique de فَعْلَل classique à la classe des فَعْلَال, فَعْلُول si nombreux dans le dialecte. Parmi les trilitères je citerai : *sχôn* «chaud», class. سَخُن; *χšîn* «grossier», class. خَشِن (réduction analogique à فعيل فعول?); quant à *ʿălâm* «drapeau» = عَلَم; *dhân* «beurre» = دُهْن, qui sont déjà anciens dans le Maghrib[2], je serais assez porté à y voir des pluriels علام, دهان, à ranger à côté des bien connus *žnân* et *riâḍ* «jardin», *blâd* «pays» parmi les pluriels usités dialectalement comme singuliers[3].

[1] Comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 38.
[2] Cf. Dozy, *Supplément*, sub voce.
[3] Cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 308, et Dozy, *Supplément*, sub voce.

III. — Voyelles brèves.

Les voyelles brèves du dialecte ont diverses origines :

1° Elles représentent des voyelles brèves classiques;

2° Elles sont secondaires, apparues là où la langue classique ne connaît pas de voyelles, par suite de l'un des phénomènes de *ressaut*, de *sursaut*, de *prothèse*, de *ségolisation*. Dans ces deux derniers cas, elles sont généralement très brèves.

3° Elles représentent des semi-voyelles *i̯*, *u̯*, ayant perdu en syllabe ouverte leur caractère consonantique (cf. *sup.*, p. 126-127).

4° Elles représentent des voyelles finales longues de la langue classique. Les voyelles finales longues de la langue classique, s'abrègent en saïdien, comme dans la plupart des dialectes, autant qu'elles n'ont plus l'accent : *ḍắṛbu* (non *ḍắṛbū*), *i̯ébqà* (non *i̯ébqā*), *tébki* (non *tébkī*); mais lorsque ces voyelles cessent d'être terminales, par l'adjonction de quelque enclitique au mot qu'elles terminent, elles redeviennent longues.

5° Elles représentent occasionnellement des voyelles longues classiques qui se trouvent dans le dialecte du fait de son économie syllabique en syllabe fermée : *myárba* « occidentaux » pour et à côté de *myârba*; *žbírti* « mon sac » pour et à côté de *žbîrti*; *kúrtäh* « sa boule » pour et à côté de *kûrtäh* (dialectal *kûra*)[1].

Les trois dernières variétés de voyelles brèves reproduisent d'ordinaire assez fidèlement la couleur des voyelles longues dont elles proviennent. Pour ce qui les concerne, l'étude de la vocalisation brève du dialecte n'offre pas de grande difficulté. Il en va tout autrement pour les deux premières variétés (voyelles brèves représentant des voyelles brèves classiques, voyelles secondaires apparues par *ressaut*, *sursaut*, etc.).

Pour ces deux classes, le système des voyelles brèves est compliqué dans le dialecte; la vocalisation moins abondante quantitativement que celle des dialectes orientaux est singulièrement plus riche qualitativement. Je dois avouer que je considère moi-même ma transcription comme ne donnant qu'une idée imparfaite du vocalisme saïdien. Au delà de la douzaine de sons-voyelles que j'ai tenté de noter, j'entrevois une série de nuances qu'il est parfois extrêmement difficile de saisir, et que personnellement j'ai renoncé à rendre. Déconcertante par sa richesse même, la vocalisation du présent dialecte l'est encore par les caprices de ses manifestations. Ni en l'étudiant dialectalement en elle-même, ni en la comparant à la vocalisation classique qu'elle est censée représenter, je ne vois qu'on puisse la réduire sous un

[1] Comp. *T. M. G.*, XXX, *in princ.*; *M. G. T.*, § 32.

système de règles fixes. Sans doute les influences du voisinage consonantique paraissent en l'espèce prépondérantes; mais elles n'interviennent pas avec une entière régularité; il m'a paru utile dans ce qui suit d'indiquer les manifestations essentielles de ces influences; il me paraît utile aussi de demander qu'on ne prenne pas ces indications pour des normes absolues. Au reste, si périlleux qu'il soit de parler de prononciations individuelles, je crois que réellement il est possible de constater dans le dialecte, d'un sujet à un autre, des divergences sensibles dans la prononciation des voyelles brèves [1].

a. Voyelles brèves *e*, *é*, *ö*.

Ces voyelles peu colorées sont les plus fréquentes dans ce dialecte, comme dans les autres parlers algériens en général [2]. Elles apparaissent aussi bien là où la langue classique a *a* que là où elle a *u* ou *i*; *é* est fréquent (à côté de *a* ou *ä*) dans la première syllabe des deuxièmes formes du verbe; *ö* est fréquent dans le voisinage immédiat des faucales *ʿ*, *ḥ*; il y apparaît d'abord, comme dans d'autres dialectes, là où la langue classique connaît *u*, *i*; *ŭâḥöd* «un», وَاحِد; *iqârö‘* «il attend», يقارِع. Mais on le trouve aussi très souvent, là où la langue classique avait *a*, soit comme voyelle pleine (cf. notamment *infra*, LE VERBE À LA PREMIÈRE FORME), soit comme voyelle réduite : *ʿŏbîd* «esclaves», عَبيد; *ʿŏlā* «sur», (عَلى); *ḥŏmîr* «ânes», حَمير; etc. C'est enfin l'habituel *segol* des formes nominales à 2ᵉ ou 3ᵉ radicale *ʿ*, *ḥ* : *néfö‘* «utilité», *kóḥŏl* «noirs», etc. (cf. *infra*, p. 162) [3].

b. Voyelles brèves *i*, *ẹ*.

La voyelle *i*, fréquente en tunisien et même en marocain, est ici rare; elle ne se montre que dans les mêmes cas qu'en tlemcénien [4] et dans le voisinage des faucales, des emphatiques, des arrière-vélaires, s'assombrit en *ẹ*.

c. Voyelles brèves *u*, *ọ*, *o*.

La voyelle dialectale *u* (généralement *ọ* ou même *o* avec les

[1] Comp. les justes observations de STUMME sur le tunisien, ap. *T. M. G.*, XXVII, XXVIII et *W.Z.K.M.*, 1894, aussi LÖHR, § 2, *in princ.*; et YAHUDA, ap. *Orient. Studien Th. Nöldeke*, I, p. 401.

[2] Cf. *Z. D. M. G.*, 1904, p. 673, 674.

[3] Je crois que cette particularité se retrouve en marocain bédouin; les exemples abondent ap. SOCIN, *Mar.* : *ʿöbîd*, p. 30, l. 12; *rāğö‘*, p. 30, l. 10; *zö‘ema*, p. 30, l. 16; *tö‘zil* p. 32, l. 1; *smö‘*, p. 32, l. 10; *kḥöl*, p. 34, l. 5; *nitbö‘*, p. 34, l. 17; etc.

[4] Cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 40.

faucales, les vélaires *q*, *γ*, *χ* et les emphatiques) représente dans le dialecte : 1° un *u* classique; ce n'est pas à dire que les *u* classiques soient généralement conservés; j'ai dit précédemment que beaucoup sont devenus *e*, *ŏ* dialectaux; mais cependant dans les dialectes ruraux de l'Oranie on peut constater *u* pour *ḍamma* classique, là où le tlemcénien, le nedroméen[1] ont *e*, *ȯ*, *ẹ* : ainsi *mọ́ṛṛ* «amer», tlemcénien, *mérr*; *i̯úžra* «salaire», tlemcénien, *i̯éǧra* (أُجْرة); *dúni̯a* «bas-monde», tlemcénien, *déni̯a*; *lógma* «bouchée», tlemcénien, *lŏqma*; *búlya* «sorte de pantoufle»; tlemcénien, *bélya*; *múmmo* «pupille», tlemcénien, *mémmo*; etc. — *u* (*o*, *ọ*) apparaît encore dans le dialecte là où la langue classique avait *i*, plus rarement là où elle avait *a* dans le voisinage des vélaires, de *n* vélaire, des labiales[2] : *i̯úγda* «il va»; *γurbâl* «tamis» غِرْبال; *mọṅgâṛ* «bec» مِنْقار; *mukrâš* «parasite» مُكْراش; *moqdâd* nom propre مِقْداد; *γrúbbŭa* «corbeaux», أغْرِبة; *γọ́šš* «tromperie», غِشّ; *γọ́md* «fourreau», غِمْد; *mọṣmâṛ* «clou», مِسْمار; *χolχâl* «bracelet de pied», خَلْخال; *muržân* «corail», مُرْجان; etc. Enfin comme phonèmes de transition, *ŭ*,*ŏ*, apparaissent : 1° pour *u* classique, *γŏṛâb* «corbeau»; *kŭlẹ̆iba* «petite chienne»; *ŭmbᵘâṛk*, مُبَارك (nom propre); 2° pour *i* classique, rarement pour *a*, avec les influences consonantiques que j'ai signalées : *kŭbâṛ* «grands»; *ṣŏγâr* «petits»; *γŏlâḍ* «gros»[3]; *γŏṭâ* (aussi *ŏγṭâ*) «couvercle»; *χŏlâṣ* «fin»; *ŏγzâl* ou *γŏzâl* «gazelle»; etc.; citons le curieux *mŭsăkîn* «pauvres» à côté de *msăkîn*, مَساكين.

d. Voyelles brèves *a*, *ä*, *ȧ*.

a apparaît pour *a* classique, fréquemment dans le voisinage des faucales *ʿ*, *ḥ*, de l'arrière-vélaire *χ*, de *ṛ* emphatique; *ȧ* apparaît pour *a* classique dans le voisinage des emphatiques, de *q*, parfois de *γ*; *ä* apparaît pour *a* classique dans le voisinage de *h*. Dans les mêmes conditions de voisinage consonantique, *a* dialectal peut apparaître pour *i* classique; mais j'ai dit plus haut qu'il

[1] De tous les dialectes maghribins actuellement étudiés c'est, je crois, le nedroméen et le parler juif de Tlemcen qui ont le plus altéré la voyelle *u* classique : nedroméen, *ḷōm* لُحْم, *kōm* كُمْ, *χöbz* خُبْز; juif de Tlemcen : *čéll* كُلّ *i̯âčel*, ياكُل; etc.

[2] L'influence des labiales à cet égard est bien connue de la plupart des dialectes (cf. SPITTA, § 18 *a*; SOCIN, *Dīwān*, III, § 179 *a*; etc).

[3] Le passage du pluriel classique *fiʿâl*, des adjectifs *faʿîl* à *fuʿâl* (*fŭʿâl*) est très généralisé dans les dialectes (cf. notamment SPITTA, § 74, VII). — A Alger on entend nettement *kŭṭâb* «livre», كِتاب.

est alors beaucoup plus rare qu'en tlemcénien, et que le domaine de *ō* a gagné ce que *a* a perdu; *ä* est fréquent encore pour *a* classique dans la première syllabe des verbes à la deuxième forme (concurremment avec *é*); il apparaît aussi dans le préfixe *i̯v* du futur des verbes, devant *h* d'abord, et même devant *ḥ* et *γ*; je ne décide pas si c'est pour *a* classique.

e. Chutes de voyelles finales.

La chute de *i* final dans des formes provenant de racines défectueuses apparaît déjà dans la langue ancienne [1]. Ici je dois citer à côté de *u̯âd* «rivière», وادى, qui se trouve dans tout le Maghrib, et de *bâz* «faucon», بازى qui est déjà classique, *tu̯âl* «du côté de» qui reporte à توالى, *ât*, *hât* «apporte», et *θemn* état construit de ثمانية «huit» qui a des équivalents dans la plupart des dialectes. La réduction de شىء à *š* dans la négation, dans les dérivés divers de أى شىء est un fait général dans le champ de l'arabe moderne. Ici on entendra encore *hâdeš* «ceci», *δâkeš* «cela», هذا الشىء, ذاك الشىء [2]. Notons enfin que le mot *sídi* sonne sans *i* final devant une faucale *sīdaɛmér, sīdöɛlí, sīdaḥméd* = سيدى عمر, سيدى على, سيدى احمد [3]. Le mot *sídi*, au vocatif s'abrège au reste, comme il est naturel d'un mot aussi employé, en *sd, zd, st : i̯ăzd-ĕmḥámmed;* et sa forme écourtée *sī* sonne fréquemment *s* au vocatif *séttši i̯ás*, يا سيدى «as-tu vu, o monsieur?» [4].

Comme exemples de la chute d'un *a* final dans le dialecte, il faut citer *mûs* «couteau», موسى, comme dans tout le Maghrib : *mọ̄r* «par derrière», من وراء, et *meṛṛául* «de derrière», qui se rattache aussi avec métathèse à وراء : *bessi̯ás* «doucement, tout à l'heure», بالسياسة; *fissâ̆ɛ* «tout de suite», فى الساعة; le nom du mois de *žumâd* جمادى qui est déjà ancien; le *žîh* marocain pour

[1] Cf. Nöldeke, *Zur Grammatik*, p. 10; à la pause elles sont particulièrement fréquentes (قاضْ, جوازْ, لادرْ), cf. *Sibawaihi*, § 500; *Ibn-Yaɛîš*, p. ١٢٧٥ et suiv.; dans tous les dialectes elles apparaissent, cf. Spitta, p. 50, *in fine;* Socin, *Dīwān*, § 142 *d;* § 87 *i*, § 187 *b;* comp. encore *mâš* tunisien, ماشى (*T. G.*, p. 142, *in princ.*); *γdd*, غادى de la Syrie et de l'Irâq (*Z. D. M. G.*, 1868, p. 127, l. 4; 1904, p. 939, l. 12) qui se retrouve dans la plaine du Cheliff avec aussi *θán* ثانى; *ddž* داجى de l'Arabie centrale (Socin, *Dīwān*, III, 263) qui se retrouve en marocain (cf. Sonneck, *C. M.*, I, p. 31, note *d*); les ṭolbas tlemcéniens quand ils analysent grammaticalement prononcent toujours *fəɛlum-mâḍ* فِعْلماض.

[2] Dans le département d'Alger, très courant aussi est *kúlleš*, كلشىء.

[3] Cf. par ex. ap. Delphin p. 145, deux fois سيد على et 146, n. 2.

[4] Comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 50, *zdí; i̯ds* pour ياسيدى bien connu comme courant en marocain.

žiha, جيهة se retrouve dans quelques parlers de l'Oranie, mais pas dans le dialecte des Ūlâd Bṛāhîm[1].

IV. — Influences consonantiques sur la vocalisation.

L'essentiel sur ces influences qui sont considérables a été dit dans les trois chapitres précédents. Il reste à marquer encore quelques points.

1° Les voyelles brèves *u*, *o̧*, *o*, *ö* sont fréquentes après la semi-voyelle homogène *u̯*; la voyelle *å* pour *a* apparaît aussi après *u̯*; quant à *ā*, il se montre souvent, après *u̯*, sans imāla, et parfois même il se nuance en *ā̊*.

2° Les voyelles brèves *ẹ*, *é* sont fréquentes après la semi-voyelle homogène *i̯*; la voyelle *ä* pour *a* apparaît aussi après *i̯*; quant à *ā* long, il est généralement après *i̯* affecté d'une imāla *ǟ*, parfois allant jusqu'à *ē*.

3° Les nasales *n*, *ṇ* et aussi *m* amènent une très forte nasalisation des voyelles longues ou brèves qu'elles suivent. Ce fait apparaît aussi en tlemcénien, mais d'autres dialectes de l'Oranie semblent l'ignorer[2].

V. — Influences du voisinage vocalique sur la vocalisation.

La contiguïté de deux voyelles amène entre elles des *crases* lorsqu'elles sont semblables; des *combinaisons diphtoniques*, ou des *élisions* lorsqu'elles sont différentes. Le voisinage de deux voyelles en deux syllabes consécutives amène des *assimilations* totales ou partielles lorsqu'elles sont originairement différentes (harmonie vocalique); mais il peut aussi amener entre voyelles longues, voyelles longues et diphtongues, voyelles longues et semi-voyelles, des *dissimilations*.

a. Crases. — Elles sont extrêmement fréquentes dans la phrase, lorsque deux voyelles semblables viennent à être contiguës, l'une à la finale d'un mot, l'autre à l'initiale du mot suivant; ainsi : *bäγẹ̄-mût* « il va mourir » (*bäγẹ-imût*); *éllī-kûn* « qui est » (*élli-ikûn*); *ḍåṛbû-χthum* « ils ont frappé leur sœur » (*ḍåṛbu-*

(1) *mûs* dans tout le Maghrib, aussi égyptien, syrien, arabique, etc.; *mûr* aussi ap. Delphin, p. 45, l. 6; sur جاد, courant dans l'épigraphie maghribine (cf. *Z. D. M. G.*, 1855, p. 259, 260; *žih*, جيهة, *passim* ap. *Houwāra;* cf. au reste sur les chutes de *a* terminal, signe du féminin, Socin, *Dīwān*, III, § 75).

(2) Doutté, *Un texte arabe*, p. 55.

úχthum); *élyǫl-būδén* «l'ogre à la grande oreille» (*bū-uδén*); *zgâ-rḍ̣ah* «il a irrigué sa terre» (*zgâ-ârḍ̣ah*)[1].

b. Combinaisons diphtoniques. — Je n'ai qu'à renvoyer à ce que j'ai dit plus haut (cf. p. 130) en ajoutant que les combinaisons *ai*, *äi*, *au*, *äu* peuvent se produire entre voyelles brèves : *χallâhā-itîma* «il la laissa orpheline»; *χallâha-uzâd élguddâm* «il la laissa et continua plus avant».

c. Élisions. — Une élision courante dans le dialecte est celle d'un *a* terminal, long ou bref, accentué ou non, devant l'initiale vocalique de l'article *él*, *el* ou du relatif *élli* : *elkélb-élḥámṛa* «la chienne rouge» (*elkélba-elḥámṛa*); *ǫ̈γṭ-ölgédra* «le couvercle de la marmite» (*ǫ̈γṭâ-elgédra*); *elɛöm-elkóḥli* «la goutte sereine» (*elɛömâ-elkóḥli*); *höu-ölmsêil* «la marche des affaires (*höuâ-elmsêil*); *enns-élli žôu* «les femmes qui sont venues» (*ennsâ-elli žôu*)[2]. On verra à cet égard le traitement des prépositions *mɛā*, *ɛölā*, *ḥátta* avec les noms pourvus de l'article (cf. *infra*, prépositions). Par contre, l'élision d'un *i* terminal devant l'article est, à l'inverse de ce qui existe en tlemcénien, extrêmement rare; on ne le trouvera couramment que pour le démonstratif féminin *hâδi*, pour la préposition *fi*, pour les mots très usités *sī* et *sîdi* (*sîd-élbūdâli*, *s-élḥâž*); et dans des locutions courantes comme *iāχâl-éddâr* «ô perd-maison !»[3]; *ménnautâl-elḥâl* «dans la suite» تالحال. On entendra par ailleurs *sébsi-lqâid* «la pipe du caïd»; *tâli-lgǫ̂m* «le dernier du goum», et non, comme à Tlemcen, *sébs-elqâid*, *tâl-elgǫ̂m*[4].

d. Assimilations (harmonie vocalique).

Il n'est pas douteux que les changements des classiques *au*, *āu* en *ou*, *öu*, *âu*, *ôu*, des classiques *ai*, *āi* en *äi*, *ei*, *âi*, *ei* dont j'ai parlé plus haut à propos des diphtongues dans le dialecte (cf. p. 130-132) ne soient des assimilations vocaliques partielles[5].

(1) Comp. *T. M. G.*, xxxii; *M. G. T.*, § 39.

(2) Comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 43; Doutté, *Un texte arabe*, p. 13, l. 35 : *begf-essêif*, بقفا السيف; peut-être l'évanouissement s'est-il réalisé au moyen d'une imāla secondaire, d'après le processus que j'ai indiqué plus haut : *begfä-ssêif* (cf. p. 134-135); puis d'une abréviation *begfä-ssêif*, *begfé-ssêif* (cf. *sup.*, p. 138, 5°).

(3) *iā χâl-eddâr*, *χlâ-dâr*, ou, chose curieuse, *χlâ-dâri* avec l'imāla, sont continuellement à la bouche des ruraux oranais.

(4) Faut-il songer à rapprocher de ce que dit Weissbach pour l'Iraqois de la *quantité* respective des ī, ū et ā terminaux? (Cf. *Z. D. M. G.*, 1904, p. 935, § 5.)

(5) Cf. Sievers, § 764.

Je veux ici étudier plus spécialement les assimilations apparaissant entre voyelles de syllabes distinctes, voisines, c'est-à-dire les cas d'harmonie vocalique. Les grammairiens arabes classiques ont bien connu ce phénomène (اتباع); ils l'ont signalé dans les formations nominales, dialectalement dans la vocalisation des préfixes du futur; et les règles de l'imāla telles qu'ils les exposent, sont en somme pour la plus large part fondées sur ce processus linguistique. Dans les dialectes, au fur et à mesure qu'ils sont mieux connus, l'harmonie vocalique semble jouer un rôle important [1]. Il en est ainsi dans celui des Ūlâd Bṛāhîm comme dans beaucoup d'autres.

Tout d'abord l'harmonie vocalique apparaît plus fréquemment qu'en tlemcénien, mais moins cependant qu'en tripolitain et en saharien d'Alger, dans la vocalisation des préfixes du futur à la première forme (cf. *infra*, LE VERBE). Elle se manifeste encore, comme en tlemcénien dans la couleur du son-voyelle consécutif des prépositions ب, في, ل. Notons aussi avec la préposition *men* (مِنْ), fréquemment des vocalisations comme *mumbûh* «de son père», *mọ́nkum* «de vous», à côté de *membékri* «dès auparavant», *ménni* «de moi»; notons avec la voyelle secondaire des *suffixes médiats*, v*lha*, v*nna*, v*lkum*, v*lhum* (cf. *infra*, LES AFFIXES), des formes comme *nurgṣọ́lkum* «je danserai pour vous», à côté de *fessĕrénna* «explique-nous». Enfin c'est encore à l'harmonie vocalique que j'attribue un fait curieux, très courant dans notre dialecte, mais qui semble étranger à beaucoup d'autres parlers ruraux de l'Oranie (je ne l'ai constaté que dans les régions de Saïda, Mascara, Saint-Denis-du-Sig); je veux parler du changement en *ū* du *ı* radical des verbes concaves à *media ı* au futur pluriel : *ĕnbîö*ₛ «je vends», mais pluriel *ĕnbộₛọ* «nous vendons»; *džîb* «tu apportes», mais pluriel *džûbu* «vous apportez»; *ĭdîr* «il fait», mais pluriel *ĭdûru* «ils font». J'attribue cette transformation à l'influence assimilatrice de l'*u* final caractéristique du pluriel [2]. Il faut noter encore que : 1° fréquemment on n'entend pas *û* pur, mais un son *ü̂*, tout voisin de *ü* allemand, un véritable *išmām* : *džü̂bu*, *idü̂ru*; 2° fréquemment aussi cette harmonie s'étend jusqu'à l'i préfixe de la 3ᵉ personne pluriel qui sonne *ü* : *üdü̂ru*, *üžü̂bu*, etc., il en sera souvent de même pour l'i préfixe des verbes concaves qui font d'origine futur *ū* : *ünộḍọ* «ils se lèvent», *üdộrọ* «ils tournent», etc.;

[1] Cf. *Muzhir*, II, 28; aussi les intéressantes observations d'*Ibn-Yaʿîš* sur le اتباع dans la ségolisation des formes فُعْل en pause, p. ١٣٧٣, ١٣٧٤; *Dialecte de Tlemcen*, p. 44, n. 3.

[2] Cf. *infra*, VERBE CONCAVE, et comp. BAL, *Djâzya*, p. 89.

et aussi pour *i* préfixe des verbes sourds à futur *u* : *ŭdúggu* «ils pilent», *ŭsúddu* «ils attachent», etc.[1].

e. Dissimilations.

Peut-être faut-il imputer à des dissimilations entre semi-voyelles des pluriels comme *ṡŭu̯âi̯a* de *ṡai̯i̯ân* «fatigué» (à côté de *ṡŭi̯âi̯a*); *nu̯âi̯a* de *nîi̯a* «candide» (pour *ni̯âi̯a?*[2]). Mais il se peut aussi que nous n'ayons à faire ici qu'à des réductions analogiques.

Par contre, je persiste à voir une véritable dissimilation entre voyelle longue, et semi-voyelle, dans des pluriels comme *numṛŏi̯ât*, *čikŏi̯ât* de *númṛo*, *čîko*, là où le Maghrib oriental, et la province d'Alger connaissent *númṛŏu̯ât*, etc.[3].

Enfin, j'inclinerais volontiers à expliquer par une dissimilation entre voyelles longues, ou diphtongue et voyelle longue, les curieuses formes du participe passif, dans les verbes à première radicale و : *mĕi̯lûd*, *mĕi̯zûn*, *mĕi̯šûm*, etc., au lieu de *moulûd* ou *mūlûd*, *mouzûn* ou *mūzûn*; etc.; et peut-être faut-il rappeler ici les idées des grammairiens arabes sur les formes فُولول et فَوْلول[4].

TROISIÈME PARTIE.

CONSTITUTION SYLLABIQUE[5].

I. — Disparition des syllabes expiratoires ouvertes. *Ressaut.*

Le dialecte saïdien comme celui de Tlemcen n'admet pas la syllabe expiratoire ouverte, composée d'une consonne (ou d'un complexe consonantique), suivie d'une voyelle brève : cv. Dans des vocables comme *ṡábri* «ma patience»; *rékla* «coup de pied»,

(1) Je relève en marocain, ap. *Houwāra*, p. 16, l. 6, *yüžú*, ويجيوا; p. 36, l. 19, *yūnúḍ*, وينوض.

(2) Racine نوى.

(3) Cf. *infra*, pluriel externe.

(4) *L. A.*, IV, p. ٣٤٥, l. 7 ولانه ليس في كلام .... فلما قبح دخول الواوين العرب بناء على فوعول حتى انهم قالوا في اعراب نوروز نيروزا فرارا من الواو; cf. au reste sur les participes *mĕic²uc³*, *infra*, verbe assimilé; c'est par une dissimilation analogue que j'expliquerais le *lîlū* iraquois pour classique لُؤْلُؤ (Meissner, § 25 *a*); comp. aussi une dissimilation moins forte (*ū-ū* à *ō-ū*) ap. *T. M. G.*, XXVII, *in fine*).

(5) Cf. sur la constitution de la syllabe, Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, p. 7 et suiv.; distinction de la syllabe *expiratoire* et de la syllabe *résonante*, Sievers, chap. 25 à 27.

il ne saurait être question d'un groupement syllabique *ṣá-bri, ré-kla*, analogue à celui que connaîtra par exemple le français pour *sa-brons, ré-clame;* mais nous aurons toujours un groupement *ṣáb-ri, rék-la* avec limite expiratoire de la 1re syllabe *à l'intérieur* du groupe des deux consonnes médianes, non *avant* lui. Il est bien connu qu'il en est déjà de même en arabe littéral dans ce cas particulier; mais dans d'autres cas où la langue classique connaît la syllabe expiratoire *ouverte*, le dialecte a fait subir à l'économie des mots, des déformations au cours desquelles cette syllabe a disparu. J'énumère ici sommairement les divers cas qui se présentent :

a. La voyelle brève de la syllabe ouverte a disparu ou s'est réduite à un phonème de transition[1]; la durée de résonance de cette syllabe étant ainsi réduite, la consonne partiellement ou totalement dévocalisée qui subsiste s'adjoint à une syllabe voisine antécédente ou subséquente, et est prononcée *dans le même souffle qu'elle.* Elle peut au point de vue de la résonance former une syllabe indépendante quoique réduite; mais au point de vue de l'expiration elle n'a plus de valeur syllabique propre. — La disparition complète de la voyelle brève est ici, au reste, moins fréquente qu'en tlemcénien : un résidu vocalique, phonème de transition de couleur variée, est habituel après les faucales comme on le verra plus loin (cf. *inf.* p. 163), fréquent après d'autres consonnes, surtout la vélaire sonore γ : *ŏšûša* « nids », *ḥŏẓîr* « campement isolé », *hăṷâdîr* « peaux de moutons »; *γŏṭâ* « couvercle »; *γărîb* « étranger », etc. — Un *u̯*, un *i̯* en syllabe ouverte perdent, après évanouissement de la voyelle brève qui les suit, leur caractère consonantique, et peuvent sonner *ŭ, ĭ*, voyelles réduites *ĭlûm* « il blâme »; *ŭlâda* « enfantement » (يَلوم, وِلادة);

(1) La tendance des voyelles brèves en syllabe ouverte non accentuée à s'évanouir ou du moins à se réduire, apparue de bonne heure dans d'autres langues sémitiques, est un processus général des dialectes arabes. Ce sont les idiomes maghribins qui poussent le plus loin cette tendance (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 47, note 2). En Orient c'est l'omāni, semble-t-il, si rapproché comme structure syllabique des dialectes maghribins, qui montre le plus généralisé l'évanouissement complet. La voyelle brève se maintient, par contre, assez bien, ou tout au plus ne fait que se réduire dans les dialectes d'Égypte et du Nedjd (cf. *W. Z. K. M.*, 1894, p. 5; SPITTA, p. 41 et suiv.; SOCIN, *Dīwān*, III, § 187 *d*). La disparition des voyelles brèves de syllabe ouverte non accentuées et leur conservation seraient dans certains dialectes soumises à des règles fixes (OESTRUP, p. 130 : « un *u*, *i* bref non accentué disparaît, un *a* ne disparaît pas »); mais dans d'autres, je ne vois guère qu'on puisse établir de principe ferme à cet égard (ainsi dans le désert de Syrie : *qbûr* = قبور, *ktálak* قَتَلك; *neḥibb* = نحب et *jerûm* = يَروم ap. *Z. D. M. G.*, 1868, p. 186 et suiv.). Il faut peut-être aussi faire la part du « coefficient personnel » des auditeurs.

mais l'on verra plus loin, que généralement un phénomène secondaire, prothèse, allongement, intervient, pour leur instituer la valeur de syllabe *fermée* distincte.

Naturellement à l'initiale d'un mot (isolé), la consonne dévocalisée, résidu de syllabe ouverte classique, s'adjoint à la consonne initiale de la syllabe suivante, comme premier élément d'un complexe consonantique : *klâm* «langage» = كَلَام ; *δi̯ûba* «chacals» = ذُيُوبَة, *brânîe̯s* «burnous» = بَرَانيس, etc. — Mais à l'intérieur des mots, il est fort difficile souvent de distinguer, si le résidu de la syllabe ouverte classique, est uni au point de vue de l'expiration à une syllabe antécédente, ou à une syllabe subséquente [1]; autant que je crois entendre, l'union a lieu avec la syllabe *antécédente* lorsque cette syllabe a une finale vocalique, liquide ou nasale; *mâš-i̯a* = ماشية ; *ṣêi̯f-täh* = صيفته (صفته), *i̯én-lu* = يَنْزِلُوا ; d'autre part, au cas où la consonne dévocalisée est identique à la finale de la syllabe précédente (gémination) il me semble que cette consonne s'adjoint à l'initiale de la syllabe qui la suit : *leb-bsûh* «ils lui ont fait revêtir» = لبّسوه ; *žér-rbu* «ils ont éprouvé», *ṛáy-yŏbäh* «il lui fit désirer», etc.

b. Il y a *ressaut*, c'est-à-dire passage de $c^1c^2v{-}c^3v$ à $c^1vc^2{-}c^3v$, groupement nouveau qui substitue syllabe *fermée* à syllabe *ouverte*; il est aussi généralisé dans le présent dialecte qu'en tlemcénien [2].

(1) Cf. Sievers, *Phonetik*, p. 224 et suiv.

(2) Je renvoie pour le processus du *ressaut* à *Dialecte de Tlemcen*, p. 52; ce phénomène apparait plus fréquemment dans le Maghrib (et en maltais) que dans les autres dialectes arabes; mais ce n'est pas à dire qu'il est inconnu en dehors du Maghrib : l'omāni le pratique régulièrement (*W. Z. K. M.*, 1898, p. 7); le dialecte de l'Irâq ne l'ignore pas (Meissner, *Gesch.*, § 41 *h*, § 59 *a*); ceux du Nedjd non plus (Socin, *Dīwān*, III, § 188 *b*); les intéressants textes syriens et palestiniens publiés par E. Littmann en contiennent de fréquents exemples (par ex. *'ínizli*, p. 28, v. 8; *túburdi*, p. 28 v. 23; *mitir'a*, p. 60, v. 3; *i̯ifrku*, p. 64, note 2; *thurbu*, p. 38, v. 60; *mubuydîn*, p. 44, v. 124; *i̯údikru*, p. 82, v. 17; *muḍilmât*, p. 82, v. 5, etc. Comp. Löhr, p. 17, *in princ.*). Il est rare, par contre, dans les *Prov. et Dictons* de Landberg (cependant *i̯idifnúh*, p. 213, l. 25 = يَدْفِنوه). L'égyptien semble ignorer ce groupement syllabique; l'andalou ne le connaissait pas non plus s'il faut en juger par Pedro de Alcala (p. 16, p. 74; aussi *meqnéça*, *mahbára*, sub vs *escoba*, *escrivanias*, etc.). — Kampffmeyer propose d'y voir dans les dialectes du Maghrib un élément sudarabique (*Sāuia in Marokko*, p. 45 et 46) et Landberg considère les formes verbales *ressautées*, comme des formes archaïques, analogues à celles de l'assyrien et de l'éthiopien (*La langue arabe et ses dialectes*, p. 57); mais il ne faut pas perdre de vue que dans les dialectes maghribins, le

c. Il y a fermeture *secondaire* de la syllabe ouverte par l'allongement de sa voyelle brève, ou par apparition d'une voyelle secondaire prosthétique, ou par un redoublement de la consonne subséquente.

α. L'*allongement* apparaît régulièrement pour *ă* initial résidu de أ classique en syllabe ouverte : *āmân* « pardon », *āmér* « il a ordonné »[1]; il apparaît fréquemment pour *ŭ*, *ĭ* initiaux, résidus de وُ يِ classiques en syllabe ouverte : *īlûm* = يِلوم, *ūlâda* = وِلادة (à côté de *ĭlûm*, *ŭlâda*, cf. *supra*, p. 146)[2]. — Cet allongement a ici, considéré dans sa cause comme dans son processus, un caractère uniquement phonétique : passage d'une syllabe de résonance à la valeur de pleine syllabe expiratoire indépendante. Mais dans d'autres cas, il faut reconnaître, semble-t-il, au même processus phonétique, un principe psychologique : c'est lorsqu'il s'agit d'allongements de voyelles brèves, dans des vocables empruntés à la langue littéraire ou à des idiomes étrangers : il y a eu alors désir de reproduire exactement la prononciation d'un vocable peu familier, d'où attention, outrance, c'est-à-dire en l'espèce, allongement des voyelles brèves, et transformation en syllabes fermées des syllabes ouvertes du mot ainsi traité[3]. Nous aurons par exemple, empruntés à la langue littéraire : *mālīk* « roi » = مَلِك; *qẹ̄fâṛ* « déserts » = قِفار; *ṷāqẹ̄la* « peut-être » = وَقِيل; *mātāi̯essâra* « ce qui suffit » = ماتَيَسَّر, etc.; empruntés à des idiomes étrangers : *Kāmâr* « sorte de ceinture » (persan كمر); *qā̊ẓâḷ* « chaudron » (turc قزان); *kūlôn* « colon » (français) *čīku* « jeune garçon » (espagnol *chico*). — Sur l'allongement de la pénultième ouverte de la 3e personne féminin singulier du parfait, quand on y adjoint les suffixes personnels vocaliques, cf. *infra*, L'ACCENT.

β. L'apparition d'une voyelle prosthétique secondaire devant une consonne initiale ayant perdu la voyelle brève qui la suivait dans la langue classique, est dans le dialecte un fait des plus

ressaut n'est pas particulier au verbe, et qu'il apparaît dans de fréquentes formes nominales. Cf. sur le redoublement corrélatif du *ressaut* dans le diaecte, *infra*, p. 149.

(1) Comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 50, 51.

(2) Je renvoie pour les notions préliminaires de syllabe « ouverte » et de syllabe « fermée » à ce que j'ai dit ap. *Dialecte de Tlemcen*, p. 46.

(3) Comp. *T. M. G.*, XXX, XXXI; et le processus identique indiqué par DOUTTÉ pour l'emphatisation des consonnes dans les vocables empruntés à des angues étrangères (*Un texte arabe*, p. 65).

fréquents [1]. Cette apparition a lieu avec la plupart des consonnes; mais elle est presque régulière devant les *sonantes*; parfois la voyelle prosthétique n'est guère autre chose que *Murmelvocal;* mais parfois aussi elle peut prendre assez d'importance, pour que l'accent se fixe sur elle (cf. *infra*, p. 161).

γ. La fermeture d'une syllabe ouverte par redoublement de la consonne qui la suit est un phénomène fréquent dans le dialecte; et peut même être tenue pour un de ses traits caractéristiques. — Elle apparaît surtout comme corrélative du phénomène du *ressaut;* lorsque le groupe $c^1 c^2 v$-$c^3 v$ devenu $c^1 v c^2$-$c^3 \bar{v}$ est précédé d'une syllabe cv, cette syllabe, qui sans l'apparition du *ressaut* se trouvait *fermée :* cvc^1-$c^2 v$-$c^3 \bar{v}$, se trouve, du fait du *ressaut, ouverte :* cv-$c^1 v c^2$-$c^3 v$. En marocain, la voyelle brève s'évanouit, et elle cesse d'être syllabe expiratoire distincte [2]. Ici, comme en tlemcénien, en algérois, en oranais [3], la syllabe secondairement ouverte se referme par un redoublement de la consonne qui la suit : cv-$c^1 v c^2$-$v^3 \bar{v}$ devient cvc^1-$c^1 v c^2$-$c^3 v$: *muk-ḥo-la* devenu *mu-koḥ-la*, *ged-re-ti* devenu *ge-der-ti*, *i̯eδ-be-ḥo̩* devenu *i̯e-δeb-ḥo̩* passent définitivement à *muk-koḥla*, *ged-derti*, *i̯eδ-δebḥo̩*, etc. Ce redoublement de consonne apparaît régulièrement dans le dialecte à la suite du *ressaut;* toutefois ici comme en tlemcénien il faut faire exception pour les représentants des maṣdars classiques de la 2ᵉ forme, *taf-ʿila;* ils donnent pour la plupart *tfʿila* avec *ressaut*, mais évanouissement de la voyelle brève de la 1ʳᵉ syllabe. J'ai attribué, ailleurs, à l'influence de l'accent actuel ces curieux redoublements corrélatifs du *ressaut;* mais, dans le présent dialecte, comme je le dirai plus loin, l'accent n'est pas couramment (ou n'est plus) sur la syllabe fermée par le redoublement secondaire (cf. *inf.*, L'ACCENT); et aussi, ce redoublement à la suite du *ressaut*, apparaît dans des formes où l'accent n'a jamais pu être sur cette syllabe : des duels comme *χắṭṭârṭện* «deux fois» des pluriels externes comme *mès-sel-mîn* «musulmans», où la

[1] On a constaté depuis longtemps que le fait trouve son expression dans l'écriture des indigènes algériens, par l'emploi d'un ا prosthétique devant les mots dont la première consonne a perdu sa voyelle brève dans le langage (cf. BEAUSSIER, *dictionnaire pratique*, p. 3, sub ا *alif* et *introduction*, p. 12).

[2] Cf. *Trip. Beduinenlieder*, p. 18, note 35; et *W. Z. K. M.*, 1895, p. 7, *in fine*.

[3] Il est intéressant de remarquer que ce redoublement constant des dialectes du Tell oranais qui n'avait jusqu'à ces dernières années pas été signalé, a été noté en même temps par BEL (*Djâzya*, p. 122, *in princ.*; p. 127 128), par DOUTTÉ (*Un texte arabe*, p. 60) et par moi (*Dialecte de Tlemcen*, p. 51, 55). Il apparaît aussi dans les parlers ruraux et urbains du Tell algérois; autant que j'ai pu voir, les dialectes du Sahara algérois l'ignorent (je n'en relève pas d'exemples *ap.* KAMPFFMEYER); et le dialecte de Constantine ne le pratique pas non plus.

voyelle longue de la désinence a l'accent principal. Je dirai donc volontiers ici : ce redoublement est un processus phonétique conservant, dans un vocable où elle existe aux formes non pourvues d'affixes ou de désinences vocaliques, une voyelle brève que l'économie habituelle du dialecte tendrait à expulser lorsqu'une désinence vocalique est ajoutée. — Dans quelques formes فُعَال, on peut constater aussi un redoublement de la 2e radicale (secondaire فُعَّال), qui conserve la voyelle brève de la première syllabe[1]; elles sont peu nombreuses dans le dialecte, et je dirai au reste plus loin, que le processus du redoublement est pour elles moins un fait de phonétique propre, qu'une réduction analogique à la nombreuse classe des فَعَّال (cf. *infra*, LE NOM AU SINGULIER). Sur le redoublement des formes dialectales $c^1 c^2 v^1 c^3 c^3 a$, représentant les classsiques أَفْعِلَة (cf. *infra*, L'ACCENT).

II. — SÉGOLISATION ET SURSAUT.

a. Ségolisation. — L'apparition, entre la 2e et la 3e radicale des représentants vulgaires des classiques فَعْل, d'une voyelle secondaire très brève est constatée dans la plupart des dialectes. Ceux de Syrie, d'Arabie, du Maghrib oriental en offrent des exemples[2]; dans le dialecte de l'Irâq cette apparition est pour ainsi dire régulière[3]. En palestinien, les formes verbales présentant le même schème n'en sont pas exemptes[4]. Le phénomène, bien connu déjà de l'arabe classique pour فَعْل «à la pause»[5], bien connu aussi d'autres langues sémitiques, apparaît fréquemment dans notre dialecte : je lui donne pour plus de commodité le nom de *ségolisation;* ces voyelles secondaires s'évanouissent avec l'annexion des affixes personnels vocaliques; elles ne prennent jamais l'accent; elles sont de couleur variable,

(1) Comp. *M. G. T.*, 209, § 14 *a*, et *Dialecte de Tlemcen*, p. 51.

(2) Cf. LANDBERG, *La langue arabe et ses dialectes*, p. 23, l. 5 et suiv.; aussi *Proverbes et Dictons*, *méléḥ* «sel» p. 141, l. 9; *náfdi*, p. 227, l. 20, etc.; LÖHR, p. 9, *in princ.*; SOCIN, *Dīwān*, III, § 86, § 90; *Z. D. M. G.*, 1868, p. 180, note 2; *T. G.*, § 46; *M. G. T.*, § 72; la ségolisation serait fort rare en égyptien citadin (SPITTA, p. 89) et inconnue au dialecte d'Alep. (Cf. POURRIÈRE, ap. *Mitteil. des Seminars*, p. 210, note 1.)

(3) Cf MEISSNER, *Geschichten*, XIII, § 7 *b*.

(4) Cf. LITTMANN, XIV, p. 9; comp. au reste *M. G. T.*, § 43; ceci n'apparait en saïdien que parfois pour les verbes à dernière radicale *ḥ* et *h* : *róḥĕt* «je suis allé»; *bắʿĕt* «j'ai vendu»; mais dans les parlers du Sahara algérien le fait m'a paru beaucoup plus généralisé.

(5) Cf. *Sibawaihi*, II[1], § 495; *Ibn Yaʿiš*, § 641, p. ١٣٧١ et suiv.

commandée par le voisinage vocalique ou consonantique : *ḥúkŭm* « ordre » ; *ségĕf* « bande supérieure de la tente », *χóḍŏr* « verts », *méläḥ* « sel », *rákŏb* « troupe de visiteurs pieux », etc.

Pas plus que dans les cas examinés plus haut (cf. *sup.*, p. 146) il ne saurait être question ici d'un dissyllabisme expiratoire. Les formes ségolées ne nous offrent qu'une seule syllabe, prononcée en un seul souffle; la consonne médiane apparaît clairement dans leur prononciation commme *divisée* (non *géminée*) et portant à la fois sur la voyelle accentuée qui la précède et sur la voyelle très brève qui la suit. Ce n'est donc pas *hú-kŭm*, *sé-gĕf*, mais *húkŭm*, *ségĕf* qu'il convient de les noter au point de vue de la structure syllabique : comme l'allemand *Hámer* (*Hammer*), non comme l'espagnol *cá-za* [1].

Il faut rapprocher des formes ségolées, bien qu'ils aient une tout autre origine, les représentants vulgaires des classiques فعْو, فعْى (فِعْل) dérivés de racines défectives. Le *u̯*, *i̯* final y a perdu tout caractère consonantique et s'est réduit à *u* (*ŭ*) *i* (*ĭ*) voyelles [2]. *Délŭ* « seau » classique دلْو; *žérọ̆* « chiot » classique جِرْو; *méšĭ* « marche » classique مشْى, *ʿómĭ* « aveugles » classique عُمْى, etc. Mais on ne saurait distinguer dans tous ces vocables *deux* syllabes *expiratoires*; il n'y a là, comme dans les formes *ségolées* qu'une seule syllabe prononcée en un seul et même souffle; et il faut noter au point de vue de la syllabe expiratoire non pas *dé-lŭ*, *ʿó-mĭ*, mais *délŭ*, *ʿómĭ*, etc.; une oreille exercée saisit très facilement cette prononciation.

β. *Sursaut.* — J'appelle ainsi, dans le dialecte considéré comme en tlemcénien le *progrès* dialectal de l'accent, de la syllabe qu'il frappe en arabe classique vers la syllabe subséquente [3]. On le trouve en saïdien :

1° Toujours pour les 3es pers. sing. masc. du parfait des

[1] Sievers, *Phonetik*, p. 209, 210.

[2] Landberg a bien rendu compte de ce fait ap. *Prov. et Dictons*, p. 180, note 1; comp. *Z. D. M. G.*, 1868, p. 182; et les observations de *Ibn-Yaʿîš*, p. ١٣٧٩, *in princ.* « que les mots comme ظَبْى et غَزْو, reçoivent le même traitement à la pause, que les mots de même forme provenant de racines fortes »; c'est au reste le processus de l'hébreu par rapport à l'arabe classique, de l'amharique par rapport à l'éthiopien (cf. Barth, *Nominalbildung*, p. 32, 38).

[3] Je me réfère ici aux règles traditionnelles de l'accentuation classique, telles qu'elles sont exposées dans nos grammaires (par ex. Wright, I, p. 27); mais je ne perds pas de vue ce que l'on a dit du caractère artificiel de cette accentuation (cf. *Z. D. M. G.*, 1875, p. 324; Spitta, p. 59). — Par ailleurs on pourra trouver peu méthodique, qu'une question d'*accent* soit ici traitée par anticipation sous la rubrique de la *constitution syllabique*. Je n'ai qu'à

verbes trilitères à la 1re forme : *ktéb* «il a écrit» = classique *kátab*, *ūṣál* «il est arrivé» = classique *ųáṣal; qrâ* «il a lu» = classique *qára'*.

2° Toujours pour les 3es pers. sing. masc. du parfait des VIIe et VIIIe formes : *nktéb* «il s'est fait inscrire» = *nkátab; nksâ* «il s'est habillé» = *nkása; fṭrég* «il s'est séparé» = *ftáraq*; cf. toutefois pour les *verbes assimilés*, *infra*, LE VERBE.

3° Toujours pour les formes nominales فُعُل : *ɣlém* «bétail de la race ovine» = *ɣánam; gréb* «outres» = *qírab; ždéd* «nouveaux» = *žúdud*, *ɛ̃ṣâ* «bâton» = *ɛ̃áṣa*; sur quelques exceptions sporadiques, cf. *infra*, p. 158, 159.

4° Toujours pour les formes nominales أَفْعَل : *kbér* «plus grand» = *'ákbar; biâḍ* «blanc» = *'ábiaḍ; šhór* «mois (pl. = *'áš̌hor; ṣbáɛ* «doigt» = *'áṣbaɛ*.

5° Fréquemment pour l'impératif msc. sing. du verbe trilitère *ṭlób* «demande!» à côté de *óṭlob*, *ĕrmî* «jette!» à côté de *érmi*.

6° Pour certaines formes أَفْعِلَة *ɣrúbba* «corbeaux» = *'áɣriba*, *ɛ̃ómédda* «perches de la tente» = *'áɛ̃mida*.

7° Pour certaines formes فُعْل : *gṣár* «château» = *qáṣr*, *ḥăbél* «corde» = *ḥábl*, *ḥŏlû* «doux» = *ḥílu*.

Pour ces dernières formes, il faut naturellement poser sur le chemin du classique *faɛl* au dialectal *fɛál* une ségolisation intermédiaire *fáɛal*; puis la voyelle très brève, secondaire, aurait pris l'accent, comme la voyelle primitive des classiques *faɛal* qui ont pris dans le dialecte une accentuation *faɛál*.

Stumme considère le *sursaut* généralisé des formes verbales فَعَل comme caractéristique des dialectes maghribins [1]; et il a posé à bon droit la question de l'origine de cette particularité [2]. Existait-elle déjà dans le dialecte arabique de Hilâl et de Solaïm? ne s'est-elle développée en lui qu'après qu'il eut été transplanté sur le sol — et j'ajouterai sur le sol *berbère* — du Ma-

répéter ce que j'ai dit ap. *Dialecte de Tlemcen*, p. 45. Les questions d'accentuation et d'économie syllabique se tiennent si étroitement qu'on ne peut guère songer à enfermer l'une des deux dans le cercle d'un exposé entièrement exclusif de l'autre. Je crois même qu'en fait, l'accentuation est dans les idiomes maghribins le facteur capital de la constitution syllabique.

(1) Il exclut le maltais des dialectes maghribins, malgré les affinités qu'il présente avec eux à nombre d'égards, en raison de ce qu'il ne connaît pas l'accentuation *sursautée* de فَعَل (*Malt. Studien*, p. 89, note 1; p. 83; cf. *contra* NÖLDEKE, ap. *Z. D. M. G.*, 1904, p. 906).

(2) Cf. *T. M. G.*, XXXVII.

ghrib ? A mon sens la linguistique arabe n'est pas apte à fournir, par ses seules ressources, la solution de ce petit problème. Deux séries d'études relevant de tout autres domaines, permettront seules de donner à la question, comme à beaucoup d'autres de dialectologie arabe maghribine, une réponse un peu scientifique : étude comparée de la phonétique et surtout de l'accentuation des idiomes berbères[1]; étude historique et ethnographique des groupements sociaux parlant arabe dans l'Afrique du Nord[2]. Au contrôle de leurs révélations, on soumettra certains faits dès maintenant observés sur le terrain de la linguistique sémitique et de la dialectologie arabe, et dont je vais essayer un très rapide inventaire.

1° L'accentuation de la 2e syllabe (*sursaut*) dans les formes nominales فُعُل, et verbales فَعَل, a été considérée par certains, comme primitive dans les langues sémitiques[3]. Elle se retrouve aujourd'hui en dehors du Maghrib, dans les dialectes bédouins du désert de Syrie, partiellement dans ceux de l'Arabie méridionale, de l'Oman, du Nedjd[4]. Certains faits dans le dialecte de l'Irâq peuvent être considérés comme des survivances de cette ancienne prononciation[5].

2° On trouvera plus loin (LE VERBE) quelques observations sur l'accentuation de la VIIe et la VIIIe forme. D'une façon générale avec leur accentuation *sursautée* de *ftʿál, ĕnfʿál*, les idiomes

(1) Je rappelle ici que Rochemonteix a émis l'hypothèse que l'accentuation appelée par moi *sursautée* dans les dialectes arabes maghribins, était due à une influence berbère (cf. *Journ. asiat.*, févr. 1889, p. 206).

(2) C'est dans ce sens que KAMPFFMEYER a entrepris ses intéressantes recherches sur les tribus et les parlers de l'Afrique centrale et du Maroc (cf. *Studien der arabischen Beduinendialekte Innerafrikas*, et *Šāуia in Marokko*; ap. *Mitteilungen des Seminars fur orientalischen Sprachen*, 1899 et 1903).

(3) Cf. NÖLDEKE contre PHILIPPI, ap. *Z. D. M. G*, 1876, p. 324; BARTH, *Nominalbildung*, p. 15, 99 et suiv.; WRIGHT (*Comp. Gramm.*, 172, 173) admet cette accentuation comme primitive dans le nom فَعَل, mais pas dans le verbe trilitère; aussi MAYER-LAMBERT, *de l'accent en arabe*, ap. *Journ. asiat.*, nov. 1897.

(4) Cf. *Z. D. M. G.*, 1852, p. 194; 1868, p. 182; les observations de LANDBERG, *Ḥaḍr.* I, p. 13, 43; *Arabica*, III, p. 77; SOCIN, *Dīwān*, III, § 126 et § 90 *b*; REINHARDT, § 10, 11, § 242 et suiv.; remarquable est qu'en omāni cette accentuation dans le verbe existe seulement pour les verbes intransitifs *fʿúl*, *fʿíl*, et non pour les verbes transitifs *fáʿal*, *féʿel*; c'est l'exacte contre-partie de ce qu'offre l'éthiopien.

(5) Par exemple la présence de l'accent sur cette 2e syllabe dans les représentants des féminins classiques فَعَلَة, comme dans le désert de Syrie; aussi dans les 3e personnes fém. et pl. du verbe trilitère, comme dans le Nedjd, *šbíki* = شَبَكَة, = *ktíbau* كَتَبُوا. *ʿqmílet* = عَمِلَت (MEISSNER, *Gesch.*, § 8 *c*; § 17; § 57 *a*).

maghribins apparaissent comme isolés sur ce point parmi les dialectes.

3° L'accentuation *sursautée* des formes أَفْعَل (élatifs, noms de difformités) se retrouve partiellement en omāni; mais dans le Maghrib même, elle n'apparaît pas en tunisien et en tripolitain; le marocain la connaît, par contre, comme les dialectes oranais[1]; on verra d'autre part que cette accentuation n'existe pas dans le dialecte pour أفعل pourvu de l'article (*láfɘal;* cf. *infra*, L'ARTICLE).

4° Le sursaut dans l'impératif singulier semble bien la vieille accentuation sémitique. Elle se rencontre fréquemment dans les dialectes de l'Arabie centrale, dans celui de l'Oman, en syrien. Dans l'Afrique du Nord, elle semble une particularité des dialectes de l'Ouest (marocain, oranais, aussi sud-algérois) et n'apparaît pas en tripolitain et en tunisien[2].

5° L'accentuation *fɘíla* (*afɘíla*) des pluriels أَفْعِلَة، أَفْعِلَاء apparaît dans la plupart des dialectes[3]. Elle semble bien être primitive, comme dans les formes apparentées فَعِلَة désignant des singuliers féminins. A cet égard, un rapprochement s'impose entre les *yrúbbᵉa*, *ɛŭmédda*, etc., de notre dialecte et du tripolitain, représentant des pluriels classiques أَفْعِلَة, et les *qṣábbe* = قَصَبَة, *urágqa* = وَرَقَة du désert de Syrie, représentant des fém. sing. classiques فَعَلَة (cf. sur le redoublement de la 3ᵉ radicale, *infra*, L'ACCENT)[4]. Cette accentuation n'apparaît pas en tunisien[5].

6° Le passage du classique فِعْل à *fɘíl* se trouve dans divers dialectes orientaux: les idiomes bédouins du Ḥadramoût, de l'Oman, de l'Arabie centrale, du désert de Syrie le connaissent[6].

(1) Cf. REINHARDT, § 98, 6; cette accentuation existe en omāni pour les noms de couleur et de difformités, non pour les élatifs (cf. *W. Z. K. M.*, 1895, p. 6, note 1); au contraire *aɛmáχ* = أَسْمَخ «plus élevé» *ap.* LANDBERG, *Daṯînah*, p. 72, l. 3; cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 92, 93; KAMPFFMEYER, p. 244; *T. G.*, § 76; *M. G. T.*, § 117.

(2) WRIGHT, *Comparat. Gramm.*, p. 188; SOCIN, *Dīwān*, III, § 142 *a*; LANDBERG, *Ḥadr.*, p. 215, note 1; REINHARDT, § 274; OESTRUP, *Contes de Damas*, p. 131, 142, *in fine*.

(3) Cf. SOCIN, *Dīwān*, III, § 190; SPITTA, 26 *a*.

(4) *Z. D. M. G.*, 1868, p. 190, note 1, p. 191; أَفْعِلَة est forme *compensative* d'une forme à voyelle longue comme le sont dans nombre de cas des fémininssinguliers فَعِلَة (cf. BARTH, *Nominalbildung*, p. 93, 144, 466).

(5) Cf. *T. G.*, § 108.

(6) Cf. LANDBERG, *Ḥadr.*, p. 13, 42; REINHARDT, § 23 et suiv.; SOCIN, *Dīwān*, § 90 c, § 91 *b*; *Z. D. M. G.*, 1868, p. 182; SOCIN et WETZSTEIN remarquent toutefois que ce passage n'apparaît que dans certaines conditions consonantiques,

En saïdien il est plus fréquent que dans les dialectes de Tunis et de Tripoli, mais beaucoup moins qu'en tlemcénien. Beaucoup d'anciens *fv̆l* sont restés chez les ruraux d'Oranie à l'étape intermédiaire entre leur forme classique et le **sursaut**, c'est-à-dire à la ségolisation *fv̆v̆l*. à l'inverse de ce qu'offre le tlemcénien où, en principe, toutes les formes **ségolées** sont passées au sursaut. On a ainsi :

Saïdien, *méθĕl* «comme», tlemcénien, *mṯél*; saïdien, *kéδĕb* «mensonge», tlemc., *kdéb; ségĕf* «bande supérieure de la tente», tlemc., *sqáf* «plafond»; *gébĕl* «avant», tlemc., *qbél; fĕžĕr* «point du jour», tlemc., *fǧér; békĕr, Bekr* (nom propre), tlemc., *bkér; gémăḥ* «blé», tlemc. *qmáḥ; mélăḥ* «sel», tlemc., *mláḥ*, etc.

Et de même pour les formes classiques فِعْلٌ, فَعْلٌ qu'il faut rapprocher au point de vue de la constitution syllabique des formes **ségolées**, nous avons :

Saïdien, *žérọ̆* «chiot», tlemcénien, *žrû* (جِرْو); saïdien, *délŭ* «seau», tlemcénien, *dlû* (دَلْو); saïdien, *méšĭ* «marche», tlemcénien, *mšî* (مَشْي); saïdien *žédi* «chevreau», tlemcénien, *ždî* (جَدْي), etc.

L'accentuation **sursautée** apparaît donc, deçà et delà, sur le champ des langues sémitiques et des dialectes arabes orientaux pour la plupart des formes verbales et nominales qu'elle affecte au Maghrib. De ce fait, faut-il voir dans le **sursaut** maghribin un processus proprement arabe et sémitique? Personnellement je ne l'oserais guère. L'étude comparée des dialectes maghribins permet d'élever contre cette solution, si tentante qu'elle soit, d'assez sérieuses objections. Si, en effet, sur le seul terrain de l'arabe nord-africain, l'on cherche à déterminer des «zones d'intensité» dans l'emploi des formes sursautées, il faut constater que :

1° Il semble moins généralisé dans le Maghrib oriental que dans le Maghrib occidental : élatif أَفْعَل donnant *fv̆l* en Oranie et au Maroc, mais restant *áfv̆al* en Tunisie et en Tripolitaine; impératif أُفْعُل donnant *fv̆l* en Oranie et au Maroc, mais restant *v́fv̆l* en Tunisie et en Tripolitaine; formes nominales فِعْل donnant

2e radicale faucale, ou *γ* vélaire, 3e radicale semi-voyelle redevenue dans le dialecte voyelle pure. D'autre part, dans les dialectes étudiés par ces auteurs, la forme féminine *fáv̆la* elle-même, passe à *fv̆ála* (*fv̆álla*) quand la radicale est faucale (Cf. *Z. D. M. G.*, 1868 p. 190, 191, et *Diwān*, III, § 91 *f*); dans le dialecte de l'Irâq, il arrive qu'avec les affixes personnels consonantiques, l'accent porte sur la voyelle de la 2e radicale dans des formes *fv̆v̆l*, là où elle est secondaire (ségol), aussi bien que là où elle est primitive (Meissner, *Gesch.*, § 8, p. 40).

très généralement *fʿl* en tlemcénien, en marocain, mais restant fréquemment, pour les mêmes mots, *fʿəl*, *fʿəʿl* en tunisien et plus encore en tripolitain[1]. Or il est généralement admis, et à juste raison, semble-t-il, qu'en face du Maghrib El-Aqṣa resté profondément berbère[2], l'Ifrīqîya contient des éléments arabes plus compacts et plus purs : le sursaut maghribin se trouverait donc ethnographiquement plus berbère qu'arabe.

2° Le sursaut des formes classiques فُعْل semble beaucoup plus fréquent dans les idiomes citadins que dans les idiomes bédouins : à l'est il est plus fréquent en tunisien qu'en tripolitain; à l'ouest il l'est plus en tlemcénien qu'en saïdien; cependant dans le domaine de l'arabe oriental, on considère généralement le passage du classique *fʿəl* à *fəʿl*, comme une caractéristique des dialectes bédouins[3]; le sursaut maghribin, au contraire, serait plus citadin que bédouin.

III. — Les Sonantes dans l'Économie syllabique.

Que les liquides *l*, *r*, les nasales *m*, *n*, aient eu dans le sémitique ancien, aient encore dans les dialectes arabes modernes, le caractère particulier qui dans les langues indo-européennes a fait ranger tous ces phonèmes avec *u̯* et *i̯* dans une classe particulière, celle des sonantes, c'est ce qu'on a soutenu d'une part, et fermement contesté de l'autre[4]. Pour ce qui concerne les dialectes arabes, il faut à coup sûr faire la part du « coefficient personnel » des auditeurs. Pour moi je n'oserai pas avancer que, dans le présent dialecte, *l*, *r*, *n*, *m* puissent former syllabe[5]. Mais d'autre part, il n'est pas douteux que ces sons reçoivent chez les ruraux d'Oranie un traitement spécial, comme *u̯* et *i̯*; que certaines particularités de ce traitement se retrouvent, je crois, dans les

[1] Comp. Doutté, *Un texte arabe*, p. 61, note 2; dans le dialecte marocain des Houwāra, on trouve même sporadiquement des exemples de sursaut dans des فُعْل *provenant de racines concaves* (*ṭŏu̯úr* = ثور, p. 72, l. 15).

[2] Notamment rappelons qu'à Tlemcen, le fondateur de la dynastie nationale aurait encore parlé berbère au XIIIe siècle (cf. *Monuments arabes de Tlemcen*, p. 142, note 4).

[3] C'est ce que constate expressément Landberg, *Ḥaḍr.*, p. 42.

[4] Cf. particulièrement Haupt, ap. *Beiträge zur Assyriologie*, I[1], p. 293 et suiv., contre Philippi, ap. *Z. G. M. G.*, 1886, p. 646.

[5] Socin, Stumme, Fischer admettent parfaitement *l*, *r*, *n*, *m* formant syllabe en marocain (*Houwāra*, p. 12, 13; *Mar. Sprichwörter*, p. 9) et aussi des spirantes, des affriquées, même exceptionnellement des occlusives (comp. Stumme, *Handbuch des Schilḥischen*, p. 9); Socin les admet en arabique (cf. *Dīwān*, III, § 17 *m*; § 188 *a*); et Littmann en palestinien (cf. *N. V.*, p. 8, l. 6); *contra* Landberg, *La langue arabe et ses dialectes*, p. 23.

langues indo-européennes où on les explique par le caractère quasi vocalique des *sonantes*.

Je désignerai donc aussi dans le dialecte, sous le nom de *sonantes*, le groupe *l*, *r*, *n*, *m*, *u̯*, *i̯*; chose curieuse, et pour moi inexplicable, la sonore explosive bilabiale *b* reçoit aussi partiellement le même traitement, dont je vais tenter d'esquisser les traits principaux.

1° Une *sonante* consécutive d'une voyelle en arabe classique ne se sépare pas d'elle pour jouer en tête d'une syllabe suivante le rôle de *consonne*, là où semblerait l'exiger l'économie générale du saïdien.

a. Dans un groupement classique $vc^1 - c^2v - c^3v$ où c^1 est sonante, le *ressaut* n'intervient pas : il y a évanouissement de la voyelle de c^2: il n'y a pas apparition d'un groupement syllabique nouveau $vc^1vc^2 - c^3v$ ($vc^1 - c^1vc^2 - c^3v$, cf. *supra*, p. 149) [1].

Ainsi :

CLASSIQUE.	SAÏDIEN.		
man-zi-la,	*ménz-la* « place »,	non	*me-nez-la* (*mennezla*).
i̯ur-si-lu,	*i̯érs-lu* « ils envoient »,	—	*i̯e-res-lu* (*i̯erreslu*).
i̯al-ṣa-qu,	*i̯élẓ-gu* « ils s'attachent »,	—	*i̯e-leẓ-gu* (*i̯elleẓgu*).
γam-za-ti,	*γámz-ti* « mon signe d'œil »,	—	*γa-maz-ti* (*γammazti*).
šau-fa-tak,	*šóuf-tek* « ta vue »,	—	*šo-u̯ef-tek* (*šouu̯eftek*).
i̯ai-basu,	*i̯êĭb-su* « ils sèchent »,	—	*i̯êi̯ebsu* (*i̯ei̯iebsu*).

Il peut arriver que dans le groupement $vc^1 - c^2v - c^3v$, c^1 soit *l*, *r*, *n*, *m*, *b* et que c^2 soit *u̯*, *i̯*, ou que inversement c^1 soit *u̯*, *i̯* et c^2, *l*, *r*, *n*, *m*, *b* : il n'y a *ressaut* (ni redoublement) dans aucun des deux cas :

CLASSIQUE.	SAÏDIEN.		
dau-la-ti,	*dóul-ti* « ma fortune »,	non pas	*dóuu̯elti*.
γai-ra-tak,	*γêir-tek* « ta jalousie »,	—	*γeii̯ertek*.
χai-ma-tu,	*χêĭm-täh* « sa tente »,	—	*χeii̯emtäk*.
i̯uγau-bišu,	*iγáub-šu* « ils se renfrognent »,	—	*iγauu̯ebšu*.
til-u̯a-ti,	*télŭti* « mon marc de café »,	—	*tellouti*.
ğir-i̯a-tek,	*žérĭtek* « ta course »,	—	*žerreitek*.[2]

[1] On comparera *Dialecte de Tlemcen*, p. 53; Doutté, *Un texte oranais*, p. 58, noté pour *r*, *l*, et p. 59, *manṣba* = مَنْصَبة qui est un exemple pour *n*; aussi *T. G.*, § 12 *a*, dans l'omāni où le ressaut apparaît fréquemment, je ne relève pas d'influence des liquides pour ce qui est des formes verbales, mais je constate *ménzile*, *mándra* à côté de *mdérse*, *mqúbra* (§ 60, § 133).

[2] Tlemcénien *γómmezti*, *šéuu̯öftek*, *i̯éii̯ebsu* (cf. les observations de Stumme, ap. *Z. D. M. G.*, 1904, p. 674).

Il peut arriver que dans le groupement classique $vc^1 - c^2v - c^3v$, c^1 soit *m* ou *b* et c^2 *l, r, n;* dans ce cas, il y a *ressaut* (et redoublement de c^1); par contre, lorsque c^1 est *l, r, n*, et c^2 *m* ou *b*, il n'y a pas ressaut; ainsi :

i̯ebbérdu «ils ont froid»; *i̯emmélku* «ils possèdent»; *i̯emménso* «ils échappent» (non *i̯ebrdu, i̯emlku, i̯emnso*).

Tandis que :

i̯érbto «ils attachent»; *i̯élbsu* «ils s'habillent»; *i̯élmzu* «ils poussent du coude»; *térmti* «mon postérieur» (non *i̯errebto, i̯ellebsu, i̯ellemzu, terremti*).

b. Dans un groupement classique $c^1v^1c^2c^3$ (فُعْل), où c^2 est une sonante, ni le *sursaut*, si fréquent dans le dialecte ($c^1c^2v^1c^3$), ni même la *ségolisation* ($c^1v^1c^2\breve{v}c^3$), n'apparaissent guère, et de fait on aura à Saïda, comme en général aussi dans tout le Maghrib[1] :

kélb, chien;	*θélž*, neige;	*félk*, tranche;	*γálb*, victoire.
bérd, froid;	*ḥórg*, brûlure;	*férg*, bande d'oiseaux;	*sérž*, selle.
bént, fille;	*ḥdnd*, acier;	*zénd*, bras;	*lénž*, arbouse.
nems, furet;	*γómd*, fourreau;	*ḥámd*, louange;	*sémš*, soleil.
zebš, plâtre;	*kébš*, bélier;	*χúbz*, pain;	*ḥábs*, prison.

c. Dans un mot ou un complexe de mots, un groupe classique $c^1vc^2vc^3$ où c^2 est *sonante* se réduit fréquemment à $c^1vc^2c^3$ (ou $c^1vc^2vc^3$); après évanouissement ou réduction de la voyelle brève qui la suit, la sonante c^2 et la consonne c^3 se rattachent à la syllabe précédente. On aurait presque envie de parler ici d'*absorption vocalique* ou de *syncope*[2]. Distinguons divers cas :

α. Le plus important est celui de divers classiques $c^1vc^2vc^3$ où bien loin qu'il y ait *sursaut*, comme il est arrivé d'ordinaire dans le dialecte, il y a réduction à $c^1vc^2c^3$:

ḥánk «joue», classique حَنَك; *ʿálf* «nourriture des bêtes de somme», classique عَلَف; *γárḍ* «but», classique غَرَض; *ḥárm* «enceinte sacrée d'un marabout», classique حَرَم; *mélk* «ange» (à côté de *mâlek*), classique مَلَك (مَلاك); *ṭárf* «côté, extrémité», classique طَرَف; *fárăḥ* «joie», classique فَرَح; *qólm* «plume» (à côté de *qólŭm, qlém*), classique قَلَم; *δénb* «queue», classique ذَنَب. C'est encore à cette série que je rattacherai *fisáuḍ* «au lieu

[1] Comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 53; *T. M. G.*, XXXVIII; *T. G.*, § 45; LANDBERG, *Ḥadr.*, p. 42, note 1; et *La langue arabe et les dialectes*, p. 23.

[2] Cf. SIEVERS, § 817-821.

de», classique عِوَض et *mélf* «drap», tlemcénien *mléf*, pour lequel le classique مِلْف me paraît l'étymologie la meilleure. On entend dans certaines tribus du Sahara algérois *fárs* «cheval» = فَرَس; mais le mot est ici inusité[1]. Enfin il est remarquable, que lorsque pour un même mot à c^2 sonante, il existe dans la langue classique deux formes, l'une محرّك, l'autre non محرّك, c'est généralement la 2ᵉ qui est employée de préférence dans le dialecte : ainsi *ʿóng* «cou» (classique عُنْق et عُنُق); *márḍ* «maladie» (classique مَرْض et مَرَض) *kérš* «ventre» (كَرْش et كَرِش), etc.; dans les dialectes sahariens *ṭónb* «bas de la tente» (classique طُنْب et طُنُب).

β. Le fait est particulièrement fréquent lorsque la voyelle de c^1v est longue :

gâlt «elle a dit» (à côté de *gâlet*, قَالَت);
žâbt «elle a apporté» (à côté de *žâbet*, جَابَت);
ṭâṛt «elle a volé» (à côté de *ṭâṛet*, طَارَت);
qâmt «elle s'est dressée» (à côté de *qâmet*, قَامَت);
bniχâld «les Beni-Khâled» (خَالِد);
ïdôum «il fait durer» (يداوِم, plus fréquent que *idâuöm*);
ïlâim «il rassemble» (يلائِم, plus fréquent que *ilâiem*);
ïʿând «il rivalise avec» (يعانِد, à côté de *iʿâned*)[2].

[1] *ḥáwk* aussi tripolitain, marocain; *ṭárf* également et aussi andalou «punta» *tarf* ap. *Pedro de Alcala*, p. 359; peut-être d'un طَرْف classique, quoique les lexicographes ne veuillent reconnaître que طَرَف dans le sens de ناحية; *qọlm* aussi sud-algérois (Kampffmeyer, p. 238, l. 18); sur *mélf*, cf. *Quelques observations sur le dictionnaire de Beaussier;* faut-il comparer les marocains *ṭọlb* = طَلَب, *fúlk* = فَلَك (Fischer, *Wortton*, p. 276, *in fine; M. S.*, p. 25, 26) et les formes verbales des *Houwāra* : *ḍárb* = ضَرَب, p. 46, l. 7; *χárž* = خَرَج, p. 42, l. 6; *ḥúrq* = حَرَق, p. 38, l. 19; *wáld* = وَلَد, p. 30, l. 9; et *bírk* = بَرَك ap. Socin, *Mar.*, passim; il est douteux pour moi que le très courant maghribin *wúld* «enfant» (seul employé dans le présent dialecte, à l'exclusion de *u'éd*) reporte à وُلْد et non au plus fréquent وَلَد (cf. Stumme, *T. M. G.*, xxxvii, note 2; et *T. G.*, p. 108); aussi en tripolitain sous l'influence du rythme de la phrase *ḥárăb* = هَرَب, *ḥárž* = حَرَج (*M. G. T.*, § 36). Enfin le *δérk* «maintenant» du Sud algérois, me semble sorti de la forme parallèle *δéruk* (elle-même issue de *δéruuk* = ذا الوقت) par absorption vocalique (Kampffmeyer, p. 243, *in fine*).

[2] Comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 54; en marocain ap. *Houwāra ; ṭâlb* = طالب, p. 64, l. 20; *ʿăfârt* = عفارت (عفاريت), p. 64, l. 26; *χuálk* = اخوالك, p. 52, l. 12; *mbârk* = مبارك, p. 36, l. 12; *tâlt* = ثالث, *χâms* = خامس, p. 50, l. 17; *muâlf* = موالِف, p. 18, l. 2; *mrâud* = مراود, p. 20, l. 30, etc.; et Fischer, *M. S.*, p. 11 *e*.

Dans des complexes avec la négation d'abord ou des particules :

māndīš « je n'emporterai pas » (*mā neddīš*);
māṇṣbóṛš « je ne patienterai pas » (*mā noṣbóṛš*);
māịsmóʿūš « il n'entend pas » (*mā ịesmóʿūš*).

Et il est remarquable que lorsque $c^1v^1c^2$ porte l'accent, l'évanouissement de la voyelle se produit fort bien encore, et l'accent passe sur la syllabe précédente :

ʿömmérha mọ́ọṣlet « elle n'est jamais arrivée » (*mā ụ́óṣlet*);
fīnfsäh « en lui-même », *fīnéfsäh;*
úrgdet « et elle dormit », *urégdet;*
úlbset « et elle revêtit », *ulébset;*
bûmdịen « Bou-Médine (nom propre) », *bumédịen*[1].

2° Une sonante développe fréquemment avant elle une voyelle secondaire à laquelle elle vient s'adjoindre en formant une syllabe fermée [2].

a. A l'initiale d'un mot, devant un groupe de deux ou plusieurs consonnes consécutives, la prothèse est particulièrement fréquente dans le dialecte lorsque l'initiale du groupe est une sonante. La voyelle ainsi développée est de couleur variable; généralement elle est *ĕ* : *ĕnzél* « il est descendu »; *ĕlbés* « il s'est habillé »; *ĕrgíg* « mince »; *ănṣẹ́b* « part »; *ămlī́ŏḥ* « bon »; *ŭmbᵃárk*, nom propre, مُبَارَك; *ŏrḍā* « il a été satisfait » [3].

Les voyelles brèves *ŭ*, *ĭ*, à l'initiale des mots, représentant des *ụv*, *ịv* classiques, développent fort bien aussi une voyelle prosthétique avec laquelle elles forment diphtongue : *ịbés* « il a séché »,

[1] Excessivement fréquent dans les textes des *Houwāra*, par exemple : *kånqṭaʿ* = كانْقْطع, p. 66 l. 6; *enžžīk* = ينْجِيك, p. 70, l. 1; et avec des disparitions du redoublement de la consonne qui suit la sonante, ce qui est caractéristique et correspond pleinement au *māndīš* de notre dialecte : *ḥtá-nṣ* = حتىنقص (نصف), p. 68, l. 15; *ilá-rdēt* = اذا رَدّيت, p. 68, l. 5; *búndi* = بنَدّى (بنوّدى), p. 56, l. 26; *írš* = يرّش, p. 52, l. 21; SOCIN, *Mar.*, p. 28, l. 16; *finfĕsu* = ف نَفْسه, etc.

[2] Le fait est bien connu de la linguistique indo-européenne. Cf. le traitement des *sonantes*, ap. MEILLET, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, p. 60 et suiv.; SIEVERS, § 814; on comparera aux importantes observations de ZIMMERN sur le développement d'une voyelle par les sonantes en sémitique (cf. *Z.F.A.*, 1890, p. 381 et suiv., comp. *Beiträge z. Assyr.*, II, p. 382, note).

[3] On comparera à *erkeb*, *enṭöq*, ap. DOUTTÉ, p. 61; fréquent en syrien, ap. *Prov. et Dictons; ĕndif*, p. 52, l. 9; *ĕrγif*, p. 74, l. 4; *ĕrfiq*, p. 271, l. 7; *ĕmšit*, p. 112, l. 7; *ĕmbéịan*, p. 97, l. 8, etc; LÖHR, p. 8, *in fine*, *ĭlḥáf*, *ĭmkāttib*; aussi SOCIN, *Dīwān*, III, § 188; le fait est bien connu des langues indo-européennes, cf. SIEVERS, § 816.

à côté de *ĭbés*, *ībés; ḙimína* «à droite», à côté de *ĭmína, īmína; ọuṣál* «il est arrivé», (à côté de *ọ̆ṣál, ūṣál*[1], etc.

Il peut même arriver que cette tendance au développement d'une voyelle antérieure, se combinant avec la tendance à l'absorption d'une voyelle subséquente, un groupement dialectal $v^1c^1c^2$ remplace en tête d'un mot, dans une prononciation rapide, un groupement classique $c^1v^1c^2$, où c^1 était sonante initiale d'une syllabe fermée accentuée; l'accent est transporté sur la voyelle secondaire développée : *érgdet* «elle dormit» (à côté et pour *régdet*); *élbset* «elle revêtit» (à côté et pour *lébset*); *énzlet* «elle descendit» (à côté et pour *nézlet*); *ḙ́imna* «qui est à droite», féminin (à côté et pour *i̯émna*)[2].

b. Les formes *ségolées* ou *sursautées* apparaissent presque invariablement dans le dialecte, là où, dans un groupement classique $c^1v^1c^2c^3$, c^3 est sonante[3] :

méθĕl «comme» = مِثْل; *békĕr* «nom propre» = بَكْر; *ḥúsĕn* «beauté» = حُسْن; *ḥúkŭm* «ordre» = حُكْم; *ḥăbél* «corde» = حَبْل; *sdér* «poitrine» = صَدْر; *tbén* «paille» = تِبْن; *ḥătém* «obligation» = حَتْم, etc.

Au cas où c^3 étant liquide *l, r,* c^2 est nasale *m, n*, le sursaut ou la ségolisation apparaissent encore : *gmél* «pou» = قَمْل; *tmér* «datte» = تَمْر; ils n'apparaissent pas au contraire et le groupe reste $c^1v^1c^2c^3$ (cf. *supra*, p. 158) lorsque c^3 étant *m, n,* c^2 est *l, r : gŏ́rn* «corne» = قَرْن; *ḍ̣ŏ́lm* «injustice» = ظُلْم, etc.

c. Sur le changement sporadique d'un groupement $(v)c^1c^2vc^3$ en $(v)c^1vc^2c^3$ lorsque c^2 est sonante et c^1 faucale, cf. *infra*, p. 164.

De cet ensemble de faits, je conclurai que *la solidité et la fréquence des combinaisons diphtoniques vu̯, vi̯, vl, vr, vn, vm, vb sont une des caractéristiques du dialecte : il les maintient là où elles existaient en arabe classique; il les fait fréquemment apparaître là où elles n'existaient pas.*

(1) Comp. Weissbach, ap. *Z. D. M. G.*, 1904, p. 936 sur Meissner, *Gesch.*, § 5 *i : ĭgûl* = *ĭi̯gûl*.

(2) De nombreux exemples en marocain : *ŭrfĭdet* ap. Socin, *Mar.*, p. 10 l. 18; *ărdmu* ap. *Hou̯wāra*, p. 46, l. 17; *ărd* = رُدّ ap. *Hou̯wāra*, p. 72, l. 6; ap. *M. G. T.*, *ărfa‘t*, p. 223.

(3) Cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 47; *T. G.*, § 46; 47, on remarquera que les grammairiens arabes, dans leurs exemples et dans leurs considérations sur la ségolisation de فَعْل à la pause, donnent en première ligne des vocables où la 3ᵉ radicale est liquide ou nasale (cf. *Sibawaihi*, § 495; *Ibn Ya‘iš*, § 641).

IV. — Les Faucales dans l'économie syllabique.

Le développement d'une voyelle secondaire par les faucales *h*, *ḥ*, *ʿ*, parfois par les spirantes vélaires χ et γ est un fait bien connu dans le domaine de la linguistique sémitique. Les divers dialectes arabes en offrent de nombreux exemples. En principe ces voyelles ne sont que des phonèmes de transition ne formant pas syllabe expiratoire distincte; leur détermination précise, tant au point de vue de leur couleur que de la place exacte qu'elles occupent, avant ou après la faucale, est souvent fort difficile[1]. Exceptionnellement, elles peuvent devenir le centre d'une syllabe fermée et même prendre l'accent. Je crois pouvoir faire sur leur apparition dans le dialecte des Ūlâd Bṛāhîm les distinctions suivantes :

1° Voyelle apparue *devant* la faucale;

a. Dans les formes nominales فِعْل où la 3e radicale est faucale, *ʿ*, *ḥ*, *h*, une voyelle *ă* (*ŏ*, *ă*) apparaît entre la 2e et la 3e radicale : il y a *ségolisation*[2]; généralement le saïdien ne pratique pas couramment dans ces noms le passage de l'accent sur cette voyelle secondaire, le *sursaut*, fréquent au contraire dans ce cas en tlemcénien : *mélăḥ* «sel», *žébăḥ* «ruche», *gémăḥ* «blé», *néfŏʿ* «utilité», *ṭábŏʿ* «nature», *uúžăh* «visage», etc. (tlemcénien *mláḥ*, *ğbáḥ*, *qmáḥ*, *nfáʿ*, *ṭbáʿ*, *ŭğăh*).

b. Entre une voyelle longue et une faucale consécutive non vocalisée apparaît généralement un *patakh* furtif : *žûŏʿ* «faim», *ĕrbîŏʿ* «printemps», *blâăʿ* «couvercle», etc. (cf. *sup.*, p. 133, 134); le *patakh* apparaît aussi après une diphtongue : *nóuŏʿ* «espèce», *bẹ̄iŏʿ* (généralement *nóuŏʿ bẹ̄iŏʿ*).

c. Les formes فَاعِل, فَعَائِل de l'arabe classique donnent généralement dans le dialecte *fâil* (*fâil*), *fʿâil* (*fʿâil*); lorsque la dernière radicale est une faucale, une voyelle brève *ŏ*, *a* apparaît devant elle, et l'*i* vocalique devient *i̯* consonantique, initiale d'une syllabe fermée: ainsi *ḍâi̯ŏʿ* «perdu» et non «*ḍâiʿ*», *ṣfâi̯aḥ* «fers à chevaux», et non *ṣfâiḥ*, *žuâi̯ăh* «côtés» (du dialectal *žîha*) et non pas *žuâih*, etc.[3].

Il faut en rapprocher que l'absorption de voyelle brève par une liquide antécédente, dont j'ai parlé plus haut, ne se produit jamais lorsque cette voyelle est suivie d'une faucale : *ibâi̯ŏʿ* «il

[1] Comp. Socin, *Diwān*, III, p. 116, *in princ.*; § 182 *b*.
[2] Comp. *T. M. G.*, xxxviii, *in princ.*
[3] Comp. ap. *T. G.*, p. 18, *ẑâi̯aʿ*, *bâi̯aʿ*, *râi̯aḥ*; p. 85, *in princ.*, *ṣfâi̯aḥ*.

salue», non *ibâiɛ*, *mṛâṳöḥ* «éventails», non *mṛâuḥ*, *ĭqâṛöɛ* «il attend», non *ĭqâṛɛ*; *iṣâlaḥ* «il fait la paix», non *iṣâlḥ*. Dans l'annexion d'affixes personnels vocaliques *vk*, *vh* aux 3ᵉ pers. pl. du parfait des verbes défectueux, on entendra fréquemment *ĕlgôuk* «ils l'ont rencontré», à côté de *ĕlgâṳök*; mais toujours *ĕlgâṳöh* «ils l'ont rencontré», jamais *ĕlgôuh*; la faucale *h* maintient encore ici la voyelle brève (1).

2° Voyelle apparue après la faucale.

a. Un *ɛ*, un *ḥ*, initiaux d'un mot, en syllabe ouverte dans la langue classique, ne sont jamais absolument sans voyelles dans le dialecte, en opposition avec la loi générale du Maghribin (cf. *supra*, p. 146, 147). Un phonème de transition très bref apparaît après la faucale : *ɛŏlâ* «sur», *ɛŏbâṳa* «sorte de vêtement», *ɛănégga* «petites chèvres», *hănâ* «ici», *hŏṛâb* «il a fui». Il en est ainsi parfois aussi d'un *ḥ* initial, mais non toujours : *ḥŏfîr* «fosse», *ḥăméd* «aḥmed» (class. أَحْمَد) *ḥŏbâṛa* «outarde», *ḥŏmâṛ* «âne» (à côté de *ḥmâṛ*, etc.).

b. A la fin d'un mot, dans un complexe de deux consonnes dont la première est une faucale, une voyelle très brève peut apparaître après cette faucale.

C'est régulièrement le cas dans les noms classiques c¹v¹c²c³ où c² est *ɛ*, *ḥ* ou *h*; ils deviennent dans le dialecte *ségolés*, ou fréquemment même *sursautés* par le passage de l'accent sur la voyelle secondaire (2) *ṭáɛăm* «nourriture», *ĕlḥád* «tombe», *fḥáš* «grossièreté», *šhád* «miel», *ĕrɛád* «tonnerre», *báɛăd* ou *bɛád* «après», etc.

C'est fréquemment le cas dans les formes verbales qui offrent le même complexe terminal : *smóɛŏt* «j'ai entendu», *ṛóḥŏt* «je suis parti», *šebbâhăt* «j'ai comparé»; avec l'annexion du *š* enclitique de négation à des formes verbales, à des prépositions : *mă-smóɛŏš* «il n'a pas entendu», *lā-tṛôḥŏš* «ne pars pas», *măɛŏlḙhĕš* «cela ne fait rien» (ما عليه شي).

c. D'autres dialectes connaissent dans l'intérieur des mots, l'apparition d'un phonème de transition après une faucale précédée d'une voyelle et suivie d'une consonne vocalisée (vc¹c²vc³ où c¹ est faucale) (3); cette véritable épenthèse n'apparaît, à ma connaissance, chez les ruraux d'Oranie, que dans un cas : c'est lorsque c¹ étant faucale, c² est sonante : les actions combinées

(1) Cf. *Z. D. M. G.*, 1904, p. 695, *in princ.*

(2) Cf. *T. M. G.*, p. XXXVIII, *in princ.*, et comp. Socin, *Dîwān*, III, § 90 *c*; § 91 *b*.

(3) Cf. Landberg, *La langue arabe et ses dialectes*, p. 57; Socin, *Dîwān*, III, § 91 *c*; § 107 *c*; § 110 *a*; § 136.

de la *sonante* (absorption d'une voyelle suivante, développement d'une voyelle précédente) et de la *faucale* (développement d'une voyelle de transition subséquente) semblent se combiner ici, sans que j'ose attribuer à l'une d'elles la priorité ou la prépondérance, et le groupement primitif peut parfois se transformer en $vc^1 vc^2c^3$: et on entendra ainsi : *ĭḥárg* «il brûle» (au lieu et à côté de *i̯áḥreg*); *ĕnḥálf* «je jure» (au lieu et à côté de *náḥlef*), et très couramment *ĕnʿárf*, *tʿárf*, *ĭʿárf* «je sais, tu sais, il sait», à côté de *náʿref*, *táʿref*, *i̯áʿref*[1]. Il faut en rapprocher encore des formes comme *ḥárš* «dur au toucher», à côté de *ḥărėš*, class. أُحْرَش; *ʿáu̯r* «borgne», à côté de *ʿău̯ŏṛ*, class. أُعْوَر que j'ai entendues dans une prononciation rapide; mais ici il faut songer aussi au processus, d'ailleurs voisin, que j'ai signalé plus haut (sonantes 1°, c, *α*, p. 158, 159).

W. Marçais.

(*A suivre.*)

(1) Comp. *Dialecte de Tlemcen; M. G. T.*, § 86; et *Houwāra; nḥérł*, p. 16, l. 9; *tḥaṛg*, p. 24, l. 6; aussi *ʿárft* p. 54, l. 2, réduit à Tanger à *ʿáfṭ* *J. A.*, nov.-déc. 1905, p. 470, à comparer aux formes maltaises; *ḥarθha* = حرَكها *ap.* Kampffmeyer, p. 238, *in fine*.

VEDICA

(4e SÉRIE)

20. L'HYMNE DE BHŪTĀṂÇA AUX AÇVINS.

(R. V. X, 106.)

I

Au moment d'entreprendre l'analyse du morceau du Rig-Véda, sinon le plus difficile, au moins le plus encombré de termes rares et de bizarres recherches de style, je demande qu'on veuille bien m'accorder trois prémisses dont je ferai un large usage et que dès le début je dois m'attacher à justifier.

1° Nul plus que moi n'est disposé à traduire littéralement tel quel un texte védique, et, lorsqu'il s'agit d'un texte tel que celui-là, il faudrait évidemment pouvoir n'y rien changer du tout; car ce qu'on ne comprend pas a toute chance d'être la *lectio difficilior* qu'il importe de conserver. Et cependant ce respect, même ici, ne doit pas aller jusqu'à la superstition; car il y a des leçons qui ne sont pas seulement inintelligibles, mais impossibles. Prenons le début de la stance 4 : *āpí vo asmé pitáreva*, etc. : que faire de ce *vo* pluriel? même à en croire Sāyaṇa, qui veut qu'il s'adresse aux Açvins *pūjāyām*, — c'est là une de ses ressources aussi fréquentes que désespérées, — *vas* ne peut pas être un nominatif, et la structure de la phrase s'oppose absolument à ce que les Açvins y soient nommés à tout autre cas. D'autre part, si l'on prend garde que toutes les stances et même les demi-stances commencent par une comparaison marquée par *iva*, et que, dans cette stance même, il n'y a aucune raison pour que le titre d'« amis » (*āpí*) soit décerné aux Açvins avec une autre modalité que celui de « pères », c'est-à-dire sans être accompagné de cet *iva* constant, on aboutit à cette conclusion forcée que *vo* s'est introduit en cette place en supplantant *iva*. On peut même imaginer comment s'est faite la substitution : au lieu de *āpí ivāsmé*, un faux sandhi aura amené la lecture *āpivāsmé*, et, cette synérèse ayant faussé le vers, on l'a rétabli en opérant par ailleurs une fausse diérèse. Cet exemple sûr me paraît donner à l'exégète quelque latitude d'émendation prudente et modérée.

2° Tout en souscrivant à la réflexion pleine de modestie de M. Ludwig, — que cet hymne[1] nous fait toucher du doigt la profonde ignorance où nous sommes encore du lexique védique, — il faut convenir toutefois que, si nous ne le comprenons pas, ce n'est pas tout à fait notre faute; l'auteur y est bien pour quelque chose, et même pour beaucoup; on voit qu'il s'est évertué à obtenir ce beau résultat, et il y a réussi, car Sāyaṇa lui-même s'y avoue vaincu. Dans d'autres morceaux il y a çà et là des ἅπαξ, dans celui-ci ils fourmillent : cela seul le rend suspect d'une sorte de forgeage artificiel. Mais voici une constatation plus matérielle : d'après la statistique de Whitney, la consonne *ph* ne figure en moyenne de phonétique sanscrite que dans la proportion de o. o3 pour 100, et l'on remarquera qu'elle est beaucoup plus rare en védique qu'en classique; or ici nous la trouvons dans la proportion de 7 pour 1000, c'est-à-dire plus de 20 fois plus fréquente que la normale! Comment échapper à la pensée que la recherche d'allitération a pu induire notre poète à quelqu'une de ces créations instantanées qui ne se retrouvent plus dans le reste de la littérature par l'unique et excellente raison qu'elles ont jailli une fois par hasard de la fantaisie d'un cerveau qui se travaillait à produire des effets insolites?

3° Parmi les effets de ce genre, l'un des moins hardis, à coup sûr, et des plus en usage parmi les versificateurs décadents, est celui qui consiste à créer un composé dont chaque terme est intelligible à première vue, mais à l'ensemble duquel on attribue un sens rare et recherché. Un exemple pour fixer les idées : supposons que, comme l'enseigne M. Geldner[2] et comme la vraisemblance s'y accorde, *adma-sád* signifie, non pas «un convive», mais, étymologiquement interprété, — celui qui s'assied sur [sa] nourriture, — «une mouche»; les semi-énigmes de ce type fourmillent, comme on sait, chez les bardes scandinaves, et l'on doit à priori s'attendre à en rencontrer de semblables chez un Lycophron qui s'est visiblement donné beaucoup de mal pour ne point parler comme tout le monde. C'est ce que nous aurons à vérifier par le menu.

II

Sous le bénéfice de ces observations, je crois devoir commencer par établir un lexique alphabétique, non seulement des ἅπαξ ou des termes simplement rares, mais de tous ceux où il y a lieu de soupçonner quelque acception étrange ou détournée.

(1) Le 72ᵉ de sa traduction : *R. V.*, I, p. 85, et IV, p. 76-77. Je ne la discuterai que sur les points où elle n'est pas de pure divination.

(2) *Ved. Stud.*, II, p. 179.

1° *áṃçā* (9 d), traduit en nom commun, ne signifie rien : «comme deux parts partagez» est impossible, puisque la comparaison ne s'applique point à ce qui est partagé, mais, comme toutes les autres, aux deux Açvins qui partagent. Il est donc clair qu'il s'agit ici du dieu Aṃça, l'un des Ādityas. Sans doute, c'est un dieu unique; mais, par la force même des choses, tous les objets auxquels, tout le long de l'hymne, on compare les deux Açvins sont mis au duel : il n'y aurait donc aucune objection à traduire «comme deux Aṃças» (deux dieux partageurs). Mais M. Ludwig nous offre une meilleure porte de sortie : il a très bien vu que le duel *áṃçā* désigne les deux dieux partageurs, Aṃça et son collègue et synonyme, donc «Aṃça et Bhaga». L'étonnant, dès lors, est qu'il lui ait échappé que Bhaga en personne figurait nommément un peu plus haut (8 b); mais nous y reviendrons (infra 24°).

2° *udanyajā́* (6 c). Des êtres «nés de l'eau» pourraient être, à la grande rigueur, des «oiseaux aquatiques» (Ludwig); mais il y a sûrement plus de chances pour que ce soient des poissons, ou bien des monstres marins ou fluviaux. Passons : peut-être les épithètes nous en apprendront-elles davantage sur le sens de ce terme de comparaison.

3° *uṣṭā́rā* (2 a) est glosé par *anaḍvāhau* (Sāy.), et il le signifie certainement, mais avec l'accentuation *úṣṭārāv*, en T.S. v. 6. 21. 1 : il n'y a donc aucune raison de repousser l'interprétation traditionnelle; il est même probable que c'est l'accent de ce dernier passage qui mérite correction.

4° *ṛbhū́* (7 c). Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si *ṛbhú* est jamais autre chose que nom propre. Tout indique du moins qu'il est nom propre ici, à titre de terme de comparaison; cf. d'ailleurs *vā́jā* (infra 28°). Il n'y a qu'un Ṛbhu, ou bien il y en a trois, et non pas deux; mais le duel s'explique comme pour Aṃça (supra 1°) et pour nombre d'autres couples imaginaires auxquels on compare celui des Açvins. Donc, «comme deux» ou «les deux Ṛbhus».

5° *kṣádma* (7 b) «couteau à trancher». Le sens paraît assuré, et le seul détail embarrassant, — l'observation en a déjà été faite par Grassmann dans son Lexique, — c'est que le mot est au singulier, alors qu'il sert de terme de comparaison aux Açvins (cf. supra 1°). L'objection disparaît : on verra que ce tranchoir a deux lames (infra 15°) et qu'ainsi l'objet vaut un duel.

6° *kṣā́ma* (10 d). Donnons à ce mot son sens usuel : nous obtiendrons, pour *kṣā́mevorjā́ sūyavasā́t sacethe*, la traduction «vous accompagnez en quelque sorte le sol de nourriture fortifiante [venue] d'un bon pâturage»; cela est assez amphigourique; de plus, *iva* «en quelque sorte» est brâhmanique, mais à

peine védique, et, puisque *iva* partout ailleurs dans l'hymne amène une comparaison, il doit aussi en amener une ici. Alors on se trouve rejeté sur : «comme le sol, vous vous accompagnez de nourriture». Mais, après avoir comparé les Açvins aux laboureurs (10 c), les comparer immédiatement au sol arable, c'est la gaucherie et la platitude même, et l'on attend, ici comme ailleurs, un terme de comparaison au duel. On l'obtient au prix de deux bien légères corrections : *kṣāmā́*, au lieu de *kṣā́ma* du texte pada; les «laboureurs inondés de sueur» sont «amaigris» par leur effort. Il est assez aisé de concevoir une faute de lecture introduisant un mot signifiant «terre» dans une stance où il était question de laboureurs; d'autant que l'adjectif *kṣāmá* est un mot rare, qui ne se lit nulle part au R. V.[1].

7° *kharā́jrur* (7 c). Le mot *khára*, — pour discuter le présent composé et le suivant, on est malheureusement contraint de faire totale abstraction de l'accentuation, qui semble sans valeur, — est un adjectif qui signifie «dur, rauque» et un substantif qui veut dire «âne». Il n'est pas nécessaire de supposer qu'il ait le même sens dans les deux composés qui se suivent, et même le contraire est le plus probable, étant donnés les effets recherchés par l'auteur. Donc, adoptant le sens «âne» pour le suivant, nous traduirons celui-ci par «qui a la voix rauque» — rac. *jar* «émettre un son» — plutôt que «qui a voix d'âne». Mais on verra (infra, III, 7) qu'au fond c'est la même chose.

8° *kharamajrā́* (7 c). Sāy. rattache à la rac. *majj* «plonger» et glose «les deux qui nettoient avec acuité». Cela n'a pas le sens commun, mais peut recéler un grain traditionnel de vérité. Ne saurait-on penser à la rac. *marj* «frotter»? Dans un mot forgé tel que **kharamarjrá*, l'*r* intermédiaire entre deux autres a bien pu être victime d'une dissimilation; ou bien *-majrá* est une sorte de prâcritisme pour **-mṛjrá*, qui est également fort concevable. On obtient ainsi le sens «les deux qui étrillent le baudet». Or l'âne est la monture classique des Açvins, ce dont la théologie déduit doctement les conséquences (Ait. Br. IV. 9. 4). La coïncidence est trop précise pour qu'on la croie fortuite.

9° *cárcaram* (7 a). L'étymologie indique le sens «mobile». Elle est confirmée par la collation d'un autre ἅπαξ de même racine, *cacarā́* (8 c), qui, servant d'épithète à des oiseaux, doit évidemment signifier quelque chose comme «rapides». La seule difficulté, dès lors, est de savoir comment les trois neutres *cárcaraṃ jā́raṃ marā́yu* se rattachent grammaticalement au contexte de la phrase. Or on a beau chercher : il est trop mani-

[1] Mais c'est peut-être une raison de plus de croire que notre auteur l'a employé, ne fût-ce que pour le plaisir de suggérer un semi-calembour.

feste qu'ils ne s'y rattachent par rien, qu'aucun expédient ne peut les y faire rentrer[1], et que, par conséquent, ils forment une incise à part, qui est comme entre parenthèses : procédé assez fréquent dans la syntaxe védique[2], et constatation qui va nous permettre de réunir en une seule expression comparative les deux fragments de la parataxe entre lesquels s'insère cette incise.

10° *jarā́yu* (6 d). Si nous traduisons conformément au sens ordinaire ou présumé le vers assonant *tā́ me jarā́yv ajáram marā́yu*, il en ressort un pur non-sens : «ils (les deux Açvins) [sont] mon placenta non vieillissant et mortel (?)». Mais, si nous cherchons dans le mot en question un composé factice, créé tout exprès par le poète pour donner l'illusion bizarre du mot connu *jarā́yu*, «vieille peau, placenta», nous obtenons, en le décomposant et y joignant le complément *me*, le sens «dont la vie est ma vieillesse». Qu'on se souvienne de la quantité de passages védiques où l'Aurore et les dieux du matin sont censés faire vieillir les êtres en leur amenant un jour de plus : on n'aura point de peine à comprendre ce *jarā́yu*[3], que l'auteur a mis à dessein en opposition allitérante et antithétique à *ajáram* et en opposition assonante et symétrique à *marā́yu* (infra 27°).

11° *jarbhárī* (6 a) peut signifier «qui entretiennent, nourrissent», etc., ou plus simplement «qui portent». Le sens choisi dépendra de celui qu'il faudra donner au substantif dont ce mot est l'épithète (infra 34°).

12° *jémanā* (6 c). Il n'y a pas grand'chose à tirer de ce mot. Car, s'il signifiait «vainqueurs» (au duel), il semble qu'il dût être *jemā́nā*, ou tout au moins *jémānā*. Que si l'on traduit «avec victoire», il faut lire *jemánā*, ou même *jemnā́* avec *n* syllabique. On serait bien tenté d'ajouter une unité à la très courte liste des infinitifs en *-mane*, en lisant *jémane* «pour vaincre»; mais ce serait fort chanceux et arbitraire. Tout compte fait, mieux vaut peut-être envisager ce *jémanā* comme une cheville assez insignifiante et mal accentuée.

13° *turphárī* (6 b), *turphárī* (8 b), *turphárītū* (6 a). Ce sont de ces mots à *ph* où l'auteur se complaît. Nous n'avons aucun

[1] Celui de M. Ludwig, qui consiste à supposer *járam* infinitif «pour faire vieillir», me semble peu acceptable. On verra toutefois (infra, III, 6) que, avant de l'avoir consulté, j'étais arrivé par un tout autre chemin à une traduction très voisine en esprit de la sienne.

[2] J'ai déjà ailleurs insisté sur ce point : *l'Antithèse védique*, in *Revue de Linguistique*, XXXI, p, 105, n. 3.

[3] Tenir compte, en outre, de deux sens subsidiaires, «dont la vie est éveil» et «dont la vie est bruit» (les dieux du matin éveillent les hommes et les bruits de la nature), qui ont pu se jouer à l'arrière-plan dans la pensée de cet arrangeur de mots.

droit de les rattacher à la rac. *tarp* «rassasier», ni aucun moyen de deviner ce que pourrait bien signifier une racine *tarph* ou *turph*. Force nous est donc bien de nous en rapporter au commentaire indigène et de traduire par «meurtriers», mais sous toutes réserves.

14° *naitoçá* (6 b) ne peut être qu'un adjectif dérivé de *nitoça*, soit donc «issu du *n.*, qui pratique le *n.*, qui est en *n.*». Mais ce substantif n'existe pas. S'il existait, étant dérivé du verbe *ní tuç*, «dégoutter, distiller», il serait inutile de lui chercher un sens aussi abstrait que celui de «donation»; et, au surplus, un adjectif qui en est également dérivé, *nitoçin*, signifie «dégouttant». Le doute n'est donc guère permis, d'autant moins qu'au vers suivant *udanyajá* (supra 2°) nous avertit que l'auteur en cet endroit cherche ses termes de comparaison dans le monde animal : il doit s'agir de ces animaux que la littérature postérieure nous montre à satiété distillant, à certaines périodes de leur existence, un liquide caractéristique; et, éclairant par *sṛṇyà* (infra 34°) le sens de *naitoçá* et réciproquement, nous interpréterons *naitoçéva* «comme deux [éléphants] en rut».

15° *pajrá* (7 a) «deux brillants». On a vu que les trois mots suivants sont à mettre entre parenthèses (supra 9°) : dès lors il faut joindre en construction paratactique *pajréva kṣádmeva*, ce qui vient tout juste à point pour corriger la dissonance que produit dans le morceau cet unique singulier *kṣádma*[1] (supra 5°) : «comme deux brillants, comme un grand couteau», cela revient à dire, suivant un type fort en usage en comparaison védique, «comme les deux [lames] brillantes d'un grand couteau».

16° *párijmānā* (3 d) : «comme deux voyageurs» ferait fort bien le sens; mais il y a ici quelque chose de plus. La phrase qui contient les deux comparaisons *agnír iva* (3 c) et *párijmāneva* est unique, ce qui donne à penser que les deux n'en font qu'une et corrige l'irrégularité apparente résultant de ce que les Açvins sont d'abord comparés à un personnage unique. En réalité, il y a ici aussi deux termes de comparaison : l'Agni du foyer domestique (*devayór*), et l'Agni «qui fait le tour» (*párijman*), lequel n'est autre que le soleil. En d'autres termes, *párijmānā* est ici un duel pléonastique du genre de *mitrá.... váruṇo yáç ca* (R. V., VIII. 25. 2). Et cela ressort à l'évidence de ce que le même verbe *yajathaḥ* s'applique à la fois aux deux termes de comparaison : Agni et Sūrya sont tous deux des sacrificateurs.

17° *parpharat* (7 d), subjonctif (à sens futur au moins très

[1] Il y en a un autre, c'est *vāyúr* (7 d); mais justement ce terme de comparaison s'applique à un personnage ou être unique, et non pas aux Açvins. Cf. 16°.

probable) de l'intensif d'une rac. *phar*, dont notre auteur affectionne particulièrement l'emploi et les dérivés (supra, I, 2°, et infra, 18°, 22°, 23°). Que signifie-t-elle? De même que nous avons refusé d'interpréter *turphárī* par *tarp* (supra 13°), nous avons toute raison de récuser le témoignage de Sāyaṇa, qui tout bonnement identifie *phar* à *par* «emplir». Laissons-nous ici, avec Grassmann, guider par l'analogie indo-européenne, dont Sāyaṇa n'avait point la ressource : recourons au grec *σπείρω* : «comme le vent il sèmera» ne fait nulle difficulté, car le vent est un grand semeur, et nous verrons bien par la suite si ce sens s'adapte également aux dérivés secondaires.

18° *parpharīkā* (6 b), épithète des *naitoçá*, que nous supposons être des éléphants en rut (supra 14°). Il semble que les sens admis étaient exactement l'un l'autre pour ces deux ἅπαξ : «semeurs» (supra 17°) ici, bien entendu, au sens de «propagateurs, reproducteurs».

19° *púrīṣā* (5 d). On peut songer à un instrumental, «avec humidité» (Ludwig). Mais il faut bien reconnaître que, dans le contexte, le mot a plutôt l'air d'un duel masculin; or, comme tel, il serait adjectif, et, en tant qu'adjectif, il est inconnu. Si maintenant nous observons qu'il est précédé d'un autre adjectif (infra 33°) également inconnu, tandis qu'au contraire les deux substantifs *saparyā* et *púrīṣa* sont parfaitement connus, nous serons assez naturellement amenés, au prix du sacrifice d'un simple petit accent, à les souder en un seul mot *saparyàpurīṣā*, dont le sens reste à déterminer.

20° *pūṣaryà* (5 a). Il n'est pas du tout sûr qu'une pareille dérivation puisse procéder d'une rac. *puṣ*, et d'autre part la prétendue rac. *pūṣ* pourrait bien n'être qu'une invention du Dhātupāṭha. On songerait plus volontiers à un composé dont le premier terme serait le nom du dieu Pūṣan. Mais, comme le second terme ne serait pas facile à élucider, et comme après tout la traduction de *váṃsageva pūṣaryà* par «comme deux taureaux prospères» ne soulève aucune objection, il serait superflu de creuser plus avant la valeur d'un mot qui paraît n'être qu'une banale épithète.

21° *prāyogá* (2 b). M. Ludwig décompose en **prāyaḥ-gá* «qui vient régulièrement». Roth aimerait mieux lire *prayogá* et traduire «qui vient au repas». Au fond, cela n'a pas grande importance; mais il faut bien convenir que la correction de Roth est favorisée par l'épithète *çvā́tryā*, qui ici ne doit point se traduire par «savoureux», mais activement, «friands».

22° *phárvareṣu* (2 a). Même en partant d'une racine *phar* (supra 17°) supposée connue, ce dérivé a l'air bien artificiel : si ce n'est pas une création individuelle (supra, I, 2°), c'est en

tout cas une formation factice. On dirait une contamination de rac. *phar* avec le nom de l'objet où se fait l'ensemencement, soit *úrvarā* «terre arable», soit plutôt l'adjectif dérivé *aurvara*. Si, d'après cette indication, nous traduisons par «sillons à ensemencer», il vient un sens assez plausible, quoique très recherché : comme deux bœufs s'appuient sur les sillons qu'ils tracent, ainsi les Açvins s'appuient sur les traînées lumineuses dont ils sillonnent le ciel à l'aube du matin.

23° *phārivā* (8 b) est rapproché de *turphárī*, comme *parpharīkā* en 6 b : il y a évidemment dans ce fait une recherche de parallélisme antithétique, et les deux mots doivent avoir dans les deux passages un sens à peu près identique; ajoutons que l'adjectif est précisé par l'adverbe *áram* et qu'il sert d'épithète à Bhaga, double circonstance qui doit le faire supposer laudatif (infra 24°).

24° *bhágevitā* (8 b), inintelligible : en supposant un composé de type aussi insolite que *bháge-avita*, encore, pour qu'il fût possible, faudrait-il qu'il existât un participe *avita*. Il serait incroyable qu'aucun védisant n'eût vu avant moi — mais je n'en ai pas connaissance — que, puisque tous les vers commencent régulièrement par une comparaison, les premiers mots de celui-ci ont dû être *bhágeva* «comme deux Bhagas» ou mieux «comme Bhaga et Aṃça» (cf. supra 1°). Quel est donc le vrai texte? Probablement *bhágevotá*, avec un simple accent de plus. Il n'est même pas interdit de se figurer comment la faute s'est introduite : on a prononcé *bhágevotā* pour avoir une longue à la cinquième place, et, comme l'allongement n'est pas d'usage pour la finale de *utá*, ce pentasyllabe désormais mal compris a été sujet à tous les hasards. Observons en outre que la fantaisie déréglée du poète avait fait de ces dieux bienfaisants deux «meurtriers» (*turphárī*, supra 13°), et qu'il n'est point trop surprenant que l'exégèse postérieure ne les ait pas reconnus sous ce déguisement.

25° *maderū́* (6 c) n'est pas de même formation que *sanérū* (8 a) : l'accentuation les sépare; celui-ci semble une simple dérivation de rac. *san*, tandis que celui-là a l'air d'un composé dont le second terme est une racine verbale. Ainsi décomposé, *made-rú* signifie «qui pleure, qui hurle dans l'égarement, dans l'ivresse». L'épithète s'applique à des *udanyajā́* (supra 2°), et nous en connaissons qui ont de pareilles mœurs : ce sont les alligators, qui précisément, dit-on, pleurent ainsi pour attirer leur proie, en triompher (cf. *jémanā*, supra 12°). Je ne dis point que l'épithète serait obligeante, ou même juste, appliquée aux Açvins; mais c'est une épithète homérique qui ne vise que les crocodiles. Quant à la comparaison même des Açvins avec les crocodiles, elle n'a rien de déplaisant pour eux chez un poète védique : il vient de les comparer à des éléphants; il est en plein dans le règne animal,

et c'est tout naïvement qu'il aligne, pour leur faire honneur, tout ce que le règne animal a de plus colossal, robuste et redoutable.

26° *mánaṛṅgā* (8 d), adjectif, alors que l'expression comparative appelle impérieusement un substantif : donc, adjectif en fonction substantive. Le mot peut signifier «qui va à l'esprit». Mais il peut signifier aussi «qui marche [dirigé] par l'esprit», et c'est à peu près ainsi que Sāyaṇa paraît l'entendre : *manasā prasādhanaṃ yasya saḥ*. Or, dans ce sens, c'est une excellente épithète de la flèche, ou une façon détournée de la désigner (supra, I, 3°). Qu'on n'objecte pas que la flèche est du féminin en sanscrit : *çáru*-est parfois masculin, et en tout cas l'adjectif qui servait de terme de comparaison pour les Açvins ne pouvait pas ne pas prendre le genre masculin. Il serait surprenant que la flèche, qui se présente d'emblée à l'esprit de tout poète hindou, manquât dans un morceau dont les héros se voient successivement comparés à tant de corps ou êtres rapides. Elle y figure, sous un voile, il est vrai, mais bien aisé à soulever.

27° *marā́yu* (6 d, 7 a). Là où le mot n'est que répété comme une sorte d'écho de la stance précédente, rien ne s'oppose à ce qu'il signifie tout uniment «mortel», comme le veulent les gloses. Mais, là où il fait contrepoids et assonance à *jarā́yu* (supra 10°), si nous ne nous sommes pas trompés sur la décomposition de ce dernier, il doit y avoir corrélation entre les sens des deux mots, c'est-à-dire que *marā́yu* signifie «dont la vie est [ma] mort», toujours avec la même pensée intime : le lever incessant des jours fait vieillir et mourir les hommes. Et il se peut fort bien que le poète, après avoir créé de toutes pièces le mot *marā́yu*, pour exprimer cette pensée et rimer avec *jarā́yu*, l'ait ensuite trouvé commode à employer au sens simple de «mortel» : en d'autres termes, que ce mot n'ait jamais eu d'autre droit de cité dans la langue que celui que la fantaisie d'un moment lui donnait (supra, I, 2°).

28° *vā́jā* (5 c). Le 1er des Ṛbhus se nomme Ṛbhu, et nous l'avons vu (supra 4°) figurer au duel dans une comparaison. Rien d'étonnant à ce que le 2e Ṛbhu, qui s'appelle Vāja, figure de même dans une autre. Sans doute, nous ne voyons pas trop bien en quoi les attributs des Açvins visés dans ces stances appellent la comparaison avec les Ṛbhus; mais cela, ce n'est pas notre faute, et peut-être est-ce un peu celle du poète, qui a versifié à tort et à travers. Le couple *ṛbhū́ = vā́jā* est à apprécier exactement comme le couple *bhágā = áṃçā* (supra 1° et 24°).

29° *çatā́rā* (5 b). Si nous lisions **çatarā́*, nous reconnaîtrions un composé dont le dernier terme est une racine verbale, et nous traduirions «qui donnent cent [dons]». Mais l'accent a pu être troublé par l'analogie de *çatám* et par la confusion du second

terme avec le substantif *raí* «richesse» : il y a donc presque certitude à interpréter par «aux cent dons» ou «aux cent richesses».

30° *çátapantā* (5 b). La principale raison d'être de ce mot paraît être la recherche d'allitération avec le précédent. Il ne s'ensuit pas qu'il ne signifie rien, mais cela le rend quelque peu suspect. On ne voit guère jour à le corriger. Si on le laisse tel quel, c'est un dérivé de *çatapanta, qui n'existe pas, et qui n'est possible qu'au prix d'un barbarisme si on l'écrit *çatapantha «aux cent chemins». Faute de mieux, cependant, je m'arrêterai à cette dernière conjecture : «fils de celui qui a cent chemins» (le Ciel ou le Soleil); mythologiquement, cela s'accommode bien au personnage des Açvins.

31° *çimbátā* (5 a), épithète des taureaux, totalement inintelligible. S'il était permis de corriger *çimbádā*, — l'accentuation s'y accorde, — on traduirait «mangeurs de plantes siliqueuses, de légumineuses», et cela ne serait point hors de propos, ni pour les taureaux, ni même pour les Açvins; car ceux-ci, à titre de dieux de l'aube, dévorent les étoiles qui sont les fruits du ciel, tout comme le fait le soleil[1]. Suffit-il, pour condamner cette conjecture anodine, de constater que *çimba* n'est pas encore védique?

32° *sanérū* (7 a, et cf. supra 25°), interprété par la racine *san*, donne le sens de «qui conquiert, s'approprie, contient», que rien n'empêche d'accepter sans discussion.

33° *saparyà* (5 d) adjectif, n'existe pas, mais pourrait exister, et signifierait alors «honorables». Mais, si, à raison du *púrīṣā* qui suit (supra 19°), on adopte la lecture *saparyàpurīṣā*, l'ensemble du composé revient à «dont les excrétions sont témoignage d'honneur». Ce paradoxe étrange et grossier s'éclaire par le texte même : *iṣá* «par la nourriture [qu'elles procurent]»; car les excrétions des Açvins, c'est la rosée du matin et la fécondité qu'elle apporte. La faute du texte s'explique d'elle-même par l'impossibilité où l'on s'est trouvé de comprendre cette subtilité de fantaisie tout individuelle.

34° *sṛṇyà* (6 a) est généralement traduit «deux crocs» (Grassmann, Ludwig); en effet, *sṛṇi* (accent inconnu) signifie «croc», mais dans le sens restreint de «croc de conducteur d'éléphant»; et le duel de ce mot serait *sṛṇī*. D'autre part, *sṛṇí* ne signifie que «faucille» et de surcroît nous avons admis (supra 14° et 25°) que, dans cette stance, le poète avait affaire de comparaisons animales. L'adjectif dérivé de *sṛṇi* ou *sṛṇí* est *sṛ́ṇya*, dont l'accent ne concorde pas; mais l'accentuation *sṛṇyà* n'aurait rien de con-

[1] Cf. R. V. I. 164. 20 = A. V. IX. 9. 20, et V. Henry, *A. V.*, VIII-IX, p. 149.

traire aux règles de l'accent sanscrit, et, pour un mot aussi rare, nous avons parfaitement le droit de postuler, soit deux accentuations possibles, soit une erreur accidentelle d'accent. Cela posé, *sṛṇyà* signifierait «muni d'un croc à éléphant», et *sṛṇyèva* se traduirait «comme deux [éléphants] menés au croc», ce qui concorderait de tout point avec les épithètes et avec l'esprit général des comparaisons de la st. 6. Je pense qu'il n'y a nulle invraisemblance à supposer, dans un morceau de date visiblement aussi tardive, une allusion à la domestication des éléphants.

III

Le terrain étant maintenant déblayé, je donne ici le texte intégral de l'hymne, avec mes corrections et ma traduction commentée.

1. ubhá u nūnáṃ tád id arthayethe
vı́ tanvāthe dhíyo vástrāpáseva |
sadhrīcīná yátave prém ajīgaḥ
sudíneva pṛ́kṣa á taṃsayethe ||

1. Voici le but où vous aspirez tous deux : vous étalez les prières, comme deux artisans les vêtements [qu'ils tissent]; | [l'Aurore] vous a éveillés pour que vous marchiez de concert, et, comme deux [héros] sereins, vous amplifiez les aliments.

a-b. Sans difficulté.

c. *ajīgaḥ* est-il sg. 1 «j'ai éveillé» (Grassmann, Ludwig)? Cela est évidemment très possible. Cependant il me semble que le rôle assigné à l'Aurore d'éveiller tous les êtres et l'emploi du verbe *ajīgar* dans l'expression de cette fonction appellent plutôt ici l'entrée en scène d'un personnage céleste : «elle a éveillé» ne laisserait planer aucun doute sur l'identité du sujet.

d. Ou «comme deux beaux jours»? mais par ailleurs *sudína* n'est attesté que comme neutre; détail insignifiant.

2. uṣṭáreva phárvareṣu çrayethe
prayogéva çvátryā çásur éthaḥ |
dūtéva hí ṣṭhó yaçásā jáneṣu
mápa sthātam mahiṣévāvapánāt ||

2. Comme deux bœufs de labour, vous vous appuyez sur les sillons; comme deux convives friands, vous venez à l'invitation; | car vous êtes parmi les hommes comme des messagers glorieux : ne vous tenez point à l'écart, non plus que [ne font] deux buffles, de l'abreuvoir.

a. Supra, II, 3° et 22°.

b. Texte : *prāyogéva*. Supra, II, 21°.

c-d. Sans difficulté.

3. sākaṃyújā çakunásyeva pakṣā́
paçvéva citrā́ yájur ā́ gamiṣṭam |
agnír iva devayór dīdivā́ṃsā
párijmāneva yajathaḥ purutrā́ ||

3. Accouplés comme les ailes d'un oiseau, comme deux superbes bêtes de troupeau, vous êtes venus à [l'appel de] la formule de sacrifice; | resplendissants comme l'Agni de l'homme pieux et comme [celui] qui fait le tour [du ciel], vous offrez le sacrifice en mille lieux.

a-b. Sans difficulté.

c-d. Supra, II, 16°.

4. āpí ivāsmé pitáreva putrā́-
gréva rucā́ nṛpátīva turyaí |
íryeva puṣṭyaí kiráṇeva bhujyaí
çruṣṭīváneva hávam ā́ gamiṣṭam ||

4. Comme deux amis, pour nous, comme deux pères, deux fils, comme deux rois puissants par l'éclat pour la victoire, | comme deux [héros] énergiques pour la prospérité, comme deux effluves lumineux pour la jouissance [de la vue], comme deux [auxiliaires] obéissants, vous êtes venus à l'invocation.

a-b. Texte : *āpí vo asmé*. Mais cf. supra, I, 1°, et observer, à l'appui, le faux sandhi *nṛpátīva*, corrigé au texte pada, mais sans lequel le vers ne tient pas debout.

b-c. Obscur, mais banal : ne vaut pas la discussion; cette accumulation de termes n'est que pour la grâce de l'assonance.

d. Ou injonctif « venez »? Sans importance.

5. vā́ṃsageva pūṣaryā̀ çimbā́dā
mitréva ṛtā́ çatā́rā çā́tapanthā |
vā́jevoccā́ váyasā gharmyeṣṭhā́
méṣeveṣā́ saparyā̀purīṣā ||

5. Comme deux taureaux prospères et nourris de légumineux, comme les équitables Mitra et Varuṇa, aux cent dons, fils de celui qui a cent chemins, | comme deux Vājas dans la croissance de l'âge, élisant résidence dans le vase à gharma, comme deux béliers dont les excrétions honorent [celui à qui elles s'adressent] par l'aliment fortifiant [qu'elles lui procurent].

a. Texte : *çimbā́tā*. Supra, II, 20° et 31°.

b. Texte : *çátapantā*. Supra, II, 29° et 30°. — L'épithète *ṛtá* montre à elle seule qu'il s'agit du couple Mitra-Varuṇa, — cf. deux autres Ādityas en 8 et 9, — et non simplement de «deux amis», d'autant que cette dernière comparaison a figuré en 4.

c. Cf. supra, II, 28°. — Il n'y a nulle raison d'introduire ici une autre notion que celle du chaudron à gharma, avec lequel on sait que les Açvins ont la relation la plus intime; cf. au surplus infra 8 a.

d. Texte : *saparyà púrīṣā*. Cf. supra, II, 33°.

6. sṛṇyèva jarbhárī turpháritū
naitoçéva turphárī parpharíkā |
udanyajéva jémanā maderú
tá me jaráyv ajáraṃ maráyu ||

6. Comme deux [éléphants] menés au croc, vigoureux porteurs et meurtriers, comme deux [éléphants] en rut, meurtriers et reproducteurs, | comme deux crocodiles qui sanglotent dans l'ivresse de la victoire, ils [sont] ce qui, en vivant sans jamais vieillir, me fait vieillir et mourir.

a. Supra, II, 11°, 13° et 34°.

b. Supra, II, 13°, 14° et 18°.

c. Supra, II, 2°, 12° et 25°.

d. Supra, II, 10° et 27°. — En d'autres termes, ils sont le temps sans bornes.

7. pajréva cárcaraṃ járaṃ maráyu
kṣádmevárthesu tartarītha ugrā |
ṛbhú nápat kharamajrá kharájrur
vāyúr ná parpharat kṣayad rayīṇám ||

7. [Tout] ce qui va et vient est sujet à la vieillesse et à la mort; [car,] comme les deux [lames] brillantes d'un couteau gigantesque, vous vous ruez à la traverse vers vos destinations, ô puissants : | comme deux Ṛbhus, celui dont la voix est rauque atteindra les deux étrilleurs du baudet, [et alors] il sèmera en tous sens comme le vent et régnera sur les richesses.

a. Supra, II, 9°. La clausule de la st. 6 ayant amené la pensée du rôle sinistre des Açvins, l'auteur s'y arrête et la développe : c'est, je crois, le seul exemple de cohésion entre deux stances, dans cet hymne fait de pièces et morceaux. — Le vers n'a pas la césure où il faudrait; mais il n'y a aucun moyen d'y remédier.

a-b. La comparaison avec un couteau est parfaitement à sa place et poétiquement exprimée : cf. supra, II, 5° et 15°.

c-d. Supra, II, 4°, 7°, 8° et 17°. — Ces deux vers sont assurément les plus difficiles de tout le morceau : d'abord, ils semblent contenir une allusion à un trait du folklore des Ṛbhus dont nous n'avons pas la moindre idée; ensuite, on ne sait qui est ce *kharájru* qui doit «atteindre» les deux *kharamajrá*. Tout compte fait, je crois que «celui qui a la voix rauque» n'est autre que l'âne lui-même : il faut que le baudet rejoigne ceux qui étrillent le baudet, en d'autres termes, qu'eux et lui marchent de concert; alors, quand l'âne sera mené par ses deux maîtres, il sèmera [les trésors de l'aube matinale], il régnera sur les richesses [pour les distribuer aux hommes].

d. Deux fautes irrémédiables : une césure fausse, et deux verbes atones de suite; cette dernière, évidente, doit rendre indulgent pour les quelques corrections d'accent que je me suis permises (cf. supra, I, 1°).

8. gharméva mádhu jaṭháre sanérū
bhágevotá turphárī phárivāram |
pataréva cacarā́ candrā́nirṇijā
mánaṛṅgā mananyā̀ ná jágmī ||

8. Comme deux chaudrons enfermant en leur ventre la douce liqueur, ou comme Bhaga et Aṃça, meurtriers et reproducteurs à souhait, | comme deux oiseaux fougueux à la couleur d'or, comme deux dards, dignes d'éloges, impétueux.

a. Supra, II, 32°, et III, 5 c.

b. Texte : *bhágevitā*. Supra, II, 13°, 23° et 24°.

c. Texte : *candrā́nirṇiṅ*, qui peut subsister, si l'on admet les théories élastiques de MM. Pischel et Geldner en grammaire védique, mais qui en tout cas ne peut se traduire que par un duel; et, comme il n'est pas rare de trouver un pāda de jagatī parmi des pādas de triṣṭubh, je ne vois aucune objection à rétablir le vrai duel; mais j'accorde volontiers que notre auteur a pu avoir l'originalité de préférer le singulier parce qu'il était incorrect. — Sur *cacarā́*, supra, II, 9°.

d. Supra, II, 26°.

9. bṛhánteva gambhā́reṣu pratiṣṭhā́ṃ
pā́deva gādháṃ tárate vidāthaḥ |
kárṇeva çā́sur ánu hí smárātho
'ṃçeva no bhajatam citrám ápnaḥ ||

9. Comme deux [hommes] de haute taille [vous trouvez] assiette en eau profonde, comme deux pieds vous trouvez le gué pour celui qui franchit; | puisque, comme deux oreilles, vous

prêtez attention à l'appel, comme Aṃça et Bhaga partagez-nous le brillant trésor.

a-b. Parataxe probable (cf. la st. 7 a-b) : «comme les pieds de deux hommes de haute taille».

c-d. Sans difficulté : supra, II, 1°.

10. āraṅgaréva mádhv érayethe
sāraghéva gávi nīcínabāre |
kīnáreva svédam āsiṣvidānā́
kṣāmévorjā́ sūyavasā́t sacethe ||

10. Comme deux mouches à miel, vous agitez la douce liqueur, comme deux abeilles, dans le [corps du] taureau dont la bonde est tournée vers le bas; | comme deux laboureurs amaigris de la sueur répandue à flots, vous vous accompagnez de nourriture invigorante issue d'un excellent pâturage.

a-b. Ce taureau est naturellement le nuage pluvieux, par fusion raffinée de deux métaphores — le mugissant et la cuve — dont chacune est courante dans le Véda.

c-d. Texte : *kṣā́mevorjā́*. Supra, II, 6°.

11. ṛdhyā́ma stómaṃ sanuyā́ma vā́jam
ā́ no mántraṃ saráthehópa yātam |
yáço ná pakvám mádhu góṣv antár
ā́ bhūtā́ṃço açvínoḥ kā́mam aprāḥ ||

11. Puissions-nous réussir en notre louange et conquérir le butin! Sur le char qui vous est commun venez ici à notre prière. | Comme une splendeur, la liqueur cuite [gît] dans les vaches : Bhūtāṃça a satisfait au désir des Açvins.

a-b. Prière banale, comme souvent à la clausule d'un hymne.

c. Mais je ne crois pas que la prière se continue ici : à défaut de verbe, on ne peut guère sous-entendre que *asti*. La pensée est : «Il y a du lait dans nos vaches : c'est de quoi assouvir le désir des Açvins».

d. Eh bien, ce Bhūtāṃça n'a pas mal employé son temps; mais j'ai peur qu'on ne dise que son exégète a perdu le sien.

V. Henry.

LA MÉTATHÈSE DE *AE* EN BRETON ARMORICAIN.

Dans le groupe *ae*, comme dans le groupe *éa* qui en est issu, il s'agit d'une diphtongue dont le second élément est subordonné au premier, et il ne semble pas que l'on puisse rencontrer un cas de métathèse plus net et plus frappant. Mais la question n'est pas aussi simple qu'on paraît l'avoir cru jusqu'à présent, et il suffira de considérer les faits pour se faire une idée de sa complexité. Voici les principaux exemples qui entrent en jeu; nous les groupons en quatre catégories :

1° Dans les monosyllabes où *ae* est suivi d'une consonné, une forme avec *éa* est attestée en léonard :

Léon. *kéar* et *ker* «logis, village», vann. *quêr* (P. de Ch.);[1] *ker* paraît être la forme la plus usitée aujourd'hui même en Léon. Pour le Bas-Léon G. de R. donne *kaer*; c'est aussi la forme du m. breton, du cornique et du gallois.

Léon. *kéaz* et *kez* «malheureux, pauvre», vann. *queah* (P. de Ch., l'A. et G. de R.), bas-vann. *kęc'h* avec *k* palatal (Loth, Ed. de P. de Ch.), m. breton *quaez* «captif»; cf. corniq. *caites* «servante», gall. *caeth* «esclave».

Léon. *éal* «ange» et *el*, cornou. *el* ou *ael* (Le Pell.), vann. *aelë* (P. de Ch.), *æl* c'est-à-dire *el* (G. de R. et l'A.), m. breton *ael*; en cornique *ail*.

Léon. *héar* «héritier» (G. de R.) et *her*; cette dernière forme paraît être la seule usitée aujourd'hui. M. br. *aer*, gall. *haer*.

Léon. *déaz* «dais, corniche de cheminée» et *dez*, de m. br. *daes*. Pour préciser, voici ce que nous donnent les lexicographes : *daez* «pavois» (Le Gon.), *dæss* «pavois» (l'A.), *déaz* ou *dez* «dais» (Le Gon. et Troude), *dæz* «dais» (G. de R.), *dæ* ou *dée* «dais» (l'A.), *déaz* ou *dez* «degré» (Le Gon. et Troude), *dæz* «degré» (G. de R.), *déaz* ou *dez* «corniche de cheminée» (Le Gon. et Troude), *déaz* «corniche de cheminée» (G. de R.). Il est vraisemblable que c'est le même mot qui a pris ces quatre significations différentes; cf. Henry, *Lexique*. Il n'y a qu'au sens de «pavois» qu'on ne nous signale pas de forme *déaz*; il est évident que *daez* «pavois» est une forme ancienne, comme l'objet même qu'il désigne.

Léon. *éaz* « vapeur chaude; vent doux », selon Le Pelletier; cf. infra, *aézen*.

Léon. *éaz* « facile, — facilité », hors de Léon. *ez*; selon Le Gon. ce mot est peu usité comme substantif; Troude ne le donne que comme adjectif; vann. *aes* adjectif (P. de Ch.), *æs* adjectif (l'A.) et *és* substantif (P. de Ch.). Ces formes sortent de m. br. *aez*, qui figure encore dans Le Gon. et dans Troude; si l'on entend encore *aez* aujourd'hui en Léon, ce doit être en Bas-Léon.

Léon. *éar* « air » (de deux syllabes selon Le Pell.) et *er*, hors de Léon *er*, vann. *aire* (l'A.), *eer* (P. de Ch.), *éér* (G. de R.), de *aër*, qui est encore la forme du Bas-Léon (G. de R.).

Léon. *dréan* « épine, arête » (Le Pell.), *dréan* et *draen* (Le Gon.), *dréan* et *dren* (Troude), hors de Léon *dren* (Le Gon.), vann. *drein* (P. de Ch. et l'A.), *draen* est sans doute du bas-léonard. Cf. corniq., gall. *draen*.

Léon. *féaz* « vaincu » et *faez*, hors de Léon *fez*, vann. *feac'h* et *fec'h*.

Léon. *fléar* « puanteur », de m. br. *flaer*; hors de Léon *fler*.

Léon. *héal* « cordial, généreux », hors de Léon *hel*, de m. br *hael*; gall. *hael*.

Léon. *héal* « fourche de la charrue », hors de Léon *hel*, de m. br. *haezl*; gall. *haeddel*.

Léon. *léaz* « lait », hors de Léon *lez*, vann. *léac'h* et bas-vann. *lec'h*, de m. br. *laez*; cf. gall. *llaeth*.

Léon. *méan* « pierre » et *maen*, hors de Léon *men* et *maen*, vann. *meen*, *mein*, de m. br. *maen*; cf. gall. *maen*.

Léon. *méar* « maire » et *maer*, hors de Léon *mer*, de m. br. *maer*; cf. gall. *maer*.

Léon. *méaz* « campagne » et *maez*, hors de Léon *mez*, vann. *mæs* (G. de R.), de m. br. *maes*; cf. gall. *maes*.

Léon. *fréaz* « clair » (dissyllabe selon Le Pell.) et *fraez* (monosyllabe selon Le Pell.), hors de Léon *frez*; cf. gall. *fraez*.

Léon. *séaz* « flèche » et *saez*, hors de Léon *sez*, vann. *séac'h* « foudre », de m. br. *saez*; cf. gall. *saeth*. Le Pell. écrit *sahez*, *séhaz*.

Léon. *skléar* « clair », bas-léon. *sklaer* (G. de R.), hors de Léon *skler*, vann. *skler*, de m. br. *sclaer*; cf. gall. *esklaer*.

Léon. *stéan* « étain », hors de Léon *sten* et *stin*, de *staen*; cf. gall. *estaen*.

Léon. *téar* « impétueux », hors de Léon *ter*, de m. br. *taer*; cf. gall. *taer*.

Léon. *tréaz* « sable », tréc. *trez*, vann. *trec'h*, de m. br. *traez*; cf. gall. *traeth*.

Léon. *stéar* « rivière » (G. de R., paraît n'être plus usité aujourd'hui) et *ster* (G. de R., Le Gon., Tr.), de m. br. *staer*.

Léon. (?) *fréas*, *fraés*, *frés* « déchirement » et *frésa* « déchirer »

(Le Pell.); Le Gon. ne donne que *freüz*, *freüza*; G. de R. donne *freuza*, *froëza* et vann. *fréhein*. Il n'y a pas grand'chose à tirer de ces renseignements qui s'accordent mal, et dont quelques-uns auraient besoin d'une confirmation. La langue paraît avoir mélangé le mot voulant dire «déchirer, rompre» avec le produit de l'emprunt v. fr. *froissier* (m. br. *froiset* «broyé»), comme l'indique déjà M. V. Henry dans son *Lexique étymologique*.

2° Dans les dissyllabes ou polysyllabes où *ae* n'est pas en syllabe finale, une forme avec *éa* n'est pas attestée en léonard :

Léon. *bélek* «prêtre», vann. *bélek*, *bœlek*, m. br. *baelec*, *bealec*, *belec*; cf. gall. *baeloc*.

Léon. *lézen* «laitance», vann. *léac'hen*; cf. supra, *léaz*.

Léon. *kaézour* et *kézour* «puberté», m. br. *quaezour*, *queazour*, *quezour*; cf. v. br. *caitoir*.

Léon. *lézen* «loi», vann. *lézeen*, m. br. *laezen*, *leazen*, *lezen*.

Léon. *saézen*, *sézen* «rayon». *saézer* «archer»; cf. supra, *séaz*.

Léon. *trézer* «entonnoir, dissipateur», de m. br. *traezer*.

Léon. *laéza* «léguer» à côté de *lézel* «laisser».

Léon. *aézen* et *ézen* «vapeur chaude, vent doux» (Le Gon., Tr., G. de R.); cf. supra, *éaz*.

3° Quand *ae* est final du mot, une forme avec *éa* n'est pas attestée en léonard (à la réserve des formes signalées plus bas, p. 187) :

Léon. *maé* «mai», hors de Léon *mé*, vann. *may* (P. de Ch., l'A.) et *mé* (G. de R.). Le Pelletier dit que *mâe* a deux syllabes.

Léon. *daé* «défi» (écrit *dahe* chez Le Pell.). Selon Le Gon. le pluriel *daé-ou* et le verbe *daé-a* sont dissyllabes.

Léon. *faé* «dédain», hors de Léon *fé*, m. br. *fae*. Le Pell. dit que *fâe* est dissyllabe et Le Gon. que le verbe *faé-a* est dissyllabe.

Léon. *kaé* «haie, clôture», hors de Léon *hé* (Le Gon.), vann. *caï* (P. de Ch.), léon. *caéa* «faire des haies», vann. *qœëiñ*, *qœat* (G. de R.), léon. *kael* «balustrade, grille».

Léon. *gaé* «gai», hors de Léon *gé*, vann. *gai* (P. de Ch.), bas-vann. *gé*. Le Gon. dit que *gaé-der* «gaîté» est dissyllabe; Le Pell. donne *gaë* comme usité en Cornouaille et monosyllabe; son témoignage, portant sur une forme cornouaillaise, ne vaut pas pour le léonard, et par suite n'est pas en contradiction avec ceux qu'il porte sur des formes léonardes analogues, telles que *maé*.

Léon. *saé* «habit, robe», hors de Léon *sé*; Le Pell. écrit *sahe*.

Léon. *braé* «broie», hors de Léon *bré*, vann. *braye* (l'A.).

Léon. *paé* «payement», *paé-a* «payer», *paé-er* «payeur», *paéuz* «payable», vann. *péé*, *péein*, *péour*, *péuz* (Le Gon.), *pay*, *pé* (l'A.).

Léon. *raé* «raie (poisson)», pluriel *raé-ed* (Le Gon., Tr.). G. de R. donne *rea*, *raë*, *rœ* et Le Pell. donne *râe*, *râhe*, *rée* et *réa*; mais ils ne disent pas que ces formes soient léonardes.

4° Quand *ae* sort de m. br. *-az-*, une forme avec *éa* n'est pas attestée en léonard :

Léon. *aer* «couleuvre, serpent», vann. *ære* (l'A.), *aere* (P. de Ch.), de m. br. *azr.* — Léon. *aéraouañt* «dragon» est un dérivé de *aer* «serpent». Le Gon. nous dit que ce mot se prononce en quatre syllabes *a-ér-aou-añt*, ce qui est difficilement admissible alors que *aéred*, pluriel de *aer*, se prononce en deux : *aé-red.* Il est probable que ce mot n'en a que trois et coupées ainsi : *aé-ra-ouañt.* Le Gon. nous donne aussi les formes *azrouañt* et *érouañt*, sans indication particulière, Troude *aérouañt*, l'A. *ærrouañt*, P. de Ch. *aerevant.* Selon Le Pelletier *aer* est dissyllabe. La forme *azrouañt* de Le Gon. est sans doute une forme ancienne tirée des livres.

Léon. *kaer* «beau», vann. *caire* (l'A.) c'est-à-dire *kère*, P. de Ch. *caer, caire*, de m. br. *cazr.*

Léon. *dael* «dispute», de m. br. **dazl*, cf. v. br. pl. *dadlou.*

Léon. *daéré* «marée basse» ou *daré*, de m. br. *dazré.*

Léon. *daérou, daélou* «larmes» ou *darou*, vann. *dar*, plur. *dareu*, de m. br. *dazrou, dazlou.*

Léon. *laer* «voleur», vann. *laire, lærre*, de m. br. *lazr*, — et de même tous les noms d'agents en *-aer* = *-azr* = *-atr*, comme *impalaer* «empereur», *gwenaer* «chasseur», *breûtaer* «plaideur», etc. On nous dit d'ailleurs pour quelques-uns d'entre eux que ce *-aer* se prononce en deux syllabes quand il est final; ainsi Le Gon. note *breû-ta-er* en trois syllabes, mais *breû-taé-rez* «plaideuse» aussi en trois; *iô-ta-er* «mangeur de bouillie» en trois syllabes, mais le féminin *iô-taé-rez* aussi en trois; *goa-pa-er* «moqueur», mais *goa-paé-rez*, etc. Cette finale *-aer* est devenue *-er* hors de Léon.

Léon. *laérez* «mal de côté, bonde d'un étang», de **lazr-*.

Léon. *paéroun* «parrain» (dissyllabe, Le Gon.), vann. *pærein* (l'A.), m. br. *pazroun.*

Léon. *maérounez* «marraine» (trois syllabes, Le Gon.), vann. *maéren, mærein*, m. br. *mazron.*

De ces quatre groupes de faits il n'y en a qu'un qui soit très clair : c'est que *ae* provenant de m. br. *az* devant consonne n'est pas devenu *éa* en léonard. M. Ernault l'avait déjà remarqué (*M.S.L.*, VII, 383). La raison en est évidente : le changement de *az* en *ae* est postérieur à celui de *ae* en *éa*. C'est pour le même motif que les *ae* dus à la chute récente d'une consonne intervocalique ne sont pas non plus devenus *éa* :

Léon. *ael* «essieu», cf. vann. *ahéle*, gall. *echel.*

Léon. *aé* «repos du bétail pendant la chaleur» (écrit *ahé* chez Le Pell.). vann. *ac'hé.* Selon Le Gon. le verbe *aé-a* n'a que deux syllabes.

Cornouaill. *ael* « vent », cf. léon. *avel*, tréc. et vann. *aouel*, gall. *awel*.

Léon. *laez* « le haut », cf. cornouaill. *laé*, vann. *lué*, *lec'hué*, *lec'hé*.

Tout le reste est obscur. Dire que la diphtongue *ae* ancienne, quelle que fût son origine, s'est métathésée en *éa* dans le parler de Léon, et est devenue *è* dans les autres, c'est faux d'abord puisque tous les *ae* anciens ne se sont pas transformés de cette manière, et d'autre part cela n'explique rien. Dire avec M. Loth (*Rev. celt.*, XXIV, 296) que *cáer* est devenu en léon. *kẹer*, puis *kẹar*, et en zone bretonnante *cạer*, puis *kẹar*, puis *kẹr*, c'est plus compliqué, mais ce n'est pas plus juste : dans les deux cas les séries supposées ne reposent sur rien et sont en désaccord avec tout ce qu'on sait de l'évolution des diphtongues. Noter avec M. Ernault (*M. S. L.*, VIII, 115) que la métathèse « n'existe généralement pas pour *ae* final », c'est constater superficiellement un fait sans en rendre compte.

Pour qui connaît un peu le mécanisme des évolutions phonétiques, une métathèse de *ae* en *éa* est au premier abord surprenante; on ne voit pas quel avantage peut fournir la seconde diphtongue, et il n'y a rien dans le système phonétique du léonard qui indique que la première ait dû devenir un jour incommode dans ce dialecte. Il n'y a rien non plus qui permette de comprendre pourquoi, s'il est vrai que *ae* placé à l'intérieur du mot et dans n'importe quelle syllabe s'est métathésé en *éa*, il n'a pas subi la métathèse lorsqu'il était final du mot; cette position ne constitue pas un obstacle à la métathèse. Toute explication qui ne justifiera pas l'absence de métathèse dans cette position est condamnée d'avance.

Si l'on examine avec soin les documents qui nous sont livrés par les lexicographes, on y peut trouver quelques faits significatifs. Les formes que fournissent Le Gonidec et Troude, par exemple, sont en général léonardes, sauf indication contraire de leur part. Tandis que pour les monosyllabes ils donnent fréquemment une forme avec *éa* et une forme avec *e*, par exemple *kéar*, *ker* « logis, village », *kéaz*, *kez* « misérable », et parfois une forme avec *ae*, *dréan* et *draen* « épine », *féaz* et *faez* « vaincu », pour les polysyllabes de notre deuxième groupe ils ne nous donnent jamais de forme avec *éa* : à côté du *éaz* « vapeur chaude » que Le Pell. attribue au léonard, ils n'ont que *aezen*, *ézen*; à côté de *léaz* « lait », ils n'ont que *lézen* « laitance »; à côté de *séaz* et *saez* « flèche », ils n'ont que *saézen*, *sézen* « rayon » et *saézer* « archer »; pour désigner la « puberté » ils n'ont que *kaézour* et *kézour*, pour « prêtre » *bélek*, pour « loi » *lézen*, pour « entonnoir » *trézer*, etc. Il va de soi qu'un mot comme *féaza* « vaincre », à côté de *faéza*, ne

doit pas entrer ici en ligne de compte; il a tout naturellement le vocalisme du simple *féaz* «vaincu», dont il est dérivé.

On a donc *aézen* qui reste intact en face de *aez* qui devient *éaz*, *kaé* «haie» qui reste intact en face de *kaer* «logis» qui devient *kéar*. A quoi peut tenir cette différence de traitement? Ce n'est pas à l'accent; car si le phénomène s'est accompli à une époque où l'accent était encore sur la finale en léonard (ce qui n'a aucune vraisemblance), l'accent ne pouvait pas déterminer un autre traitement pour *kaer* que pour *kaé*; s'il s'est accompli après l'établissement de l'accent sur la pénultième, cet accent n'a pas pu déterminer un autre traitement pour *aézen* que pour *aez*.

C'est donc dans la nature de ces diphtongues qu'il faut chercher la cause de leurs produits divers : dans *kaé* et dans *aézen* la diphtongue termine la syllabe et par suite l'*e* est fermé; dans *aez* et dans *kaer* la diphtongue est suivie d'une consonne qui appartient à la même syllabe et force l'*e* à s'ouvrir.

La diphtongue *aè*, étant constituée par deux éléments dont la différence d'ouverture buccale est peu considérable, est forcément instable. L'équilibre ne peut pas s'établir par le passage à *aé* parce que la consonne qui suit la diphtongue et qui fait partie de la même syllabe qu'elle, ne permet pas à l'*e* de se fermer. Les deux phonèmes ont donc une tendance presque invincible à s'assimiler: *aè* devient *âè*, puis *èè*. A cette phase la diphtongue est arrivée au point critique de son évolution: ou bien il y a contraction d'où *è*, et c'est le cas le plus ordinaire, ou bien la peur inconsciente de l'assimilation complète et de la monophtongaison amène une différenciation. On sait depuis l'étude de M. Meillet (*M.S.L.*, XII, 14 sq.) que dans le phénomène de différenciation c'est le moins résistant des deux phonèmes qui est modifié; lorsqu'il s'agit de deux voyelles de même ouverture buccale, c'est forcément celle des deux qui est subordonnée à l'autre et ne constitue pas le noyau de la syllabe, qui est atteinte. Dans notre cas de *èè*, comme c'est le premier des deux *è* qui porte l'accent, c'est le second qui s'altère : *èè* devient *èa*; puis, comme une différenciation une fois commencée ne peut pas s'arrêter avant que les deux phonèmes soient suffisamment distincts, *èa* devient *éa*.

Le premier de ces deux traitements, l'assimilation en *è* (qui a pu devenir par la suite *é* suivant les lieux et suivant la nature de la consonne implosive), apparaît dans la plupart des régions autres que le Léon : *ker* «logis», *el* «ange», *dren* «épine», *er* «air», *fez* «vaincu», *fler* «puanteur», *frez* «clair», *hel* «cordial», *hel* «fourche de la charrue», *lez* «lait», *men* «pierre», *mer* «maire», *mez* «campagne», *sez* «flèche», *skler* «clair», *sten* «étain», *ter* «impétueux», *trez* «sable», etc.

En léonard il faut distinguer : le bas-léonard, à en juger par

les documents peu nombreux que G. de Rostrenen nous fournit sur lui, conserve l'état ancien *ae* : *kaer* « logis », *aer* « air », *sklaer* « clair », *fraez* « anus »; ce dernier. qui est en m. breton *fraez*, est inconnu hors de Léon d'après le Gon., et c'est G. de R. qui nous le localise en bas-léonard. Le produit de la différenciation, *éa*, est l'état du haut-léonard. On a vu plus haut dans notre premier groupe les principaux exemples, et l'on voit maintenant que ce n'est pas par une métathèse, mais par une différenciation que anc. bret. *ae* est devenu léon. *éa*. Les formes avec *ea* apparaissent déjà en moyen-breton, comme l'a noté M. Ernault (*M. S. L.*, VII, 382); elles se montrent dans la seconde moitié de la période que l'on désigne sous le nom de moyen-breton. En haut-léonard moderne elles semblent être en train de disparaître : Le Gon. et Troude nous donnent quelquefois une forme en *e* à côté de la forme en *éa*. L'*a* de la diphtongue *éa*, étant particulièrement faible (Loth., *Rev. celt.*, XXIV, 296), tend à s'amuïr entre l'*é* et la consonne suivante. Il y a donc réduction à une monophtongue comme dans les dialectes non léonards; seulement la monophtongaison léonarde est récente, tandis que l'autre est ancienne, et c'est par des évolutions différentes qu'elles ont été obtenues.

La diphtongue *aé* est particulièrement stable parce que ses deux éléments sont nettement distincts, étant prononcés avec une différence d'ouverture buccale très considérable. C'est ce qui fait que Le Pelletier a vu dans cette diphtongue deux syllabes comme il en avait vu deux dans *éar*, *fréaz*, etc. Si cette diphtongue évolue, ce ne pourra être que par une assimilation tendant à la monophtonguer : *aé* > *ǡé* > *èé* > *é*, ou bien *aé* > *aè* > *ǡè* > *è*. Ainsi s'expliquent les deux traitements que l'on rencontre, autant que l'on en peut juger par les graphies, dans les dialectes autres que le léonard : *may* et *mé* « mai », *gaï* et *gé* « gai », *pay*, *péé*, *pé* « payement », *bèlek* « prêtre » et *bélek*, etc. En léonard la réduction à une monophtongue n'a pas eu lieu en syllabe finale; car il ne faudrait pas en voir une dans la forme *ésa* que l'on donne à côté de *ésaé* « essai »; *ésaé* est un emprunt ancien aux parlers romans de la Bretagne, *ésa* est un emprunt plus récent (cf. *èsà* « essai » à Pléchâtel), comme vann. *asai* est un emprunt à un patois plus méridional (cf. *asè* « essai » dans le Bas-Maine). Mais dans les dissyllabes de notre deuxième groupe la diphtongue s'est monophtonguée en *é* : *bélek* « prêtre », *lézen* « laitance », *kézour* « puberté », *lézen* « loi », etc. Cette différence de traitement de la diphtongue selon qu'elle est en syllabe finale ou en pénultième, n'a rien de surprenant; elle tient à une différence de conditions rythmiques : dans le second cas la diphtongue est suivie dans le même mot d'une syllabe atone, dans le premier cas elle n'est suivie de rien. Pour plusieurs des dissyllabes en question les

dictionnaires de Le Gonidec et de Troude ne nous donnent que la forme avec *é*, mais quelquefois aussi la forme avec *aé*; cette dernière est visiblement ancienne pour certains mots : ainsi *laéza* «léguer» est une forme archaïque conservée par la langue spéciale des notaires, et il en est de même du simple *laez* «legs» à côté duquel une forme **léaz* n'est pas attestée; *saézer* «archer» s'applique à une profession depuis longtemps disparue; d'autre part on ne nous renseigne pas sur le traitement de ces dissyllabes en bas-léonard.

En moyen-breton on trouve *bealec* à côté de *baelec*, *belec*, — *queazour* à côté de *quaezour*, *quezour*, — *leazen* à côté de *laezen*, *lezen*, — *veanhat* «devenir vain» à côté de *vaen*, *vean*, *ven*. L'authenticité de chacune de ces quatre formes prises isolément pourrait être contestée pour des raisons particulières; par exemple *bealeuc* figure dans un manuscrit du *Catholicon* à un ordre alphabétique qui conviendrait mieux à *baeleuc* (*Rev. celt.*, I, p. 397). Mais elles se prêtent un mutuel appui, qui les rend dignes de considération. Ces formes ne sont certainement pas du haut-léonard, comme nous venons de le montrer; mais le haut-léonard n'est pas le seul dialecte où *ae* soit devenu *ea*; la forme de Tréguier *éal* «poulain», à côté de gall. *ael*, en est témoin. Il suffit que dans un patois ce *aé* pénultième ait été à la phase *aè* au moment où les autres *aè* y devenaient *éa* pour que nos dissyllabes *bealec*, *queazour*, *leazen*, *veanhat* y aient surgi tout naturellement.

Il y a aussi des monosyllabes en *ae* dans lesquelles cette diphtongue est représentée par *ea*, et cette fois c'est bien en léonard. Il s'agit des formes verbales telles que *gréa*, *lékéa*, *kéa*. M. Ernault les explique avec justesse (*M.S.L.*, VIII, p. 116) par des influences analogiques : *gréa* «il faisait» d'après *gréann* «je faisais», *gréamp* «nous faisions», etc.; *lékéa* «il mettait» d'après *lékéann*, etc.; m. br. *yea* «il allait» d'après (*y*)*eann*, etc. (aujourd'hui *éé* «il allait», *éenn* «j'allais»). Pour *kéa* «va», de m. br. *quae*, les influences sont moins évidentes. M. Ernault pense que *kéa* est analogique d'après **kéat* «allez» de m. br. **kaet*; mais ces formes ne sont pas attestées, et il n'est pas certain que le léonard les ait jamais connues. Il est bien vrai que ce verbe n'existe qu'à la 2[e] personne du singulier de l'impératif et à la 2[e] du pluriel; mais *kéa* est vaguement senti comme jouant le rôle d'une forme non mutée à côté du verbe qui a fourni le participe passé *éat* «allé», quelque chose comme *gra* «fais» à côté de *ra* «il fait»; «allez» se dit en effet indifféremment en léonard *kit* avec le premier radical ou *it* avec le second; *kéa* a donc subi d'une manière très générale l'influence des formes tirées du second radical qui présentent la diphtongue *éa*, comme *éat* «qu'il aille», sans qu'il soit utile ni possible de déterminer exactement de laquelle.

— Enfin le substantif *réa* « raie (poisson) », qui est inconnu de Le Gonidec et de Troude, n'est attribué au léonard que par G. de R. dans un article (s. v. *faire*) où il est visiblement influencé par sa théorie, comme l'a déjà reconnu M. Ernault à propos de la forme *séa* (*M. S. L.*, VIII, p. 116); il n'est donc pas certain qu'elle soit léonarde. Quoi qu'il en soit, elle demande une explication; voici celle de M. Ernault (*M. S. L.*, VIII, p. 119) : « *rea* ne vient pas de *rae*; il vient de *rée* = fr. *raie*, par le changement d'*e* final en *a*, cf. *cicorea*, chicorée, *santorea*, centaurée, Gr., etc. ». Cette explication est admissible à la rigueur, sans toutefois qu'elle s'impose; car les exemples allégués à l'appui sont des mots savants, tandis que le nom de la « raie » est très populaire et très répandu dans toute la Bretagne. Mais c'est un mot qui, précisément à cause de son grand usage, a pu être emprunté et réemprunté au français, ou qui, après avoir été emprunté, a pu subir de nouveau l'influence des parlers romans, et il suffit qu'il ait obtenu la forme **raè* dans un patois où *aè* devenait *éa* pour qu'il y ait abouti lui-même à *réa*.

En vannetais le traitement de *ae* n'est pas moins intéressant qu'en léonard. Pour parler d'abord du groupe *ae* provenant de *az*, il s'est assimilé de bonne heure en *è* : *œre* « couleuvre », *caire* « beau » (c'est-à-dire *kèr*), *lærre* « voleur », *pærein* « parrain », etc. Seul le mot *dar*, plur. *dareu* « larmes », dans lequel *ar* remonte à *acr* et non à *atr*, a subi un autre traitement; en léonard une réduction analogue apparaît pour le même mot : *darou* à côté de *daérou*, *daélou* et aussi pour *daré* « marée basse » à côté de *daéré*. Notre documentation sur ces formes est trop peu précise et l'étymologie de *daéré* (cf. Henry, *Lexique*, s. v.) trop peu sûre, pour que l'interprétation du phénomène doive être entreprise.

Nous avons déjà vu que les *ae* de nos 3ᵉ et 2ᵉ groupes se sont réduits en vannetais à *è* ou *é*, sans que nous soyons renseignés sur la répartition de ces voyelles. Il en est de même de la diphtongue *ae* de notre premier groupe quand elle n'est pas suivie d'un *c'h*(*h*) : *æl* « ange », *quêr* « logis », *dæ* et *dée* « dais », *æs* et *és* « aise », *aire* et *éér* « air », *drein* « épine », *meen* et *mein* « pierre », etc. Mais quand elle est suivie d'un *c'h* elle est devenue *è* en bas-vannetais : *kęc'h* « misérable », *fęc'h* « vaincu », *lęc'h* « lait », et *éa* en haut-vannetais comme en haut-léonard : *kéac'h* « misérable », *féac'h* « vaincu », *leac'h* « lait », *léac'hen* « laitance », *séac'h* « foudre », *séac'hen* « foudroyer ». Selon M. Ernault (*M. S. L.*, VII, p. 381 sq.) le vannetais présente ici la même « métathèse » que le léonard; ce n'est pas, dit-il, une diphtongaison due au *c'h*, puisqu'elle n'apparaît pas dans *c'houec'h* « six » à côté du léonard *c'houéac'h* et dans les mots analogues. Raisonnement singulier :

de ce que *ĕ* (* *sweks*) n'est pas devenu *éa* devant *c'h* en vannetais (*c'houec'h*) comme en léonard (*c'houéac'h*), il résulte que c'est par une métathèse que *ac* (*lacte*) est devenu *éa* en vannetais (*léac'h*) comme en léonard (*léaz*). Autant dire : de ce que le breton, où la lautverschiebung n'apparaît pas, n'est pas une langue germanique, il résulte que l'arménien, dont la lautverschiebung est très nette, est une langue germanique. Quant à se demander pourquoi la métathèse qui aurait atteint *laec'h* «lait» n'est pas apparue dans *ael* «ange», M. Ernault n'y songe même pas : puisque la métathèse est par essence un phénomène accidentel, *flat ubi uult*.

Il est connu d'une manière générale que l'aspiration gutturale a une tendance à ouvrir les éléments vocaliques qui la précèdent et à leur faire prendre un point d'articulation voisin du sien. La présence de cette tendance en breton est nettement accusée par l'existence de formes telles que *triouac'h* «dix-huit» en trécorois et surtout par la brisure d'un *ę* bref en léonard dans des formes telles que *c'houéac'h*. En haut-vannetais, où l'aspiration gutturale est plus faible qu'en léonard, elle n'a pas eu d'influence sur un *e* constituant à lui seul la partie vocalique de la syllabe, d'où *c'houec'h*; donc si *laec'h* y était devenu *lèc'h* comme en bas-vannetais, il serait resté tel quel. Mais dans le cas qui nous occupe il y avait devant l'aspiration gutturale, non pas une voyelle simple, mais une diphtongue; au moment où la diphtongue *ae*, qui était en voie de s'assimiler, arriva à la phase critique *èè*, le second de ses éléments, qui était subordonné au premier et plus faible que lui, et qui en léonard devint *a* par une simple différenciation, céda en haut-vannetais à l'action ouvrante du *c'h*, d'où *èa*. Ce n'est qu'à ce moment que la différenciation intervint en haut-vannetais et fit *léac'h* de * *lèac'h*.

Il n'y a donc pas eu plus de métathèse dans vann. *léac'h* que dans léon. *léaz*, et il résulte d'une manière générale de cette étude que la métathèse classique du breton, celle que tous les lexicographes ont reconnue et signalée, n'existe pas.

Maurice Grammont.

DEUX NOTES SUR LE TRAITEMENT DE *ŏ* EN INDO-IRANIEN.

Il a déjà été indiqué dans ces *Mémoires*, XII, 250 et suiv., que, même limitée au cas particulier où l'*o* se trouve devant *r*, *l*, *m* ou *n*, l'hypothèse d'un passage phonétique de i.-e. **ŏ* à *ā* en indo-iranien ne saurait être maintenue. La publication du second volume de l'*Altindische grammatik* de M. Wackernagel donne occasion de revenir ici sur deux points de détail relatifs à ce problème.

I

Le composé skr. *divā-karáḥ* «soleil» a été justement interprété comme signifiant «qui circule le jour» et comme appartenant à la racine de *cárati* «il circule»; voir Wackernagel, *Altind. gramm.*, II, § 76 *a*, p. 178. Comme ce mot est isolé, et que tous les autres représentants sanskrits de la racine, et jusqu'au parfait *cacāra*, n'ont que *c*, le *k* de *-karáḥ* est phonétique; l'*ă* suivant représente donc i.-e. **o* devant *r* issu de *l*. Le même mot se retrouve dans skr. class. *parikaraḥ* «suite», cf. gr. *ἀμφίπολος*, comme l'a vu M. Bartholomae, *Altiran. wört.*, col. 450; au contraire, *abhicaraḥ* «serviteur» a reçu le *c* de *cárati*.

D'autre part, le vieux perse a un exemple remarquable du traitement *ă* de i.-e. **o* devant *l* dans *pari-karā* «soigne» Bh. IV, 15, et *parikarāhi-* «que tu soignes» Bh. IV, 16 et 17, où M. Bartholomae (*l. cit.*) reconnaît avec raison la racine de skr. *cárati* à peu près au sens de lat. *colere*, et avec un vocalisme radical *ŏ*, en regard du vocalisme *e* de skr. *cárati*, zd *čaraiti*, hom. *πέλομαι* (forme éolienne); le thème verbal v. perse *kara-* est à skr. *cára-* ce que got. *mala*, lit. *malù* «je mouds» sont à irl. *melim* (cf. v. sl. *melją*), ce que v. sl. *bodą* «je pique» est à lit. *bedù* «je creuse», got. *graba* «je creuse» à v. sl. *grebą*, got. *walda* et v. sl. *vladą* à lit. *véldu*, etc. La racine *kar-* «faire», à laquelle on rattache d'ordinaire v. p. *parikara-*, ne rend pas bien compte du sens; d'ailleurs elle ne fournit pas en iranien de présent thématique, et elle se présente rarement avec les préverbes (avec *pari-* le sanskrit a *pari-ṣkar-*). Dans sa dissertation, *Die primären präsentia mit o-vocalismus*, M. P. Gärtchen a déjà noté, p. 49, que les verbes de mouvement ont assez souvent le vocalisme radical *o*, ainsi got. *gaggan*, *hlaupan*, gr. *σόομαι*, etc. L'*o* de lat. *colo* est ambigu : la phoné-

tique latine ne permet pas de déterminer si c'est un ancien *e* ou un ancien *o*.

Si, comme le croit M. Bartholomae, *Altiran. wört.*, col. 448, le *-*kṛta-* (pers. *-gird*, arm. *-kert* emprunté au pehlvi arsacide) de nombreux noms de villes iraniens appartient à la racine de skr. *cárati*, ce *-kṛta-* est trop loin du thème nominal skr. *-kara-* et du thème verbal v. p. *-kara-* pour qu'on puisse expliquer le *k* initial par analogie.

II

Les seconds termes de certains composés sanskrits ont dans la première syllabe un *ā* en regard d'un *ă* du simple, ainsi *pṛthu-jā̆ghana-* en regard de *jaghána-* (voir Wackernagel, *Altind. gramm.*, II, § 43, p. 100 et suiv.). Étant donné que le sanskrit a *tvátpi-tāraḥ* : *pitáraḥ* en face de gr. *εὐπατόρες* : *πατέρες*, etc., on a tenté de chercher là un pendant au type gr. *ζεά* : *φυσίζοος*, *κέ-λευθος* : *ἀκόλουθος*, *ἕδος* : *εὐρυόδεια* (voir W. Schulze, *Qu. ep.*, 487 et suiv.), lat. *terra* : *extorris*, *tellūs* : *mĕditullium*, skr. *céruḥ* : *máhikeruḥ* (voir Wackernagel, *loc. cit.*, p. 101). Mais, si l'*ā* du type *tvátpitāraḥ*, faisant partie des alternances quantitatives de la déclinaison sanskrite, s'explique par des faits d'analogie, il n'en saurait être de même de celui du type *pṛthujāghana-*; et d'autre part on est ici en dehors même du cas où quelques savants maintiennent encore l'hypothèse d'une représentation de i.-e. **ŏ* par indo-iran. *ā*. Il faut donc rendre compte de ces *ā* qui, même s'ils reposent sur d'anciens i.-e. **ŏ*, ne peuvent s'expliquer directement.

On notera tout d'abord que l'emploi des longues en question a permis d'éliminer, dans la plupart des composés, des suites de plus de deux brèves auxquelles on sait que le sanskrit répugne absolument; on est donc dans un de ces cas où une exigence phonétique donne à des formes d'un certain type une supériorité décisive sur les formes concurrentes; aussitôt que, pour une raison quelconque, des formes du type *pṛthujāghana-* venaient à naître, elles devaient être préférées à des formes où l'*ă* de *jaghána-* était maintenu. Du reste le sanskrit épique a de même *anūdaka-*, *anū-dara-* avec *u* en regard de *udakám*, *udáram*; et, inversement, les composés *ṛ́cisama-* et *ṛ́kṣama-*, avec *ă*, s'opposent au simple *sā́man-* et aux composés *sahásāman-*, *suṣā́man-*, etc. — Ceci posé, chacune des formes doit être examinée séparément.

L'opposition de *jániḥ* «femme» et du second terme de composé *-jāniḥ* a été depuis longtemps rapprochée de got. *qino* : *qens*, et il y a d'autant moins de raison d'écarter ce rapprochement que le *j* de *-jāniḥ* indique un *ē* et non un *ō* comme origine de l'*ā* suivant; or un *g* ancien aurait pu se maintenir mieux que le *k* de l'exemple

cité ci-dessus *máhikeruḥ*, puisque *gnā́* existe en indo-iranien, et que d'ailleurs *jániḥ* est un mot usuel, dont les composés sont nombreux et souvent employés.

Une imitation de mots voisins présentant la vṛddhi peut rendre compte de quelques exemples; c'est ainsi qu'on a *jā́ghanī-* «queue» à côté de *jaghána-* : *pṛthujāghana-*, et *çā́rada-* à côté de *çarád-* : *çatáçārada-*. *viçváçārada-* (cf. une observation analogue de M. Uhlenbeck, *Museum*, XIII, 92).

L'influence de *vā́k*, où l'*ā* a été généralisé en sanskrit, suffirait à expliquer *suvā́cas-* en regard de *vácas-*. De même *nipādám*, à côté de *padám* (cf. gr. πέδον, ombr. peřum), ne peut être séparé de *pā́t*, de *pā́da-*, *páñcapāda-*, etc.

La seule des formes citées par M. Wackernagel qui, sans doute par hasard, ne s'explique pas d'une manière directe, est *saháj̄ānuṣa-* à côté de *janúṣ-*; on y peut supposer l'influence de quelque forme à vṛddhi; et rien n'empêche d'ailleurs d'admettre ici — et dans tel ou tel des exemples cités ci-dessus — l'une de ces longues de l'initiale du second terme des composés qu'ont signalées en grec et en germanique M. F. de Saussure et M. Bechtel : gr. τρίγωνος, got. *fidurdogs*.

Les *a* longs de la syllabe initiale du second terme de quelques composés sanskrits s'expliquent donc sans qu'on ait à y chercher la représentation d'anciens *o* brefs.

A. Meillet.

VÉDIQUE *VAṂÇIṢĪYA*.

Aux exemples de *ç* pour *ṣ* signalés par M. Wackernagel (*Altind. Gr.*, I, p. 225) il faut sans doute ajouter la forme d'optatif aoriste *vaṃçiṣīya* (de la racine *van-* «conquérir») qu'on lit dans deux vers de l'Atharva-Véda : XVI, 9, 4 et IX, 1, 14, *A* :

mádhu janiṣīya mádhu vaṃçiṣīya.

On a affaire à la même assimilation suivie de dissimilation que dans *pyāçiṣīmahi* dont M. A. Meillet a fourni l'explication dans les *Indogermanische Forschungen*, vol. XVIII, p. 421. La correction de *ç* en *s* proposée par Whitney est inutile. Cet exemple permet de supposer que les faits de ce genre ont dû être relativement nombreux et que leur rareté dans les textes connus s'explique par des corrections.

A. Cuny.

LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION, ÉDITEUR

5, Quai Malaquais.

Fernan Nunez avec le prince Emmanuel de Salm-Salm et la duchesse de Béjar. 1906. Beau vol. in-8. . . . . **6** fr.

MÊME COLLECTION : **Études sur l'Espagne.** Première série, 2ᵉ édition revue et augmentée. 1895. Petit in-8. . . . . **5** fr.

Contenu : I. L'Espagne en France. — II. Recherches sur Lazarille de Tormes. — III. L'histoire dans Ruy-Blas. — IV. Espagnols et Flamands. — V. Le Don Quichotte envisagé comme peinture et critique de la société espagnole du XVIᵉ et du XVIIᵉ siècle.

Troisième série. 1904. In-8. **6** fr.

Contenu : I. La lettre de Sanche IV à Alonso Perez de Gusman. — II. Un drame historique de Tirso de Molina. — III. Da Marina de Aragon. — IV. Une comédie de collège. — V. Histoire de deux sonnets. — VI. Soldats espagnols. — VII. Un grand d'Espagne, agent de Louis XIV. — VIII. La golille et l'habit militaire. — IX. Fernan Caballero. — X. L'espagnol de Manzoni. — XI. Mélanges de philologie.

La série des *Études sur l'Espagne* de M. A. Morel-Fatio a inauguré une ère nouvelle dans la connaissance de l'Espagne en France. Ces *Études* variées et d'une lecture fort agréable sont toujours des morceaux d'une érudition parfaite et originale. La réimpression du t. II, longtemps désiré, va permettre aux amateurs et aux bibliothèques de former une série rarement complète. Ajoutons que, prochainement, cette importante série d'études d'histoire, de littérature et de philologie hispaniques sera continuée.

Les Français italianisants au XVIᵉ siècle, par Émile PICOT, membre de l'Institut. Tome Iᵉʳ, 1906. In-8. **7 fr. 50**

La musique et les musiciens d'église en Normandie au XIIIᵉ siècle, d'après le « Journal des visites pastorales » d'Odon Rigaud, par Pierre AUBRY. 1906, in-8, musique notée et reproduction de miniatures. . . . . **3 fr. 50**

Bibliographie des bénédictins de la congrégation de France, par des pères de la même congrégation. 1906, in-8, avec *héliogravures*. **12** fr.

Dictionnaire des sculpteurs de l'École française sous le règne de Louis XIV, par Stanislas LAMI, statuaire. 1906. Gr. in-8. . . . . **15** fr.

— précédemment paru, **Du moyen âge au règne de Louis XIV,** Gr. in-8. . . . . **15** fr.

Congrès international pour l'extension et la culture de la langue française. 1ʳᵉ session tenue à Liège. 1906. 40 mémoires en un fort vol. in-8. . . . . **10** fr.

Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français du moyen âge, par Gustave COHEN. 1906. In-8 reprod. de miniatures. . . . . **7 fr. 50**

Le mystère breton de saint Crépin et de saint Crépinien, publié par Victor TOURNEUR. 1906. In-8. . . . . **5** fr.

Mélanges linguistiques, par Gaston PARIS. Fasc. I. Latin vulgaire et langues romanes. 1906. Gr. in-8. . . . . **6** fr.

Le royaume de Bourgogne sous les Empereurs Franconiens (1038-1125), essais sur la domination impériale dans l'Est et dans le Sud-Est de la France aux XIᵉ et XIIᵉ siècles, par Louis JACOB. 1906. In-8. . . . **5** fr.

Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique, par Georges DOTTIN, professeur à l'Université de Rennes. Beau vol. in-12 (*Mention au concours des Antiquités nationales* 1906). . . . . **5** fr.

Les assemblées du clergé de France, origines, organisation, développement, 1561-1615, par Louis SERBAT (*Médaille au concours des Antiquités nationales* 1906). . . . . . **12** fr.

ROMANIA

Recueil trimestriel consacré à l'étude des langues et des littératures romanes

fondé en 1872 par MM. P. MEYER et G. PARIS.
Publié par P. MEYER et A. THOMAS, membres de l'Institut.
Paris : **20** fr. — Départements et Union postale : **22** fr.

REVUE CELTIQUE

Fondée par H. GAIDOZ,

Publiée sous la direction de M. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE, membre de l'Institut, avec le concours de MM. J. LOTH, doyen de la Faculté des Lettres de Rennes, E. ERNAULT, professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers, et G. DOTTIN, professeur à l'Université de Rennes.

Paris : **20** fr. — Départements et Union postale : **22** fr.

REVUE DE PHILOLOGIE FRANÇAISE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL TRIMESTRIEL

Publié par L. CLÉDAT, Doyen de la Faculté des Lettres de Lyon.

Paris : **15** fr. — Départements et Union postale : **16** fr.

LE MOYEN AGE

REVUE D'HISTOIRE ET DE PHILOLOGIE PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

Direction, MM. A. MARIGNAN, M. PROU et M. WILMOTTE.

Paris : **15** fr. — Départements et Union postale : **17** fr.

REVUE DES BIBLIOTHÈQUES

Recueil mensuel dirigé par MM. E. CHATELAIN et L. DOREZ.

Paris : **15** fr. — Départements et Union postale : **17** fr.

RECUEIL DE TRAVAUX RELATIFS A LA PHILOLOGIE

Et à l'Archéologie égyptiennes et assyriennes

Pour servir de bulletin à la Mission française du Caire, sous la direction de G. MASPERO.

Prix d'abonnement au volume complet : Paris, **30** fr. Départements et Union postale : **32** fr.

GRATIS SUR DEMANDE

CATALOGUE DES PUBLICATIONS ET DES LIVRES DE FONDS

de la librairie HONORÉ CHAMPION, éditeur
(fonds Vieweg-Bouillon réunis), 1839-1906. In-8, 140 p. à 2 colonnes.

Chartres. — Imprimerie DURAND, rue Fulbert.



MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME QUATORZIÈME

TROISIÈME FASCICULE



PARIS (6e)

LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

5, QUAI MALAQUAIS

1906

TABLE DES MATIÈRES

DU TROISIÈME FASCICULE

LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION, ÉDITEUR
5, Quai Malaquais.

Atlas linguistique de la France, par J. GILLIÉRON et E. EDMONT. En vente livraisons in-f°, I à XXV, chaque en souscription. — Prix. . . . . **25 fr.**

L'ouvrage comportera en 35 livraisons tous les patois et idiomes de la France.

Étude de géographie linguistique. « Scier » dans la Gaule romane du Sud et de l'Est, par J. GILLIÉRON et J. MONGIN. In-4° et 5 cartes coloriees.. . . . . **5 fr.**

Congrès international pour l'extension et la culture de la langue française. Première session. Liège, 10-14 septembre, 1905, in-8. **10 fr.**

Le français en Alsace-Lorraine, en Allemagne, en Belgique, en Suisse, au Canada, dans l'Amerique du Sud, dans le Grand-Duché de Luxembourg, etc. — L'universalité de la langue française : accroissement; décroissance. — Le vers français. — Le style. — La critique. — La question de l'enseignement du français en France, et hors de France. — N'y a-t-il pas lieu de substituer dans l'enseignement de la langue française, la lecture des prosateurs du XVIII[e] siècle à celle des prosateurs du XVII[e] siècle. — Patois, dialectes, vocabulaires. — 2.000 mots inconnus à Cotgrave, etc. 40 mémoires.

Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français du Moyen Age, par Gustave COHEN, 1905, in-8 (net). **7 fr. 50**

Romania. Table des trente premiers volumes (1872-1901), par le D[r] A. BOS. In-8 de VIII-324 pages à deux colonnes. . . . . **20 fr.**

Bibliographie des travaux de Gaston Paris publiée par J. BÉDIER et M. ROQUES. Un vol. in-8, tiré à petit nombre sur papier vergé de Hollande, orné d'un portrait de G. Paris. — Prix.. . . . . **8 fr.**

Le Romancero populaire de la France, choix de chansons populaires françaises par G. DONCIEUX. Texte critique; avant-propos et index musical de J. TIERSOT. Gr. in-8. *Couronné par l'Institut.* — Prix. . . . . **15 fr.**

Bibliothèque littéraire de la Renaissance, dirigée par P. DE NOLHAC et L. DOREZ.

Beaux volumes petit in-8 imprimes luxueusement.

Tome VI : **Pétrarque, le Traité " de sui ipsius et multorum ignorantia ",** publié avec introduction, notes et commentaires par L.-M. CAPELLI. — Prix. . . . . . **6 fr.**

Précieuse édition du manuscrit *Vaticanus* 3359 (M, L. 145), qui fit partie des collections Fulvio Orsini. Cette œuvre de polémique, où Pétrarque se livre à de grandes attaques contre l'averroisme eût, suivant l'opinion aujourd'hui admise, beaucoup d'influence sur son temps. A Aristote et aux Aristotéliciens il opposa, en une belle forme de pensées et de style, Platon et les Platoniciens, reprenant ainsi la tradition de ses auteurs préférés. Pétrarque est chrétien dans son culte pour Platon, chrétien dans son mépris pour Aristote, mais cependant, plus d'une fois ses aspirations humanistiques et sa conscience chrétienne se fondent dans une admirable harmonie, en font un précurseur de l'Académie platonicienne de Florence, qui opposant une nouvelle autorité à l'ancienne et indiscutée autorité d'Aristote, devait préparer le triomphe de la libre recherche et de la pensée libre. Dans cet opuscule de polémique, mieux qu'en d'autres écrits bien plus volumineux, brille d'une vive lumière la pensée de Pétrarque.

Tome VII : **Joseph de Zangroniz, Montaigne, Amyot et Saliat,** études sur les sources des essais. — Prix. . . . . **6 fr.**

Jusqu'ici on s'était beaucoup occupé des emprunts faits à Montaigne ; l'idée n'était pas venue de se demander si Montaigne n'était pas, dans une certaine mesure, la copie d'un autre original, et s'il n'avait pas, tout le premier, donné l'exemple du « pillage », pour employer un des termes qui lui sont le plus chers : on crie d'abord à l'indignation, mais si l'on veut bien lire M. Zangroniz, qui a puisé dans l'enseignement des meilleurs maîtres et en particulier à l'École des Chartes, une méthode très sûre et de rares qualités critiques, on est obligé d'en croire les preuves et les textes qu'il nous apporte côte à côte. L'histoire littéraire ne peut que gagner à ces découvertes et, si un grand homme est légèrement abaissé, c'est pour rehausser en la personne d'Amyot un penseur émérite.

Les origines chrétiennes de la province romaine de Dalmatie, par Jacques ZEILLER. In-8. — Prix. . . . . **6 fr.**

Les Lombards dans les deux Bourgognes, par Léon GAUTIER, archiviste aux Archives nationales. In-8. — Prix. . . . . **12 fr.**

LES ALTERNANCES VOCALIQUES EN VIEUX SLAVE[1].

Les alternances vocaliques, qui étaient l'un des principaux modes d'expression de la morphologie indo-européenne, ont subsisté en quelque mesure en slave, mais elles y ont subi des altérations et des restrictions considérables. Il y a deux questions à examiner ici : d'une part, les changements phonétiques qui ont modifié l'aspect du vocalisme indo-européen en slave et en ont troublé toute l'économie, de l'autre les innovations morphologiques qui ont à la fois restreint et transformé le rôle des alternances.

I

Les alternances vocaliques indo-européennes se présentaient en principe sous une forme très simple :

e (*ē*) *o* (*ō*) zéro

ainsi que l'a montré M. F. de Saussure dans son *Mémoire*. Parallèlement à ce type essentiel, il existe des alternances où la voyelle principale est une longue et qui affectent les formes :

ē *ō* *ə* (resp. zéro)
ō *ō* *ə* (resp. zéro)
ā *ā* *ə* (resp. zéro)

Le type principal dont la voyelle caractéristique est *ĕ* était rigoureusement un en indo-européen; cette unité a été brisée en slave commun par l'action des lois phonétiques.

Si l'on considère tout d'abord l'alternance *e*/*o*, on voit qu'elle reste claire en syllabe ouverte, car *ene*, *eme*, *ere*, *ele* et *one*, *ome*, *ore*, *ole* ont subsisté en slave exactement; et de même aussi *e* ou *o* + occlusive ou *s* + voyelle, ainsi *ete*, *ote*, ou *ese*, *ose*. Mais,

[1] Le présent travail repose sur les mêmes faits qui ont servi de base aux *Études sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux slave*, du même auteur (Paris, 1902-1905); ce livre sera cité ici au moyen de l'abréviation *Et.*

devant *y* et *w*, l'alternance a perdu sa clarté, car *eye* n'est conservé nulle part; le slave semble répondre par :

trĭje	*troje*

à un ancien :

**treyes*	**troyon*

et **ewo* est sûrement représenté par sl. *ovo* comme **owo*, si bien qu'une alternance indo-européenne :

ewo	*owo*

se traduit en slave par :

ovo	*ovo*

En syllabe fermée, l'opposition de *e* et *o* est toujours conservée, mais la forme d'opposition diffère suivant le cas. Les voyelles *e* et *o* ne se maintiennent intactes que devant occlusive ou sifflante :

epte	*opte*
este	*oste*

sont rendus en slave par :

ete	*ote*
este	*oste*

mais *y*, *w*, *r*, *l*, *m*, *n* ne sont pas admis en slave devant consonne, et à :

eite	*oite*
eute	*oute*
ente	*onte*
emte	*omte*
erte	*orte*
elte	*olte*

indo-européens, le vieux slave répond par :

ite	*ěte*
jute	*ute*
{ *ęte*	*ąte*
{ *ęte*	*ąte*
{ *rěte* (= r. epere)	*rate* (= r. opoте)
{ *lěte* (= r. олоте et parfois елете)	*late* (= r. олоте)

c'est-à-dire que, dans le cas des diphtongues, l'opposition *e* : *o* se traduit par cinq procédés distincts. L'alternance *e/o* a perdu

beaucoup de sa signification en perdant ainsi son unité formelle; toutefois le sentiment de l'opposition de *o*, *ě*, *ą*, *ra* (ou *la*) et de *e*, *i*, *ę*, *rě* (ou *lě*) n'a pas disparu en slave, et il existe une alternance slave du type :

e	*o*
i	*ě*
ę	*ą*
rě (*lě*)	*ra* (*la*).

Dans les formes historiquement attestées du slave, la série *o* présente un manque de parallélisme en ceci qu'elle comprend une voyelle prépalatale *ě*; mais l'ancien **oi* n'est devenu la prépalatale *ě* qu'assez tard; car, devant *ě* issu de *oi*, on a non la forme ancienne de la mouillure des gutturales *k*, *g*, *x*, à savoir *č*, *ž*, *š*, mais la forme plus récente et de seconde époque *c*, *dz*, mérid. *s* = occid. *š*; le fait que la seconde palatalisation de *x* a des formes diverses suivant les dialectes (v. sl. dat. *musě* = pol. *musze*, tch. *mouše*) montre assez que la seconde palatalisation est récente dans son ensemble; d'ailleurs il y a aussi une différence dialectale dans le cas de *skoi* : v. sl. *scěglŭ*, mais pol. *szczegół*, tch. *štíhlý*; v. sl. dat. *dŭscě* (*dŭstě*), mais v. tch. *dščě dště* (v. Gebauer, *Hist. mluv.*, III, 2, p. 176).

Les alternances quantitatives *ĕ/ē* et *ŏ/ō* conservent en syllabe ouverte toute leur clarté et se traduisent par des alternances *e/ě*, *o/a*, sauf devant *y* et *w*, cas où *ě* subit en slave des altérations. En syllabes fermées, ces alternances ne subsistent pas devant occlusive ou sifflante, mais *ēi*, *ēu*, *ēn*, *ēm*, *ēr*, *ēl* et *ōi*, *ōu*, *ōn*, *ōm*, *ōr*, *ōl* ont en vieux slave les mêmes traitements que les diphtongues à premier élément bref correspondantes; il est probable que le slave commun distinguait par l'intonation les anciennes diphtongues à premier élément bref ou long; mais le vieux slave, où la graphie ne note pas l'intonation des voyelles, n'en laisse rien entrevoir, et ce que révèlent sur ce point particulier les dialectes modernes (serbe, russe, tchèque, etc.) est peu de chose; l'exemple le plus probable est celui qu'ont proposé M. Uhlenbeck et M. Pedersen : lit. *var̃nas* « corbeau », r. вóронъ, s. *vrân*, avec **ŏr*, mais lit. *várna* « corneille », r. ворóна, s. *vràna*, tch. *vrána*, avec **ōr* (l'*ō* étant le résultat d'une vrddhi; cf. W. Schulze, *K. Z.*, XL, p. 404 et suiv.; Brugmann, *I. F.*, XIX, p. 381 et suiv.)

Comme la voyelle *ə* tombe en syllabe intérieure en slave (ainsi qu'en baltique, etc.), les groupes *ĕrət*, *ŏrət*, *ĕnət*, *ŏnət*, etc., se confondent avec les diphtongues correspondantes i.-e. *ĕrt*, *ŏrt*, *ĕnt*, *ŏnt*, etc., dont ils ne se distinguent plus en slave commun que par l'intonation telle qu'elle est conservée plus ou moins clairement en serbe, en tchèque, en russe, etc., et encore cette

distinction ne vaut-elle que pour le cas de *ĕrət*, *ĕrt*, et non pour celui de *ērət*, *ērt*. L'intonation des voyelles du vieux slave n'étant pas attestée, les groupes *erət*, etc. se confondent entièrement en vieux slave avec *ert*, etc.

Le degré zéro affectait en indo-européen des formes diverses, suivant des conditions qui ne sont pas toutes bien connues. Les syllabes qui comprennent une sonante devant consonne proprement dite (occlusive ou sifflante) avaient *i*, *u*, *ṇ*, *ṃ*, *ṛ*, *ḷ*, ce qui se traduit en vieux slave respectivement par *ĭ*, *ŭ*, *ę* (et sans doute *ŭ*), *ę* (et sans doute *ŭ*), *rŭ*, *lĭ* et *lŭ*. Devant voyelle, là où il y avait une sonante, l'indo-européen employait :

y w n m r l

et

iy uw °n °m °r °l

ce que le slave rend respectivement par :

j v n m r l

et par :

ĭj ŭv ĭn (et *ŭn*) *ĭm* (et *ŭm*) *ĭr* (et *ŭr*) *ĭl* (et *ŭl*)

Ceci revient à dire que le caractère de sonante, qui était un des traits les plus éminemment spécifiques de l'indo-européen, n'est pas conservé. En effet les sonantes *y*, *w*, *r*, *l*, *m*, *n* avaient en indo-européen trois fonctions : consonantique, vocalique et second élément de diphtongue; or, en chacune de ces trois fonctions, ces phonèmes ont subi, en slave, des traitements différents; la forme en fonction consonantique a fourni de véritables consonnes auxquelles ne répond aucune forme vocalique; et, quant à l'emploi en second élément de diphtongue, on sait que le slave n'a conservé aucune diphtongue. Le degré zéro s'est trouvé par là privé de son unité, qui consistait à ne présenter ni voyelle *e*, ni voyelle *o*, et privé aussi de tout rapport défini avec les degrés *e* et *o*.

De plus, comme le slave n'admet pas de syllabes fermées autres que celles où la voyelle est suivie de *s* ou *z* (type : *jeste*, *gnězdo*), les consonnes qui précèdent d'autres consonnes (non compris les sonantes consonnes) sont tombées, et ceci suffisait à rendre à peu près impossible la subsistance du degré zéro là où il n'y avait pas de sonante, c'est-à-dire que le type de gr. *πτέσθαι* en face de *πέτομαι* ne saurait guère y être représenté. Enfin, et ce détail a encore contribué à embrouiller les formes du degré zéro, les voyelles *ĭ* et *ŭ* se sont interchangées suivant les éléments phonétiques voisins, si bien que l'on a, dans les textes vieux slaves les plus archaïques, par exemple *bŭděti* au lieu de l'ancien

bŭděti, et *pŭsati* au lieu de l'ancien *pĭsati* (cf. *Ét.*, p. 112 et suiv., et Pedersen, *K. Z.*, XXXVIII, 322).

En indo-européen, devant consonne, le degré zéro qui répondait à *e* + sonante + *ə* était :

ī ū n̥̄ m̥̄ r̥̄ l̥̄

ou

iyə *uwə* *°nə* *°mə* *°rə* *°lə*

(gr. *ια* *υα* *ανα* *αμα* *αρα* *αλα*)

A ceci le vieux slave répond uniformément par :

i *y* *ę* (et *ą*) *rŭ* *lĭ* et *lŭ*

Ceux de ces réprésentants qui se confondent avec les représentants de *n̥*, *m̥*, *r̥*, *l̥* s'en distinguaient par l'intonation en slave commun; mais rien n'en transparaît en vieux slave.

Les degrés à voyelle longue essentielle ont été moins altérés par la phonétique slave que ceux qui viennent d'être passés en revue; mais les formes qui ont été altérées sont précisément celles qui servaient de normes aux alternances vocaliques. Et, du fait même de ces altérations, le rôle des alternances ne pouvait demeurer en slave aussi étendu et aussi important qu'il l'était en indo-européen.

II

Toutes les syllabes de la racine et du ou des suffixes du mot indo-européen étaient soumises à l'alternance vocalique, et un type de formation indo-européen n'est défini qu'autant que l'on sait à quel degré vocalique se trouve chacune des syllabes qu'il comporte. Mais dès le slave commun, il n'y a jamais dans un mot donné qu'une seule syllabe à considérer en ce qui concerne les alternances vocaliques.

En effet, si les alternances vocaliques de l'élément prédésinentiel ont laissé en slave des traces nombreuses, elles n'apparaissent plus en tant qu'alternances. Le contraste d'un nominatif en **-os* et d'un vocatif en **-e* subsiste dans v. sl. *vlĭkŭ* « loup », *vlĭče*, mais ne se manifeste plus comme une alternance entre *o* et *e*, ni comme rien de pareil à une alternance entre *o* et *e*. La flexion de *synŭ* « fils », nom. plur. *synove*, gén. plur. *synovŭ*, acc. plur. *syny*, instr. plur. *synŭmi*, etc., repose sur l'alternance *-ew-* (*-ow-*) : *-u-* (degrés *e*, *o* et zéro), mais ne présente plus que des éléments qui, au point de vue slave, sont des désinences, et ceci est si vrai que *-ovŭ* a été transporté à des thèmes en *-o-* dès la date la plus ancienne. A la suite de la chute de *s* final, l'opposition

e/o du type *nebo* : *nebese* (cf. gr. *νέφος*, *νέφεος*) a perdu son sens, de même que celle de *kamy* : *kamene* (cf. lit. *akmű* : *akmeñs*) était entièrement obscurcie par le traitement *y* de *ō* dans *kamy*. Là où l'alternance aurait pu garder quelque clarté, notamment dans **četvere* (cf. ion. *τέσσερες*; le vieux slave a *četvrě-* dans les composés), *četyrŭ*, et dans **dvore*, la forme à vocalisme prédésinentiel zéro des cas autres que le nominatif, *četyr-*, *dvĭr-*, a été généralisée, d'où *četyre*, *dvĭri*. Si l'on admet une alternance *e/o* dans *dŭšter-* : *pastorŭka* (v. ces *Mémoires*, XIII, p. 28), il n'est pas contestable du moins que l'alternance n'était plus sensible en slave. De même *berete*, *berątŭ* répondent à dor. *φέρετε*, *φέροντι*, mais *-ete*, *-ątŭ* y sont, dans leur ensemble, des caractéristiques de personnes, et l'alternance n'y a pas de rôle propre; sous l'influence des verbes en *-je-*, très nombreux en slave, le vocalisme prédésinentiel *o* des premières personnes du pluriel et du duel a été remplacé par *e* au présent : *beremŭ*, *berevě*, d'après *znajemŭ*, *znajevě*; ceci tient à ce que les deux flexions, celle de *berą* et celle de *znają*, se recouvraient exactement par ailleurs; seul l'aoriste qui n'a pas de formes en *-je-*, a gardé la répartition indo européenne de *e* et *o*, et *padŭ*, *pade*, *pade*, *padomŭ*, *padete*, *padą* sont exactement parallèles à gr. *ἔφερον*, *ἔφερες*, *ἔφερε*, *ἐφέρομεν*, *ἐφέρετε*, *ἔφερον*. On ne considérera donc pas ici le vocalisme des éléments prédésinentiels.

Quant aux racines, on les a longtemps tenues pour essentiellement monosyllabiques, à la suite des grammairiens de l'Inde. Mais M. F. de Saussure a reconnu qu'une série de racines indo-européennes étaient dissyllabiques; et, plus récemment, M. Hirt a étendu dans des proportions considérables la notion de racine dissyllabique. Il est inutile d'examiner ici en quelle mesure sont établies les théories de M. Hirt; car le slave a ramené toutes les racines à être purement monosyllabiques : la question de savoir si un mot comme gr. *φεύγω* et un mot comme v. sl. *běžą* se laissent concilier en posant *bheweg*ʷ, avec M. Hirt, *Ablaut*, § 677, p. 135, n'a d'intérêt tout au plus que pour la théorie générale de l'indo-européen qui n'est pas en question ici. Les racines dissyllabiques du type reconnu par M. F. de Saussure sont réduites au type monosyllabique : ou bien le second élément, ayant la forme *ə*, est tombé phonétiquement : **gʷerə-*, attesté par lit. *gérti*, donne v. sl. *žrě-* dans *žrěti* « avaler », pet. r. *žereti*; ou bien le second élément a la forme longue, et le premier est au degré zéro : *znati* « connaître » a le degré zéro du premier élément et le degré *ō* du second de la racine attestée par lit. *žén-klas* « signe », gr. *γνω-*, etc. Au point de vue slave, la racine *žer-* et la racine *zna-* sont monosyllabiques, tout comme *mer-* « mourir », ou *sta-* « se tenir ». Seule, l'intonation permet de trouver quelque différence entre une an-

cienne racine monosyllabique et une ancienne racine dissyllabique : encore ces différences ne s'observent-elles que devant un morphème commençant par une consonne, et, de plus, elles ont été profondément troublées par l'analogie. S'il arrive, dans un cas plus ou moins isolé, que le slave ait conservé une forme de racine dissyllabique de type **genǝ-* et une de type **gnō-*, ces deux formes apparaissent en slave même comme tout à fait séparées l'une de l'autre; ainsi le r. кладý, класть «châtrer» repose sur **klād-*, cf. peut-être lat. *clādēs* et *clāua* (où *lā* pourrait aussi être *l̥*), tandis que v. sl. *kolją*, *klati* «piquer, tuer, abattre» (r. колóть, s. *klàti*, tch. *kláti*, pol. *kłóć*) conserve le type **kolǝ-*, aussi attesté par lit. *kalù*, *kálti*, à côté de *kuliù*, *kùlti*; il ne saurait ici être question d'une alternance slave entre *kol-* et *kla-(d)-* : il n'y a qu'un reste d'alternance indo-européenne dont le sujet parlant slave n'avait pas conscience et qu'il n'entrevoyait même pas.

La théorie des alternances vocaliques du slave n'a donc à considérer qu'un seul point : l'élément vocalique de la syllabe radicale, lequel est unique dans chaque mot simple.

Le degré long caractérise l'itératif; types : *pletą*, *sŭplětają*; *roždą*, *raždają*; ce procédé a été étendu par analogie aux voyelles *ĭ* et *ŭ*, si bien que l'on a *mĭrą*, *umirają*; *dŭmą*, *nadymają*; etc. L'alternance quantitative a donc servi à caractériser une formation normale du slave et a été étendue beaucoup au delà de ses limites anciennes; la syllabe où a lieu l'allongement peut même n'être pas une syllabe radicale, ainsi dans *svobaždati*, itératif de *svoboditi*. Par le fait qu'il s'agit d'une formation normale, cette alternance est soumise à des règles fixes qui ont été indiquées ailleurs (v. *Ét.*, p. 47 et suiv.). — En outre, le degré long caractérise les aoristes en *-s-* tels que *rěxŭ*, *-basŭ* (ce degré long se confond avec le degré *e* ou *o* dans le cas des diphtongues et ne se reconnaît que là où la voyelle *e* ou *o* de l'élément radical est immédiatement suivie d'occlusive ou sifflante), et le degré *ō* en particulier caractérise quelques causatifs : *jiz-baviti* «sauver» (littéral. «faire être hors»), *slaviti*, *grabiti*, *-gasiti*, *saditi* (forme ambiguë), *kaziti*, *kaliti*, *paliti*, *valiti*, *pariti*, *vaditi*.

Le degré bref de timbre *o* caractérise en principe le type verbal à infinitif en *-iti*, en tant qu'il ne s'agit pas de dénominatifs ou des causatifs précités; ce vocalisme se trouve aussi bien dans les itératifs comme *nositi* que dans les causatifs comme *ložiti*; les principaux verbes de ce type sont : *nositi*, *točiti*, *voziti*, *voditi*, *xoditi*, *dositi* (à côté de *desiti*, qui est la forme du vieux slave), *-globiti*, *klopiti*, *ložiti*, *-noziti*, *prositi*, *močiti*, *moliti*, *topiti*, *roditi*, *-kojiti*, *pojiti*, *gojiti*, *strojiti*, *-lěpiti*, *-krěsiti*, *-měziti*, *slěpiti*, *světiti*, *věsiti*, *těšiti*,

loviti, *buditi*, *-gubiti*, *-studiti*, *sušiti*, *učiti*, *-krušiti*, *rušiti*, *truditi*, *goniti*, *kloniti*, *lomiti*, *blqditi*, *-lqčiti*, *mqtiti*, *-grqziti*, *krqtiti*, *mqčiti*, *prqžiti*, *-sqčiti*, *-smqditi*, *tqžiti*, *voliti*, *vlačiti*, *glasiti*, *moriti*, *-koriti*, *tvoriti*, *-kratiti*, *mračiti*, *mraziti* («geler» et «dégoûter»), *vratiti*, *-laziti*, *-raziti*, *kaditi*, *gaditi*; l'examen des dialectes modernes permettrait d'allonger aisément la liste : r. полозить, толочить, sont sûrement anciens; nombre de ces verbes peuvent d'ailleurs être des dénominatifs, le départ entre le type purement verbal de *goniti*, *učiti* et le type dénominatif n'étant la plupart du temps pas possible. Le vocalisme *o* a été étendu par l'analogie à des dénominatifs, ainsi dans *-čěstiti* de *čistŭ*, *-tučiti* de *tŭčĭnŭ*. — Le degré *o* caractérise aussi la grande série des substantifs masculins, thèmes en *o*, tels que *sŭ-borŭ* «assemblée», *cvětŭ* «fleur», *gladŭ* «faim», etc. (v. *Ét.*, p. 214 et suiv.). Par ailleurs, le degré *o* n'existe qu'à l'état de trace isolée, par exemple dans les thèmes en *-a-*, dans ceux en *-to-* (v. *Ét.*, p. 296 et suiv.). Le type verbal *goniti*, *ložiti*, et le type nominal *sŭ-borŭ*, *cvětŭ*, tout en étant représentés par beaucoup d'exemples et quoiqu'ils forment des groupes cohérents, ne sont pas productifs en slave à date historique. C'est d'ailleurs ce qu'on doit attendre, puisque les racines ne sont plus des éléments morphologiques productifs en slave.

L'alternance du degré *ĕ* et du degré zéro ne joue de rôle grammatical que dans quelques verbes à présent en *-e-* et en *-je-*, où le thème du présent et celui de l'infinitif ont des vocalismes radicaux contrastés. Les principaux exemples sont les suivants :

a. Présent thématique à vocalisme radical zéro : infinitif radical à vocalisme *e* :

α. L'*e* de la racine est suivi d'un seul élément consonantique : *mĭrq*, *mrěti*; *pĭrq*, *prěti*; *nĭrq*, *nrěti*; *stĭrq*, *strěti*; *skvĭrq*, *skvrěti*; *-vĭrq*, *-vrěti* (fermer); tch. *vru*, *vříti* = pol. *wrę*, *wrzeć* (bouillir). Tous les exemples sont dans des racines terminées par *r*; car il n'y a pas d'exemples dans les racines terminées par *l*; dans les racines terminées par nasale, du type de *pĭnq*, *pęti*, et *žĭmq*, *żęti*, le *ę* de l'infinitif est ambigu; dans le type de *bĭjq*, *biti*, c'est le *ĭj* du présent qui est ambigu; et dans les racines en *v*, du type *slovq*, *sluti*, il n'y a pas d'alternances, non plus que dans les racines terminées par occlusive ou sifflante : *vedq*, *vesti*: *nesq*, *nesti*; etc. Même dans les racines en *r*, l'alternance n'est pas constante; là où le degré zéro était i.-e. *r̥*, le représentant de ce degré tend à se généraliser en slave : *tĭrq*, *trŭti*; *žĭrq*, *žrŭti* («sacrifier», mais *žrěti* au sens de «avaler»). L'alternance de **jĭdq* **jiti* «aller» (tch. *jdu*, *jíti*) n'est plus sensible dans v. sl. *jidq*, *jiti*.

β. L'*e* de la racine est suivi de sonante plus consonne. Il y a deux exemples très nets dans des racines où la sonante est *l* :

čitą, *čisti*, et *cvitą*, *cvisti*, et quelques exemples dans des racines en *r* et *l* : *vrŭgą*, *vrěšti*; *-vrŭzą*, *-vrěsti*; *vrŭxą*, *vrěšti*; *tlŭką*, *tlěšti* (ne semblent pas être attestées en vieux slave les oppositions qu'on cite encore : *mlŭzą*, *mlěsti*; *črŭtą*, *črěsti*; *dlŭbą*, **dlěti* [?]); du reste on a également : *vlěką*, *vlěšti*; *strěgą*, *strěšti*; *brěgą*, *brěšti*; *žlědą*, *žlěsti*; l'i de *strigą*, *strišti* peut être un ancien ī; il est à noter que le letto-lituanien a une opposition exactement inverse, dans toute la mesure où il a des alternances vocaliques radicales : lit. *mélžu*, *milßti*; *kertù*, *kiȓsti*; *lëkù*, *likti*; *renkù*, *riñkti*; etc., v. Leskien, *Ablaut d. wurzelsilben im lit.* (*Abh. d. sächs. ges. d. wiss.*, IX, 4), p. 146 du tirage à part. On n'attend aucune alternance dans un cas aussi à part que celui de *bljudą*, *bljusti*; quant à *sŭpą*, *suti* « entasser », non attesté en vieux slave proprement dit, mais assuré par s. *nă-spēm*, *nà-sūti*, slov. *spèm*, *súti*, v. tch. *spu*, *súti*, la forme *su-*, n'est pas le représentant phonétique de **seu-*, qui serait *šu-*, mais la forme dure *su-* substituée à cette forme mouillée *šu-* sous l'influence de *sŭp-*. Le vocalisme du type de *metą*, *mesti* est complètement ambigu.

b. Présent thématique à vocalisme radical *e* : infinitif en *-ati* à vocalisme radical zéro.

Ce type est constant quand l'*e* de la racine est suivi seulement d'une sonante : *berą*, *bŭrati* (tch. *beru*, *bráti*); *derą*, *dŭrati* (tch. *deru*, *dráti*); *perą*, *pŭrati* (tch. *peru*, *práti*); *ženą*, *gŭnati* (tch. *ženu*, *hnáti*); *zovą*, *zŭvati* (tch. *zovu*, *zváti*); le tchèque, qui conserve exactement ce type, a de plus *seru*, *sráti* (s. *sèrēm*, *srăti*) et *žeru*, *žráti* (en regard du v. sl. *žirą*, *žrěti*). Le vieux slave a *rŭvati*, mais le présent correspondant *rŭvą* n'y est pas attesté.

La même alternance a dû exister là où *e* était devant sonante suivie de consonne; l'Évangile a encore *židą*, *žĭdati*, et de même Cloz., Psalt. et Euch.; mais le Suprasliensis a déjà *žĭdą* à côté de *židą*, et l'on a de même tch. *ždu*, *ždáti*, r. жду, ждать. Quand la sonante est *u*, le vieux slave ne connaît que le degré zéro à la fois au présent et à l'infinitif : *sŭsą*, *sŭsati*; *tŭką*, *tŭkati* (on cite encore *sŭką*, *sŭkati*, et r. лгу, лгать).

Le contraste de *židą* : *žĭdati* répond exactement à celui de lit. *lëka* « il laisse » : *liko* « il a laissé »; quand le slave oppose inversement *mĭrą* à *mrěti*, le vocalisme de l'aoriste *-mrěxŭ* y doit être pour beaucoup; tant en slave qu'en baltique, le vocalisme radical de l'infinitif est commandé par celui du prétérit.

c. Présent en *-je-* à vocalisme radical *e* : infinitif en *-ati* à vocalisme radical zéro.

Cette opposition, parallèle à la précédente, semble normale : *pišą*, *pŭsati* (*pŭsati* est la forme de l'Evangile et du Clozianus; sur le présent on a fait *pisati*, que les copistes ont introduit plus ou moins fréquemment dans les manuscrits de l'Évangile, et qui est

ordinaire dans le Suprasliensis, v. Wiedemann, *Beitr. z. altbulg. conjug.*, p. 149); *zižda*, *zŭdati*; *trĕzetŭ* « il déchire » (= v. r. *terežetĭ*), *trŭ(d)zati*; *-slĕplja*, *-slŭpati*; *plĕža*, *plŭzati*; *-črĕplja*, *-črŭpati*; *stelja*, *stŭlati*; *jemlja*, *jimati* (*-imati*; v. Wiedemann, *Beitr. z. altbulg. conjug.*, p. 150); *struža*, *strŭgati*; *pljuja*, *plĭvati*; *bljuja*, *blĭvati* (et, hors du vieux slave, *žuja*, *živati*; *kljuja*, *klĭvati*, garantis par les autres dialectes); en face du v. sl. *liža*, le vieux slave n'a pas, par hasard, l'infinitif attendu **lŭzati* (Supr. a *lizati* d'après le présent; l'infinitif n'est pas attesté dans l'Évangile), mais le tchèque a gardé *lzáti*; le présent *strĕča* est sûr, mais il ne semble pas qu'on en possède l'infinitif vieux slave.

Le letto-lituanien, qui a un infinitif en *-ti* en regard de ses présents en *-ja-*, ne présente aucune alternance vocalique radicale *e* : zéro entre le présent de ce type, dont le vocalisme normal est le vocalisme *e* en baltique comme en slave et son infinitif : lit. *peikiù*, *peĩkti*; *lẽžiù*, *lẽβti*; *pẽβiu*, *pẽβti*; etc. La seule alternance qu'offrent ces verbes en lituanien est une alternance quantitative dans les racines où la voyelle n'est suivie que d'un seul élément consonantique ou sonantique : *slepiù*, *slẽpė*, *slẽpti*; *vemiù*, *vémė*, *vémti*; etc.

Il n'y a pas d'alternances en slave là où le degré zéro a une sonante longue, type *-gyblja*, *-gybati*; là où l'*e* est devant consonne proprement dite, type *teša*, *tesati*; là où le vocalisme comprend un *a*, type *maža*, *mazati*; et aussi dans quelques racines à sonante *ŭ* : *lŭža*, *lŭgati*; *rŭža*, *rŭzati*; *sŭša*, *sŭxati*.

Outre ces trois types verbaux, les degrés *e* et zéro sont conservés dans un grand nombre de formes verbales et nominales. Il n'y a lieu de relever ici que les formations où le vocalisme peut passer pour caractéristique en slave.

a. Dans les verbes à infinitif radical du type *mrĕti*, *vlĕšti*, les participes passés actif et passif et le participe en *-lŭ* ont le vocalisme radical zéro non seulement partout où le présent a ce vocalisme, ainsi : *mĭra*, *u-mĭrŭ*, *u-mrŭlŭ*; *otvrŭza*, *otvrŭzŭ*, *otvrŭstŭ*; *čĭta*, *čĭtŭ*, *čĭlŭ*; mais aussi dans des verbes où le présent a le vocalisme *e* aussi bien que l'infinitif : *vlĕka*, *vlĕšti*, mais *vlŭkŭ*, *vlŭčenŭ*, *vlŭklŭ*; *brĕga*, *brĕšti*, mais *brŭgŭ*; toutefois, en ce dernier cas, on observe de bonne heure une tendance à donner à ces formes le vocalisme du reste du verbe : le Suprasliensis, qui, comme on le voit par les infinitifs précités *pisati* et *lizati*, et par le présent *žida*, tend à uniformiser le vocalisme des deux thèmes d'un même verbe, a déjà des exemples tels que *vlĕkŭ*, *vlĕčenŭ*, *brĕgŭ*, d'après *vlĕka*, *brĕga*, et même *židŭ*, d'après *žida* (v. Wiedemann, *Beitr. z. altbulg. conjug.*, p. 129 et suiv.); l'exemple unique du Zographensis *izvlĕkŭ*, *M.*, XXVI, 51, est dû à un scribe ou à

un correcteur, car le traducteur avait écrit *jizvlěče*, conservé dans Mar., Ass., Ostr. (la phrase manque par hasard dans Sav.), qui rend exactement le gr. *ἀπέσπασεν* : l'Évangile, dans son texte slave original, n'a jamais que *-vlŭkŭ* (ou *-vlĭkŭ*); même dans Supr. les formes à degré zéro *vlikŭ* et *brŭgŭ* sont aussi fréquentes que *vlěkŭ* et *brěgŭ*; et l'on notera que, des six formes de *vlěkŭ* qui existent d'après M. Wiedemann, trois sont dans un même passage 537, 24-25 S. = 419, 20-21 M., et 538, 24 S. = 420, 20 M. — L'*ě* de *sěją*, *sěti* «semer», a été étendu au participe *sětŭ* «semé», Supr. 243, 8 S. = 177, 14 M., et 40, 24 S. = 29, 22 M.; le slave n'a rien qui réponde au vocalisme de lat. *satus*, bret. *hâd*. De même le participe *danŭ* «donné» n'a pas gardé le vocalisme radical zéro qu'on note encore dans gr. *δοτός*, lat. *dătus*.

b. Les deux thèmes du type à présent *-i-*, infinitif *-ěti* ont le vocalisme radical zéro : *bĭděti*, *vrŭtěti*, *vĭrěti*, *grĭměti*, *drŭžati*, *zĭrěti*, *-lĭpěti*, *mlĭčati*, *mrŭzěti*, *mŭčati*, *mĭněti*, *plŭzěti*, *pĭrěti*, *svĭtěti*, *skrŭběti*, *smrŭděti*, *trŭpěti*, *-vĭlěti* (et *zvĭněti*, *rĭděti*), *kypěti*, *slyšati*, *styděti*; et de même les trois verbes où un présent indo-européen en **-ske-* a été contaminé avec un thème en **-ē-* : *blĭštati*, *lŭštati*, *tŭštati*. Les quelques verbes qui présentent un autre vocalisme sont des dénominatifs comme *bolěti*, ou bien leur présent n'a passé que secondairement au type en *-i-* sous l'influence d'un infinitif en *-ěti*, et c'est le vocalisme de ce présent qui a été attribué au verbe entier : *viděti* (ancien présent athématique; cf. impér. *viždĭ*), *sěděti* (cf. lit. *sédmi*), *velěti* (cf. lit. *-velmi*), *gorěti* (cf. partic. prés. *goraște*), *bojati* (cf. skr. *bháyate*), *polěti* (sous l'influence de *planąti*, *plapoliti*). — Les deux verbes qui ont un présent en *-i-* à côté d'un infinitif en *-ati* ont aussi le vocalisme radical zéro à la fois au présent et à l'infinitif : *sŭpati* «dormir», *sŭpitŭ* «il dort»; *sĭcati* «uriner», *sĭčitŭ* «il urine»; les racines de ces deux verbes ne présentent d'ailleurs d'autres alternances que l'alternance quantitative de l'itératif : *-sypati* et pol. *sikać* «faire jaillir (un liquide)».

c. Les verbes à nasale ont en principe le vocalisme radical zéro à toutes les formes; ils ont pour la plupart été faits sur un aoriste radical qui a ce même vocalisme, si bien que le vocalisme des verbes slaves à nasale est celui des aoristes indo-européens, tels que gr. *ἔλιπε*, arm. *elikh*, skr. *aricat* : v. sl. *-sŭnąti* est fait sur *-sŭpŭ* (cf. skr. *svapiti*, optat. *supyāt*), comme gr. *δαρθάνω* sur *ἔδραθεῖν*, *δαρθεῖν* (Thurneysen, *I. F.*, IV, 81). Les principaux exemples sont (en citant à chaque fois l'aoriste sur lequel repose le verbe) : *-sŭpŭ*, *-sŭnąti*; *-glĭbŭ*, *-glĭnąti*; *-gybŭ*, *-gybnąti*; *-dŭrŭ*,

-dŭxnąti; *dvigŭ*, *dvignąti* (*i* ambigu, mais pouvant représenter i.-e. *ī, car il a l'intonation rude en serbe); *-krĭsŭ*, *-krĭsnąti*; *-kysŭ*, *-kysnąti*; *-lĭpŭ*, *-lĭpnąti* (?); *-mlĭkŭ*, *-mlĭknąti*; *-mrŭkŭ*, *-mrŭknąti*; *-mrŭzŭ*, *mrŭznąti*; *-nikŭ*, *-niknąti* (*i* est ambigu; même observation que pour *dvignąti*); *-nĭzŭ*, *nĭznąti*; *sŭxŭ*, *sŭxnąti*; *tlŭkŭ*, *tlŭknąti*; *-trŭgŭ*, *-trŭgnąti*; *-tŭkŭ*, *-tŭknąti*. Il se trouve qu'aucun de ces aoristes ne semble avoir de correspondant dans les autres langues, sauf peut-être skr. class. *alipat* en face de *lĭpŭ*: mais le type est sûrement indo-européen, et ceci suffit à expliquer les présents à nasale. — Sur le modèle de ces verbes ont été faits trois dénominatifs à vocalisme radical zéro : *oslĭpnąti* «devenir aveugle», de *slěpŭ* «aveugle»; *oglŭxnąti* «devenir sourd», de *gluxŭ* «sourd», *oxrŭmnąti* «devenir boiteux» (et r. охрянýть), de *xromŭ* «boiteux»; et, par analogie, ces dénominatifs ont reçu des aoristes d'apparence primaire : *oslĭpŭ* «je suis devenu aveugle», *oxrŭmŭ* «je suis devenu boiteux».

L'aoriste radical n'est pas toujours conservé; ainsi l'aoriste **bŭdŭ*, correspondant à skr. *budhá-*, gr. *πυθέ-*, ne se trouve dans aucun texte; mais c'est sans doute sur cette forme, par hasard non attestée à date historique, que repose *bŭnąti*. Comme le type slave en *-ne-* a une valeur sémantique assez pareille à celle du type à nasale infixée des autres langues, on a v. sl. *bŭną* en face de lit. *bundù* et de gr. *πυνθάνομαι*, et de même dans nombre d'autres exemples : ce n'est qu'une conséquence naturelle de la ressemblance des significations.

L'aoriste radical tend à être remplacé progressivement par l'aoriste nouveau en *-naxŭ*; par exemple à côté de *jizdŭše*, on lit *vŭzdŭxną* Mc, VII, 34; l'Évangile a *usŭpe*, tandis que le Psalterium a *usŭnąxŭ*; etc.

Du fait qu'on ne trouve que *drŭznąxŭ*, *drŭznąvŭ*, il ne suit donc pas d'une manière certaine que l'aoriste **drŭzŭ* n'ait pas existé; toutefois dans ce cas particulier et dans quelques autres, il est possible qu'il n'y ait jamais eu d'aoriste radical; car *drŭzną* est un des verbes — assez peu nombreux — qui ont conservé le type **-neu-* d'une manière sûre : *drŭznovenŭ*, *drŭznovenĭje*; ce n'est pas un des verbes nouveaux en *-ne-*, mais une forme ancienne en **-neu-* passée secondairement au type en *-ne-*[1], cf. skr. *dhr̥ṣṇóti* (pour la conservation de *-neu-* cf. *-rinovenŭ*, *-rinovenĭje* en face de

[1] On ne saurait examiner incidemment les théories de M. Pedersen sur l'origine du type verbal slave en *-ne-* (K. Z. XXXVIII, 347), et du type arménien en *-ane-* (K. Z. XXXIX, 357), dont la discussion demanderait de longs développements; on admet provisoirement ici que, pour une partie, et sans doute pour la plus grande partie, ces types reposent sur le suffixe secondaire de présent i.-e. **-ne-*, *-°ne-* de gr. *πίνω*, *ἀλφάνω*, *πυνθάνομαι*, got. *fraihna*, *gaþaursna*, lit. *aunù*, *bùdinu*, etc.

skr. *arinvan*, got. *rinnan*, hom. *ὀρίνω*, lesb. *ὀρίννω* [**ὀρινϝω*]; cf. *Ét.*, p. 45 et suiv.); le verbe *kosnąti*, qui a aussi des formes *kosnovenŭ*, *kosnovenĭje*, n'a pas non plus d'aoriste radical dans l'Évangile; l'aoriste *kose*, Supr. 561, 28 S. = 443, 8 M., attesté une seule fois (v. Wiedemann, *Altbulg. conjug.*, p. 153 et suiv.), est le reste de l'imparfait d'un thème de présent qui répond à lit. *kasù* «je gratte, je creuse» (Zubatý, *Arch.* XVI, 395); pour le thème en *-neu-*, cf. skr. *kṣṇáuti* «il frotte, il aiguise», à côté de *kṣuráḥ* «rasoir», gr. *ξυρός* et *ξύω*; sl. *kosnov-* provient sans doute d'une contamination de *kose-* et de **ksneu-*.

Là où l'aoriste a un vocalisme autre que le vocalisme zéro, le verbe en *-nąti* suit l'aoriste : *-sěkŭ* (ancien imparfait de *sěką*) : *-sěknąti*; *stigŭ* (ancien imparfait, cf. gr. *στείχω*, *ἔστειχον*), *stignąti*; *-topŭ*, *topnąti* *běgŭ* (ancien imparfait de **běgą*), *běgnąti*; *-sagŭ*, *-sagnąti*.

La dépendance du verbe en *-nąti* par rapport à l'aoriste radical se marque encore à date historique dans un détail remarquable : quand il y avait un aoriste radical, les verbes vieux slaves dont la racine se termine par *p* ou *b* ont restauré le *p* et le *b*, qui avaient disparu phonétiquement devant *n*, ainsi *-topnąti* (mais s. *tònuti*, pol. *tonąć*, r. тонýть) d'après *-topŭ*, *-zębnąti* d'après *-zębŭ*, *-gybnąti* (en face de s. *gìnuti*, r. гнуть, pol. *ginąć*) d'après *-gybŭ*; ce n'est que là où l'aoriste radical n'existe pas que la labiale n'est pas restaurée : *-gŭnąti* (itératif *-gybati*), aor. *-gŭnąxŭ*, partic. *-gŭnąvŭ* (Ev.); de même *kanąti*, *kanąxŭ*; si donc *-sŭpŭ* n'a pas entraîné **sŭpnąti*, c'est sans doute par suite du parallélisme avec *-bŭnąti* «s'éveiller» qui maintenait *-sŭnąti* «s'endormir» et surtout grâce à l'influence du substantif *sŭnŭ* «sommeil». La restauration analogique de *pn*, *bn* dans ces verbes est propre au vieux slave; ailleurs cette restauration ne s'est produite qu'en d'autres conditions et dans des formes plus récentes; par exemple, en face de r. -льнуть, s. *-ònuti*, tch. *lnouti*, pol. *-lnąć*, qui représentent le type ancien à vocalisme radical zéro *lĭnąti*, on a r. ли́пнуть, tch. *lipnouti*, pol. *lipnąć*, slov. *-lipniti*, refaits sur l'itératif *-lipati*.

Le slave a donc gardé l'aoriste thématique à vocalisme zéro; mais il ne présente aucune opposition du type gr. *λείπειν* : *λιπεῖν*, *πεύθεσθαι* : *πυθέσθαι*, parce que l'aoriste radical n'y existe qu'exceptionnellement en regard d'un présent thématique, et que, dans les cas isolés où il existe, il est simplement l'ancien imparfait : *padą*, *padŭ*; *jidą*, *jidŭ*; *sěką*, *sěkŭ* (d'où *-sěkną*); un aoriste à vocalisme radical zéro tel que *vrŭgŭ* est de même simplement l'ancien imparfait du perfectif *vrŭgą*. Aux 2ᵉ et 3ᵉ personnes du singulier où il est normal dans les racines slaves terminées par une occlusive ou une sifflante, l'aoriste radical n'est

aussi qu'un reste de l'ancien imparfait : *vedą*, 2e et 3e pers. sing. aor. *vede*; etc.; à cet égard; le slave se comporte tout autrement que le germanique, où l'aoriste du type λιπεῖν s'est maintenu à la 2e personne du singulier en face du présent du type λείπειν : v. h.-a. prés. *zîhu*, cf. lat. *dīcō*, mais aor. 2e pers. *zigi*, cf. skr. *ádiçaḥ*; v. h. a. *lîhu*, cf. gr. λείπω, lit. *lëkù*, mais aor. 2e pers. sing. *liwi*, cf. hom. λίπες, arm. *lkher* «tu as laissé»; si une 2e pers. aor. sl. *mlŭze* «tu as trait» répond à v. h.-a. *mulki*, c'est que le présent est *mlŭzą*, en regard de v. h.-a. *milchu*, lit. *mélžu*, gr. ἀμέλγω; et c'est *-vlěče* qui signifie «tu as tiré, il a tiré», puisque le présent est *vlěką*.

Les seuls aoristes thématiques slaves qui soient des restes d'aoristes indo-européens, et non d'imparfaits, sont ceux des verbes en *-nąti*; or, c'est précisément sur ces aoristes que reposent la plupart des verbes de ce type : on s'explique ainsi leur aspect généralement perfectif en même temps que le degré zéro de leur vocalisme radical.

Le vocalisme radical des verbes en *-ěti* et des verbes en *-nąti* se trouve être le même comme on le voit; les deux formations coexistent souvent : *-bŭnąti* et *bŭděti*, *mlŭknąti* et *mlŭčati*, *dvignąti* et *dvižati*, etc., et la concordance des vocalismes a sans doute contribué, avec l'opposition des sens, au parallélisme qui s'est ainsi constitué.

L'alternance de *jestŭ* «il est» : *sątŭ* «ils sont» n'a pas de valeur grammaticale en slave; ce sont des formes isolées, où une racine n'est pas sentie. Les autres présents athématiques slaves n'ont pas gardé trace des alternances vocaliques prédésinentielles indo-européennes.

Dans aucun type de formation nominale slave, le degré *e* et le degré zéro n'ont de rôle défini, comparable à celui du degré *o* dans le type *vozŭ*, etc. Si l'on a le degré *e* dans le type *čismę* (v. *Ét.*, p. 422 et suiv.) et le degré zéro dans le type *čĭstĭ* (v. *Ét.*, p. 276 et suiv.), ce sont des survivances à peine appréciables en slave, vu le petit nombre des exemples; il est d'ailleurs à noter que le contraste s'est maintenu dans ce groupe de mots où les formes verbales ont l'alternance : *čĭtą*, *čisti*; là où les formes verbales n'ont pas d'alternance vocalique, comme dans *lŭžą*, *lŭgati*, les formes nominales n'ont pas non plus d'alternance *e* : zéro en principe. — Quant à *drěvo* : *drŭva*, c'est un fait isolé.

En résumé, le slave n'a des alternances vocaliques que dans une seule formation productive : celle des itératifs, où les représentants slaves des alternances quantitatives jouent un rôle essentiel. Le degré *o* se maintient à titre d'élément caractéris-

tique dans deux types qui ont été productifs sans doute jusqu'au seuil de l'époque historique, mais qui avaient cessé de l'être à la date des plus anciens textes : le type verbal de *ložiti* et le type de *vozŭ*. Le degré *e* et le degré zéro n'ont une valeur grammaticale définie que dans certaines formes verbales constituant des types peu nombreux et nettement archaïques. Un très grand nombre de mots slaves présentent des degrés vocaliques divers, par exemple *voda* « eau », *vědro* « vase à eau » (et dial. **vedro*), *vydra* « loutre » (animal aquatique) qui offrent divers degrés d'un élément radical i.-e. **wed-*, sans qu'il y ait lieu de parler d'alternances vocaliques au point de vue slave. En somme, si l'on met à part le cas particulier des itératifs, les alternances vocaliques tiennent dans la morphologie du vieux slave une place notablement moindre que dans celle du lituanien ou des anciennes langues germaniques — et beaucoup plus grande qu'en latin ou en vieil arménien —; mais le rôle est au fond le même; les alternances ont cessé d'être un procédé normal de la morphologie — et il n'en saurait être autrement puisque le procédé de formation par racines qui était normal en indo-européen n'est plus productif en slave, et que les éléments morphologiques indo-européens qui étaient soumis aux alternances vocaliques, à savoir les racines et les suffixes, n'ont plus d'existence grammaticale en slave —; mais elles subsistent et sont encore plus ou moins sensibles dans un certain nombre de formations dont l'unité est demeurée appréciable, bien qu'elles ne soient plus productives; c'est le stade intermédiaire entre l'emploi normal d'un procédé grammatical et sa disparition.

Ceci posé, on peut énumérer les divers exemples d'alternances constatés en vieux slave, sans du reste prétendre à les épuiser; un examen attentif des dialectes permettrait d'allonger les listes données ici, mais il n'est pas probable que cette recherche change rien d'important aux conclusions générales. Comme les alternances ont des formes très différentes suivant qu'il y a ou non une sonante et, s'il y en a une, suivant la sonante, on a pris les formes des racines pour base de la classification : c'est en effet dans ces cadres que se meut le vocalisme slave.

Il va de soi qu'on omettra les alternances qui, comme celle de *odolěti* : *odelěti*, résultent de lois phonétiques proprement slaves et plus ou moins récentes (v. *Ét.*, p. 115 et suiv.).

L'examen des listes permettra de constater que, abstraction faite des alternances quantitatives dont le degré à voyelle longue caractérise l'itératif et l'aoriste en *s*, les alternances sensibles au point de vue slave ont les formes suivantes :

1° Ancienne voyelle devant consonne :

e *o* (ĭ)

2° Ancienne voyelle devant sonante suivie de consonne radicale :

i	*ě*	*ĭ*
(?)	*u*	*ŭ*
rě	*ra*	*rŭ*
lě	*la*	*lĭ*, *lŭ*
ę	*ą*	*ę*

3° Ancienne voyelle devant sonante non suivie de consonne radicale; il y a deux traitements en chaque cas, suivant que la sonante finale de la racine est suivie de voyelle ou de consonne commençant le morphème suivant; on indique ici en premier lieu le traitement devant voyelle et en second lieu le traitement devant consonne :

(?)	*oj*	*ĭj*	
i	«	«	
ov	*ov*	*ŭv*	
(?)	*u*	«	(la forme longue *y* est fréquente)
er	*or*	*ĭr*, *ŭr*	
rě	*ra*	*rŭ*	
el	*ol*	*ĭl*, *ŭl*	
lě	*la*	*lĭ*, *lŭ*	
em	*om*	*ĭm*, *ŭm*	
ę	*ą*	*ę*	
en	*on*	*ĭn*, *ŭn*	
ę	*ą*	*ę*	

4° Ancienne voyelle longue :

ě	*a*	«

Ces alternances sont purement traditionnelles et, au moins au point de vue slave, indépendantes de toute influence des phonèmes qui avoisinent les voyelles alternantes (cf. Baudouin de Courtenay, *Versuch einer theorie phonetischer alternationen*, p. 65 et suiv.).

Les alternances d'origine indo-européenne doivent être bien distinguées de celles qui sont dues à des changements phonétiques slaves et qui se reconnaissent à ce qu'elles sont liées à la présence de phonèmes voisins : l'alternance de *ŭ*, *o* et de *ĭ*, *e* dans *vlĭkŭ* «loup» *vlĭkomŭ* et *konjĭ* «cheval» *konjemŭ* et les cas analogues, l'alternance de *ě* et de *a* dans *viděti* «voir», *séděti* «être assis», d'une part, et *slyšati* «entendre», *ležati* «être couché», *stojati* «être debout», de l'autre, ou de *ě* et *i* dans *vlĭcěxŭ* et *konjixŭ* (loc. plur.), l'alternance de *y* et de *i* dans *vlĭky* et *konji* (instr.

plur.) ou de *y* et de *ę* dans *rąky* «main» (gén. sing., nom. et acc. plur.) et *dušę* «âme» (mêmes cas), *nesy* «portant» et *nošę*, etc. Ainsi que l'a bien montré M. Baudouin de Courtenay, dans l'ouvrage cité ci-dessus, on est, en ce second cas comme dans le premier, en présence d'alternances; car, si les faits s'expliquent par la préhistoire de la prononciation slave, ils n'ont plus en slave historique d'autre caractère que celui d'alternances morphologiques, puisque *ě* alterne tantôt avec *a* et tantôt avec *i*, et *y* tantôt avec *i* et tantôt avec *ę* dans les mêmes conditions phonétiques; mieux encore, la voyelle *i*, qui alterne parfois avec *ě* et ailleurs avec *y*, demeure fixe en toutes conditions dans une grande partie des types de formation, ainsi dans *vlŭci* (nom. plur.), *ležitŭ* (présent), *nositi* (infinitif), etc. On observe donc en slave commun deux catégories d'alternances vocaliques : les anciennes alternances indo-européennes, alternances vocaliques autonomes (au moins pour le sentiment linguistique du sujet parlant), qui sont en voie d'élimination dès une époque préhistorique, et les alternances créées en slave même, alternances conditionnées par les consonnes voisines, qui constituent un des procédés normaux de la langue et qui ne commencent à s'altérer que dans le développement particulier de chacun des dialectes slaves.

A. Meillet.

(*A suivre.*)

LES NOMS ROMANS DU CHIEN

ET LEURS APPLICATIONS MÉTAPHORIQUES.

Le chien qui, sous le rapport de l'intelligence, vient immédiatement après l'homme, n'a fourni à la langue que des idées de méchanceté et d'abjection. Tandis que les nobles qualités de l'animal, sa fidélité à toute épreuve, son dévouement jusqu'à la mort et par delà la mort, n'ont trouvé aucun écho dans le langage, ses défauts, grossis démesurément, ont fait du chien le type de la misère physique et morale. Tout ce qui est excessif, détestable, a été rattaché à la notion *chien*, à l'encontre du chat que la langue comble de faveurs [1]. Et cette manière de voir, défavorable au chien, n'est pas particulière aux idiomes modernes. Les langues classiques ne se montrent pas plus bienveillantes envers l'animal qui est «tout zèle, tout ardeur et tout obéissance»; le grec n'envisage également que les côtés bas du chien, dont il fait le symbole des sentiments et des passions mauvaises [2]. C'est ainsi que le chien a toujours été le représentant linguistique de tous les mauvais penchants : avarice, colère, envie, haine; sa soumission absolue est devenue de l'obséquiosité; sa prudence, de la lâcheté; ses caresses, de l'adulation.

PREMIÈRE PARTIE.

NOMS ET CRIS DU CHIEN.

I. — Héritage latin.

1. Toutes les langues romanes ont hérité du latin CANE, à l'exception de l'espagnol moderne et du catalan où il a été sup-

[1] Voir la première partie de ce travail d'ensemble, *Le Chat*, qui a paru sous le titre : *La Création métaphorique en français et en roman*, dans les *Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie*, Halle, 1905.

[2] Louis Morel, *Essai sur la métaphore dans la langue grecque*, Genève, 1879, p. 106.

planté par des appellations hypocoristiques (voir ci-dessous); voici ses reflets gallo-romans (d'après l'*Atlas linguistique*)[1] :

Nord : *quien*, *quié*, *tien*, *tchien* (f. *quienne*, etc.);

Centre : *chien*, *chin*, *chî* (f. *chienne*, *chinne*, *chine*); *chè*, *tchè*, *tsè* (Savoie *çin*, *stin*, *fin*); *chî*, *tchî* (f. *chino*, *tchino*), *chi*, *tchi*;

Sud : *ca*, *can* (f. *cagno*), *co* (f. *cogno*).

Les autres langues romanes gardent fidèlement le type latin : it. *cane* (f. *cagna*), Piém. *cin* (f. *cina*), réto-r. *can*, *chaun* (f. *chogna*), *tšon*, *tšaun*; anc. esp. *can*, port. *cão* (f. *cadella*) et roum. *câne*, *câine* (f. *cățea*). Pour désigner la femelle, le port. et le roum. ont eu recours à la forme diminutive; le pr., l'it. et le réto-r., au mouillement de la nasale, tandis que le fr. a procédé par voie analogique : *chienne* est, d'ailleurs, extrêmement rare en anc. fr., où le masc. *chien*, *chin* (auj. Berry), *cien* (auj. Morvan) servait à désigner les deux genres. Ajoutons Vosges *cagne*, chienne.

2. Voici maintenant la descendance romane des diminutifs *catellus* et *catulus*.

Le type CATELLUS (*catella*) a fourni : roum. *cățel*, f. *cățea* (cette dernière sans valeur diminutive à l'instar du port. *cadella*); pr. *cadel* (*cadèu*), f. *cadello* (*cadelo*) et *cadillo* (Rouergue), Lozère *chadel* A.[2], catal. *cadell*, esp. *cadiello* (Galice *cadelo*), à côté de *cadillo* et *cadejo* (port. *cadilho* et *cadexo*), variantes d'origine dialectale et aux acceptions exclusivement métaphoriques; it. *catello*, *catella*, encore vivace au XIVe siècle, auj. hors d'usage (dans les patois aux sens figurés) et remplacé par d'innombrables diminutifs indigènes, tels que *cagnetto*, *cagnino*, *cagnoletto*, *cagnolino*, *cagnuccio*, etc., qui servent simplement à désigner le petit de l'animal. La descendance française de *catellus* est la plus importante du domaine roman :

a. En ancien français : *cael*, *chael* (f. *caele*, *chaele*), *caiel*, *chaiel* (f. *chaielle*), *keel*, *cheel*, *chel* (f. *kiele*, *kele*, *chele*), *cheau* (Nicot), *chiau* (Borel), *chiot* (Lacurne), pl. *caiaus*, *cayaux*, *cheaux* (auj. *cheaus*, terme de chasse); dérivés : *chaelet*, *chaillon* (= it. *catellone*) et *chaon* (*caon*), petit chien (de *chael*, avec substitution de suffixe), à côté des diminutifs indigènes : *chenet*, *chinet* et *chinon*, *chiennet* et *chiençon* (*cienchon*), *quennet* (Norm. *quenet*, *quenot*) et *quignon* (Norm. *caignot*, Hague *canot*);

b. Dans les patois : Vendée *chác* (*chaé*), chien, à côté de *ché* A.; Berr. *chiau*, *chiot*, *chiou*, petit chien (Mayen. *chiaó*, *cheió*, *chió*), f. *chiaule*, *chioue*, petite chienne (Blais. *quiaule*, vilaine

[1] Voir dans notre premier travail les abréviations et la bibliographie.
[2] Le sigle A désigne l'*Atlas linguistique de la France*.

chienne); Mayen. *quiao* (*chienquiao*), petit chien, et Pléchatel *chuté*, id., H.-Bret. (Mée) *chuteau*, nom familier du chien, à côté du Vaud *cisson* (= anc. fr. *chiençon*), Isère *çinon*, Rhône *tsinon* A.

Le type CATULUS a fourni : it. *cacchio*, à côté du dial. *caccio* (Naples *caccione*, gros chien, Abruz. *cacciune*, *gacciune*, petit chien); esp.-port. *cacho*, *gacho*, dim. *cachondo*, *cachopo*, *cachorro*, *cachucho* (d'où sarde mérid. *cacciurru*, *cacciucciu*).

3. Les termes latins qui expriment le cri de l'animal ont à peu près tous passé en roman :

GANNIRE, glapir, gronder : it. *gannire*, esp. *gañir*, port. *ganir*;

GLATTIRE (CLATTIRE), aboyer à la chasse : anc. fr. *glatir* (XIe s., auj. du cri de certains oiseaux[1] de proie) et mod. *clatir* (1690, spéc. du chien poursuivant le gibier); it. *ghiattire*, *schiattire*, glapir, anc. esp. *latir*, id.;

LATRARE, aboyer : it. et roum. *latrare*, pr. *lairar* (mod. *lairá*), catal., esp., port. *ladrar*;

ULULARE, hurler : it. et roum. *urlare* (Abruz. *jurli*, sarde *urular*), anc. fr. *uller*, aboyer (Doubs *ulá*, id. A., Gasc. *illa*), *uler*, *huler*, mod. *hurler* (Lim. *urla*, Rhône *ourla*).

II. — Création romane.

4. Les langues romanes possèdent, à côté de ces termes hérités, une série de formations originales qui reproduisent le cri même du chien. Ce cri est diversement transcrit par :

baw ou *vaw* : pr. *bau*, aboiement (*far un bau*) et *bau-bau*, id., *vau-vau* (Carpentras);

bay : anc. fr. *bay*, aboiement, Gênes *bai*, id.;

bew : port. *bèu-bèu*, aboiement;

bow : pr. *bòu-bòu*, id.;

bou : it. *bu-bu*, *bubbo*, aboiement.

Les verbes romans qui en découlent revêtent les formes suivantes :

a. Simples : Namur *bawer*, Meurthe-et-Mos. *bower*, Lux. *bory* A., Poit. *bauger*, aboyer (= *bauyer* : cf. *rudoger*, rudoyer); cf. anc. gr. *βαΰζειν*;

anc. fr. *baier*, it. *bajare*, Tyrol *bajä*; Lim. *biaja* (*biauja*);

Vosges *vawer* A.

b. Dérivées : it. *abbajare*, anc. fr. et dial. *abayer* (*abaïer*, *ab-*

[1] A l'instar du lat. *gannire*, qui s'applique également au cri de certains oiseaux.

bayer), mod. *aboyer*, dial. *abouyer*, *abawer* A.; Lim. *abaja* (Auv. *ablaja*).

c. Redoublées : Alpes-Mar. *bauba* A. (= pr. *babàu*, *babòu*, aboiement); cf. lat. *baubari*, gr. *βαϐίζειν*.

d. Composées : Yon. *bahurler*, compromis de *ba* (= *baw*) et de *hurler*.

e. Amplifiées, à l'aide des consonnes suivantes :

L : Berr. *baüler*, *bahuler*, aboyer (Blaisois *béhuler*, faire entendre des lamentations bruyantes et forcées), Namur *bahouler*, id.; Gâtine *baulement*, hurlement du loup; Piém. *baolé*, *baulé* (Monferr. *bauré*), aboyer; sarde *baulari* (cf. lat. *bajulare*, glapir, et bas-lat. *baulare*, latrare);

P (cf. Mil. *bop*, syn. de *bau*) : Côme *bopá*, aboyer, Sav. *wapa* (*vapáry* A.), Côtes-du-N. *waper*, id. A.

T (cf. sarde *butti*, syn. de *bau*) : Berr., Poit. *bahuter* (= *baüter*), aboyer, pr. *boutá*, aboyer, japper.

5. Les termes suivants pour «aboyer» sont également des mots imitatifs :

aullar, esp., glapir, hurler, répond au roum. *aulire* (haulire, haolire), hurler de douleur, et *hauire*, hurler;

baccailler, Clairvaux, se dit des chiens qui donnent de la voix de tous les côtés à la fois (cf. it. *baco*, syn. de *bau*, et russe *baukati*, aboyer, de *bauk*, bau!);

baffiari, Sic., glapir (en apercevant le gibier), et Meuse *boufáer*, aboyer A.; cf. m. h.-a. *beffen* (mod. *bäffen*), *buffen*, id.;

bourra, pr., gronder, des chiens et des chats (cf. *gatibourro*, vacarme, propr. grondement de chat), H.-Italie *borè*, *buré*, aboyer, glapir;

claper, anc. fr., aboyer (XVIe s. : ce chien *clapoit*, japoit), mod. *clapir* (appliqué spéc. au lapin), à côté de *glaper*, *glapir* (XIIIe s.); Béarn *glapa*, id., à côté de *clapitá*, aboyer; catal. *clapir*, glapir;

glawer (glawiner), wall., glapir;

gnacá, Gasc., clabauder (de *gnac!* cri du chien, Roll. IV, 17) : pr. *gnic-gnac*, chien qui aboie beaucoup; Calvados *gnacher*, glapir;

gnafer, *gniaufer*, Calvados, aboyer, glapir (de *gnaf*, glapissement, Roll. IV, 17);

hamer, Côtes-du-N. A., H.-Bret. *houamer*, Landes *hama*, aboyer (de *ham*, syn. de *bau*); roum. (moldave) *hămăi*, id.;

haper, Char.-Inf. A., Vosges *hoper*, *houper*, aboyer (cf. *waper*, id. 4°);

hawer, Liège, aboyer A. (de *hau* = *wau*);

hourra, Béarn, aboyer; port. *urrir*, gronder (du chien et du lion, à l'instar du gr. *ὠρύεσθαι*, hurler et rugir), répond au

roum. *hărăi*, id.; cf. lat. *hirrire*, gronder (du chien enragé) et anc. fr. *hire*, grognement de chien [1];

huivar (uivar), port., hurler (le *v* est euphonique), répond au roum. *huire* (uire, vuire), hurler, gronder;

japper, anc. *japer*, à côté du Norm. *japiner* (jaspiner), pr. *japa* (chapa), *jaupa* (chaupa); Gênes *giappá*, Piém. *giapé*, aboyer, réto-r. *giappar*, id. (anc. Lomb. *giapar*, glapir, *Archivio*, XII, 406);

lappir, anc. fr., glapir, pr. *lapouina* (lampouina), aboyer;

quila, pr., glapir, à côté de *quiala* (quiela, quièula), Marne, Gay, *quialer*, pousser des cris perçants; roum. *chelălăi*, clabauder, réto-r. *chiular*, aboyer; cf. allem. *queulen*, glapir, anc. gr. *σκύλος*, jeune chien, irl. *cuilenn*, id.;

schissí, Piém., glapir; cf. anc. slave *skyčati*, aboyer;

udolar, catal., hurler (le *d* est euphonique), pr. *oudoulia*, *udoula* (idoula), id., it. *uggiolare* (= ugolare);

wasser, Jersey, aboyer A.; cf. Suisse allem. *weissen*, id. (dans le 7e conte de Grimm, le chien aboie *wass! wass!*), à côté du bavarois *gauzen*, *kauzen*, et du dietmarschois *güssen* (geussen).

6. Certains de ces verbes sont d'origine obscure : Aoste *barsa*, aboyer A.; pr. *bindoula*, hurler; Lot *biotsà*, aboyer A.; it. *guattire*, clatir, et *squittire*, id.; anc. pr. *jangolar*, glapir comme le chien qu'on bat [2], mod. *jangoula* (changoula), *jingoula* et *ganguela*, anc. fr. *jangler* [3], aboyer [4]; sarde log. *ghiangula* (ghiagnula) et *zunchiai*, id.; Gênes *lüá*, glapir, et Piacenza *lüdlé*, hurler (*ludal*, hurlement); port. *maticar*, glapir (en apercevant le gibier); Gênes *mogogna* (mugugna), gronder; Côme *taboja*, aboyer, et it. *ustolare*, glapir.

7. Une seconde catégorie de termes patois pour «aboyer» est représentée par des verbes synonymes appliqués à d'autres espèces animales plus ou moins apparentées, à savoir :

au bœuf : Ain *bièula*, pr. *begoula*, aboyer, propr. beugler; cf. Guern. *bagouler*, aboyer A.;

[1] Les Romains appelaient l'R, *canina littera*, parce qu'on l'entend dans le grognement du chien; cf. la *Senefiance de l'ABC*, du XIIIe siècle (ap. Littré) :

R est une lettre qui graigne (*grogne*);
Quant li gaaignons (*mâtin*) veut ronger l'os,
S'uns autres chiens lui veut reprendre,
Sans R ne lui peut defendre.

[2] Cf. RAYNOUARD : Cas non pot layrar ni japar ni *jangolar*.

[3] Gaston PHEBUS : Aucuns chiens courans sont qui crient et *janglent*.

[4] Diez rapproche *jangler* du holl. *jangeln*, aboyer, qui est puisé à la même source; Thomas (*Romania*, XXVIII, 193) dérive *jangolar* du lat. *zinzulare*, gazouiller.

au cerf : Alpes-Mar. *rάyaa* (Lux. : *i raw*, il aboie) A., anc. fr. *reiller*, id. (*R. de Cambrai*, ap. Godefroy : li chiens *reille*); cf. fr. *réer* (du cerf) et angl. *to bell*, réer, allem. *bellen*, aboyer;

au chat : Landes *gnaula*, aboyer, propr. miauler (cf. pr. *gnagna-gnau*, onomatopée des plaintes d'un chien), et Yon. *ramiouler*, id.; Berr. *cahuler*, aboyer (Hainaut : hurler à la manière des chats), Sav. *mioula* (miàuna, miàura), miauler et aboyer, à l'instar du Mil. *mugola*, id. (it. *mugolare*, glapir); pr. *rangoula*, gronder (des chats et des chiens), et Gênes *rangogna*, id., Sic. *runguliari* (des chiens; cf. it. *ringhiare*); pr. *rouna*, clabauder, et Béarn *arrouna*, ronronner;

à la chèvre : Aoste *belé*, aboyer A., propr. bêler, sarde *beliai* (abeliai), id., bas-lim. *berla*, id.; pr. *guela*, bêler et glapir;

au cochon : pr. *caïna* (et Frioul), *quina* (quièuna), glapir, propr. grogner, et *quila* (quièula), id., Sav. *couèla*, glapir, et *couèlia*, grogner, it. *gagnolare* (guagnolare), glapir, propr. grogner à l'instar du catal. *ganyolar*, *guinyolar*, aboyer et gronder, de l'anc. fr. *gannir*, *guannir*, esp. *guañir*, id.; pr. *guissa*, glapir, et anc. fr. (1559) *goissement*, jappement (= grognement), à côté du Calvados *wiquer*, wall. *wicheter*, glapir; Norm. d'Yères *hoingner*, *woingnier*, hurler (= grogner), à côté du wall. *wigni*, *guigner*, glapir; Suisse *ronna*[1], *rouna*, et Quercy *regaula*, gronder, du chien et du porc.

Ou bien, par des verbes au sens général, tels que :

brailler : Gironde *braoya*, *braulya*, aboyer A., et fr. *brailler*, crier sans être sur la voie; port. *bradar*, aboyer (= pr. *braidar*, braire), Côme *sbragi*, ladin *sbrai*, id.;

crier : Gironde *crida*, aboyer A., à l'instar de l'anc. fr. *crier*, auj. aboyer à la chasse; Mil. *bocia*, aboyer (cf. dial. *boce*, cri);

gueuler : Seine-Inf., Côtes-du-N., Genève *gueuler*, aboyer A.;

piailler : H.-Marne *piailler*, aboyer A.; it. *guaire*, *guajolare*, glapir, propr. se lamenter; cf. Sav. *vioula*, Morv. *reviauler*, aboyer plaintivement.

8. Ce dernier sens, commun à la fois au pr. *jangoula* et à l'it. *gagnolare*, exprime les cris plaintifs que poussent parfois les chiens, surtout pendant la nuit, cris qui ont frappé de tout temps l'imagination populaire[2]. Arrien, décrivant au IIIe siècle les chiens courants de Carie et de Crète, remarque (II, 1) : « En chasse, les ségusiens (*ἐγουσίαι κύνες*) criaient beaucoup, tant sur le gîte que sur la voie, mais d'un ton si lamentable, que les

[1] Cf. *Roman de Renart*, I, 1158 : Dant *Ronnel* le mastin...

[2] Voir, sur la valeur psychique des cris du chien, les vers célèbres de Lucrèce (V, 1061) sur la diversité expressive des animaux, selon qu'ils éprouvent la crainte, la souffrance ou la joie.

Gaulois les comparaient à des mendiants implorant la charité publique.»

La superstition moderne voit, dans ces gémissements, un signe de mort et en fait remonter au premier meurtre la cause initiale. Abel, raconte une légende portugaise[1], avait un chien qu'il aimait beaucoup. Lorsque Caïn tua Abel, son chien s'enfuit de par le monde, en criant : Caïn! Caïn! De là, ajoute la légende, le verbe *cainhar*, geindre, en parlant du chien que l'on frappe[2].

Ajoutons que Pline le Naturaliste compare le croassement des corbeaux à un aboiement plaintif (XVIII, 87) : *singultu quodam latrantes.*

III. — Cris d'appel et de chasse.

9. Le cri usuel pour appeler le chien est *ta! taï!* ou *ta-ta!*, à côté de *tè-tè!* (Pas-de-C., Savoie, Milan), *to-to!* (Deux-Sèvres, Lombardie, Portugal), fr. *tou-tou!* Ensuite :

baco-baco! it. (= *bau-bau!*), Mil. *bop-bop!* id.; port. *boca! boch* (*poch*)! et Trasosmontes *baxe-baxe! boxe-boxe!*

buz-buz, esp., port. (pour les petits chiens), répondant au milanais *ps-ps!* («voci per allettare i cani», Cherubini);

chou-chou, Clairvaux (fr. *chou! chou-là!* pour exciter les chiens à quêter, Norm. *chouler*, exciter les chiens à mordre, et Marne, flairer avec bruit, du chien de chasse), Abruzzes *ciu-ciu*, esp. *chu-cho* (à côté de *tus!*); le port. *açular*, haler, répond au Norm. *chouler.*

10. Les cris dont on se sert pour chasser ou exciter les chiens sont de beaucoup plus nombreux :

afu! Mayenne, d'où Hague *affouaer*, haler un chien, et Val-de-Saire *affouer*, grogner; pr. *aüto!* Béarn *ahu! ahuto!*

css! gss! gzz! (cf. Rabel., III, prol.), d'où Saône-et-L. *acssi*, haler un chien; pr. *quiss-quiss!* (d'où *aquissa*, *enquissa*, *esquissa*, haler), *cuss-cuss!* (d'où *cussa*, *acussa*, haler, à côté du Gard *acoutsi*, id. A.), esp. *cuz-cuz!* et roum. *cuțu-cuțu!* (pour appeler un petit chien); — pr. *guiss-guiss!* (d'où *aguissa*, et de là le fr. pop. *aguicher*) et Béarn *gous-gous!* (d'où H.-Alpes *agoussa*, haler A., Norm. *agousser*, exciter); ainsi que les formes amplifiées avec une gutturale : esp. *casc! quesc! guizg!* (d'où *enguizgar*, haler) et pr. *cusc!* (d'où *cusca*, *acusca*, id.);

(1) J. Leite de Vasconcellos, *Tradições populares de Portugal*, Porto, 1882, p. 197.

(2) En réalité, *cainhar* répond au pr. *caïna*, grogner et glapir (7) : cf. Gênes *cain*, bau! (cri du chien) et Naples *cai!* («onomatopea dei guaiti del cane, onde il volgo dice che chiama Caino», d'Ambra).

ciss! d'où pr. *cissa* (Piém. *cissé*), *aciss*, *acinsa*, haler; et port. *chuz!* La locution : sem dizer *chuz*[1] nem *buz* (= sans dire *ouste* ni *tou*), c.-à-d. sans souffler mot, répond à l'esp. : sin decir *tus* ni *mus*, et au sicilien : senza *ciu* ne *bau*;

iss! pr. *isso!* d'où *hisser*, anc. fr. *hicier*, pr. *ahissa* (catal. *ahissar*), it. *aissare* (Piém. *issé*), *aizzare*[2], à côté de *adizzare* (le *d* est euphonique); — *ouss!* pr. *oussi!* Creuse *aoussi!* fr. *usse!* (ouste! houste!), Frib. *ouze!* (Genève *houzet!*), de là Vaud *utsi*, haler (Aoste *utchyé*) A., Venise *uzzar*, Galice *auchar*, id.; — des formes nasalisées : Saône-et-L. *anssi* A. (cf. fr. *assiller*, haler, Roll. IV, 8), Metz *hinsser* (= *hisser*), Corse *aunza* (cf. Vérone *uzza*), sarde logod. *aunzare* (cf. *Archivio*, XIV, 289); — ou renforcées : pr. *anissa*, haler, Allier *anisser* (arnisser) et Sav. *enisser* (enussi) A.; pr. *arissa*, id., et *atissa* (entissa), id., anc. fr. *enticier*, Norm. *enticher*, id.; Creuse *taoussi!* (= *aoussi!*) et Piém. *tarissé* (= pr. *arissa*);

ssiss (ssuss)! d'où Ardèche, Drôme *assissa* (Alpes *assinsa*), haler A.; Abr. *zusse!* esp. *zuzo!* d'où *azuzar*, id., répondant au galicien *chuzar* (de *chus!* = *zuzo!* v. ci-dessus), à côté de *zacear*, chasser les chiens en leur criant *za!*

zap! H.-Sav. *far zapa*, haler; *zoub!* d'où pr. *zouba*, id., sarde mérid. *zubbai* (azzubbai); *zoup!* d'où sarde logod. *azzupari*, Corse *azzupa*, haler un chien (*Archivio*, XIV, 289).

Les divers patois rendent la notion : exciter un chien à mordre, par *agacer*, *lancer*, *pousser*, *faire enrager*, etc.[3]. Cette dernière locution explique le synonyme port. *agastar*, qui dérive de (perro) *gasto*, chien enragé (= it. can *gasto* et fr. dial. chien *gâté*, Roll. IV, 74).

Parfois le sens de chasser ou de haler un chien résulte de celui d'aboyer : fr. *bourrer*, poursuivre le gibier (= chasser en aboyant), et *bourrir*, s'élancer impétueusement, pr. *bourra* (abourra), haler les chiens, propr. gronder, H.-Italie *borá*, *borré*, *bori*, chasser en criant, lancer sur le gibier, dérivant de *bori*, *buré*, glapir (5); cf. Galice *apurrar*, *empurrar*, id. («azuzar los perros para que riñan o contra alguna persona o animal», Piñol); — pr. *bouta*, *abouta*, haler un chien de *bouta*, japper (4'): Lorr. *hâmer*, chasser, de *hamer*, aboyer (5), pr. *fourra*, Gasc. *hourra*, haler, du béarnais *hourra*, aboyer (5), et Valais *ouina*, haler A., propr. gronder.

Les termes suivants pour «exciter un chien» sont obscurs :

[1] Cornu (Gröber, *Grundriss*, I, 758) identifie ce *chuz* avec l'anc. port. *chuz*, plus.

[2] Suivant Baist (*Zeitschrift*, VI, 426), l'it. *adizzare* serait une onomatopée dérivée du fr. *ça-ça!* terme de chasse.

[3] V. la carte de l'*Atlas linguistique* : exciter un chien à mordre.

Bessin *amouer* et Poit. *amoisser*, pr. *amouda*, *amouta* et roum. *amuța* (asmute, sumuța), pr. *asimá* et esp. *azomar*.

11. La chasse étant un des grands réservoirs qui ont alimenté la richesse métaphorique de la langue, les cris dont se servent les chasseurs, principalement pour exciter la meute, ne sont pas sans intérêt pour le linguiste[1]. Voici les plus familiers :

halle! cri du piqueur à ses chiens quand le cerf est aux abois, et *hally*! *ally*! pour les rameuter, d'où *hallali* (forme redoublée de *halle-ally*, à l'instar de son synonyme *hahaly*, de *ha-hally*) et *haler*, anc. *haller*, lancer un chien sur le gibier (cf. Bessin *houler*, haler);

har! cri pour exciter les chiens (p. ex. *harloup*! à la poursuite du loup) et *harro*! cri des chasseurs entre eux si c'est un lièvre[2], d'où *harer*, anc. fr. et Norm. *harrer*, haler un chien (cf. anc. fr. *hourrer*, id., propr. aboyer, c.-à-d. exciter en imitant l'aboiement);

horva! cri du piqueur pour rappeler les chiens (auj. *hourra*!) et *horvary*! pour les retourner à quelque ruse du cerf : le cri exprime simplement l'aboiement des chiens sous les coups de fouet du piqueur (cf. Béarn *hourra*, aboyer), et la forme amplifiée *hourvary* (dont *revary* et *vari* sont des abréviations) rappelle le savoyard *vapary*, aboyer, en rapport avec le breton *waper* (4 c);

pille! cri pour exciter les chiens, de *piller*, se jeter sur la bête, la mordre et la fouler (d'où *pillard*, chien hargneux); cf. anc. gr. *σκυλεύω*, piller et dépouiller un ennemi tué (de *σκύλος*, jeune chien), primitivement terme de chasse;

tayau (taïaut)! cri du chasseur à la vue du cerf, compromis du cri d'appel *taï*! (9) et de son synonyme *hau*! cf. Forêt-Noire *tay-ci*! cri pour chasser le chien, et *taille-ho*! c.-à-d. *tay-hau*! (Walter Scott, ap. Littré).

IV. — Noms hypocoristiques.

12. Les langues romanes possèdent, à côté du lat. *cane*, plusieurs termes d'origine enfantine et dérivant des cris déjà étudiés, à savoir :

baw, nom enfantin du chien (d'après l'aboiement), à l'instar

[1] Nos sources sont : Jacques de Fouilloux, *La Vénerie*, Poitiers, 1561 (et Niort, 1888), et Baudrillart, *Dictionnaire des chasses*, Paris, 1864.

[2] Les interjections anc. fr. *harau*! *haré*! *hareu*! *hari*! *haro*! *harou*! exprimant l'appel ou l'alarme, sont primitivement des cris de chasse. Cf. dans Godefroy, 1459 (lettre de grâce) : «Le suppliant appela son chien, le *heraulda* et prist après les pourceaulx».

de *haó*, id., et du wallon *waw-waw*; cf. allem. *Wauwau* et *Hau-hau*, id.;

buz-buz, port. toutou : Ao perro velho non digas *buz-buz* («Ne dis pas *tou-tou* à un vieux chien»); esp. *buzque*, dim. *buzquillo*, forme amplifiée d'une gutturale (cf. 10);

chouchou, fr., toutou, Abr. *ciuciù* (ceciù, ciaciù), id.; cf. le proverbe corse : A cane vecchiu nù li di *cucchiuccù*;

cuz-cuz, esp., répondant à *buz-buz* : A perro viejo nunca *cuz-cuz*; port. *cucita*, toutou;

toutou, petit chien, mot enfantin (admis par l'Académie en 1740), Berr. *toutouche*; Deux-Sèvres, Milan, Poitou *totó*, Arbedo, Provence, Metz *tètè*, it. *tette*, Saintonge *tatè*, Abruzzes *tatò*, toutou; cf. Bavar. (enf.) *dada*, *dodo*, toutou (Suisse allem. *dodel*, id.);

tuz-tuz, esp., synonyme de *cuz-cuz* : A perro viejo nunca *tuz-tuz* (Cobarruvias); auj. *tuso*, *tusa*, chien, chienne;

zu-zu, Abruzzes, toutou; fr. (enf.) *zozo*, id.

Ajoutons le type *chic*, petit chien, particulier au domaine gallo-roman et probablement d'origine enfantine (cf. pr. *chichi*, petit oiseau) : anc. pr. *chica*, *checa*, chienne (Peire Vidal : *checa* vilana), Langued. *chiche*, petit chien (Sauvage), pr. mod. *chiche*, chienne, *chichet*, *chichou*, petit chien; Poit. *chicot*, jeune chien (Guernesey : vieux chien).

13. Cependant, deux de ces noms hypocoristiques méritent une attention spéciale : le pr. *gos* et l'esp. *perro*, qui s'est substitué au lat. *cane*, comme *gos* en catalan. Voici les variantes romanes du premier :

anc. pr. *cos* (Donat : *cotz*, parvus canis), *gos*, *goz*, *guoz*, chien, au XIIIe siècle[1], bas-lat. *gossus* (1363, ap. Duc. : illa canis mastina uxor sua et *gossus* suus); f. *gossa*, dim. *gosset*, *gosson* (mod. *gous*, *gousso*, *gousset*, etc.). De là, anc. fr. *gos*, *goz*, *gous*, *gouz*, dim. *gocet*, *goçon*[2], f. *gosse* et *gousse* (XIIIe s.); wall. *go*, dogue (Hainaut *gougoun*, l'aboiement du gros chien);

catal. *gos*, devenu le nom usuel du chien (Jaume Febrer, cité par Diez : un *gos* que en bon llemosi *can* est nomenat), port. *gozo*, barbet; esp. *cosque* (gozque), *gosque* (gozque), dim. *cosquillo*, *gosquillo*, *gosquecillo*, du cri d'appel *cus*, *gus*, amplifié en *cusc*, *gusc* (10);

[1] MARCABRUN (ap. Raynouard) : Lo *guoz* ro e'l lebrier gron (Raynouard rend *ro* par *ronge*, au lieu de *aboie*, cf. Luxembourg *i raw*, il aboie, 7).

[2] *Geste de Liège* (éd. Scheler, v. 3726) : Fel e orguilheus fu plus que ne soit un *gos*; Brun. Latini, *Tresor* (éd. Chabaille, p. 235) : Il i a petiz chiens *gouz* qui sont bons a garder maison; Jean de Condé (ap. Duc.) : Mastins et *gousses* et grans viautres; *Florimont* (ap. Godefroy) : Et de mastin et de *goçon* Avoit moult d'autres compaignons.

it. *cuccio*, *guccio*, petit chien, à côté de *cuzzo*, *guzzo* (Duez; Naples : chien difforme), Galice *cucho*, id., pr. mod. *coussou*, *goussou*, id.;

roum. *cuț*, toutou; cf. alban. *kuč*, serbe *kuče* (f. *kutsa*), magyar *kuszi*, id., à côté du roum. **cota* (de *cotarlă*, roquet), guègue *kuta*, magyar *kutya*, afghan *kuth*, hindoustan *kutha* (pers. *koutchaq*, turc *kutchuq*).

L'existence simultanée du mot en Europe et en Asie ne peut s'expliquer que par son origine enfantine, origine partout la même. Un cri d'appel en a été le point de départ, et les diverses modulations de ce cri ont abouti aux formes multiples du mot.

14. Le second terme hypocoristique, *perro*, est limité à l'hispano-portugais, au sicilien, au sarde et au languedocien[1] (dans ces derniers, il peut être emprunté), mais ce n'est qu'en espagnol qu'il est devenu le nom même de l'animal. L'étymologie courante du nom propre *Petrus* est inadmissible (on s'attendrait à *Pedro*); on a pensé au basque, mais sans y trouver un appui solide[2]. Diez considérait le mot comme «un des nombreux problèmes de l'étymologie romane», et il reste toujours à l'état de problème[3]. Il est néanmoins permis de rapprocher *perro* du galicien *apurrar*, exciter un chien (10), par l'intermédiaire d'un type *porro* (qui semble avoir gardé certaines acceptions figurées de la notion «chien»), et d'y voir une création indigène.

15. Ajoutons les noms argotiques du chien :

cab, *cleb*, formes abrégées de *cabot*, *clabaud* (17^b^, 18);

cador, du pr. *cadel*, avec changement de suffixe;

habin (happin), *hubin* (huppin), propr. aboyeur (du fr. dial. *haper*, *houper*, aboyer (5), à l'instar de *jaspineur* («qui jappe»);

tambour, chien de garde (et *alarmiste*; cf. *battre du tambour*, aboyer, et Côme *taboja*, id., 6).

Dans l'argot bellau ou des peigneurs de chanvre du Haut-Jura : *larbio* et *ruche*, chien, tous deux d'origine obscure;

dans celui de Val Soana (Piémont) : *garüf*, désigne à la fois le chien et le chat, et Parre *garolf*, chien (= loup garou);

dans l'argot italien : *bati*, peut-être aboyeur (4e).

[1] *Perrou*, *perre*, chien de petite taille (Rouergue), chien de berger (Var).

[2] V. Schuchardt, *Zeitschrift*, XXIII, 174.

[3] Gratius Faliscus (*Cyneg.*, 202) mentionne une variété de chiens, *petrones*, de race gauloise; le *canis petrunculus* des Lois burgondes est expliqué par Ducange : «quia solidos calces habent, ut petras et rupes illæsim percurrant». Le catal. (gos) *peter*, barbet, signifie «péteur», au sens de petit, et répond au Blaisois *petou*, toutou, qu'on rencontre déjà au XVIe siècle, dans le *Moyen de parvenir*.

16. Tâchons maintenant de compléter la série des faits étudiés par une revue sommaire des opinions étymologiques courantes. La diversité des points de vue entraînera nécessairement une divergence dans les résultats. Il est évident, d'une part, que, selon qu'on attribue aux langues romanes une certaine originalité, une tendance à évoluer à côté du latin et indépendamment de lui, ou qu'on y voit au contraire des organes purement réceptifs et dépourvus de toute force créatrice; et d'autre part, selon qu'on considère les faits linguistiques dans leur ensemble, ou qu'on les étudie dans leur individualité et isolément, il est évident que les vues étymologiques seront forcément différentes.

Voici, par exemple, l'esp. *aullar* et le port. *huivar*, hurler (des chiens); en les considérant isolément, on s'est efforcé, depuis Diez, de les rattacher au lat. *ululare*; mais il suffit de rapprocher ces verbes de leurs correspondants roumains *aulire* et *huire*, hurler, gronder, pour écarter tout rapport avec le latin et voir, dans ces verbes, des créations romanes, analogues d'ailleurs, comme point de départ, au lat. *ululare* ou au grec ὀλολύζειν [1]. On ne saurait assez insister sur l'origine absolument indépendante pour chaque langue de ces formations imitatives. Dériver le port. *huivar*, ou le fr. *glapir*, du germanique (*Zeitschrift*, XVIII, 527, et XX, 353), est une erreur de méthode, vu que le roman et le germanique, à l'instar du grec et du latin, ont puisé leurs mots imitatifs à la même source, et que la création onomatopéique est un fait de nature universelle.

Il est certain que le chien domestique a aboyé de la même façon dans l'antiquité que de nos jours : le gr. βαῦ (de βαΰ-ζ-ειν), le lat. *bau* (de *bau-ba-ri*) et le *baw* de nos enfants, le prouvent suffisamment; mais la traduction linguistique de ce cri essentiel de l'animal est susceptible de revêtir les aspects les plus divers, comme le montrent les patois. Il est même surprenant que ces transcriptions approximatives n'offrent pas une plus grande variété, comme c'est le cas pour *miauler*. Vouloir donc rattacher au type unique latin *baubari* les multiples variantes dialectales, empruntées directement à la nature vivante, est purement illusoire. C'est ce qu'on a fait pourtant pour l'it. *abbajare*, fr. *aboyer*, anc. *abayer*. Förster, après avoir montré l'impossibilité phonétique d'une pareille dérivation, propose de voir dans l'it. *bajare*, fr. *bayer* (de *abayer*), de simples doublets de *badare* et de *béer*, en invoquant l'analogie de l'allem. *klaffen*, être béant, et *kläffen*, clabauder : *aboyer* ne serait, dans cette hypothèse, qu'un déve-

[1] Tandis que Meyer-Lübke (*Zeitschrift*, XXII, 6) voit, dans *aullar*, un croisement de *ululare* et *ejulare*, Baist (*Krit. Jahresbericht*, V, 1, 407) se prononce en faveur d'une onomatopée *au*, analogue à *mau*.

loppement phonétique normal de l'anc. *abayer*, à l'instar p. ex. de *soudoyer*, de *soudeier* (v. Körting). Cependant, Diez se demandait déjà si *aboyer* n'était pas une création indigène («ein auf eigener Hand gebildeter Naturausdruck»), et Thurneysen remarque à ce propos (*Keltoromanisches*, p. 42) : «Si le roman a imité l'aboiement, que le romain rendait par *bau*, avec *baï*, alors la différence entre *baubari* et *baïier* s'explique sans difficulté». En effet, le roman traduit ce cri non seulement par *bay*, mais encore, on l'a vu, par *bèu*, *bòu*, *bou*... Les verbes français *abayer*, *aboyer*, *abouyer*, *abawer* s'expliquent réellement sans la moindre difficulté, à condition de faire abstraction du lat. *baubari*.

Des quatre verbes latins qui désignent les variétés de l'aboiement — *gannire*, *glattire*, *latrare*, *ululare*, — le français moderne n'a gardé que le dernier : l'ancienne langue possédait encore *glatir* (déjà dans la *Chanson de Roland*), qui fut remplacé, à partir du XIIIe siècle, par *glapir*, création indigène analogue au synonyme wallon *glawer*. Quant à *gannire*, il n'a laissé de trace qu'en italien, en espagnol et en portugais : le fr. *guannir* (gannir), l'it. *guagnolare* (gagnolare) et l'esp. *guañir*[1], grogner, procèdent d'un type *wan*, expression du grognement, commun au chien et au cochon; de là, leurs rapports intimes qui vont parfois, au point de vue linguistique, jusqu'à la confusion. C'est ce qui est arrivé pour l'anc. fr. *guaignon* (waignon), *gaignon*, chien de basse-cour, qui répond au limousin *gagnoun*, cochon, propr. grognon (18). Pour expliquer le mot, on a d'abord imaginé un latin *canio*, rendu illusoire par la variante *waignon*; on a ensuite pensé au germanique *wang*, prairie (= chien de prairie) et à l'anc. fr. *gaaigner*, labourer «le chien qui *gaaigne*, c.-à-d. qui fait paître, mène paître» (v. Körting).

Les recherches sur l'origine des cris particuliers au langage des chasseurs, ne sont pas moins curieuses à cet égard. Pour exciter le chien à mordre, on imite parfois simplement l'aboiement ou le grondement : c'est ce qui est rendu par le fr. *bourrer*, pr. *bourra*, lancer sur le gibier, propr. gronder, H.-Italie *boré*, *borá*, id. (10). Meyer-Lübke (*Zeitschrift*, XX, 529) fait venir ce dernier de l'a. h.-a. *burjan*, soulever; mais comme la terminologie gallo-romane de la chasse ignore à peu près l'influence germanique, Schuchardt, en repoussant cette origine, fait remonter *borrer* à une interjection analogue à l'allem. *burr*! dont on se sert pour chasser les oiseaux[2]; finalement, Nigra (*Archivio*, XV, 496) reprend la

(1) Diez fait remonter l'it. *guagnolare* à un type latin *gannicularе*, et l'esp. *guañir* à un type germanique *wanjan*, pleurer.
(2) *Romanische Etymologien*, II, 132, et *Zeitschrift*, XXIV, 417.

vieille étymologie de *bourrer*, rembourrer, qu'il identifie avec *borá*, chasser.

C'est dans le même esprit que Darmesteter [1] interprète le cri de chasse *hallali*, par *allez! allez!* (Körting y voit la phrase allemande : *halt alle hie!*) et son synonyme *hahali!* par *ha, allez!* Menendez Pidal dérive, à son tour, l'esp. *azuzar*, haler un chien, de l'anc. adverbe *a suso!* en haut! (*Romania*, XXIX, 339) et son synonyme *azomar*, de *a somo*, au sommet!

Des noms hypocoristiques, c'est l'esp. *gozque* qui attira l'attention de Diez : «Que signifie *que*, dans *gosque*?» se demande-t-il. Schuchardt (*Zeitschrift*, XV, 96) lui répond en le renvoyant au slave *kučika*, chienne; mais le terme slave dérive de *kuča*, chien (auj., en serbe), *-ĭka* étant le suffixe du féminin, tandis que le *que* de *gozque* [2] a une valeur en quelque sorte organique (dim. *gosquillo*), à l'instar de son synonyme *buzque*, l'un et l'autre, formes amplifiées de *goz* et de *buz* (12 et 13). D'ailleurs, Schuchardt admet également que les variantes occidentales et orientales du mot remontent à la même origine, mais sans se prononcer sur le caractère de cette dernière : «L'histoire du mot s'éclaircira avec celle de la notion qu'il représente», se contente-t-il de conclure. Schrader [3] est plus affirmatif : il croit voir, dans ces noms hypocoristiques, «la même interjection onomatopéique *ku-*, laquelle avait fourni, à l'époque préarienne, le sanscrit *çv-an* (*çu-n*)».

Nos recherches s'arrêtant au seuil même du latin, ne nous permettent pas de remonter si haut ni d'aller si loin. Il nous suffit de constater qu'autour du vieux tronc latin qui, sous sa puissante ramure, a abrité la Romania tout entière, d'humbles rejetons ont poussé à un long intervalle et, nourris d'une sève jeune, sont devenus une riche végétation. Mais, tandis que l'origine du premier échappe complètement à nos prises, les derniers se renouvellent constamment, parfois sous nos yeux, témoignant de l'incessante activité de l'esprit humain.

V. — Variétés de chiens.

17. Nous allons classer, sous le rapport purement linguistique, les termes les plus importants de cette nomenclature presque infinie, car les naturalistes ne comptent pas moins de 195 races et variétés canines. Déjà Appien affirmait que les races des chiens sont innombrables, et Gratius Faliscus (*Cyneg.* 154) d'ajouter : «Il y a des chiens de mille contrées, et chacun

[1] *Formation des mots composés*, p. 87.

[2] Menendez Pidal (*Gramatica historica española*, 1904, p. 85) tire *gozque* du bas-latin *gothicum*.

[3] *Reallexicon des indo-germanischen Altertums*, I, 183.

garde le caractère de son pays.» Voici les variétés les plus connues :

A. *Appellations indigènes.*

a. D'après le poil :

barbet, barbiche (barbichon), chien à poil frisé, appelé en pr. *chin-mouton*; it. *barbone*, Piém., Gênes *barbin*;

barracan, Limousin, chien de berger, propr. rayé de blanc;

bouffe, barbet à longs poils fins; Venise *bofalo*;

griffon, barbet à longs poils hérissés;

pelou, Blaisois, petit chien, propr. pelu.

b. D'après l'aboiement :

bawate, Metz, roquet, propr. aboyeur;

baubi, ou chien secret, Norm. *baubis*, chien courant (Nemnich) : «Les chiens *baubis* sont de gorge effroyable, ilz heurlent sur la voye» (Fouilloux), du dial. *baubi*, aboyer (4[c]); cf. allem. *Beller*, id.;

clabaud, ou chien babillard, de *clapir*, aboyer à la chasse (5);

glawène, wallon, roquet, de *glawer*, glapir (5); et *hourlâ*, espèce de chien courant, propr. hurleur;

javră, roum., roquet; cf. Poit. *jabrailler*, criailler;

lippe, Gâtinais, roquet (cf. anc. fr. *lappir*, glapir, 5);

taboj (tabuj), Piém., Côme, petit chien, de *taboja*, aboyer (6).

c. D'après la nature et le dressage à la chasse :

baud, anc. *bald*, propr. hardi, «par ce qu'ilz sont hardis et deliberez» (Fouilloux); f. *baude*, anc. fr. et dial. chienne en chaleur; anc. fr. *ferbault* (XIV[e] s.), chien qui tient le milieu entre le *bauld* et le *bauld rétif*, auj. Anjou *herbaut*, chien basset (fr. : chien qui se jette avec trop de violence sur le gibier);

caniche, canard, chien employé jadis à la chasse des oiseaux aquatiques, à cause de sa facilité à nager;

charnego (charnegre), pr., lévrier de Provence, propr. le maigre ou le décharné (= *rastegue*), appelé encore le pillard, le querelleur (cf. *ernugo*); de là, fr. *charnaigre*, emprunt fait au XVII[e] siècle;

clapier, anc. fr., ou chien de terre, parce qu'il pénétrait dans les tanières de renard (Milan *tanin*, id.);

chien couchant, anc. fr., dressé au moyen âge à se coucher sur le ventre et à ne plus bouger (auj. *chien d'arrêt*);

chien de perdrix, chien dressé pour la chasse des perdrix ou des cailles; Gênes *can da pernixe*. port. *perdigueiro*, roum. *prepelicar*;

lévrier (f. *levriche*), employé d'abord à courir le lièvre;

limier, anc. *liëmier* (de *liëm*, lien), chien tenu en laisse, appelé encore *chien de saint Hubert* (sert à quêter le cerf).

d. D'après des indices physiques :

basset, chien aux jambes torses, it. *bassotto*; roum. *boldeiŭ* («pointu») et *coteiŭ* («tourné de côté»), id.;

greffier, anc. fr., autre nom du chien *baud*, propr. chien de bonnes griffes;

pataud, jeune chien à grosses pattes; cf. Berr. *patouline*, chien de berger.

e. D'après la couleur :

arlequin, petit danois, it. *arlecchino*;

blanc (grand chien), anc. fr., autre nom du chien *baud*;

gris, anc. fr., chien courant (Fouilloux);

moret, Berry, mâtin, propr. chien à la robe noire.

f. D'après le lieu d'origine :

burgo, basset de Burgos;

corso (corzo), it., chien de berger (= chien de Corse);

danois, caniche de Terre-Neuve, it. *danese*;

épagneul, anc. *espaignol*, «pour ce que ceste nature vient d'Espaigne» (Phébus), wall. *épagnote*, it. *spagnoletto*;

labrit, pr., chien de berger (originaire de Labrit); cf. fr. *chien de Brie*, id.;

turc, *turquet*, chien à poil ras et au nez retroussé, originaire d'Amérique (malgré son nom), Gênes *can american*, esp. *perro chino* («chien chinois»).

18. Une autre catégorie de ces termes indigènes exprime les rapports (en premier lieu par le cri) qui unissent le chien aux autres espèces animales, à savoir :

au chat (cf. fr. dial. *miauler*, aboyer, 7) : cf. *Mitaud*, *Miraud*, noms de chiens de chasse, propr. matou;

au cerf (7) : fr. *biche*, *bichon*, barbet noir;

au cochon (7) : anc. fr. *gaignon*, chien de basse-cour (auj. Metz : gros chien), répondant au limousin *gagnoun*, cochon [1], propr. grognon (anc. fr. *guannir*, grogner), le grognement étant rendu plus expressivement par la variante *waignon* [2], à l'instar de *houret*, mauvais chien de chasse (d'abord dans Molière), terme

[1] Rapprocher l'allem. *Schweinhund*, *Schweinsrüde*, gros chien dressé à la chasse du sanglier (*Saurüden*, alan-vautre, Nemnich).

[2] Cf. J. de Fontenoy (ap. Godefroy) :... Thesee qui se changeoit en porc et gannissoit un *oin oin*... (anc. fr. *hoing*, grognement du pourceau).

d'origine dialectale (Norm. Meuse, *houret*, porc); pr. *courou*, *chourlou*, roquet, en rapport avec *chouro*, porc (à côté de *curo*, *curlet*, chien rôdeur), et *vesso*, mauvais chien (= truie), Vendée, *vesse*, chienne, Piém. *vessa*, chienne et truie (cf. allem. *Betze*, chienne, Suisse : goret);

au crapaud (dont le cri est un glapissement) : *babiche*, barbet, à côté du Piém. *baboč*, id. (et *boč*), en rapport avec le dial. *babi*, crapaud; *cabot*, variété de chien (Littré, *Suppl.*), Lyon. méchant petit chien, et Yon. chien de petite taille, en rapport avec le dial. *cabot* (chabot), crapaud; Berr. *paquiou*, roquet, avec Plancher-les-Mines *paquot*, têtard de crapaud, et Morv. *poutiou*, petit chien, avec Mayen. *poutaud*, crapaud (cf. roum. *potaie*, clabaud); fr. *roquet* (1625), chien criard et hargneux, nom d'origine dialectale (Pas-de-C. *roquet*, grenouille), et wall. *mamot*, roquet (cf. Berr. *moumou*, crapaud); it. *botolo*, roquet, propr. petit crapaud (it. *botto*, dial. *boto*, crapaud);

au hibou, dont le gémissement rappelle le cri plaintif du chien (8) : pr. *farou*, chien de berger (Savoie : hibou), et Béarn *grimaud*, nom de chien de chasse, propr. hibou;

au loup : *loulou*, petit chien et nom du poméranien ou chien-loup (ses oreilles sont semblables à celles du loup), pr. *loubet*, it. (cane) *lupino*; cf. lat. *lycisca*, lice;

à l'ours (à cause du grognement) : anc. fr. *brahon*, chien de chasse, identique à *brohon*, ourson[1]; cf. allem. *Petz*, ours et chien;

au vautour, par allusion à ses allures rapaces et impétueuses : cf. *Moufflard*, nom d'un jeune dogue (dans La Fontaine) avec *moufflard le voltor* du *Roman de Renart*.

B. *Termes empruntés.*

19. Au latin (et bas-latin) :

mâtin, anc. *mastin* (comme en pr., it., esp. et port.), d'un type *mastinu*[2], pour *masuetinu* (lat. *mansuetinus*, apprivoisé);

segugio, it., limier, Mil. *sehus*, *saus* (Brescia *casaus*, lévrier, litt. chien limier), Piém. *sus*, terme familier à l'anc. pr. (*sahus*, anc. fr. *seüs*) et surtout à l'hispano-portugais (*sabueso*, *sabujo*), dérivant du (*canis*) *segusius* ou *seugius* des lois germaniques du moyen âge[3];

vautre, anc. *viautre*, *veltre*, it. *veltro*, de *vertragus*, lévrier; en esp.-port., le vautre s'appelle *galgo*, de (*canis*) *gallicus*, ces deux

(1) Bormann (*Die Jagd im altfr. Arthus-und Abenteuer-Romanen*, Marburg, 1887, p. 42) rapproche *brahon* de *bracon*, chien braque.
(2) Suivant Gaston Paris (*Romania*, XXI, 597).
(3) Ces *segusii* descendent probablement des Ἐγουσίαι *κύνες* d'Arrien (v. 8).

dernières races de chiens, les *segusii* et les *vertragi*, étant d'origine gauloise.

20. Au germanique (et anglais) :

bigle, petit chien de chasse, de l'angl. *beagle*, anc. *begle*, tiré peut-être du fr. *beugle*, à cause de sa voix très sonore;

braque (XIIIe s. : *brache*), dim. *braquet*, *brachet* (XIIe s.), *brechet*, *brochet*[1], *bracet*, *bracon* (d'où *braconner*, XIIIe s., primitivement chasser avec des braques), *briquet* (cf. briquet d'Artois) — à côté de *brague* (Lacurne), dim. *braguet*, auj. chien de lièvre — dérivant de l'a. h.-a. *braccho*, mod. *Bracke* (d'où également croate *brek*, istro-roum. *brec*, petit chien, f. *breke*, daco-roum. *braică*, chienne braque); it. *bracco*, esp. *braco*;

dogue, gros chien, dim. *doguin*, de l'angl. *dog*, chien.

21. Au basque :

jacaru, Corse, chien, sarde *giagaru*, chien de chasse, de *zakurra*, chien;

pachon, esp., basset au pelage noir, de *pocho*, chien;

podenco, esp., et port. *podengo*, chien courant, de *potingo*, basset[2].

22. Au magyar et au slave (pour le roumain) :

copoiŭ, limier;

dulăŭ, mâtin, f. *dolcă*[3];

haită, chienne et meute;

ogar, lévrier, et *zăvod*, dogue.

C. *Noms d'origine inconnue.*

23. Un résidu de termes obscurs :

alan, chien courant (anc. pr., fr., it. et esp.);

bisse, anc. fr. petit chien (et serpent), Vosges *beussc*, cagne; cf. allem. *Betze*, chienne, angl. *bitch*, cagne;

biscoudet, Béarn, chien basset;

brotte, wallon, chienne en chaleur, vieille chienne;

carlin, petit doguin[4];

[1] De là, *Brochart*, nom de chien, dans *Garin li Loherains* (éd. Paulin Paris, II, 226) : Li Dus demanda *Brochart* son liëmier...

[2] Suivant Schuchardt, *Zeitschrift*, XI, 492 (cf. XXIII, 174); Baist (*ibid.*, VII, 122) dérive *podenco* de *podar*, mutilé (= courtaud).

[3] Le magyar *düllö*, mâtin (d'où roum. *dulău*), est lui-même d'origine orientale : pers. *tolé*, jeune chien.

[4] Peut-être de *Carlino*, personnage théâtral au masque noir (la face du carlin est noire jusqu'aux yeux); cf. roum. *șarlă*, roquet, de *Charles*, nom de chien fréquent (en Roumanie); fr. *azor*, appellatif de petit chien (tiré

corneau, chien métis (et *crocotte*);

gredin, petit épagneul (1762) au pelage noir (f. *gredine*), Berr. *gueurdin*, *gueurdaud*, Lorr. *gordin*, *gourdin*;

lice, anc. *lisse*, *liche*, pr. *leissa*, chienne de chasse (XIIe s.) et chienne en chaleur, Morv. *lèche*, Nord *louche* A.; cf. allem. *Lusche*, id.;

mopse, doguin; cf. allem. *Mops* et *Moffel* (Saxon *Moppel*), Mil. *mofolino*, it. *muferlo* et *muffolo*;

rafeiro, port. mâtin; cf. *rafa*, faim dévorante.

24. Quant aux différences psychiques des variétés de chiens, voici la caractéristique qu'en donne Scheitlin[1] : «Le carlin est bête, lent, flegmatique; le chien de boucher est mélancolique, bilieux, féroce; le chien-loup, vif, colère, rageur, profondément haineux; le caniche est toujours joyeux, gai compagnon, ami de tout le monde..... il ne lui manque que la parole pour être un homme.....; il peut même, sous bien des rapports, être souvent proposé comme exemple à l'homme.»

DEUXIÈME PARTIE.

SENS DES NOMS DU CHIEN.

I. — Sens romans de *canis*.

25. Les premières applications de la notion *chien* en roman font allusion aux mauvais penchants attribués de tout temps à la bête; de là, des épithètes telles que :

avare (cf. pr. *avare coume un chin*) : fr. pop. *chien*, it. *cane*; cf. lat. *canis*, id. (Horace, *Sat.*, I, 2);

barbare : fr. *chien* (XIIe s.), it. *cane*, appliqué plus tard, comme terme de mépris, aux Sarrasins[2], injure que les musulmans retournent aux chrétiens;

débauché : anc. fr. *chienne* et *cagne*;

lâche : Berr. *cagne*, propr. mauvais chien;

de l'ancien opéra de Grétry, *Zémire et Azor*), et *pyrame*, épagneul rapetissé (XVIIe et XVIIIe siècles), de *Pyrame* et *Thisbé*, noms donnés au mâle et à la femelle.

(1) Cité par Brehm, *Mammifères*, I, 342.

(2) Godefroy de Bouillon, éd. Hippeau, v. 2820 : Qui laisse le Sepulcre a ces *chiens* forcenés; et Pétrarque (cap. 9) : Che 'l sepolcro de Cristo è in man de' *cani*; de même, en anc. pr. : De passar mar et d'aucir la gen *canha* (Rambaud de Vaqueiras).

mauvais : fr. *chien de*... ou ...*de chien*, formules dépréciatives pour tout ce qui est détestable, appliquées aux personnes et aux choses (cf. un *chien d'*homme et ta *chienne de* face, Molière, *Le Dépit*, IV, 4) : métier *de chien*, it. lavoro *da cani* (cf. allem. *Hundearbeit*); temps *de chien*, it. stagione *da cani* (cf. allem. *Hundewetter*); vie *de chien*, it. vita *da cani* (cf. allem. *Hundeleben*); de même, it. *andato a' cani*[1], tombé dans la misère (cf. angl. *to go to the dogs*, et allem. *auf den Hund kommen*), *darsi ai cani*, désespérer (cf. port. *darse a perros*, enrager), etc.;

méchant : fr. *chien* (Il n'est pas trop *chien* avec ses ouvriers, Littré);

sale : pr. *chin*;

têtu (certaines espèces de chiens, p. ex. les griffons, sont très entêtés) : port. *cão*.

26. Il est intéressant, en présence de cette abomination qui paraît inhérente à la notion *chien* — les héros d'Homère s'apostrophaient déjà mutuellement en se traitant de «chiens»[2] — de relever les acceptions de la langue populaire qui forment la contre-partie, et dans lesquelles le nom signifie :

personne chérie, comme terme familier de tendresse : *chien* aimé! et redoublé : *chienchien!*

passion (caprice de cœur) : avoir un *chien* pour quelqu'un (cf. Deux-Sèvres, *il a l'œil chien*, il paraît passionné, Rolland, III, 5);

résistance (force de) : avoir du *chien* dans le ventre; cf. angl. *dogged*, presévérant;

verve (originalité) : avoir du *chien*.

Ces acceptions appartiennent, il est vrai, au langage bas, mais elles ne trahissent pas moins une manière de voir plus sympathique au chien et une sorte de réaction contre l'emploi exclusivement péjoratif de son nom dans la langue générale.

27. Passons maintenant aux autres applications du même nom et se rapportant tantôt à la figure du chien prise dans son ensemble et tantôt à une des parties de son corps. Le nom *chien* (*chienne*) désigne :

En zoologie :

a. Des poissons de la famille des squales, poissons voraces au corps allongé, revêtu d'une peau dure et coriace, et terminé par

[1] Caix (*Studi*, n° 250) voit dans ce *cani* le reflet du lat. *canus*, chenu, et il interprète la locution par *andar tra i vecchi*.

[2] Les dérivés *κυνώτης*, *κύνειος*, et au superlatif *κύντατος* (lâche et impudent), également termes d'injure des plus usités depuis Homère jusqu'à Plutarque. Voir Morel, *op. cit.*, p. 108.

une queue grosse et comme fourchue (d'où leur assimilation avec un petit chien):

milandre : fr. *chien* (*de mer*), it. (*pesce*) *cane*; cf. anc. gr. *κύων*, squale, et angl. *dog-fish*, milandre;

requin : pr. *chin* (spéc., le requin bleu).

b. Des insectes :

chenille (surtout glabre, comparée au corps rugueux de certains chiens) : Mayen. *chin*, Milan *can* [1];

larve de hanneton : fr. dial. *chien de terre* (Rolland, III, 331);

ver (ver à soie) : Côme *can.*

28. En botanique, des plantes surtout épineuses :

aigremoine (ses fruits mûrs s'attachent au poil des bêtes) : Vendée *chins* (Rolland, *Flore*, V, 265);

bardane (plante écailleuse qui s'accroche à la toison des brebis comme le chien au gibier) : Eure *chien* A., pr. *chin*;

chardon (espèce de) : fr. *chien*;

néflier (ses branches sont épineuses) : Neuchâtel *chien.*

29. En agriculture, *chien* ou *cagne*, Clairvaux, désigne le repas qu'on fait en réjouissance d'un travail agricole; cf. Vosges *touer le chié*, tuer le chien, faire le bon repas de la fin des moissons (Sauvé), et Marne, *faire le chien*, fêter la fin de la moisson (Heuillard).

30. En météorologie populaire, pluie fine (cf. pluie de chien): Rouergue *chino* («chienne»), d'où *chinú*, bruiner (et saigner du nez); cf. wall. *sop di tchin*, pluie («soupe de chien») et angl. *it rains cats and dogs*, il pleut à verse (= il pleut des chats et des chiens).

31. Applications techniques:

a. Au moyen âge, machine de guerre (à la tête de chien) : anc. pr. *canha* (v. Raynouard), anc. fr. *chien*, pièce d'artillerie (v. Lacurne).

b. Outils plus ou moins recourbés (cf. *crocs*, *crochets* ou *pinces*, noms donnés aux dents du chien) :

ancre (dans certains bâteaux-pêcheurs) : fr. *chien*;

crochet : fr. *chien*, it. *cane* (de menuisier) et Milan *cagna* (pour

[1] Cherubini : «Generalmente parlando noi chiamiamo *gatta* o *gattina* o *gattola* (ruca) le larve delle falene, è pare quasi che non sia carattere generico la pelosità o generale o parziale; all'opposito nominiamo *can* e *cagnon* (bruco, baco) la larva degli scarabei di cui pare distintivo l'assenza di ogni pelo e la somiglianza al tatto colla nudità vermicolare.»

maintenir les cerceaux); cf. allem. *Hund*, instrumentum quo circi vasis aptantur (v. Grimm);

davier (de dentiste) : it. *cane* (v. ci-dessous : pince);

fourche : Poit. *chien* (pour retirer la paille et le foin des meules et des greniers);

grappin (terme de marine) : fr. *chien*;

pièce (pour emmancher le soc) : Bessin *tchin*;

pièce de fusil : fr. *chien* (XVIe s.), it. *cane*, anc. esp. *can* (auj. *gatillo*), port. *cão* : c'est une sorte de marteau, rappelant le museau d'un chien, dont le choc sur la capsule produit la détonation;

pince (de tonnelier) : fr. *chien*, it. *cane*, pr. *cagno*, Mil. *cagna*, pince de sellier (appelée en vénitien *morsa*).

Une métaphore analogue a fourni au lat. *canis* le sens de chaîne ou carcan, résultant de celui de crochet ou chaînon [1]. Cette image est confirmée par les diminutifs *catellæ*, chaînes, et *catuli*, menottes avec lesquelles on liait les poignets des esclaves (avec ce sens dans Lucilius et dans la Vulgate), et surtout par l'anc. gr. *σκύλαξ*, jeune chien et carcan [2].

c. Outils à forme plate (reproduisant l'image du chien couchant) :

barre de forgeron : fr. *chien*;

brouette sans roues (dans les mines) : fr. *chien*, pr. *chin*; cf. allem. *Hund*, id.;

console (à figure de chien) : anc. esp. *can*, port. *cão*.

d. Termes de filage et de tissage :

fer plat (du métier à tisser) : fr. *chien*;

machine à deux branches courbes et mobiles (pour assujettir un fuseau) : pr. *cagno*; cf. allem. *Hund*, maque sur quatre pieds;

morceau de bois traînant à terre (servant à ralentir la marche de l'ourtoir pour le déploiement des chaînes) : Mayen. *chien*;

pièce d'arrêt (servant à empêcher le retour d'une roue dentée à dents obliques) : fr. *chien*, it. *cagna*;

rouet à tordre : it. *cagna*.

32. Faits concernant la vie morale du chien :

dégoût (air de) : pr. *cagno*; cf. fr. dial. *avoir un dégoût de chien*, ne rien trouver de fade (Rolland, IV, 15) et *faire la cagne à quelque chose*, la regarder avec indifférence ou dégoût (*ibid.*, IV, 6);

(1) Cf. Plaute, *Casina*, II, 6, 37 : Tu ut quidem hodie *canem* et furcam feras.

(2) L'interprétation traditionnelle de *catellæ* par *catenulæ*, proposée déjà par Isidore (*Origines*, XIX, 31), est encore répétée par Keller (*Lateinische Volksetymologie*, p. 152), qui voit dans *catuli*, menottes, une étymologie populaire de *catena*, chaîne. Rappelons le roum. *cătușĭ*, chattes et menottes (esp. *gatillo*, minet et crampon), qui répond exactement au lat. *catellæ*, petites chiennes et petites chaînes.

flegme (le chien est le type de l'indolence) : pr. *cagno*;

grimace (de chien) : pr. *cagno*, moue;

inquiétude (état agité du chien pendant le sommeil troublé par des songes) : pr. *cagno*, anxiété;

paresse : pr. *cagno* (Lyon, Savoie et fr. pop. *cagne*), Pic., Morv. *cagne*, paresseux;

stupéfaction : Poit. *cagne*, stupéfait; cf. fr. pop. *de chien*, étonnant, extraordinaire.

33. Maladies propres aux chiens ou qui les affectent fréquemment :

chancre : Venise *can*;

coqueluche : it. (tosse) *canina*;

courbature (lassitude extrême comme celle des chiens de chasse) : Yon. *les chiens*, it. (aver) *i cani* (in corpo);

flocons de moisissure (par allusion au pelage du barbet ou chien-mouton) : Berry *chiens*, Blais. *chiennes*, fleurs du vin;

maladie des orangers : Abruz. *cagna*;

verrue (sur le visage) : Pléchatel *chin*; cf. Berr. *chien*, rugosité de la peau (comme celle des certains chiens).

34. Emploi hypocoristique :

aide (d'ouvrier) : fr. pop. *chien*; cf. *chien de commissaire*, son secrétaire; *chien de cour*, maître d'études; *chien de régiment*, adjudant-major;

gros bonnet : pr. *gros chin*, it. *cane grosso*;

intermédiaire (dans les mariages) : Berr. *chien*, *chien blanc*, c'est-à-dire homme âgé et expérimenté (cf. esp. *perro viejo*, fin matois).

35. Emploi péjoratif (cf. 25) :

bon marché : réto-r. *cagna* («spottpreis»); cf. Suisse allem. *hundswolfel* et angl. *dog-cheap*, id.;

chanteur (mauvais) : it. *cane*, f. *cagna*; cf. *musica da cani*, musique enragée;

couleur de carte (mauvaise) : fr. *chien vert*, valet de pique, anc. esp. *can*, as des dés; cf. *κύων*, *canis*, *canicula*, le plus mauvais coup au jeu des dés, et allem. *Hund*, couleur dont on ne peut pas se débarrasser; cf. Vendée *cagne*, guignon, et pr. *chin*, nom d'une des faces des osselets;

freluquet : Berr. *chien frais*, *chien frelu*, affecté, prétentieux; *faire son chien frais*, afficher des prétentions; *parler chien frelu* (ou *pointu*), se servir de termes ampoulés, affecter de parler bon français, c'est-à-dire parler comme un freluquet qui fait le bel esprit;

gauche (main) : port. *canha* (de l'anc. pr. *canh*[1], canin), par la défaveur qui accable ce membre[2];

gausserie : Venise *cagna*;

mégère : fr. *chienne*, it. *cagna*;

prostituée : fr. *chienne*, anc. *cagne* (sens conservé par l'argot et les patois), Clairvaux *caigne*;

rosse : Norm. d'Yères *cagne*.

L'ancien français se sert de nombreuses locutions pour renforcer l'idée de négation (cf. *ne pas valoir un asne*, *un roncin*, *un porcel*); la plus fréquente de ces formules est celle qui se rapporte au chien : *ne [pas] priser [quelqu'un] plus qu'un chien enragé (pourri, tué)* revient souvent comme injure, s'appliquant parfois aux infidèles et à leurs dieux[3].

36. Emploi euphémique :

nature de la femme : it. dial., Campobasso, *cinna*, propr. chienne[4] (Piém. *cina*); cf. anc. gr. *κύων*, id. (v. le *Thesaurus* de H. Estienne);

interjection d'étonnement (diantre!) : anc. fr. *caigne !* propr. chienne[5], it. *cagna !*; cf. Suisse allem. *Hund !* (exprimant l'indignation);

Jurons : *ah, chien !*, *sacré chien !*, *nom de chien !*, it. *cane ! porco cane !*, roum. *por(c)-de-căine !* Cf. *μὰ τὸν κυνα*, par le chien! (serment favori de Socrate), répondant à l'it. *affè d'un cane !*[6].

37. Applications isolées :

brosse rude (faite de poils de chiendent) : fr. *chien*;

bourrelet (servant à soutenir les jupes de femmes) : Berr. *chien*;

eau-de-vie (comparée plaisamment à un chien qui mord) : fr. pop. *chien* (et *sacré-chien*, eau-de-vie très forte), spécialement, morceau de sucre trempé dans de l'eau-de-vie et qu'on offre à une personne chérie (Delvaux); anc. fr. *vostre chien m'a mordu*, je me suis enyvré de vostre vin (Oudin), répondant au poitevin *c'est le petit chien rouge qui l'a mordu*[7], et à l'it. *morso da un can negro*, ivre

[1] Abstrait de *canha*, chienne, à l'instar du toulousain *cagn*, chien.

[2] Suivant Cornu (Gröber, *Grundriss*, I, 744), le port. *canho*, gauche, remonterait au lat. *candidus* (ce *canho* est refait sur le fém. *canha*).

[3] Dreyling, *Die Ausdrucksweise der uebertriebenen Verkleinerung im altfranzösischen Karlepos*, Marbourg, 1885 (cf. ibid. : *gaignon* et *mastin*).

[4] Tamiglia (*Studi di filologia romanza*, VIII, 511) rapproche *cinna* du lat. *cœnum*, boue.

[5] Cf. Rabelais, I, Prol. : Crochetastes vous onques bouteilles? *Caisgne!*

[6] Chez certains peuples orientaux, par exemple chez les Comans (suivant le témoignage de Joinville), le chien jouait un rôle symbolique dans les serments.

[7] Hans Sachs, en décrivant les effets de l'ivresse, cherche le moyen de se débarrasser «*vom hundt welcher mich nechten bisz*» (v. Grimm).

(Duez); cf. allem. *Hund*, sorte de bière (*hundssoff*, degré d'ivresse lorsque le chien devient hargneux; Suisse allem. *Hündli*, grande cuite) et angl. *dog's nose*, sorte de liqueur réchauffante;

pâte rubanée : pr. *cagne.*

Ce court tableau sémantique sera complété par les sens autrement variés des formes secondaires du mot.

II. — Sens des dérivés de *canis*.

38. Ces dérivés désignent :

En zoologie,

a. Des poissons, principalement de la famille des squales (27[a]) :

anguille (grossière ou mauvaise à manger) : pr. *chineto* («petite chienne»);

barbeau (dont les barbillons rappellent les poils longs du barbet) : esp. *cacho*, *cachuelo* («petit chien»);

lamie (semblable au squale) : Gênes *cagnasson*; cf. allem. *Hundskopf*, id.;

milandre (27[a]) : pr. et fr. *cagnot*, it. *canosa*; cf. Basse-Norm. *canière*, filet qu'on tend aux chiens de mer (Rolland, III, 82);

morse (bête à la grande dent) : pr. *cagnolo* («petite chienne»);

requin (= squale) : pr. *cagnol* (cagnòu);

roussette (27[a]) : fr. dial. *chenille* (Rolland, III, 85), anc. fr. *chagnot*, Marches *cagnolo*, Venise *cagnetto*, Naples *canesca*, Abruz. *canicchia*, port. *caneja*; cf. lat. *canicula* (Pline) id., gr. *σκύλιον*, et allem. *Hundshai*, angl. *dogfish*, id.;

thon (poisson très vorace ayant la bouche large et garnie de dents pointues) : port. *cachorra* («jeune chienne»).

b. Des insectes :

charançon (dont la tête a été assimilée à celle d'un petit chien) : Yon. *chienneton*, Pas-de-C. *câlin* (cf. anc. fr. *caelet*); pr. *cadelo*, à côté de *cadenello* (canadello), compromis de *cadelo* et de *canillo* (v. ci-dessous, chenille);

chenille (27[b]) : fr. *chenille* (XIII[e] s.), propr. petite chienne[1], anc. fr. *chenine* (Molinet), dial. *chenigne*, à côté des formes dissimilées *cheline* A., *cheligne*, *cherigne* (Rolland, III, 318); pr. *canilho*, *chenilho* et *chenerilho*, ce dernier un compromis de *chenilho* et de *cherilho* (variante dial. du précédent); Mil. *cagnon*; cf. anc. gr. *κύων*, id.;

courtilière (assimilée à une petite chienne) : Gênes *cagnetta*;

[1] On y voit un reflet direct du lat. *canicula*, mais *chenille* n'a jamais été employée au sens de «petite chienne»; le sens de squale que *canicula* a dans Pline, s'est conservé dans les patois, en abruzzois et en portugais (v. roussette).

larve d'abeille : Naples *cacciu*, *caccione*, propr. gros chien (anc. it. *cacchiume*, coulage de la cire), roum. *căţel*, id.;

larve de hanneton (27[b]) : wall. *châlon* (cf. anc. fr. *chaillon*, petit chien);

lombric (ver de terre) : catal. *cadell;*

taon (de bœuf) : Poit. *quiegne* («chienne»);

ver (27[b]) : Mil. *cagnon*, it. *cacchione* («petit gros chien»).

c. Des mollusques et des coquillages :

escargot (gros) : pr. *cagnol*;

limaçon (petit) : Norm. *câlin* (v. charançon); cf. allem. *Hundszahn*, espèce de limaçon;

tellines (espèce de) : Galice *cadelucha* et port. *cadellinha.*

d. Des oiseaux, par l'assimilation du cri :

canard garrot : it. *cagnaccio*, *cagnolo*;

proyer : Limous. *chenard*, Rouerg. *chinas* («gros chien»).

e. De petits mammifères, pour la même raison :

lapin (dont le cri est un glapissement) : Bagnard *cagnon*, lapereau (f. *cagne*), Abruz. *scatunotte*, id. («petit chien»), catal. *cachap* (d'où sarde *cacciapu*), port. *cazapo*, esp: *gazapo*, lapin, dérivé de *cacho*, petit chien[1]; cf. inversement, pr. *cunin*, petit chien, propr. lapin (anc. fr. *connin*).

39. En botanique,

a. Des plantes, généralement garnies d'épines :

bardane (26) : Montbél. *canotte*, *caignotte*, Abruz. *catilla*, esp. *cadilho*, catal. *cachurrera*;

camomille (puante) : anc. fr. *canesson* («mauvais chien»); cf. *cynanthémis*, allem. *Hundsdille*, id., et Bas-Gâtinais *chenasserie*, menthe;

caucalide (ses graines sont hérissées de longues pointes) : esp. *cadillo*;

colchique (plante vénéneuse dite aussi *mort aux chiens*) : fr. *chiennée,* Mayen. *chenarde* (anc. fr. et Vendôme : safran bâtard);

églantine (ou *rose de chien*, *rosa canina*, *cynorrhodon*, c'est-à-dire rose sauvage) : Eure *chenelle*, *chenille*, Berr. *chenute;* cf. anc. gr. *κυνός*, églantier;

prunelle (fr. dial., Eure, *prune de quine*, c'est-à-dire prune sauvage) : Doubs *quegnotte*, Nièvre *quenelle*, Eure *chenelle*, *chinelle*, *chignelle* (Rolland, *Flore*, V, 385); cf. allem. *Hundspflaume*, perdrigon hâtif;

renoncule (les piquants de leurs fruits s'attachent aux pieds nus des paysans comme des chiens qui mordent) : Vosges *chinot*, propr. petit chien (Rolland, *Flore*, I, 53).

[1] Depuis Cobarruvias, on dérive l'esp. *gazapo* du lat. *dasypus* (lièvre, croit-on, dans Pline).

b. Des fruits agréables aux chiens ou arrondis comme la tête d'un petit chien :

pignon : Bergame *catellina* « pigna del mugo »[1], propr. petite chienne; cf. Suisse allem. *Buseli* (« minet »), pignon avec lequel jouent les enfants;

poire (variété de) : cf. poire de *chiot* (Anc. Th. fr., IX, 61), de l'anc. fr. et dial. *chiot*, petit chien, avec l'allem. *Hundebirne*, poire bonne à cuire; Galice *cachopo*, gros poirier (= poirier sauvage);

pomme (d'estranguillon) : Loire *chaninou* (Rolland, V, 66);

raisin (variété qui plaît aux chiens) : anc. fr. raisins *chenins* (Rabel., I, 25), auj. *chenin*, cépage blanc, dans la Vienne (Littré, *Suppl.*), it. *canaiolo*.

c. Termes spéciaux :

chaton (le petit de la plante a été assimilé au petit de l'animal) : H.-Vienne, Gironde *chenille* (chniyi A.) et H.-Savoie *senelye*, Lot-et-Gar. *canilhos* et Drôme *tsanilhas* A., pr. *cadel*, Genève *chaudelet* (de l'orne); esp. *cacho*, Aragon *cadillo* (de l'olivier), catal. *cadell* (du peuplier);

gousse (cf. rejeton) : fr. *caïeu*, bulbe (de l'anc. fr. *caiel*, petit chien; cf. anc. fr. *tiel*, *tieu*, tel) et roum. *căţel*[2], gousse d'ail (« petit chien »);

grappe (= chaton) : port. *cacho* (esp. : morceau de fruit);

rejeton (cf. chaton) : pr. *cadel*; Yon. *chau*, May. *chiot* (et *chiart*), Berr. *chiaule*, Poit. *chelon* (anc. fr. *chel* = *catellum*); de là :

> fructifier (c'est-à-dire pousser des rejetons) : Berr. *chiauler*, Yon. *chouler* (de l'orne, acacia, épine noire, du peuplier blanc), Poit. *cheler*; pr. *cadela*, drageonner; Abruz. *cacchiá*, *cacciá*, id.; port. *cachear*, fructifier en grappe (comme la vigne); roum. *căţelesc*, taller (des plantes bulbeuses); cf. Suisse allem. *hunden*, provigner (des ceps de vigne);

sarment (= rejeton) : it. *cacchio*, propr. petit chien; cf. fr. *chénole*, sarment conservé deux ou trois ans.

40. En minéralogie :

caillou (« les carriers appellent les pierres isolées *têtes de chien* », Thibault) : Blaisois *chenard*;

calcaire (par allusion à la couleur) : Berr. *chagnole*, pr. *cagnard*, calcaire marneux; cf. allem. *Hundszahnspath*, carbonate de chaux en cristaux scalénoèdres.

[1] Suivant Nigra (*Archivio*, XV, 107), *catellina* remonterait à un type **capitellina*.

[2] La dérivation de *căţel*, gousse, de *capitellum*, petite tête (récemment proposée par Puscariu, *Etym. Wörterbuch der rum. Sprache*, 1905, s. v.), est impossible, de par la forme qui a donné *căpeţel*.

41. Applications techniques :

a. Engins et outils qui rappellent grossièrement la figure du chien :

canon : esp. *cachorros*, les canons de chasse, appelés «les petits chiens» de la proue; cf. Suisse allem. *Hund*, nom de canon (« *Zürcher Hund* »);

chenet (terminé en tête de chien) : fr. *chenet* (xive s.), propr. petit chien[1], à côté de *chienet* (xive s.) et *chiennet de fer* (xve s.); Puy-de-Dôme *chanfé*, Rhône *tsin* et *tsin de joué* A. (chien de feu), Yon. *cheneton*, petit chenet; pr. *cagnot*, port. *cães* (*da chaminé*); cf. allem. *Feuerhund* et angl. *dog*, id.;

cuvier (à fouler la vendange) : Lot-et-Gar. *cagnotte* (Littré, *Suppl.*), propr. petite chienne, nom appliqué primitivement à un vase pourvu de pieds et d'anses (voir ci-dessous, réchaud); de là, fr. *cagnotte*, espèce de tire-lire en osier qui renferme le bénéfice du jeu;

pistolet (dont la culasse porte la figure d'une tête de chien) : catal. *cadell*, sic. *cagnuleddu*, esp. *cachorro*;

réchaud (sur pieds et muni d'anses, image grossière de la bête) : Norm. *cagnard* (« gros chien »), fr. fourneau à quatre pieds, Pic. *quenot*, chaufferette (= petit chien).

b. Pièces plus ou moins recourbées :

cheville (du joug de bœuf, cf. 31 ^b^) : port. *canil*, *canzil* (cf. *canzarrão*, gros chien);

chien de fusil (31 ^b^) : catal. *cadell;*

coin de fer (= crochet, 29 ^b^) : it. *cagnolo*;

davier (de dentiste, 31 ^b^) : sic. *cagnuleddu*;

grappin (31 ^b^) : esp. *cacha*;

ressort (d'une montre) : Brescia *cagnöla*;

serrure : roum. *cățeĭ*, gardes d'une serrure; cf. Berr. *chenoche*, cheville qu'on met dans le montant de la porte pour empêcher le battant de s'ouvrir, et catal. *cadell*, claquet de moulin.

c. Outils de forme plate, ou cylindrique :

bâton (des papetiers) : it. *catello*;

console (31 ^c^) : Venise *cagnolo*, Sic. *cagnuleddu*, port. *cachorro* (et *cachorrada*, pierre de l'architrave, propr. portée d'une chienne);

poulie (pour élever les gerbes à la grange; cf. fourche 31 ^b^) : Lyon *cadelle*; Gênes *cadello*, pivot de la barre;

poutre (servant d'appui, cf. console) : esp. *cachizo*; Galice *cachopo*, grosse pièce de madrier (« petit gros chien »); cf. Suisse allem. *Giebelhund* (« Sperrbalken am Dachstuhl eines Gebäudes »);

[1] Cf. *Tristan* (éd. Fr. Michel, v. 675) : un *chenet* ke vous pourchaçai...

rabot (cf. Suisse allem. *Chatz*, grand rabot, propr. chat) : Sav. *chenaillon* (pour faire des rainures); it. *cagnaccia* (plane de menuisier) et catal. *cadell* (varlope à onglet); de là :

rainure (jable) : Sav. *chenaliura*, it. dial., Monte Roberto, *cagnola*[1], catal. *cadell*.

d. Termes de filage :

dévidoir (31 *d*) : pr. *cagnoto* («petite chienne»); cf. Galice *cachas*, pl. sorte de fuseau;

écheveau (v. dévidoir): esp. *cadejo* (cf. flocons); Arezzo *catella*[2], centaine ou bout d'écheveau;

fils de la chaîne (premiers) : esp. *cadillos*, propr. petits chiens, à l'instar du suisse allem. *Hündli*, déchets de chanvre; Abr. *catella*, bourre (d'où *scatellá*, nettoyer la laine); cf. allem. *Hundshaar*, jarre;

flocons (v. fils) : esp. *cadejos* (= *cadillos*), et touffe de cheveux.

42. Faits concernant la vie physique du chien :

accoupler (s') : Abruz. *'ngacchia* (des chiens et des chats), Sic. *'nganicchiars*; roum. *căţeli* (des chiens et des loups); cf. pr. *enchina*, s'allier avec une femme de mauvaise vie;

accroupir (s') : Genève *s'acagner*, Berr. *s'acagnarder*, Hague *s'achenaer*, May. *se quioter*, se blottir, et Poit. *se caler* (caller), se tapir; it. *acacchiarsi*; de là :

cacher (se) : Poit. *cagner* (refl., s'enfoncer dans un lieu chaud), Bas-Gâtin. *cagne*, petit trou, et *quenillotte*, cache-cache; Berr. *acagner* (Sav. et Suisse *cagne*, cachette, propr. trou où s'accroupit le chien);

chienner : anc. fr. *chienneter* (Ol. de Serres), mod. *chienner*, wall. *chineler*, Norm. *quenner* et *quenoter*; anc. fr. *chaeler* (chaaler, chaler), chienner[3] et chatter[4], Pic. *caler* («ne se dit guère que des chats, des lapins, des rats et des souris», Corblet), Deux-Sèvres *chéler*, Berr. *chiauler*, *chiouler* (v. 2), Poit. *acluter* (= *aqueluter*, de *queler*, anc. fr. *kel*, petit chien); pr. *cagná* (*cagnouta*), *chiná* (achinouta) et *cadelá* (ce dernier aussi «chatter»); it. *catellare*, chienner et chatter (Duez : *catelli*, petits chats et petits chiens, à l'instar du lat. *catuli*); esp. *cachillar*;

éreinter (se fatiguer comme le chien à la chasse) : Berr. *aquenir*, *aqueniter* (acniter), épuiser; it. *scagnare* et *stracanarsi*; cf. Suisse allem. *hunden*, s'éreiner.

(1) Schuchardt (*Zeitschrift*, XXVI, 415) tire *cagnola* d'un type **cavognola* (de *cavus*).

(2) Nigra (*Archivio*, XIV, 282) voit dans *catella* un dérivé de *capite*.

(3) Marie de France (*Fables*, éd. Warncke, VIII, 1) : D'une lisse vus vueil cunter Ki preste esteit de *chaeler*.

(4) *Caeler*, chatter, se trouve déjà dans Robert Estienne, Nicot et Monnet.

gratter (se) : H.-Bret., Mée, *se cagner* (avec le museau et les dents, en parlant des chiens);

grignoter (comme les petits chiens) : fr. *chicoter* (de *chicot*, toutou);

gronder : Pic. *acaner*, it. *scagnare* (en flairant le gibier) et *cagneggiare* (en montrant les dents);

mordre : Poit. *caner*, Hain. *cagner* (du cheval : cf. *cagne*, rosse), pr. *chinassiá* (de *chinas*, gros chien);

pleurnicher (= glapir) : Berr. *chener*, Yon *chenucher*, Mayen. *aquegner*, geindre (*aquegne*, pleurard), Yon. *chiauler*, *chiouner*, Poit. *chiouler* et *giouler* («geindre comme un petit chien»), wall. *chouler*; Sic. *ncagnire*; cf. roum. *scâncì*, pleurnicher (du slave : aboyer);

ramper : anc. it. *catellon catellone*, à pas de loup[1], Abruz. *'ncaciune* (gacciune), à quatre pattes, esp. *a gachas*, id.

43. Et les notions complémentaires :

chenil : it. *canile* (du latin) et fr. *chenil* (XVIe s.), anc. *chenin* (Fouilloux), pr. *canigoun*, port. *caniçal* (de *caniço*, petit chien); de là :

abri : anc. fr. *cagnart*, *caignart*, lieu abrité ou exposé au soleil (que les chiens recherchent dès qu'ils ressentent un changement de temps) où se retiraient les gueux[2], d'où *cagnarder*, abriter, et *cagnardier*, gueux (*Anc. Th. fr.*, V, 369);

cahute : pr. *canigoun*, it. *canile*, taudis;

grabat : pr. *chiniero*, it. *canile*, Frioul *cagnass*;

logis malpropre : fr. *chenil*, Yon. *cagnote*;

prélart : fr. *cagnard*;

clabauderie : it. *canizza* (derrière le gibier), réto-r. *canera*, *cagnimen*; de là :

semonce : it. *cagnaja*, *canata* (= criaillerie);

vacarme : it. *cagnaja*, *cagnara*, dial. *cagnera*, *canea*, Piém. *ciadel* (= pr. *chadel*), propr. glapissement de petit chien;

pâtée (de chien) : pr. *canino*, pain de son, esp. *canil*, pain bis pour les chiens; de là :

son de la farine (dont on fait des pains pour les chiens) : it. *canicchia*[3], Sic. *caniglia* (anc. fr. XVIe s., *caniglie*),

(1) BREHM, I, 321 : Les chiens marchent sur l'extrémité des doigts comme les félins...

(2) Encore aujourd'hui, le *cagnard* du jardin des Tuileries, appelé aussi *la petite Provence*, est toujours rempli de gueux.

(3) Suivant Meyer-Lübke (v. Körting), *canicchia* dériverait du lat. *canicæ*, son de la farine (et sorte de pain de mauvais son), mot qui remonte d'ailleurs à la même notion; pour le sicilien *caniglia*, d'Ovidio pose un type *canilia* (Körting : «woher? was bedeutend?»).

Naples *canigliola*, d'où Val Brozzo *ancanigliar* [1], embrouiller (= mélanger le son) et *descanigliar*, débrouiller;

panade (potage) : esp. *cachorreña*, soupe paysanne à l'huile;

pâtisserie (surmontée d'une tête en pâte, semblable à celle d'un chien) : anc. fr. *chenetel* (1180) et *quenetel* (1497), auj. Bourn. *quenyo* (= jeune chien) et Montbél. *caignot*, pain donné par le parrain à son filleul;

morceau de pain : Poit. *cagnon*, fr. [2] *quignon* (anc. fr. : petit chien) et Berr. *chignon*, id.; esp. *cacho*, id.;

portée (d'une chienne) : Norm., Pic. *calée* (« s'applique à la portée de la chatte, de la lapine, de la chèvre », Moisy; v. chienner), pr. *cagnado*, esp. *cachillada*; de là :

grande quantité : Pic. *calée*; pr. *cagnado*, monceau;

troupes de chiens (et canaille) : anc. pr. *canalha*, it. *canaglia* (d'où fr. *canaille*, XVIe s.), anc. fr. *chienaille*, pr. *chinarié*, à côté de *cagnienguero*, cohue, foule, et *chinaredo*, bande de gens mal famés; esp. *cachorrada* (et grande quantité de vaisseaux de mer), port. *caniçalha* et *canzoada*.

44. Faits concernant la vie morale du chien :

ennuyer (s', comme un chien à l'attache) : anc. fr. *chener*, se dessécher d'ennui (Borel), Saintonge *cagner*;

exciter (les chiens) : anc. fr. *achener* (auj. Poitou), *aquener*, acharner, Mayen. *aquegner* (et taquiner), wall. *quegneter*; pr. *acagna*, *acanissa*, it. *accanare* (accanire) et *accaneggiare*, irriter;

flagorner (flatter à la manière des chiens) : Yon. *cagner* (« faire comme le chien qui remue la queue »), Clairvaux *cagnouser*, se faire humble, flatter; Norm. *cadeler*, May. *chadoler*, choyer (= pr. *cadela*, propr. caresser un petit chien); pr. *achina*, s'attacher avec excès; Naples *cagnimma*, caresse de chien (*canimeo*, caressant), et Sic. *caninanza*, minauderie;

insulter : Pic. *acaner*, pr. *acaná* et *chinassiá*; cf. anc. slave *pĭsovati*, insulter (de *pĭsŭ*, chien), et serbe *vašćiniti*, outrager (de *vaška*, chien);

irriter : pr. *acagna* (encagna), *acanissa* (encanissa), et s'enflammer (d'une plaie), Naples *cancare*, it. *incagnare*, enrager (Abruz. *'ngagnarsi*, s'irriter, en parlant des yeux), et *incagnire*, se mettre en colère, Sic. *'ncagnire*, bouder (d'où *'ncagna*, bouderie);

[1] NIGRA (*Archivio*, XIV, 353) tire *ancagnilar* de *canicula*, au sens de chenille (mais ce sens est inconnu au latin, et les patois italiens ignorent un *canicchia*, chenille).

[2] Diez voit dans *quignon* une forme altérée de **cuignon* (type dérivé de *coin*) qu'il rapproche de l'esp. *quiñon*, part de bénéfice (ce dernier, terme de jeu, quine).

maltraiter : Norm. d'Yères *chenailler*, rosser, Pic. *écaniller*, chasser, Lyon *cagner*, rabrouer, Berr. *acagner*, maltraiter (d'où *acagne*, injure); cf. anc. gr. *κυνοκοπέω*, battre comme un chien, et Suisse allem. *hunden*, id.;

quereller (cf. chien hargneux): Norm. d'Yères *chenailler* (et gronder), pr. *caneja*;

railler : pr. *chinassia*, mépriser (= mordre), it. *dar il cane a qd.*, se moquer de quelqu'un; cf. Suisse allem. *hunden*, id.;

se sauver (à la manière des chiens qui s'enfuient en aboyant) : Berr. *cagner*, avoir peur, reculer, fr. *décaniller*, décamper (Morv. *déquenailler*, Pic. *déqueniller*, Mayen. *décheniller*); pr. *caná*, *chiná* et *cagná* (ce dernier aussi : quitter son maître avant le terme);

vagabonder : Yon. *caner*, fr. pop. *cagner*, flâner, et Clairvaux *quêler*, id. (= anc. fr. *caeler*); pr. *chiná*, chercher du travail, propr. courir comme un chien; it. *scagnozzo*[1], prêtre en quête de messes (= chien vagabond);

vivre misérablement : Berr. *chenailler*, propr. mener une vie de chien (25).

45. Épithètes, penchants et défauts attribués au chien :

a. Touchant son physique :

cagneux (comme les jambes basses du basset) : fr. *cagneux* (XVIe s.), Lorr. *cagnard*, *caignous*; Poit. *cagner*, boiter; Mayen. *calaud*, Lorr. *calin* (wall. Mons *chalé*, boiteux), de l'anc. fr. *cael* (*cal*), *chael*, petit chien; pr. *cagnous*; it. *cagnolo*, brassicourt (du cheval); port. *canejo* (« semblable à un chien »);

camus (cf. camus comme un chien d'Artois) : pr. *cagna*, écaché (du nez), et it. (naso) *rincagnato*;

coriace (rugueux comme le corps de certains chiens): Lorr. *cagnou*; cf. Hain. *cagneux*, inégale (en parlant d'une boule);

épuisé (cf. las comme un chien) : Forez *acani*; cf. allem. *hundsmüde*, excessivement fatigué;

gris clair : anc. fr. *caignet* (Gay, *Gloss.*, s. a. 1328 : une robe de drap *caigneux*); cf. Norm. vache *caigne*, de couleur gris clair et *caignet*, paille de sarrasin (Du Bois);

livide (de froid) : Poit. *chendâtre*, it. *cagnazzo*[2]; de là :

froid (cf. froid de chien) : pr. *canin*, *chanin* (du temps);

ponceau (= livide) : it. *cagnazzo*;

louche (comme un chien) : Metz *cagni* (Clairvaux *caner*, loucher); it. *cagnesco* (guardarsi *in cagnesco* ou *cagnescamente*, regarder quelqu'un de travers comme un chien qui emporte un os);

[1] Zambaldi s. v. : A Roma *scagnozzo* è il prete che va in cerca di messe e di funerali per vivere, forse come il cane che va fiutando fra le immondizie.

[2] DANTE, *Enfer*, XXXII, 70 : ...mille visi *cagnazzi* Fatti per fredo.

maigre (comme un chien) : Morv. *aqueni*, Clairvaux *chagnat* (= *cagnat*), malingre; esp. *canijo*, port. *escanzelado*, décharné (cf. *canzoal*, de chien);

sale (25) : Poit. *chenâtre* («jeune chien», anc. fr. *chienastre*, mauvais chien), pr. *cagnard*;

trapu (cf. chien courtaud) : it. *tracagnotto*, Piém. *tracagn.*

b. Touchant son moral :

avare (23) : Béarn *chenitre* et it. *cacchione*; fr. pop. *chienner*, être avare, *chiennerie*, avarice (cf. Rabel. III, 3);

cynique (le chien est le type de la lascivité) : Berr. *chagnard*, lubrique, Sav. *chenailleux* (ch'nalyi), débauché, *chenailler* (ch'nalyi), fréquenter des femmes, Bas-Gâtin. *chenassier*, luxurieux (*chenasserie*, l'acte vénérien), Berr. *chienner*, se livrer à des obscénités (fr. pop. *chiennerie*, cynisme), anc. fr. *s'achenir* (achiennir), id.; pr. *canatié*, *chinatié*, paillard, *chinarié*, poursuite cynique, et *chinassarié*, libertinage (= chiennerie); esp. *cachondez*, lascivité (de *cachonda*, chienne en chaleur); de là :

danse (aux allures lascives) : esp. *cachucha* et roum. *căţeaua*, propr. chienne, ronde paysanne caractérisée par la vivacité des mouvements;

emporté : pr. *acani*, it. *accanato*, furieux, Piém. *cagnin*, id. (et *cagnina*, colère);

entêté (25) : pr. *achini*, s'opiniâtrer (*achinimen*, application opiniâtre), *encagná*, id.; Naples *canesca*, entêtement;

envieux : Sic. *'ncagnuso* (Abruz. *gnusse*, envie = *cagnusse*), et *'ncagnire*, envier;

éveillé : Pic. *écanillé*; cf. Berr. avoir l'air *chien*, avoir une tournure éveillée, des allures provoquantes;

flagorneur (44) : Yon. *cagneux* et *calaud*, Dauph. *cagnard*[1], it. *cagnotto*;

flegmatique (32) : pr. *cagnous*, et *incagna*, donner le flegme, esp. *cachaza*, flegme, sang-froid (= indolence de chien);

glouton : anc. it. *catellano* (bas-lat. *catellanus*);

hargneux : wall. *cagnesse*; pr. *cagnin*, *canin*, revêche, *canissot*, mutin;

indolent : Yon. *cagnoche*, un peu souffrant; pr. *cagnous*; et *acagna*, rendre indolent, port. *acanhar*, affaiblir, décourager; cf. Petit-Noir *faire son cagna*, faire le câlin ou le malade, propr. faire la chienne;

lâche (25) : anc. fr. *chienin*, Berr. *cagnard*, Norm. *calard* et Morv. *calou*, pr. *cagnot*, id., et *chinado*, lâcheté;

méchant (25) : anc. fr. *canin*, *chenin*[2]; Pléchatel *chiennerie*,

[1] Diez (*Wörterbuch*, II, 247) cite, d'après Roquefort, un anc. fr. *casnard*, flatteur (le mot manque dans Godefroy).

[2] *Roman de la Rose*, v. 15831 : (Moz) Qui semblent mordans ou *chenins*.

chienneté, méchanceté; pr. *cagnin* (canin), *cagnis* (canis); it. *cagnaccio*, perfide, et *canità*, cruauté; roum. *căinos*, cruel, et *căinie*, rancune;

paresseux (32): anc. pr. et fr. *cagnard*, d'où *cagnarder*, rester au coin du feu (XVIe s.), et *cagnardise*, paresse (1581); Mayen. *s'acaniller*, paresser au lit, Poit. *aquenir*, devenir paresseux, Berr. *s'achiner*, s'acagnarder, pr. *achina*, id. (d'où esp. *achinar*, id.); cf. Metz *quignes*, paresseux (Le Duchat, dans Ménage);

renfrogné (comme la figure des vieux chiens): Berr., Morv. *chagnard*, it. *rincagnarsi*, se renfrogner;

rusé [1]: it. *cagnaccio*, ruse, finesse (= gros chien); cf. lat. *canis sagax* [2], chien quêteur;

sot (certaines races de chien, p. ex. le carlin et le chien de garde, sont foncièrement bêtes): pr. *cagnot*, it. *cacchio* (cacchione); Parme, Gênes *cagnara*, bêtise; cf. Suisse allem. *hundedumm*, id.;

sournois (cf. anc. fr. chien *rechignié*): Berr. *cagnard*, *chagnard*; cf. angl. *dogged*, sournois, et *to have a dog in one's belly*, être de très mauvaise humeur;

timide (v. lâche): Berr. *cagnaud*, confus, embarrassé, Poit. *cagnous*, honteux, craintif (Clairvaux : *faire le cagnou*, faire le piteux), Lorr. *quegnotte*.

46. Maladies affectant surtout les chiens:

chancre (33): roum. *căţeĭ*, petits ulcères qui se forment autour d'un ulcère plus grand; cf. pr. *recadela*, reparaître (d'une humeur mal guérie);

consomption : roum. *boală căinească* («maladie des chiens»); cf. allem. *Hundekrankheit*, id.;

courbature (31): Yon., Morv. *cagnats*, Champ. *quegnas*, Clairvaux *caignets*, Dijon *écagnards*;

moisissure (33): Parme *cagnon*, propr. gros chien;

morve: pr. *canilho*, propr. petite chienne;

rhume : Mayen. *encanillé*, enchifrené (= enrhumé comme un chien);

vomir (le chien [3] y est très disposé): Berr. *faire les chiens*, pr. *cadelá* (et *faire de cadel*) et Piém. *fè i cagnet*.

[1] Brehm, I, 321 : Les canidés font preuve d'une grande ruse et d'une excessive finesse.

[2] *Sagax* exprime proprement la délicatesse de l'odorat du chien de chasse à la piste du gibier.

[3] Un bestiaire provençal (BARTSCH, *Chrest.*, p. 236) contient la remarque suivante sur la nature du chien : «Lo ca cant a manjat et es sadol e ples, el geta so que a manjat; e cant a fam, o torn a manjar.» Cf. la locution biblique: Le chien retourne à son vomissement, appliqué à l'homme qui retombe dans son péché.

47. Emploi hypocoristique :

enfant : Mayen. *quenas*, *queneau*, petit enfant, propr. jeune chien, Marne *quegnas*, enfant malingre et spéc. fillette chétive, Bessin *quenasse* (cnàs), à côté du Norm. *quenaille* (cnàly, cnày), collectif (anc. fr. *quenaille*, troupe de chiens) analogue à *garçaille*, enfant (Ille-et-Vilaine A.) et à *race*, id. (Maine-et-Loire A.); Mayen. *chinchou*, enfant chéri (anc. fr. *cienchon*, petit chien), d'où *chinchoner*, caresser, Pléchatel *quelot*, petit enfant (d'où *queloter*, dorloter); Lomb., Val Levantina, *canaja*, répondant au Norm. *quenaille*;

garçon : Berr. *cagni*, gamin (pl. *cagniaux*, marmaille), Norm. *cagnot*, petit garçon (Yon. *chagnot*, petit chien) et Pléchatel *chuté*, enfant malicieux (= petit chien); pr. *cadel*, gars, adolescent; esp. *cacho*, *cachorro*, garçon, et port. *cachopo*, id. (dim. *cachopinho*, *cachopito*, à côté de *cachupin*, *gachupin*).

48. Emploi péjoratif :

a. Appliqué aux personnes :

chef des journaliers : pr. *chinié*, propr. gardeur de chiens;

fille (grosse) : pr. *cadelasso* (qui aime à s'amuser = grosse chienne);

hérétique (comme terme de mépris) : anc. fr. *caignards*, *chaignards*, nom donné aux restes des Albigeois en Dauphiné (v. Ménage), du pr. *cagnard*, Dauph. *chagnard*, nom donné jadis aux Vaudois du Piémont;

juif (surnom; cf. 25) : port. dial., Trasosmontes, *canineiros*, *caniqueiros*, surnom des juifs (*Revista Lusitana*, II, 116);

mort (personnifiée) : Norm. *cagnolle* (Du Méril), comparée plaisamment à une chienne camuse (cf. pr. *la camardo*, la mort, argot *la camarde*, id.);

nègre (esclave) : port. *cachorro*;

prostituée (35) : Yon. *chioue*, petite fille coureuse, et Blais. *quiaule*, fille débauchée, it. *cagnaccia*, id.;

ramolli : Pic. *cagnon*, vieillard, homme mou et sans vigueur, fr. pop. *canesson*, propr. chien molasse;

sbire (cf. anc. fr. les *chiens courans* du bourreau, les archers, Oudin) : fr. pop. *cagne*, gendarme; it. *cagnotto* (et favori d'un prince, satellite);

vaurien : it. *cagnuzzo* (« vilain chien »).

b. Appliqué aux animaux :

rosse (35) : Norm. d'Yères *cagnon* et fr. pop. *canesson*;

vache (vieille) : Norm. *calière*, brebis portière, pr. *cadeliero*, vache portière;

c. Appliqué aux choses :

bousiller : pr. *cagnouta*, id., et *cagnoutado*, chose mal faite

(propr. portée d'une chienne); cf. *travaillá de cagno*, travailler nonchalamment;

gaspiller : it. *acacchiare* (et abîmer); cf. port. *dar a perros*, envoyer au diable, esp. *soltar la perra*, dépenser son argent (= lâcher la chienne), et angl. *to send to the dogs*, gaspiller (= jeter aux chiens);

gausserie (35): Parme *cagnara*, plaisanterie, esp. dial., Bogota, *cachos*, contes en l'air, balivernes;

jeu de cartes (35): pr. *cagnoto*, terme du jeu de bouillotte, esp. *cacho*, espèce de brelan; cf. allem. *Hündeln*, jeu de cartes, et Suisse *Hündli*, coup malheureux;

monnaie (menue): anc. fr. *chienne* (*quienne*); *chiennet*, petite monnaie qui circulait dans les pays allemands, Parme *cagnazza*, doublon d'Espagne (= vilaine chienne);

odeur (mauvaise): pr. *canige*, Napl. *cagnozz* (odeur de chien);

viande (de mauvaise qualité): Yon. *chignarde*, propr. cagne; cf. le proverbe anc. fr. : *Charn de chien* ne vaut rien.

49. Emploi euphémique :

a. Pour désigner les organes sexuels :

nature de la femme (36): Morv. *câlin* (= anc. fr. *cael*, petit chien); cf. slovène *kutsq*, id. (= chienne);

nature de l'homme : it. *cazzo*, probablement doublet de *caccio* [1], pour *cacchio*, petit chien, à l'instar de l'anc. gr. *κύων* (dans Hésychius), d'où pr. *cacho*, anc. fr. *caiche* (Rabel. I, 39);

testicule : pr. *cagnol*, propr. petit chien.

b. Interjection d'étonnement (36): anc. fr. *chaeles!* à côté de *caeles! keles! kieles! cheles!* propr. petite chienne [2], répondant à l'it. *cagnaccia! cagnola! cacchio!* (Duez : *cacio!*) et à l'esp. *animo a las gachas!* allons, du courage (du courage aux petites chiennes!).

50. Applications isolées :

coiffe (cf. se coiffer *à la chienne*, frisotter les cheveux et les laisser tomber sur le front): pr. *cagnoto*, coiffe d'indienne, port. *cachondeira*, chevelure à nœud (de *cachonda*, chienne), esp. *cachucha*, casquette;

découpure (= morsure) : esp. *cachonda*, propr. morsure de chienne (*calzas cachondas*, chausses déchiquetées);

ébouler (s'affaisser comme la chienne qui vient de mettre bas): pr. *cadela*, propr. mettre bas un chien;

(1) Variante encore conservée dans *cacciocavallo*, sorte de fromage sec en forme de tête, étymologie populaire pour *cazzo di cavallo*, «caccio somigliante all' *ὄρχις* d'un cavallo», suivant l'interprétation de Nigra (*Archivio*, XV, 104), corroborée par le sens nautique du terme : clef du mât.

(2) Förster dérive *chaeles!* de l'anc. fr. *chaeler*, *chadeler*, commander : Suchier, de *quid velles*, et Schulze, de *cavilla*, agacerie (v. Körting).

écume (de l'huile récente) : pr. *cadel* (v. moisissure, 46);

pâté (37) : pr. *cagnot*, moule de pâté;

résidu (de graisse) : Marne, Gay, *chaillon*, lardon (anc. fr. petit chien) et *chons*, rillons, Lorr. *chaons*, *chons*, résidu de la fabrication du saindoux (anc. fr. *chaon*, petit chien et partie du lard qui se grille);

tas (conique) : Mayen. *chignot*, tas de gerbes terminé en pointe (anc. fr. *chinot*, petit chien), fr. *quignon*[1], tas de laine (anc. fr. petit chien), et Yon. *chignon*, *chinon*, gros tas de pierres;

vagues (écumantes) : esp. *cachones* et *cachopos* (port., écueils, brisants), propr. petits chiens[2], par allusion à leurs flocons (cf. fr. *moutons*); les anciens Grecs appelaient les récifs ou falaises, *κίνουρα*, queue de chien.

III. — Sens des composés de *canis*.

Nous suivrons, dans l'examen de ces composés, le classement déjà adopté dans notre étude précédente et nous les diviserons en composés proprement dits, composés synonymiques et composés latents.

A. *Composés proprement dits.*

51. Les composés de cette catégorie désignent,

En zoologie, des animaux tels que :

blaireau (dont le corps bas le fait ressembler à un chien basset) : pr. *chin-taiss* (chien taisson), blaireau à museau et à tête de chien (cf. Liébault, 1597 : tessons porcins et *chanins*), Jura *tesson-chien*; (it. *tasso-cane*, basset pour la chasse du blaireau); Forez *tue-chien*, blaireau, probablement parce qu'il se défend vigoureusement contre les chiens (Rolland, I, 48);

chauve-souris (espèce à tête de chien) : fr. *chien volant*; cf. allem. *Hundskopf*, id.;

chenille (38[b]) : Norm., Fiquefleur[3], *canepeleuse* (d'où fr. pop. *champeleuse*) et Eure *quinpeleure* A., propr. chienne velue ou toison de chien[4], appliqué spécialement à la grosse chenille;

marmotte : roum. *cățelu-pămîntuluĭ*, propr. petit chien de terre, répondant à l'allemand dial. *Mistbellerli*, id., propr. chien du paysan sur son fumier (« propter acutam et tinnulam vocem, qua caniculas etiam sic proprie dictas superat », Gessner, 1551);

(1) *Dictionnaire général*, s. v. *quignon* : Peut-être du lat. *quinionem*, réunion de cinq choses.

(2) Cornu (Gröber, *Grundriss*, I, 759) fait remonter *cachopos* à un type **cotessclopos* (= cote scopulos).

(3) Joret, *Mélanges*, p. 21.

(4) Voir notre *Création métaphorique*, p. 40.

perce-oreille (sa tête ovoïde rappelle celle de la chienne) : Gers *cagno-berbero* (Rolland, III, 303), et port. *bicha-cadella*, propr. insecte-chienne;

phoque (son cri, lorsqu'il est adulte, est une sorte d'aboiement): fr. *chien de mer*, Somme *chien marin*; cf. allem. *Seehund*, id.;

proyer (38[d]) : pr. *chi-perdris*, propr. chien-perdrix;

râle (il fatigue le chien par la rapidité de son vol) : Gard *crebo-chins* («crève-chiens»);

raton (de Guyane) : fr. *chien de bois*; cf. *chien rat*, mangouste du Cap (par allusion à la couleur gris-noirâtre), et *chien crabier*, espèce de sarigue.

52. En botanique :

chiendent (les chiens, dit-on, ont du goût pour cette plante, dont «les nœuds de ses racines représentent la blancheur et la figure des dents des chiens», Caseneuve) : anc. fr. et Pas-de-Cal. *dent-de-chien* (tandis que *chiendent*, XVI[e] s., est la traduction savante de *κυνόδων*), Pic. *quien à poils* (Pas-de-Cal. *quiepol*, Aisne *tienpoual* A.), Meurthe-et-M. *peau-de-chine*, Berr. *chienvert*, id.; it. *dente canino*, id.; cf. allem. *Hundsquecke*, angl. *dog-grass*, id.;

colchique (39[a]) : fr. *tue-chien*, pr. *estranglo-chin*; cf. allem. *Hundsbiss* (morsure de chien), id.;

cynanche (contient un violent poison) : fr. *étrangle-chien*; cf. allem. *Hundswürger*, id.;

cynoglosse (ses graines ont la forme d'une langue) : fr. *langue de chien*, pr. *lengo-de-can* (lengo-de-chin, lengo-de-gous); it. *lingua canina*;

églantine (39[c]) : Calvados *pique-tchin*, *pince-tchin* (Rolland, *Flore*, V, 181);

marcotte (comparée à une jambe de chien) : pr. *cambo-chin*;

mélampyre des champs (à cause de la forme de ses bractées en épis) : Clairvaux *chien-queue* (en fr., *queue de renard*);

morelle noire (on la croit dangereuse pour les chiens) : fr. *crève-chiens*, pr. *crebo-chin*;

morille (les chiens viennent pisser sur ces champignons) : Morv. *piche de chien*, pr. *pisso-can*; it. *pisciacane*;

muflier (la corolle de ses fleurs offre quelque ressemblance avec le mufle d'un chien) : fr. *mufle-de-chien*, it. *capo di cane*, Piém. *erba can*;

mûre (sauvage) : Belgique *mûre de tchin* (Rolland, V, 181);

nèfle (ses fruits sont velus à leur base) : Neufchâtel *cul de chien* (Clairvaux : églantine);

pissenlit (cf. morille) : pr. *pisso-chin*, *pisso-gous*; cf. allem. *Hundsblume*, id.;

plantain pulicaire (par allusion à la forme ronde de ses graines): fr. *œil-de-chien*, pr. *uei-de-chin*; cf. allem. *Hundsgesicht*, id.;

raisin noir (39[b]): pr. *estranglo-chin*, *espousco-chin*, c.-à-d. éclabousse-chien (cette variété de raisin foire sous les doigts);

truffe (comparée à la patte ou au museau du chien): pr. *pato de chin* et *mourre de chin* (truffe rousse);

vioulte (à feuilles radicales et lancéolées): fr. *dent de chien*.

53. En minéralogie:

caillou (40): pr. *casso-chin* (casso-gous), moellon, et *massacan*, esp. *matacan*, propr. pierre pour assommer un chien;

quartz (40): Lyon *chin blanc*, propr. chien blanc.

54. En agriculture:

gelée qui frappe la vigne: fr. *champlure*, terme d'origine dialectale, propr. chenille (51), le dépérissement des jeunes pousses causé par la gelée étant comparé à l'insecte qui attaque toute espèce de végétation;

réjouissance après une grosse besogne rurale, comme la moisson ou la vendange (29): Dijon *tue-chien*.

55. Applications techniques:

ciseau de sculpteur (formé d'un fer fendu en deux pointes): fr. *dent de chien*;

entonnoir: fr. *champlure*, propr. chenille (51), le long tuyau percé de trous au bout inférieur de l'entonnoir ayant été assimilé au corps oblong et annelé de la chenille (cf. Meuse *achampleure*, prolongement de l'entonnoir);

marteau (terminé à l'un de ses bouts par un bec très fort): anc. fr. *groin de chien* («museau de chien»);

montants verticaux (placés sous la poulaine des bâtiments): fr. *jambe de chien* (auj., vieilli);

robinet (cf. entonnoir): Norm. *campleure* (Cotgr. *champleure*), fr. *champlure*, Pic. *campleuse* (champleuse), propr. chenille, à côté de *chantepleure* (XIII[e] s.: *cantepleure*), robinet, entonnoir et arrosoir à longue queue, cette dernière variante étant un compromis[1] entre les deux appellations dialectales de la chenille, *catepeleure* et *canepeleure* (51). Palsgrave désigne la broche à vin tantôt par *chantepleure* et tantôt par *chantepelleuse*[2], et ces formes

[1] L'étymologie courante de *chantepleure*, arrosoir, est celle de Ménage: «Du mot *chanter* et de celui de *pleurer*, le chant étant représenté par le bruit que fait l'eau de la chantepleure en sortant par ses petits trous, et les pleurs étant représentés par l'eau qu'elle répand».

[2] PALSGRAVE, éd. Genin, p. 274: Spygott, broche a vin ou a l'alle, *chantepelleuse*; p. 279: Tappe or spygott to draw drink up, *chantepleure*, Norm.

alternantes se retrouvent dans les patois : Guern. *chantepyeuse* et *champyeuse*, Cher *chantepleure* A. et Mayen. *champyeure*, chantepleure. Le terme français a passé en anc. provençal sous la forme *cantaplora*, en italien sous celle de *cantimplora*, large flacon pour rafraîchir le vin[1] : en italien, le mot est moderne (la première mention se trouve dans les notes au dithyrambe de Redi, de 1685), et de là il pénétra en espagnol[2].

56. Faits concernant la vie physique du chien :

accroupir (s', 42) : Poit. *se caniger*, Anjou, *s'acanicher*, se cacher, se blottir dans un coin (Blais., se tapir en se faisant petit), propr. se blottir dans sa niche comme un chien ;

chenil (43) : Norm. d'Yères *caloge*, Pas-de-C. *camuche* (à côté de *carmuchotte*, petite étable) et Pic. *caniche* (d'où *canichot*, petite niche); de là :

bateau (vieux) : fr. dial., Étretat, *caloge* (« c'est le nom d'anciens bateaux côtiers que la mer a mis hors d'usage et qui servent de magasins pour les engins de pêche », Littré, *Suppl.*);

cahute (43) : Norm. d'Yères *caloge* (cabane de berger), Pas-de-Cal. *camuche*;

cachot : Pic. *canichon*, cachette, à côté du Pas-de-Cal. *camuche*, *carmuche*, chenil; cf. it. *camuscina*, cachot où l'ogre (Baraban ou Maraman) fourre les enfants désobéissants, à côté de *caramuscina* (XVIe s.), prison;

logis (étroit et malpropre, 41) : fr. pop. *canichotte* (Pic. *carnichotte*, coin, niche);

morve (44) : Savoie *carnifla*, id., à côté du Pic. *caniflard*, qui fait du bruit avec ses narines.

57. Epithètes relatives à son physique ou à son moral :

boiteux (cf. cagneux 45^a) : Champ. *cagnepatte*, propr. aux pattes de chien, lequel, pendant sa marche, porte son corps de travers, en faisant semblant de boiter;

hargneux (45^b) : Guern. *chifouaré*, chien hargneux qui veille à la porte (cf. anc. fr. *fouare*, paille);

maigre (45^a) : port. *canifraz*, *escanifrado* (l'élément final est obscur);

méchant (45^b) : it. *nasicane*, museau de chien, c'est-à-dire méchant (Duez).

[1] Caix (*Studi*, 18) fait remonter *cantimplora* à un type *canna* **impletoria* et considère le terme français comme un emprunt fait à l'italien.

[2] Ajoutons les altérations populaires, telles que *chantefleur* (Cher A.) et *chancepure* (Indre A.), robinet.

58. Emploi hypocoristique, nom donné à des jeux enfantins : Mayen. *chicropé* (chien accroupi) et Berr. *chine-bote* (chienne boiteuse); pr. *sauto-chin*, jeu de coupe-tête.

59. Emploi péjoratif :
batelet : pr. *nego-chin*, propr. noie-chien;
bedeau (d'une église): anc. fr. *chasse-chien* (Cotgr.) et pr. *casso-chin*, id.;
chenapan : it. *pelacane* (tanneur de peaux de chien); esp. *mataperros*, polisson;
couteau (mauvais) : it. *castracani* (châtreur de chiens);
déguenillé : pr. *espeio-chin* (écorche-chien); it. *scalzacani*, va-nu-pieds (= déchausse-chiens);
raillerie (méchante) : Poit. *railli-chin*, railleries qui finissent souvent par des coups de dent;
valet (de ville) : it. *amazzacani* (assomme-chiens).

60. Applications isolées :
boa (espèce de) : fr. *tête de chien*;
bouton plat (à cinq trous) : pr. *patò-de-can* (patte de chien);
nœud (coulant) : pr. *estranglo-chin* (étrangle-chien).

B. *Composés synonymiques.*

61. Cette catégorie de composés est à peine représentée par le sicilien *caniperru*, rustre (chien-chien), qui répond au napolitain *canaperra* (« equivale al semplice *perra* »).

C. *Composés latents.*

62. Les composés de ce genre sont assez nombreux, et il y a lieu de distinguer leurs divers aspects dans chaque langue romane, prise à part,

En provençal :

Le plus ancien exemple est fourni par la glose d'un grammairien provençal du XIIIe siècle, le *Donat proensal*, qui rend *calucs* par *curtum habens visum*, et le même terme revient dans le *Bréviaire d'amour* de l'an 1248 (vers 5106 : D'uelhs... o guers, o *calucs*, o malvats) avec le sens de myope, propr. louche comme un chien[1], regarder de travers (it. *cagnescamente*) étant un trait caractéristique du chien (45^a), pr. mod. *caluc*, *chalusc*, myope, aveugle. D'ailleurs, les chiens naissent communément les yeux

[1] Diez rapproche *calucs* du lat. *caducus*, et Groeber, du pr. *caleia*, luire comme une lampe; Schuchardt (*Zeitschrift*, XXVI, 614) le fait remonter au lat. *caligo*, obscurité.

fermés[1] : «Li vilains dist que hastive lisse fait filz aveugle», remarque Brunetto Latini (éd. Chabaille, p. 365), ce que le proverbe italien rend par : « La cagna frettolosa fa i catellin ciechi». Le même fait explique peut-être l'it. *cazzabagliore*, berlue, propr. cécité de petite chienne (*cazza* = *caccia*), appliquée plaisamment à l'homme, comme dans une comédie du XVIe siècle, *I Lucidi* (Acte V, Scène 7) : «Si, si, io aveva preso i *cazzabagliori*».

63. En espagnol, un certain nombre de composés avec *cacho*, petit chien, pourraient rentrer dans cette catégorie, tels sont :

cachiboda, festin (surtout d'enfants qui jouent aux banquets), propr. noces de toutou; cf. *perrito de todas bodas*, coureur de fêtes, pique-assiette (petit-chien de toutes les noces);

cachifollar, confondre, humilier (catalan : tromper); cf. *follon*, coquin, lâche;

cachigordito, trapu (= *gordo*), propr. ramassé comme un petit chien (cf. 45^a);

cachiporra (port. *cachaporra*, *cachamorra*), gourdin, massue, propr. bâton à tête de chien (à cause du renflement à son extrémité inférieure), à côté de *porra*, même sens.

64. En portugais, on pourrait citer : *acageitar*, placer mal (en rapport avec *ageitar*, placer commodément, cf. Coelho, 1241) et *camartello*, marteau têtu, propr. marteau à tête de chien, répondant à l'anc. fr. *groin de chien* (55).

65. En italien (surtout dans les patois) :

caloscio, faible, chétif (= *loscio*), propr. flasque comme un chien;

caluscertola, sarde, lézard gris (= *luscertola*), propr. chien-lézard, par allusion à la couleur, répondant au béarnais *singraulheto*, id. (de *sin*, pour *tsin*, chien et *angraulo*, lézard);

camuffarsi, s'emmitoufler, se déguiser (et filouter), propr. se cacher à la façon des chiens qui, sous une couverture, sortent toujours leur museau; de là, Mil. *scamofia*, vilaine figure, Côme *camufia*, cachot[2];

camuso, camus, propr. museau[3] de chien (cf. 45^a); anc. pr. *camus*, d'où fr. *camus* (XIIIe s.), tiré du fém. *camuse*, comme on en a abstrait *camard*, au XVIe siècle[4];

[1] Cf. ÉSOPE, *Fables*, 409 : *κύων σπεύδουσα τυφλὰ τίκτει*, et PLINE, *Hist. Nat.*, X, 63, 68 : Cæcos catulos gignunt canes, lupi, pantheræ.

[2] Depuis Ménage, on voit dans *camuffare* un abrégé de *capo-muffare*.

[3] Depuis Robert Estienne, on rapproche *camus* du lat. *cámurus*, recourbé; Brinkmann (p. 263) renvoie à un type *canis-muso*, museau de chien (le terme est, suivant nous, de formation purement romane).

[4] Le sens de «confus» dérive de celui de «nez aplati» : cf. fr. *camus en*

canàpia, Piémont, gros nez (= *napia*), propr. nez de chien;

caragnatulu, sarde, araignée, propr. chien-araignée (l'it. *ragno* est masculin), à cause de sa nature hargneuse; cf. pr. *targagno*, araignée, litt. harceleuse;

carignattulu, sarde, termite, propr. chien qui grince, cet insecte portant les épithètes de atroce, belliqueux, mordant, etc.;

caruga, Parme, Sicile, chenille, propr. chien-chenille (= *cagnon*, 38[4]);

caruga, Haute-Italie, roquette (propr. chien-roquette), à cause de sa saveur âcre et piquante; cf. allem. *Hundsrauke*, id.

Ajoutons des verbes tels que : *scaraffare*, saisir violemment, arracher (= *arraffare*), *scaruffare*, ébouriffer (= *arrufare*), *scaruzzicare*, agacer, taquiner (cf. *ruzzare*, folâtrer), dans lesquels le premier terme composant a simplement une valeur péjorative ou augmentative.

Pour l'origine des composés patois cités plus haut, Schuchardt est disposé à y voir autant de croisements de diverse nature, à savoir : *caluscertola*, par exemple, représenterait un compromis de *coloru*, serpent, et *luscertola*, lézard; *caruga*, roquette, une fusion de *caries*, carie, et *eruca*, roquette; *caragnattulu*, de *tarantula*, tarantule, et *aranea*, araignée; *carignattulu*, de *caries* et *aranea*, etc. [1]. Nous avons déjà eu l'occasion de discuter cette manière de voir [2].

66. En français :

chiboler, Norm. d'Yères, bouleverser (Bessin : secouer), Metz *ciboulet*, culbuter, à côté du fr. pop. *camboler*, *chamboler*, culbuter, propr. rouler à la façon des chiens (le messin *cicamboule*, culbute, paraît un compromis de *ciboulet* et de *camboler*);

chicouette, Blaisois, lambeau d'étoffe, de peau, etc. (= queue de chien);

chifren, rhume, forme primitive (conservée par le breton *sifern*) de *enchifrener*, enrhumer (XIIIe s.), *enchiferner* (XVIIe s.), et de *chiffreneau* (Duez), *chiforgnau* (Gherardi), à côté de *chinfreneau* [3], *chinferneau* (les deux dans Rabelais, V, 33), propr. naseaux [4] de chien, souvent affectés de sécrétion muqueuse (44);

chien d'Artois, désappointé, et it. *rimanere con tanto di naso*, demeurer penaud.

[1] *Zeitschrift*, XXVII, 614 et XXVIII, 320.

[2] *La Création métaphorique*, p. 54 à 55.

[3] Littré cite encore, sans l'attester, une variante *chanfreneau*, qu'il identifie avec *chanfrein*, muselière; le Norm. de Valogne a *enchiffoné* (= enchiforné), enchifrené.

[4] Le type, transcrit *fren* (fern) et *fron* (forn), se retrouve dans le fr. *frogner*, froncer la bouche (anc. fr. *froigne*, mine renfrognée) et dans l'it. dial., Milan, *frignar*, pleurnicher : cf. kymr. *ffroen*, naseaux.

chimouc, Poitou, lâche (= flasque comme un chien);

chipoiller, Metz, se disputer, se houspiller à la façon des chiens.

67. Cette dégradation du premier élément en composition est surtout frappante en wallon. Ce patois possède toute une classe de composés, dans lesquels l'initiale *qui*, l'équivalent nord du central *chi*, sert à renforcer le sens du verbe suivant. Grandgagnage, qui a le premier saisi la fonction intensive de cet élément initial, y a vu une particule inséparable, analogue au lat. *con*, indiquant tantôt une action simultanée et réciproque (*si quibechi*, se becqueter l'un l'autre), tantôt un augmentatif (*si quibatte*, se débattre) et tantôt le plus haut degré d'énergie (*quifrachi*, écraser complètement). En réalité, *qui* a, dans ces composés, une valeur plus ou moins péjorative et inhérente à la notion *chien* (25). Voici les exemples cités par Grandgagnage (à l'exception de ceux déjà mentionnés) :

quibouleter, rudoyer, et *quibourloter*, bousculer (de *bourlote*, boulotte), répondant au fr. dial. *chiboler* (66);

quibrodi, chiffonner une fille (de *brodi*, fondement), et *quipougneter*, tripoter, ce dernier répondant au wallon montois *capougner*, id.;

quichessi, chasser au loin, et *quihustiner*, éloigner par un mauvais traitement, à l'instar de *quichineler*, maltraiter (de *chin*, chien), *quipiter*, rouer (de *piter*, piétiner) et *quifoutiner*, rudoyer (cf. maltraiter, 44);

quiciqueter, déchiqueter, et *quiroupe*, rompre entièrement, à l'instar de *quifrochi*, briser (de *frochi*, froisser), *quimoûre*, broyer (de *moûre*, mordre) et *quitoursi*, ronger un fruit (de *toursi*, id.);

quifresi, se ratatiner (de *fresi*, friser) et *quihoutri*, se vautrer (*houtri*, id.; cf. s'accroupir, 56);

quihagneter, se quereller constamment (de *hagneter*, mordre) et *quijaser*, diffamer (cf. quereller, 44);

quiheûre, secouer, (de *heûre*, id.) et *quihiner*, arracher violemment (de *hiner*, id.), à côté de *quimener*, traîner en longueur et de *quitragner*, tirailler, traîner (sens du simple *tragner*).

Cette classe de composés présente ainsi le dernier degré d'affaiblissement de la notion *chien*, en tant que terme composant. L'analogie y a évidemment exercé son action, ce qui a amené l'oubli du sens primordial. Un composé tel que *quibatte*, par exemple, propr. se houspiller à la manière des chiens (répondant au Norm. *chenailler*, rosser, 44), a entraîné *quifoutiner*, *quihustiner*, *quipiter*, etc., composés analogiques dans lesquels la notion primitive servant de comparaison s'est graduellement affaiblie jusqu'à disparaître complètement.

IV. — Sens des noms hypocoristiques.

68. On tiendra également compte, dans ce dénombrement, des applications tirées des noms de diverses races de chiens, ainsi que des termes qui désignent leurs cris. Voici les notions qu'ils représentent :

En zoologie,

a. Des poissons :
brochet (mâle) : Lorr. *lévrier*;
requin (38[b]) : esp. *perro marino* (chien de mer).

b. Des insectes :
charançon (38[a]) : fr. *bawatte* (1473), *beauvotte* (1791), mot d'origine dialectale (Metz *bauwatte*, cité par Ménage, Lorr. *beauvotte*, *botte*), du messin *bawate*[1], roquet (18[b]);
larve d'abeille (38[b]) : Naples *mastino* (mâtin);
pou : pr. *babau* (et insecte en général);
ver (38[b]) : Frioul *bau*, et Côme *totin* (de fromage), dim. de *totò*, toutou; catal. *busarola* (teigne) et port. *busano*, *buzano*, ver (de *buz*, nom enfantin du chien, 12);
ver à soie (27[b]) : Tarn-et-Gar. *bobo* A. (= *baubau*) et Piém. *baboa*, *baboia* (= *babau*).

c. Des mollusques :
limaçon (38[c]) : Marches *cucciolo* (petit chien);
tellines (38[c]) : Terramano *cucciole* (petites chiennes).

d. De petits mammifères, d'après le cri :
cobaye (lapin du Brésil) : Piém. *perro* (chien) et esp. *chucho* (toutou);
lapin (38[c]) : fr. *lapin* (XVI[e] s.), propr. qui *lape* ou glapit (anc. fr. *lappir*, pr. *lapouina*, *lampouina*, glapir, 5); cf. flam. *lampe*, lapin, et wall. *napai* (= *lapè*), id.; anc. fr. *briquet*, levraut (= petit braque) et Sic. *guzzu*, lapereau, propr. petit chien.

69. En botanique,

a. Des plantes épineuses :
églantine (39[a]) : Norm. *gousson* (petit chien);
renoncule (39[a]) : pr. *gousset* (id.; Rolland, *Flore*, I, 53).

b. Des fruits :
pomme tardive (39[b]) : Norm. d'Yères *roquet*;

[1] Cf. *Dictionnaire général*, s. v. *beaurotte* : «Peut-être diminutif d'un mot *beauve*, qui, comme l'it. *belva*, viendrait du lat. *belua*, bête».

raisin blanc (39[b]) : pr. *braquet*, propr. petit braque (d'où Nice *braquet*, vin exquis), port. *perrum*, id. (et vin de ce raisin).

70. Applications techniques :

a. Engins qui rappellent grossièrement la figure du chien :

canon (41[a]) : esp. *buzaco* (dans l'ancienne milice), de *buz*, petit chien (12);

chenet (41[a]) : anc. pr. et fr. *gossa* (1337, ap. Godefroy : pour *gossas* de chamenee), pr. mod. *gousset*, petit chenet, propr. petit chien;

chien de fusil (41[b]) : anc. fr. *gousset* (Borel) et esp. *perrillo* (petit chien);

console (41[c]) : anc. fr. *goce*(1), *gocet* (petit chien);

gond (cf. support) : anc. fr. *gosset*(2), id.;

machine de guerre (31[a]) : anc. pr. *gossa*(3), propr. chienne;

pistolet (41[a]) : fr. argot *azor*, *basset*;

support (= console) : anc. fr. *brachon*, *bracon* (d'où *braquener*, munir des supports), propr. petit braque; fr. *gousset*, pièce de charpenterie pour soutenir, et pr. *gousset*, support d'une roue à dévider.

b. Outils de diverse nature :

barre (31[c]) : fr. *gousset* (de gouvernail) et esp. *galga* (à lever l'ancre), propr. levrette;

détente (pour empêcher les roues de glisser) : esp. *galga*; cf. souabe *Hund*, traverse pour empêcher le chariot de glisser sur une pente;

embouchure de mors (pour serrer un cheval) : esp. *perrillo* (petit chien);

meule (cf. tournebroche) : esp. *galga* (sous le moulin à huile), propr. levrette; pr. *curlo*, *curlet*, molette, propr. roquet;

pince de menuisier (31[b]) : Piém. *braquet* (petit braque);

tournebroche (on employait jadis des chiens à tourner la broche, la roue, pour couteliers, rôtisseurs) : Blais. *gueurdin*, Morv. *guerdin*, Berry, Pic. *gredin* (et rôtissoire, qui a remplacé le tournebroche);

trou (dans le plat-bord du navire) : fr. *dogue* (*d'amure*), « ce trou avait à son orifice extérieur un masque de chien aboyant » (Jal, *Glossaire nautique*, s. v.).

(1) *Perceval* (ap. Godefroy) : Le lit fut sur *goces* assis Et li *gocet* sur quatre roues.

(2) Ducange s. a. 1270 : Parietes cum *gossetis* ferreis quibus applicabatur porta.

(3) Raimbaut de Vaqueiras (ap. BARTSCH, *Chrestom.*, p. 127) : Per lor murs a fendre, Fan engenhs e carrels, E calabres tendre, *Gossas* et manganels.

c. Termes spéciaux :

ballot carré : fr. pop. *caniche* (dont les oreilles ressemblent à celles formées par le coin du ballot);

brossette (37) : fr. *bichon* (de chapelier);

câble (= queue de chien) : esp. *chucho* (toutou);

lucarne (dans un comble) : fr. *chien assis* (aux bâtiments du moyen âge), it. *abbaino* (chien qui aboie);

siège (mobile) : fr. *gousset* (à la portière d'une voiture).

71. Faits concernant la vie physique du chien :

aboyer : Guern. *braquctaer*, propr. crier comme un braque; de là :

bavarder : anc. fr. *japer*, *japiller*, pr. *japilha*, *jaupilha*, et *jap*, babil (anc. fr. aboi; Berr. *ape*, bagou), *japarel*, enfant babillard; Parme, Ferr. *bacajär*, Marches *baccajá*, Piém. *bacaié*; Romagne *bori*, Gênes *giappá*; Côme *taboj*, bavard;

bredouiller : Pléchatel *barsouiller* (cf. *barsa*, aboyer, 6);

parler d'une manière inintelligible : anc. fr. *abaier*, *glatir*[1] et *jaingler* (Lyon *jangolli*, se dit d'un enfant qui commence à jargonner), anc. pr. *janglar*, *jangolar*[2];

gémir : pr. *laira* (aboyer plaintivement);

vacarme (43) : anc. fr. *japel*, clameur, *japarié*, criaillerie (= aboiement incessant); it. *bailamme* (biliemme), propr.[3] aboiement (de *bai* = *bau*, 4); pr. *bourro-bourro*, cohue, pêle-mêle;

accroupir (s', 56) : pr. *aglati*, se blottir (à la manière des chiens aboyant d'effroi), it. *accucciarsi*, *accucciolarsi* (Venise *cuzzarse*, *cuzzolarse*, se tapir), Abruzzes *accuzzarse*, se coucher, propr. se blottir à la façon des petits chiens[4]; Venise *a cuzzelon*, à croupeton;

chienner (42) : Bas-Gâtinais *chicoter* (de *chicot*, petit chien);

ébattre (s') : Pic. *s'épagnoler*, se trémousser, se réjouir, propr. s'ébattre comme un épagneul, Hainaut *s'épagnoter*, s'étendre au soleil;

(1) Wace, *Rou*, éd. Andersen, v. 394 : Normant diënt qu'Engleis *abaient*, Por la parole qu'il n'entendent; v. 8035 : Ço lur ert vis qu'ils *glatisseient* (les Anglais poursuivant les Normands à Hastings), Kar lur langage n'entendeient.

(2) Pierre Vidal : Lor parlars sembla layrar de cas; et Bonav. Des Périers (*Joyeux Devis*, XXIX, 131) : parler bon *cagnesque* (au sens de baragouin).

(3) On voit généralement, dans *bailamme*, une altération du turc *bayram*, carnaval (v. Zambaldi).

(4) Caix identifie *accucciarsi* avec *acosciarsi*, s'affaisser (de *coscia*, cuisse), et voit dans *coscia* le primitif de *cuccia*, chenil (72); Zambaldi considère ce dernier et ses dérivés comme un emprunt fait au fr. *coucher*; finalement, Schuchardt (*Roman. Etymologien*, II, 50) met les verbes *accucciarsi*, etc. en rapport avec *cochlea*, influencés par le fr. *coucher*, d'où dériverait également (p. 200) l'esp. *s'acocharse*, s'accroupir.

éreinter (s', 42) : pr. *atissa*; esp. *aperrear*, fatiguer;

grimper (comme un lévrier) : esp. *galgar* (et monter en dignités);

gronder (42) : pr. *janglar*, *jangolar*; Gênes *mogogna*, *rangogna*, grommeler; de là :

criailler : Yon. *bacailler* (aboyer) et Marches *baccajá* («vociare»); Poit. *japailler*, parler avec force, et *japper*, appeler à haute voix (anc. fr. *japeraille*, troupe de braillards), Pic., Berry *jaspiner*, criailler (Saintonge, répéter le même cri : le pinson *jaspine*); Ferrare *bori*, crier (= gronder);

disputer (et marchander) : Yon. *bacailler* («comme font les maquignons entre boire»); cf. angl. *to bark*, aboyer et trafiquer;

effrayer par ses cris (comme font les chiens de berger pour chasser les brebis) : anc. pr. *aburar* (mod. *abourra*, haler, 9), pr. mod. *aglati* (aboyer);

irriter : port. *arrufarse* (gronder, du chien en chaleur);

palpiter (d'une artère) : pr. *glati*, esp. *latir*; cf. anc. gr. *ὑλακτεύω*, palpiter, propr. aboyer;

retentir : anc. fr. *glatir* (et tonner, faire du bruit);

tancer : wall *rabawer* (aboyer de nouveau); anc. fr. *japis*, semonce (43), it. *abbajata*, id. (clabauderie).

72. Et les notions complémentaires :

chenil (56) : it. *cuccia*, propr. petite chienne (= anc. fr. *chenin*), esp. *perrera*; de là :

cahute (56) : it. *cuccia*;

grabat (56) : it. *cuccia*, esp. *cosque* (p. ex. *al cosque*, allez vous coucher!); cf. Suisse allem. *Gutsche*, id. (allem. : bichon);

pain de son (43) : esp. *perruna*, port. *perruma* (pour les chiens);

troupe de chiens (43) : pr. *goussalho* (canaille), esp. *perreria* (et bande de vauriens) et *perruda*, meute (= anc. fr. *chienaille*).

73. Faits relatifs à sa vie morale.

a. Termes particuliers à la chasse :

acharner (44) : Mayen. *agousser*, agacer (Norm. *agoucer*, harceler), anc. fr. *harier* (harrier); esp. *aperrear*;

chasser (en huant) : Pic. *bahuter* (4[c]), Genève *bourrer*, pousser rudement après soi (10); cf. fr. *arer* (= *harer*), t. de marine, chasser sur ses ancres (v. traquer);

exciter (44) : pr. *atissa*, *entissa*, irriter; it. *aizzare*, esp. *azomar* (port. *asomar*), *azuzar* (10), port. *agastar* (image prise du chien enragé, 10);

lancer : Béarn *abourra*, lancer avec force et se jeter impétueusement (= gronder, 10);

houspiller : Pic. *bahuter*, bousculer (v. chasser), anc. fr. *mastiner*, rosser; pr. *bourra*, H.-Italie *bori*, *buré*, maltraiter (10), esp. *aperrear*, id.;

quêter : pr. *charnega* (chasser avec un charnaigre), it. *braccare* (et briguer), *braccheggiare*, flairer;

traquer : anc. fr. *haler*, *harer*[1], mod. *harasser* (XVIe s., cf. *tracasser*), anc. fr. *piller*[2]; esp. *aperrear*, tracasser; de là :

piège : pr. *glato*, propr. aboiement (*faire la glato*, provoquer les chiens en imitant leur grondement);

vitesse : roum. *duluţă* (mâtineau), vite, très vite, et *ogar* (lévrier), appliqué au galop du cheval.

b. Termes généraux :

chatouiller : fr. *bichonner*, propr. caresser un bichon, Lot *chichicla* A., pr. *cousseja*, *cousse[r]gueja* (de *coussou*, toutou), à côté de *soussolegue* (Lang. *soussou* = pr. *coussou*), *suçole[r]gue*; pr. *gousset* (fa), c.-à-d. faire le petit chien, Istrie *cucija* (de *cuccio*, toutou); port. *coçar* (et gratter), d'un primitif *coço* (= *gozo*), d'où *cócega*, chatouillement, répondant à l'esp. *cosquilla*[3], anc. *gozguilla*, propr. caresse de petit chien, à côté de *perrada*, caresse feinte (= chiennerie; cf. it. *carezze di cane*, cortesie di putane);

convoiter (avoir une envie de chien) : fr. *aboyer*, propr. crier comme le chien après le gibier[4], d'où désirer ardemment, aspirer, le cri étant l'expression du désir[5], à l'instar de *bêler*, désirer vivement, au propre et au figuré; pr. *laira*, aboyer et convoiter, catal. *glatir*, désirer (anc. : aboyer).

flatter (42) : fr. faire le *chien couchant*, s'humilier (Oudin) et flatter bassement, répondant au catal. *fer lo buz*, port. *hacer el buz*, propr. faire le toutou (= *buz*, et baiser sur la main par politesse, 84);

insulter (42) : fr. *aboyer*, invectiver (v. Littré), et *mâtiner*; esp.

[1] Du Vair (ap. Godefroy) : On divisera les princes entre eux... et avec de faux bruits et calomnies on *halera* les peuples après eux; *Cymbalum Mundi*, 193 : On nous tue, on nous *hare*, on nous menace.

[2] *Anc. Théâtre fr.*, VIII, 424 : Souffriray-je un rival *piller* sur mes talons?

[3] Diez rapproche port. *coçar*, esp. *coscar* (cosquilla), du lat. *coquere*, brûler, inquiéter.

[4] Du Bellay, *Mémoires* (ap. Lacurne) : Cette ville de Turin sur laquelle ils *abbaient* comme les chiens après le cerf. Cf. Lucrèce (II, 17) : Nonne videre est, nil aliud sibi naturam *latrare*, nisi ut...

[5] Cf. Festus : *latrare* Ennius pro *poscere* posuit. L'anc. gr. ὑλακτεύω, aboyer, s'appliquait également aux craquements de l'estomac affamé, comme en latin (Horace, *Sat.*, II : Cum sale panis *latrantem* stomachum bene leniet) et en ancien français (Rabel., III, 15 : Mon estomac *aboye* de male faim comme un chien).

perreria (port. *perraria*), injure, outrage; cf. gr. ὑλακτεύω, poursuivre quelqu'un d'injures ou de malédictions (= aboyer) et allem. *hunzen*, vilipender (= traiter comme un chien);

médire : fr. *aboyer*, dénigrer, anc. pr. *janguelhar*; cf. lat. *allatrare*, id. (Tite-Live, XXXVIII, 54 : Cato *allatrare* Africani magnitudinem solitus erat);

mentir (cf. gausserie, 48[c]) : anc. fr. *jangler*[1], d'où *jangleur*, menteur, vantard;

railler (44) : anc. pr. *janglar* (d'où *janglos*, moqueur), anc. fr. *jangler* et *bahutter*[2], à côté de *baie*, raillerie, it. *baja*, *bajata*, id. (= aboiement), Piém. *fè ciuciù* (*la baja*), plaisanter, propr. faire le toutou, aboyer comme lui.

74. Épithètes :

a. Concernant le physique du chien :

cagneux (57) : Mayen. *braque*, cagneux, et fr. *brachicourt* (Furetière), auj. *brassicourt* (du cheval dont le genou forme une courbe), propr. courtaud[3] comme le braque (anc. *brache*); roum. *haitis*, cagneux (de *haită*, chienne);

camus (65) : esp. *braco*, c.-à-d. braque, dont le museau est court et carré;

courtaud (cf. trapu, 43[a]) : fr. *basset* (à jambes grosses et courtes comme chez les bassets) et *braque*, ramassé (Oudin), Piém. *brac*, *bracot*, homme de petite taille (les braques ayant les jambes courtes); fr. *goussaut* (du chien trapu), cheval court de reins et faucon lourd;

frisé : Clairvaux *caniche* (cheveux) et Vendôme *zozo* (cheveux en), en accroche-cœurs; cf. port. dial., Alemtejo, *perriquilho*, chevelure enroulée par derrière;

glouton (45[b]) : Yon. *ferbaud*, Poit. *lebrou* (lévrier), pr. *alan* (chien alan);

gros : Clairvaux, Genève *doguin* (par ex. poisson), Norm. d'Yères *doguin*, cochon trapu à oreilles droites;

maigre (57) : esp. port. *galgo* (à la taille svelte du lévrier), d'où port. *galgaz*, efflanqué;

nain (semblable à l'épagneul ou au terrier nains) : anc. fr. *goz*[4], *goce*, propr. mâtin, terme qu'on rencontre tantôt absolument et

[1] Proverbe du XIII[e] siècle : On ne peut pas deffendre le chien a aboier ne le mentours a *jaingler*.

[2] *Anc. Théâtre fr.*, IX, 58 : A quel jeu jouons-nous? Tout de bon ou pour *bahutter*?

[3] Littré voit, dans *brassicourt*, un composé irrégulier de *bras* et *court*.

[4] Förster (*Erec*, glossaire) rapproche *goz*, nain, de l'it. *gozzo*, jabot; Stengel y voit un dérivé de *gueux* (v. les citations ci-dessous).

tantôt comme épithète[1], au sens de trapu, ramassé[2]; it. *cucciolo*, petit (= toutou) et Sic. *guzzu*, bout d'homme (id.);

rayé de blanc (cf. gris, 45^a) : Gers *braquet*, bœuf de couleur claire (Rolland, V, 24), les braques étant généralement blancs ou tachetés d'un brun rougeâtre, et Ouest *brichet*[3], bœuf marqué à la queue seulement (*ibid.*, V, 28); pr. *bracaná* (barracana), *bricaná*, rayer de blanc; Rouerg. *lebret*, bœuf couleur de lièvre;

b. Concernant le moral de la bête :

avare (45^b) : fr. *chiche* (XIIe s. = anc. pr. *chica*, chienne, 12), d'où *chicheté*, avarice (Marot : *Chicheté* est la lysse qui l'âme tue et rend le corps malsain), pr. mod. *chicheta*, lésine et petite chienne[4]; Norm. *gredin* (Bessin *grediner*, lésiner), pr. *charnegue* et *perrou*, ladre; it. *barbino* («barbet»);

cruel (cf. barbare, 25) : anc. pr. et fr. *gaignart*[5], derivé de *gaigne*, rage[6], propr. mâtine (cf. *gaignon*, 19), et *mastin*[7], épithète injurieuse appliquée aux infidèles[8], et à leurs dieux, dans la dépréciation hyperbolique (35); it. *mastino*, tyran, persécuteur;

docile : Naples *cuccio* (toutou), Abruz. *accuccia*, *accuzzarse*, pencher la tête (en signe de résignation ou de soumission), demeurer coi et ne souffler mot;

emporté (45^b) : fr. *braque* (d'un caractère impétueux), it. *bracco*, petit homme rageur, et *izza*, colère (primitivement cri de chasse, 10); esp. *perrenque*, port. *perrengue*; cf. esp. *ponerse como un perro*, se mettre facilement en colère;

(1) *Erec* (éd. Förster, v. 793) : Li chevalier va devant toz, Lez lui sa pucele et son *goz*...; *Durmart le Gallois* (éd. Stengel, v. 2141) : Une grant piece de lardé I rostissoit li nains *goces*...

(2) Dans le portrait du nain, qui joue un rôle dans *Durmart le Gallois*, on peut reconnaître certaines allures caractéristiques de la bête (v. 4468) :

> Voient venir parmi la cort
> Un petit *gocet* gros et cort...
> La teste est grosse et plat le nes
> Et cort col e vis ribole;..
> Le *gocet* qui venoit clochant...

La tête énorme, le nez camus et la démarche boiteuse sont des traits particuliers à certaines espèces de chiens.

(3) Des Périers, *Joyeux Devis*, LXIX, 245 : *Brichet*, Castain, ven apres moy! (le paysan appelle ainsi un de ses bœufs).

(4) Depuis Ménage, on dérive *chiche*, avare, du lat. *ciccum*, membrane d'un grain de grenade.

(5) *Raoul de Cambrai*, v. 470 : felon et *gaignart*; G. de Coinci : fel e *waignars*.

(6) *Anc. Théâtre fr.*, I, 315 : S'il est en *gaigne*, il escume.

(7) XIIIe s. (ap. Littré) : Cils qui avoit le cuer orgueilleus et *mastin*...;

(8) XVe s. (ap. Littré) : Nos feaulx chrestiens... ces *mastins* sarrasins.

entêté (47[b]) : Piém. *mastin*, esp. *perro*, port. *perrengue*; pr. *atissa*, s'opiniâtrer;

étourdi : fr. *braque*; cf. it. *aver sciolto i bracchi*, avoir lâché les braques, c.-à-d. rêver, radoter, dire des folies (Duez), et *ἔκφρωνες*, *inconsulti*, épithètes qu'Arrien et Gratius Faliscus donnent aux chiens gaulois, aux ségusiens et aux vertragues;

grossier : Mayen. *braque*, rude de manières, pr. *mastin*, malotru, it. *mastinotto*, rustre (*di mastino*, fait grossièrement); port. *perro*, dur, raide, rude; roum. *dulău*, pataud;

hargneux (57) : Bresse *doguin*, esp. *perrenque*;

ivre (cf. 37) : esp. *chucha* et *perra* (Bogota *perrica*), ivrognerie, propr. chienne; cf. *Anc. Théâtre fr.*, II, 39 : on obéira à ce vieillard qui est plus yvre que un *braquet*?

lâche (66) : anc. fr. *tatemou* (1423), propr. mou comme un toutou;

lambin : Abruz. *cucce cucce* (toutou toutou), doucement;

lascif (cynique, 45[b]) : anc. fr. *baud*, lubrique (anc. argot *baude*, mal vénérien); pr. *charnigaire*, *goussatié*, paillard, à côté de *perre*, gaillard, et *mastin*, luron;

mauvais (25) : esp. *perramente*, très mal (= chien de...);

méchant (57) : anc. fr. *gaignon* et *mastin* (v. cruel), mod. *roquet*; pr. *charnegue*, it. *botolo* (roquet, épithète dédaigneuse donnée par Dante aux Arétins); esp. *perraria*, port. *perreria*, vilenie, méchanceté;

paresseux (45[b]) : Clairvaux *doguin*, insolent; pr. *gousso*, paresse (= chienne);

renfrogné (47) : Mayen. *agoussé* (de *gousse*, chien, 14);

rusé (45[b]) : fr. *gredinette*, jeune femme rusée (femelle du *gredin*) et Norm. *mâtin*, rusé compère, pr. *mastin*, matois; cf. angl. *a sly dog*, id. (un rusé chien);

sale (45[a]) : pr. *goussard*, *goussas* (gros chien);

sot (45[b]) : fr. *lévrier*, niais (cf. étourdi comme un jeune levron), Vendôme *zozo*, grand bêta (= toutou); it. *cuccio*, *cucciolo*, id.;

vagabond (44) : wall. *épagnote* (épagneul), pr. *lebrier* (lévrier);

vil (lâche) : anc. pr. *cutz* (Donat : vilis persona), propr. vil comme un chien (13).

75. Maladies affectant principalement les chiens :

fièvre tierce (v. frisson) : esp. *chucho* (toutou); cf. tchèque *psina*, fièvre (de *pes*, chien);

frisson (habituel aux chiens) : esp. *chucho*; cf. Roland, IV, n° 267 : J'en frissonne et j'en trembe quem in chin galeux (dans un conte balzatois, Charente);

gale : esp. *galga* (autour du cou); cf. fr. *levron*, maladie au genou du cheval.

76. Emploi hypocoristique :

a. Appliqué aux personnes :

enfant (47) : fr. *bichon*, *chou* [1] (d'où *chouter*, caresser), *chouchou* (d'où *chouchouter*, id.), Forez *chichou*, Abruz. *ceciò*; fr. *toutou* (cf. anc. fr. *tatin*, id., d'où Mayen. *tatiner*, caresser) et esp. *tatò*, cadet d'une maison (Abruz. *tatò*, toutou);

garçon (47) : fr. pop. *gosse* (dim. *gosselin*, *gosseline*), propr. chien; pr. *goussoun*, polisson, et *mastin*, gars.

b. Appliqué aux animaux :

goret : Norm. d'Yères *toutou*;

mouton : Blais. *gosse*, bélier, mouton, brebis, d'où *gosser*, heurter de la tête, cosser, à l'instar de *doguer* (XVI[e] s.), propr. se heurter à la manière des dogues qui se ruent furieusement sur leurs ennemis [2].

veau : fr. argot *gosse* (veau mort-né), esp. *chucho* (= toutou).

77. Emploi péjoratif :

a. Appliqué aux personnes :

apprenti (paresseux) : esp. *chucha* (dans l'argot des typographes);

bedeau (59) : esp. *perrero*, port. *perreiro*;

domestique : anc. fr. *mastin* (et *faire le mastin*, prendre un air humble); cf. fr. pop. *faire le chien*, se dit de la cuisinière suivant sa maîtresse avec un panier;

farceur (cf. menteur, 73[b]) : fr. *jongleur* (XV[e] s.), à côté de l'anc. *jangleur*, menteur [3], devint le nom des derniers ménestrels ou *jogleors* (=*joculatores*), lesquels, tombant en discrédit en même temps que la récitation épique, furent assimilés aux *jangleurs* ou menteurs de profession [4] : *jogleor* et *jongleor*, d'origine diverse et indépendante, représentent ainsi deux périodes différentes dans l'histoire de l'improvisation épique au moyen âge; pr. *gnif-gnaf*,

[1] Déjà dans l'*Ovide bouffon* de 1662 : Mon petit *chou gras*! (cf. le proverbe : Gras comme un petit chien qui tette).

[2] Suivant BEHRENS (*Beiträge zur roman. Philologie*, 1899, p. 149), *doguer*, comme terme picardo-wallon, viendrait du holland. *dokken*, frapper, cogner.

[3] Cf. anc. fr. *jaungeler*, aboyer, à côté de *jangler* (6).

[4] Claude FAUCHET (*Recueil de l'origine de la langue et poésie françoise*, Paris, 1581, p. 78) : «Les contes de jongleurs estant méprisés à cause des menteries trop évidentes et lourdes, quand on vouloit parler de quelque chose folle et vaine, l'on disoit : ce n'est que jonglerie; estant enfin *jongler* ou *jangler* pris pour bouder et mentir».

farceur, propr. aboyeur («onomatopée qui exprime l'acharnement d'un chien après sa proie», Mistral), et *zozo*, pitre de parade, polichinelle (= toutou);

fille (grosse, 48ᵃ) : Hainaut *loulou* («jeune fille avec de grosses lèvres et dont l'aspect n'est pourtant pas désagréable», Hécart);

garde-frein : fr. pop. *chien-courant*, employé chargé de fermer les portières et de crier les stations (Rigaud);

mendiant (comparé à un chien qui aboie plaintivement, cf. 8) : anc. argot *hupin*, *hubin* («chien»), mendiant soi-disant mordu par un chien enragé;

mort (personnifiée, 48ᵃ) : anc. argot *carline* (femelle du *carlin*, dont la face est noire jusqu'aux yeux et le museau court);

nègre (48ᵃ) : port. *perrengue*;

payeur (mauvais) : esp. *perrera*;

prostituée (48ᵃ) : anc. fr. *baude* (= chienne en chaleur, auj. Norm. d'Yères) et *herbaude* (17ᵉ), *lice* (avec ce sens encore dans Régnier, *Sat.*, IX, 109) et *mastine*, concubine (Amyot); pr. *gousso* (argot fr. *gousse*), propr. chienne; Abruz. *liçe* (cf. *fijje de liçe*, bâtard); roum. *haită* («chienne»);

sbire (48) : anc. fr. *lévrier* (Oudin : *lévriers du bourreau*, archers), mod. *limier*; it. *bracco*, gendarme (cf. *bracchi del boja*), esp. argot *mastino;* cf. lat. *canis*, id. (dans Cicéron).

b. Appliqué aux animaux :

rosse (48ᵇ) : pr. *gousso*, esp. *perrera*;

vache (48ᵇ) : Bresse *caniche*.

c. Appliqué aux choses :

chicane : esp. *perrada*, port. *perrice*;

faim (cf. faim *canine*) : port. *galga* (levrette);

fraude : esp. *perro* (et *perrero*, trompeur);

métier (pénible) : esp. *perrera* (cf. métier *de chien*);

viande de qualité inférieure (48) : anc. pr. *carn gossa* (v. Levy, *Supplementwörterbuch*, s. v.).

78. Emploi euphémique :

a. Pour désigner des êtres imaginaires, dont on fait peur aux enfants :

bête noire : anc. fr. *baye-baye* (Oudin), pr. *babàu* (babòu), fantôme (*faire babau*, apparaître subitement à un enfant pour lui faire peur), Piém. *babao* (bao bao), *baboia*, id.; Côme *babao* (Naples *babau*, cri menaçant du chien); it. *bau*, Berg. *báo* (nom enfantin du chien), *far bau bau*, faire tou tou en se cachant le nez de son manteau et regardant par un petit trou pour épouvanter (Duez), *far baco baco* (= *bau bau*), id., et sarde *far butti butti*, id.; cf. allem. *Wauwau*, id.;

épouvantail : anc. fr. *babaye* (Cotgr.), *baboe* (Deschamps), *babou* (Rabel., IV, 56, au sens de «grimace»), *baboue* (Villon), cette dernière variante encore vivace en wallon, répondant au pr. *babau*, etc. (v. ci-dessus); Abruz. *ciaciarote* (de *ciaciò*! bàu! cri pour effrayer les enfants); port. *babao* (et *tutú*, croque-mitaine); de là :

cacher (se) : fr. *faire tou tou* (Oudin), se cacher en jouant, comme font les petits enfants (= pr. *faire babau*); Marches *fa babù*, id.;

effrayer (en criant) : Sic. *abbautirisi*, *abbagutirisi*, Côme *sbagotti*, d'où it. *sbigottire*[1], à côté de *abbaire* (de *bai*! = *bau*!), Piém. *sbuji*, *sböji*[2], répondant au Pic. *bahuter*, chasser (en effrayant) et au fr. *ébahir*, anc. *esbaïr*, stupéfier, propr. épouvanter en criant *bau*! ou *baï*! (Marches *sbagutisse*, stordirse); cf. serbe *bauknuti*, effrayer (de *bauk*! bau! slovène *baukati*, aboyer);

masque (= épouvantail) : pr. *babau*, *babocho*, it. *baucco* (d'où *bauccare* = *far baco baco*, Duez) et *bautta*, domino (Côme *baiuta*, épouvantail);

peur (= *bau*!) : it. *bausette*, terme moderne, propr. qui effraye sept personnes (d'après l'analogie de *ammazzasette*);

regarder furtivement (pour faire peur) : wall. *bawi*, propr. faire bau! en imitant le cri du chien effrayé.

b. Interjections d'étonnement : fr. *mâtin*! (exprime l'admiration la plus violente ou la douleur la plus vive), *sacré mâtin*! (exprime le dépit, appliqué également aux choses : cf. Molière, *L'Étourdi*, V, 1 : *Mâtine* de cervelle!...), pr. *babau*! (marque la surprise); port. *babao*! (bernique!).

79. Applications isolées :

associer (s', entre camarades) : Clairvaux *se doguer* (et aller de pair en travaillant), de *dogue*, au sens de «compagnon» (= chien, 34);

attendre (se morfondre comme un chien à la porte) : Poit. *doguer*;

chapeau (aux bords pendants) : fr. *clabaud*, primitivement *chapeau en clabaud*, aux oreilles pendantes (comme celles du clabaud);

déjeuner : esp. *perrada* (dans lequel on se gorge de raisins, qui plaisent beaucoup aux chiens); cf. lat. *caninum prandium*,

(1) Caix (*Studi*, 53) fait remonter *sbigottire*, anc. *esbauttire*, à un type **ex-pavor-ire*, à l'instar de *pagura* (pour *paura*); Parodi (*Romania*, XVII, 202), à **ex-bag-ott-ire*, où *bag* serait le reflet du lat. *vagus*; finalement, Körting met le verbe en rapport avec le fr. *bigot*.

(2) Nigra (*Archivio*, XV, 124) renvoie, pour *sböji*, au lat. *bullire*, bouillir.

repas sans vin (anc. fr. eau et pain, c'est la viande du chien; it. acqua e pane, vita da cane);

fosse (pour recevoir de l'eau) : port. *galgueira* (de *galga*, levrette);

outre (en peau de chien) : esp. dial., Bogota, *perra* («chienne»);

plongeur (comparé à un caniche) : esp. *buzo*, *buzano*;

sac d'infanterie (d'après son pelage) : fr. argot *azor*;

trésor : Pas-de-C. *azor* (et magot : soigner son *azor*); cf. Bavar. *Hund*, trésor caché (les chiens noirs étant censés être gardiens des trésors).

TROISIÈME PARTIE.

MÉTAPHORES USÉES.

80. Les images tirées des notions *chien* et *chat* présentent un singulier contraste. Le nom du chien, on l'a vu à plusieurs reprises, exprime toutes les bassesses et toutes les vilenies; celui du chat symbolise, par contre, la finesse, la grâce, la gentillesse. Le terme *mignon*, qui en est l'expression purement française, n'est autre chose qu'un des noms enfantins du chat, à l'instar de *mine* et de son dérivé *minois*, qui désigna d'abord la figure intelligente et friponne du minet.

Le chien, que pourrait-il opposer, à cet égard, sous le rapport linguistique? Comme d'habitude, une image de la difformité, d'un visage rendu livide par les intempéries. La *figure chienine* de Ronsard et la *chienne de face* de Molière trouvent leur pendant dans l'it. *cagnazzo*, laid, propr. vilain chien (Dante donne ce nom à l'un des démons de son Enfer), *scagnardo*, id., et les *visi scagnazzi* de la vision dantesque rendent encore plus frappante cette image de la laideur physique [1]. Elle remonte d'ailleurs assez haut, car les dieux et les héros d'Homère se lancent déjà mutuellement, comme la plus sanglante des injures, cette physionomie à la fois effrontée et menaçante du chien : *κύνωπις*, au visage du chien, impudent; et le divin Achille ne traite-t-il pas Agamemnon de (*Il.*, I, 225) :

Οἰνοβαρές, κυνὸς ὄμματ' ἔχων, κραδίην τ' ἐλάφοιο?

Ce seul exemple suffit pour caractériser l'opposition à peu près constante que présente l'évolution métaphorique des noms du chat et du chien [2].

[1] Le monstre *chicheface*, du moyen âge, qui mordait ceux qu'il rencontrait, paraît également signifier «face de chien» (cf. *chiche*, chien, 12).

[2] Comparer le *κυνὸς ὄμματ' ἔχων* d'Homère et l'allem. *Hundsauge*, regard plein d'envie et d'impudence, avec ces paroles d'un observateur impartial :

I. — Vie physique : indolence, voracité.

81. Le chien, remarque Buffon, qui est fait pour le plus grand mouvement, devient, par la surcharge de la nourriture, si pesant et si paresseux, qu'il passe toute sa vie à ronfler, dormir et manger. C'est ce qu'exprime le pr. *cagno*, où *gousso*, paresse, propr. chienne, et *cagnard*, paresseux (ce dernier passé en français au XVIe siècle), fr. pop. *cagne*, tous termes qui dénotent à la fois l'indolence et le flegme si caractéristique du chien. Le même trait est réfléchi par l'ancienne locution *dormir en chien*, c.-à-d. au soleil pendant la chaleur ou un peu devant le repas (Oudin), qu'on trouve dans Rabelais (IV, 63) : *Dormir en chien*, c'est dormir à jeun en hault soleil, comme font les chiens. Le langage populaire moderne la rend par *piquer un chien*, dormir pendant la journée, et le génois *oa da cagna*, heure de la chienne, indique «l'ora del dormicchiare, dicesi nell'uso quell' ora che segue dopo il pranzo, in cui si perde ogni voglia di lavorare, essendo presi dal sonno» (Casaccia).

82. L'appétit du chien est énorme, sa faim insatiable (cf. faim *canine*) : le pr. mod. *gousso*, appétit (= cynorexie, cf. angl. *dog-appetite*), d'où *goussá*, manger de grand appétit, c.-à-d. dévorer comme un chien, terme qu'on trouve dans l'argot dès le XVIe siècle (*gousser*, aujourd'hui remplacé par des synonymes tels que *cléber, cléboter*, de *cleb*, chien). Ce trait de la voracité canine a été merveilleusement saisi par Dante; il compare Cerbère, qui ne s'apaise que lorsque ses gorges avides sont remplies de poignées de terre, au chien qui se débat en aboyant et se tait dès qu'il mord sa pâture, tout occupé de la dévorer à l'écart (*Enfer*, VI, 28) :

> Qual è qual cane che abbaiando agugna,
> E si racqueta poi che il pasto morde,
> Che solo a devorarlo intende e pugna [1].

La même image a été rendue par Rabelais d'une manière non moins réaliste (dans le prologue au I[er] livre) : «Mais vistes-vous oncques chien rencontrant quelque os medullare? C'est, comme dist Platon, la beste du monde plus philosophe. Si veu l'avez,

«Quand viendront les mauvais jours, quand le malheur aura fait le vide autour de vous, ... le chien seul vous consolera, vous lèchera les mains, vous regardera de *son œil plus que humain*» (Ménault, *L'Intelligence des animaux*, 1868, p. 281).

[1] Comparer la pâle imitation de Baïf (*Mimes*, éd. Blanchemain, p. 54)

> Au chien qui d'aboyer s'égueule,
> Jette un bon os en la gueule,
> Incontinent il se taira.

vous avez peu noter de quelle dévotion il le guette, de quel soing il le garde, de quel ferveur il le tient, de quelle prudence il l'entomme, de quelle affection il le brise, et de quelle diligence il le sugce.»

83. La dentition du chien est en rapport étroit avec sa voracité. Il vient souvent au monde avec toutes ses dents (c.-à-d. avec douze incisives, quatre crochets et douze molaires), et elles sont tellement frappantes que l'animal a fourni son nom aux incisives : *κυνόδους*, dens *caninus*, dents *canines*, «pource qu'elles sont aiguës et fortes comme dents de chien» (Ambr. Paré), esp. *canil*, dent canine. L'anc. fr. *quenne* ou *cane*, désigne spécialement la dent animale, dans le *Roman de Renard* (éd. Martin, v. 7342) :

Prendre le[1] volt, mès il failli,
Et, neporquant quatre des pennes
L'en remestrent entre les *quennes*[2].

Quenne veut simplement dire «dent de *chienne*» (= Norm. *quienne*, *quenne*) et le sens généralisé se retrouve dans le diminutif moderne *quenotte* (à côté de *canette*, Berr. *quenaude*), dent de petit enfant[3], acception qu'on trouve déjà dans Oudin. Les dents du petit chien sont d'une parfaite blancheur (cf. en provençal, blanc comme une dent de chien), ce qui a suggéré la comparaison avec celles du bambin : *cagnette*, Fribourg, nom enfantin de la dent, à l'instar du fr. pop. *louloute*, première dent d'un enfant, propr. dent de chienne loulou.

La même image revient dans l'it. *scane*, incisives (cf. Naples *cana* pour *cagna*), qui répond à l'anc. fr. *cane*, *quenne*, dent[4]. Dans l'épisode dantesque du comte Ugolin, le malheureux père voit en rêve des chiennes «maigres, bien dressées et agiles», déchirer de leurs dents aiguës[5] lui et ses enfants (*Enfer*, XXXII, 28) :

e con l'agute *scane*
Mi parea lor veder fender li fianchi[6].

[1] Il s'agit d'une mésange qui prit «par barat» le fromage du renard.

[2] Cf. *ibid.*, 13762 : ...tu lui ostas a tes *canes* quatre de ses plus belles pennes.

[3] Cette origine se trouve déjà indiquée dans Moisy, *Dictionnaire du patois normand;* cf. *Romania*, VI, 477 (les objections qu'on y soulève, tombent devant les faits constatés plus haut).

[4] Cette association, chienne-dent, se trouvant à la fois en français et en italien, exclut nécessairement la dérivation habituelle du germanique (isl. *kenna*, joue, allem. *Kinn*, mâchoire) : la forme (it. *cana*) et le sens («incisive») s'y opposent également.

[5] Buti : «*Scane* sono li denti pungenti del cane, ch'egli ha da ogni lato coi quelli egli afferra». Zambaldi voit dans *scana* une variante poétique de *sanna*, *zanna*, dent. Aujourd'hui, *scana* désigne les dents latérales du cheval.

[6] Comparer ce passage de *Pataffio* (II, 11) : «...e non menare il cane

II. — Vie morale : Adulation, cynisme.

84. On a de tout temps vu, dans le chien, l'animal rampant par excellence, le type du flagorneur. La locution *faire le chien couchant*, tâcher de gagner quelqu'un par des soumissions basses et insinuantes, répond à peu près à l'anc. gr. *προσκυνεῖν*, se prosterner à la manière des Orientaux, propr. se mettre à plat ventre devant quelqu'un pour obtenir sa faveur, et au lat. *adulari*, qui s'est dit d'abord du chien (Lucrèce, V, 1069) : Longe alio pactu gannitu vocis *adulat*...

L'espagnol représente un autre aspect de l'adulation : *hacer el buz*, faire le toutou, baiser la main en signe de soumission; c'est l'anc. gr. *κυνέω*, baiser, c.-à-d. lécher à la manière des chiens. Le lèchement est à la base du roum. *linguşire*, flatter (de *lingere*, lécher), macédo-roum. *sprelindzere*, flagorner, à l'instar de l'it. *leccare* (adulare, accarezzare), fr. *lécher*.

Deux autres aspects du même penchant se rapportent à la patte du chien et à sa queue. Il tend la patte, en signe de caresse, et c'est là le sens de l'anc. fr. *chipoe*, cajolerie, propr. patte de chien[1]. D'un autre côté, le chien remue la queue en signe de joie, et ce frétillement est devenu une dernière expression de l'adulation : roum. *gudurare* (pour *cudurare*), flagorner, cajoler, propr. flatter[2] de la queue (cf. *a da din coadă*, frétiller et flatter), à l'instar de l'angl. *to wheedle*, flagorner (allem. *wedeln*, frétiller). L'allem. *scherwenzeln*, synonyme de *hündeln*, faire le chien couchant (dérivant de *Scherwenzel*, caniche, barbet, Nemnich), répond exactement à *cagner*, flatter en remuant la queue, du patois de l'Yonne.

85. Pendant la première jeunesse, le chien joue, saute, court et gambade continuellement. Quel que soit son caractère à venir, il est toujours doux et caressant[3]. Ce caractère insinuant est rendu, en français, par *câlin* (de *caelin*, anc. fr. *cael*, *cal*, petit chien), qui répond, quant à la finale, à l'it. *cagnolino*. Le patois berrichon a, du même type ancien français, *calaud*, gracieux, gentil (en parlant surtout des enfants), à l'instar de l'esp. *cachon*, *gachon*, câlin (de *cacho*, jeune chien). *Câlin* est, dans ce sens,

Ghiotto tralinto», ainsi commenté : «Non menare *il cane*, crederei potesse equivalere a non menare *i denti*, non mangiar tanto». Ajoutons la locution : Avoir *une dent de lait* contre qn., c.-à-d. lui porter rancune, qui répond à cette autre : Garder *un chien* de sa chienne.

(1) Guill. de Machault (ap. Godefroy) : Tielz flatemens, telles *chipoes*...

(2) Cihac dérive *gudurare* du type composé *con-adulari*.

(3) Bénion, *Les races canines*, Paris, 1867, p. 92.

moderne et d'origine dialectale, et diffère de *calin* (en wallon, chien), qui a eu cours au XVIe et au XVIIe siècle, aux sens de mendiant[1] et de lâche, paresseux, rampant (dans Ménage), encore dans certains patois (wallon : méchant vaurien, vagabond). La raison d'être de cette double série sémantique paraît résider dans le sens de «petit chien» ou de «chien[2]», les acceptions favorables se rapportant au premier et les sens péjoratifs au dernier[3].

Ajoutons qu'un autre diminutif, d'origine hypocoristique, *chicot*, jeune chien, désigne, dans l'ancienne langue, le flagorneur, à l'instar du *câlin*, par ex. dans ce passage de Du Verdier (dans Lacurne) : «Sa cour estoit pleine de bons esprits et de gens de savoir, en lieu de fols, de *chicots*, de flatteurs et d'harlequins».

86. Un autre penchant attribué au chien est la lubricité, la vie désordonnée et vagabonde. Dans l'antiquité, l'école des philosophes dite *cynique*, à cause de leur tenue débraillée et de leurs mœurs singulières, a eu pour fondateur Diogène le cynique, *Διογένης ὁ κύων ἐπικαλούμενος*. L'équivalent français *ribaud* (XIIe s.), transcrit en bas-lat. *ribaldus*, est une image analogue. Il a successivement désigné le goujat, soldat ou portefaix, et le vagabond, gueux ou larron, mais son sens primordial est encore vivace : *ribaude*, prostituée (H.-Maine : vache en chasse), est une forme amplifiée de *baude*, chienne en chaleur (17e). Le *roy des ribaulx*, qu'on rencontre déjà dans le *Roman de la Rose*, avait la surveillance «sur tous les logis des bourdeaulx et des femmes bourdelieres», et finit par être l'exécuteur des hautes œuvres. Du français, *ribaud* passa en italien sous sa forme latinisée *ribaldo*, modifié en *rubaldo*, par allusion au sens (de *rubare*, voler). Il s'agit donc d'un terme indigène, qui n'a rien à faire avec le germanique[4].

III. — SUPERSTITIONS.

87. Le diable prend, entre autres formes, celle d'un chien (dans l'île de Guernesey) ou d'un chien noir (dans le Morvan), et

[1] BOUCHET (*Serées*, IV, 217) : «Devinez ce que ces gueux et *caslins* font? Ils contrefont les malades de Saint-Jean». L'orthographe *cas'in* suit la tradition du XVIe siècle (cf. *caisgne*, dans Rabelais); Cotgrave ne connaît que *calin*.

[2] Le wallon «faim *caline*» suppose un *calin*, chien (= petit chien), à l'instar du vendéen *chaé*, chien A. (= anc. fr. *chael*).

[3] Scheler fait remonter *câlin* à un type lat. *catellinus* (qui aurait donné *chellin*); Brinkman (p. 227) y voit également un dérivé de *canis*, par l'intermédiaire de *caninus* (qui aurait donné *chenin*).

[4] Diez dérive *ribaud* de l'a. h.-a. *hribâ*, m. h.-a. *rîbe*, prostituée; Scheler, en partant de l'allem. *reiben*, frotter, voit dans *ribaud* une appellation analogue aux termes latins *perfrictus*, *tritus*, fr. *fourbe*, *fripon*. . .

dans la Saintonge, les sorcières se changent en chiens blancs[1]; en Portugal, le diable porte le nom de *cão tinhoso*, chien teigneux. Des animaux fantastiques portent ailleurs le nom de chien rouge ou de chien blanc. Le *ché rouge*, de la tradition vendéenne, se montre aux voyageurs pendant la nuit, dans une vaste clairière : il commence par tracer autour du voyageur des cercles de feu qui se rétrécissent, et il se précipite ensuite sur sa victime qu'il dévore (Favre); le *chin bianc*, de la tradition lorraine, est censé sauter par-dessus les enfants occupés à travailler dans les champs, ce qui les rend paresseux (Adam). Dans le Berry, la *levrette* est un fantôme qui, sous la forme d'un grand chien blanc efflanqué, rôde pendant la nuit autour des bergeries (Jaubert). Le chien-lutin tue tous les autres, et le chien *écouteux* écoute aux portes[2]. Les superstitions de la Suisse allemande connaissent également le chien fantastique aux yeux de feu.

88. Le chien joue un rôle très important dans les chasses fantastiques, dites aériennes ou sauvages, qui offrent une image réduite des chasses terrestres. Ces chasses nocturnes portent souvent, dans les traditions populaires de la France, des noms de chiens, tels que *chasse à baudet*[3], *chasse à ribaut*[4] et *chasse à rigaut*[5], dans le Berry, à côté de *chasse briguet*[6], cette dernière appelée *chasse briquet*[7], en Touraine.

Ces divers noms sont autant d'appellatifs du chien : *baudet*, diminutif de *baud*, grand chien blanc (appelé jadis *chien du roi*), répond exactement à *briguet* ou *briquet*, chien de chasse (cf. briquet d'Artois); quant à *ribaut* et *rigaut*, ce sont d'anciens noms propres du chien, dont le dernier figure déjà avec ce sens dans le *Roman de Renart* (éd. Martin, V, 210) :

Or Tribole! or Clarembaut!
Par ci fuit le gorpil, *Rigaut*[8].

(1) *Mélusine*, IV, 477.

(2) *Revue des traditions populaires*, VIII, 46.

(3) Laisnel de la Salle, *Légendes et croyances du Centre*, 1876, I, 168 : «La *chasse à baudet* est une chasse nocturne qui traverse les airs avec des hurlements, des miaulements et des aboiements épouvantables, auxquels se mêlent des cris de menace et d'accents d'angoisse».

(4) L. Martinet, *Légendes et superstitions du Berry*, 1879, p. 3 : «La *chasse à ribaut* est un bruit qu'on entend à n'importe quelle heure de la nuit; on dirait un nombre considérable de voix de chiens de différente grosseur et, par-dessus tout, la voix forte et grave d'un gros dogue accompagnant par intervalles égaux ce concert discordant».

(5) Laisnel de la Salle, I, 171 (on entend cette appellation à Cluis).

(6) *Ibidem* (près des portes du Loiret).

(7) A. Harou, *A travers le monde*, 1898, p. 40 : «En Touraine, on parle de la *chasse briquet*, avec ses chiens ailés, qui poursuit les paysans attardés».

(8) Cf. anc. fr. *rigault*, gueux (à l'instar de *ribaud*).

Le synonyme normand de *Mère Harpine*[1] se rapporte également à la famille de termes de vénerie qui a donné *harpaille*, *harpaillon*, etc. Dans les Ardennes, des roquets, petits chiens blancs et noirs, poursuivent également dans les airs un gibier fantastique[2].

Mais le nom le plus général que porte la chasse sauvage, à partir du XIIIe siècle, est celui de la *Mesnie hellequin*. Les variantes multiples du mot, toutes attestées dans Godefroy, sont : *helequin*, *helquin*, *hielquin*, *halquin*, *herlequin*, *hierlequin*. Le nom de *hellequin* survit, dans la Haute et Basse-Normandie, sous la forme *helchien*.

A Hague et au Val-de-Saire : «La *chasse hèle-tchien* est une chasse qui se fait dans l'air; on entend les chiens aboyer, les chevaux hennir, les hommes crier»[3]; dans la Manche : «La *chasse hèle-chien* est une prétendue chasse aérienne que l'on entend passer dans les nuits d'été; les chiens qui y prennent part, jappent et n'aboient pas[4]».

L'ensemble de ces traditions populaires fait ressortir le rôle prépondérant du chien, prépondérance d'ailleurs bien naturelle lorsqu'il s'agit d'une chasse. *Hellequin* a été par suite interprété comme *hèle-chien* (en normand, *quien*), chien qu'on hèle, qu'on lance sur le gibier; les synonymes ancien français *helle*, *herle*, *kierle*, bruit, tumulte (primitivement de chasse), et *hellir*, *herlir*, faire du tapage (au fond identiques à *haller*, *harer*, exciter un chien) rendent compte des variantes citées plus haut.

Il en résulte :

a. Une légende relative à un certain *Herlequin* et à sa famille circulait pendant le haut moyen âge, au nord de la France; un prêtre Gauchelin aurait eu déjà au XIe siècle (suivant Orderic Vital) une vision avec un membre de cette *familia Herlechini*, ou de la *mesnie Herlequin*[5];

b. Cette légende subit, à partir du XIIIe siècle, une profonde modification, de forme et de fond, due à la conception popu-

[1] L. Du Bois, *Recherches... sur la Normandie*, 1843, p. 309 : «Dans le département de l'Orne, on appelle *Mère Harpine*, *Chasse Arthus* ou *chasse Hennequin*, une troupe de prétendus esprits infernaux qui traversent les airs en jetant des cris aigres et prolongés; la *Mère Harpine* est le chef de la bande redoutable».

[2] *Revue des traditions populaires*, IV, 664.

[3] Fleury, *Littérature orale de la Basse-Normandie*, p. 19.

[4] Rolland, *Faune*, IV, 68.

[5] Voir, en dernier lieu, F. Lot, dans la *Romania*, XXXII, 422 à 442, et notre étude dans la *Revue des traditions populaires*, XX, 177 à 186 (principalement pour la partie bibliographique).

laire de la tradition, qui nous présente tantôt une armée à cheval et tantôt un équipage de chasse;

c. De là, d'un côté, *hennequin*, sous l'influence de *hennir*, témoignant du mélange de deux aspects de la légende, celle d'une chevauchée et d'une chasse proprement dite, comme par exemple dans ce passage du *Tournoiement de l'Antecrist* :

> De la maisnie *hellequin*
> Me membra quant l'oï venir:
> L'on oïst son destrier henir
> De par tut le tournoiement.

D'un autre côté, sous l'influence des termes de vénerie déjà mentionnés, on obtint les variantes *helequin*, *helquin*, *hielquin*, *halquin*, qu'on interpréta comme «chien bruyant», en faisant ainsi rentrer l'ancienne légende de la *mesnie Herlequin* dans une nomenclature qui a fourni tour à tour la *chasse à Baudet*, la *chasse à Rigaud*, la *chasse Briquet*, la *mère Harpine*, etc., termes tous particuliers au langage du chasseur.

IV. — Applications techniques.

89. L'ancien français *escagne*, dévidoir, et *escaigne*, écheveau[1], aujourd'hui *écaigne*, sont généralement mis en rapport avec l'anglais *skein*, écheveau, en considérant le terme comme d'origine normanno-picarde[2]. Or, les patois du nord de la France ignorent complètement *écagne*, qui est, par contre, familier à ceux du sud-est (*escagno*), embrassant (selon l'*Atlas*) les départements suivants · Lozère, Aveyron, Gard, Vaucluse, Basses-Alpes, Alpes-Maritimes, Var, Hérault et Bouches-du-Rhône. C'est donc du Midi que le terme a passé dans les patois du Centre, sous la double forme : *écaigne* (v. ci-dessus) et *écang* (1756), broie, maque (cf. *étang* pour *étagne*), d'où *écanguer* (= *écagner*), broyer le chanvre[3]. Ce fait de géographie linguistique et la nasale mouillée écartent définitivement la dérivation du germanique; l'origine du mot est ailleurs.

On a vu, à diverses reprises, quelles images les noms du chien et de la chienne ont fournies à la nomenclature technique et spécialement à celle du filage (31[d], 41[d]). Rappelons le fr. *chien*, dans ses rapports avec le vocabulaire du fileur et du tisserand; l'it.

(1) Ducange s. a. 1294 (inventaire de Marseille) : *scagna*, *escagne*, dévidoir; et s. a. 1409 (Ysles de Suresne et de Puteaulx) : trois escheveaulx ou *escaignes* de fil.

(2) *Dictionnaire général*, s. v. *écagne*, et *Introduction*, § 16.

(3) Cf. *mâtiner*, broyer le tabac (1681, ap. Littré : Leur défendons de *mâtiner* et mettre en poudre aucun tabac...)

cagna, *scagna*, désignant à la fois le rouet à tordre et le dévidoir, à côté de l'allem. *Hund*, maque sur quatre pieds, etc.; et surtout le pr. *cagno*, machine à branches mobiles servant à assujettir un fuseau (et *cagnoto*, dévidoir), *escagno*, dévidoir et écheveau (tiré de *escagna*, dévider). C'est le support du dévidoir qui a fait donner le nom de l'animal[1] à cet appareil dont la charpente rappelle grossièrement l'image d'un chien assis (cf. pr. *gousset*, support d'une roue à dévider, propr. petit chien).

Les termes synonymes français : *chignole*, devenu *échignole* (1752) sous l'influence analogique de *écaigne*, et *signole*, dévidoir construit sur l'axe d'un treuil, font allusion à une autre partie essentielle de l'appareil, à sa manivelle (sens de l'anc. fr. *ceoignole*, dial. *soignole*), propr. cigogne, par analogie avec le cou de l'oiseau.

V. — Ironie populaire.

90. La malice du peuple a marqué de sa pointe le galant qui se montre empressé auprès d'une dame, en l'assimilant à la chienne en chaleur : it. *cagna* («di chi corteggia una persona»), ou à un toutou qui aboie : Piém. *tabuj* («cagnolino» et «damo»). C'est à une conception analogue que remonte le nom du *cavalier servant*, qui régnait en maître au XVIIIe siècle en Italie, le *cicisbeo* ou *cecisbeo*, francisé en *sigisbée* : c'est un composé de *cece*, toutou (Abruz. *ceciú*, 12), et de *beare*, *sbeare*, faire bau (de *bèu*! = *bau*!). C'est ainsi que l'it. *cuccubeone*, gros masque destiné à servir d'épouvantail, répond au Hainaut *coucou-beu*!, cri pour faire peur aux enfants en jouant. *Cicisbeo* signifie simplement le toutou qui aboie[2].

CONCLUSION.

Jetons, en dernier lieu, un coup d'œil sur l'évolution chronologique des images tirées de la notion *chien*. On ne saurait bien entendu le faire que pour le français, seule langue romane possédant un *historique*.

Son premier monument important, la *Chanson de Roland*, ignore encore tout travail métaphorique. Le nom du chien y revient à

[1] La dérivation de *escagno*, dévidoir (XVe s.: *escanha*) de *escanh*, chaise, proposée récemment par Schuchardt (*An Adolf Mussafia*, Graz, 1905, p. 8), se heurte non seulement à la différence du genre, mais encore et surtout à l'existence du primitif *cagno*. D'ailleurs, son synonyme *escavèu*, que Mistral et Schuchardt réduisent à une origine analogue (lat. *scabellum*), est inséparable de l'anc. fr. *eschief* (d'où *escheveau*), dérivant de *chief*, tête, à l'instar du synonyme pr. *cabedèu*, catal. *capdell* (du lat. *capitellum*).

[2] La seule étymologie proposée jusqu'à présent est celle de Pasqualino (admise par Diez) : *cicisbeo*, du fr. *chiche*, petit, et *beau*.

quatre reprises différentes, mais simplement comme appellation zoologique, à côté du porc, du loup, du lion et de l'ours[1]; il y est d'ailleurs envisagé plutôt comme sauvage et se repaissant des cadavres[2]. Retenons pourtant cette comparaison empruntée à la chasse (v. 1874) :

Si cum li cerfs s'en vait devant les chiens,
Devant Rollant si s'en fuient paien.

Les poèmes épiques du XIIe et surtout du XIIIe siècle abondent en descriptions de chasse[3], et l'on y rencontre les premières images tirées des noms hypocoristiques de l'animal, telles que *gouz*, *goce*, *gocet*, *goçon*. Il est à remarquer que cette première pousse métaphorique a précédé (à en juger d'après nos textes) l'évolution parallèle tirée du nom proprement dit du chien : en effet, *chenille* paraît au XIIIe siècle, *chenet* au XIVe, *chien* (au sens technique) au XVIe...

On s'attendrait à trouver force détails sur la vie physique et morale du chien dans le *Roman de Renart*; il n'en est rien. Non pas que le chien n'y paraisse fréquemment, mais l'intérêt psychologique et linguistique est à peu près nul, si ce n'est, sous ce dernier rapport, une cinquantaine de vers consacrés au dénombrement des chiens qu'Ysengrin *hue* pour traquer Renart[4].

En somme, peu de chose pour la connaissance intime de l'animal. C'est encore la langue qui nous fournit les renseignements les plus circonstanciés à cet égard. Ces données sont parfois en désaccord avec celles de la science, c'est-à-dire de la réalité objective. Tandis que celle-ci classe les nombreuses variétés de chien, en attribuant à chacune sa physionomie particulière, la langue les englobe dans le même type, qu'elle envisage en bloc. Cependant, aucun chien n'est exactement semblable à un autre, chacun a ses qualités et ses défauts; ils offrent les contrastes les plus frappants. De là, une appréciation linguistique foncièrement injuste, qui met en relief les mauvais penchants et supprime systématiquement les nobles côtés de l'animal. Les

[1] *Chanson de Roland* (éd. Gautier, v. 30) : Vus li durrez urs e leuns e chiens (c'est Blancardin qui conseille son seigneur de faire ces présents à Charlemagne).

[2] *Ibid.*, v. 1751 : N'en mangeront ne lu, ne porc, ne *chien* (il s'agit des corps des héros tombés), v. 2591 : E porc et *chien* le mordent e defulent (Mahomet jeté dans un fossé).

[3] Voir le travail déjà mentionné de E. BORMANN sur la Chasse dans les romans français du moyen âge.

[4] *Roman de Renart*, éd. Martin, V. 1185 et suiv. On y relève les noms de *Cortin*, *Gerfaut*, *Harpin*, *Liepart*, *Rechigniez*, *Tirant*, etc. (et *Baude*, *Brechine*, etc., noms de lices).

idiomes anciens et modernes sont d'accord pour rendre ce verdict définitif.

Et pourtant, le large courant de sympathie que notre époque manifeste pour toute la nature vivante, ne saurait passer à côté du chien sans le toucher, lui, dont la plupart des défauts ne sont que l'excès de ses qualités. Des tendances significatives à cet égard se montrent, au moins dans le langage vulgaire, et font penser à un commencement de réhabilitation linguistique. Ce sont des symptômes d'une réaction naturelle et pareille, jusqu'à un certain point, à celle que souleva jadis l'automatisme de Descartes et de Malebranche.

Lazare Sainéan.

DES PRÉVERBES CHEZ PĀṆINI

(Sūtras I, 4, 80-82).

Pāṇini, traitant des préverbes au premier livre de sa grammaire, les classe dans la famille des *nipātas* (particules), et les constitue ensuite en espèce sous la désignation d'*upasargas* ou subsidiairement de *gatis* (I, 4, 58-60). Il procède ensuite à un inventaire des expressions susceptibles de faire éventuellement fonction d'*upasarga* et de *gati* (61-79), et il ajoute en conclusion trois sūtras : *te prāg dhātoḥ* (80) «Ils se placent devant le verbe» — *chandasi pare'pi* (81) «Derrière aussi, dans le Veda» — *vyavahitāç ca* (82) «Et encore séparés». Les deux derniers sūtras qui traitent des anomalies védiques sont signalés par Böhtlingk comme une interpolation secondaire empruntée aux Vārttikas de Kātyāyana; mais l'éditeur revient sur son opinion dans les Notes et Corrections qui terminent la première partie de l'ouvrage. «Je me suis, dit-il, rendu aux raisons de Kielhorn qui tient ces sūtras pour authentiques et originaux». J'ignore les raisons, évidemment considérables, qui ont déterminé la conviction de deux savants si familiers avec la technique de la grammaire sanscrite. J'interroge directement le commentaire si précieux de Patañjali.

L'auteur du Mahābhāṣya, fidèle à sa méthode ordinaire, prend comme point de départ de sa discussion les observations de Kātyāyana sur le sūtra : *te prāg dhātoḥ*. «En disant [qu'ils se placent] devant le verbe, [Pāṇini] veut-il en régler l'emploi, [comme s'il avait dit :] c'est exclusivement devant le verbe qu'on les emploie? Ou bien veut-il régler la valeur technique de la désignation adoptée, [comme s'il avait dit :] On peut les employer devant [le verbe] et ailleurs encore que devant; quand on les emploie devant [le verbe], on leur applique alors la désignation technique de *gati*. Quel différence y a-t-il là?

[Le vārttika de Kātyāyana dit :]

[I]. «Si, en disant [qu'on les emploie] devant le verbe, il a voulu en régler l'usage, il faut alors excepter les onomatopées, lesquelles sont suivies du mot *iti* (cf. Pāṇ. I, 4, 62), afin d'empêcher des formes incorrectes».

Si, [répète Patañjali après Kātyāyana qu'il vient de citer] en disant [qu'on les emploie] devant le verbe, il a voulu en régler l'usage, il faut alors énoncer une exception pour les onomatopées, lesquelles sont suivies du mot *iti*. Et pourquoi? Afin d'empêcher des formes incorrectes, c'est-à-dire pour qu'il n'y ait pas des formes incorrectes.

[Le vārttika de Kātyāyana dit :]

[II]. «[Il y a lieu de] dire que dans le Veda on les emploie derrière et à distance».

Il faut dire que dans le Veda on les emploie à part et aussi à distance (Pāṇ. I,4, 81-82).

[Le vārttika de Kātyāyana dit :]

[III]. «S'il s'agit de fixer la valeur technique de la désignation adoptée, il n'y a rien à reprendre».

S'il s'agit de fixer la valeur technique de la désignation adoptée, il n'y a rien à reprendre. Admettons donc qu'il s'agit de régler cette valeur.

[Le vārttika de Kātyāyana dit :]

[IV]. «Dans les deux [cas] l'énoncé est inutile, puisqu'on ne constate pas d'incorrection».

Dans les deux cas, l'énoncé est inutile. Pour quelle raison? Puisqu'on ne constate pas d'incorrection. Il n'y a personne en effet qui, dans le cas où il faut dire *Prapacati*, dise *Pacatipra*. Si l'on constatait des incorrections dans l'usage, alors [l'énoncé] en vaudrait la peine.

[Le vārttika de Kātyāyana dit :]

[V]. «[Pāṇini] veut distinguer clairement ce qui se place devant et ce qui se place derrière en cas de combinaison avec un terme secondaire».

Je renonce à traduire les observations de Patañjali sur ce dernier vārttika : elles sont remplies de menues discussions qui supposent une extrême familiarité avec les détails du système de Pāṇini. Il me suffit d'indiquer que ce vārttika se réfère seulement à deux formations enseignées par Pāṇini III, 2, 31, savoir : *kūlamudruja* et *kūlamudvaha*. Ainsi ce serait en vue de deux expressions sans importance, étrangères à l'usage réel du sanscrit moyen et ressucitées seulement par la littérature pédante, que Pāṇini aurait formulé une règle aussi générale sur l'emploi des préverbes. A défaut de cette intention spéciale, Kātyāyana et Patañjali la jugent inutile, car l'usage réel ne comporte aucune espèce de flottement ni aucune chance d'erreur.

En fait nous avons ici une nouvelle occasion (v. déjà *Journal Asiatique*, 1891, II, 549) de constater le mouvement de la langue sanscrite entre Pāṇini et ses premiers commentateurs connus. Les sūtras 81-82, qu'ils appartiennent au texte original ou qu'ils y aient été introduits par addition, soulignent le trait essentiel du problème. A l'époque du *chandas*, autrement dit en védique, le préverbe n'est pas encore soudé au verbe; il s'y joint ou s'en détache à la volonté de l'écrivain. Au temps de Kātyāyana et de Patañjali, la soudure est imposée par un usage constant qui ne se dément jamais et ne se discute plus. Entre ces deux termes extrêmes, Pāṇini marque la constitution des règles définitives, au moment où la langue littéraire nouvelle se dégage du *chandas* vieilli. Il assigne aux préverbes la place invariable qu'ils doivent désormais occuper. Si les deux sūtras sur l'emploi des préverbes dans le *chandas* sont, comme l'avait cru d'abord Böhtlingk, empruntés aux Vārttikas, leur introduction dans le texte est conforme à l'esprit fondamental de la grammaire de Pāṇini. Si Pāṇini en est réellement l'auteur, comme l'affirme M. Kielhorn, on ne saurait en être surpris. Nous n'avons ici qu'un exemple de plus du traitement des faits védiques chez Pāṇini.

Whitney, qui a posé et discuté avec une passion exempte d'indulgence la question du Veda dans Pāṇini (*Giornale della Società Asiatica Italiana*, VII, 1893), conclut son étude en ces termes : «Pourquoi Pāṇini, si préoccupé pourtant d'être bref, a-t-il ramassé dans son traité quelque deux cent cinquante règles touchant les dialectes anciens du langage, dialectes qui n'étaient pas son sanscrit, et qu'il ne prétendait donc pas enseigner? S'il avait présenté un tableau assez compréhensif des usages védiques, nous en verrions encore le sens. Mais ce n'est pas le cas. Aucun principe ne se laisse découvrir sous ses choix. Il recueille quelques-unes des particularités les plus rares de l'usage, et en laisse de côté une énorme quantité du même genre, sans parler de traits généraux d'une haute importance qu'il néglige également. Il va ainsi perdant beaucoup et ne gagnant rien de bien net.» Grâce aux travaux de Whitney et de son école, la situation de Pāṇini par rapport au sanscrit de la littérature s'est heureusement précisée. Sa position à l'égard du Veda peut se définir, il me semble, avec une égale clarté. J'ai pour ma part examiné une à une les 245 règles de Pāṇini concernant des faits védiques; j'ai lu avec soin les commentaires du Mahābhāṣya et de la Kāçikā sur ces sūtras. L'ensemble des faits impose exactement les mêmes conclusions que les règles sur l'usage des préverbes. Pāṇini ne prétend pas enseigner la langue ni la grammaire du Veda; mais la langue et la grammaire qu'il enseigne en sont très voisines. L'usage, incertain encore, a besoin d'être fixé; il faut écarter

nettement les archaïsmes suspects de persistance et condamnés par le bon ton. Ainsi s'explique la nature en apparence désordonnée des faits cités; aucune raison ne les relie entre eux; ils ne doivent leur rappel qu'à leur rapprochement dangereux de la bonne langue. Ils jalonnent la frontière entre le domaine suranné du *chandas* et le terrain encore anonyme du sanscrit qui naît.

S. Lévi.

NOTE SUR LE RYTHME DU VERS ÉPIQUE PERSAN.

Il n'est point aisé de se rendre un compte exact du rythme du mutaqārib persan, tel qu'il nous apparaît chez Daqīqī, Firdausī et leurs successeurs. Non seulement nous ne savons rien de son histoire, faute de documents, mais encore il nous est impossible de déterminer si ce vers, conforme en apparence à une formule métrique arabe, repose ou non sur une tradition iranienne (cf. Nöldeke, *Grundr. d. iran. Phil.*, t. II, p. 187). Tel qu'il se présente à nous pour la première fois, dans le Šāh nāma, il paraît déjà relativement ancien : la forme en est dûment fixée et la technique des plus perfectionnées.

On sait comment il est formé : chacun de ses hémistiches qui en réalité équivalent à des vers, comprend quatre pieds constitués et placés comme il suit :

فَعُولُنْ فَعُولُنْ فَعُولُنْ فَعَلْ

soit (de droite à gauche) :

— ᴗ — — ᴗ — — ᴗ — — ᴗ

On sait aussi que ce schème est appliqué avec la plus grande rigueur par les poètes persans et que le Šāh nāma tout entier s'y conforme strictement; tandis que le vers arabe correspondant admet diverses libertés et surtout remplace à l'occasion chacun des pieds فَعُولُنْ par un pied فَعُولُ c'est-à-dire — — ᴗ par ᴗ — ᴗ, le mutaqārib persan reste immuable. C'est là une opposition remarquable et notée depuis longtemps déjà entre les formes métriques de l'une et l'autre langue.

Le poète et orientaliste allemand Rückert l'avait signalée et supposait (*Z. D. M. G.*, X, p. 280 et suiv.) qu'en empruntant le mutaqārib aux Arabes, les Persans l'avaient rendu plus rigoureux afin de réagir contre l'incertitude extrême de la quantité dans les mots de leur langue. M. Nöldeke rapporte cette hypothèse (*Grundr. d. iran. Phil.*, t. II, p. 188) sans y contredire; mais il y apporte des restrictions importantes. Ainsi il fait remarquer jus-

tement (*loc. cit.* p. 189, note 6) que les variations que subit la durée des voyelles originairement longues devant *h* tiennent à des conditions phonétiques déterminées et ne sont nullement arbitraires (cf. Salemann und Shukovski, *Pers. Gr.* p. 15). En fait, c'est la sourdité du *h* qui dans ce cas spécial empiète sur la voyelle, par une sorte d'anticipation de l'articulation à venir, et la réduit de telle façon qu'elle n'est plus proprement ni une brève ni une longue, mais qu'elle peut servir de substitut soit à l'une soit à l'autre, selon les occasions. Car dans le système phonétique du persan, il n'y a place que pour des syllabes longues d'une part et des syllabes brèves de l'autre.

Cette distinction est à vrai dire l'un des traits caractéristiques de la langue. Non seulement elle oppose les syllabes fermées et ouvertes avec autant de netteté que les langues classiques, mais encore elle distingue entre les voyelles longues et les voyelles brèves, avec une rigueur sur laquelle G. Geitlin appelait déjà l'attention dans ses *Principia grammatices neo-persicae* (p. 262). Tandis que les longues ont leur son propre et leur pleine intensité, les brèves sont réduites à l'extrême et comme incertaines : la langue littéraire et les rares dialectes qui nous sont plus ou moins connus témoignent d'un commun accord que leur timbre est fuyant et qu'il dépend dans une large mesure des sons environnants. Non seulement les voyelles prothétiques ou anaptyctiques qui servent à résoudre les groupes consonantiques placés à l'initiale des mots sont dépourvues de timbre propre, soit qu'elles restent indécises, soit qu'elles présentent la même articulation que les consonnes voisines (voir Horn, *Grundr. d. iran. Phil.*, *Neupers. Schriftspr.* § 12, et surtout Salemann und Shukovski *Pers. Gr.* p. 13-14), mais encore les brèves anciennes peuvent rimer entre elles sans inconvénient ainsi qu'en témoigne le Šāh nāma. A ce sujet, M. Nöldeke (*Grundr. d. iran. Phil.* t. II, p. 183, note 6) et M. P. Horn (*Grundr. d. neupers. Etym.* p. XIII et suiv.) font remarquer justement combien le témoignage du poète est confirmé par celui du prosateur Abū Manṣūr Muwaffaq, son compatriote et presque son contemporain. Pour les dialectes, il suffit de se reporter à l'exposé que M. Geiger a tenté de faire de leur phonétique dans le Précis de philologie iranienne (*Grundr. d. iran. Phil.* t. I, 2e partie, p. 344 et suiv.) pour voir immédiatement à quelles difficultés insurmontables se sont heurtés les observateurs les meilleurs quand ils ont voulu noter les voyelles brèves. Aussi est-il presque impossible d'établir entre elles la moindre correspondance fixe. Les longues cependant suivent un tout autre régime et présentent des changements réguliers qui leur sont propres, comme par exemple ceux de *ū* en *ü* et *ī*, de *ā* en *ō* et *ū* dans les parlers du centre du plateau iranien. Enfin il y a lieu

de rappeler que la phonétique expérimentale a confirmé que les Persans méridionaux (du Sīrjān) observent non seulement la distinction entre les longues et les brèves, mais encore la prononciation spéciale de *n* final, sur laquelle est fondée la règle délicate du *nūn quiescent* (cf. R. Gauthiot, *La Parole*, année 1900, p. 438 et suiv.).

Cette opposition entre les longues et les brèves est si bien un caractère essentiel du persan, elle se marque avec tant de netteté et de force, qu'elle va jusqu'à dissimuler celle qui existe entre les syllabes accentuées et inaccentuées. Aussi s'en faut-il qu'en persan la place de l'accent de mot ait été déterminée sans hésitation. M. de Biberstein Kazimirski, par exemple, a cru entendre qu'en général, tant dans les mots arabes que dans les mots purement persans, l'accent porte sur les syllabes longues formées par les lettres ا و ی (*Dialogues français-persans*, p. 14). Et, tandis que Chodzko enseignait dans sa *Grammaire persane* que, sauf quelques cas spéciaux bien déterminés, les mots persans empruntés ou primitifs sont frappés d'un accent d'intensité sur la finale, M. Trumpp affirmait (*Sitzungsberichte d. philosoph., philolog. und histor. Classe* de l'Académie de Munich, année 1875, t. I, p. 215 et suiv.) que c'est la syllabe longue par nature ou, à son défaut, la longue par position qui attire l'accent, que de deux longues par nature c'est la seconde qui est intense, et qu'enfin là où il n'y a que des brèves, l'accent est instable. A ne considérer que l'accent de mot, il est indubitable que Chodzko avait raison; toutes les observations faites depuis l'apparition de sa grammaire ont confirmé sa doctrine, qui s'accorde d'ailleurs avec ce que l'on sait de l'histoire du persan et de son développement phonétique (cf. A. Meillet, *Journ. As.*, 1900, I, p. 254 et suiv.). En revanche, si l'on examine quelle est la répartition de l'intensité entre les syllabes, les faits sont moins simples. En effet, de même que les brèves sont débiles tandis que les longues sont articulées avec force, que les syllabes fermées sont plus intenses que les syllabes ouvertes, de même la finale, sauf quelques cas spéciaux et nettement définis concernant les formes verbales, tend à être prononcée avec une énergie plus grande que le reste du mot, simplement en tant que finale. De là le rythme complexe des mots en persan, tel qu'il s'est découvert peu à peu et tel qu'il apparaît dans l'excellente grammaire de MM. Salemann et Shukovski (*Pers. Gr.*, p. 20 et suiv.) où l'étude de la quantité et celle des divers accents, c'est-à-dire de l'intensité, ne sont point séparées et où l'on voit comment cette dernière est attirée à la fois sur les longues et sur la fin du mot.

Il n'est pas douteux que l'un et l'autre élément du rythme ne coexistent dans le vers épique persan; mais il est certain d'autre

part que le mutaqārib ne repose pas sur l'accent de mot. Il est strictement quantitatif et basé uniquement sur l'alternance régulière de brèves et de longues (cf. Salemann und Shukovski, *Pers. Gr.*, p. 99 et suiv.). S'il n'en était ainsi, la différence bien connue entre le schème persan

— ∪   — — ∪   — — ∪   — — ∪

et son modèle arabe

— ∪   ⏓ — ∪   ⏓ — ∪   ⏓ — ∪

resterait inintelligible. Les pieds فَعُولُنْ (— — ∪) et فَعُولُ (∪ — ∪) qui peuvent alterner dans l'une des langues, le pourraient de même dans l'autre si l'on ne considérait que la place de l'accent de mot. En arabe, فَعُولُنْ et فَعُولُ sont également accentués sur la seconde syllabe عُو (cf. Zimmern, *Vergl. Gr. d. sem. Spr.*, p. 53), en persan ils le seraient pareillement sur la finale لُنْ ou لُ (Salemann u. Shukovski, *Pers. Gr.*, p. 20); l'exclusion de la brève ne s'explique pas[1]. Mais elle se comprend si l'on tient compte de l'opposition signalée plus haut entre les longues et les brèves et de la nature des unes et des autres; les poètes devaient naturellement préférer à des éléments fuyants et mal articulés des voyelles pleines et bien timbrées. L'harmonie du vers et sa sonorité étaient à ce prix. Et il faut ajouter que, selon la métrique persane, la brève n'a même pas besoin, au moins à l'intérieur des hémistiches, d'être représentée par une voyelle. Grâce à la scansion spéciale des ultra-longues, le nombre des syllabes qui forment le vers épique persan est variable en une certaine mesure. L'iżāfat métrique ne figure guère à la suite de la consonne quiescente que précède un élément de quantité longue que pour les besoins de l'enseignement (cf. Blochmann, *The Prosody of the Persians*, p. 16-17) : il n'y a pas là de voyelle, et chaque hémistiche du mutaqārib peut compter de huit à onze syllabes. S'il ne se trouve ramené à huit que dans un nombre relativement petit d'exemples, il en compte le plus souvent neuf ou dix; ce ne sont pas les hémistiches de onze syllabes qui sont en majorité[2].

(1) Elle s'explique encore bien moins si l'on suppose que les pieds arabes n'ont subi aucun changement accentuel.

(2) On a ainsi (éd. Vullers) :

avec 8 syllabes : *nabū-d i-|č far-zan-|d mar Sā-|m rā* (v. 133 a);
avec 9 syllabes : *dilaš bū-|d jūyā | dilārā-|m rū* (v. 133 b);
avec 10 syllabes : *kunūn pur | šigiftī | yakī dā-|stān* (v. 131 a);
avec 11 syllabes : *nigārī | bu-d andar | šabastān | i ūy* (v. 134 a).

Seule, la quantité reste fixe, car la durée des articulations consonantiques entre en ligne de compte dans ce cas comme dans celui des longues par position. On sait, en effet, que si la longueur propre des consonnes reste en général inappréciable à l'audition dans les langues indo-européennes, c'est que l'on n'en perçoit avec netteté que la fin, l'explosion dont le bruit est fort (cf. Rosapelly, *M. S. L.*, X, 347 et suiv.). Mais leur durée devient sensible, sitôt que les deux termes en sont distinctement saisissables et que l'on entend non seulement l'explosion finale, mais encore l'implosion du début. C'est ce qui se produit dans les consonnes longues appelées d'ordinaire doubles, et, dans une moindre mesure, dans les groupes de consonnes. L'implosion initiale y est comme renforcée, elle devient sensible et avec elle l'intervalle qui la sépare de l'explosion finale, qu'il s'agisse d'une consonne longue, ou qu'il s'agisse de deux consonnes jointes (cf. Rosapelly, *loc. cit.* et R. Gauthiot, *La Parole*, année 1900, p. 438 et suiv.). Ainsi dans le groupe *st* du mot *dāstān* le resserrement implosif de *s* se marque avec assez de force pour que la durée du groupe devienne perceptible et l'on scande *dā-s-tān* — ⏑ —; de même pour *Sām rā* qui vaut *Sā-m-rā* soit — ⏑ —, tandis que *Sām* suivi d'un repos ou d'un élément vocalique ne compte que pour une longue.

Avec le principe quantitatif, c'est celui de la répartition de l'intensité selon la durée des syllabes qui triomphe, puisque l'une est corrélative de l'autre en persan. Les particularités que M. Nöldeke signale dans la rime (*Grundr. d. iran. Phil.* II, p. 188) et qui lui font supposer que l'ictus frappait autant ou presque autant la dernière syllabe du pied فَعُولُنْ que la seconde, s'expliquent d'elles-mêmes : des rimes telles que *Sām rā : (dilār)ām rā*, et autres pareilles sont correctes et frappent suffisamment l'oreille simplement parce qu'elles sont constituées par des longues. D'autre part la monotonie apparente du vers épique persan s'évanouit. On a déjà vu que les quantités brèves pouvaient être représentées par des éléments très divers : les uns consonantiques, tantôt sourds et tantôt sonores, les autres vocaliques et pouvant porter à l'occasion, soit un accent secondaire, soit l'accent de mot; ainsi la négation نَ et les finales vocaliques brèves comme ـَه. D'autre part si l'on tient compte des différences d'intensité entre les différentes longues (cf. Salemann und Shukovski, *Pers. Gr.*, p. 20 et suiv.), on reconnaît immédiatement qu'elles aussi offrent les combinaisons rythmiques les plus variées. En effet, les deux syllabes longues contiguës qui se retrouvent dans chacun des trois premiers pieds des hémistiches peuvent être d'intensité très diverse; non seulement l'une peut être une longue

par position et l'autre une longue par nature, mais encore chacune peut être frappée soit d'un accent principal, soit d'un accent secondaire, selon la place qu'elle occupe dans le mot auquel elle appartient. En sorte que l'on pourrait figurer quelques-unes de leurs multiples valeurs de la façon suivante : ×́ ×, × ×́, –́ –, – –́, ×́ –, × –́, par exemple[1].

L'intérêt que présente une forme métrique aussi originale, aussi différente de la plupart de celles des autres langues indo-européennes modernes est visible. En effet, elle atteste à la fois l'existence de relations curieuses et très anciennes entre la quantité et l'intensité, et la valeur prosodique d'éléments consonantiques généralement moins utilisés en métrique.

Rob. Gauthiot.

[1] × désigne ici la longue par position; –, la longue par nature; ′, la syllabe la plus intense relativement.

LAT. *APRĪLIS.*

Que l'année romaine ait eu à l'origine dix mois seulement ou douze, une chose paraît certaine, c'est qu'elle commençait très anciennement au 1er mars. Suivant Jhering (*Les Indo-Européens avant l'histoire*, trad. franç.[1]), cette date était également le point de départ de l'année indo-européenne. Il ne faut donc plus parler de la vieille étymologie, du reste assez invraisemblable à tous égards, de *aprīlis* par *aperīre*, que signale encore M. Walde dans son récent *Lateinisches Etymologisches Wörterbuch*, s. v. — Le même auteur cite aussi l'étymologie d'après laquelle *aprīlis* serait un dérivé de *aper* « sanglier ». On songe sans doute aux noms de mois tels que Ἐλαφηϐολιών ou *Elembiu* du calendrier (gaulois) de Coligny (voir sur ce point J. Vendryes, *Année linguistique*, I, 1901-1902, p. 62 et 63). Mais ce sont précisément ces comparaisons qui infirment l'explication arbitraire de *aprīlis* par *aper* : Ἐλαφηϐολιών en effet n'est pas le mois des biches, mais celui de la déesse qui frappe les biches (Artémis ἐλαφηϐόλος), et de même, *Elembiu* est sans doute un dérivé d'un mot de sens analogue : *elen-*, cf. gr. ἔλαφος, ἐλλός < *ἐλν-ός, lit. *élnis*, v. sl. *jelenĭ*, irl. *elit*, + rac. *bī-*, cf. v. sl. *bi-ti* « frapper ». — Au contraire, *aprīlis* ne saurait signifier que : (le mois) des sangliers. On écartera donc cette étymologie parce que le sens obtenu n'est pas satisfaisant. C'est pour la même raison que l'on ne peut guère songer non plus, comme on l'a fait, à *aprī-cus* « exposé au soleil, à l'abri du vent ».

Voici un nouvel essai d'interprétation du mot en question. Si l'on examine les noms des mois de l'année romaine en remontant de décembre à mars :

december, *nouember*, *octōber*, *september*;

sextīlis (remplacé à l'époque impériale par *augustus*);

quīntīlis (remplacé de même par *iūlius*);

**quartīlis* qui a sans doute été mis en oubli de la même manière par *iūnius* dès le commencement de l'ère républicaine, car *Iūnius* est également un nom d'homme[2], on aboutit à cette

[1] O. de Meulenaere, Gand, 1895, voir les livres III et IV.

[2] *Māius* peut appartenir à un système plus ancien, car il a peut-être son équivalent dans l'osque *Maesis*, et *Mārtius* est évidemment dérivé du nom du dieu Mars, voir Jhering, *loc. cit.*

constatation que sur neuf mois (avril étant à part), six, et peut-être même sept, sont dérivés de noms de nombre soit cardinaux soit ordinaux. La seconde série : *december* ..... *september* est encore complète; la première est fortement mutilée, et nous n'en connaissons plus que *sextīlis* et *quīntīlis*, puisque **quartīlis* n'est qu'une hypothèse. Mais comme ces deux mots sont évidemment dérivés des ordinaux *quīntus* et *sextus* au moyen du suffixe latin *-īlis*, il semble que l'on est autorisé à voir dans *apr-īlis*, qui a incontestablement le même suffixe, un mot également dérivé d'un ordinal signifiant « second ». On supposera donc que le latin préhistorique a connu un thème **ap(o)ro-* signifiant « le dernier de deux », soit « second ».

La comparaison des autres langues indo-européennes vient confirmer cette supposition. D'une façon générale ces langues ont pour exprimer les concepts analogues un grand nombre de formes comparatives dérivées surtout de thèmes pronominaux et de divers préverbes (lit. *añtras*, v. sl. *vŭtorŭ*, got. *anþar*, lat. *alter*, gr. *δεύτερος* rattaché à *δεύομαι*, skr. *úparaḥ*, *úpamaḥ* de *úpa*, etc.). Parmi celles qui sont tirées de préverbes, la plus intéressante pour le mot qui nous occupe, est celle qui repose sur le préverbe i.-e. **ápo*; skr. *ápa*, zd *apa*, gr. *ἀπό*, *ἄπο*, got. *af*. v. h.-a. *aba*, *abe*, lat. *ap-* et *ab* (devant les consonnes sonores). Ces formes sont : skr. *áparaḥ* qui, à côté du superlatif *ápamaḥ*, a pris entre autres sens celui de « autre, second », le zd *aparō*[1] qui a ordinairement ce sens et le v. perse *apara-* (aussi *apatara-*), cf. gr. *ἀπωτέρω*.

De plus, dans un des groupes les plus voisins de l'italique, en germanique, le thème **aporo-* existe encore. Il est vrai qu'il y fonctionne comme préposition ou comme adverbe (got. prép. *afar*, cf. all. *aber* qui suppose une autre place du ton) et qu'il en est de même des dérivés en *-t^e/_o ro-* : *aftra* et *aftarō*, adverbes dès le gotique. Ceci s'explique sans doute par la considération que les anciens thèmes superlatifs en *-(t)uma* ont tous pris le sens des comparatifs correspondants, de sorte que *aftuma*, p. ex., signifie en gotique « der letztere » comme *inn-uma* « der innere », ce qui rendait inutile la présence d'un **afara-* ou **aftara-* adjectif (voir B. Delbrück, *Grundriss*, III, *Erster Theil*, p. 429). Il est donc sûr que le germanique commun a connu **afara-* (skr. *ápara-*) et **aft(a)ra-*, cf. v. perse *apatara-*, également comme adjectifs au sens de « der hintere » soit « celui de deux qui vient en second lieu ». Le remplacement progressif de *-^e/_o ro-*, *-ro-* par *-t^e/_o ro-*, *-tro-* au comparatif est bien connu (le lat. a encore *sup-er* en face de *in-ter*, *sub-ter* et *sum-mus* en face de *in-timus*) et il n'y a pas lieu d'insister. Mais puisque **afara-* et même **aft(a)ra-* qui

(1) Bartholomae, *Altiranisches Wörterbuch*, p. 75-76.

semble un peu plus jeune, ne se sont conservés en germanique que dans des adverbes, refuge ordinaire des formes vieillies, il n'y a pas lieu de s'étonner que **aporo-* « second » n'ait laissé de trace en latin que dans le nom d'un des mois.

**apor-ilis* = *aprīlis* est un cas normal d'absorption vocalique à l'intérieur d'un mot long[1].

A. Cuny.

GUTTURALES

ISSUES DE SEMI-OCCLUSIVES PAR DISSIMILATION.

L'arménien ջաղացք *ǰałaçkh* « moulin » conserve sa semi-occlusive initiale dans tous les dialectes arméniens modernes : Tiflis *ǰaγaç*, Xarput *ǰałarǰ*, etc.; mais à Aslanpek, on a քաղաշք *khaγaškh*, avec l'occlusive aspirée *kh* qui remplace la semi-occlusive sourde aspirée չ *č* attendue dans ce dialecte en regard de la sourde *ǰ* de l'ancien arménien. C'est un nouvel exemple des dissimilations établies par M. A. Meillet, dans ces *Mémoires*, XIII, 243-245.

De même, dans le dialecte de Van, à côté de *čörökhʸəšpäth*, *čöröšpäth*, on trouve *khʸorökhʸəšpät*, *khʸöröšpäth* où s'est produite la même dissimilation.

Il n'est sans doute pas inutile de signaler ici ces faits que j'ai déjà exposés dans la revue arménienne *Hantes*, 1905, p. 254, et 1906, p. 129.

H. Adjarian.

[1] Voir J. Vendryes, *Intensité initiale en latin*, § 269.

LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION, ÉDITEUR
5, Quai Malaquais.

Vies des poètes françois de Guillaume Colletet. Restitution de 212 vies de poètes des XIIIe, XIVe, XVe, XVIe et XVIIe siecles, d'après un manuscrit unique conservé à la Bibliothèque nationale et diverses versions relevees sur les originaux de l'ancienne Bibliothèque du Louvre.

Publiées intégralement, annotées et mises au point selon les ressources de la critique contemporaine, précédées d'une étude sur Guillaume Colletet et ses ouvrages, et suivies : 1° d'une bibliographie relative à chaque poète; 2° de tables alphabétiques méthodiques et chronologiques, et 3° d'une carte de la France poétique du XIVe au XVIIe siècle, par Ad. van BEVER.

L'ouvrage, tiré sur papier alfa, à 350 exemplaires numérotes, formera 5 volumes grand in-8 et sera mis en vente au prix de **15** francs le volume (pour les souscripteurs seuls).

A dater du 1er janvier 1907, le prix des volumes sera porté à. . . . . **100** fr.

Maurice Scève et la Renaissance lyonnaise, étude d'histoire littéraire, per A. BAUR. In-8. — Prix. . . . . **5** fr.

L'autre monde, mythes et légendes. Le Purgatoire de Saint-Patrice, par Philippe DE FÉLICE. — In-8. . . . . **5** fr.

Les voyelles toniques du vieux français (langue littéraire : Normandie et Ile de France), par Hermann SUCHIER, traduit de l'allemand par GUERLIN DE GUER, lauréat de l'Institut, docteur ès lettres, suivi d'un index des textes cites et d'un lexique de tous les mots étudiés. In-12, 200 pages. — Prix. . . . . **3** fr. **50**

L'opuscule que nous présentons au public jouit dans tous les séminaires allemands de philologie romane d'une légitime popularité. L'auteur, M. Hermann Suchier, professeur de l'Université de Halle, est justement apprécié en Allemagne pour sa remarquable *Histoire de la littérature française au Moyen âge* et ses multiples éditions de textes. Cette traduction de sa phonétique, revue spécialement, est appelée à devenir un vade-mecum obligé pour tous les étudiants de nos facultés et de nos grandes écoles, pour les élèves de nos rhétoriques supérieures, pour MM. les professeurs des différents ordres d'enseignement, pour tous ceux qui aspirent, par une connaissance précise de notre vieille langue, à goûter dans le texte les productions littéraires des siècles classiques du moyen âge. Les renseignements bibliographiques et lexicologiques qui y abondent seront d'un grand secours pour les travailleurs.

Histoire poétique de Charlemagne, par G. PARIS. Reproduction de l'edition de 1865, augmentée de notes nouvelles par l'auteur et par M. Paul MEYER, et d'une table alphabetique des matières. In-8. — Prix. **20** fr.

Nouveaux essais de philologie française, par Antoine THOMAS, professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut. Petit in-8. — Prix. . . . . **8** fr.

Table des noms propres de toute nature compris dans les chansons de gestes imprimées, par E. LANGLOIS. Fort vol. in-8. *(Couronné par l'Institut).* — Prix. . . . . **25** fr.

Les Français italianisants au XVIe siècle, par Émile PICOT, membre de l'Institut. Tome Ier. Fort vol. in-8 de XI-381 pages. . . . . **7** fr. **50**

Extrait de l'avant-propos : « A première vue, on peut considérer les ouvrages écrits en italien par des Français comme de simples curiosites meritant à peine une place dans l'histoire littéraire. On sera pourtant frappé de quelques-uns des noms qui se presenteront sous notre plume, quand ce ne serait que de ceux de Claude de Seyssel, de Marguerite d'Angoulême, de Rabelais, de Du Bellay, de Montaigne. D'une façon générale, les notes que nous avons recueillies sur les Français qui se sont essayés dans la langue de Petrarque nous paraissent propres à montrer quelle influence a exercée sur nos compatriotes l'education italienne. Elles nous font connaître un certain nombre d'hommes, appartenant aux differentes classes de la Société, qui avaient eu l'occasion de franchir les monts et d'etudier dans les universites de Pavie, de Bologne et surtout de Padoue. On y verra que beaucoup de nos jeunes gens ne se bornaient pas à suivre les cours des jurisconsultes ou des medecins, ne se contentaient pas de discuter en latin scolastique, mais s'initiaient intimement à la vie du pays qui leur donnait l'hospitalite, s'éprenaient de ses femmes aux yeux noirs et de son ciel bleu, voulaient chanter leurs amours dans sa langue ». — Notices du tome Ier : Claude de Seyssel. — Frère Loys du Bois. — Jean François du Soleil. — Marguerite d'Angoulême. — Mellin de Saint-Gelais. — Amomo et Jean de Maumont. — Nicolas Raince. — François Rabelais. — François de Tournon. — Jean de Vauzelles. — Jean de Tournes. — Guillaume Roville. — Jérôme Maurand. — Lancelot de Carle. — Jean de Monluc. — François de Vernassal. — Nicolas le Breton. — Joachim du Bellay. — Jean Pierre de Mesmes. — Guillaume Postel. — François Perrot.

Les Essais de Michel de Montaigne publiés d'après l'exemplaire de Bordeaux, avec les variantes manuscrites et les leçons des plus anciennes impressions, des notes, des notices et un lexique, par Fortunat STROWSKI, professeur à l'Université de Bordeaux, sous les auspices de la Commission de publication des Archives municipales : 4 volumes.

Tome Ier, 1 vol. in-4, XXIV-475 pages sur papier à bras, avec une héliogravure et deux phototypies hors texte. L'exemplaire numeroté. . . . . **25** fr.

ROMANIA

Recueil trimestriel consacré à l'étude des langues et des littératures romanes

fondé en 1872 par MM. P. MEYER et G. PARIS.

Publié par P. MEYER et A. THOMAS, membres de l'Institut.

Paris : **20** fr. — Départements et Union postale : **22** fr.

REVUE CELTIQUE

Fondée par H. GAIDOZ,

Publiée sous la direction de M. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE, membre de l'Institut, avec le concours de MM. J. LOTH, doyen de la Faculté des Lettres de Rennes, E. ERNAULT, professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers, et G. DOTTIN, professeur à l'Université de Rennes.

Paris : **20** fr. — Départements et Union postale : **22** fr.

REVUE DE PHILOLOGIE FRANÇAISE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL TRIMESTRIEL

Publié par L. CLÉDAT, Doyen de la Faculté des Lettres de Lyon.

Paris : **15** fr. — Départements et Union postale : **16** fr.

LE MOYEN AGE

REVUE D'HISTOIRE ET DE PHILOLOGIE PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

Direction, MM. A. MARIGNAN, M. PROU et M. WILMOTTE.

Paris : **15** fr. — Départements et Union postale : **17** fr.

REVUE DES BIBLIOTHÈQUES

Recueil mensuel dirigé par MM. E. CHATELAIN et L. DOREZ.

Paris : **15** fr. — Départements et Union postale : **17** fr.

RECUEIL DE TRAVAUX RELATIFS A LA PHILOLOGIE

Et à l'Archéologie égyptiennes et assyriennes

Pour servir de bulletin à la Mission française du Caire, sous la direction de G. MASPERO.

Prix d'abonnement au volume complet : Paris, **30** fr. Départements et Union postale : **32** fr.

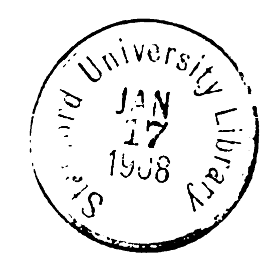
GRATIS SUR DEMANDE

CATALOGUE DES PUBLICATIONS ET DES LIVRES DE FONDS

de la librairie HONORÉ CHAMPION, éditeur

(fonds Vieweg-Bouillon réunis), 1839-1906. In-8, 140 p. à 2 colonnes.

Chartres. — Imprimerie DURAND, rue Fulbert.



MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME QUATORZIÈME

QUATRIÈME FASCICULE



PARIS (6e)

LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

5, QUAI MALAQUAIS

1907

TABLE DES MATIÈRES

DU QUATRIÈME FASCICULE

LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION, ÉDITEUR

5, Quai Malaquais.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

(*Sciences Historiques et Philologiques.*)

Récents Fascicules parus :

130. Textes religieux assyriens et babyloniens, par Fr. Martin.. . . . . **6 fr.** »
131. Le royaume de Provence sous les Carolingiens (855-933 ?) par R. Poupardin.. . **15 fr.** »
132. Notices bibliographiques sur les archives des églises et monastères de l'époque carolingienne, par A. Giry. . . . . **3 fr. 50**
133. Hermiae Alexandrini in Platonis Phaedrum scholia ad cod. par. 1810 denuo collati, edidit et apparatu critico ornavit P. Couvreur. . . . . **12 fr.** »
134. Les marchands de l'eau. Hanse parisienne et compagnie française, par A. Picarda. **3 fr.** »
135. La diplomatie carolingienne du traité de Verdun à la mort de Charles le Chauve (843-877), par J. Calmette. . . . . **7 fr.** »
136. Le parler populaire dans la commune de Thaon (Calvados). Phonétique, morphologie, syntaxe, folklore, suivi d'un lexique de tous les mots étudiés, par C. Guerlin de Guer. . **16 fr.** »
137. Te'ezâza Sanbat (le commandement du Sabbat), publié et traduit par J. Halévy. **13 fr. 50**
138. Études sur l'histoire de Milet et du Didymeion, par B. Haussoullier.. . . . . **13 fr.** »
139. Études sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux slave, par A. Meillet.
    Ire partie. . . . . **7 fr.** »
    IIe partie. . . . . **12 fr. 50**
140. Études sur les sources principales des Mémorables de Xénophon, par A Chavanon. **5 fr.** »
141. Histoire de saint Azazaïl. Texte syriaque, introd. et trad. franç., précédée des actes grecs de saint Pancrace, par F. Macler, avec 2 pl. . . . . **5 fr.** »
142. La conquête romaine de la Dacie, par Mme V. Vaschide, avec une carte. . . . **7 fr.** »
143. Le cautionnement dans l'ancien droit grec. par T-W. Beasley. . . . . . . **3 fr. 50**
144. Le Nil à l'époque pharaonique, par C. Palanque. . . . . **6 fr. 50**
145. Les officiers royaux des bailliages et sénéchaussées et les institutions monarchiques locales, en France, à la fin du moyen âge, par G. Dupont-Ferrier. Avec deux cartes. . . **30 fr.** »
146. Le parler de Buividze, par R. Gauthiot. . . . . **5 fr.** »
147. Études sur le règne de Hugues Capet et la fin du xe siècle, par F. Lot, avec une planche. **20 fr.** »
148. Introduction topographique à l'histoire de Bâgdâdh d'Abou Bakr Ahmad. Texte arabe et trad. franç. par G. Salmon. . . . . **12 fr.** »
149. La vida de Santo Domingo de Silos, par G. de Berceo, publié par John D. Fitz-Gérald, avec 2 pl.. . . . . **8 fr.** »
150. La province romaine proconsulaire d'Asie depuis ses origines jusqu'à la fin du Haut-Empire, par V. Chapot, avec une carte. . . . . **15 fr.** »
151. Vie d'Al-Hadjdjadj ibn Yousof, par J. Périer. . . . . **13 fr.** »
152. Origine des Ossalois, par J. Passy, avec 6 cartes. . . . . **10 fr.** »
153. Bibliothèque du marquis de Santillane, par Mario Schiff. . . . . **15 fr.** »
154. Les assemblées du clergé de France : origines, organisation, développement, par L. Serbat. **12 fr.** »
155. **Les Origines chrétiennes dans la province romaine de Dalmatie**, par Jacques Zeiller, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse), 1906, in-8 et cartes.. . **6 fr.** »
156. **Les Lombards dans les Deux-Bourgognes**, par Léon Gauthier, archiviste aux Archives Nationales, 1906, in-8 et fac-simile.. . . . . **12 fr.** »
157. **Habitations gauloises et villas latines dans la cité des Médiomatrices**, par Albert Grenier, *agrégé des lettres*, 1906, in-8, avec plans. . . . . **6 fr.** »
158. **Place du pronom personnel sujet en latin**, par Marouzeau, *agrégé des lettres*. In-8. **2 fr. 50**

LES PRÉVERBES

DANS

LE ÇATAPATHABRĀHMAṆA.

L'objet de ce travail est d'étudier les particularités qui ont trait aux préverbes dans le livre Ier du *Çatapathabrāhmaṇa* et, avant tout, leur degré d'union plus ou moins étroite avec les formes verbales. Il est bien connu en effet, d'après les exposés de MM. B. Delbrück (*Altindische Syntax*[1], Halle, 1888, et *Vergleichende Syntax*, I[2] = *Grundriss* de Brugmann, III, 1), A. Meillet (dans son *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*[3]), H. d'Arbois de Jubainville (*Mém. Soc. Ling.*, tome VII, p. 227 et suiv. et *Éléments de la grammaire celtique*, p. 167 et suiv.), et K. Brugmann (dans la *Kurze vgl. Gr.*[4] = en traduction française : *Abrégé de gr. comparée*), que dans la langue indo-européenne commune les mots qui se sont plus tard soudés à des formes verbales ou unis à des formes casuelles n'étaient d'abord que de simples adverbes, indépendants des formes flexionnelles qu'ils accompagnaient, soit occasionnellement, soit habituellement.

Des traces de cet état subsistent dans presque toutes les anciennes langues indo-européennes de sorte que l'indépendance originelle de ces mots n'est mise en doute par personne. La théorie générale est fixée, et il n'y a qu'à en poursuivre les applications particulières dans les langues attestées à date suffisamment ancienne pour que l'on puisse y étudier l'évolution du procès qui a amené la fusion complète des préverbes avec les formes verbales ou leur transformation en véritables prépositions. C'est le cas du groupe hellénique, et c'est aussi celui du groupe indo-iranien, car il y a des raisons de croire que l'état indo-iranien commun était encore sensiblement le même que celui de la dernière période de l'indo-européen.

L'état d'indépendance absolue et constante du préverbe à

(1) P. 20, 21, 44, 55, 71, 432 et 599 (*Nachträge*).
(2) P. 643 et suiv.
(3) P. 163, 322.
(4) P. 302, 457-458, 635 (éd. all.) = 319, 483-485, 671 (trad. fr.).

l'égard des formes verbales ne s'est maintenu nulle part sans changement. Toutes les langues indo-européennes ont plus ou moins tôt, plus ou moins complètement, soudé le préverbe au verbe qu'il accompagnait autrefois librement. Le grec homérique présente encore très souvent les préverbes séparés, mais après Hérodote, les derniers vestiges de ce qu'on appelle improprement la « tmèse » ont complètement disparu. C'est le cas pour le latin presque dès les plus anciens monuments; le celtique, le germanique, le lituanien ont encore de nombreuses traces de la syntaxe indo-européenne, mais, dès le IXe siècle de notre ère, les préverbes apparaissent en slave définitivement unis aux formes verbales et l'on ne peut que constater cet aboutissement. Au contraire, en grec et en sanskrit la différence chronologique assez considérable qu'il y a entre les premiers monuments de la langue et ceux de la période classique permet d'étudier le développement du procès. C'est un nouvel exemple de l'évolution parallèle, quoique indépendante, des dialectes indo-européens.

Il a été dit qu'il ne faut pas reporter le commencement de cette évolution même à la fin de la période indo-européenne. Mais il est permis de se rendre compte de la raison qui a partout amené un résultat identique.

C'est sans doute l'existence de nombreux composés de préverbes et de noms verbaux (type *ἀπόσ7ασις*) qui a amené peu à peu aussi la fusion des formes verbales avec le préverbe qui leur ajoutait son sens. Le fait qu'à côté de *úpa sthā-*, (*tiṣṭhati*), etc., il y avait *úpa-sthātar-* et bien d'autres composés possibles, devait rapprocher petit à petit plus étroitement *úpa* et *tiṣṭhati* jusqu'au moment où ils ne firent plus qu'un mot. Cette évolution était favorisée par l'existence de composés nominaux qui insensiblement ont été rattachés au système verbal (type du verbal en *-tá-* : *upasthita-*, type des infinitifs en *-tum*, *upasthātum*, etc.), et enfin, pour mieux ménager la transition, il y avait les vrais participes, formes nominales bâties, non plus sur la racine comme *sthita-* ou *sthātum*, mais sur le thème verbal, comme *tiṣṭhant-* sur le thème du présent *tiṣṭha-*, *sthāsyant-* sur celui du futur *sthāsya-*, etc. Du jour où toutes ces formes d'origine nominale furent bien entrées dans le système verbal et où elles eurent emprunté leur fusion habituelle aux composés purement nominaux, du jour où l'on commença à dire régulièrement *upatiṣṭhant-*, *upasthātum*, on fut naturellement conduit à éviter *úpa... tiṣṭhati* et surtout *tiṣṭhati úpa*. Mais pendant longtemps l'indépendance du préverbe subsista et put même maintenir ou faire renaître des formes de phrases telles que *á yajñám tánvantaḥ* ou *á ca gántum*, sans pouvoir jamais dissocier les éléments des vrais composés nominaux tels que *upakārah*, etc. Le modèle que ces derniers imposaient constam-

ment à la mémoire des sujets parlants finit par l'emporter sur les anciennes phrases dans lesquelles *úpa*, etc. étaient indépendants et enfin les préverbes se trouvèrent définitivement soudés aux formes verbales. — Il faut ajouter le fait qu'en proposition principale le préverbe était tonique et le verbe atone, alors que c'était juste le contraire en subordonnée, c'est-à-dire que, dans les phrases où le préverbe précédait immédiatement le verbe, les deux formaient un groupe de mots étroitement unis pour la prononciation comme ils l'étaient pour le sens.

ÉTAT INDO-IRANIEN.

Si l'on compare la syntaxe des préverbes en zend et dans le Rig-Véda, on constate qu'elle est encore à peu près la même qu'en indo-européen, c'est-à-dire que le préverbe est encore complètement libre par rapport à la forme verbale. Il suffira sans doute ici de citer pour les gāthās de l'Avesta : Y. XLVII, 3, *hyaṭ həm vohū mazdā* [*həmə*] *fraštā manaṅhā*, c'est-à-dire : « Quand, ô Mazda, il a discuté avec Vohu-Manah ». Le vers (4 + 7) pour être régulier, exige la suppression du second *həm* qui, M. Ch. Bartholomae le fait observer dans son *Altiranisches Wörterbuch*, a été constamment ajouté par les copistes postérieurs. Voici un autre exemple plus significatif encore puisqu'il concerne un participe et que le préverbe y est postposé; c'est : Y. XXX, 2, *baodantō paitī*.

On admettra donc qu'à l'époque indo-iranienne il y avait déjà, comme c'était peut-être le cas même pour l'indo-européen, des unions habituelles de mots dont l'un était un préverbe et l'autre une forme verbale, mais qu'alors ces mots étaient encore complètement indépendants l'un de l'autre. Naturellement il est impossible de rien dire sur le ton de ces mots ou de ces groupes puisqu'on n'est nullement renseigné sur l'accentuation de l'avestique.

Pour le vieux-perse, la fusion du préverbe et de la forme verbale s'est accomplie beaucoup plus vite qu'en avestique ou qu'en sanskrit. Voici ce qu'en dit M. Delbrück (*Grundriss*, III, 1, p. 647) : « Dort habe ich das Präverbium *stets* unmittelbar vor dem Verbum gefunden; ja selbst enklitische Wörter treten nicht wie in den anderen sonst auf gleicher Alterstufe stehenden Sprachen zwischen Präverbium und Verbum, vgl. *parikarāhadiš* « du wirst sie « erhalten », *visanāhadiš* « du wirst sie zerstören », Spiegel[2] § 64. Entsprechend ist das Verhalten der Präpositionen gegenüber ihrem Kasus. Sie stehen im Altpersischen fast durchaus vor dem Kasus. Das Altpersische ist also, was den Gebrauch der Präverbien und Präpositionen betrifft, schon auf demselben Standpunkte angelangt, wie ihn etwa das Lateinische einnimmt. »

Ceci n'empêche pas qu'à l'époque indo-iranienne, les pré-

verbes aient encore été complètement indépendants, comme ils l'étaient sans doute aussi à l'époque italo-celtique. Car, si le vieux-perse présente à notre point de vue le même état que le latin, l'avestique de son côté présente un état plus archaïque que le vieil-irlandais.

Peut-être à l'époque iranienne commune y avait-il déjà des constructions (phrases subordonnées) où la jonction du préverbe et du verbe était chose faite, mais l'important pour nous est de retenir qu'aucune de ces constructions ne se rencontrait encore en indo-iranien commun.

SANSKRIT.

C'est donc dans le développement propre du sanskrit qu'apparaît la composition verbale avec des préverbes. Il faudra distinguer ici, non seulement entre sanskrit classique et sanskrit védique, mais encore à l'intérieur du védique, entre la langue des *saṃhitā* poétiques et la langue de la prose même védique, celle des *sūtra* et des *brāhmaṇa*. Pour ce qui est de la première, c'est le Rig-Véda qui en est le principal représentant et qui peut être considéré comme le type du védique le plus ancien. Toutefois, pour ne rien préjuger sur la question de la priorité des ouvrages poétiques ou des ouvrages en prose, on nommera la langue des premiers : *védique des saṃhitā*, et l'autre simplement : *védique de la prose*.

Quelle que soit l'opinion que l'on ait sur la date des *saṃhitā poétiques*, il est impossible de nier qu'elles ont conservé un certain nombre d'archaïsmes inconnus aux ouvrages en prose, et nulle part plus que dans le chapitre des préverbes ne s'affirment les tendances archaïsantes ou les archaïsmes réels des collections poétiques.

ÉTAT DU VÉDIQUE DES *SAṂHITĀ POÉTIQUES* AU POINT DE VUE DES PRÉVERBES (TYPE RIG-VÉDA).

Voir B. Delbrück *Grdr.* III, 1 p. 647 et suiv. et aussi *SF*, 5, 36 et suiv.

Règle du ton. — Pour le védique en général, la règle du *ton* est la suivante : En phrase principale, le verbe n'a pas le ton, excepté quand il se trouve au commencement de la phrase; au contraire, le verbe de la subordonnée est tonique.

Règle de la place. — Le préverbe reste séparé du verbe atone (en principale), et lui-même est tonique; au contraire il s'appuie en tant que proclitique sur le verbe tonique (en subordonnée).

Cependant il arrive même en subordonnée que le préverbe soit traité comme en principale.

M. Delbrück ajoute : «Régulièrement donc on dit : *prá gacchati* mais *yáḥ pragácchati.*» Cela est vrai pour la prose védique, mais ne semble pas l'être pour la poésie où les préverbes jouissent encore d'une bien plus grande liberté.

«Dans le Véda, comme chez Homère, il arrive ordinairement que le préverbe précède immédiatement le verbe; mais pour le Véda, il demeure séparé dans nos transcriptions et dans le *pada-pāṭha*, (donc encore à ce moment il y a conscience du fait;) p. ex. : *R. V.* 1, 48, 5 : *út pātayati pakṣíṇaḥ* «il fait s'envoler les oiseaux» et 1, 39, 5 :

prá vepayanti párvatān ví viñcanti vánaspátīn | pró ārata maruto durmádā iva | devāsaḥ sarváyā viçá.

Mais, très fréquemment, un ou plusieurs mots viennent se placer entre le préverbe et le verbe, par ex. : *R. V.* 1, 15, 1 : *á tvā viçantu;* 1, 10, 7, *gávām ápa vrajám vṛdhi.*

Ordinairement dans ce cas, le préverbe occupe la première place dans la phrase, par ex. : *R. V.* 1, 33, 13, : *sáṃ vájreṇāsṛjad vṛtrám índraḥ, prá svām matím atirac chāçadānaḥ* «avec la foudre, Indra a tué Vṛtra; plein de gloire, il a exécuté sa propre volonté.» 1, 33, 12 : *ví çṛṅgíṇam abhinac chúṣṇam índraḥ* «Indra a taillé en pièces Çuṣṇa le cornu»; 1, 33, 14 : *úc chvaitreyó nṛṣā́hyāya tasthau* «Çvaitreya s'est levé pour la victoire des hommes»; 1, 32, 3 : *á sā́yakam maghávādatta vájram* «le généreux a saisi le foudre»; 1, 7, 3 : *ví góbhir ádrim airayat* «avec les vaches, il a fendu le rocher»; 1, 12, 5 : *práti ṣma ríṣato daha* «brûle les ennemis»; 1, 42, 2 : *ápa sma tám pathó jahi* «éloigne-le du chemin»; 1, 33, 10, *nír jyótiṣā támaso gā́ adhukṣat* «avec la lumière, il a trait les vaches hors de l'obscurité»; 1, 33, 7 : *prá sunvatáḥ stuvatáḥ çáṃsam āvaḥ* «tu as favorisé la prière de celui qui sacrifie, de celui qui loue»; 1, 26, 2 : *ní no hótā váreṇyaḥ sádā yaviṣṭha mánmabhiḥ* «assieds-toi en considération de nos prières (ici) en qualité de *hotar* digne d'hommage, ô très jeune»; 1, 10, 12 : *pári tvā girvaṇo gíra imā́ bhavantu* «puissent ces chants t'entourer de tous côtés, ô ami des chants!»

«On rencontre aussi la même séparation dans des phrases subordonnées, par ex. : *R. V.* 1, 48, 6 : *ví yā́ sṛjáti sámanam* «celle qui dissout l'assemblée»; 1, 48, 15 : *yád adyá bhānúnā ví dvā́rāv ṛṇávo diváḥ* «quand tu ouvriras aujourd'hui, avec la lumière, les portes du ciel»; 1, 48, 4 : *yé te prá yā́meṣu yuñjáte máno dānā́ya sūráyaḥ* «les généreux qui à ton arrivée préparent leur cœur à donner»; 1, 33, 9 : *pári yád indra ródasī ubhé ábubhojīr mahinā́ viçvátaḥ sīm* «quand toi, Indra, tu enlaçais les deux mondes avec ta grandeur, de toute part»; 1, 25, 1 : *yác cid dhí te víço yáthā prá deva varuṇa vratám minīmási dyávi-dyavi* «alors que, ô dieu

Varuṇa, en qualité d'hommes, nous transgressons chaque jour tes commandements»; 1, 8, 2 : *ní yéna muṣṭihatyáyā ní vṛtrā́ ruṇadhāmahai* «par lequel puissions-nous, d'un coup de poing, vaincre nos ennemis».

Enfin, chose importante, le préverbe peut même *suivre* le verbe, bien que cela n'arrive pas aussi fréquemment. Il conviendrait alors de l'appeler «postverbe», mais pour ne pas compliquer la terminologie, on conservera la désignation ordinaire.

Voici des exemples du Rig-Véda: 1, 46, 11 : *ádarçi ví srutír diváḥ* «le chemin du ciel a apparu»; 1, 8, 3 : *jáyema sám yudhí spṛdhaḥ*[1]; 1, 6, 5 : *ávinda usríyā ánu* «tu as retrouvé les vaches» et 1, 5, 3 : *gámad vā́jebhir ā́ sá naḥ* «qu'il vienne à nous avec du butin».

CAS DE DEUX PRÉVERBES.

«Quand deux préverbes sont unis à un verbe, leur place est également libre dans le *R. V.* Ils peuvent être placés l'un derrière l'autre (mais en tant que mots indépendants et ayant chacun leur ton propre) devant le verbe (*SF.* 5, 47 et suiv.); par ex.: *R. V.* 10, 103, 12 : *abhí préhi* «viens ici (en t'avançant)»; 10, 103, 6 : *índraṃ sakhāyo ánu sáṃ rabhadhvam* «saisissez Indra l'un après l'autre, ô amis»; 10, 85, 33 : *áthā́staṃ ví páretana* «allez chez vous chacun séparément».

«Ou bien il y a un mot ou plusieurs mots entre eux, par ex.: 10, 117, 4 : *ápāsmāt préyāt* «qu'il s'éloigne de lui»; 8, 81, 6 : *abhí savyéna prá mṛça* «saisis et apporte ici avec la main gauche»; 1, 55, 3 : *prá vīryèṇa devátā́ti cekite* «par l'héroïsme, il se distingue parmi les dieux».

«Ou bien encore, l'un seulement des préverbes peut être *derrière* le verbe, par ex. : 3, 23, 2 : *ágne ví paçya bṛhatā́bhí rāyā́* «regarde ici, ô Agni, avec une grande richesse»; 1, 2, 4 : *úpa práyobhir ā́ gatam* «venez ici avec des offrandes délicieuses».

On ne trouve, dans le *R.V.*, l'application de la règle postérieure qui veut que les préverbes soient unis au verbe que là où le second préverbe est *ā́*, ex.: 3, 35, 5 : *atyā́yāhi* (ici le verbe est enclitique, de sorte que le tout forme un complexe unique). D'après M. Delbrück, la raison de ce traitement spécial de *ā́*, c'est qu'il était devenu un préverbe «vide».

En ce qui concerne les *subordonnées*, il arrive dans le Rig-Véda que les deux préverbes se maintiennent indépendants, mais le cas le plus ordinaire est que, ou bien l'un reste indépendant et que l'autre, atone, se place devant le verbe tonique, par ex. : *R. V.* 5, 6, 2 : *sáṃ yám āyánti dhenávaḥ* «vers lequel les vaches se

[1] Cf. pour *prá*, *R. V.* 1, 38, 10 et pour *úpa*, *ibid.*, 1, 38, 5.

dirigent ensemble », ou bien que tous deux viennent occuper cette place avec ce ton, par ex. : 8, 12, 13 : *yáṃ víprā ukthávāhaso 'bhipramandúḥ* « lui que les chantres conducteurs de chants ont réjoui ».

CAS DE TROIS PRÉVERBES.

Enfin, une forme verbale peut être accompagnée de trois préverbes; dans ce cas, le dernier est ordinairement *á* ou *áva*. M. Delbrück a traité de ces constructions *S. F.*, 5, 435 et suiv., et cite par manière d'exemples uniquement des passages de prose (Ç B.). Mais précisément en cet endroit, il constate qu'il n'y a pas dans le Rig-Véda d'exemples sûrs de *trois* préverbes unis à un verbe. Il cite pour les parties poétiques de l'Atharva-Véda : *anusampráyāhi* 11, 1, 36, et *upasampárāṇayāt*; 18, 4, 50. Dans la prose en général, le fait est plus fréquent. La langue de l'Atharva-Véda porte d'autre part l'empreinte d'une date plus récente que celle du Rig-Véda.

PRÉVERBES ABSOLUS.

Un préverbe peut être employé *seul*, de sorte que le verbe qui pourrait l'accompagner ne soit pas exprimé. Outre *as* (cas de la phrase nominale), on peut ne pas exprimer des verbes tels que « aller, appeler, donner » et semblables, par ex.: *R. V.* 6, 22, 10 : *á saṃyátam indra naḥ svastíṃ çatrutúryāya bṛhatím ámṛdhrām* « (donne)-nous ici, ô Indra, un bonheur grand, continuel, sàns discontinuer, pour la victoire sur les ennemis »; 1, 10, 11 : *á tú na indra* « (viens) ici vers nous, ô Indra »; 5, 39, 4 : *índram úpa práçastaye* « (appelons) ici Indra à notre secours »; 9, 16, 1 : *prá te sotára oṇyò rásam mádāya ghṛ́ṣvaye* « les pressureurs (font couler) en avant ton suc dans la cuve pour la puissante ivresse »; 7, 9, 2 : *yó ví dúraḥ paṇī́nám* « celui qui (a ouvert) les portes des Paṇis »; 3, 1, 11 : *ápo agníṃ yaçásaḥ sáṃ hí purvī́ḥ* « car beaucoup d'eaux glorieuses (coulent) ensemble vers Agni ».

PRÉVERBE ET VERBUM INFINITUM.

Ces deux catégories de mots peuvent être séparés, bien que le cas se présente rarement, voir *S. F.*, 5, 49.

Exemples du Rig-Véda : *prá çmáçru dódhuvat* « secouant sa barbe »; *á ca párā ca pathíbhiç carantam* « celui qui s'approche et qui s'éloigne (de nous) sur les chemins »; *tánvanta á rájaḥ* « étendant l'espace sombre ».

Le traitement de deux préverbes dans ce cas est illustré par les citations suivantes : *abhy àcarantī́ḥ* « celles qui arrivent »; *pári*

góbhir ávṛtam «entouré de lait (= de vaches)» d'une part, et de l'autre, par : *viprayántaḥ* «ceux qui s'efforcent dans des directions opposées».

Ce n'est pas seulement avec des participes, mais aussi avec un infinitif que l'on constate ce phénomène, par ex. : *R. V.* 4, 20, 10 : *prá dāçúṣe dā́tave* «pour donner au pieux»; 8, 67, 12 : *ví prasártave* «pour s'étendre au loin et au large.»

On voit qu'à part le cas de *ā́* et de *áva* et celui de trois préverbes accompagnant un seul verbe, l'exposé de M. Delbrück montre que dans les parties poétiques du Véda et particulièrement dans le Rig-Véda dont la langue peut être à bon droit regardée comme ayant un caractère très ancien, les préverbes sont encore absolument indépendants de la forme verbale et même de la forme nominale pour peu qu'elle soit déjà rattachée au système du verbe.

On peut regretter seulement que M. Delbrück ait mêlé à cette exposition la description des faits propres à la prose védique et qu'il n'ait pas, pour le Rig-Véda, essayé de donner une idée de la fréquence des phénomènes, soit ancien (séparation du préverbe), soit récent (union au moins au point de vue du ton) du préverbe avec le verbe[1].

C'est ce qu'on fera ici pour deux hymnes du Rig-Véda pris au hasard, tout en ayant soin de ne pas choisir dans le *maṇḍala X*, qui est généralement regardé comme étant la partie la plus récente de la collection; soit donc I, 157 (hymne aux Açvins) et VII, 68, (même sujet); voici le traitement du préverbe dans ces morceaux.

Dans *R. V.* 1, 157, sur sept exemples de préverbes unis à des verbes, il y en a quatre où le préverbe est immédiatement devant le verbe. Ce sont : 1 *a*: *úd eti* «il se lève»; 1 *d*: *prā́savīd* = *prá asavīd*; 3 *d*: *ā́ vakṣad*; et 6 *d* : *ádhi dhatthaḥ*.

Dans les trois autres exemples, le préverbe est séparé du verbe : 1 *b*: *vy ùṣā́ç candrā́ mahy àvaḥ*, par trois mots toniques (dont *mahí*); 4 *a*: *ā́ na ū́rjaṃ vahatam açvinā*; ici il est séparé par un mot atone et un mot tonique; 4 *b* : *ní rápāṃsi mṛkṣatam*, par un mot tonique.

Dans l'hymne VII, 68, sur sept exemples également, il n'y en a aucun où le préverbe précède immédiatement le verbe. Sous 1 *a* : *ā́ çubhrā yātam*, c'est un mot atone (vocatif) qui est intercalé; sous 2 *a*: *prá vām ándhāṃsi mádyāny asthur*, c'est un mot atone plus deux mots toniques; sous 3 *a* : *prá vāṃ rátho mánojavā iyarti*, un mot atone et deux mots toniques séparent le préverbe du verbe; sous 4 *c*: *ā́ valgū vípro vavṛtīta*, il y a un mot atone (voca-

[1] Dans *Grdr.* III, 1, p. 654 et suiv., M. Delbrück cite les cas où le préverbe peut être indifféremment rapporté au verbe ou au nom à une forme casuelle. Ses exemples sont tous du Rig-Véda.

tif), puis un mot tonique devant le verbe; sous 5 *b* : *ny átraye máhiṣvantaṃ yuyotam*, sont intercalés deux mots toniques; sous 6 *c* : *ádhi yád várpo itáūti dhatthāḥ* «quod formam perennem inditis», il y a trois mots toniques intercalés, et l'exemple est d'autant plus remarquable qu'il s'agit d'une phrase subordonnée; enfin sous 7 *c* : *nír īm parṣad* «qu'il le fasse traverser», ce n'est qu'un pronom atone qui sépare le préverbe du verbe [1].

On voit par ces exemples pris au hasard combien est complète encore l'autonomie des préverbes dans la langue du Rig-Véda, puisque la tendance à simplement *rapprocher* le préverbe du verbe est encore si faible que dans un cas (*R. V.* I, 157), le nombre des exemples qui l'attestent surpasse à peine celui des exemples de la tendance inverse et que dans l'autre (VII, 68), il n'y a même aucun passage pour la représenter.

Il en est déjà autrement de l'Atharva-Véda, même dans les parties en vers. Là aussi, on a choisi deux hymnes très courts, l'hymne VI, 126, et III, 25. Voici le résultat obtenu :

Dans les deux premières stances de VI, 126 (cf. *R. V.* VI, 47, 29-31), les six exemples montrent le préverbe placé immédiatement devant le verbe. Ce sont : 1 *a* : *úpa çvāsaya*; 1 *d* : *ápa sedha çátrūn*; 2 *a* : *á krandaya*, et *bálam ójo na á dhā*; 2 *b* : *abhí ṣṭana* «tonne dans la direction (des ennemis)»; 2 *c* : *ápa sedha*, cf. 1 *d*.

La syntaxe de cet hymne au point de vue des préverbes serait donc exactement l'inverse de celle de *R. V.* VII, 68, sans la troisième stance qui est sans doute une formule de date plus ancienne. Dans deux exemples, le verbe n'est séparé du préverbe que par un pronom. 3 *a* : *prámūñ jayābhīmé jayantu* = *prá amūñ jaya abhí imé jayantu*. Il est vrai que ce sont des pronoms toniques et qu'on ne peut rien objecter au dernier : 3 *c* : *sám áçvaparṇāḥ patantu*.

Mais la proportion 6 : 3 en faveur du préverbe rapproché est dans l'*A. V.*, plus considérable que celle du *R. V.* qui était 4 : 3 dans le premier hymne et dans l'autre 7 : 0.

De même dans le petit hymne III, 25 de l'*A. V.*, la proportion est : 3 préverbes rapprochés du verbe contre 1 séparé. Ce sont : 1 *a* : *út tudatu*; 4 *a* : *abhí sarpa mā*; 5 *b* : *upáyasi*.

Le dernier exemple à citer montre qu'à l'époque où l'*A. V.* a été rédigé, le préverbe avait encore son indépendance. On y trouve intercalés en effet deux mots atones et deux mots toniques : 6 *a* : *vy àsyai mitrāvaruṇau hṛdáç cittány asyatam* «dispergite, o Mitra et Varuna, cogitationes cordis ejus (feminae)».

Il faut attendre que dans les parties poétiques de l'*A. V.* qui sont

[1] Il y a aussi dans cet hymne, deux formes nominales qui naturellement sont soudées. Ce sont : *prátibhṛtā* pl. n. 1 *c*; et *pratítyam*, adj. 6 *b*. La première seule, on le sait, serait susceptible de «tmèse».

les plus récentes, le rapprochement du préverbe et du verbe ait fait de grands progrès. C'est ce qui se vérifie si l'on étudie à ce point de vue le grand hymne mystique du *brahmacārin* (xi, 5) qui est généralement regardé comme assez moderne et comme faisant la transition de la poésie védique à la prose des *brāhmaṇa*. Cet hymne comprend 26 stances, soit plus de 80 vers. Or on n'y trouve que deux fois le préverbe à une autre place que devant la forme verbale : sous 11 *c* : *çrayante raçmáyó 'dhi* le préverbe est postposé, et sous 12 *b* : *ánu bhū́mau jabhāra* (un seul mot [tonique] est intercalé). Les exemples contraires sont au nombre de 16 (22 si l'on compte les participes). Soit donc une proportion de 8 contre 1 en faveur de la nouvelle construction. (Les morceaux védiques cités sont tirés du *Manuel* de Bergaigne-Henry.)

PROSE VÉDIQUE.

Il faut donc s'attendre à trouver une proportion plus forte encore dans la prose des *brāhmaṇa* même les meilleurs et les plus anciens, tels que le *Çatapathabrāhmaṇa* (*édition Weber* 1857, Berlin). On a choisi ce dernier, parce que c'est un texte accentué et qu'on ne peut négliger le ton dans l'histoire des préverbes sanskrits. Le livre I a été dépouillé en entier. Voici les résultats auxquels a conduit cette étude. On distinguera les exemples tirés du texte courant de ceux qui proviennent des formules ou des légendes, car celles-ci portent le cachet d'une plus grande antiquité. Un préverbe séparé qui se rencontre dans le texte courant, sera donc considéré provisoirement comme ayant plus de valeur probante pour la survivance de l'ancienne syntaxe qu'un exemple emprunté à une légende ou à une formule.

1re PARTIE.

RÈGLE DE LA PLACE.

I. Préverbe placé après le verbe soit médiatement, soit immédiatement.

Sur environ 1500 formes verbales qui se trouvent accompagnées de préverbes dans le premier livre du *Çatapathabrāhmaṇa*, il n'y en a *aucune* qui soit suivie du préverbe, comme c'était encore une fois le cas pour l'hymne tardif (XI, 5) de l'*A. V.* cité plus haut. Cette construction est donc tombée en désuétude dès l'apparition des premiers ouvrages en prose. Ceci répond exacte-

ment à la règle donnée par Pāṇini, I, 4, 80 : *te prāg dhātoḥ* c'est-à-dire «les préverbes ont leur place devant la racine verbale», bien qu'ils puissent encore être séparés, *ibid.*, 82, *vyavahitāçca.* D'après le grammairien hindou, ce n'est qu'en poésie védique qu'ils se placent après le verbe : *ibid.*, 81, *chandasi pare 'pi.* Voir S. Lévi, *Des préverbes chez Pāṇini*, *Mém. Soc. Ling.*, XIV, p. 276 et suiv.

II. Préverbe placé avant le verbe, mais séparé par un ou plusieurs mots.

A. *En phrase principale.*

C'est sous ce chef que rentre la grande majorité des exemples qui présentent encore le préverbe séparé de la forme verbale. En voici l'énumération complète :

Ç. B. I, 1, 1, 18 : *sáṃ hainaṃ çṛṇāti* (texte courant);

I, 1, 2, 4 : *ánu rákṣaç carati* (texte courant);

I, 1, 2, 15 : *yádyū nābhyevá mṛçet*, c.-à-d. *yády u ná* = «si rien (n'est tombé dedans)», *ábhyevá mṛçet* «qu'il touche seulement le riz» (texte courant);

I, 1, 4, 5 : *práti tvā́ditir vettu* (formule = *Vājasaneyī S.* I, 14 *c*);

I, 1, 4, 7, : *práti tvā́dityās tvā́g vettu* (*item*);

I, 1, 4, 20 : *práti tvā varṣávṛddhaṃ vettu* (= *V. S.* I, 16 *c*);

I, 2, 1, 4 : *ápāgna agním āmā́daṃ jahi* (= *V. S.* I, 17 *a*);

I, 2, 1, 4 : *níṣ kravyā́daṃ sedha* (= *V. S.* I, 17 *a*);

I, 2, 1, 3 : *úpeva vā́ 'enenaitā́d veveṣṭi* (texte courant, *upa viṣ* = angl. *attend on to*);

I, 2, 1, 5 : *ā́ devayā́jaṃ vaha* (formule = *V. S.* I, 17 *c*);

Sous I, 2, 1, 14 et 15 sont répétées (la seconde deux fois), les formules provenant de la *Vājasaneyī saṃhitā* et vues déjà sous I, 1, 4, 5 et 7.

I, 2, 1, 17 : *práti tvā parvatī vettu* (formule = *V. S.* 1, 19);

I, 2, 1, 19 : *dīrghā́m ánu prásitim ā́yuṣe dhām* (*anu dhā*) — (formule = *V. S.* I, 20);

I, 2, 2, 2 : *sáṃ revátīr jágatībhiḥ pṛcyantām* (formule = *V. S.* I, 21);

I, 2, 2, 2 : *sam mádhumatīr mádhumatībhiḥ pṛcyantām* (formule — *ibidem*).

Mais cette formule est expliquée par l'auteur du *brāhmaṇa* d'une façon qui montre que la construction de la phrase ne choquait nullement l'idée qu'il se faisait de la langue de son temps.

En effet, I, 2, 2, 2, on lit encore : *saṃ rásavatyo rásavatībhiḥ pṛcyantām* (texte courant);

I, 2, 3, 1 : *sá prā́ivā́dhanvad* = *sá prá evá adhanvad* (deux fois; texte courant, mais dans une légende, celle des Agnis);

I, 2, 3, 2 : *aty áha tad indró 'mucyata* (*áti muc*; — légende);

I, 2, 3, 3 : *úpaitvema' éno gacchantu* (= *úpa evá imé éno gacchantu*; légende);

I, 2, 3, 4 : *áty evá vayám idám asmát paró nayāma* (*paráḥ* est postposition et va avec *asmát*; — légende);

I, 2, 4, 17 : *ápārárum pṛthivyaí devayájanād badhyāsam* (= *ápa Arárum.... b.*, formule = *V. S.* I, 26);

I, 3, 4, 12 : *á tvā vásavo rudrá ādityáḥ sadantu* (formule = *V. S.* II, 5);

I, 4, 1, 12 : *úd agne ... īrate* «tes rayons, ô Agni, dardent en haut», (dans la légende de Māthava = citation du Rig-Véda VIII, 44, 16);

I, 4, 1, 16 : *sám ivaivá kopayati* (texte courant, explication d'un point de la légende);

I, 4, 1, 20 : *sám évainam ténendhe* (= *sám evá enam téna indhe*; texte courant);

I, 4, 1, 24 : *ni hótā satsi barhíṣi* (= *ní hótā*, — formule);

I, 4, 1, 25 : *sám évainam ténendhe* (répétition de I, 4, 1, 20; texte courant);

I, 4, 1, 27 : *áccha deva vivāsasi* (formule)[1].

I, 4, 1, 29 : *sám agnír idhyate vṛ́ṣā* (deux fois — formule : c'est la cinquième *sāmidhenī*);

I, 4, 1, 34 : *parétare bhaviṣyanti* (= *pará ítare. Párā* n'est jamais que préverbe; *párā bhū-* équivaut à «être vaincu». — Légende).

I, 4, 1, 35 : *párāsya sapátnā bhavanti* «ses ennemis sont vaincus» (texte courant);

I, 4, 2, 17 : *á ca váha* (formule).

Cette formule est reprise dans le texte courant sous la forme : I, 4, 2, 17 : *á cainā váha* où l'intercalation est plus forte que dans la formule elle-même;

I, 5, 1, 11 : *á ca vakṣad* (formule deux fois répétée);

I, 5, 1, 16 : *prá ca vada prá ca yája* (formule);

I, 5, 1, 26 : *prá me brūta bhāgadhéyam* (formule);

I, 5, 1, 26 : *ánu mā çāsta* (texte courant. L'exemple est d'autant plus intéressant que d'après ce passage du *brāhmaṇa*, ce devait être une façon de parler contemporaine de l'auteur);

I, 5, 2, 6 : *á naḥ çṛṇu* (répété sous I, 5, 2, 7; texte courant, mais dans la légende de la fuite du sacrifice);

I, 5, 4, 1 : *'aiva tā́vacchaṃseta* = *á evá tā́vat çaṃseta* (texte courant);

I, 5, 4, 3 : *praivaitájjanayati* (= *prá evá etád janayati* — dans le texte courant);

[1] Sāyaṇa explique par *prakāçaya*, mais le brâhmaṇa lui-même interprète : *etán no gamaya* «make us go to it» (dans le monde des dieux).

I, 5, 4, 5 : *pra vánaspátīnām palāçáni mucyante* (dans le texte courant, mais le passage a une allure poétique très sensible[1]);

I, 6, 1, 1 : *á no yajñé bhajata* (dans une légende);

I, 6, 1, 8 : *á vayam tvám asmásu bhajāmaḥ* (dans une légende);

I, 6, 3, 11 : *ávaivávaram samudrám dadhāv* (*áva pū́rvam*) = *áva evá ávaram*, etc., (légende de Tvaṣṭar I, 6, 3, 13 : *úpa mávartethām*);

I, 6, 3, 17 : *-vy evá mā kuru* = *ví evá*... (légende de Tvaṣṭar);

I, 6, 3, 33 : *sám iva vá 'eṣá kramate* (texte courant);

I, 6, 4, 9 : *ápa pāpmánam harimánam ahata* (dans une légende, mais la locution est reprise dans le texte courant, *ibidem*) : *ápa pāpmánam hate*;

I, 6, 4, 11 : *sám evá nayet* (deux fois — texte courant);

I, 6, 4, 17 : *á ha vá 'asmint-sváçca níṣṭhyāçca çaṃsante* (exemple remarquable — texte courant);

I, 7, 4, 22 : *ámiṣṭam yajñam sám imám dadhātu* (formule = *V. S.* II, 13);

I, 8, 1, 8 : *átī tvéveyāya* (= *áti tú evá iyāya* — dans la légende de Manu);

I, 8, 1, 19 : *úpa mám rathantarám sahá pṛthivyá hvayatām* (formule);

I, 8, 1, 19 : *úpa mám vāmadevyám sáhāntárikṣeṇa hvayatām* (formule);

I, 8, 1, 19 : *úpa mám bṛhát sahá divá hvayatām* (formule);

I, 8, 1, 24 : *upo' asmām 2 | íḍā hvayatām* (formule — répétée, *ibidem*, 25);

I, 8, 1, 41 : *úpa mám pṛthiví mātá hvayatām* (formule);

I, 8, 1, 41 : *úpa mām dyaúṣpitá hvayatām* (formule);

I, 8, 2, 4 : *á ca pyāyasva* (formule); I, 8, 2, 4 *ā ca pyāsiṣīmahi* (sic Weber au lieu de *pyāçiṣīmahi;* formule);

I, 8, 3, 12 : *sám iva tám anakti* (dans le texte courant);

I, 8, 3, 20 : *ánu vá'enam abhutsata* (explication d'une formule, mais dans le texte courant);

I, 8, 3, 22 : *tám ta etam ánu jóṣam bharāmi* (formule : « I bring it thee for thy pleasure »);

I, 9, 1, 19 : *vayám agner ádhy asmá 'etád vanavāmahai* (explication d'une formule où le verbe n'est pas exprimé — texte courant);

I, 9, 2, 12 : *úpa ha vai távad devátā āsate* (dans le texte courant);

I, 9, 2, 27 : *úpa ha vai tá āsate* (texte courant);

I, 9, 2, 31 : *sam índro viçvádevebhir aṅktām* (formule); *sám barhír aṅktām* (item; un peu plus haut);

[1] Cf. I, 5, 4, 5, *srí ha vai tam árdham kurute* qui présente une séparation de *srí-kar-* analogue à celle des préverbes.

I, 9, 3, 2 : *práti tám oṣato yáḥ pratyúṣyaḥ* «(les deux flammes) brûlent celui qui mérite d'être brûlé» — texte courant);

I, 9, 3, 2 : *áty u táṃ sṛjate yó' tisṛjyaḥ* «elles laissent au contraire passer celui qui le mérite» — texte courant;

I, 9, 3, 4 : *_' vy asya tád vṛhanti* = *ví asya*, etc. (texte courant);

I, 9, 3, 6 : *sáṃ tanûbhir áganmahi* (le verbe a le ton parce qu'il est dans une seconde coordonnée; — formule = *V.S.* II, 24);

I, 9, 3, 14 : *sáṃ devaír abhūma* (explication dans le texte courant de la formule : *sáṃ jyótiṣā*, ibidem).

Soit donc un total de 70 (69)[1] exemples du préverbe séparé du verbe par un ou plusieurs mots. Sur ces 70 exemples, 31 sont des formules, 13 se rencontrent dans des légendes (il faut en défalquer un, puisque c'est une citation du Rig-Véda), et 26 proviennent du texte courant. Si l'on compte ensemble les exemples des légendes et du texte courant, on obtient un total de 38 exemples qui dépassent la somme que fournissent les formules citées (31). Mais même en les éliminant, parce que les légendes conservent souvent des tournures archaïques, on voit que la séparation du préverbe n'est pas en phrase principale chose inouïe dans la prose du *brāhmaṇa*. Il y a même des exemples très caractéristiques, tel le passage I, 6, 4, 17 cité plus haut où il n'y a pas moins de sept mots toniques et atones intercalés entre le préverbe et le verbe.

Pourtant la majorité des exemples contraires est déjà tout à fait écrasante. Ils sont en effet bien plus de mille contre un peu plus de soixante-dix (ici on a compté de part et d'autre les répétitions chaque fois comme un exemple), soit au moins 13 contre 1, alors que dans l'hymne du *brahmacārin* (A.V. XI, 5) ils n'étaient encore que 8 contre 1.

Pour éviter une très longue énumération, on ne citera que les exemples négatifs du premier *adhyāya* qui est un des plus courts :

I, 1, 1, 1[2] (4 exemples; I, 1, 1, 2 (1 ex.); I, 1, 1, 3 (3 ex.); I, 1, 1, 4 (2 ex.); I, 1, 1, 6 (2 ex.); I, 1, 1, 7 (3 ex.); I, 1, 1, 9 (2 ex.); I, 1, 1, 12 (3 ex.); I, 1, 1, 13 1 ex.); I, 1, 1, 14 (1 ex.); I, 1, 1, 17 (4 ex.); I, 1, 1, 18 (1 ex.); I, 1, 1, 19 (1 ex.); I, 1, 1, 20 (1 ex.); I, 1, 2, 1 (1 ex.); I, 1, 2, 2 (1 ex.); I, 1, 2, 3 1 ex.); I, 1, 2, 6 (1 ex.); I, 1, 2, 7 (1 ex.); I, 1, 2, 8 (2 ex.); I, 1, 2, 10 (1 ex.); I, 1, 2, 11 (1 ex.); I, 1, 2, 12 (1 ex.); I, 1, 2, 13 (3 ex.); I, 1, 2, 14 (1 ex.); I, 1, 2, 15 (2 ex.); I, 1, 2, 16 (1 ex.); I, 1, 2, 18 (2 ex.); I, 1, 2, 19 (1 ex.); I, 1, 2, 20 (1 ex.); I, 1, 2, 21 (1 ex.); I, 1, 2, 22 (4 ex.); I, 1, 2, 23 (1 ex.); I, 1, 3,

[1] En décomptant les répétitions formelles et l'exemple qui relève du Rig-Véda.

[2] Le premier chiffre désigne le livre (*kāṇḍa*), le second l'*adhyāya*, le troisième le chapitre (*brāhmaṇa*), le quatrième le verset.

5 (4 ex.); I, 1, 3, 6 (2 ex.); I, 1, 3, 7 (2 ex.); I, 1, 3, 10 (1 ex.); I, 1, 3, 11 (3 ex.); I, 1, 3, 12 (1 ex.); I, 1, 4, 1 (3 ex.); I, 1, 4, 3 (2 ex.); I, 1, 4, 4 (3 ex.); I, 1, 4, 5 (1 ex.); I, 1, 4, 6 (1 ex.); I, 1, 4, 7 (2 ex.); I, 1, 4, 8, (3 ex.); I, 1, 4, 10 (3 ex.); I, 1, 4, 11 (3 ex.); I, 1, 4, 12 (4 ex.); I, 1, 4, 14 (1 ex.); I, 1, 4, 15 (1 ex.); I, 1, 4, 16 (3 ex.); I, 1, 4, 17 (2 ex.); I, 1, 4, 18 (1 ex.); I, 1, 4, 19 (1 ex.); I, 1, 4, 20 (1 ex.); I, 1, 4, 21 (3 ex.); I, 1, 4, 22 (4 ex.); I, 1, 4, 23 (2 ex.).

Il y a donc plus de 100 exemples du préverbe placé immédiatement devant le verbe dans le premier *adhyāya* qui, dans l'édition Weber forme à peu près la dixième partie du premier livre ou *kāṇḍa*. Dans cet *adhyāya* les exemples positifs ne sont qu'au nombre de 6 (v. plus haut). Le résultat est donc bien celui qu'on devait attendre. La séparation du préverbe peut encore se faire dans la langue du *brāhmaṇa*, mais c'est déjà chose rare.

B. — *En phrase subordonnée.*

Dès le Rig-Véda, il arrive le plus fréquemment qu'en phrase subordonnée le préverbe est atone et placé immédiatement devant le verbe tonique. Il faut donc prévoir que, dans la prose, un préverbe séparé en phrase subordonnée se rencontre à peine.

C'est ce qui se vérifie : dans tout le premier livre du ÇB., il n'y a que 6 exemples sûrs de ce fait. Ce sont :

I, 2, 2, 11 : *yád..... kṣiṇvánti vā ví vā vṛhánti* (le préverbe et le verbe étant séparés sont toniques tous les deux; texte courant);

I, 4, 1, 29 : *sā́ṃ hī́dhyáte* c'est-à-dire *sáṃ hí idhyáte* (il s'agit d'expliquer une formule [la 6e *sāmidhenī*] et dans la formule elle-même il y avait : *sámidhyate*);

Ibidem plus haut : *sā́ṃ hī́dhyáte vṛ́ṣā* (la formule elle-même était ici : *sám agnír idhyate vṛ́ṣā*; elle est répétée dans le texte courant, mais il n'y a plus d'intercalé que le petit mot *hí*);

I, 4, 1, 32 : *sā́ṃ hyenam indhaté*, c'est-à-dire *sám hí enam.....*

I, 5, 1, 26 : *yéna pathā́ havyam ā́ vo váhāni* (ceci fait partie d'une formule);

I, 7, 1, 3 : *úpa hí dvitī́yó 'yati* (texte courant);

Il faut sans doute citer ici deux passages où le préverbe est séparé, mais où il est répété en atonie devant le verbe conformément à la règle nouvelle. Tous les deux se lisent sous I, 2, 2, 2 : il s'agit d'expliquer les formules : *sam ápa óṣadhibhiḥ* et *sam óṣadhayo rásena* où le verbe n'est pas exprimé (= *V. S.* I, 21). Le *brāhmaṇa* commente la première par : *sā́ṃ hyetad ápa óṣadhibhir... saṃgácchante* et la seconde par : *sā́ṃ hyetad óṣadhayo rásenaitā́ḥ pīṣṭā́ adbhíḥ saṃgácchante*, mais il faut sans doute comprendre

comme suit : « La *saṃhitā* dit : *Sáṃ*, etc. puisque en effet les eaux s'unissent aux plantes »[1]. Ces exemples sont donc à écarter. Sur les six relevés plus haut et qui sont certains, il n'y en a qu'un qui provienne d'une formule. Restent donc pour le texte courant cinq exemples qui montrent qu'à cette époque la séparation du préverbe et du verbe était encore possible même en subordonnée, mais à condition que le mot intercalé fût une simple particule ou un pronom atone. Les deux espèces de mots se trouvent pourtant réunies dans le passage I, 4, 1, 32 : *sáṃ hyenam indhaté*.

La majorité des exemples qui présentent le préverbe uni au verbe est bien plus considérable encore que dans le cas de la phrase principale. Contre les 6 exemples cités plus haut, il y a tout près de 300 exemples contraires[2]. Pour la phrase principale il y avait de 13 à 14 exemples de préverbes soudés contre 1 exemple de préverbe libre : ici il y a 50 exemples, ou à peu près, de la première construction contre un seul de la seconde. C'est dire que, même avec les restrictions indiquées plus haut, l'indépendance du préverbe en subordonnée est tout près de disparaître.

On n'énumérera que les passages de l'*adhyāya* 4 (cinq chapitres) qui contiennent des exemples de cette nature : Ce sont : I, 4, 1, 5 (1 ex.); I, 4, 1, 6 (1 ex.); I, 4, 1, 10 (1 ex.); I, 4, 1, 18 (1 ex.); I, 4, 1, 23 (1 ex.); I, 4, 1, 24 (1 ex.); I, 4, 1, 26 (1 ex.); I, 4, 1, 28 (1 ex.); I, 4, 1, 34 (1 ex.); I, 4, 1, 35 (1 ex.); I, 4, 1, 37 (2 ex.); I, 4, 1, 38 (2 ex.); I, 4, 1, 39 (1 ex.); I, 4, 1, 40 (1 ex.); I, 4, 2, 1 (2 ex.); I, 4, 2, 4 (1 ex.); I, 4, 2, 7 (1 ex.); I, 4, 2, 13 (1 ex.); I, 4, 2, 18 (1 ex.); I, 4, 3, 22 (1 ex.); I, 4, 4, 3 (1 ex.); I, 4, 4, 4 (1 ex.); I, 4, 4, 5 (1 ex.); I, 4, 4, 6 (1 ex.); I, 4, 4, 7 (1 ex.); I, 4, 4, 8 (1 ex.); I, 4, 4, 13 (2 ex.); I, 4, 5, 3 (1 ex.); I, 4, 5, 6 (1 ex.); I, 4, 5, 7 (1 ex.); I, 4, 5, 12 (1 ex.).

Soit 35 exemples négatifs dans cet *adhyāya* qui par hasard se trouve posséder à lui seul 3 de nos 6 exemples positifs, ce qui abaisse pour ceux-ci la proportion de 50 à 12 contre 1, mais ce qui l'augmente d'autant pour les autres. La séparation du préverbe en subordonnée n'est plus dans le ÇB. qu'une survivance d'une extrême rareté.

C. *Formes non personnelles du verbe.*

Il en est de même enfin et à plus forte raison des formes non

[1] Cette explication m'a été suggérée par M. S. Lévi.

[2] On en a compté 294, et il est possible que quelques-uns aient échappé à l'attention.

personnelles du verbe, vu leurs attaches nominales. Il n'y a à citer pour le premier livre du ÇB. qu'un participe présent à préverbe séparé. C'est dans le passage : I, 8, 3, 25 *imāṃ vā́cam abhi* (c'est-à-dire *abhí* avec perte du ton devant la tonique suivante) *víçve gṛṇántaḥ* « all of you applauding this speech ». Encore n'est-ce qu'une partie d'une formule en vers qui se trouve *V.S.* II, 18.

Les participes présents actifs à composition préverbale ne sont du reste pas très nombreux dans ce livre; on a compté : *upayántam* I, 1, 1, 7; *atiyántam* I, 1, 2, 10; *prayántam* I, 1, 2, 22; *avaghnanto* I, 2, 2, 11; *prayáti* (bis) loc. avec *yajñé* et *adhvaré* I, 4, 1, 39; *anubruvāṃs t-* I, 4, 3, 2; *ásaṃsparçayan* (participe nié) I, 4, 5, 5; *sáṃyattayoḥ* gén. du. où le préverbe est tonique I, 5, 3, 6, mais c'est un verbal en *-ta-*; la même forme répétée avec le même ton I, 5, 3, 17; *abhimā́dyan* I, 6, 3, 4; *án-avamṛçyan* I, 5, 3, 9; cf. un dérivé de part. prés. *abhimādyatkáḥ* I, 6, 3, 4; *asyā'āhárantyai* I, 7, 1, 1; *ud-yán* I, 7, 2, 11; *anubrúvan* I, 7, 2, 15; *upaçṛṇvatyór* I, 9, 1, 4; *pracáran* I, 9, 2, 4; *samóṣantyau* du. I, 9, 3, 2 et le participe parfait *anuvidvā́n* I, 5, 1, 6, soit une vingtaine d'exemples. Mais c'est plus qu'il n'en faut pour montrer que le préverbe est déjà dans la langue courante définitivement soudé au participe proprement dit[1].

Il n'y a pas d'exemple d'indépendance du préverbe dans le cas du participe futur, mais il peut être intéressant pour d'autres raisons de constater qu'en composition préverbale, ces formes sont encore plus rares que les participes présents. Il n'y en a qu'une quinzaine d'exemples dans le Ier livre du ÇB. Ce sont : *úpaiṣyan?*[2] I, 1, 1, 1; *atyeṣyán* I, 1, 2, 10; *adhivarkṣyán* I, 2, 2, 3; *saṃhariṣyán* I, 2, 2, 4; *abhitapsyán* I, 2, 2, 12; *udvāsayiṣyán* I, 2, 3, 8; *āhariṣyán* I, 3, 1, 10; *avakāçayiṣyán* I, 3, 1, 20; *āghārayiṣyán* I, 4, 5, 1; *anuvakṣyán* I, 5, 1, 16; *upavatsyán* I, 6, 3, 31 et *saṃyājayiṣyántaḥ* I, 9, 2, 1.

Les participes présents en *-māna-* ne sont pas beaucoup plus nombreux que ceux en -*(a)nt*-. Pour aucun le préverbe n'est séparé. Ces formes sont en tout une vingtaine : I, 1, 1, 2; I, 2, 5, 2; I, 3, 1, 27; I, 3, 5, 2; I, 3, 5, 3; I, 3, 5, 7; I, 4, 1, 10; I, 4, 1, 18; I, 4, 1, 38; I, 5, 4, 6; I, 6, 1, 6; I, 6, 3, 41; I, 7, 1, 16; I, 7, 3, 21; I, 7, 4, 4; I, 7, 4, 12; I, 8, 1, 19; I, 8, 1, 25; I, 8, 2, 4; I, 9, 1, 8; I, 9, 2, 5.

Il y a une dizaine d'exemples seulement pour le participe moyen en *-āná-*. Ce sont *ādádānaḥ* I, 2, 4, 16; *anūcānáḥ* I, 3, 3, 8; *anūcānáḥ* I, 5, 1, 12; *saṃvidānáḥ* I, 5, 2, 15; *item* I, 5,

[1] Celui qui est bâti sur un thème verbal.

[2] *úpa* peut se rattacher comme postposition à *vratám* qui précède immédiatement.

2, 19; *vijigyānáḥ* I, 6, 4, 21; *anūcānám* I, 7, 2, 3; *prativіdānáḥ* I, 7, 4, 18; *avanénijānasya* I, 8, 1, 1, et *anūcānáḥ* I, 8, 1, 28.

Pour le participe futur en *-māna-* il n'y a enfin qu'un exemple: *avekṣiṣyámāṇā* (*bhavati*) I, 3, 1, 13.

De même il n'y a non plus que quelques exemples des adjectifs verbaux en *-ya-* (*participia necessitatis*) composés avec un préverbe qui naturellement n'est jamais séparé. Ce sont : *saṃgrāhyá* I, 2, 5, 16; *un-mṛ́jyā* I, 4, 1, 22, *an-avadhṛṣyáḥ* I, 4, 3, 1 et 2; *anavamṛçyáḥ ibid.*; *pratyúṣyaḥ* I, 9, 3, 2; *atisṛ́jyaḥ* (*ibidem*). Ajoutez : *upasartávyānām* I, 6, 2, 11 et *ávijñānyam* I, 6, 3, 39.

Les infinitifs sont également rares : *údyantum* I, 1, 1, 18; *víkṣobdhoḥ* I, 1, 2, 22; *nírhantum* I, 1, 4, 17; *úcchettavaí* I, 2, 5, 10; *ávodhavaí* I, 4, 2, 16 (quater); *item* I, 4, 2, 17 (quinquies), *item* I, 5, 1, 11; *abhíguptyaí* I, 2, 5, 20; *vītáye* I, 4, 1, 8 et I, 4, 1, 22 cf. *vītáye* I, 4, 1, 23 par fausse étymologie. M. Eggeling fait en effet remarquer ce qui suit : « *vi-itaye* for going asunder ». a fanciful analysis of the word *vīti-*; the correct rendering is « for the meal or food, for the fruit »; *ánveṣṭum* I, 6, 2, 2; *sáṃhātum* I, 6, 3, 36 et *ánveṣṭum* I, 6, 4, 2. Avec les infinitifs, le préverbe n'est jamais indépendant, et il est toujours tonique.

Les gérondifs au contraire sont très nombreux (plus de 100), pas autant toutefois que les verbaux en *-ta-* et en *-na-* (près de trois fois autant). On n'a pas rencontré d'exemple du préverbe séparé, même avec la seconde catégorie de mots pour laquelle le Rig-Véda maintient encore quelquefois l'indépendance du préverbe ainsi qu'on l'a vu plus haut.

C'est donc en subordonnée et dans les formes nominales, c'est-à-dire là où le préverbe précédant immédiatement le verbe était atone que le groupement du préverbe et du verbe tend à devenir le plus ferme dès les plus anciens textes en prose.

III. Deux préverbes placés devant le verbe.

Pas plus dans ce cas que dans celui d'un. préverbe, il n'y a d'exemples d'un des préverbes placés après le verbe.

A. *En phrase principale.*

Quelques exemples seulement de séparation pour le premier préverbe :

I, 2, 5, 4 *ánu no'syám pṛthivyām ábhajata* (dans une légende);

I, 3, 2, 3 *sárvā ánu srucaḥ sáṃcarati* (cf. *anusáṃcarati* dans le même passage, — texte courant);

I, 3, 2, 5 *sárvā ánu srucaḥ sáṃcarati* (texte courant);

I, 5, 2, 6 *úpa na ávartasva* « reviens vers nous »;

I, 5, 2, 7 *úpa na ávartasva* (ces deux exemples font partie de la légende de la fuite du sacrifice);

I, 5, 3, 6 *ápa vai sáṃkrāmati* (texte courant);

I, 5, 3, 23 *ánu sárvaṃ yajñaṃ sáṃsthāpayati* (cf. I, 5, 3, 21 subordonnée, (texte courant);

I, 6, 3, 13 *úpa mávartethām* opt. 2e du. : « revenez à moi » (dans la légende de Tvaṣṭar).

I, 9, 2, 24 : *tásmād ā védaḥ saṃstṛṇāti* = *tásmād á*...

Enfin dans le passage I, 7, 2, 16 *ánu sámbhuñjate*, il n'y a aucun mot inséré entre les deux préverbes; mais du moins le ton du premier montre qu'il est encore indépendant.

Soit 10 exemples de séparation du premier préverbe (8 si l'on décompte les répétitions). 4 (3) se rencontrent dans des légendes.

Les exemples contraires dépassent de beaucoup la centaine. On les trouvera : I, 1, 1, 11; I, 1, 1, 22 (2 ex.); I, 1, 2, 21 (2 ex.); I, 1, 2, 22; I, 1, 3, 5; I, 1, 4, 13 (2 ex.); I, 1, 4, 18; I, 1, 4, 22; I, 2, 1, 6 (2 ex.); I, 2, 1, 17; I, 2, 4, 8 et 9; I, 2, 4, 11; I, 2, 4, 12 (2 ex.); I, 2, 4, 13; I, 2, 4, 18; I, 2, 4, 20; I, 2, 5, 1; I, 2, 5, 17; I, 3, 1, 11; I, 3, 1, 17; I, 3, 1, 20 (2 ex.); I, 3, 2, 3; I, 3, 3, 4; I, 3, 3, 8; I, 3, 4, 5 (2 ex.); I, 3, 4, 6; I, 3, 4, 7; I, 3, 4, 10; I, 3, 4, 12; I, 3, 5, 7; I, 4, 1, 6; I, 4, 1, 13; I, 4, 1, 34; I, 4, 1, 35; I, 4, 1, 38 (3 ex.); I, 4, 1, 39; I, 4, 2, 1; I, 4, 2, 13; I, 4, 4, 8; I, 5, 1, 23; I, 5, 2, 6; I, 5, 2, 7; I, 5, 2, 8 (2 ex.); I, 5, 2, 10 (2 ex.); I, 5, 2, 11; I, 5, 2, 12 (2 ex.); I, 5, 2, 13; I, 5, 2, 14 (2 ex.); I, 5, 2, 15; I, 5, 2, 20; I, 5, 1, 16 (2 ex.); I, 5, 3, 6; I, 5, 3, 17 (2 ex.); I, 5, 3, 18; I, 5, 3, 19 (2 ex.); I, 5, 4, 6; I, 6, 1, 12; I, 6, 3, 8; I, 6, 3, 15; I, 6, 3, 16; I, 6, 3, 37; I, 6, 4, 14; I, 7, 1, 1; I, 7, 1, 3; I, 7, 1, 18; I, 7, 3, 1; I, 7, 3, 3 (2 ex.); I, 7, 3, 7; I, 7, 3, 23; I, 7, 4, 6 (2 ex.); I, 7, 4, 9; I, 7, 4, 18 (3 ex.); I, 8, 1, 3; I, 8, 1, 5; I, 8, 1, 6 (2 ex.); I, 8, 1, 7; I, 8, 11, 16 (2 ex.); I, 8, 3, 19; I, 8, 2, 3; I, 8, 3, 1; I, 8, 3, 2; I, 8, 3, 3; I, 8, 3, 4; I, 8, 3, 6; I, 8, 3, 18; I, 8, 3, 19; I, 8, 3, 22; I, 8, 3, 23; I, 8, 3, 24; I, 8, 3, 25; I, 9, 1, 17; I, 9, 1, 18; I, 9, 2, 1; I, 9, 2, 13 (2 ex.); I, 9, 2, 17 (2 ex.); I, 9, 2, 19 (2 ex.); I, 9, 2, 20; I, 9, 2, 25 (2 ex.); I, 9, 2, 27; I, 9, 2, 28; I, 9, 3, 1; I, 9, 3, 8; I, 9, 3, 17 (2 ex.); I, 9, 3, 20 (2 ex.); I, 9, 3, 21; I, 9, 3, 22.

Il y a donc de 100 à 150 exemples de préverbes unis à la forme verbale contre 9 exemples de préverbes séparés. La proportion des premiers aux seconds est de 15 contre 1 (135 : 9). Elle est presque la même que dans le cas d'un seul préverbe (v. plus haut).

B. *En phrase subordonnée.*

Les exemples ici sont très rares. On ne peut citer dans le livre I que le passage : I, 5, 3, 21 *ánu sárvaṃ yajñáṃ saṃsthāpáyāma* (le ton montre que le subjonctif est conçu ici comme en subordonnée[1]; — l'exemple est dans une légende); et la locution proverbiale : *práti hi svaḥ sáṃjānīte* «parce que quelqu'un qui est de la même race qu'un autre le reconnaît», locution deux fois répétée I, 1, 4, 5 et I, 2, 1, 17, chaque fois avec un accent de principale, malgré la présence de *hí*. C'est sans doute que cette locution proverbiale est ancienne et qu'il faut, avec Weber, lire *sáṃ jānīte* en deux mots. Le second préverbe était séparé aussi, bien qu'il n'y eût rien d'intercalé entre le préverbe et le verbe; *sáṃ* et *jānīte* avaient d'abord chacun leur ton, et plus tard on aura supprimé celui du verbe. Ou bien faut-il voir ici une exception à la règle de *hí*? Quoi qu'il en soit, cela fait tout au plus deux (trois) exemples pour la séparation d'un des préverbes en subordonnée.

Les exemples contraires se lisent : I, 1, 1, 11 (*upāvártate*), I, 1, 1, 15; I, 1, 3, 5; I, 1, 4, 9; I, 1, 4, 13; I, 1, 4, 17; I, 1, 4, 22 (2 ex.); I, 2, 1, 3; I, 2, 1, 6 (*néd... upottíṣṭhān* subjonctif conçu comme en subordonnée; il l'est toujours dans ce cas); I, 2, 4, 11; I, 2, 4, 13 et I, 2, 4, 14; I, 3, 1, 10 (*ter*); I, 3, 1, 20; I, 3, 4, 8; I, 3, 4, 9; I, 3, 5, 15; I, 4, 2, 3; I, 5, 1, 9; I, 5, 2, 7; I, 5, 4, 6; I, 6, 1, 19; I, 7, 1, 1; I, 7, 3, 22; I, 7, 3, 26; I, 7, 4, 18; I, 7, 4, 20; I, 8, 1, 6; I, 8, 3, 16; I, 8, 3, 27; I, 9, 3, 21.

Ceci fait plus de trente exemples contre deux (trois), et comme ces deux se rencontrent dans des phrases évidemment traditionnelles, la conclusion est que si les deux préverbes n'étaient pas définitivement soudés au verbe à l'époque de notre *brāhmaṇa*, la fusion définitive était imminente.

C. *Formes non personnelles du verbe.*

On n'a ici aucun exemple de préverbe indépendant sauf le cas de l'infinitif, *ánu prácyotoḥ* I, 1, 2, 22, où rien n'est intercalé et où l'indépendance du premier préverbe ne se manifeste que par la conservation du ton qui lui est propre. Opposez le verbal *anabhyārohyám* I, 6, 2, 1 et 2 où la particule négative est elle-même atone. Du reste la composition de deux préverbes avec une forme non personnelle du verbe est quelque chose de très rare.

De même, au part. pr. act. *samanubruvántam* I, 4, 3, 22 et

[1] Il arrive en effet que le subjonctif soit traité comme en principale.

samādádhataḥ (bis) I, 4, 2, 1; au part. fut. act. *saṃnidhāsyántaḥ* I, 2, 5, 18; au part. prés. moyen : *ápratyālabhamānam* I, 6, 3, 33.

Il n'y a que pour les gérondifs et pour le verbal en *-ta-* que le cas soit un peu plus fréquent comme on peut le voir par l'énumération qui suit : gérondifs : I, 2, 5, 7; I, 2, 5, 19 *udādā́ya* (bis); I, 3, 4, 8; I, 6, 4, 6; I, 7, 1, 1; I, 7, 1, 4; I, 7, 4, 3; I, 8, 1, 13; I, 8, 2, 17; I, 9, 3, 1; I, 9, 3, 10 : *samārúhya* (bis).

Quant au verbal en *-ta-* (*-na-*), il y en a une trentaine d'exemples (les deux préverbes ne sont jamais séparés). On les trouvera : I, 1, 2, 17; I, 1, 4, 5; I, 1, 4, 6; I, 2, 1, 7; I, 2, 1, 8; I, 3, 3, 8; I, 3, 3, 11; I, 3, 4, 13; I, 3, 5, 16 (*bis*); I, 4, 1, 9 (*ter*); I, 4, 1, 24; I, 4, 1, 26; I, 4, 1, 28; I, 5, 2, 4; I, 5, 2, 6; I, 5, 2, 7; I, 5, 4, 6; I, 6, 3, 41; I, 6, 4, 18; I, 7, 2, 24; I, 7, 2, 7; I, 7, 3, 7; I, 7, 4, 4; I, 8, 1, 17; I, 8, 3, 25; 7, 9, 3, 3; I, 9, 3, 5. La plupart ne sont que le même exemple plusieurs fois répété, tel *ávyavachinna-* dans le passage cité en dernier lieu. Cette plus grande fréquence de gérondifs et de verbaux en *-ta-* (*-na-*), avec deux préverbes, tient sans doute simplement à ce que, parmi les formes non personnelles du verbe, ces deux catégories sont les seules qui soient vraiment très employées.

Dans le cas de deux préverbes modifiant une forme non personnelle du verbe, les deux préverbes ne sont (dans le Ier livre du ÇB.) jamais indépendants.

IV. Trois préverbes placés devant le verbe.

Jamais dans le *brāhmaṇa* l'un des préverbes ne se trouve placé après la forme verbale.

A. *En phrase principale.*

Il n'y a dans le livre I du ÇB. qu'un exemple où l'un des préverbes soit séparé. Il est cité par M. Delbrück (*Grundriss* III, 1, p. 651). Il se trouve dans la légende de Manu : I, 6, 4, 18 *úpaiva nyáplavate* «(le poisson) nage vers (Manu) en montant du fond de la mer». Le mot inséré n'est qu'une particule (*evá*), mais on voit que les légendes ne contiennent pas seulement des archaïsmes, car l'opinion générale est que la composition d'un verbe avec trois préverbes est quelque chose d'assez récent et qui suppose que *nyáplavate* par exemple était déjà conçu comme un mot unique susceptible d'être à nouveau modifié par un préverbe (Delbrück).

Les exemples contraires sont presque tous en subordonnée. En voici trois en principale : I, 4, 1, 13 *abhivyáharad*; I, 5, 2, 20

upávāsrjan[1] c'est-à-dire *úpa á áva asrjan* et I, 8, 1, 5 *upa-ny-á-pupluve* qui s'oppose à *úpaiva nyáplavate* cité plus haut. (M. Delbrück *AS.* p. 438 écrit *upanyá pupluve*).

La construction reste rare et il n'y a presque jamais rien d'intercalé entre les préverbes et la forme verbale.

B. *En phrase subordonnée.*

En effet, en phrase subordonnée, il n'y a d'exemples qu'en faveur des préverbes soudés, et ils sont plus nombreux que dans le cas précédent. Ce sont I, 4, 1, 19 : *yátra... abhivyáhārṣīḥ* puis *yád(i)... anuvyāháret* I, 4, 3, 11 et 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, soit onze fois dans le même passage; *yád... apavyāháret* I, 5, 2, 15; *yád... anuvyāháret* I, 6, 1, 16 *ibid.* 17; *ibid.*; 18; *yásyai... abhivyāhárati* I, 7, 2, 20 et ...*hí... abhivyāháran ... abhivyāhárati* sous I, 7, 3, 12. On voit qu'il s'agit chaque fois de la même expression verbale *ápa-* ou *abhí* + *vi* + *ā* + *har* «prononcer des malédictions contre (*abhí*) quelqu'un».

C. *Formes non personnelles du verbe.*

Il ne se rencontre dans le livre I du ÇB. aucun exemple d'*infinitif* composé avec trois préverbes, ce qui n'a rien d'étonnant, l'infinitif étant par lui-même une forme rare.

Il en est de même du participe présent en *-(a)nt-* et de celui en *-māna-* ou *-āná-*. Il n'y a également aucun exemple pour le participe futur, non plus que pour l'adjectif verbal en *-ya-* (*participium necessitatis*).

C'est seulement pour le gérondif (forme fréquente) qu'on trouve quelques exemples. Ce sont : I, 4, 3, 22 *anu-vy-ā-hṛ́tya*, et I, 5, 1, 1 *abhi-vy-ā-hṛ́tya*. Aucun des préverbes n'est donc séparé.

C'est sans doute par un hasard qu'il ne se trouve aucun exemple de verbal *-ta-* (*-na*) composé avec trois préverbes. D'après l'analogie du cas où il n'y a que deux préverbes ou même qu'un seul, on peut affirmer *a priori* que les préverbes étaient soudés tous trois comme dans le cas des gérondifs.

V. Quels sont les préverbes qui sont séparés? Quels sont ceux qui sont unis?

1. Cas d'un seul préverbe.

[1] Ici du reste il est possible qu'il n'y ait que *deux* préverbes *úpa* et *áva*.

A. *En phrase principale.*

Tous les préverbes sont encore susceptibles de se rencontrer séparés du verbe. Le plus ou moins de fréquence de cette séparation ne dépend sans doute que de l'emploi plus ou moins fréquent de tel ou tel préverbe.

sám vient en tête avec 15 exemples : I, 1, 1, 18; I, 2, 2, 2 (*ter*); I, 4, 1, 16; I, 4, 1, 20; I, 4, 1, 25; I, 4, 1, 29; I, 6, 3, 33; I, 6, 4, 11; I, 7, 4, 22; I, 8, 3, 12; I, 9, 2, 31; I, 9, 3, 6; I, 9, 3, 14.

á vient ensuite avec 14 exemples : I, 2, 1, 5; I, 3, 4, 12; I, 4, 2, 17 (*bis*); I, 5, 1, 11; I, 5, 2, 6; I, 5, 2, 7; I, 6, 1, 1; I, 6, 1, 8; I, 6, 4, 17; I, 8, 2, 4 (*bis*); I, 9, 2, 12; I, 9, 2, 27.

Puis *práti* et *úpa*, chacun avec 7 exemples :

úpa : I, 2, 1, 2; I, 2, 3, 3; I, 8, 1, 19 (*ter*); I, 8, 1, 24; I, 8, 1, 41;

práti : I, 1, 4, 5; I, 1, 4, 7; I, 1, 4, 20; I, 2, 1, 14; I, 2, 1, 15; I, 2, 1, 17; I, 9, 3, 2.

Enfin, avec des nombres divers d'exemples :

ánu : I, 1, 2, 4; I, 2, 1, 19; I, 5, 1, 26; I, 8, 3, 20; I, 8, 3, 22 (5 ex.);

prá : I, 2, 3, 1; I, 5, 1, 16; I, 5, 1, 26; I, 5, 4, 3; I, 5, 4, 5 (5 ex.);

áti : I, 2, 3, 2 et 4; I, 8, 1, 8; I, 9, 3, 2 (4 ex.);

ápa : I, 2, 1, 4; I, 2, 4, 17; I, 6, 4, 9 (*bis*) (4 ex.);

ví : I, 6, 3, 17 et I, 9, 3, 4 (2 ex.).

áchā I, 4, 1, 27;

ádhi I, 9, 1, 19;

abhí I, 1, 2, 15;

áva I, 6, 3, 11;

úd I, 4, 1, 12;

ní I, 4, 1, 24;

níḥ I, 2, 1, 4;

párā I, 4, 1, 34 (ce mot n'est jamais que préverbe).

B. *En phrase subordonnée.*

Sur les 6 exemples qui présentent le préverbe séparé en phrase subordonnée dans le livre I du ÇB., il en revient la moitié au seul préverbe *sám*, savoir : I, 4, 1, 29 (*bis*) et I, 4, 1, 32, ce qui s'accorde bien avec le fait que c'est ce préverbe qui fournit également le plus d'exemples en principale (15).

á qui donnait 14 exemples en principale est en effet représenté par *un* exemple : I, 5, 1, 26;

úpa qui fournissait 7 exemples en principale, en a également *un* en subordonnée : I, 7, 1, 3.

Enfin *ví* qui en principale n'avait fourni que deux exemples se trouve séparé, mais par une simple enclitique (*vā*) dans le passage I, 2, 2, 11 : *yád*... *kṣiṇvánti vā ví vā vṛhánti.*

Les autres préverbes très peu représentés en principale ne le sont pas du tout en subordonnée.

Ce sont donc les préverbes qui sont le plus souvent séparés en phrase principale, qui se trouvent aussi le moins rarement indépendants en subordonnée.

C. *Formes non personnelles du verbe.*

On a vu plus haut que le seul exemple qui rentre dans cette catégorie se trouve dans le passage : I, 8, 3, 25 *imāṃ vácam abhi víçve gṛṇántaḥ*,

Il est sans doute inutile de relever par opposition quels sont les préverhes qui se trouvent soudés à la forme verbale dans les exemples contraires. Mais, s'il ne s'agissait d'une formule en vers, il faudrait conclure de notre unique exemple que c'est peut-être par hasard que *abhí* se montre une seule fois à l'état de séparation en phrase principale, et jamais en phrase subordonnée.

2. Cas de deux préverbes.

A. *En phrase principale.*

Jamais il n'arrive que les deux préverbes soient à la fois séparés de la forme verbale.

Le second préverbe est toujours *sám* ou *á*, *sám* cinq fois et *á* quatre fois (le fait avait déjà été remarqué pour *á* par M. Delbrück), et l'on doit se souvenir ici du fréquent emploi de *sám* et de *á* en principale (15 et 14 fois, voir plus haut). Le premier préverbe, celui qui est susceptible de séparation, se trouve être *ánu* 5 fois sur 9 : *ánu*... *ábhajata* I, 2, 5, 4; *ánu*... *sáṃcarati* I, 3, 2, 3 et I, 3, 2, 5; *ánu*... *sáṃsthāpayati* I, 5, 3, 23 et aussi (à cause du ton) : *ánu sámbhuñjate* I, 7, 2, 16. On voit que la formule : *ánu*... *sám*+*forme verbale* a la majorité.

Vient ensuite la formule : *úpa*... *á*-+*forme verbale* avec trois exemples (chaque fois le même verbe) : *úpa*... *ávartasva* I, 5, 2, 6 et I, 5, 2, 7, puis : *úpa mávartethām* « puissiez-vous revenir à moi! » I, 6, 3, 13.

Une seule fois le premier préverbe est *ápa* dans le passage I, 5, 3, 6 *ápa*... *sáṃkrāmati.*

Il est à remarquer que dans l'unique exemple de séparation

pour le cas de trois préverbes, c'est aussi *úpa* qui est le premier et *á* qui est le dernier. (ÇB. I, 6, 4, 18.)

B. *En phrase subordonnée.*

Les mêmes remarques s'appliquent au cas excessivement rare où l'un des préverbes se trouve encore séparé en subordonnée. Dans les deux (trois) exemples existants (on a vu qu'il n'est pas tout à fait sûr de faire rentrer le second (= le troisième) dans la classe des phrases subordonnées), le second préverbe est *sám*. Dans l'unique exemple certain, le premier est *ánu* : I, 5, 3, 21 *ánu sárvaṃ yajñáṃ saṃsthāpáyāma* (subjonctif conçu comme subordonné). Dans l'autre exemple, le premier préverbe est *práti* : *práti hi svaḥ sáṃ jānīte* I, 1, 4, 5 (répété sous I, 2, 1, 17, voir plus haut).

C. *Formes non personnelles du verbe.*

Dans l'unique exemple où le ton montre que le premier préverbe garde encore son indépendance bien qu'il n'y ait rien d'intercalé entre celui-ci et le second préverbe, savoir I, 1, 2, 22 *ánu prácyotoḥ*, le premier préverbe est encore *ánu*, le plus fréquemment employé comme tel d'après ce qui a été vu plus haut pour la subordonnée et surtout pour la principale. Dans les exemples énumérés plus haut, exemples où les préverbes sont tous deux soudés, le second est le plus souvent *á* (3 fois sur 5) en dehors des gérondifs et des adjectifs verbaux en *-ta-* (*-na-*). Sauf dans ce dernier cas, du reste, la composition de deux préverbes avec une forme nominale rattachée au verbe est quelque chose de tout à fait rare.

3. Cas de 3 préverbes.

A. *En phrase principale.*

Il n'y a qu'un exemple où le préverbe soit séparé; le dernier préverbe est *á* et le premier (séparé) *úpa* : I, 6, 4, 18 *úpaiva nyáplavate* (= *úpa evá nyáplavate*)[1]. L'addition du *úpa* prouve sans doute que le sens de *á* était presque complètement oublié dans le complexe *nyáplavate*.

[1] M. Delbrück (*Grdr.* III, 1, 651) cite un autre exemple du livre neuvième du ÇB. Ici le premier préverbe est encore *ánu* (voir plus haut). Il s'agit de IX, 4, 3, 6 : *mádhye ha vá' etát prāṇā́ḥ sánta íti céti cātmánam anuryúc caranti* «c'est de cette façon que marchent les souffles qui sont au milieu, étant séparés les uns des autres».

B. *En phrase subordonnée.*

Jamais aucun des préverbes ne se trouve séparé du complexe auquel il se rattache. Le dernier préverbe est presque toujours *á* : cf. en principale I, 4, 1, 13 *abhi-vy-áharad*; *upávāvāsṛjan* (*úpa á áva asṛjan*) I, 5, 2, 20; et *upa-ny-á-pupluve* I, 8, 1, 5; en subordonnée, I, 4, 1, 19 : *yátra*... *abhivyáhārṣīḥ* (c'est-à-dire *áhārṣīḥ* et *yád*(*i*)... *anuvyāhấret* 15 fois; *abhivyāhárati*, *abhivyāháran*, *abhivyāhárati*; voir plus haut.

En somme, dans le cas peu fréquent de *trois* préverbes modifiant une forme verbale, on peut dire que régulièrement, soit en principale, soit en subordonnée, les trois préverbes sont soudés à la forme verbale et que le dernier préverbe est *á*.

C. *Formes non personnelles du verbe.*

Il ne se rencontre dans le livre Ier du ÇB. aucune forme nominale rattachée au verbe et modifiée par trois préverbes pour laquelle l'un des préverbes soit encore indépendant. Du reste, les exemples de trois préverbes sont très rares dans ce cas, même s'ils n'ont aucune indépendance.

Pour les gérondifs on ne peut citer que : *anu-vy-ā-hṛtya* I, 4, 3, 22 et I, 5, 1, 1 *abhivyāhṛtya*.

Les adjectifs verbaux en *-ta-* (*-na-*) qui sont pourtant presque aussi employés que les gérondifs n'en présentent aucun exemple.

Il n'y a non plus aucun exemple du fait ni pour les infinitifs, ni pour le participe présent en *-(a)nt-*, ni pour les participes du médio-passif en *-māna-* (*-āná-*), ni pour le participe futur actif, ni enfin pour les adjectifs verbaux en *-ya-* (*participia necessitatis*).

Étant donnée cette extrême rareté de trois préverbes avec des formes non personnelles du verbe et vu la tendance prédominante à souder les préverbes dans le cas où il y en a un ou deux seulement, on ne peut s'étonner que les exemples d'un préverbe séparé fassent totalement défaut dans le cas où ils sont au nombre de trois.

Il faut simplement remarquer que dans l'unique exemple (deux fois répété) où l'on trouve trois préverbes accompagnant un gérondif, le premier de ces préverbes est de nouveau *ánu* (voir plus haut). Le dernier est *á* suivant la règle indiquée par M. Delbrück.

VI. En cas d'indépendance du préverbe, quels sont les mots insérés entre le préverbe et la forme verbale?

Le cas de trois préverbes étant écarté du fait du manque

d'exemples[1], la matière se divise ici d'une part d'après la présence d'un préverbe ou de deux, et de l'autre d'après la nature de la phrase (principale, subordonnée ou *verbum infinitum*). Ici surtout il est d'importance de distinguer entre ce qui appartient au domaine des formules et ce qui rentre dans la prose courante, le style des légendes pouvant être ramené à l'un ou à l'autre suivant les cas, car c'est affaire d'appréciation. La besogne est encore simplifiée du fait que tous les cas de soudure sont naturellement écartés.

1. Cas d'un seul préverbe.

A. *En phrase principale.*

Texte courant. — Toute espèce de mots peut encore être insérée entre le préverbe et le verbe qui *suit* dans la langue du *brâhmaṇa*. Ceci est vrai, non seulement de la langue des formules, mais encore de celle des légendes et même de celle du texte courant.

Il se trouve en effet que pour le livre Ier du ÇB., c'est dans le texte courant que se rencontre l'exemple le plus remarquable au point de vue du nombre et de la nature des mots insérés. Il s'agit de I, 6, 4, 17, où l'on lit : *á ha vâ 'asmint svâçca níṣṭhyāçca çaṃsante*, soit donc : une particule atone, une particule tonique, un pronom tonique, un mot tonique, une particule atone, un mot tonique dissyllabique et une particule atone, en tout 7 mots dont 4 sont toniques, entre le préverbe et le verbe. Dans les formules, le plus grand nombre de mots intercalés n'est que de quatre.

L'exemple le plus riche en intercalations est ensuite dans le texte courant : I, 2, 3, 4 : *áty evá vayám idám asmát paró nayāma*, soit 5 mots toniques : 3 pronoms, la particule *evá* et une postposition.

On verra par la majorité des exemples suivants que ce sont en effet les particules et les pronoms, soit toniques soit atones, en un mot les mots secondaires de la phrase qui s'insèrent le plus souvent entre le préverbe et la forme verbale.

Le passage I, 9, 2, 12, présente 4 mots intercalés : *úpa ha vai tâvad devátā āsate*, une particule atone, une particule tonique (*vai tâvad* = *vaí tâvad* dans le système d'accentuation du ÇB.), un adverbe équivalant à une particule et un mot tonique, et de même le passage I, 2, 1, 3 : *úpeva vâ 'enenaitâd veveṣṭi* (une particule atone, une particule tonique, un pronom atone, un pronom tonique).

[1] Sauf celui que présente I, 6, 4, 18 *úpaiva nyâplavate* où n'est intercalée que la particule tonique *evá*.

Les exemples qui présentent l'intercalation de 3 mots sont assez nombreux. Citons d'abord un exemple tout à fait analogue au précédent et dans le même *adhyāya* : I, 9, 2, 27 : *úpa ha vai tā́ āsate* (*tā́vad* est supprimé et le mot tonique *devátā* a été remplacé par le pronom anaphorique mais tonique *tā́*).

Pour les autres exemples on suivra comme à l'ordinaire l'ordre dans lequel ils se rencontrent dans le *brāhmaṇa*.

I, 2, 3, 2, *aty áha tád indró 'mucyata* (intercalés : une particule exclamative, un pronom tonique et un mot principal tonique — l'exemple est dans une légende); I, 2, 3, 3, *úpaīvema 'éno gacchantu* (intercalés : la particule tonique *evá*, un pronom tonique et un mot principal tonique); I, 4, 1, 20 et I, 4, 1, 25 : *sám évainaṃ ténendhe* (intercalés : *evá* plus 2 pronoms dissyllabiques dont l'un est tonique); I, 6, 1, 8 : *ā́ vayaṃ tvā́m asmā́su bhajāmaḥ* (intercalés : 3 pronoms, toniques tous trois — légende); I, 6, 3, 11 : *ā́vaivā́varaṃ samudrā́ṃ dadhau* (intercalés : la particule *evá* plus 2 mots principaux toniques; légende de Tvaṣṭar); I, 6, 3, 33; *sám iva vā́ 'eṣá kramate* (intercalés : la particule enclitique et atone *iva*, la particule tonique *vaí* et le pronom tonique *eṣá*; — texte courant); I, 9, 2, 27 (cité plus haut).

Soit 7 exemples avec intercalation de 3 mots ou plus (un avec 7 mots, un avec 5, deux avec 4). Ceux où deux mots seulement sont intercalés sont un peu plus nombreux encore. Il y en a 15. Ce sont : I, 1, 1, 18 : *sáṃ hainaṃ çṛṇāti* (particule et pronom atones); I, 4, 1, 16 : *sám ivaivá kopayati* (à la fin d'une légende; mais c'est sûrement une réflexion personnelle de l'auteur: «aujourd'hui encore la rivière que n'a pu franchir Agni fait pour ainsi dire (*iva*) rage, même pendant les grandes chaleurs de l'été» (intercalés : la particule atone *iva* et la particule tonique *evá*); I, 4, 1, 35 : *párāsya sapátnā bhavanti* (intercalés : un pronom atone et un mot principal tonique); I, 4, 2, 17 : *ā́ cainā váha* (intercalés : une particule et un pronom atones). Il est à remarquer que dans la *formule* elle-même *ā́ ca váha* (*ibidem* 17) l'intercalation est moins forte que dans le texte courant); I, 5, 4, 1 : *-aiva tā́vacchaṃseta* (intercalés : *evá* et *tā́vat* particules toniques); I, 5, 4, 3 : *praivaitā́jjanayati* = *prá* + *evá* + *etád* + *j.* (intercalés : une particule et un pronom toniques); I, 5, 4, 5 : *pra vánaspátīnaṃ palāçā́ni mucyante* (morceau d'allure poétique mais sans mètre défini. — (Intercalés : 2 (3) mots principaux toniques); I, 6, 1, 1 : *ā́ no yajñé bhajata* (dans une légende — intercalés : un pronom atone et un mot principal tonique); I, 6, 3, 17 : *-vy evá mā kuru* (c'est-à-dire *ví evá*...), (légende de Tvaṣṭar — intercalés : la particule *evá* et un pronom atone); I, 6, 4, 9 : *ápa pāpmā́naṃ harimā́nam ahata* (dans une légende. — (Intercalés : 2 mots principaux toniques. Dans le texte courant la for-

mule est reprise [*ibid.*] avec *harimā́nam* en moins); I, 8, 1, 8 : *átī tvéveyāya* (c'est-à-dire *áti tú evá iyāya*. (Intercalés : 2 particules toniques — légende); I, 8, 3, 12 : *sám iva tám anakti* (texte courant. — Intercalés : une particule atone et un pronom tonique); I, 8, 3, 20 : *ánu vā́' enam abhutsata* (texte courant : explication d'une formule. — (Intercalés : une particule tonique et un pronom atone); I, 9, 1, 19 : *vayám agner ádhy asmā́ 'etád vanavāmahai* (explication d'une formule). — (Intercalés : 2 pronoms tous deux toniques); I, 9, 3, 2 : *áty u tám sṛjate yó' tisṛ́jyaḥ* (particule atone et pronom tonique); I, 9, 3, 4 : *"-vy asya tád vṛhanti* (c'est-à-dire *ví asya*... Texte courant. — (Intercalés : 2 pronoms qui tous deux sont toniques).

Sur ces 15 exemples, il y en a 4 seulement qui attestent l'intercalation de mots principaux toniques; mais ils sont très nets puisque dans l'un (I, 5, 4, 5) il ne s'agit rien moins que de *vánaspátīnāṃ palāçā́ni*, dans l'autre de *yajñé* (I, 6, 1, 1) et dans le troisième (I, 6, 4, 9) de *pāpmā́naṃ harimā́nam*.

Mais les particules (surtout *evá*) et les pronoms, surtout atones, sont ensemble 4 fois plus fréquents dans cette position (5 particules atones, 4 *evá*, 1 *tā́vat*, 1 *vaí*, 1 *tú*, 6 pronoms atones, 7 pronoms toniques).

Enfin les passages où (dans le texte courant), un seul mot est intercalé, sont au nombre de 11. Ce sont : I, 1, 2, 4 : *ánu rákṣaç carati* (mot principal tonique — sujet); I, 1, 2, 15 : *nā́bhyevá mṛçet* (intercalé : *evá*); I, 2, 3, 1 : *sá praīvā́dhanvad* (intercalé : *evá*); I, 5, 1, 26 : *ánu mā çāsta* et : *prá me brūta* (dans une formule). — (Intercalé : pronom atone); I, 5, 2, 6 : *ā́ naḥ çṛṇu* (dans une légende. — Intercalé : un pronom atone); I, 6, 4, 9 : *ápa pāpmā́naṃ hate* (intercalé : un mot principal tonique — texte courant); I, 6, 4, 11 : *sám evá nayet* (deux fois — intercalé : *evá*); I, 8, 3, 22 : *tā́m ta etā́m ánu jóṣam bharāmi* (intercalé : un mot tonique); I, 9, 3, 2 : *práti tám oṣato yáḥ pratyúṣyaḥ* (intercalé : un pronom tonique); I, 9, 3, 14 : *sáṃ devaír abhūma* (un mot principal tonique intercalé).

Sur ces 11 exemples d'intercalations, 4 concernent des mots principaux et toniques, 3 la particule *evá*, 3 des pronoms atones et 1 seulement le pronom tonique et monosyllabique *tám*.

Formules. — Dans les formules on ne rencontre pas plus de 4 mots intercalés entre le préverbe et la forme verbale. 4 passages présentent ce maximum. Ce sont : I, 3, 4, 12 : *ā́ tvā vásavo rudrā́ ādityā́ḥ sadantu* (intercalés : 1 pronom atone et 3 mots principaux toniques); I, 8, 1, 19 : *úpa mā́ṃ rathantaráṃ sahá pṛthivyā́ hvayatā́m* (intercalés : un pronom et une particule [prép.] toniques, plus 2 mots principaux toniques); I, 8, 1, 19 : *úpa mā́ṃ*

vāmadevyáṃ sā́hāntárikṣeṇa hv. (mêmes intercalations); I, 8, 1, 19 : *úpa mā́ṃ bṛhát sahá divā́ hvayatām* (mêmes intercalations).

On voit que les mots principaux toniques sont ici en majorité. La seconde place est pourtant occupée chaque fois par un pronom.

6 exemples pour l'intercalation de 3 mots seulement : I, 1, 4, 7 : *práti tvā́dityā́s tvág vettu* (intercalés : un pronom atone et deux mots principaux toniques); I, 2, 1, 4 : *ápāgna agním āmā́daṃ jahi* (intercalés : 3 mots principaux dont l'un seulement est atone en tant que vocatif); I, 2, 4, 17 : *ápārárum pṛthivyaí devayájanād badhyāsam* (même intercalation — *Arárú-* nom propre); I, 8, 1, 24 : *úpo 'asmā́ṃ 2 | íḍā hvayatām* (intercalés : une particule atone, un pronom tonique et un mot principal tonique); I, 8, 1, 41 : *úpa mā́m pṛthiví mātá hvayatām* (intercalés : un pronom tonique et 2 mots principaux toniques); I, 8, 1, 41 : *úpa mā́ṃ dyaúṣpitá hvayatām* (*item.* — l'analogie de la formule précédente et les 2 tons de *dyaúṣpitá* autorisent à considérer ce composé copulatif comme deux mots distincts). La seconde place est encore occupée ici par un pronom, sauf dans le cas où l'on a la particule atone *u* (I, 8, 1, 24).

Le nombre des exemples augmente en raison inverse du nombre des mots intercalés : il y en a 8 pour le cas de 2 mots insérés entre le préverbe et la forme verbale. Ce sont : I, 1, 4, 5 : *práti tvā́ditir vettu* (intercalés : un pronom atone et un mot principal tonique); I, 1, 4, 20 : *práti tvā vṛṣā́vṛddhaṃ vettu* (mêmes intercalations); I, 2, 1, 17 : *práti tvā parvatī́ vettu*, deux fois (intercalés : un pronom atone et un mot principal tonique); I, 2, 1, 19 : *dīrghā́m ánu prásitim ā́yuṣe dhām* (intercalés : 2 mots principaux toniques); I, 2, 2, 2 : *sáṃ revátīr jágatībhiḥ pṛcyantām* (mêmes intercalations); I, 2, 2, 2 : *saṃ mádhumatīr mádhumatībhiḥ p.* (mêmes intercalations); I, 2, 2, 2 : *saṃ rásavatyo rásavatībhiḥ p.* (mêmes intercalations); I, 9, 2, 31 : *sam índro viçvádevebhir aṅktām* (mêmes intercalations).

La majorité des mots intercalés est formée ici encore par des mots principaux, toniques la plupart du temps.

Reste le cas où un mot seulement est intercalé entre le verbe et la forme verbale. Ce cas se présente 14 fois dans les formules. Voici les exemples : I, 2, 1, 4 : *níṣ kravyā́daṃ sedha* (intercalé : un mot principal tonique); I, 2, 1, 5 : *á devayájaṃ vaha* (même intercalation); I, 4, 1, 24 : *ni hótā satsi* (intercalé : un mot principal tonique en apposition à la forme verbale); I, 4, 1, 27 : *áccha deva vivāsasi* (intercalé : un mot principal atone en tant que vocatif); I, 4, 1, 29 : *sám agnír idhyate* (intercalé : un mot principal tonique); I, 4, 2, 17 : *á ca váha* (une particule atone — mais à cause du ton de *váha* cet exemple rentrerait plutôt dans le

cas des subordonnées[1]); I, 5, 1, 11 (*bis*) : *ā́ ca vakṣad*) une particule atone); I, 5, 1, 16 : *prá ca vada prá ca yája* (chaque fois c'est une particule atone qui est insérée); I, 5, 1, 26 : *prá me brūta* (intercalé : un pronom atone); I, 7, 4, 22 : *sám imáṃ dadhātu* (intercalé : un pronom tonique); I, 8, 2, 4 : *ā́ ca pyāyasva* (intercalée : une particule atone); *item*, *ibidem* : *ā́ ca pyāçiṣīmahi*; I, 9, 2, 31 : *sáṃ barhír aṅktām* (intercalé : un mot principal tonique); I, 9, 3, 6 : *sám tanū́bhir áganmahi* (intercalé : un mot principal tonique).

Sur ces 14 exemples, sept présentent un mot principal intercalé, toujours tonique sauf, *deva* I, 4, 1, 27; cinq, l'intercalation de la particule atone *ca*[2]; un, celle d'un pronom tonique et un, celle d'un pronom atone.

Il faut conclure qu'en phrase principale dans la prose védique l'intercalation des mots principaux et toniques est encore aussi normale que celle des pronoms et particules toniques ou atones.

B. *En phrase subordonnée.*

Les exemples étant ici très peu nombreux, il est inutile de distinguer entre formules et prose courante, d'autant plus que l'on vient de constater qu'il n'y a pas entre ces deux styles de réelle différence telle qu'on pouvait craindre d'en trouver. I, 2, 2, 11 : *yád... kṣiṇvánti vā ví vā vṛháṇti* (intercalée : une particule atone); I, 4, 1, 29 : *sáṃ hīdhyáte* (intercalé : *hí* particule tonique — la formule elle-même [6ᵉ *sāmidhenī*] porte *sámidhyate*); I, 4, 1, 29 : *sáṃ hīdhyáte vṛ́ṣā* (même intercalation — ici la formule intercale le mot principal et tonique *agnír*); I, 4, 1, 32 : *sáṃ hyenam indhaté* (intercalés : *hí* et un pronom atone); I, 5, 1, 26 : *yéna pathā́ havyam ā́ vo váhāni* (formule — intercalé : le pronom atone *vaḥ*); I, 7, 1, 3 : *úpa hí dvitīyó 'yati* (texte courant — = *dvitī́yo áyati* intercalé : le mot principal tonique *dvitī́yaḥ*).

Sur 6 exemples, 5 se rencontrent dans le texte courant. Une fois seulement il y a 2 mots intercalés : une particule tonique mais monosyllabique et un pronom dissyllabique mais atone. Une fois seulement aussi c'est un mot principal tonique qui sépare le préverbe et le verbe. Dans les autres cas, il s'agit de la particule *hí* ou d'un pronom monosyllabique et atone.

Il y a donc une très grande différence entre la phrase principale et la phrase subordonnée, au point de vue des mots intercalés.

[1] Ce n'est du reste que l'une de deux coordonnées unies par *ca... ca...*

[2] Cf. encore dans l'attique d'Aristophane, mais dans un passage lyrique : *Ranae* v. 1106 : λέγετον, ἔπιτον, ἀνά τε δέρετον.

C. *Formes non personnelles du verbe.*

L'unique exemple qui présente une intercalation est dans le passage I, 8, 3, 25 : *imāṃ vácam abhi viçve gṛṇántaḥ*. Un mot principal tonique est inséré entre le préverbe et le participe. Il s'agit d'une formule en vers (= *V. S.* II, 18). Mais c'est par hasard qu'il ne se rencontre pas d'exemples de même genre avec une particule soit tonique (*evá*), soit atone (*iva*, *vā*, *ca*) insérée entre le préverbe et la forme nominale rattachée au verbe, car M. Delbrück cite des exemples de faits empruntés à d'autres *brāhmaṇa* ou à d'autres parties du ÇB. lui-même. Toutefois, il est naturel que l'intercalation se rencontre ici plus rarement encore que dans les phrases subordonnées.

2. Cas de deux préverbes.

A. *En phrase principale.*

On a vu qu'il n'y a en phrase principale que quelques exemples de séparation, et pour le premier préverbe seulement.

Les intercalations sont : (*ánu*) *no 'syám pṛthivyām* (*ábhajāta*) sous I, 2, 5, 4, soit : un pronom atome, un pronom tonique et un mot principal tonique (légende); *srucáḥ* mot principal tonique sous I, 3, 2, 3 (texte courant); *item* sous I, 3, 2, 5; *naḥ* pronom atone sous I, 5, 2, 6, et I, 5, 2, 7; la particule tonique *vaí* sous I, 5, 3, 6; 2 mots principaux toniques *sarváṃ yajñám* sous I, 5, 3, 23; le pronom atone *mā* sous I, 6, 3, 13.

Dans le cas de 2 préverbes, on trouve donc les mêmes intercalations que dans celui d'un seul préverbe. Si les exemples sont plus rares, c'est sans doute parce que l'union d'une forme verbale avec deux préverbes est elle-même moins fréquente. Sur 7 exemples, 3 contiennent 1 et même 2 mots principaux toniques intercalés.

B. *En phrase subordonnée.*

Les exemples, déjà rares en principale, le sont encore davantage en subordonnée. Mais l'unique exemple sûr (I, 5, 3, 21) *ánu sárvaṃ yajñáṃ saṃsthāpáyāma* intercale 2 mots principaux toniques. Il est vrai qu'il n'est lui-même que la transposition en subordonnée de la principale I, 5, 3, 23, citée plus haut et qui contient les mêmes mots.

L'autre exemple, irrégulier au point de vue du ton, n'insère que la particule *hí* plus un mot monosyllabique mais tonique : I, 1, 4, 5, et I, 2, 1, 17, *práti hi svaḥ sáṃ jānīte*.

C. *Formes non personnelles du verbe.*

Il n'y a aucun exemple de l'intercalation d'un mot quelconque entre le premier préverbe et le second, précédant une forme non personnelle du verbe. On a vu plus haut que la chose était déjà excessivement rare quand il ne s'agissait que d'un seul préverbe.

Les exemples font aussi tout à fait défaut pour le cas de 3 préverbes, soit en principale, soit à plus forte raison en subordonnée et avec les formes nominales du verbe.

VII. Préverbes employés absolument.

Il s'agit du cas où le préverbe forme à lui seul une petite phrase nominale dans le genre de celles de l'allemand moderne : *ab*! «partez», *auf*! «levez-vous», etc. Ce type était indo-européen.

Il faut distinguer deux cas, celui où la forme verbale était exprimée une seule fois (en cas du même préverbe répété) dans une phrase précédente ou suivante et celui où le préverbe était réellement absolu. Le second cas est naturellement le plus intéressant.

1er cas. — C'est toujours dans des formules qu'il se rencontre : I, 2, 2, 2 (= *V. S.* I, 21) : *sam ắpa óṣadhibhir* (*íti*) (c'est-à-dire *sám ắpaḥ*...); *ibidem* : *sam* (c'est-à-dire *sám*) *óṣadhayo rásena* = *V. S.* I, 21 «que les eaux (se mêlent) aux plantes! que les plantes (se mêlent) au suc!»

C'est seulement plus loin (toujours I, 2, 2, 2 = *V. S.* I, 21) que le verbe est exprimé : *sáṃ revátīr jágatībhiḥ pṛcyantām* «que celles qui sont riches se mêlent à celles qui sont mobiles!»

2e cas. — Il s'agit également de formules. Citons d'abord celle qui est la plus voisine de la précédente : ÇB. I, 4, 5, 7 = *V. S.* II, 9 *h* : *saṃ jyótiṣā jyótir* «light with light!» *Sám* est glosé dans ce qui suit par *saṃgácchate.*

Vient ensuite le cas douteux de I, 9, 1, 19 : *vayám agneḥ pári mắnuṣāḥ* c'est-à-dire : «(puisse le dieu Agni obtenir cela des dieux) et nous, hommes, (l'obtenir) d'Agni». On ne peut pas affirmer d'une façon absolue que *pári* soit une simple postposition puisqu'il dispense de la répétition du verbe *van-*. Ici *pári* est encore un mot bien indépendant pouvant se rapporter indifféremment à *agnéḥ* où à *vanavāmahai* qui n'est exprimé qu'à la fin du verset dans le texte qui sert de commentaire à la formule. Ce commentaire est : *vayám agner ádhy asmā' etád vanavāmahā* (*íti*) «puissions-nous obtenir cela d'Agni pour lui (le sacrifiant)». Ici *ádhi* est également en équilibre entre *agnér* et le verbe, et cet exemple a été compté plus haut, peut-être à tort, dans l'énumération des préverbes indépendants (cas de 1 préverbe).

Les autres exemples ne prêtent pas à discussion. Ce sont : I, 4, 1, 4 (*bis*) : *éti ca préti ca* (c'est-à-dire *á íti ca prá íti ca*) «il dit : «Viens!» et il dit : «Va-t'en !». La formule est répétée deux fois sous I, 4, 1, 5, et deux fois sous I, 4, 1, 6.

De même sous I, 4, 1, 6, on lit *sárvaṃ vā' idam éti* (*á íti*) *ca préti* (*prá íti*) *ca*. Il faut ici aussi suppléer un verbe par la pensée. M. Eggeling traduit «everything here (moves) hither and thither».

Cf. encore *préti* sous I, 4, 1, 8, et I, 4, 1, 9, traduit par M. Eggeling : «(tends) in a forward direction».

De même I, 7, 2, 17 : *prá* (bis) «come hither» (Eggeling), puis la formule plusieurs fois répétée (I, 4, 1, 7; I, 4, 1, 8; I, 4, 1, 9) = première *sāmidhenī* : *prá vo vā́jā* que M. Eggeling traduit par : «forth (go) your viands!» en suppléant avec *prá* un verbe de mouvement[1].

Enfin, dans une légende, on trouve une fois une expression tout à fait analogue au : *kím ít pári* «qu'est-ce qui empêche?» du Rig-Véda citée par M. Delbrück. Il s'agit de *párā* avec *asti* ou plutôt *bhavati* non exprimé. Opposé à cette expression, *bhavati*, *bhavanti* veut dire «avoir le dessus, être vainqueur» et *párā* «avoir le dessous, être vaincu». L'un des deux exemples se rencontre dans une légende : I, 4, 1, 35 : *párā* + *ásurā* (sc. *abhavan*) «les Asuras furent défaits».

Párā s'oppose à *abhavan* = «les dieux furent vainqueurs». C'est donc un beau type de phrase nominale pure. Dans le même verset, la même notion appliquée à la vie contemporaine est exprimée par *bhavati* «il est vainqueur (celui qui sait cela)» et *párā*... *bhavanti* «ses ennemis sont vaincus». Le préverbe absolu n'était sans doute plus de mise dans la langue courante.

VIII. Règle des petits mots qui occupaient la seconde place dans la phrase indo-européenne.

Il faut rappeler ici qu'un certain nombre de mots secondaires occupaient régulièrement la seconde place dans la phrase indo-européenne. C'étaient des particules et des pronoms. Tel est le cas par exemple pour le latin *quidem*, *autem*, *me*, *te*, etc., pour le sanskrit *hí*, *ha*, *u*, *mā*, *tvā* etc., pour le slave *že*, *mi*, *ti*, etc., pour le got. *u* (*ga-u-laubjats* = est-ce que vous croyez? du.), pour le grec *μέν*, *δέ*, *δή*, *σε*, *με*, *οἱ* dat., etc.

Dans le cas d'un verbe accompagné d'un ou de plusieurs préverbes, la question se pose de savoir quelle était à l'époque du

[1] Partout ailleurs, sous I, 4, 1, 5; I, 4, 1, 6; I, 4, 1, 7, et I, 4, 1, 8, *ti* signifie simplement le mot *á*, et *préti* le mot *prá*.

brāhmaṇa la position respective du préverbe, du petit mot et de la forme verbale. Dans le cas où le préverbe restait séparé, rien de plus simple. La syntaxe indo-européenne subsistait encore ici dans toute son intégrité. Le préverbe commençait la phrase, ensuite venait le petit mot, puis le verbe (généralement à la fin de la phrase). Cf. par exemple le passage cité : *áty u tám sṛjate yó'tisṛ́jyaḥ* I, 9, 3, 2, de même en gotique : *ga-u-laubjats*, *ga-u-hva-sehvi*, Mc. 8, 23[1].

Mais quand le préverbe était rapproché de la forme verbale, le complexe *prati-ṣṭhā-* par exemple ne pouvait être mis en tête de la phrase qu'à une époque où l'on avait déjà perdu tout sentiment de la valeur originelle de *práti* et autres préverbes, et où *prátitiṣṭhati* par exemple faisait définitivement l'impression d'un mot unique. Ce n'est pas encore le cas pour notre *brāhmaṇa* : *il est extrêmement rare qu'un verbe à préverbe commence la phrase et soit en même temps suivi d'un petit mot occupant originellement et régulièrement la seconde place.*

Parmi les innombrables phrases contenant des verbes à préverbes soit en principale, soit en subordonnée, quatre (resp. cinq) seulement enfreignent la règle ancienne de manière qu'un *hí* par exemple vienne après un *pratitiṣṭhati*. Presque toujours, en cas d'union ou de rapprochement des deux éléments, tous deux viennent se placer à la fin de la phrase (cf. la syntaxe allemande pour les subordonnées), et le petit mot se place régulièrement après le premier mot exprimé.

Il semble que ce n'est que lorsque l'auteur a voulu attirer l'attention non pas sur le préverbe, ni sur le verbe, mais sur le complexe sémantique qu'ils forment, qu'il s'est permis de le mettre en tête et de le faire suivre d'un mot de seconde place.

On a dit que le nombre de ces exceptions s'élève en tout à 5 dans le 1er livre du Ç B. Encore le cinquième n'est-il que la répétition presque formelle du quatrième. Voici ces exemples :

I, 4, 1, 38 (il jette dans le feu tout ce qui n'est pas la *samídh*) (*yád anyát samídho*) | *'pavṛṅktá* (c.-à-d. *apavṛṅkté*) *ivā hy etád dhótā* «car il écarte ceci (pour le moment)». M. Eggeling traduit «completes», mais le passage correspondant I, 8, 2, 3 montre bien que *ápa varj-* a ici le sens ordinaire; *etád* reprend sans doute simplement *samídh-*. L'exception est bien nette comme le montre l'accent de subordonnée de *apavṛṅkté*.

I, 4, 2, 18 : *sa vai tíṣṭhann-ánvāha* (principale) | *anvā́hā hyetád* (car c'est ainsi qu'il récite) | *asaú hyanuvā́kyā*. Le mot important ici était pour l'auteur *anvā́ha* à cause de l'homophone *anuvā́kiā* (*-vā́kyā*).

[1] Cf. Streitberg, *Gotisches Elementarbuch*², p. 148 et suiv.

I, 8, 2, 3 (c'est le passage auquel on a fait allusion plus haut).

A ce moment, on emploie la *samídh-* (bûche) qu'on avait laissée de côté (I, 4, 1, 38) *átha samídham abhyâdadhāti* (principale) | *sáminddha évainam etát* « car il l'allume bien cette fois-ci », (alors qu'auparavant il ne le faisait pas); *evá* montre que l'on veut insister particulièrement sur *sáminddhe.*

I, 8, 3, 12 : (s'il faisait telle ou telle chose,) *antáriyād dha* (c.-à-d. *ha*) *yájamānaṃ lokát*, et de même : I, 9, 1, 4 *antáriyād dha yajñát* « il couperait les communications du sacrifiant avec le monde (d'au delà), avec le sacrifice. » On ne peut voir ici la même volonté d'insister sur *antáriyāt*, mais le brâhmaniste a peut-être voulu simplement éviter de terminer sa phrase par ce mot de mauvais augure : *antáriyāt.*

Soit donc deux exemples de ces exceptions en subordonnée et trois en principale. On remarquera de plus que le fait est restreint au cas *d'un seul* préverbe.

Comme il a été dit plus haut, il s'agit sans doute chaque fois de purs artifices de style destinés à mettre un mot en valeur ou bien à le dissimuler par scrupule superstitieux. Mais pour que ces emplois artificiels fussent tolérables, il fallait que dans la langue parlée, il y eût eu déjà un commencement d'oubli de la valeur originelle des préverbes et une tendance à la fusion complète avec la forme verbale. Et ceci n'est pas en désaccord avec les résultats qu'ont fourni les autres points de l'étude du livre Ier du ÇB.

2E PARTIE.

RÈGLES DU TON.

Les règles du ton des préverbes et des formes verbales qu'ils accompagnent sont bien ici celles que M. Delbrück a tracées pour le védique soit des vers soit de la prose dans son *Altindische Syntax*, et il n'y a pour ainsi dire aucune exception.

UN PRÉVERBE EN PHRASE PRINCIPALE.

Que le préverbe soit séparé de la forme verbale ou qu'il en soit immédiatement suivi, c'est lui qui a le ton, et la forme verbale est atone. On n'a pas rencontré d'exception.

UN PRÉVERBE EN PHRASE SUBORDONNÉE.

Dans les quelques cas où le préverbe est encore indépendant, il est tonique et la forme verbale l'est également. S'ils sont en

contact immédiat, le préverbe perd son ton; la forme verbale seule est tonique, par exemple I, 2, 2, 2 ...*hí*... *saṃgácchante*. On a vu que dans ce passage *sám* précède immédiatement *hí*, mais que ce n'est sans doute que la reprise de la formule à expliquer : *sam ápa óṣadhibhiḥ*.

Un préverbe accompagnant une forme non personnelle du verbe.

La règle est la même que pour la phrase subordonnée, mais il n'y a qu'un exemple où les deux mots étant séparés sont tous deux toniques I, 8, 3, 25 : *abhi víçve gṛṇántaḥ* (c'est-à-dire *abhí víçve*...). Quand le préverbe est uni au participe présent ou parfait actif, c'est *toujours* le participe seul qui porte le ton.

Il en est de même du participe futur actif : *úpaiṣyan* seul I, 1, 1, 1, ferait exception. Comme le mot suivant commence par une tonique *á*-, il faut peut-être entendre *úpaiṣyán* et y voir un souvenir de l'époque où *úpa* et *eṣyán* étaient encore indépendants, cf. à l'infinitif *ánu prácyotoḥ*. Mais il vaut mieux encore y voir une postposition se rattachant à *vratám* qui précède (*vratam úpaiṣyan ántareṇa*).

Dans le cas du participe en -*māna*-, c'est également le participe seul qui est tonique. Même au futur, cf. I, 3, 1, 13 : *avekṣiṣyámāṇā*.

Il en est de même du participe en -*āna*-. Le préverbe ne se trouve *jamais* avoir le ton.

Au contraire dans les infinitifs en -*tum* et en -*tyai*, c'est toujours le préverbe qui porte le ton.

Dans le cas où l'infinitif est en -*tavaí*, le préverbe et l'infinitif sont également toniques. Les exemples sont : *úcchettavaí*, I, 2, 5, 10, et *ávoḍhavaí*, I, 4, 2, 16 (quater), I, 4, 2, 17 (quinquies) et I, 5, 2, 11.

Dans le cas où le préverbe accompagne un gérondif, le préverbe est atone *sans exception*.

Enfin, l'adjectif verbal en -*ta*- (-*na*-) est toujours atone et laisse le ton au préverbe, sauf dans quelques cas très rares en subordonnée, par exemple I, 1, 2, 15 : *yátra kíṃcid āpannam bhávati* (il peut s'agir de *āpannám*) et en composition ultérieure, par exemple : I, 2, 3, 1 : *caturdhāvihitám*; I, 3; 1, 21 : *yathādiṣṭám*; I, 7, 2, 8 : *caturavattám* (bis), *pañcāvattám* (bis) *pañcāvattásya*; I, 7, 4, 6 : *yathāhutám*.

Dans le cas de l'adjectif verbal en -*ya*- (-*tavya*-, *participium necessitatis*) le préverbe est atone, même en composition ultérieure : I, 4, 3, 1 et 2 : *an-avadhṛṣyáḥ*, *anavamṛçyáḥ*, mais I, 6, 3, 39 : *ávijñānyam*. Pour -*tavya*-, cf. I, 6, 2, 11 : *upasartávyānām*.

Deux préverbes en principale.

En cas de séparation, les deux préverbes sont toniques, la forme verbale est atone et enclitique sur le second des préverbes, exemple : I, 3, 2, 3 : *sárvā ánu srucaḥ sáṃcarati.*

Dans le cas beaucoup plus fréquent d'union intime des deux préverbes avec la forme verbale, le second seul est tonique, le premier étant atone aussi bien que le verbe. On n'a pas relevé d'exception à cette règle.

Deux préverbes en subordonnée.

Dans le cas infiniment rare de séparation de l'un des préverbes, le premier est naturellement tonique, le second atone et la forme verbale porte aussi le ton. Seul exemple de cette nature : I, 5, 3, 21 : *ánu sárvaṃ yajñáṃ saṃsthāpáyāma.* Dans l'autre exemple I, 1, 4, 5 et I, 2, 1, 7 : *práti hi svaḥ sáṃ jānīte* (c'est-à-dire *hí sváḥ sám*), les deux préverbes sont encore indépendants bien que le second ne soit séparé par rien de la forme verbale. En tout cas *jānīte* est atone, et ce serait une réelle exception, si l'on ne pouvait l'expliquer en disant que le vieux dicton scolastique était : *práti svaḥ sám jānīte* et que *hí* ne sert ici qu'à l'introduire. Il faudrait traduire alors : «Puisque, (*hí*) on le sait bien, ...quelqu'un qui est de la même espèce qu'un autre le reconnaît naturellement». Ce serait alors un exemple à ajouter aux autres cas de deux préverbes en phrase principale. En dehors de ce passage, il n'y a pas d'exception. En cas d'union avec le verbe, les deux préverbes sont atones et le verbe est tonique.

Deux préverbes accompagnant une forme non personnelle du verbe.

Les deux préverbes sont presque toujours soudés à la forme nominale rattachée au verbe. On a pourtant I, 1, 2, 22, *ánu prácyotoḥ* où les deux préverbes sont toniques, mais au verbal en *-ya-* I, 6, 2, 1, et I, 6, 2, 2 : *an-abhyārohyám* où ils sont atones et où la particule négative est atone contrairement à la règle.

Au participe présent actif, les deux préverbes sont atones et le participe, tonique : *samanubruvántam*, I, 4, 3, 22, et *samādádhataḥ* (bis) sous I, 4, 2, 1.

De même au participe futur actif : I, 2, 5, 18, *saṃ-ni-dhāsyántaḥ* (seul exemple).

De même encore un participe médio-passif en *-māna-* : I, 6, 3, 33, *ápratyālabhamānam* (mais ici *á-* négatif a pris le ton).

Pour le participe en *-āná-* il n'y a pas d'exemple.

Pour les gérondifs, les deux préverbes *sans exception* sont atones : I, 2, 5, 7 : *samādhā́ya*; I, 2, 5, 19 : *udādā́ya* (bis); I, 3, 4, 8 : *abhyādhā́ya*, etc.

Pour les adjectifs verbaux en *-ta-* (*-na-*), c'est le second préverbe seul qui de tout le complexe porte le ton. I, 1, 2, 7 : *prā́kṛtāni*; I, 3, 4, 13 : *abhinìhita evá*; I, 4, 1, 26 : *abhyánūktā*; I, 1, 4, 5, et I, 1, 6, 7 : *abhinìhitam*; I, 3, 3, 8 : *paryā́stneṣu*; I, 3, 3, 10 : *abhyánūktam*; I, 3, 5, 13, et I, 3, 5, 16 : *ávyavachinnam* (fréquent cf. I, 9, 3, 5 : *á-* a pris le ton).

Enfin pour les adjectifs verbaux en *-ya-*, il n'y a d'exemples avec deux préverbes que les deux cités plus haut. Les deux préverbes sont atones.

Trois préverbes en principale.

Le premier préverbe, s'il est séparé, a le ton; le troisième le porte également; le second et la forme verbale sont atones. Seul exemple : I, 6, 4, 18 : *úpaiva nyā́plavate* (légende de Manu). Si les trois préverbes se suivent, le dernier seul porte le ton, la forme verbale étant naturellement atone, exemple : I, 8, 1, 5 : *upanyā́pupluve* (cf. *anuvyúc caranti* IX, 4, 3, 6).

Trois préverbes en phrase subordonnée.

Les trois préverbes précèdent dans tous les cas la forme verbale immédiatement. Ils sont tous trois atones; le verbe seul est tonique. Exemple : I, 5, 2, 15 : *yád... apavyāhā́ret* (voir plus haut). Il ne se rencontre pas d'exception.

Trois préverbes accompagnant une forme non personnelle du verbe.

Il n'y a d'exemples que pour le gérondif. Les trois préverbes sont atones, et la forme nominale (rattachée au verbe) est seule tonique. Exemples : I, 4, 3, 22 : *anu-vy-ā-hŕ̥tya* I, 5, 1, 1 : *abhi-vy-ā-hŕ̥tya*.

C'est un hasard qu'il n'y ait pas d'exemples pour les adjectifs verbaux en *-ta-*(*-na-*). D'après l'analogie des séries précédentes, il faudrait s'attendre à trouver le dernier préverbe seul tonique.

3ᴱ PARTIE.

LES PRÉVERBES FONCTIONNANT COMME PRÉPOSITIONS OU POSTPOSITIONS.

Cet emploi des préverbes est rare, ce qui n'a rien d'étonnant puisqu'il l'est encore en sanskrit classique. Il y a une vingtaine d'exemples de ces mots employés comme *prépositions* et une quarantaine de cas où ils fonctionnent comme *postpositions* (exactement 16, car il ne faut pas tenir compte des 5 exemples de *purá* qui n'est qu'adverbe et 35[1]). Ceci confirme l'enseignement de M. Delbrück que les prépositions proprement dites sont bien plus rares que les postpositions.

Les préverbes qui fonctionnent comme prépositions sont seulement : *á*, *ánu*, *tiráḥ* (et *abhí* dans un cas spécial).

C'est *á* qui est représenté par le plus grand nombre d'exemples : I, 2, 5, 26 : *ā kíyataḥ* «jusqu'à quand?»; *ibidem* : *á barhíṣa stáraṇād*; I, 4, 3, 10 : *á nakhébhyaḥ*; I, 5, 2, 9, et 10, et 11, et 12, et 13, et 14; I, 7, 1, 15 : *á tiṣṛṇām dógdhoḥ*; cf. I, 7, 4, 19 : *aitásmād vácasaḥ* et I, 9, 2, 24 : *ā védeḥ* (bis).

Pour *ánu*, il n'y a guère à citer que I, 1, 3, 2 : *ánu mátrām* et I, 3, 1, 1 : *ánu manúṣyāṇām* (sc. *cáraṇam*).

De même pour *tiráḥ* : I, 4, 1, 29 : *tirá ivā́ hyeṣa támāṃsi*, c'est-à-dire *tiráḥ* + *iva* + *hí* + *eṣá* + *támāṃsi* et dans le même passage exactement, mais sans intercalation *tirastámāṃsi*, c'est-à-dire *tirás támāṃsi*. Il n'est pas probable que les deux mots n'en fassent ici qu'un seul. Il faut au contraire admettre que la préposition et le substantif sont soudés dans une expression qui se rencontre plusieurs fois *abhídyava* (*iti*) I, 4, 1, 7; I, 4, 1, 8; I, 4, 1, 9 (*ter*). Le substantif est atone et enclitique sur la préposition. C'est sans doute un type indo-européen, car on le retrouve encore en slave moderne (type russe : *zá muž*, *zá ruku*).

Dans tous les cas le préverbe employé comme préposition a le ton.

Il est également tonique quand il fonctionne comme postposition.

C'est *ánu* qui est le plus fréquemment employé dans ce rôle. Voir : I, 2, 2, 17; I, 3, 2, 11 (*quater*); I, 4, 5, 6 (*bis*); I, 5, 2, 2 (*quater*); I, 5, 2, 4 (*bis*); I, 5, 3, 18 (*quater*); I, 6, 3,

[1] Le nombre des postpositions atteint certainement quarante si l'on tient compte de la formule fréquente *tam práti brūyāt* où *práti* se rattache sans doute à *tám*.

15; I, 6, 3, 29; I, 6, 3, 30; I, 7, 2, 16; I, 8, 3, 5 (*quater*); I, 8, 3, 27 (*yajñaṃ vā' ánu*); I, 9, 2, 14 (*pátiṃ vā' ánu*); I, 9, 2, 27 (*tadánu*).

Vient ensuite *ádhi* avec une dizaine d'exemples : I, 1, 1, 21; I, 1, 4, 5; I, 2, 2, 14, *várṣiṣṭhé' dhi nāke* (*bis*); I, 3, 3, 10; I, 4, 4, 11 : *çīrṣṇé hīyam ádhi vā́k*; I, 5, 3, 17; I, 6, 4, 15; I, 7, 2, 16; I, 7, 2, 20; I, 8, 1, 29 : *yáyor idaṃ sárvam ádhi*. On a cité quelques exemples qui sont intéressants parce que la postposition est séparée par un ou plusieurs mots du substantif qu'elle modifie. Ce phénomène est tout à fait pareil à celui qu'on observe dans le cas des préverbes proprement dits.

Áti. — Les exemples sont I, 2, 1, 12; I, 2, 4, 11 et 12, et 13, et 14; I, 2, 4, 21 (*bis*). Il s'agit de l'expression : *imā́ṃ lokān-áti* «outre ces trois mondes-ci».

Pour *práti*, outre la locution *tam práti brūyāt* rappelée plus haut, on peut citer *tad ṛṣīn práti*...

Pour *antáḥ*, il y a l'exemple I, 8, 3, 12 : *púruṣe' ntáḥ*; pour *ápi* : I, 5, 3, 7 : *barhir ápi* (*bis*).

Enfin pour *abhí* il y a l'exemple intéressant I, 2, 3, 4 : *kám abhíti* c'est-à-dire *kám abhí* (*íti*) «sur qui?». La phrase est dans une légende et *íti* montre qu'elle est complète. La postposition dispense de la répétition du verbe *nayati* qui dans la phrase précédente avait été modifié par le préverbe *áti* «faisons passer (*áti*) ceci loin de nous». — «Sur qui (le ferons-nous passer?).»

Le jeu de la postposition *abhí* avec le préverbe *áti* prouve qu'à l'époque du *brāhmaṇa*, la valeur primitive de ces mots était encore sentie.

Il faut ajouter pour *úpa*, le passage I, 1, 1, 1, *vratam úpaiṣyan ántareṇa* si l'on adopte la façon de voir indiquée plus haut et si l'on entend : *vratam úpa eṣyán ántareṇa*.

On pourrait enfin étudier les préverbes dans le domaine de la composition nominale[1]. Mais comme il est à croire que dès l'époque indo-européenne, des mots tels que *upa-bhṛ́t-i* (locatif) étaient des composés uns, l'étude de ces mots offrirait moins d'intérêt que celle des cas précédents. Il suffit de signaler que très généralement, presque toujours peut-on dire, c'est le premier composant (le préverbe) qui est atone, la partie nominale qui porte le ton. C'est au fond exactement le même cas que pour les formes nominales rattachées au verbe et surtout pour le gérondif. Il n'y a d'exception à cette règle du ton que quand le préverbe est *á* ou *prá* (: *áhutiḥ* est très fréquent dans notre texte), et Weber signalait déjà dans la préface de son édition du ÇB. (1855 que *á* et *prá* étaient d'une façon générale sujets à des exceptions

[1] Cf. Wackernagel, *Altindische Grammatik*, II, p. 69 et suiv.

au point de vue du ton. On peut relever aussi *antár-ikṣam* (très fréquent), mais il se trouve également avec ce ton dans le Rig-Véda. Il en est de même d'autres mots tels que *údañc-*, etc.

Enfin, quand un mot est formé d'un préverbe et d'un substantif déjà tout fait qui existe en dehors de la dépendance d'une racine verbale, au rebours de la série précédente (type *upabhṛ́t-*), c'est le préverbe qui porte le ton. Ainsi par exemple *ví-bhrātṛvyam* I, 1, 1, 21, et très fréquemment.

Le nombre des cas où le préverbe dans les composés nominaux est tonique ne monte pas à 100 malgré d'innombrables répétitions du même mot. Au contraire le nombre des substantifs réguliers au point de vue du ton s'élève à environ 700. Le type *upabhṛ́t*, *upaveṣáḥ* était évidemment le type régulier. C'est le seul cas, avec celui de la proposition subordonnée et celui des formes non personnelles du verbe, où le préverbe ne porte pas le ton. Encore a-t-on vu que dans les deux dernières catégories, il faut que le préverbe soit immédiatement devant la forme verbale pour qu'il soit atone. C'est donc dans la majorité des cas qu'il reste tonique.

CONCLUSION.

La seule liberté qu'ait vraiment perdue le préverbe dans l'intervalle qui sépare la langue poétique du Rig-Véda de la prose du *brāhmaṇa* est celle de se placer dans la phrase à la suite de la forme verbale[1]. Sans doute l'emploi séparé du préverbe est déjà rare, mais il l'est également dans les vers de l'*A. V.* plus que dans ceux du Rig-Véda. Cet emploi est plus rare encore en phrase subordonnée et avec une forme non personnelle du verbe, mais en ce cas il l'est déjà dans le Rig-Véda lui-même. Rien de bien essentiel non plus ne distingue à ce point de vue la langue du texte courant de celle des légendes ou des formules qui se retrouvent dans la *Vājasaneyī-saṃhitā*. Dans ce texte également le préverbe n'est jamais placé après le verbe. Même il arrive plus fréquemment dans le texte courant qu'ailleurs que des mots principaux toniques soient placés entre le préverbe et la forme verbale.

La seule chose qui devait donc frapper les grammairiens pour qui la langue du *brāhmaṇa* était la langue contemporaine ou peu s'en faut, c'est que dans le *chandas* (langue des poésies védiques), le préverbe pouvait être placé aussi *après* la forme verbale. Ceci était donc bien un archaïsme à l'époque de Pāṇini ainsi que le dit M. S. Lévi dans son article des *Mém. Soc. Ling.*,

[1] Peut-être aussi celle de s'employer absolument.

XIV, p. 276 et suiv., et le grammairien n'a relevé la chose que pour souligner la différence avec la langue qu'il enseigne. Quant à ses deux autres règles : *te prāg dhātoḥ* (I, 4, 80) et *vyavahitāçca* (*ibid.* 82), elles se vérifient ainsi qu'on l'a vu dans la langue d'écrits qui ne lui sont certainement pas de beaucoup antérieurs. Le sanskrit se révèle d'autre part comme une langue parlée en évolution, étant donné le mouvement que l'on peut observer entre les vers du *R. V.* et l'enseignement de Pāṇini et d'autre part entre Pāṇini, Kātyāyana et Patañjali, époques «où la soudure est imposée par un usage constant et ne se discute plus[1]».

La situation chronologique du *brāhmaṇa* est donc bien en accord avec les faits qu'il révèle : la subordination des préverbes à la forme verbale est déjà en progrès, mais elle est loin encore d'être accomplie. La situation était alors pour le sanskrit à peu près la même que pour l'allemand moderne[2] : *Abfahrt*, *abgefahren*, *abfahrend*... subord. *dass ich*... *abfahre*, mais principale : *ich fahre*... *ab*, à ceci près qu'en phrase principale, le préverbe est en allemand toujours placé *après* au lieu de l'être toujours *avant*; et un nombre quelconque de mots, soit toniques soit atones pouvait comme aujourd'hui encore dans le même idiome, le séparer de la forme verbale. Au contraire dans le cas du gotique, du latin, du celtique, du lituanien, il reste seulement des traces du fait pour les petits mots au commencement de l'époque historique, et dans le cas du vieux-perse et du slave le procès est complètement achevé dès les plus anciens textes.

A. Cuny.

[1] S. Lévi, *ibidem*.

[2] On n'a pas voulu dire par là qu'il y ait continuité entre l'état indo-européen et celui de l'allemand actuel. Le germanique occidental s'est créé au moyen d'adverbes un nouveau jeu de préverbes.

LES ALTERNANCES VOCALIQUES EN VIEUX SLAVE.

(SUITE.)

1. Alternances de *e* en dehors de tout élément sonantique.

Le type :

e	*o*	(*ĭ* dans quelques cas particuliers)
ě	*a*	(*i* dans quelques cas particuliers)

est attesté par les exemples suivants :

A. *Racines qui fournissent des présents radicaux du type thématique.*

bredą «je passe à gué», cf. lit. *bredù*; *broditi*, cf. lit. *bradýti*, et *brodŭ* «gué» (*Ét.*, p. 216), cf. lit. *brãdas*, *bradà*; un vocalisme *ĭ*, qui, dans le reste du type, n'apparaît que devant gutturale, est attesté ici (après *r*) : (*nepré-*)*brĭdomŭ*, cf. lit. *bristi*; on lit *vŭbrĭdŭ* «ἐκκολυμβήσας» Act., XXVII, 42 Christ.; le degré *ĭ* se retrouve dans pol. *brnąć*; le vieux tchèque a le présent *bŕdu*, *brdu* qui a entraîné un infinitif *bŕísti*.

gnetą «ἀποθλίβω» L. VIII, 45; sans alternance vocalique autre que l'*ě* de l'itératif *u-gnětati* «συνθλίβειν» Év., parce que le verbe seul est attesté; cf. v. h. a. *knetan*., v. angl. *cnedan*, dont le *d* suppose la même place du ton que v. isl. *knoða*, forme où le vocalisme et la place du ton concordent; Miklosich signale un itératif *ugnitati*, qui supposerait *gnĭt-* = germ.* *knuđ-*, s'il n'était bien plutôt analogique du type *-ricati*.

grebą «je creuse, je gratte, je rame» J. VI, 19; Mt. VIII, 21 (en regard du présent germanique à vocalisme radical *o* : got. *graba*, etc.); *grebenĭ* «peigne»; cf. lette *grebt* «ratisser, creuser»; degré *ě* à l'aoriste *pogrěsŭ* Év. et à l'itératif *pogrěbati* J. XIX, 40; *o* dans *grobŭ* «τάφος» Év., cf. v. h. a. *grab* (il n'y a pas de raison de voir dans le mot slave un emprunt au germanique); l'itératif *pogribati* «ἐνταφιάζειν» Supr. 229, 5 M. = 311, 19 S.; 346, 23 M. = 458, 25 S., s'il n'est pas analogique, suppose un degré

ĭ, qui n'est attesté dans aucune forme slave connue, mais qui répondrait au vocalisme de v. h. a. *grubilōn* «creuser», v. isl. *gryfia* «fosse», angl. *to grub*. — Cette famille de mots doit sans doute être séparée de celle de *ogreną̨ti* «s'abstenir de», itér. *ogrěbati* (voir le *Lexicon* de Miklosich et les Матеріалы de Sreznevskij), *grabiti* «ἁρπάζειν» Euch. 44 b; Supr. 280, 5 M. = 378, 5 S., s. *gràbiti*; cf. lit. *grabinéti*, *grébiu* (verbe à présent en *-*ye*- dérivé d'un thème verbal à suffixe zéro comportant des formes à degré long comme lit. *ė́d-mi*, *sė́d-mi*), et toutes les formes de la racine dissyllabique de skr. *gr̥bhṇā́ti* «il saisit», etc. dans les diverses langues.

**jebą* «futuo» (r. ебý, etc.) n'est pas attesté en vieux slave, par suite de son sens; le degré *e* se rencontre seul; cf. skr. *yábhāmi* (même sens), en regard de gr. οἴφω.

metą «je jette» et «je balaye» Év., cf. lit. *metù*; sur *-mětati* (cf. lette *mētāt*), cf. *Ét.* p. 15 et suiv. et p. 505; Bœhme, *Die actiones d. verb. simp.*, p. 17 et suiv. On a parfois rapproché *mostŭ* «pont» et *motyla* «ordure», mais ces étymologies sont sans valeur certaine; on peut aussi songer à r. мотылъ, pol. *motyl*, tch. *motýl* «papillon», en face de slov. *metílj* et *motúlj* (ou *motùlj*), s. *mètilj*.

nesą «je porte» Év., cf. lit. *neszù* et skr. *náçati*; *nositi* «βαστάζειν, φορεῖν» Év. et les substantifs comme *ponosŭ*, *prinosŭ*, v. *Ét.*, p. 220; aor. *něsŭ* Év., avec *ě*; de *nositi*, qui est un itératif du type le plus archaïque, le slave a tiré secondairement *-našati*, qui ne semble pas attesté en vieux slave proprement dit et qui est sans doute peu ancien. La racine avait en indo-européen une forme assez complexe, à en juger par gr. ἐνεγκεῖν, ἐνήνοχα, διηνεκής et par diverses formes sanskrites; le baltique et le slave ont ramené cette complexité au type courant.

peką «je cuis» Év., cf. lit. *kepù*, skr. *pácāmi*, lat. *coquō*; impér. *pĭci*, avec *ĭ*; le degré *o* est peut-être conservé dans *potŭ* «sueur» (cf. *Ét.*, p. 297), dont la parenté avec *peką* a du reste cessé d'être sentie par les sujets parlants.

pletą «πλέκω» (*sŭ-pletą* Év.), cf. peut-être v. h. a. *flehtan*, lat. *plectō*; itér. *sŭ-plětati* «συμπλέκειν» Ps. LVII, 3, Cloz. 528 = Supr. 317, 3 M. = 423, 26 S. (et, sans doute par analogie du type *-ricati*, *sŭplitati* Supr. 109, 8 M. = 143, 12 S.); *o* dans *plotŭ* «φραγμός» Ps. LXI, 4, *oplotŭ* (même sens) Mc, XII, 1; etc.

reką «je dis» Év.; *ě* à l'aoriste *rěxŭ*, à l'itér. *-rěkati* (cf. *Ét.*, p. 49) et dans le mot *rěčĭ* Év.; *ĭ* à l'impératif *rĭci* (et tch. *řku*), et de là la forme longue *i* dans *-ricati* (*na-ricati* Év.; etc.); *o* dans *rokŭ* «terme, limite» Euch. (cf. *Ét.*, p. 221); l'*a* du verbe cité dans le *Lexicon* de Miklosich, *rakati sę* «crier», présenterait le degré *ō*, mais ce verbe est très éloigné du reste de la famille pour le

sens, et d'ailleurs mal attesté. Sur l'étymologie, on n'est pas au clair : on a rapproché lit. *rėkiù* «je crie», skr. *árcāmi* «je chante»; etc.; cf. aussi Zupitza, *Germ. gutt.*, 136, où l'on verra cité v. sl. *račiti* «consentir à».

o-skrebą «je gratterai» : *o* dans r. скробáть, pol. *skrobać*; cf. lette *skrabu*.

teką «τρέχω» Év., cf. lit. *tekù*, *ad tačaiti*, v. irl. *techim*; *ě* dans l'aoriste *těxŭ* Év. et l'itératif *pri-těkati* Cloz. 852 = Supr. 339, 26 M. = 450, 24 S., etc.; *o* dans *tokŭ* «ῥύσις» L. viii, 42 Mar. et *točiti* «courir» Euch. 44 a; *a* dans l'itératif du précédent, *takati* Supr. 446, 9 M. = 565, 1 S.; *ĭ* à l'impératif *tĭci*.

tepą «je frappe» J. xix, 1 Mar. Ass. (*biją* Zogr. Sav.); aucune alternance vocalique n'est attestée en vieux slave; on rapproche *stepenĭ* «ἀναβαθμός» Supr. 203, 13 M. = 277, 13 S.; Ps. cxxxvi, 1; et *stopa* «διάβημα» Ps. xvi, 5; Euch. 99 a (r. стопá, etc.), ce dernier avec vocalisme radical *o*, et présentant une alternance vocalique incontestable avec *stepenĭ*; mais si le rapprochement de *tepą* avec *stepenĭ*, *stopa* est possible au point de vue indo-européen, il n'était du moins pas sensible en slave.

vedą «je conduis» Év., cf. lit. *vedù*, v. irl. *fedim*, skr. *váhate* (au sens de «il épouse»); *ě* dans l'aoriste *věsŭ* Év.; l'itératif est du type en *-i-* : *voditi* Év., et le vocalisme *o* se retrouve aussi dans *voždĭ* «ὁδηγός» Mt. xv, 14; etc. (sur *-vodŭ*, v. *Ét.*, p. 224); un itératif du second degré, à vocalisme *a*, est *préprovaždati* Supr. 401, 25 M. = 519, 3 S.; etc.

vezą «je mène en char» Supr. 71, 23 M. = 96, 8 S., cf. lit. *vežù*, got. *-wiga*, lat. *uehō*, skr. *váhāmi*; *ě* à l'aoriste *-věsŭ* (attesté dans des manuscrits vieux serbes des Actes des Apôtres, v. Miklosich, *Vergl. gramm.*, iii, p. 78; manque par hasard en vieux slave); *o* dans *vozŭ* (v. *Ét.*, p. 224), *voziti* (cf. got. *-wagjan*, gr. ὀχέομαι). [M. Meringer, *I. F.*, xix, 427, rapproche aussi sl. commun **věza*.]

žegą «je brûle» Mt. viii, 14; *ě* dans l'aoriste *žaxŭ* Ps. lxxiii, 7, et l'itératif *vŭžagati* Mt. v, 15 Zogr.; *sŭžagati* Mt. xiii, 40 Ass.; *ĭ* à l'impératif *židzi* et dans le présent *žĭgą* Supr. (v. les exemples dans Wiedemann, *Beitr. z. altbulg conjug.*, 60; cf. r. жгу); de là l'itératif *vŭžidzati* Év. De plus le russe a из-rára «brûlure». — Hors du slave, on ne rencontre pas de racine **g(h)eg(h)-*, mais on connaît lit. *degù*, skr. *dáhati*, v. irl. *daig* «feu», lat. *foueō*, etc. Or, d'autre part, on sait que, en regard de skr. *dih-*, got. *dig-*, on a v. sl. *zĭd-ati* «construire» c'est-à-dire que **dĭz-* est devenu *zĭd-*; de même on conçoit que **dež-etŭ* ait donné **žed-etŭ*, et comme **degą* subsistait, la contamination de **degą* et de **žedetŭ* a pu donner *žegą*, *žežetŭ*; la principale difficulté de cette hypothèse provient de ce que l'on a **děža* «seau» que M. Zubatý, *Archiv*, xvi,

389, a aussi rapproché de skr. *dih-*, etc., et qui ne présente pas de métathèse; mais ce mot est isolé, et, étant donné son sens, étant donné aussi qu'il n'est pas attesté dans les plus vieux textes, on peut se demander s'il n'y aurait pas ici un emprunt (v. les mots cités dans le dictionnaire étymologique de M. Kluge, sous *dose*); d'autre part le lituanien, bien que n'ayant pas de reste de métathèse de *d* + voyelle + *ž* en *ž* + voyelle + *d*, a *žëdžiu* en regard du v. sl. *zižda*, et ceci diminue singulièrement la valeur probante de v. sl. *zŭdati* pour établir l'existence de la métathèse qui sert à rendre compte de *żegą*. Il n'y a pas de métathèse dans v. sl. *drŭzŭ*, etc., mais ici *d* et *z* sont dans des conditions différentes. Ainsi, quoique le rapprochement de v. sl. *żegą* et de lit. *degù* semble évident, il demeure inexpliqué dans le détail.

Il est exceptionnel que les présents thématiques aient le vocalisme radical *o*; toutefois il y en a des exemples, et hors du slave, ainsi dans got. *graba*, et en slave même (v. P. Gärtchen, *Die primären präsentia mit o-vocalismus*, Breslau, 1905; et cf. ces *Mémoires*, XIII, p. 371). Alors il n'y a jamais d'alternance vocalique en slave, et ceci se retrouve dans tous les types slaves qui présentent le vocalisme *o*, par exemple : *poją*, *pěti* «chanter»; *vladą*, *vlasti* «dominer»; *kolją*, *klati* «frapper»; *borją*, *brati* «lutter». Les exemples à noter ici sont :

bodą «κεντῶ» Euch. 29 a; *a* dans l'aor. *basŭ* J. XIX, 37 et l'itératif *-badati* Supr. 201, 15 M. = 274, 24 S.; lit. *bedù*, lette *bežu* montrent qu'il s'agit d'une racine normale à *e*; lat. *fodiō* est dérivé du thème à vocalisme radical *o*, comme v. sl. *kolją* l'est du thème attesté par lit. *kalù*.

mogą «je puis» Év.; *a* dans l'itératif *-magati* Év.; cette racine serait une racine en *e*, à en juger par l'infinitif v. isl. *mega* (avec *e*; cf. Noreen, *Altisl. gramm.*, § 128) et le prétérito-présent pangermanique got. *mag*, etc., dont l'*a* est la forme normale au parfait pour une racine en *e*; mais, si l'on rapproche dor. *μᾶχανά*, etc., on pourrait aussi penser que sl. *mogą* répond à i.-e. **məgh-*.

sopą «je joue de la flûte» (et le substantif *sopĭcĭ* «αὐλητής» Mt. IX, 23 Mar. Ass. Ostr.), sans aucune trace d'alternance vocalique; cf. peut-être skr. *çápati* «il maudit»; pour le rapport des sens, on peut comparer got. *swaran* «jurer» en regard de skr. *svárati* «il fait entendre un bruit»; et, chose curieuse, v. sl. *sopą* et got. *swaran* (v. Osthoff, BB., XXIV, 213 et suiv.) ont également le vocalisme radical *o* qu'on retrouve dans v. sl. *poją* «je chante» et dans *gądą* «κιθαρίζω»; cf. aussi lat. *lūdō* (de **loidō*); *lūdus* représente en effet *loidos*, épigraphiquement attesté; M. Hoffmann, BB. XXVI, 137 et suiv., a contesté, il est vrai, la valeur probante de la forme *loidos*; mais celle-ci est plusieurs fois et

anciennement attestée, et il est malaisé de n'en pas tenir compte.

Sur le vocalisme *ě* de *sěką*, etc., voir ci-dessous, à propos du type athématique. — Quant à la longue de *padą* «je tomberai» Év., elle est inexpliquée; de ce verbe on rapproche skr. *padyate*, v. h. a. *gi-fezzan* «ex-, recidere», v. isl. *feta* «rencontrer (tomber sur)», lat. *pessum*, etc., c'est-à-dire une racine en *e*; la forme de *padą* reste énigmatique dans cette hypothèse.

B. *Racines qui fournissent des présents radicaux athématiques.*

Le vocalisme *e* est bien apparent dans le présent *jesmĭ* (cf. skr. *ásmi*, etc.) où il a été étendu à toute la flexion, sauf la 3e pers. plur. *sątŭ*, cf. skr. *sánti*, got. *sind*, lat. *sunt*, et le participe *sy*, fémin. *sąšti*, qui a conservé le vocalisme *zéro* de skr. *sán*, lit. orient. *sunt*(i) (gérondif), lat. *sons* (*prae-*)*sens*, gr. *ὤν*, etc. La forme à prothèse initiale *i*, attestée par gr. *ἴσθι* «sois» (en face de zd *zdī*), arm. *içem* «que je sois» (en face de lat. *escit*, gr. *ἔσκον*), *isk* «en réalité» (de **istwo-*?) est conservée par tch. *jsem*, s. *sam* (enclitique, ce qui a permis un traitement de *jĭ-* initial différent du traitement *-i*, qu'on observe dans les mots accentués), etc., c.-à-d. **jĭs-*. Mais ceci n'explique pas v. sl. *jistŭ* «réel, vrai», où *i* est un élément fixe, même dans les dialectes occidentaux : or, si l'*i* de pol. *isty*, tch. *istý* représente difficilement un ancien *ĭ-* initial, un *ī* ne se laisse pas expliquer dans une racine de cette forme.

Quelques-unes des racines qui fournissent des présents athématiques ont à certaines personnes de ces présents le vocalisme *ē*, ainsi le latin a *ēs*, *ēst*, *ēstis* en regard de *ědō*, *ědimus*, *ědunt*; le sanskrit a généralisé le vocalisme *ĕ*, d'où *ádmi*, *átti*, etc., tandis que le baltique et le slave ont généralisé *ē*, d'où : lit. *édmi*, v. sl. *jamĭ* (*sŭn-ěmĭ*), r. ѣмъ, s. *jêm*, pol. *jem*; l'*ō*, attesté par gr. *ἐδωδή* et par arm. *utem* «je mange», est conservé aussi dans v. sl. *jasli* «*φάτνη*» L. II, 7, r. ясли, s. *jàsle*, pol. *jaśle*, slovaque *jasle* (v. *Ét.*, p. 416); l'*e* de tch. *jesle* résulte d'une innovation tchèque; le *ja-* initial du mot est panslave; on a donc ici une alternance vocalique réelle, et non, comme dans les formes dialectales à *ě-* et *ja-* de *jadŭ* et *jazŭ*, le résultat de phénomènes syntactiques.

Les deux racines **es-* et **ed-* sont les seules où la forme athématique soit conservée telle quelle. Divers détails en font supposer l'existence antérieure dans certains verbes qui présentent divers types slaves :

běžą «je cours» Év. n'a pas toujours été un verbe à présent en -*i*- (cf. *Ét.*, p. 26); on a encore en russe бѣгý en regard de lit. *bégu*; et la forme athématique *bégmi* du lituanien serait propre à expliquer l'*ē* en regard de l'*ĕ* de gr. *φέβομαι*, *φόβος*. Si l'on part d'une forme athématique, on s'explique l'anomalie du verbe qui

aurait passé partie au type thématique et partie au type en *i* : la 3ᵉ plur. *běžętŭ*, r. бѣжать peut être un ancien **bhēgʷ-enti*, comparable à *jadętŭ* «ils mangent», cf. skr. *adánti*. Le vocalisme radical *o*, qu'on attendrait sous la forme *ō* (sl. *a*), ne figure pas; le nom verbal est *běgŭ*, non attesté en vieux slave, mais panslave : r. бѣгъ, s. *bȉjeg*, tch. *běh*, pol. *bieg*, etc.; cf. lit. *bėgas*, avec le vocalisme *ē* du verbe; il n'y a pas de verbe en *-iti*.

sěką «je coupe» Euch. 55 b, avec *ě*, en regard de *sekyra* «hache», pet. r. *sokýra* (v. *Ét.*, p. 410); le latin *secō*, *secuī*, *sectum* a *ĕ* qui se retrouve notamment dans v. h. a. *sega* «scie»; le verbe latin a une conjugaison anomale; l'infectum appartient à une flexion en **-ā-ye-*, mais le perfectum *secuī* et *sectum* supposent sans doute un autre présent. Un vocalisme *ō* n'est pas attesté en slave. Le lit. *sýkis* (avec métatonie douce ordinaire dans ce type, v. F. de Saussure, M. S. L., VIII, 430) et le lat. *sīca* sont très embarrassants avec leur *ī*; on n'est pas parvenu à en rendre compte malgré beaucoup de tentatives que rappelle M. Walde, *Lat. et. wört.*, 557.

sěděti «être assis» Év. répond à lit. *sėdėti*; mais le présent lit. *sėdmi* montre bien que *sędą* a été refait d'après *sěděti*, et peut-être en partie grâce à l'existence de la 3ᵉ plur. *sědętŭ*; le slave a presque généralisé dans ce groupe de mots les degrés longs, car le degré *o* se présente aussi sous la forme *ō*, sl. *a* : *sadŭ* «φυτεία» Mt. XV, 13, *saditi* «φυτεύειν» L. XVII, 28; mais skr. *sádaḥ* «siège», v. perse *hadiš*, gr. ἕδος, et lat. *sedēre* (à côté de *sēdēs*), got. *sitan* ne laissent pas de doute sur le vocalisme de la racine, ni par suite sur le fait que l'*ē* du thème de présent baltique et slave **sēd-* est exactement comparable à celui de lit. *ėdmi*, v. sl. *jamĭ*, tandis que l'*a* de *saditi* répond à l'*ā* du causatif skr. *sādáyati*; en tout cas il faut écarter l'hypothèse que r. сидѣ́мь supposerait une racine **sē(i)d-*, comme l'a bien montré M. Fortunatov, K. Z., XXXVI, 50 n.; l'*ē* de lit. *sėdmi*, v. sl. *sěd-itŭ* (3ᵉ plur. *sěd-ętŭ*) est sans doute le même que présente le pluriel du prétérit germanique, qui est aussi une forme athématique : got. *setun*. — Le vocalisme *ē* s'est étendu en slave jusqu'à la forme à nasale infixée *sędą* (infin. *sěsti*), comme semblent l'indiquer l'intonation de s. *sjȇdēm* (avec *je* au lieu de *e* d'après *sjȇsti*) et l'absence de déplacement de l'accent dans r. ся́ду. — Toutefois on trouve encore *e* dans les formes nominales **sedlo* (attesté notamment par *vŭsedli sję* «ἐφκησεν» feuilles de Prague, II, B 12) et *sedĭlo* (v. *Ét.*, p. 419). — On a un reste de degré zéro indo-européen dans *gnězdo* «nid», si ce mot est une déformation de l'i.-e. **nizdo-* (arm. *nist*, lat. *nīdus*, etc.).

C. *Racines fournissant des verbes divers.*

česati, *češą* «gratter» d'où «cueillir, συλλέγειν» L. vi, 44, «démanger, κνήθειν» II Tim., iv, 3, et «peigner»; le rapprochement de *kosa* «chevelure» est très douteux et se concilie mal avec le sens fondamental de *česati*; en revanche, il convient de rapprocher *kosnąti* «toucher», très éloigné au point de vue slave, mais néanmoins parent étymologiquement, si l'on admet que *kosnąti* doive être rapproché de lit. *kasù* «je gratte, je creuse» (v. ci-dessus p. 205); cf. gr. ξέω et ξύω (v. Brugmann, *Abr. de gr. comp.*, § 679, p. 549) avec le degré zéro **ks-*, non représenté en slave.

jišteznąti (*jis-čeznąti*) «ἐκλιπεῖν» (aor. *jištezŭ* L. xxiv, 31), verbe à nasale avec *e* à la racine comme aussi *klenąti*, mais à la différence de *-glĭnąti*; *ě* dans l'itératif *jištazati* «ἐκλείπειν» Ps. xxvi, 20 et lxvii, 3 (sur l'étymologie v. Zupitza, *BB.*, xxv, 105; Brugmann, I. F. xi, 107 et suiv.). — Le verbe *kaziti* «ἀνατρέπειν» Supr. 224, 20 M. = 305, 25 S., *jiskaziti sę* «εὐνουχισθῆναι» Mt. xix, 12, *prokaziti* «faire avorter» Euch. 104, a, etc., avec les formations nominales qui s'y rattachent, s'explique comme un causatif à voyelle longue initiale (cf. *jizbaviti*, etc.) de la même racine; mais la parenté n'est pas sensible en slave.

xoditi «aller» (itératif), et les participes *šidŭ*, *šilŭ*, tous deux Év., présentent deux degrés vocaliques, conformes aux règles générales, d'une racine dont le degré *e* n'est pas attesté en slave, ni dans le correspondant grec probable ὁδός.

desiti «trouver» Euch. 47 a; 71 a; Supr. 218, 1 M. = 297, 15 S.; 371, 27 M. = 486, 16 S.; le vocalisme radical *e* est inattendu dans un verbe de ce type; et en effet on a une autre forme *dositi* en dehors des textes vieux slaves proprement dits (v. Miklosich, *Lexicon*, et Срезневскій, *Матеріалы*); il a pu exister à la fois un présent **desą*, **deseši* (cf. gr. δέχομαι) et un présent *dośą*, *dosiši*; et *deśą*, *desiši* résulterait d'une contamination; ou bien, et c'est sans doute le plus probable, *deśą*, *desiši* serait un présent du type de *mĭnją*, *mĭniši*, et l'infinitif *desiti* aurait pris la place de **deséti* attendu, sous l'influence de *dositi*; le verbe grec synonyme a en effet εὑρί-(σκω) et εὑρή-(σω), cf. ces *Mémoires*, XIII, p. 368.

drobiti «mettre en petits morceaux», cf. got. *-draban*; on rapproche r. дрéбезгъ «petit morceau», et bulg. *dreb*.

u-gasiti «σβέσαι» Mt. xii, 20; *gaśą* «je m'éteins» Mc, ix, 43, 45; L. iii, 17 Zogr. Mar.; *u-gasnąti*, *u-gasati* «σβέννυσθαι» Mt. xxv, 8; Supr. 320, 20; M. = 428, 4 S.; etc. ne présentent tous que le vocalisme *a*, qui s'explique peut-être dans *gasiti*, mais qui est anomal partout ailleurs dans une racine en *e* : lit. *gèsti* (cf. Leskien,

Ablaut, p. 327; en y ajoutant la forme à nasale de Szyrwid : *ażugisiunc'ion*, *Punkty kazan*, édit. Garbe, 77, 5), hom. *σϐέσ-σαι*; l'extension d'un vocalisme long, et en particulier de *ō*, n'est peut-être pas fortuite : cf. gr. *ἔσϐην*, si cet aoriste a été fait sur la 2ᵉ personne *ἔσϐης*, comme le suppose M. Hirt, *I. F.* XII, 211, et *Ablaut*, § 733, et surtout *σϐῶσαι* : l'importance du type *σϐῶσαι* a dû dépasser à date ancienne ce que l'on observe à date historique; car autrement on ne s'expliquerait pas la généralisation de *β* en grec (cf. Brugmann, *Grundr.* I², p. 590); l'aoriste *ugasŭ* (sur lequel repose *ugasnąti*) ne serait donc pas récent en slave.

u-glŭbą «ἐνεπάγησαν» Ps. IX, 16 (*u-glebŭ* «ἐνεπάγην» Ps. LXVIII, 3, avec *e* représentant *ĭ* intense) et *da ne u-glŭbją* «ἵνα μὴ ἐμπαγῶ» Ps. LXVIII, 15 reposent sur un élément sl. *glĭb-* qui, par lui-même, est ambigu, mais qui ne saurait guère être séparé de *raz-globiti*, pol. *globic'* «presser, serrer», et qui dès lors rappelle lit. *glébiu*, *glóbiu*, lette *glabāt* (Leskien, *Ablaut*, p. 370), v. pruss. *poglabū* «umarmte», lat. *globus*, etc. (v. P. Persson, *Wurzelerweiterung*, 54).

-klenąti «attacher, fermer» (dans l'aoriste *zaklepe* «κατέκλεισε» L. III, 20 et IV, 25 Mar.; *zaključi* Zogr. Ass. Sav.) à côté de *zaklopiti*; *poklopŭ*; cf. gr. *κλέπτω*, *κλοπεύς*, *κλώψ*, lat. *clepō*, got. *hlifa*, v. pruss. *au-klipts*.

kapati «creuser, remuer la terre», cf. gr. *σκάπτω* et *κόπτω*. M. Meringer, partant de l'idée de «tailler», rapproche *kapĭ* «image, idole», *I. F.*, XVIII, 280. — De *skopiti* «mutiler» on a rapproché *štapŭ* «bâton», cf. Zubatý, *Archiv*, XVI, 414, et Zupitza, *Germ. gutt.*, 152.

klepljq, *klepati* «σημαίνειν» J. XVIII, 32 est identifié par Miklosich avec un verbe de même forme qui signifie «battre» (v. Miklosich, *Lexicon*, et Срезневскій, *Матеріалы*), et alors on aurait le degré *o* dans *klopotŭ* «bruit (avec claquement)» Euch. 44 *b*.

kolěbati, *kolěbljq* a *ě* en vieux slave; mais le s. *kolèbati* et le slov. *kolébati* supposent *e*; le *ě* se retrouve dans tch. *kolébati*; pol. *kolebac'*, r. колебáть sont ambigus.

r. лепетáть, лопотáть, «bégayer, chuchoter»; le vieux slave a l'adjectif *lopotivŭ* Euch. 43 *a*; *ō* dans slov. *lapotati* «garrire»; cf. skr. *lápati* «il bavarde».

lęžą, *ležati* «κεῖσθαι» Év., et *vŭz-lešti* «ἀνακλιθῆναι» Év., *u-leže* «ἐπαύσατο» L. VIII, 24, etc., cf. gr. *λέχεται· κοιμᾶται* Hes., got. *ligan*; le vocalisme *o* dans *-logŭ* (v. *Ét.*, p. 219), *lože* (v. *Ét.*, p. 392), *ložesna* (*ib.*, p. 358), *-ložiti* Év. (cf. got. *lagjan*), et *a* dans l'itératif *-lagati* Év.

vŭ-nĭzi «βάλε» (l'épée au fourreau) J. XVIII, 11; *vŭz-nĭzŭ* «περιθείς», Mc, XV, 36; *vŭ-nĭznąti* Supr. 2, 9 M. = 2, 23 S.; *u-nĭzą mně* «ἐνεπάγησάν μοι» Ps. XXXVII, 3; le *i* de *-nizati* est

une longue secondaire d'itératif; en face de *niz-* on a *noz-* dans *pro-noziti* «transfigere», *nožĭ* «μάχαιρα», L. xxii, 36-38; J. xviii, 11; *nožę* «ciseaux» Euch; 96 *a*. L'étymologie n'est pas claire; mais on ne saurait avoir affaire ici qu'à *neg_1h- (non attesté en slave; cf. peut-être irl. *ness* «blessure» Fick-Stokes, *Altcelt. sprachschatz*, 191), *$n^{o}g_1h$-, *nog_1h-; la racine a d'ailleurs sans doute une forme complexe (cf. Johansson, I. F., II, 51, et Delbrück *Gurupūjākaumudī*, p. 48 et suiv.).

plešta, *pleskati* «faire du bruit en claquant» Supr. 245, 10 M. = 332, 23 S., appartient à la grande famille des mots commençant par *pl* qui indiquent un claquement, un bruit, mots imitatifs à formes variées: *plištĭ* «κραυγή, θόρυβος» Supr., *pljuskŭ* «bruit intense produit par un objet qui tombe» Supr. 168, 4 M. = 230, 4 S.; gr. πλαταγεῖν, etc.

prositi «αἰτεῖν» Supr., cf. lit. *praßýti*, en regard du latin *precēs* *procus*, etc.; le slave n'a d'autre degré vocalique de cette racine que *o* (toujours après *r*) et l'*a* de l'itératif (*vŭ*)*prašati* Év.; le substantif r. вопрóсъ «question» a aussi *o*.

ne-roditi «ἀμελεῖν» Év. (Zogr. Mar. Ass. Sav.) a un doublet *ne-raditi* qu'on lit L. x, 40 et J. x, 13 Mar. et Supr. 180, 2 S. = 134, 17 M. (cf. aussi les dictionnaires de Miklosich et de Sreznevskij). On rapproche *otŭ-rada* «ἄφεσις» Év., *otŭ-raditi*, *otŭ-raždati* «remettre, supporter» Euch.

strěčą, *strěkati* «κεντεῖν» Supr. 296, 23 M. = 398, 21 S.; il s'agit ici d'un ancien *ē; en effet on a *stroka* «κέντρον» et *strĭknąti* «piquer» (avec ĭ représentant une forme de degré zéro).

po-štęditŭ «φείσεται» Ps. lxxi, 13; *štedrŭ* «οἰκτιρμών» Ps. lxxxv, 15; cf. gr. σκεδάννυμι (pour le développement du sens, cf. gr. φείδομαι en face de skr. *bhinátti* «il coupe», etc.); on a ici le vocalisme *e* dans un verbe en *ě* exactement comme pour *ležati*; *štęděti* «φείδεσθαι» Supr. 266, 1, M. = 360, 5 S. repose sur le thème à nasale infixée de la même racine; cf. zd *sčandayeiti* «il fend», *skəndō* «fente», etc. A cette même famille appartient peut-être, avec généralisation de l'infixe nasal, *skądŭ* «qui manque, pauvre» Supr. 430, 29 M. = 549, 10 S., d'où *skąděti* «ἐκλείπειν» L. xii, 33.

tešą, *tesati* «travailler avec la hache» Supr. 123, 10 M. = 161, 30 S. (v. aussi L. II, 46), cf. skr. *tákṣati*; gr. τέκτων, etc. Sans alternances vocaliques en slave.

topiti «chauffer» Supr. 257, 12 M. = 348, 27 S.; *toplŭ* «chaud» Euch. 92 *b*; le degré *e* est conservé dans *teplŭ*, (r. тёплый, pol. *ciepły*), *teplostĭ* «chaleur» Supr. 399, 13 M. = 516, 15 S.; cf. lat. *tepēre*, *Tepula*, skr. *tápaḥ*, etc.

Enfin il convient de mentionner *goneznąti* «guérir» Supr. 249, 21 M. = 338, 14 S.; 308, 14 M. = 412, 20 S.; *gonoziti* Supr.

309, 19 M. = 414, 8 S., où l'alternance slave reproduit une alternance germanique : v. h. a. *ginesan*: *nerian*; cette opposition s'est transmise au slave parce qu'elle y avait tout son sens.

Il est difficile de faire état de rapprochements aussi douteux que celui de s. *krèsati* «abattre (des branches), battre (une pierre pour en tirer du feu)» et *krȍsna* «métier à tisser», v. BB., XXVII, 170; il suffit de signaler celui-ci.

D. *Alternances dans les noms.*

Comme, seule, la voyelle de l'élément prédésinentiel variait dans la flexion normale d'un nom indo-européen, on ne saurait attendre d'alternances vocaliques dans les noms que là où il se présente des circonstances particulières : l'*e* radical d'un substantif tel que *nebo* «ciel» Ev. n'est sujet à aucune variation en slave, non plus que dans les formes correspondantes : skr. *nábhaḥ*, gr. *νέφος*. Mais diverses circonstances font néanmoins qu'on rencontre sinon des alternances slaves, du moins, plus exactement, des traces d'anciennes alternances.

Tout d'abord, il y avait alternance en indo-européen dans les mots à suffixe zéro comme **ped-* : skr. *pát*, *padáḥ*; dor. *πώς*, *πόδα* en regard de lat. *pedis*; got. *fotus*; etc. De **ped-* on a le dérivé v. sl. *pěšĭ* «πεζός» Mt. XIV 13; Mc VI, 33 (v. *Ét.*, p. 379), cf. lit. *pė́szczas*, lat *pēs*. D'autre part *podŭ* «sol» (r. подъ, пóда; s. *pȏd*, *pòda*, v. *Ét.*, p. 232) doit être séparé de la préposition *podŭ* «sous» et rapproché de lit. *pãdas* «plante du pied», skr. *padám* «trace de pas, place», arm. *het* «trace de pas», gr. *πέδον* «sol», etc.; comme il s'agit d'un dérivé de **ped-* «pied», le vocalisme radical est *e* ou *o*, variant d'une langue à l'autre; c'est une trace de l'alternance vocalique présentée par l'indo-européen dans la flexion de **ped-*.

Les noms à variation de suffixes avaient, dans la flexion indo-européenne, une variation vocalique présuffixale d'un cas à l'autre. Mais le slave n'a pas conservé le jeu de ces alternances compliquées; et les mots indo-européens de ce genre ont été ramenés à des types courants : *vesna* «printemps» par exemple est devenu thème en *-a-* et a un vocalisme fixe; de même *žena* «femme» en regard de v. irl. *ben*, gén. *mná*, et de arm. *kin*, nom. plur. *kanaykh*; de même encore *pątĭ* «chemin», thème en *-ĭ-* normal en slave, en regard du mot à variation de suffixes et à alternances vocaliques présuffixales, véd. *pánthāḥ*, gén. sing. *patháḥ*, instr. pl. *pathíbhiḥ*, zd *pantā*, *paθō*.

On conçoit néanmoins que des traces des alternances anciennes aient subsisté pour le nom de l'«eau», gr. *ὕδωρ*, *ὕδατος*, got. *wato*, *watins*. v. h. a. *wazzar* (sur le vocalisme de ces mots, v. J. Schmidt,

Pluralbild., p. 202 et suiv.). Le mot *voda* «eau» Év. lui-même a naturellement un vocalisme fixe, qui se trouve être le même que celui de got. *wato*; c'est un dérivé en *-ā- d'un thème **wod-* (**wed-* au degré *o*), de même que l'on a en grec deux dérivés du thème à suffixe zéro *ἀλκ-*, conservé dans *ἀλκί*, à savoir *ἄλκαρ* et *ἀλκή*; le thème en *-r-* apparaît dans les dérivés slaves *vědro* et *vydra*. Mais le vocalisme *ē* : *ě* de v. isl. *vátr* «mouillé», arm. *get* «fleuve» se retrouve peut-être dans les dérivés *vědro* «κάδος, σ7άμνος» Euch. 20 *b*; Supr. 253, 26-28 M. = 344, 4-6 S. (s. *vijèdro*, pol. *wiadro*, tch. *vědro*, *vědrce*) : **vedro* (r. ведрó, pet. r. *vedró*, s. *vèdro*), dont le sens serait à rapprocher de celui du gr. *ὑδρία* et du lat. *uter* (v. Thurneysen, *K. Z.*, XXXII, 563) [M. Brugmann, *Grundr.*, II², 1, p. 330, préfère cependant une autre hypothèse, moins satisfaisante pour le sens]; la longue de sl. *vědro* «vase (à eau)» et de v. isl. *vátr* «mouillé» est peut-être due à la *vṛddhi* de dérivation (cf. ci-dessus p. 195, sur l'antiquité de la *vṛddhi*). Le vocalisme zéro de gr. *ὕδωρ* apparaît, sous une forme longue, due sans doute à des alternances rythmiques de l'indo-européen, dans *vydra* «loutre» (r. вы́дра, s. *vïdra*, tch. *vydra*), cf. lit. *údra* et peut-être la quantité flottante de l'*υ* de *ὕδωρ* chez Homère, en regard de gr. *ὕδρᾱ*, v. h. a. *ottar*. Enfin bulg. *vada* «rivière» fournit le degré *ō*. — Au point de vue slave *voda*, *vědro* (*vedro*), et *vydra* sont des mots indépendants les uns des autres, et l'alternance, qui réfléchit i.-e. **wod-*, **wed-*, **wēd-*, *ūd-*, n'a de sens que pour l'étymologiste.

De certaines racines verbales il reste seulement des formes nominales, qui, s'il en existe plusieurs de la même racine, peuvent avoir leur élément radical à des degrés vocaliques différents. On peut citer ainsi de la racine **pleth₉-* «être large» de skr. *práthati* «il étend», lit. *splecziù* et *plantù*, gr. *πλατύς*, irl. *lethan* «large», etc. : avec vocalisme *e* : v. sl. *plešte* «ὦμος» Mt. XXIII, 4, v. *Ét.*, p. 392; v. sl. *plesna* «plante des pieds, trace de pas» Euch. 35 *b*; Ps. XVII, 37 (pour le sens, cf. lat. *planta* avec le vocalisme radical et la nasale du type à infixation nasale : lit. *splintù*; pour la forme, cf. lat. *unda*); avec vocalisme *o* : *ploskŭ* «πλατύς» Supr. (v. *Ét.*, p. 332), ou, avec la longue correspondante *a*, pol. *plaski* «plat», cf. lit. *plōtis* «largeur», lette *plātīt* «étendre».

Le mot *sebrŭ* «paysan, cultivateur», (r. себёръ, себрá; s. *sèbar*, *sèbra*) a *e* comme got. *sibja*, skr. *sabhā*; on n'en saurait séparer le mot de même famille *svobodĭ* «ἐλεύθερος» Év. (v. Johansson, *I. F.*, II, 5 et suiv.; et Solmsen, *Untersuchungen*, 197 et suiv.).

Il est difficile de rien dire de *retĭ* : *ratĭ* (v. Pedersen, *K. Z.*, XXXVIII, 313 et suiv.).

Il est aussi malaisé de se prononcer sur la valeur de l'alter-

nance *o* : *e* dans v. sl. *stežerŭ* «cardo» Supr. 44, 6 M. = 60, 16 S., à côté de r. стожáръ, s. *stòžēr* : *stȅžēr*, slov. *stožér* : *stežér*, et aussi *stȍžje* : *stę̑žje*; le lituanien a une alternance non probante dans *stãgaras*, *stegerỹs*; cf. *udolěti*, *udelěti* (*Ét.*, p. 115)?

Pol. *przeciw* «vis-à-vis, contre» a *e* en regard de l'*o* de v. sl. *protivą* Év., gr. *προτι*; cf. éol. *πρες* (Meister, *Griech. dial.*, I, 44), lette *preti*; v. Brugmann, *I. F.*, XIII, 87 et suiv., et l'article *pretium* de Walde, *Lat. etim. wört.*, avec la bibliographie citée.

A l'opposition des particules véd. *ha* : *gha*, le slave répond par *že* : *-go* (dans *nego*).

Dans *po-* : *pa-*, *pro-* : *pra-*, *pos-* : *pas-*, on a, comme aussi dans *do* : *da*, des traces d'alternances quantitatives indo-européennes (v. *Ét.*, p. 161 et suiv.).

Le substantif *lopata* «πλύον» Év. ne doit peut-être pas être séparé de *lapa* «patte» (r. лáпа), qui se trouve en face de lette *lēpa* «patte», got. *lofa* (cf. aussi lit. *lepeta*, Leskien, *Bild.*, p. 571; irl. *lue* «gouvernail» chez Stokes, *K. Z.*, XXXVI., 275; v. h. a. *laffa*; kurde *lapk*).

Le rapport entre slov. *lépen* «feuille» h. sor. *lopjeno*, cf. lit. *lápas* et r. лáпоть, gén. лáптя «soulier d'écorce» rappelle gr. λέπω, λόπος et λώπη.

Le degré zéro de la négation, avec prothèse i.-e. *a*, figure peut-être dans *ąrodŭ* «ὑπερήφανος» (Ps. LXXXVIII, 11); *ąrodivŭ* «sot» Supr., 275, 26 M. = 372, 23 S., etc.; cf. osco-ombr. *an-* (v. von Planta, *Gramm. d. osk. umbr. dial.*, II, p. 469).

De la négation il faut distinguer *ne-* dans *nebonŭ* «car» Supr., *neda* «ὄφελον», *neže* «que» (après un comparatif) Év., etc.; cf. skr. *na* «comme»; degré *o* dans *no* (v. Miklosich, *Vergl. gramm.*, IV, 122).

Il resterait enfin à parler de quelques alternances *e* : *ĭ*, v. sl *četyre* «quatre», pol. *cztéry*, cf. gr. τέτ]αρες, lat. *quattuor*; v. sl. *tri desęte* : r. трúдцать, cf. gr. δέκα, got. *taihun* : arm. *tasn*, v. h. a. *drī-zug* (v. Fortunatov, *K. Z.*, XXXVI, 34; Hirt, *Ablaut*, 14). L'interprétation de ces faits a été contestée par M. Pedersen, *K. Z.*, XXXVIII, 416 et suiv.

En tout cas, *vĭčera* «ἐχθές» J. IV, 52, r. вчерá «hier», en regard de *večerŭ* «soir» Év., n'a pas de valeur, parce que les formes adverbiales sont sujettes à des abrégements particuliers, en leur qualité de mots accessoires de la phrase; on notera que *vĭčerŭ* se trouve avec préposition dans *na vĭčerŭ* «εἰς ἑσπέραν» Ps. LVIII, 7, c'est-à-dire dans un groupe de mots, cas où il peut aussi se produire des altérations spéciales.

L'*a* de *razga*, *raždĭje* «verge» en regard de *rozga*, *roždĭje* ne relève sans doute pas de l'alternance vocalique (v. *Ét.*, 257); si l'on y voyait une ancienne longue, ce serait une longue due

à une *vṛddhi*, et l'on poserait *rozga* : *raždĭje*; il y aurait eu ensuite influence réciproque de chacun des mots sur l'autre.

2. Alternances dans les racines terminées en slave par la sonante *i* (*j*)

Les alternances indo-européennes du type

ei	*ēi*	*oi*	*ōi*	*i*
ey	*ēy*	*oy*	*ōy*	*y* (*iy*)

doivent se traduire en slave de manières très diverses :

i	*i*	*ě*	*ě*	*ĭ*
ĭj	*ěj*	*oj*	*aj*	*j* (*ĭj*)

Le traitement *ĭj* de *ey* est rendu probable par le nominatif pluriel en *-ĭje* = skr. *-ayaḥ*, gr. *-εες* des thèmes en *-i-*, mais ne saurait passer pour tout à fait certain, car l'ancien **-eyes* a pu être remplacé par **-iyes* sous l'influence des autres cas, et un présent tel que *vĭją* admet deux explications : **weye-* et **wiye-*, et par suite ne prouve rien; on ne peut opposer la forme lituanienne *vejù*, puisque, comme on le sait, le vocalisme radical des présents radicaux slaves diverge parfois de celui des présents lituaniens (cf. v. sl. *mlŭzą* et lit. *mélžu*); rien n'empêche d'admettre que *vĭją* et les formes analogues aient le vocalisme radical zéro, comme *mĭrą*, *pĭną*, et non le vocalisme *e*, comme *plovą*. Toutefois, comme *ej* n'est conservé nulle part, on peut admettre que i.-e. **ey* donne *ĭj* et se confond avec *ĭj* issu de **iy*. On sait que *ĭj* tend à se raprocher de *ij* dans la prononciation slave, si bien que le départ entre *ĭj* et *ij* y est parfois impossible. — De plus *i* qui représente *ei* peut aussi représenter *ī*, d'où une nouvelle source d'ambiguïtés.

Il s'en faut de beaucoup que toutes les formes théoriquement possibles soient réunies d'ordinaire. Le plus souvent on ne trouve que :

i *oj* *ĭj* (resp. *ij*)

représentant i.-e.

ei (ou *ī*) *oy* *iy* (et *ey*?)

Le *ĭ* représentant i.-e. *i* devant consonne n'existe que dans des cas isolés. Les racines dissyllabiques de type *-eyə-* ne se prêtent pas à la distinction de **-eyə-* et de **-ī-* lesquels aboutissent également à sl. *-i-*.

A. *Racines qui fournissent des présents du type thématique.*

biti (r. бить, s. *bìti*) : *bĭją* « τύπτειν, δέρειν, φραγελλᾶν, μαστιγοῦν » Év.; *bojĭ* « fouet », *raz-bojĭ*, etc. (v. *Ét.*, p. 215). — L'*i* de *biti* et du substantif *bičĭ* « φράγελλιον » Év. est ambigu; car il s'agit d'une racine dissyllabique, cf. irl. *benim*, *ro bí* (Thurneysen, *K. Z.*, XXXI, 83; Osthoff, I. F., IV, 273). — Le participe *bĭjenŭ* (d'où l'abstrait *bĭjenĭje* « τὸ μαστιγῶσαι » Mt. xx, 19) a sans doute le vocalisme zéro, et *ĭj* y repose sur i.-e. **iy*.

po-čiti « ἀναπαύσασθαι » (r. почить) : *po-čiją* (de *po-čĭją*) Év.; *po-koją* « ἀναπαύσω » Mt. xi, 28 (d'où l'itératif *pokajati* Supr.); *po-kojĭ* « ἀνάπαυσις » L. xi, 24; on rapproche zd *šāitiš* « joie », lat. *quiēs*, etc., ce qui indique aussi une racine dissyllabique; l'*i* de *po-čiti* est donc ambigu comme celui de *biti*.

gniti « σαπῆναι » Ps. xxxvii, 6 = Euch. 76 *a* (r. гнить; cf. s. *gnjìo*) : *gniją* Euch. 67 *b*-68 *a*; *gnojĭ* « κοπρία » L. xiv, 35; *gnojište* « κοπρία », Ps. cxii, 7. L'étymologie étant obscure, on ne saurait rien dire sur la nature de l'*i*.

vŭ-li « βάλλει » J. xiii. 5 Mar. (aoriste traduisant un présent historique); *pro-lišję sę* « ἐξεχύθη » Ps. lxxii, 2; *pro-litŭ* « ἐκχέαι » Cloz. i, 233; présent *lĭją*, par exemple *pro-lĭi* « ἔκχεον » Ps. lxviii, 25; infinitif ordinaire *lĭjati*, par exemple aor. *vŭlič* Ass., *volič* Zogr. (c'est-à-dire *vŭlĭja*). J. xiii, 5, en regard du *vŭli* de Mar. cité ci-dessus); un présent *lěją* se rencontre aussi par exemple *pro-lětŭ sę* « ἐκχεῖται » Mc ii, 22 Zogr. Mar. (Ass. def.) : le *ě* qui apparaît ici est ambigu, car il peut reposer sur un ancien *ē*, mais aussi sur **yā* (*lěje-* de **l[j]ěje-*, ancien **ljaje-*, cf. *zěją*) si l'on admet l'hypothèse — très contestée — qui a été exposée *M. S. L.* IX, 137 et suiv. et XI, 15. Enfin le vocalisme *o* est attesté par *lojĭ* « graisse », qui est slave commun (*Ét.*, p. 220). — Ici encore, on est en présence d'une ancienne racine dissyllabique : cf. lit. *lýti* « pleuvoir », etc.

piti (r. пить, s. *pȉti*) : *pĭją* « πίνειν » Év.; le présent *pĭją* est exactement comparable, pour la forme, à l'aoriste gr. πιεῖν; le degré *o* de *pojiti* « ποτίσαι » Év. (*a* dans l'itératif *-pajati* Év.) est probablement analogique des cas précédents; car la racine paraît renfermer une voyelle longue essentielle : skr. *pāyánam* « action de boire », *pā́ti* « il boit », lat. *pōculum*, gr. πῶμα, etc., et l'on cherche même la forme **pō-* dans v. tch. *panost* « potatio » (Gebauer, *Hist. mluv.* I, 21; Prusik, *K. Z.* XXXV, 600), en regard de skr. *pā́nam* « boisson », v. irl. *án* « vase à boire ». A part ce mot tchèque que son isolement rend suspect, la racine a été ramenée à l'analogie des cas précédents, alors qu'elle était originairement d'un tout autre type.

viti (par exemple *po-viti* «σπαργανῶσαι» L. II, 7 et 12; r. вить, s. *viti*) : *vijǫ* (par exemple *sŭ-viěši* «ἐλίξεις» Ps. CI, 27); degré *o* dans *po-voji* «fascia» (v. *Ét.*, p. 224); cf. lit. *vejù*, *výti* et l'itératif *vajóti*, et skr. *váyati* «il tisse», *vītáḥ* «tortu, tortillé», qui indiquent une racine dissyllabique indo-européenne. — A la même racine sans doute appartiennent quelques mots isolés qui présentent d'autres degrés vocaliques ou les mêmes sous d'autres formes : *věja* «κλάδος» Mt. XXIV, 32, *věj̆ije* «σΊιβάδες, κλάδη» Mc XI, 8; Supr., 248, 16 M. = 326, 14 S., avec vocalisme *ě*, en regard de skr. *vayā́* «branche», irl. *fé* «branche»; dans *větvĭ* «κλάδος» L. XIII, 19, etc., le *ě* peut être ou **oy(ə)* ou **ē* (alternant avec **ēi*), cf. gr. οἶσος (Lagercrantz, *Z. griech. lautgeschichte*, 31); on a sûrement **oy(ə)* dans **věnŭ* «couronne» d'où *věnĭcĭ* «σΊέφανος» Év. (= lit. *vainìkas*) et r. вѣнóкъ, вѣнцá, pol. *wianek*, tch. *vínek* (la longue tchèque indique une ancienne intonation rude). Quoi qu'on pense de l'étymologie, ces derniers mots sont séparés de groupe de *vijǫ viti* au point de vue slave.

Le vocalisme de *pojǫ*, *pěti* «ψάλλειν, ᾄδειν» Ps. XCI, 2, etc. est fixe; l'*o* slave est ambigu, et l'on n'a pas d'étymologie sûre qui permette d'en déterminer avec certitude la valeur originelle; dans une racine indiquant un bruit, le vocalisme *o* du présent thématique n'est pas exceptionnel (cf. ci-dessus, p. 335).

Enfin le verbe anomal *jidǫ* : *jiti* «aller» Év. est tout à fait à part; le vieux slave n'y laisse transparaître, ni dans le simple, ni dans la forme à préverbe, aucune trace d'alternances vocaliques; mais tch. *jdu* : *jíti* (v. Gebauer, *Hist. mluv.*, III, 2, p. 128 et suiv.) indique une opposition slave commune entre le présent **jĭdǫ* et l'infinitif *jiti* (cf. lit. *eĩti*); le présent v. s. *-jdēm*, s. mod. *-đēm*, dans les formes à préverbes, confirme en effet l'existence de **jĭdǫ*; ce présent, parallèle à *jadǫ* (r. ѣду), est dérivé d'un présent thématique attesté par skr. *émi*, *imáḥ*, gr. εἶμι, ἴμεν, lit. *eimi*, lat. *eo*, *iens*, etc., où l'alternance *ei-* : *i-* (resp. *y-*) est régulière.

B. Types divers.

bojǫ sę, *bojati sę* «φοβεῖσθαι» Év.; le vocalisme *o* serait inattendu dans un verbe de ce type, s'il s'agissait d'une racine présentant *e*; il y a bien en sanskrit alternance *a* : zéro, par exemple à l'aoriste *bhéḥ* «tu as craint», participe *bhiyānáḥ*, mais l'*a* sanskrit est ambigu; le lituanien a *bijótis*, avec degré zéro (dont la forme devant consonne est *ī* : lett. *bītës*, cf. skr. *bhītáḥ*), et *báimė* «crainte» avec degré *o*; d'autre part v. h. a. *bibēt* «il tremble», rend probable que la diphtongue *e* du skr. *bibhéti* «il craint» (en regard de 3ᵉ plur. *bíbhyati*) ne repose pas sur i.-e. **ey(ə)*, mais sur **oy(ə)*.

živą, *žiti* «vivre» Év., dont le présent répond à la forme, unique en son genre, mais sûrement indo-européenne, de v. pruss. *giwa*, skr. *jívati*, lat. *uīuit*, n'a plus que le degré zéro de la racine. S. *gôj* (v. *Ét.*, p. 217) appartient à la même racine indo-européenne, mais est isolé au point de vue slave, de même que v. sl. *gojiti* «guérir», s. *gòjiti*, cf. lit. *gajùs* «salutaire».

riną̌ti «pousser, mettre en mouvement» (*nizŭrinąti* «καταχρημνίσαι» L. iv, 29) a un itératif *-rěją*, par exemple *otŭrěeši* «ἀπωθεῖς» Ps. lxxxvii, 15; le degré *o* se trouve dans *rojĭ* «essaim d'abeilles», *narojĭ* «élan» (v. *Ét.*, p. 221); le rapprochement le meilleur est celui de hom. ὀρίνω, lesb. ὀρίννω. L'*i* de *riną̌ti* n'est pas la forme attendue dans un verbe de ce type (skr. *ariṇvan*, got. *rinnan*; cf. aussi skr. *riṇáti*); on attend plutôt *ĭ*, comme on l'a en effet dans v. r. *krĭnuti*, cf. pāli *kiṇāti* «il achète», en regard de v. irl. *crenim*, gr. πρίασθαι; le ī, attesté par skr. *rītíḥ*, lat. *rīuos*, a été généralisé; on a également le vocalisme *ĭ dans *minąti*, *minovati* «passer», et dans *-vinąti*, *-vinovati*, ainsi que dans *zinąti*; c'est la même généralisation de l'ī qu'on observe dans le type skr. class. *krīṇáti* «il achète» (au lieu de *krīṇā́ti*, v. Arnold, *Vedic metre*, p. 131; pāli *kiṇāti*); *plinąti* «cracher» présente une particularité parallèle. Le *ě* de l'itératif *-rěją* (dans *otŭręją*) ne peut guère s'expliquer autrement que par *-jā-, comme celui de *lěją* et de *zěją* (cf. ci-dessus, p. 345).

sĭjają, *sĭjati* «ἀνατέλλειν», Mt. v, 45; *siną̌ti* «briller»; le vocalisme *o* se trouve peut-être dans s. *prìsoje* «lieu au soleil»; *òsoje* «lieu à l'ombre».

smĭjati sę, écrit *smĭjati sę*, Supr. 263, 12 et suiv. M. = 356, 19 et suiv. S.; le présent *směją sę*, L. vi, 25, etc., est à expliquer comme *lěją*, *zěją*, *-rěją*; dans Supr. 95, 27 M. = 126, 9 S.; *posmějąšte sę* traduit «ἐπιγελῶντες» ce qui montre que, là au moins, *směją sę* est considéré comme itératif. — Le *ě* de *směxŭ* «γέλως» Euch. 54 a; Supr. 381, 29 M. = 497, 24 S., etc., est sans doute un ancien *oi*; l'itératif *nasmisati sę* a l'air d'une formation secondaire.

po-vinąti sę «ὑποταγῆναι» Ps., *obinąti sę* «παρρησιάσασθαι» Ps., et *vŭz-vitĭ* «profit», qu'on rapproche de lit. *vejù*, *výti* et de skr. *véti*, etc., se trouvent par suite aussi rapprochés de *voji* «armée» Év.; rapprochement douteux, non sensible en slave même.

zinąti, *zĭjati*, *zěją* (Supr.; v. Miklosich, *Lexicon*), en regard de lit. *žióju*, lat. *hiāre*, v. h. a. *ginēn*; cf. ce qui a été dit ci-dessus p. 345, à propos de *lěją*. — S. *pò-zōj*, slov. *po-zòj* «dragon» et r. зой «cri» présentent le degré *o* (pour le sens russe cf. зѣвать «être béant, bayer, crier»).

dojati, *doją* «donner le sein, la mamelle; nourrir» est à rapprocher de skr. *dháyati*, got. *daddja*. Le *ě* de *děva* «vierge» et de

dětę «enfant» est ambigu; le slave ne permet pas de discerner s'il y faut voir une ancienne diphtongue à rapprocher de celle du skr. *dhénā* «vache laitière» (auquel cas il n'y aurait pas trace d'alternance en slave), ou un ancien *ē*, cf. lat. *fēmina*, gr. θῆλυς, skr. *dhārúḥ*; l'*i* du r. дитя́, s'explique en russe même; c'est, comme dans сидѣть = v. sl. *sěděti*, le résultat d'un changement proprement russe, ainsi que l'a vu M. Fortunatov.

C. *Noms isolés.*

Si l'on rapproche certains noms slaves isolés des mots parents d'autres langues, on se rend compte qu'ils présentent un degré défini d'une alternance indo-européenne, ainsi v. sl. *cěna* «prix» Év. (v. *Ét.*, p. 443) en regard de gr. τείσω, τίν(ϝ)ω; le v. sl. *činŭ* «τάξις ἀξία» Év. Supr. présente sans doute le degré *e* de la même racine (cf. skr. *cinóti*, etc.), sans qu'aucune parenté des deux mots soit sensible en slave. Mais il n'y a lieu de considérer ici que les mots qui présentent des alternances en slave même, et le nombre en est très restreint :

silo «ἀγχόνη» Supr. 268, 8 M. = 363, 2 S. (pol. *sidło*), *osilŭ* «ἀγχόνη» Cloz. 716 (r. осилъ, tch. *osidlo*), v. *Ét.*, p. 317; cf. avec le même vocalisme *e*, mais avec un suffixe différent : lit. *àt-seilis* (le maintien de l'accent sur *at-* indique l'intonation douce de *ei* dans *-seilis*); v. h. a. *seil* et lit. *àt-saìlė* ont le vocalisme *o*, qui se retrouve dans *sěti* «παγίς» L. xxi, 35 (tch. *sít*, avec une longue qui indique l'intonation rude), en regard de lit. *sẽtas*, *pasaitis*; v. h. a. *seid*; skr. *sétuḥ*. Le degré *e* se retrouve peut-être aussi dans s. *síta* «jonc» (cf. tous les mots cités à l'article *sitŭ* de l'*Etymologisches wörterbuch* de Miklosich).

glěnŭ «pituite» a été rapproché de *glina* «argile», cf. lat. *glūs*, *glis*, gr. γλοιός, etc.

trĭje «trois» Év., cf. skr. *tráyaḥ*, gr. τρεῖς, lat. *trēs* (sur sl. *ĭj*, cf. ci-dessus p. 344); on a *trĭ-* dans les composés tels que *trĭzǫbica* «τρίβολος», *trĭblaženŭ* «τρισμακάριος», *trĭgubŭ* «triple», etc.: le degré zéro se trouve aussi dans *trĭxŭ* = skr. *triṣú*; mais *trĭ-* représente ici la forme normale dans la flexion des thèmes en *-ĭ-* et n'a par suite aucune valeur probante; le neutre *tri* est isolé en slave et représente sûrement une forme indo-européenne, cf. véd. *trí*, et lat. *trī-gintā*, lit. *trý-lika* «treize»; degré *o* dans le dérivé *troje*, *troji* (cf. *Ét.*, p. 231).

Il n'y a sans doute pas lieu de citer *jedinŭ* à côté de *jedĭnŭ* «un», par exemple J. x, 41 Zogr.; car il n'y a pas ici alternance, mais plutôt doublet; M. Ljapunov, *Изслѣдованіе о языкѣ синодальнаго списка*, I, 175, admet que *jedĭnogo* est abrégé de *jedinogo*; d'autre part on a supposé qu'il pouvait y avoir quelque

rapport entre *jedinŭ* : *jedĭnŭ* et *jinŭ* : -*ĭnŭ* (v. *Ét.*, 159), et M. Pedersen enseigne que la forme collatérale *jed-inŭ* (de *jed-ĭnŭ*) s'explique par l'influence du mot non composé *inŭ*, dans son article *Les pronoms démonstratifs* des *Mém. de l'Acad. de Danemark*, VIe sér., sect. des lettres, t. VI (no 3), p. 321. Quoi qu'il en soit, on ne voit pas comment il pourrait y avoir ici une alternance vocalique.

3. Alternances dans les racines qui comprennent la sonante *i* suivie de consonne.

L'alternance indo-européenne :

ei + cons. *oi* + cons. *i* + cons.

apparaît en slave sous la forme :

i + cons. *ě* + cons. *ĭ* + cons.

qui est en effet conservée dans un exemple au moins :

cvisti *cvětŭ* *cvĭtą*

L'alternance :

eyə + cons. *oyə* + cons. *ī* + cons.

se traduit en slave par :

i + cons. *ě* + cons. *ī* + cons.,

c'est-à-dire que le degré *e* et le degré zéro se confondent. De plus, dans le type

i *ě* *ĭ*

l'allongement *i* de *ĭ* (à l'itératif) se confond avec *i* issu de *ei*.

A. *Racines qui fournissent des présents thématiques.*

cvĭtą, *cvisti* « ἀνθεῖν » Supr. 260, 7 M. = 357, 18 S.; *cvětŭ* « ἄνθος » Ps. CII, 15; Mt., VI, 28 Zogr.; etc.

čĭtą, *čisti* « τιμᾶν, σέβεσθαι » et « ἀναγιγνώσκειν » Év.; cf. skr. *cétati*, etc. Le degré *ě*, qui comporterait une forme toute différente de la gutturale initiale, n'existe pas; et c'est *čĭstĭ* qui signifie « τιμή »; *čisme* et *čislo* ont le même vocalisme que *čisti*.

židą « προσδοκῶ » L. I, 21, et *žĭdą* « ἀναμένω » Supr. 128, 17 M. = 310, 26 S. (r. жду, tch. *ždu*), en face de l'infinitif *žĭdati*; cf. lit. *geidžiù*; la forme à *ě* manque pour la même raison que dans le cas précédent.

strigą « κείρω » Euch. 87 a; Supr. 326, 6 M. = 434, 26 S.;

infinitif *strišti*, mais aussi *-strěšti* Euch. 7 b, 9 a, 82 a, 86 b (de même en russe ancien et dialectal, v. *Archiv f. slav. phil.*, XVII, 408 et XVIII, 220); le vocalisme de ce verbe est énigmatique. Le *ě* de l'infinitif *-strěšti* est unique en son genre : jamais l'infinitif slave n'a un vocalisme *o* qui ne se retrouve pas dans le présent correspondant. Quant à l'*i* du présent *strigą*, on est tenté d'y voir un ancien ī, et l'intonation des infinitifs r. стричь, s. strȉći, tch. stříci semble au premier abord apporter à cette hypothèse une confirmation; mais les infinitifs à *i* radical suivi de consonne ont tous reçu cette intonation, et notamment r. до-стúчь, s. stȉći «atteindre», où elle n'est sûrement pas ancienne. D'autre part, on ne saurait rien tirer de v. angl. *strīcan*, v. h. a. *strīhhan*, puisqu'un ī germanique est ambigu. Mais le latin a *strĭgilis* avec *i* bref. — Le vocalisme de *strigą* demeure donc obscur à tous égards.

Quant à *jiskati*, *jiskq* (d'où *jištą*, *M.S.L.*, XI, 300 n.), son *ji-* initial repose sans doute sur une forme indo-européenne à prothèse *a*, comme lit. *ëßkóti*, v. h. a. *eiscōn*, arm. *ayç* «recherche»; il n'y a pas en slave trace d'alternance vocalique quelconque.

B. *Racines qui fournissent des présents slaves en* -je-.

pišą, *pŭsati* «γράφειν» Év., et *pĭsĭrŭ* «ποικίλος», cf. skr. *piṃçáti*, etc. Sous l'influence du présent, les manuscrits ont souvent *pisati* au lieu de *pŭsati*, cf. r. писáть, s. *písati*, pol. *pisać*, en regard de tch. *psáti* (cf. ci-dessus, p. 202 et suiv.). Le vocalisme *o* de skr. *péçaḥ* «couleur, forme», lit. *paĩßas* «tache de suie», got. (*filu-*) *faihs*, gr. ποικίλος n'est pas attesté en slave, faute d'existence du thème nominal en *-o-*.

žiždą, *zŭdati* (ancien *zĭdati*) «οἰκοδομεῖν» Év., sans aucune trace de vocalisme *o*, comme dans le précédent; les thèmes en *-o-* *zĭdŭ* et *zidŭ* ont reçu le vocalisme du verbe (v. *Ét.*, p. 224 et suiv.).

ližą «λείχων» dans *poližątŭ* «λείξουσι» Ps. LXXI, 10; l'infinitif attendu **lĭzati* n'est, par hasard, pas attesté en vieux slave; le Suprasliensis a *lizaaše* 126, 20 M. = 166, 24 S.; 170, 3 M. = 233, 5 S., c'est-à-dire une forme exactement comparable à *pisati* qui est souvent substitué à *pŭsati* (*oblizaaxą* «ἐπέλειχον» L. XVI, 21 est un itératif, et l'*i* y est régulier), mais le tchèque qui a conservé *psáti*, a aussi *lzáti* (v. Gebauer, *Hist. mluv.*, III, 2, 359); cf. s. *làznuti*. Un vocalisme *o*, semblable à celui de lit. *laižaũ*, got. *-laigon*, n'est pas plus attesté que dans les deux cas précédents. Il y a là un accord notable du vocalisme radical des trois verbes à présent en *-je-* de cette série.

L'itératif *rištą* «περιτρέχω» Supr. 333, 14 M. = 443, 12 S.

(et avec divers préverbes Mc IX, 15 et 25; Euch. 83 b et 84 a) ne présente aucune alternance.

C. *Racines fournissant des verbes divers.*

o-biděti «ἀδικεῖν» Év. et *obida* «πονηρία» Év. ont été rapprochés de *běditi* «ἀναγκάζειν» Cloz. et de *běda* «ἀνάγκη» Év., v. Solmsen, *K. Z.*, XXXVII, 24; mais il est difficile de séparer *obiděti* de *viděti*, *zaviděti* «envier», *nenaviděti* «haïr»; et le vocalisme de *běditi* demeure isolé; l'intonation douce de s. *bȉjedīm* indiquerait une ancienne diphtongue, cf. got. *baidjan*.

blistati «ἀστράπτειν» L. XXIV, 4, et le perfectif *blisnąti*, d'où l'itératif *bliscati sę* «ἀστράπτειν» L. IX, 29, *bliskati sę* Supr. 248, 3 M. = 336, 7 S., et sans doute *bliskŭ* «foudre» Euch. 34 a; le substantif *bleškŭ* (r. блескъ, блёска, pol. *blask*) n'est pas attesté en vieux slave proprement dit; cf. lit. *blizgù*, *blizgėti*; v. angl. *blícan*, v. h. a. *blīhhan* «briller». Sur le *y* de pol. *błyskać*, etc. v. I. F., V, 333.

vŭs-krĭsnąti «ἀναστῆναι» Év. (r. воскре́снуть) : *vŭs-krěsiti* «ἀναστῆσαι, ἐγεῖραι» Év.

pri-lĭpěti «κολληθῆναι» Ps. CXXXVI, 6 (cf. v. h. a. *lebēn*); *prilĭpnąti* «κολληθῆναι» (L. X, 11; aor. *pri-lĭpe* «ἐκολλήθη» Ps. XLIII, 26), d'où l'itératif *prilipati*, cf. got. *af-lifnan*, et skr. *limpáti*, lit. *limpù*; *pri-lěpiti sę* «κολληθῆναι» Mt. XIX, 5, cf. skr. *lepáyati*, got. *bi-laibjan*; *lěpŭ* «glu» (s. *lȉjep*, *lȉjepa*; pet. r. *lip*, *lipa*), cf. skr. *lepaḥ*. Il n'y a pas trace du degré *e*, qui, du reste, ne semble attesté nulle part, le thème en *-es-* gr. λιπός a le degré zéro; le présent germanique **libi-* (got. *bi-laiban*, etc.) suppose **lipé-* (Osthoff, *M. U.*, IV, 4 et suiv.), cf. gr. λιπαρής et lit. *lýpstau*, lette *pē-lipi* (v. Leskien, *Ablaut*, p. 277); la forme germanique, assez énigmatique, fait partie d'un groupe de thèmes où *i* et *u* ont été substitués, semble-t-il, à de plus anciens *i* et *u* suivis de nasale (v. Streitberg, *Urgerm. gramm.*, § 203, Anm. 1).

mĭgnąti «nictare», d'où l'itératif *po-midzati* Ps. XXXIV, 19; *sŭměžiti* «καμμύσαι» Mt. XIII, 15; cf. lit. *mingù*, *mėgù*, *mėgas*.

pĭxati «frapper, heurter», *pĭšeno*, *pĭšenica* «σῖτος»; le tch. *péchovati* «frapper, piétiner» a le degré *o*, qui se retrouve dans un nom du type *pąto* : r. пестъ, пестá «pilon» (ancien **pěstŭ*), tch. *píst*, et slov. *pėsto* et *pėsta* «moyeu», pol. *piasta*, v. tch. *piesta*, etc.; cf. lit. *pëstas* et *pëstà* (Leskien, *Bild.*, 536).

skoklĭznąti, *skoklĭzati* «glisser», est une forme à redoublement d'une racine à formes divergentes et obscures; Supr. 350, 26 S. = 258, 20 M. a *slĭzŭkŭ* «glissant», cf. r. склзкій, tch. *slzký*, *klzký*, *kluzký*, pol. *kielzko*, slov. *skólzek*; mais on a aussi *skliz-*,

kli:-, dans r. склизкій, слизкій, s. *sklîzak*, *klîzak*, tch. *slizký*, pol. *śli:ki*, slov. *sklízek*.

po-stigną «καταλήψομαι» Ps. XVII, 38 (*po-stiže* «ἔφθασε» Mt. XII, 28) : le verbe à nasale est, ici comme en général, refait sur l'aoriste qui, dans ce cas particulier, est l'ancien imparfait d'un présent correspondant à gr. στείχω, got. *steiga*. irl. *tíagu*, tandis que, dans les précédents, il avait le vocalisme zéro de l'élément radical (v. ci-dessus, p. 203 et suiv.). La même racine fournit des substantifs : *stĭdza* «τρίβος» Év. (*Ét.*, p. 208 et 250), cf. lette *stiga*, v. h. a. *stega*; *stĭgna* «ἀγορά» (v. *Ét.*, p. 446), et avec vocalisme radical *ě* issu de **oi*, pol. *ścieżka* «sentier», cf. got. *staiga*. Ceci fournit l'alternance complète : *i*, *ě*, *ĭ*, mais seulement à l'aide de formes nominales dont la parenté avec le verbe n'était pas sentie en slave; le verbe lui-même ne présente aucune alternance.

svĭtěti «φαίνειν» Év., cf. lit. *ẑvitéti*; *svĭnąti*, cf. lit. *ẑvintù*, d'où l'itératif *svitati* «ἐπιφώσκειν» Év.; *ě* dans *světiti* «λάμπειν» Mt. V, 15, cf. lit. *ẑvaitýti*; *světŭ* «φῶς» Év., cf. skr. *çvetáḥ* «blanc»; *svěšta*, etc. On n'a donc ici que i.-e. **i* et **oi*; **ei* n'est pas représenté.

po-tisnąti, *u-tisnąti* «presser», avec l'itératif *u-tiskati* L. VIII, 45 Ass.; l'*i* est rude : s. *tìsnuti*, r. тиснуть, et c'est par suite un ancien ī (difficilement **eyə*), ce qui explique qu'on ait *i* et non *ĭ*, comme dans *svĭnąti*. Le degré *ě* apparaît dans *těštiti* (*utěštati* «συνέχειν» L. VIII, 45 Zogr. Mar.; *potěštiti* Supr. 303, 22 M. = 407, 3 S.); *těsnŭ* «τεθλιμμένος» Mt. VII, 14; l'intonation douce de s. *tȉještim*, *tȉjesnī* et *tȉjesak* «pressoir» ne s'accorde pas avec l'ī de *-tisnąti*.

viždą, *viděti* «ὁρᾶν, ἰδεῖν, βλέπειν» Év. a le vocalisme radical *e* du thème à suffixe zéro conservé dans l'impératif *viždĭ* «ἰδέ» Ps. XXXVI, 37, et dans lit. *véizdmi*; l'*i*, répondant à lit. *éi*, a l'intonation rude : s. *vìdjeti*, r. видѣть (M. F. de Saussure, rapprochant lit. *ráudmi*, note la tendance des verbes lituaniens en *-mi -éti* et en *-mi -oti* à la métatonie rude, dans M. S. L., VIII, 446); on a le même vocalisme dans le substantif *vidŭ* «aspect» Supr. 304, 17 M. = 408, 1 S., cf. lit. *véidas*. Ce groupe de mots n'a aucune alternance vocalique à proprement parler. — En effet, si le degré *o* existe dans *věmĭ*, *vědě* «je sais» Év. etc., cf. gr. Ϝοῖδα, got. *wait*, il n'y a plus en slave aucun rapport entre *viždą* et *věmĭ*, et ce n'est plus que la trace d'une alternance indo-européenne, et non une alternance slave; au point de vue slave, *vid-* ne signifie que «voir», et *věd-* que «savoir».

visą, *visěti* «κρέμασθαι» Mt. XXII, 40, avec *i* rude attesté par s. *vìsjeti*, r. за-вйсѣть; le degré *o* apparaît dans *věsiti* «suspendre» (*ni:ŭvěsiti*, *vŭ:věsiti*, *oběsiti* Év.), r. вѣсить.

Le vocalisme *o* de la voyelle radicale caractérisait les causatifs assez pour être étendu même à des dénominatifs; on observe le même fait en vieil irlandais où de *delb* «forme» est tiré un verbe *dolbim* «je forme» (par ex. Wb. 4 c 25, 26, 29; Ml. 54 c 12). C'est ce qui est arrivé dans les deux cas suivants :

o-cěstiti «καθαρίσαι, σμιλεῦσαι» Ps. VII, 13; XVIII, 14, de *čistŭ* «καθαρός» Év. La formation de *cěstiti* est sans doute antérieure à l'achèvement de l'altération des gutturales devant *ě* qui est de date dialectale, et par suite assez récente (v. ci-dessus, p. 195); il faut poser **čisto-* : **koistī-* pour comprendre la nouvelle formation, qui doit être de date assez ancienne. On voit que *čistŭ* : *cěstiti* est parallèle à lit. *skýstas* : *skáistas*, mais que *cěstiti* n'a sans doute rien à faire avec lit. *skáistas*, et résulte plutôt d'une innovation slave.

těšiti Supr. 64, 24 M. = 86, 25 S.; *u-těšiti* «παρακαλέσαι, μυθήσασθαι» Év., r. утѣшить, s. *ùtješiti* (avec *ě* rude), de *tichŭ* «ἐπιεικής» Supr. 284, 14 M. = 383, 20 S., s. *tih*, *tiha*, *tiho*; le substantif *utěcha* «παράκλησις» est naturellement un postverbal de *utěšiti*.

De même sur *cviléti* «pleurer» (tch. *kvíleti*, s. *cviljeti*) a été fait *cvěliti* «faire pleurer» (s. *cvijèliti*; pol. *kwielić*, confondu avec *kwilić* «pleurer»).

D'autre part, le vocalisme radical zéro des verbes à nasale a été introduit dans un verbe qui semble être dénominatif (cf. ci-dessus, p. 204) : *o-slĭpnąti* «τυφλωθῆναι» Supr. 238, 4 M. = 323, 5 S., etc. (aor. *oslĭpŭ* Supr. 308, 27 M. = 413, 9 S.; cf. Euch. 32 b; etc.), dérivé de *slěpŭ* «τυφλός» Év., s. *slijep*; le vieux russe a de même *oslĭnuti*, aor. *oslĭpŭ*; le tchèque *oslnouti*; de bonne heure, le vocalisme *ě* de *slěpŭ* tend à se rétablir; les feuilles de Prague ont *oslěpŭnuvŭši* «πεπηρωμένους» I A 23; le polonais a *oslepnąć* à côté de l'ancienne forme *oslnąć*, d'où est issu *olsnąć*. La formation de **oslĭnąti* date d'un temps où la diphtongue **oi* n'était pas encore simplifiée en slave. — Une alternance pareille se trouve peut-être dans v. sl. *plěšĭ* «chauve», tch. *plchý* (cf. lit. *plìkas*); v. *Ét.*, 174.

D. *Noms isolés.*

Quelques-uns des noms slaves de cette série vocalique présentent l'un des degrés d'alternance d'un élément radical dont on a d'autres degrés dans diverses langues, ainsi le degré *o* dans *sněgŭ* «neige» Év., et le degré zéro dans *vĭsĭ* «village» Év., mais on n'observe en slave même aucune alternance qu'il y ait lieu de relever ici. Car le rapprochement de *pěstunŭ* «éducateur» et de *pišta* «nourriture» (d'où *pitěti* «nourrir») n'est pas

évident, non plus que celui de *otŭ-lěkŭ* « reste » Év., cf. gr. λοιπός, avec *lixo* « περισσόν » Év., qu'on rapproche de gr. λείψανον, (v. Pedersen, I. F., v, 79).

Le vieux slave a à la fois *xribĭtŭ* Ps. cxxviii, 3 et *xrĭbĭtŭ* Ps. lxv, 11; Supr. 85, 28 M. = 113, 10 S.; et ce doublet se retrouve dans les dialectes occidentaux, pol. *chrzybiet* et *chrzbiet*, v. tch. *chřibet* et *chřbet*.

4. Alternances dans les racines terminées par la sonante *u*.

Les alternances indo-européennes du type :

eu *ēu* *ou* *ōu* *u* (et *ū* par allongement rythmique)
ew *ēw* *ow* *ōw* *w* (*uw*)

ne sont pas toutes représentées en slave d'une manière claire.

En ce qui concerne les degrés en *ŏ* et le degré zéro, on a :

u *u* *ŭ* (resp. *y*)
ov *av* *v* (*ŭv*).

On notera en passant que comme *ĭ* dans le type étudié cidessus, p. 344 et suiv., le *ŭ* représentant i.-e. *u* devant consonne existe seulement dans quelques cas isolés.

De même *ēw* est représenté par *ěv*. Mais le traitement de *ew* fait difficulté. Il est établi que *e* devant *w* suivi de voyelle postpalatale passe à *o* : *novŭ* = νέϝος; mais on sait moins certainement ce qui se passe devant *e* suivi de voyelle prépalatale; *devętĭ* « neuf », *drevĭnjĭ* « ancien » tendent à faire croire que *e* subsiste dans ce cas (cf. A. Meillet, *Génitif-accusatif*, p. 84 et suiv.); toutefois le nombre des exemples de ce genre est très restreint, et il faut, dans cette hypothèse, admettre que le nominatif pluriel *synove* « les fils », cf. gr. -εϝες, got. *-jus*, a un *o* analogique de celui du génitif pluriel *synovŭ*, cf. gr. -εϝων, got. *-iwe*, que le génitif *slovese* « de la parole » est analogique du nominatif-accusatif *slovo*, cf. gr. κλέϝος, et que, d'une manière générale, *ov* a été rendu à peu près universel par l'analogie.

Le traitement de *eu* (et de *ēu*) n'est pas moins obscur. Comme l'a vu J. Schmidt, le rapprochement de *bljudą* « j'observe » avec hom. πεύθομαι et quelques autres semble établir d'une manière certaine que *eu* donne sl. *ju*, c'est-à-dire que *eu* donnant *u*, la prononciation molle de la voyelle précédente a subsisté, puis passé, devant la voyelle postpalatale, à la prononciation mouillée (cf. ces *Mémoires*, IX, 139); beaucoup des exemples allégués par M. Berneker, I. F., X, 145 et suiv., ne sont pas probants, mais

M. Mikkola (I. F., XVI, 95 et suiv.) et M. Osthoff (*Et. parerga*, I, 261 et suiv.) n'ont pas réussi à écarter les exemples décisifs dont le principal est *bljudą*; cf. P. Gärtchen, *Die primären präsentia mit o-vocalismus* (diss. Breslau, 1905), p. 36 n. 1.

Une chose du moins est sûre, c'est que le traitement *ju* et le traitement *ev* n'apparaissent nulle part en alternance slave avec *u*, *ov*, *ŭ*; soit phonétiquement, soit plutôt par analogie, les alternances ont été ramenées en slave à :

u *ŭ* (*y*)
ov (*av*) *v* (*ŭv*, et avec allongement secondaire, *yv*).

Il y a, il est vrai, un cas où *ev* et *ju* sont attestés en face de *ov* et *u*; mais, ce qui confirme l'observation précédente, il s'est alors constitué deux verbes distincts. D'une racine **reu-* « crier », on attend : *rovą*, *reveši*, *rjuti*, si l'on admet les traitements slaves *eve*, *ju* de i.-e. **ewe*, **eu*; or, en fait, on a, d'une part :

rovą, *roveši* *ruti*

où *roveši* et *ruti* seraient refaits, et de l'autre :

revą, *reveši* *rjuti*

avec *revą* refait ou plutôt avec **rjevą* d'après *rjuti*, car la mouillure de *r* a disparu de bonne heure et n'est guère notée. Cet exemple, qui appuie l'hypothèse du traitement slave *ju* de i.-e. *eu* (resp. *ēu*), prouve donc en même temps que, au point de vue des alternances slaves, *ju* n'alterne pas avec *ov*, *u*. Dans tous les autres cas analogues, *ov* et *u* ont été généralisés : *plovą*, *slovą*, *-snovą*, *trovą*, *zovą*, et les formes à *ev*, *ju* ont été entièrement éliminées.

A. *Racines qui fournissent des présents thématiques.*

kovati « forger, fabriquer, machiner », Ps. CXXVIII, 3; LXVII, 7, etc.; présent *kovą* Supr. 123, 10 M. = 161, 29 S., cf. v. h. a. *houwu*, et *kują* (r. кую, s. *kùjēm*), cf. lit. *káuju*; le *k* initial garantit que le vocalisme était *o* en slave comme en germanique; et même; comme on n'a que les formes slaves et germaniques, on ne peut pas affirmer qu'on n'a pas affaire à une voyelle *a* (v. Hoffmann, Γέρας, p. 47). On a le degré zéro attendu *ŭ* dans *kyjĭ* « marteau », cf. lit. *kúgis* « grand marteau »; v. Zubatý, I. F., *Anz.*, IV, 58; Brugmann, I. F. VI, 99 et suiv. (où le vocalisme est examiné). Le *ŭ* que présente *kŭznĭ* « τέχνη, μηχάνημα » Supr. 100, 3 S. = 74, 28 M. est surprenant, d'autant plus qu'on lit *kyznĭ* (même sens) Euch. 62 b (cf. *kyznĭnikŭ*, ibid. 51 a).

pluti «naviguer» Supr. 321, 9 M. = 428, 21 S.; *plovą* (par hasard non attesté en vieux slave; v. Miklosich, *Lexicon*), cf. gr. πλ(έϝ)ω; le degré *ō* figure dans *plavĭ* «bateau», *plaviti* «faire flotter» r. пла́вить, s. *plȁviti*, cf. skr. *plāvayati*; il en faut distinguer l'*a* de l'itératif *plavati* «ἐννήχεσθαι» Supr. 298, 21 M. = 401, 4 S. (r. пла́вать, imperfectif indéterminé). Le degré zéro n'est pas attesté sous la forme attendue *ŭ*, sauf dans **plŭtĭ* «radeau» (v. tch. *plet'*, *plti*, Gebauer, *Hist. mluv.*, III, 1, p. 389); mais en revanche on trouve un *y* inattendu dans r. плыть плыву́, pol. *płynąc'* s. *plȉti* (*plȉjēm*) et *plínuti*; on voit que ces formes divergent en partie, et la forme russe en particulier est nettement secondaire; l'*y* de l'itératif s. *plȉvati*, pol. *pływac'* est dérivé d'un ancien **plŭv-* cf. tch. *plvěti* (Gebauer, *Hist. mluv.*, III, 2, p. 287). En ce qui concerne *plyti*, on verra ci-dessous que dans la famille de *sluti*, *slovą*, le *y* était ancien dans certaines formes; il peut donc être ancien ici aussi à moins qu'il ne soit analogique de *sly-*.

rovą Supr. 446, 26 M. = 565, 19 S., *ruti* Supr. 52, 12 M. = 71, 26 S., «crier» et *revą*, *rjuti* (r. реву́, s. *rèvēm*, v. tch. *řevu*); v. l'explication ci-dessus p. 355; cf. skr. *ruváti*, gr. ὠρύω, etc.; le présent à vocalisme long skr. *ráuti*, «il crie» indique la possibilité de rattacher v. sl. *rarŭ* «sonitus» (et r. ря́ть, «faire du bruit») à ce groupe de mots; cf. aussi lit. *réju* «je crie violemment», v. isl. *rómr* «voix».

slovą «je me nomme» Supr. 15, 11, M. = 20, 22 S., cf. gr. κλέ(ϝ)ομαι; **slują* (?), mais *posluite* «ἀκούετε» Supr. 381, 3 M. est d'après M. Sever'janov, 496, 23, une faute pour *poslušaite*; *slovo* «λόγος» Év. (v. *Ét.*, p. 356), cf. gr. κλέ(ϝ)ος; le degré zéro est représenté par le *y* de r. слыть, слыву́ et de pol. *słynąc'* qui rappelle l'*ū* de gr. κλῦθι, κλῦτε, skr. *çrūyáte*, v. h. a. *lūt* (cet **ū* indo-européen n'est pas **uə* comme celui des racines dissyllabiques; il est dû sans doute à une nécessité du rythme indo-européen, qui, pas plus que celui du grec et du sanskrit, n'admettait les suites de brèves. M. Hirt, *Ablaut*, § 744, repousse absolument l'idée que l'*ū* soit indo-européen dans tous ces cas, mais n'explique pas les faits; les sonantes voyelles *i* et *u*, étant de véritables voyelles, sont susceptibles d'allongements rythmiques). Un degré *ō* est représenté par *slava* «δόξα» Év., cf. lit. *šlovė̃*, et par *slaviti* «δοξάζειν» Év., cf. skr. *çrāváyati*; le sens diffère de celui de *slovą* assez pour que le slave n'ait pu établir aucun rapport entre *slovą*, *slovo* et *slava*, *slaviti*. — De la même racine, il existe une forme à élargissement *s* (skr. *çróṣati*, etc.), qui ne se présente en slave qu'au degré *o* : *sluxŭ* «ἀκοή» Év., cf. zd *sraošō*; et au degré zéro, avec la même forme (*y* représentant i.-e. **ū*) qu'on a dans r. слыть, etc : *slyšati* «ἀκούειν» Év., cf. v. h. a. *lūstrēn* «écouter»; l'intonation rude de l'*u* de *slušati* «ἀκούειν» Év., r. слу́шать, s. *slȕšati* concorde

avec le *y* (ancien *ū*) de *slyšasti*; M. W. Schulze a montré en effet, *Sitzsber. d. k. preuss. acad.*, 1904, p. 1434 et suiv., que l'intonation rude de *au* dans lit. *kláusiu* tient à ce que l'élargissement est ici *-əs- et non -s-.

V. s. *snovą sę* «σ⁊ημονίζομαι» (v. Miklosich, *Lexicon*, sous *snuti*), *snują* (r. сную́, s. *snùjēm*); *osnova* «fondement», *osnovati* «θεμελιοῦν» Év.; un degré zéro est attesté par l'itératif *o-snyvajei* «ὁ θεμελιῶν» Ps. CIII, 5, qui suppose *snŭv-.

truti (*na-truxomŭ* «ἐθρέψαμεν» Mt. XXV, 37; *na-tru* «ἐψώμισεν» Ps. LXXIX, 6), *trovą* (*na-troveši* «ψωμιεῖς» Ps. LXXIX, 6); degré *a* dans le verbe en *-iti*. *traviti* «σιτεῖσθαι» Supr. 242, 10 M. = 328, 23 S.; *otrava* «poison» serait un postverbal de *otraviti* Supr. 156, 5 M. = 212, 22 S. (c'est-à-dire *ot-traviti?).

zovą, *zŭvati* «καλεῖν, φωνεῖν, κράζειν» Év.; itératif (*sŭ*)*zyvati* Év.; cf. skr. *hávate*, et zd *zbayeite*, etc. (cf. Hirt, *Ablaut*, § 400); l'*a* de l'infinitif *zŭvati* peut appartenir à la racine; l'*o* de r. зовъ, s. *ù-zov* est sans doute un ancien *o*.

Dans tous les exemples précédents, l'*o* radical du présent représente *e*, et, peut-être parfois *o* (ce que l'on peut démontrer seulement dans le cas de *kovą*); on rencontre aussi le présent à vocalisme zéro, mais plus rarement, et aucun exemple n'est attesté en vieux slave proprement dit :

rŭvati «arracher» (*vozdrŭvanïje* «τὸ ἐκσπασθῆναι» Ps. CXXVIII, 6), *rŭvą* (v. Miklosich, *Lexicon*); degré *o* dans *runo* «πόκος» Ps. LXXI, 6; cf. lit. *ráuju*, *ráuti* «arracher», v. isl. *rýja* «tondre (les moutons)»; il n'est pas évident que v. sl. *ryją*, *ryti* «creuser» appartienne à la même racine, et ce verbe est traité à part plus bas, parce que, au moins au point de vue slave, il est indépendant de *rŭvati*.

Quant à *pljĭvą*, *bljĭvą*, les formes du vieux slave sont *pljują*, *bljują*, et il sera question de ces verbes sous la division des présents en *-je-*; *žują* ne se trouve pas attesté en vieux slave, mais était sans doute la forme en usage, plutôt que *žĭvą*.

B. *Présents en* -je-.

Il y a deux types, l'un présentant *u* (issu de *eu, *ou : le slave ne permet pas de distinguer) devant le suffixe *-je-* du présent, et ayant l'infinitif en *-ati* : *pljują*, *pljĭvati*; l'autre présentant *y* devant le suffixe *-je-* du présent, et ayant l'infinitif sans *-a-* : *kryją*, *kryti*; le premier type ne se trouve guère qu'après *j*, ce *j* n'étant pas nécessairement étymologique partout, et pouvant être dû en partie au traitement *ju* du *eu* du présent.

α. Présent en *-uje-*, infinitif en *-ŭvati*.

bljują, *bljĭvati* «vomir» Euch. 103 a; Supr. 369, 28 M. = 484,

10 S., tch. *bliji*, *blvati*; s. *bljŭjēm*, *bljŭvati* (avec *u* d'après le présent); sans autre trace d'alternances en slave; cf. gr. φλύω (ἀποφλύειν· ἀπερεύγεσθαι Hes.).

pljują Mc. x, 34; L. xviii, 32 (r. плюю́, s. *pljŭjēm*, pol. *pluję*); *pljĭvati* «ἐμπτύειν» Mc. xiv, 65 (r. плевáть, pol. *pluwać*; le s. *pljŭvati* a *u* d'après le présent)[1]; cf. lit. *spiáuju*, lat. *spuo*, gr. πτύω, etc. Ce verbe forme avec le précédent un groupe naturel pour la forme et pour le sens; il est possible par suite que le parallélisme absolu des formes tienne à des actions réciproques. Par exemple on peut imaginer que *bljują* s'explique sans qu'on ait besoin de poser une racine **bhlyeu-* (ou *bhlyewə-*?) avec i.-e. *y*; en effet **bhleuye-* donnait sl. **bljuje-* (cf. *bljudą* en regard de hom. πεύθομαι), et l'on avait d'autre part *pljują*, *pljĭvati* (cf. lit. *spiáuju*, *spiáuti*, got. *speiwan*); si la racine de *bljują* n'avait pas de *yod*, l'infinitif devait être **blŭvati* que l'influence de *pljĭvati* transformait naturellement en *bljĭvati*; à en juger par *žęją*, etc., le *j* combiné avec la consonne initiale devait tomber au présent, mais il aurait été rétabli sous l'influence des infinitifs *pljĭvati*, *bljĭvati*. — On pourrait rechercher *ī de got. *speiwan*, skr. *ṣṭhívati* dans la forme à nasale v. sl. *plinąti* Mc, vii, 33; J. ix, 6 Zogr. Mar. Ass., dont l'*l* serait emprunté à *pljĭvati*; toutefois le mieux est de partir de **pyū-ne-* qui aboutirait à **pline-*; car l'aspect *-*īw-* des racines en *-*yewə-* n'est attesté que devant voyelle et devant i.-e. **y* : skr. *sívyati* «il coud» : *syūtáḥ*; skr. *ṣṭhívati* «il crache», got. *speiwan* : skr. *ṣṭhyūtáḥ*, lat. *spūtum*; etc.; l'*ū* de **pyū-ne-* serait secondaire comme l'*ī* de *rinąti*, cf. ci-dessus p. 347. Sous l'influence de *pljują*, *pljunąti* a été substitué à *plinąti*, ainsi déjà Mt. xxvii, 30 Ass. Sav. et Mc vii, 33 Sav. (où J. ix, 6 n'existe pas), et de même dans r. плю́нуть, pol. *plunąć*, s. *pljŭnuti*.

Les autres exemples ne semblent pas attestés en vieux slave; on cite : *kljują*, *kljĭvati* «frapper du bec» (et *kljunŭ* «bec»); *žują*, *žĭvati* «mâcher» (cf. v. h. a. *kiuwan*, prétér. *kou*; sans le **y* que suppose le slave).

Enfin on a *sują* «je jette», cf. lit. *šáuju* «je tire», mais on lit Supr. 234, 12 S. = 170, 27 M. *sovaatŭ* «il jette (de l'eau hors du vase, il déborde)», et l'infinitif semble être *sovati*, si bien que le cas rappelle celui de *kovati*, *kovą*, *kują*, qu'on a vu plus haut, et qu'il n'y a pas à vrai dire d'alternance vocalique.

[1] On ne conçoit pas comment M. Vondrák, *Vergl. sl. gramm.*, I, 111, a pu être amené à contester le vocalisme *e* de *pljują* cf. lit. *spiáuju*; l'alternance vocalique est exactement identique à celle de *pišą* : *pĭsati*, et l'infinitif ne prouve évidemment rien pour le vocalisme du présent. Dans *jucha* (v. *Ét.*, p. 207 et 249), *u* représente i.-e. **ewə* ou **owə*, et le degré vocalique est *e*, comme dans *srěda*, ou *o* comme dans *gora*. L'infinitif *žiti* indique quel est le traitement phonétique de **yū* devenu **jy* en slave. (Note de correction.)

β. Présent en *-yje-*, infinitif en *-yti*.

Dans tout ce groupe, les verbes ne présentent à l'intérieur de leur conjugaison aucune alternance vocalique réelle, mais seulement l'opposition de *-ŭv-* devant voyelle à *-y-* devant consonne : *kryti*, *-krŭvenŭ* (d'où l'itératif *-kryvati* avec *y* provenant d'allongement); dans les deux cas, on est en présence du degré zéro d'une racine dissyllabique. On n'observe donc d'alternance que là où il existe un substantif de type *krovŭ* en regard de *kryti* :

kryją, *kryti* «καλύπτειν, κρύπτειν» Ps. XLIII, 16; LIII, 2 (et avec préverbes Év.); *o-krŭvenĭje* «ἀποκάλυψις» L. II, 32; etc.; itératif *-kryvati* Év.; degré *o* dans *krovŭ* «στεγή, δῶμα» Év.

u-nyją, *u-nyti* «ἀκηδιάσαι» Ps. CI, 1; tch. *naviti*; *unaviti* «fatiguer», r. dial. о-на́вить ся «se fatiguer»; on rapproche aussi v. sl. *navĭ* «mort» ce qui est incertain.

ryją, *ryti* «creuser; fouiller» Euch. 31 a, 35 b (et Mt. XXIV, 43); *rovŭ* «fosse» Ps. VII, 16; Supr. 4, 5 M. = 5, 9 S.; etc.

u-tyją, *u-tyti* «engraisser» (v. Miklosich, *Lexicon*), *tîjēm*, *tîti*, tch. *týti*, etc.; s. *tôv*, *tȍva* «graisse» et *tòviti* «engraisser»; avec le degré long *tav-*, *otaviti* en slovène et en tchèque. On rapproche skr. *tā́viti* «il est fort», gr. ταῦς· μέγας, πολύς. — Avec élargissement *k*, on a : *tukŭ* «στέαρ, πιότης» Ps. XVI, 10; LXIV, 12; čak. *tȕk*, *tȕka*, et *tûk*, *tukà* «pinguedo», lit. *taukaĩ* «graisse» (accus. plur. *táukus* d'après Kurschat), lette *tûkt* «engraisser», v. h. a. *dioh* «jambe, cuisse», v. angl. *þéoh* (même sens).

Les autres verbes de ce type n'ont d'autre alternance que celle, toute phonétique, de *y* : *ŭv*: *šiti* «coudre», cf. lit. *siúti*, skr. *syūtáḥ*, et (*ne*)*šĭvenŭ* «ἄραφος» J. XIX, 23. — Quant au type *čują*, *čuti* «sentir» et *-ują*, *-uti* «se vêtir», ces verbes ne présentent aucune alternance en slave.

C. *Type isolé.*

byti «être» Év., cf. lit. *búti*, skr. *ábhūt*, gr. ἔφῡ; participe *zabŭvenŭ*, d'où l'itératif *byvati* (v. *Ét.*, p. 47); l'imparfait *běxŭ* «j'étais» suppose **bhwē-*, c'est-à-dire une forme à seconde voyelle longue, soit que cette longue ait fait partie intégrante de la racine, soit que ce soit le suffixe **-ē-* du type v. sl. *běž-a-ti*, lit. *tek-ė́-ti*, gr. δεδράμ-η-κα, δεδράμ-η-μαι; avec ce même **bhw-* (cf. des correspondants iraniens chez Bartholomae, *Altiran. wört.*, sous *bav-*, col. 927 et suiv.), on a aussi l'auxiliaire du conditionnel *bimĭ*, etc. (3ᵉ pers. plur. *bą*). Ce sont là autant de formes du degré zéro, qu'on retrouve sans doute aussi dans le très obscur perfectif *bądą*. — Enfin, le slave a le degré *ō* dans *jiz-baviti* «λυτρῶσαι» Év.; *pro-bavi* «παράτεινον» Ps. XXXV, 11; *za-baviti* «empêcher»; cf. skr. *bhāváyati*. On ne saurait opposer à cette explication l'inexis-

tence du degré long pour la première voyelle des racines dissyllabiques; car *-baviti* pourrait en tout cas être analogique de *plaviti*, etc.; du reste on trouve une longue sûrement ancienne dans *davě* «autrefois», *davĭnŭ* «ancien» Supr. 13, 26 M. = 18, 18 S. en regard de skr. *dūráḥ* «éloigné», compar. *dávīyān*; arm. *tew* «durée»; hom. δ(ϝ)ήν (cf. Hirt, *Ablaut*, § 403).

D. *Noms*.

Les alternances ne subsistent nulle part d'une manière claire dans les noms. Par exemple le pronom *ty* : *tebe* représente en dernière analyse **tū* : **tewe*, mais le slave n'en donne aucune idée. Ou encore *novŭ* «nouveau» est sans doute apparenté aux adverbes v. sl. *nyně*, *nynja* «maintenant», gr. νῦν, etc., mais cette parenté, qui pouvait être sensible en indo-européen, ne l'est plus en slave, si bien qu'on doit se borner à la signaler sans y insister. Dans *junŭ* «jeune», cf. lit. *jáunas*, à côté de *ju* «déjà», il n'y a même pas trace d'alternance vocalique; l'intonation rude de *au* en lituanien (l'intonation slave est inconnue) s'explique peut-être par la transformation en forme thématique du thème indo-européen en *-n-* de lat. *iuuen-*, skr. *yúvan-*, zd *yavan* et *y(u)van-*, persan *javān*; cette transformation a eu lieu sous l'influence de **seno-* (sur le fait inverse en latin, v. Brugmann, *Arch. f., lat. lexicogr.* XV, 1 et suiv.)

On ne saurait rien dire sur *struja* «fleuve», *ostrovŭ* «île» qui représentent, ou du moins peuvent représenter le même degré *o* de la racine i.-e. **sreu-* «couler», laquelle n'a pas d'autre représentant en slave.

On pourrait être tenté de rapprocher *šumŭ* ἦχος Év. de *sova* γλαύξ, en partant de **seu-* : **sow-*; toutefois M. Lidén, *Arch.*, XXVIII, 36 et suiv., et *Arm. stud.*, I, 80 et suiv., explique *sova* en partant de **k₁aw-*.

M. Lidén, I. F., XIX, 345, signale la coexistence de slov. *zûra*, et *žûr*, *žúra* (donc **zeu-* : *zou-*?).

5. Alternances dans les racines qui comprennent la sonante *u* suivie de consonne.

A. *Présents thématiques*.

Le vocalisme est arrangé d'une manière telle que la consonne initiale soit également molle ou dure aux deux thèmes du présent et de l'infinitif; les exemples sont d'ailleurs rares.

Dans *bljudą*, *bljusti* «τηρεῖν, σκοπεῖν» Év., le vocalisme *eu* du présent (cf. hom. πεύθομαι) a été généralisé, v. ci-dessus p. 354;

les trois autres verbes appartenant à la même racine, *bŭnąti*, *bĭděti*, *buditi*, ont un autre sens (resp. s'éveiller, être éveillé, éveiller) et n'ont plus de rapports avec *bljudą* au point de vue slave. L'isolement de sl. *bljudą* a certainement été favorisé par la forme particulière, avec *l'* après *b*, qu'a prise la racine; mais la différence de sens est sans doute déjà indo-européenne; car le védique oppose de même *bódhati* «il veille à, il remarque» au causatif *bodháyati* «il éveille»; et le lituanien *baũsti* (*baudžiù*) «punir» à *budéti* «veiller», *bùdinti* «éveiller», *pabùsti* (*pabundù*) «s'éveiller»; l'accident phonétique n'a donc fait que rendre définitive une scission entre deux sens existant en indo-européen, l'un relatif à un fait psychique, celui de véd. *bódhati*, gāth. *baodantō* «faisant attention à», hom. *πεύθομαι*, got. *-biuda*, et l'autre relatif à un fait physique, sens attesté seulement dans les dialectes orientaux : véd. *bodháyati* «il éveille», zd *fra-būiδyamnō* «s'éveillant», v. sl. *bĭditŭ* «il est éveillé», *buditŭ* «il éveille» etc., lit. *budéti* «être éveillé»; etc.

Dans *sŭpą*, *suti* «secouer (des objets secs)», slov. *spèm*, *súti*; s. *nȁ-spêm*, *nà-sūti*; v. pol. *za-sucz* (*Archiv*, IV, 358 et suiv.), tch. *spu*, *súti* (Gebauer, *Hist. mluv.*, III, 2, p. 153 et suiv.), la forme dure de la consonne est généralisée, et l'on ne doit pas croire que *u* de *suti* représente directement **eu*; c'est plutôt **eu*, avec passage à la prononciation dure, d'où *u*, et non *ju*; le lituanien a *supù*, *sùpti*, mais à côté *súpinti* avec *ū*, et en effet on a, avec *y*, v. sl. *jisyplją*, *jisypati* «βαλεῖν», *osypati* (même sens), *rasypati* «ἐκχέαι», le tout dans Ev., *podŭsypati* «ὑποσΊρῶσαι» Supr. 78, 24 M. = 104, 27 S., etc.; r. сыплю, сыпать. A la même racine on rattache souvent *synŭ* «πύργος» Supr. 395, 19 M. = 512, 18 S., et *sunŭ* (même sens); cf. *Ét.*, p. 454.

A côté de r. ску, скать «tourner», on a *sukati* (même sens), s. *súkati*, *sûčēm*, slov. *súkati*, *súčem*, tch. *soukati*, *súči*. — On rapproche aussi *sukno* «habit (de laine)», Supr. 88, 2 M. = 116, 19 S., etc.; cf. *Ét.*, p. 446.

B. *Présents à suffixe nasal.*

Le vocalisme radical du verbe est zéro, sous la forme *ŭ*, ou, si la racine le comporte, sous la forme *y*; en regard, on rencontre souvent des formes qui ont *u*, c'est-à-dire un ancien *ou*; le degré *eu* n'est jamais représenté, chose normale dans ce type vocalique slave.

brŭsnąti «gratter», itératif *brysati*, d'où *brysalo* «penicillus» Supr., 293, 23, M. = 395, 3 S. (*brysati* a cessé de bonne heure d'être considéré comme un itératif : *sŭbrysa* «ἀπέξεσε» Supr. 287, 26 M. = 387, 22 S.; slov. *obrísati*, s. *ùbrisati* sont perfectifs). Degré *u* dans *ubrusŭ* «σουδάριον» Ev. (*Ét.*, p. 216).

vŭz-bŭnąti «s'éveiller», *bŭd'ti* «γρηγορεῖν» Év. (cf. lit. *budéti*); *bŭdrŭ*, *bĭdrŭ* «vif» (cf. *Ét.*, p. 402). Degré *u* dans *vŭz-buditi* «ἐγεῖραι» Év. — Sur *bljudą*, v. ci-dessus, p. 360.

dŭxnąti «souffler» (*dŭxnovenĭje* «ἐμπνευσις» Ps. XVII, 16; *vŭzdŭxnąti* «σ7ενάξαι» Év.), d'où *dyxati* (qui n'est pas toujours un itératif); pol. tch. *dech* «souffle» répond exactement à lit. *dùsas*. Degré *u* dans *duxŭ* «πνεῦμα» Év.; *duša* «ψυχή» Év.; cf. lit. *daũsos* «air»; v. Leskien, *Ablaut*, p. 296; le slave n'a pas trace de la forme **dhwes-* de lit. *dvesiù*, *dvãsé*, gr. *θεός*(?), etc.

po-gybnąti «ἀπολέσθαι» Év., et aussi *gyblją*, *gybati* «ἀπόλλυσθαι» L. XV, 17, Euch. 78 b; degré *u* dans *po-gubiti* «ἀπολέσαι» Év. (cf. l'intonation rude de s. *gùbīm*; et aussi r. гýба «perte»), v. sl. *paguba* (v. *Ét.*, p. 253).

gŭnąti «πλύξαι» L. IV, 17 et 20; itératif *-gybati* Mc XV, 19. Degré *u* dans les composés tels que *su-gubŭ* «διπλός» (Cloz. 875 et 877 = Supr. 340. 13 et 14 M. = 451, 14 et 15 S. Cf. lette *gubt*, irl. *guala* «épaule» (?); l'ῡ de gr. *κῡφός*, *κέκῡφα* ne s'accorde pas avec la forme slave.

u-stynąti sę «se refroidir» (s. *stìnuti se*, r. стынуть); *studenŭ* «ψυχρός» Mc X, 42; *u-studiti* «καταψύξαι», L. XVI, 24.

jisŭxnąti «ξηρανθῆναι» J. XV, 6 Ass.; Ps. LXXXIX, 6, etc. Degré *u* dans *suxŭ* «ξηρός» Év., et *sušiti* «sécher» Euch. 29 b; cf. lit. *saũsas*, lette *sust*.

na-vyknąti «μαθεῖν» Év., *vyknąti* Supr. (s. *víknuti*, *vīknēm*), avec un *y* sans doute issu de *ŭn*, cf. lit. *jùnkstu* (avec une intonation rude inattendue), got. *bi-ūhts* (*ū* de *un*?); toutefois lit. *úkis*, qui désigne l'enclos habité par un paysan, a un *ū* ancien. Degré *u* dans *učiti* «διδάσκειν» Év. (s. *ùčiti*, *ùčīm*), cf. lit. *jaukìnti*.

Les verbes *-sŭnąti* «s'endormir» et *sŭpati* «dormir» n'ont pas d'alternance vocalique (sauf naturellement l'itératif *-sypati*); le substantif *sŭnŭ* «sommeil» a le même degré zéro; la racine indo-européenne était **swep-*; le slave n'a pas gardé d'alternance du type *we* : *u* (cf. ce qui a été remarqué ci-dessus, p. 203, sur *sŭpati*).

Sur le modèle des verbes précédents, et en particulier de *suxŭ* : *-sŭxnąti*, on a tiré de *gluxŭ* «sourd» un verbe *oglŭxnąti* «devenir sourd», r. оглóхнуть, tch. *ohlechnouti*, pol. *okłnąć* (et diverses autres formes); cf. ci-dessus, p. 204.

C. *Verbes divers.*

bučati «mugir», v. r. *bučiti* (s. *bûknēm* «je mugis», *bûka* «mugissement»): *bykŭ* «ταῦρος» (s. *bìk*, *bíka*; r. бык, быкá; tch. *býk*). On rapproche parfois *bŭčela* «abeille» Év., mais il vaut sans

doute mieux poser *bičela*, ce qui est aussi licite et permet de rapprocher irl. *bech* (de **bhikos*) et lit. *bitis*, v. h. a. *bini*, etc.

sŭ-krušiti, *sŭ-krušati* «συντρίβειν, συνθλᾶν, θραύειν» Év., cf. gr. κρούω, lette *krausēt*; *krŭxa* «miette» (r. кроха), *krŭxŭkŭ* «fragile», cf. lit. *krùṗti* (cf. *kruṗà* «grêle», Leskien, *Bild.*, p. 225).

lĭštati sę «σπίλβειν» Mc IX, 3 (cf. Ps. LXVII, 14); l'*ĭ* au lieu de *ŭ* provient de la consonne molle qui suit, et peut-être aussi de l'influence de *blĭštati* (cf. I. F., V, 333); la racine est celle de lat. *lūx*, etc. qu'on retrouve dans *luča* «rayon» Euch. 16 (r. луча, s. *lŭča*) et *luči*, et aussi dans *luna* (cf. *Ét.*, p. 444).

rĭděti sę (de *rŭděti*) «rougir» (r. рдѣть ся, v. tch. *rdieti sě*); *rĭdrŭ* «rouge»; cf. lat. *rubēre*, *ruber*; en regard de *rumĕnŭ* «πυῤῥός» Supr. 101, 9 M. = 133, 8 S.; et de *rudŭ* (r. рудой, s. *rûd*, tch. *rudý*), cf. lit. *raudas*, got. *rauþs*, lat. dial. *rūfus*, *rōbus*. — Le degré zéro en *u*, allongé en *ū* (sans doute est-ce un allongement rythmique indo-européen) apparaît dans *ryždĭ* «πυῤῥός» (s. *rîđ*, tch. *ryzí*); cf. lit. *rūdis* «rouille».

smykati sę «σύρεσθαι» Supr. 380, 27 M. — 496, 18 S. (écrit *smikati* dans ce passage); *smučati* «ramper» (s. *smûk* «serpent», etc.); cf. lit. *smùkti*, *smaũkti*, v. angl. *smúgan* «ramper», etc.

Pol. *rupic'* «mordre» : *rypać*.

rušiti «détruire» Supr. 242, 26 M. = 329, 15 S. (*razdrušiti* Év.), r. рушить, s. *rùšiti*; le degré zéro a le **ū* attendu : r. рыхлый «mou, lâche», pol. *rychły* «rapide», etc. (cet adjectif manque dans les dialectes du Sud, et particulièrement en vieux slave).

stružą (Supr. 122, 22 M. = 161, 5 S.; 136, 19 M. = 183, 8 S.), *strŭgati* (122, 22 M. = 161, 4 S.; 80, 22 M. = 107, 12 S; 82, 7 M. = 109, 5 S., etc.) «ξεῖν»; cf. gr. σπρεύγομαι, etc. La forme *stružą* tient sans doute la place de **strjužą* qui aurait perdu son premier *j* par dissimilation (cf. *Ét.*, p. 175); au cas où **strjužą* ne serait pas devenu *stružą* par dissimilation, le même résultat aurait été obtenu par la règle générale d'unification des formes dures et molles dans ce type vocalique (cf. ci-dessus, p. 360). Le vocalisme *u* a été généralisé presque partout : s. *strúgati*, *strûžēm*; pol. *strugać*, tch. *strouhati*; mais le russe a строгать.

styděti sę «αἰσχύνεσθαι» Év. *stydŭkŭ* «ἀναιδής» Supr. 313, 25 M. = 419, 23 S.; *studŭ* «αἰσχύνη» L. XIV, 9.

o-štutiti «γνῶναι, αἰσθεῖν» Év., (r. о-чутить ся, s. *c'utíti*, pol. *cucić*, tch. *cítiti*); degré zéro dans r. о-чнуть ся «reprendre ses sens», tch. *o-cnouti sě*, c'est-à-dire slave commun **-tjĭnąti*, forme à nasale à joindre à celles de la série précédente, *brŭsnąti*, etc.

r. удить «gonfler» (v. Zubatý, *Arch.*, XVI, 418) est à r. вымя, s. *vìme*, tch. *výmě*, pol. *wymę*, ce que gr. οὖθαρ est à skr. *ū́dhaḥ* (resp. *ū́dho* et *ū́dhar*), v. h. a. *ūtar*, lit. *ūdrúti* (v. *Ét.*, p. 425).

D. *Noms.*

Quelques noms ont des traces d'alternances :

kljusę «bête de somme» Supr. 551, 10 et 552, 3 et 5 S. = 433, 20, 23 et 24 M. a le degré *e*; le degré *o* serait attesté par tch. *klus*, pol. *klus* «trot», qui semble apparenté, cf. got. *hlaupan*, v. h. a. *loufan* «courir».

muxa «mouche» Ps. (cf. *Ét.*, p. 208 et p. 247); *mŭšica* «κώνωψ, σκνίψ» Év.; r. мóшка (de **mŭšĭka*, sans doute avec accent sur *ĭ* anciennement); et, avec allongement rythmique indo-européen, v. r. *myšĭca*, *myšica* «moucheron» (v. Срезневскій, *Матеріалы*), cf. lette *mūsa*, suéd. dial. *mausa*, alb. *mīzε* et peut-être le groupe de germ. **muwi-* (v. isl. *mý*, v. angl. *myčğ*, v. h. a. *mucka*, etc.

tŭčĭnŭ «ὅμοιος» Supr. 96, 15 M. = 127, 1 S. a reçu un causatif à vocalisme *o* caractéristique de ce type de verbes : *pri-tučiti* «comparer».

županŭ «chef» Supr. 442, 17 M. = 561, 7 S. et 444, 5 M. = 562, 26 S., a été rapproché de v. tch. *hpán*, tch. *pán*, pol. *pan* «seigneur» (Hujer, *List. fil.*, XXXI, 104 et suiv.); ce serait donc **geup-* : **gup-*.

On observe des alternances rythmiques de *ŭ* et *ū* entre *vŭnŭ*, *vŭnu*, *vĭnĕ* «dehors», cf. skr. *út*, etc., et *vy-* Ps. XXXV, 15, etc.; Cloz. II, 137, cf. v. angl. *út*, v. h. a., *ūz*, etc.; et de même entre *vŭs-*, *vŭz-* «en haut», cf. lit. *uż*, etc., et *vysokŭ* «ὑψηλός» Év., cf. v. h. a. *ūf*.

Sur *sŭ* : *su-gubŭ*, v. *Ét.*, p. 163 et suiv.

Il ne paraît pas probable que l'*u* énigmatique de la forme isolée *duždevŭ* «de pluie» Supr. 301, 19 S. = 221, 7 M., en regard de *dŭždĭ*, *dŭždevŭ* (Supr. 250, 27 S. = 183, 9 M.), représente un degré *ou* (ou *eu* avec dissimilation de *j*), en regard de *ŭ*; ce n'est sans doute qu'une faute accidentelle.

6. Racines terminées par *n*, *m*.

Le représentant le plus ordinaire *ę* de **n̥* se confond en slave avec *ę* issu de **en*, ce qui réduit devant consonne les alternances à *ę* : *ą*. Devant voyelle, le slave distingue bien les trois degrés *e*, *o* et zéro :

en *on* *ĭn* (resp. *ŭn*).

A. *Présents thématiques.*

Un seul a le vocalisme radical *e* :

ženą (cf. lit. *genù*), *gŭnati* Év. (le plus souvent avec des préverbes) « διώκειν »; l'itératif *goniti* « διώκειν, ἐλαύνειν » Év. (cf. lit. *ganýti*) a le vocalisme radical *o*, d'où a été tiré un itératif secondaire *po-ganjati* (par exemple Ps. xxxiv, 6). Le substantif *żęlo* « aiguillon » a sans doute le degré *e* (v. *Ét.*, p. 318). Le présent indo-iranien correspondant est athématique : skr. *hánti*, zd *jainti*, etc.

Tous les autres présents ont le vocalisme radical zéro, avec traitement *ĭn*, *ĭm* de i.-e. *°*n*,*°*m* (tandis que l'on a *ŭn* dans *gŭnati*). Le *ę* de l'infinitif et de l'aoriste est ambigu, et peut représenter **en*,**em* (resp. **ēn*, **ēm*) ou **n̥*, **m̥*; la comparaison du type *mĭrą*, *mrěti* fait supposer que le *ę* de l'infinitif représente une ancienne diphtongue en *e* : **en*, **em*; mais, quoi qu'il en soit, il n'y a pas alternance au point de vue proprement slave.

na-čĭną, *na-čęti* « ἄρξασθαι » Év., itératif *načinati*; *začĭną*, *začęti* συλλαβέσθαι » Év., etc.; peut-être vocalisme *o* dans *jis-koni* « ἀπ' ἀρχῆς, ἐξ ἀρχῆς » Év. (L. I, 2, etc.), *pokonĭ* « ἀρχή » Ps. cx, 10 (cf. *Ét.*, p. 264, où est aussi discutée la question de *konĭcĭ* « fin ») et dans *zakonŭ* « loi » (v. *Ét.*, p. 218). Sur v. s. *kaniti* « avoir l'intention de », s. *kániti se*, slov. *kániti*, v. Wiedemann, BB., xxvii, 198.

jĭmą (de **jĭmą*; avec préverbe, *vŭz-ĭmą*, *vŭn-ĭmą*, etc.; cf. lit. *imù*), *jęti* « κρατῆσαι, καταλαβεῖν » Év.; le degré *e* est nettement attesté par le présent itératif *jemlją* Év. (cf. lat. *emō*), dont l'infinitif *jimati* (de **jĭmati*; avec préverbe, *vŭn-ĭmati*) Év. a le vocalisme zéro. On rapproche parfois *jama* « fosse » (v. *Ét.*, p. 249), ainsi Gebauer, *Hist. mluv.*, I, 611; mais cette étymologie est très douteuse (cf. Wiedemann, BB., xxix, 316 et suiv.).

klĭną sę, *klęti sę* « jurer » Év., sans alternance appréciable.

mĭną, *męti* « presser » (ne semble pas attesté en vieux slave proprement dit; r. мну, мять; pol. *mnę*, *miąć*, slov. *mánem*, *męti*); cf. lit. *minù*.

pro-pĭną, *pro-pęti* « σταυρῶσαι » Év.; *sŭ-pęti* « συμποδίσαι » Ps. xvii, 40; *za-pĭną*, *za-pęti* « ὑποσκελίσαι » Ps. xxxvi, 31; lxxvii, 31, etc. Vocalisme *o* dans *pąto* « πέδη » Év. (cf. *Ét.*, p. 297); *o-pona* « καταπέτασμα » Mc xv, 38; *ras-pona* « croix » Euch. 35 b. — L'infinitif lit. *pinti* et le substantif lit. *pántis* ont l'intonation rude qui se retrouve dans s. *pùto* = v. sl. *pąto*; à l'infinitif, le serbe a *péti* (où le déplacement de l'accent atteste un ancien *ę* d'intonation douce; cf. du reste *zàpēti*), mais c'est que les dialectes slaves ont généralisé dans ces infinitifs chacun un type d'in

tonation, le serbe l'intonation douce d'après *jęti*, etc. (cf. lit. *im̃ti*), et le russe l'intonation rude (attestée par le maintien de l'accent sur la syllabe radicale dans -ять, пять, etc.) d'après *pęti*, etc. (cf. lit. *pìnti*).

tĭnq, *tęti* «couper» (Freis. II, 101), cf. lit. *tinù*, *tìnti* «battre la faux» (pour l'aiguiser); slov. *ná-ton* «bloc sur lequel on coupe» a le degré *o*. Ce *tĭnq* représente peut-être un thème à nasal comparable à gr. τάμνω, et J. Schmidt, *Kritik der sonantentheorie*, 138, cite un présent *tĭmetŭ* «il coupe» qui viendrait à l'appui de cette hypothèse; le slov. *náton*, visiblement postverbal, ne fait pas difficulté.

sŭ-žĭmq, *sŭ-žęti* «περισφίγξαι» Supr. 294, 21 M. = 396, 7 S.; d'où l'itératif *sŭ-žimati* Euch. 26 b.

Le cas de *dŭmq* (Supr. 435, 26 M. = 554, 8 S.), *dęti* «souffler» est à part; le présent a *ŭm* (cf. lit. *dumiù*), comme le montre l'itératif *na-dymati* Cloz. 494; Supr. 379, 5 M. = 494, 20 S; le *ą* de l'infinitif est ambigu; on ne saurait démontrer qu'il ne représente pas **omə*, mais il sort bien plutôt de **m̥* (cf. lit. *dùmti*); car les racines à sonante longue ont d'ordinaire le vocalisme zéro à l'infinitif; cf. *byti*, *trŭti*, etc.; et, sauf *strěti*, qui apparaît en face de *strigq* (v. ci-dessus, p. 350), l'infinitif n'a jamais un vocalisme radical *o* si le présent n'a pas ce même vocalisme.

B. *Verbes divers.*

grĭmitŭ, *grĭměti* «βροντᾶν» Ps. XVII, 14 et XXVIII, 3 (avec préverbe *vŭz-*); degré *o* dans le substantif *gromŭ* «βροντή» J. XII, 29. L'*ĭ* de *grĭměti* peut représenter indifféremment un ancien *ĭ* ou un ancien *ŭ*; la seconde hypothèse est plus vraisemblable à cause de lit. *gruménti*, v. pruss. *grumins*, mais non pas certaine, car les dialectes slaves et baltiques ne concordent pas toujours dans le traitement en *i* ou en *u* des nasales voyelles; cf. sans doute gr. βρέμω, βρόμος, βροντή.

mĭnją, *mĭněti* «δοκεῖν, νομίζειν» Év.; cf. lit. *minéti*, got. *munan*, etc.; le verbe à nasale est *po-męnqti* «μνησθῆναι» Év. En somme, le slave n'a plus trace d'alternance vocalique dans ce verbe; car *ę* est ambigu; on notera toutefois pol. *pomionę* (v. A. Meillet, *De i.-e. radice *men-*, p. 15). — Quant à *měniti* «λογίζεσθαι, μνημονεύειν» Supr. (et. Év. avec préverbe *sŭ-*), le v. h. a. *meinen* montre que le *ě* y représente *oi*, quelle que soit l'explication de cette diphtongue.

zvĭněti «ἠχεῖν» (v. Miklosich, *Lexicon*); degré *o* dans *zvonŭ* «son» Supr. 13, 23, M. = 18, 13 S.; la même alternance se retrouve devant l'élargissement *k* dans *zvękngti* et *zvąkŭ*; on notera aussi *zvęgą* Supr. 361, 19 M. = 475, 11 S.

žinją, *żęti* «θερίζειν» Év. ne présente pas d'alternance vocalique certaine.

lomiti «briser», Cloz. 379 (avec préverbes *prě-*, *sŭ-* Év.); de là l'itératif *-lamati* Supr. 313, 20 M. = 419, 16 S. Le degré *e*, avec allongement d'itératif, apparaît dans s. *lijèmati* «battre»; et sous sa forme *e* dans le substantif v. r. *lemešĭ* «ἄροτρον» (r. лéмешъ, лéмехъ, tch. *lemeš*, pol. *lemiesz*, slov. *lémeš*, *lémež*).

stenją, *stenati* «pleurer» Supr. 302, 24 M. = 406, 1 S.; 7, 22 M. = 10, 7 S., etc.; le russe a un présent à vocalisme radical *o* : стону́; cf. tch. *stonati*, etc.; r. стонъ, стóна «gémissement», répond à gr. στόνος (cf. ces *Mémoires*, XIII, 371).

C. *Formes nominales.*

Divers noms présentent un degré vocalique dont les autres degrés se retrouvent hors du slave, ainsi *žena*, *domŭ*, *zemlja*, *tĭma*, etc. Mais on n'observe d'alternances à l'intérieur du slave que dans peu de cas; et ce sont des restes d'alternances indo-européennes, non des alternances slaves, car les rapports que présentent entre eux les mots en question ne sont guère sensibles en slave même :

zmĭjĭ et *zmĭja* «serpent» Év. ont été rapprochés de *zemlja* «terre» par M. Hirt; cf. Lidén, *Arch.*, XXVIII, 38, et A. Meillet, *Sur les interdictions de vocabulaire*, p. 13 et suiv.

sŭ (et devant voyelle *sŭn*) «avec», degré zéro de **sem-* dans la mesure où *sŭ* est issu de **sm̥* (cf. *Ét.*, p. 162 et suiv.); degré *o*, *są-* (dans *sąpĭrjĭ* «ἀντίδικος», etc.) au premier terme des composés nominaux; degré *ō*, *samŭ* «lui-même, le même» Év., cf. zd *hāma-*, en face de gr. ὁμός, got. *sama*, etc. Degré *e* seulement dans gr. εἷς, ἕν.

komarŭ «moucheron» a été rapproché de *čĭmeljĭ* (slov. *čmę̂lj*, pol. *czmiel trzmiel*, tch. *čmel*, r. шмель «bourdon»; v. Matzenauer, *List. fil.* VII, 34, et Uhlenbeck, *Arkiv. f. nord. fil.* XV, 156).

Si la préposition *vŭ* «dans» (*vŭn-* devant voyelle) représente **n̥*, comme il a été supposé M. S. L. IX, 50, il y a alternance avec *on-* de *on-ušta* «ὑπόδημα» Supr. 332, 18 M. = 442, 11 S. et *ą* de *ątrĭ* «à l'intérieur» Ev., etc. Mais ce **on-* représente plutôt i.-e. **an-* avec prothèse *a*, cf. ombr. *ander*. M. Brugmann a, il est vrai, proposé une explication de l'*a* de ombr. *ander* à l'intérieur de l'ombrien même (I. F. XV, 70 et suiv.), mais alors l'*o* slave, que M. Brugmann n'examine pas, reste isolé.

teneto «rets, filet» (r. тенёто, tch. *teneto*); *tonoto* (même sens); tous deux de la racine **ten-* «tendre», cf. lit. *tiñklas* (même sens). — Le degré zéro de cette racine se trouve dans *tĭnŭkŭ* «mince» Supr. 427, 24 M. = 546, 4 S. — D'autre part *tętiva*

«corde» Supr. 350, 6 M. = 462, 25 S., à en juger par lit. *temptýva*, a sans doute le degré *e* d'une forme à élargissement *p*.

On a affaire à une alternance suffixale *-an-* : *-on-*, c'est-à-dire i.-e. *-ŏn-* : *-on-* dans v. sl. *ablanĭ* «pommier», slov. *jáblan*, v. tch. *jablan* : r. яблонь, pol. *jabłoń*, tch. *jabloň*; l'élément *jabl-* est le seul que connaisse le slave en regard de lit. *obelis* «pommier», *óbûlas* «pomme» et de v. pruss. *woble* «pomme», v. h. a. *apful*, v. irl. *aball* et du nom de ville campanienne *Abella* (ville des pommes); car le nom de la pomme est v. sl. *ablŭko*, r. яблоко, pol. *jabłko*, etc.

Sur le modèle des autres verbes à nasale (v. ci-dessus, p. 204), on a tiré de *xromŭ* «boiteux» un verbe *oxrŭmnąti* «devenir boiteux», ainsi *oxrŭmą* «ἐχώλαναν» Ps. XVII, 46, tch. *ochrnouti*; le russe a une forme où la nasale de *xromŭ* est conservée : охрянуть (de **oxręnąti*). Le degré long de *o* se trouve dans l'itératif *xramati* «boiter», s. *hrámati* (*hrâmljēm*), slov. *hrâmati*, p. r. *chramaty*; l'intonation douce dénote le caractère récent de l'*a*.

7. Alternances dans les racines qui présentent les sonantes *m*, *n*, suivies de consonne.

L'alternance se réduit nécessairement en slave à *ę* (représentant *en*, *em* ou *m̥*, *n̥*) : *ą*.

A. *Présents thématiques.*

blędą, *blęsti* «πλανᾶσθαι, φλυαρεῖν» Supr. 6, 15 M. = 8, 16 S.; 9, 8 M. = 12, 10 S.; *bląditi* «πλανᾶσθαι» Mc XII, 24 et 27; *blądŭ* «inconduite, adultère» Euch. 36 b; *blądĭnŭ* «ἄσωτος» L. XV, 13.

grędą, *gręsti* «ἔρχεσθαι, ὁδεύειν» Év. n'est sans doute entré dans le type thématique que secondairement; le rapprochement avec lat. *gradior*, got. *griþs* indique que *n* est l'infixe nasal, et c'est sans doute pour cela que le degré *o* n'existe pas en regard de *gręd-*; tout au plus cite-t-on pol. *grąda* qui désigne une allure du cheval qui s'oppose à *inochoda*.

na-lęką, *na-lęšti* «ἐντεῖναι» Ps. X, 2; *sŭ-lęką*, *sŭ-lęšti* «συγκάμψαι» Ps. LVI, 7; LVIII, 24; itératif *lęcati* Supr. 242, 10 M. = 328, 24 S.; degré *o* dans *ląčiti* «χωρίζεσθαι» (*otŭ-ląčiti*, *raz-ląčiti* Év.), *ląkŭ* «τόξος» Ps. (v. *Ét.*, p. 219); *ląka* «δόλος, πανουργία et κόλπος» (v. *Ét.*, p. 254); cf. lit. *leñkti*, *liñkti*, *lankýti*, *lankà*.

mętą, *męsti* «troubler» (*męsti sę* «χειμάζεσθαι» Supr. 110, 19 M. = 145, 8 S.; *vŭz-męsti sę*, *sŭ-męsti sę* «ταραχθῆναι» Év.) : cf. skr. *mánthati* «il agite»; degré *o* dans *mątiti sę* «ταράσσεσθαι» P. XXXVIII, 7, *vŭzmątiti* «ταράξαι» Év., etc.

prędą- pręsti « νήθειν » Mt. vi, 28; L. xii, 27; sans aucune trace saisissable de mouvement vocalique slave par suite de l'absence des formations à vocalisme *o* (types *blązditi*, *blądŭ*). De tous les verbes de cette série, c'est le seul qui ait *ę* intoné rude : s. *prȅsti*, r. прясть (cf. s. *mésti*, r. мясти́; et de même dans tous les autres exemples), et en effet le lituanien a *spréndžiu* « je tends », *sprándas*, *sprìndis* (avec les trois degrés de l'alternance).

pręgą, *pręšti* « ζευγνύναι » (Supr. 238, 12 M. = 323, 17 S.; 270, 29 M. = 366, 20 S.); degré *o* dans *są-prągŭ* « coniux » (v. Miklosich, *Lexicon*).

pri-sęgą, *pri-sęšti* « ἅψαι » Supr. 394, 15 M. = 511, 11 S.; 388, 10 M. = 504, 13 S.; etc.; avec l'itératif *-sędzati*, *-sęžą* L. xxiv, 39. Le slave ne présente aucune forme où le degré *o* soit nécessaire. Le substantif *prisęga* « ὅρκος » (v. *Ét.*, p. 255) peut avoir le degré zéro du vocalisme radical. Au surplus, la forme indo-européenne de la racine est malaisée à déterminer : lit. *segù*, skr. *sájāmi* « je m'attache à » indiquent une racine **seg-*; mais beaucoup de formes sanskrites de la racine ont la nasale : *saṅg-*, *sañj-*.

tręsą, *tręsti* « τρέμειν » Ps. ciii, 32; Euch. 44 a; *trąsŭ* « σεισμός » Év.; cf. gr. *τρέμω*, *τρόμος* et *τρέω*.

u-vęzą, *u-vęsti* « couronner » (participe *uvęsti* « couronnés » Supr. 247, 11 M. = 335, 8 S.; cf. l'aoriste *u-vęzošę* « ils ont couronné » Supr. 187, 27 M. = 256, 20 S.; 235, 3 M. = 319, 4 S., qu'on rapporte à *u-vęznąti*, ainsi que le participe *u-vęzŭšę* Supr. 82, 27 M. = 110, 1 S.; cf. ib. 307, 19 M. = 411, 24 S.); en dehors de ce cas particulier, c'est *vęžą*, *vęzati* « δεσμεύειν » qui est employé (ainsi L. viii, 29, très souvent *sŭ-vęzati* Év.; etc.). — La forme à vocalisme *o* n'a pas de *v* initial : *ąza* « δέσμος » Év.; *ąže* Év.; *ązŭkŭ* Év.; etc., et tous les dérivés; là où figure le *v*, comme dans *vęza* « δέσμος » Supr. 333, 2 M. = 442, 27 S., ou dans *vvosih* Freis. ii, 54, c'est sous l'influence de *vęzati*. — Le *v* n'est du reste pas étymologique, cf. gr. *ἄγχω*, lat. *angō*, skr. *áṃhaḥ*, v. pruss. *san-insle*, etc. L'explication proposée I.F., v, 332 ne semble avoir convaincu personne; mais il est malaisé de voir comment on pourrait justifier le *v* sans y avoir recours; elle est compliquée puisqu'elle suppose plusieurs hypothèses, mais chacune de ces hypothèses est légitime. En effet : 1° la supposition fondamentale est que, devant tout sl. *o*, il s'est développé un **w*; or, devant toute voyelle slave initiale de mot à l'intérieur de la phrase, il s'est développé un *j* ou un *v* par suite du fait que tout mot slave commun se terminait par une voyelle ; *o* seul ferait exception. — 2° Si l'on admet l'existence de l'opposition : **wąz-* : **jęz-*, on conçoit que *jęz-* ait pris le **w* de **wąz-* et que ce **w* soit passé à *v* devant *e*. — 3° Le **w* prothétique développé en slave s'est

amui devant *o* et *ą*, tandis que le **w* indo-européen devenait *v* dans cette même situation; il résulte simplement de là que les deux n'étaient pas identiques l'un à l'autre, et que le **w* indo-européen était déjà passé au *v* slave labio-dental au moment où la prothèse **w* s'est développée; cette hypothèse permet d'expliquer par une étymologie populaire très simple la chute du **w* de ***opsā* dans sl. *osa* «guêpe» (I. F., *l. c.*). M. Pedersen, *K. Z.*, XXXVIII, 311, admet, il est vrai, que la nature de la consonne prothétique slave ne serait pas déterminée exclusivement par la voyelle suivante; mais la plupart de ses exemples, du reste peu nombreux, sont contestables, et il n'est peut-être pas impossible de les expliquer autrement; ainsi l'on pourrait se demander si le *v* de tch. *vejce* «œuf» en regard de v. sl. *jajĭce* n'est pas dû à une dissimilation, et surtout si ce n'est pas par dissimilation qu'on a *j-* panslave devant *u* (représentant un plus ancien **ou*, i.-e. **au*?) dans *jugŭ*, *jutro* : le *w* supposé ci-dessus aurait été dissimilé en *j* par le second élément de la diphtongue dont la simplification est un fait très peu ancien en slave; le passage de *w* à *y* par dissimilation est du reste possible, puisque **w* est devenu *y* spontanément de manière constante à l'initiale des mots en hébréo-phénicien. Toutefois s. *vātra*, pet. r. *vátra* «feu» en regard de iran. *ātar-*, où l'on a *v* au lieu du *j* normal devant *a*, semble certain; mais d'une forme isolée on ne peut conclure avec certitude qu'à une altération particulière, même si les causes spécifiques de cette altération sont inconnues, comme c'est le cas[1].

zębą «καταξαίνω» Supr. 296, 6 M. = 397, 27 S. (l'infinitif correct du vieux slave serait **zęti*; il n'est pas attesté); cf. skr. *jámbhate*, etc.; degré *o* dans *ząbŭ* «ὀδούς» Év., cf. lit. *żam̃bas* (v. Leskien, *Bild.* 170), gr. *γόμφος*, v. isl. *kambr* et skr. *jámbhaḥ*. — Un autre verbe *zębą* «frigeo» n'a pas d'étymologie.

B. *Verbes divers* (*la plupart à nasale*).

vŭs-xlępati «ἐπαιτῆσαι» Ps. CVIII, 10; *xląpają*, *xląpati* «προσαιτεῖν» L. XVI, 3.

po-gręznąti «s'enfoncer, couler» Mc, IV, 37; *po-grąziti* «βυθίσαι» L. V, 7; Supr. 298, 14 M. = 400, 25 S.; cf. lit. *grim̃sti*, *gramzdýti*.

[1] M. Vondrák, *Vergl. sl. gramm.*, I, 184, sépare *vęzati* de *ązŭkŭ*, et rapproche v. pruss. *winsus* «hals» (Voc.), et lit. *vyżà* «soulier de tille»; mais M. Mikkola soupçonne v. pruss. *winsus* d'être emprunté au slave (*Balt. u. Slav.*, p. 13), et, sans insister sur ce que M. Vondrák ne fournit pas la forme žémaïte **vinża* qui serait utile pour appuyer sa thèse, on notera que *tresser* des souliers de tille n'est pas *lier*. (Note de correction.)

kręnąti «plier»; *krątŭ* «courbe»; *krątiti* «courber»; le tout attesté dans les divers dialectes slaves (v. Miklosich, *Etym. wört.*, p. 338).

u-męknąti «ἀπαλυνθῆναι» Ps. LIV, 22; *mękŭkŭ* «μαλακός» Év. (dont *męčiti* «amollir» est un dérivé). — Divers mots présentant le vocalisme *o*, sans doute parents originairement, sont entièrement isolés au point de vue slave : *mąka* «ἄλευρον» Év. et *mąka* «βάσανος» Év., *mąčiti* «βασανίζειν» Év.; l'intonation rude de s. *mùka*, r. мýка «tourment» et de s. *mùčiti*, r. мýчить «tourmenter» s'accorde avec celle de lit. *mìnkau* «je pétris», *mìnkštas* «mou»; au contraire, l'intonation douce de s. *múka*, r. мукá «farine» s'accorde avec la sonante brève de gr. μάσσω, skr. *macate* «il met en petits morceaux» (cf. *Ét.*, p. 254).

vŭs-pręgnąti «fleurir» (v. Miklosich, *Lexicon*); *prążiti sę*, *prążati sę* «σπαράττειν αὐτόν» Év.; *prągŭ* «ἀκρίς, κάμπη» Mt. III, 4 Sav.; Ps. CIV, 34; Euch. 59 a; cf. v. h. a. *springan*.

vŭs-pręnąti «διαναστῆναι» Cloz. I, 223; *prędati* «sauter»; degré *o* dans pol. *prąd* «courant», tch. *proud* et dans pol. *prędki* «prompt», tch. *prudký*, r. dial. прýдкій, slov. *pródek*.

ręgnąti (s. *régnuti*); *rągŭ* «moquerie» Euch. 104 a; *rągati sę* «καταπαίζειν, καταγελᾶν» Év.; cf. lat. *ringor*.

ji(s)-sęknąti «ξηρανθῆναι» Mc v, 29; *jisąčiti* «ξηρᾶναι» Ps. LXXIII, 15; cf. lit. *senkù*, *sèkti* et *sunkiù*, *suñkti* (Joh. Schmidt, *Sonantentheorie*, 62 et suiv.).

pri-svęnąti «καυματισθῆναι» Év. (aor. *pri-svędŭ*); degré *o* dans pol. *swąd* «odeur de brûlé». — Il y a d'autre part un synonyme où *m* tient la place de *w* : *pri-smęnąti*, avec causatif *pri-smąditi* (v. Miklosich, *Lexicon*).

vŭs-tęgnąti «ἄγξαι» Ps. XXXI, 9; *pro-tęgnąti* «tendre» Supr. 10, 28 M. = 14, 22 S.; *tężĭkŭ* «βαρύς» Év.; avec *o* : *tąga* «συνοχή» L. XXI, 25; *tążiti* «ἀδημονεῖν, θλίβεσθαι» Mc XIV, 33; Ps. CI, 13; etc. Sur l'étymologie, v. Zupitza, BB., XXV, 89.

u-vęnąti «ἀπομαρᾶναι» Supr. 289, 7 M. = 389, 14 S.; *u-vędati*, prés. *u-vężdą* «μαραίνω» Supr. 260, 10 M. = 352, 23 S.; degré *o* dans : pol. *wędzić*, tch. *uditi*, slov. *vodíti* et *odíti* «fumer (de la viande)».

C. *Noms.*

Même ceux des noms indo-européens qui avaient une alternance vocalique dans la racine au cours de la flexion l'ont perdue, ainsi le mot *pątĭ*, dont l'original indo-européen se fléchissait avec des variations de suffixes. Les faits à signaler ici sont :

gląbokŭ «βαθύς» Év., *gląbina* «βάθος» Év.; à côté de quoi on rencontre *glŭbokŭ* (v. Miklosich, *Lexicon*), slovaque *hlboký*; *ŭ*

représente sans doute ici *$\underset{\circ}{m}$ (v. Pedersen, *K. Z.*, XXXVIII, 396).

tysęšta « χιλιάς », s. *tisuc'a*, slov. *tisóč*, en face de r. тысяча (cf. pol. *tysiąc* et tch. *tisíc*); l'étymologie est obscure (cf. en dernier lieu W. van Helten, *I. F.*, XVIII, 121 et suiv.; Gauthiot, *Mémoires de la soc. finno-ougrienne*, XXIII, 14); pour le vocalisme, cf. d'une part lit. *túkstantis* (?), et de l'autre v. pruss. *tūsimtons*, got. *þusundi*, v. h. a. *thūsunt*, v. isl. *þúsund*.

dręxlŭ « κατηφής » : v. r. *druxlŭ* (même sens).

Remarque. — Le groupe de *mǫditi* « tarder » pose plusieurs problèmes qui ne peuvent être résolus d'une manière certaine. On en a en effet le doublet *muditi*; d'autre part on a, avec un degré zéro, *mŭdĭlŭ* et *mŭdĭlĭnŭ* « βραδύς », r. медленный, медливый, avec le dérivé v. sl. *mŭdĭlostĭ* « ῥᾳθυμία ». Au premier abord, on est tenté de voir dans *mud-* : *mŭd-* une alternance de racine en *-u-*; mais il y a de bonnes raisons de croire que l'*u* de *muditi* est une altération du *ǫ* de *mǫditi* (v. *Ét.*, p. 164; Vondrák, BB., XXIX, 222); dès lors le *ŭ* de *mŭd-* représenterait une nasale voyelle comme dans *sŭto*; l'*e* de r. медленный, медливый et de медлить « tarder » supposerait une altération de *mŭdĭl-* en *mĭdĭl-* dans les conditions qui ont été examinées *Ét.*, p. 113 et suiv. (M. Vondrák, *l. c.*, fait une hypothèse très différente); on pourrait rapprocher la racine du gr. μένω, avec un élargissement *d*. Le problème n'est pas déterminé.

8. Racines terminées par *l*.

Les formes indo-européennes :

devant consonne :	*el*	*ēl*	*ol*	*ōl*	*$\underset{\circ}{l}$*
devant voyelle :	*el*	*ēl*	*ol*	*ōl*	*l* (resp. *°l*)

sont rendues en vieux slave par :

devant consonne :	*lě*	*lě*	*la*	*la*	*lŭ* et *lĭ*
devant voyelle :	*el*	*ěl*	*ol*	*al*	*l* (resp. *ĭl* et *ŭl*)

c'est-à-dire que tous les types d'alternances, sauf en partie les alternances quantitatives, sont suceptibles d'être exactement représentés en vieux slave.

A. *Verbes divers.*

pro-dĭliti « μηκῦναι » Supr. 367, 24 M. = 481, 26 S.; vocalisme slave *a* dans *dale* « πορρώτερον » L. XXIV, 28 Mar. Ass.; *dalěče*

«*μακράν*» Év.; *dalĭnjĭ* Cloz. I, 122; *u-daliti* «*μακρῦναι*» Ps. XXI, 20; etc. Comme les degrés *e* et *o* ne sont pas attestés, on peut se demander s'il ne faut pas couper *da-l-*, *d-ĭl-*, et si l'on n'est pas en présence d'une racine à voyelle longue finale, avec suffixe commençant par **-l-*, **-°l-* (cf. l'hypothèse de M. Zubatý, *Archiv*, XVI, 388). Mais on pourrait se demander également si la racine n'est pas **del-* et si ce n'est pas la forme simple dont on rencontre l'élargissement dans gr. *δολιχός*, *ἐνδελεχής*, skr. *drāgh-man-*, zd *drājō*, skr. *dīrghāḥ*, v. sl. *dlĭgŭ*, etc. Le cas n'est pas clair.

glagolati «parler», *glagolŭ* «mot», *glasŭ* «voix» (r. го́лосъ, s. *glâs*, tch. *hlas*, pol. *głos*) ont un même vocalisme; le r. на-га́лъ «appel, cri (d'un ouvrier au travail)» est seul à présenter une trace d'alternance, et ce n'est qu'une alternance quantitative.

s. *gáliti*, bl. r. *hálic'* «désirer» est peut-être parent de *želja* «*θρῆνος*» Supr. 286, 23 M. = 386, 11 S.; *želěti*, *želati* «désirer» Év. — Il n'est pas certain qu'il faille rapprocher *žalĭ* «regret» (d'où le sens de «*μνημεῖον*» Mt. VIII, 28 Mar.), *žaliti* «*ὀλοφύρεσθαι*»; car, si l'on admet ce rapprochement, il faut séparer ce mot de lit. *gėlà* «vive douleur», *gélti* «faire mal», et de v. h. a. *quāla*, *quelan* «souffrir violemment», qui ne sauraient être rattachés à une racine signifiant «désirer», telle que celle de gr. *βούλομαι* (dor. *δήλομαι*); le sens de «regret» se justifie en revanche dans une racine signifiant «désirer», cf. gr. *πόθος*, lit. *gedù* «j'ai deuil de», en face de zd *jaiδyemi* «je prie», gr. *θέσσασθαι*, irl. *guidim* «je prie».

kaliti «durcir (par la trempe)»; r. колѣ́ть «devenir dur» (avec *o* garanti par le blanc russe et le petit russe); peut-être s. *kòčim*, *kòčiti* «empêcher», et *skòčām se*, *skòcati se* «devenir dur», qui supposent **kolĭc-*.

melją, *mlěti* «moudre» Év. n'a pas trace d'alternance en vieux slave (voir cependant *moliti* «moudre» avec des témoignages peu anciens chez Miklosich, *Lexicon*); *mělŭ* «sable, poussière» Supr. 423, 4 M. = 541, 12 S., et *moli* «*σητόβρωτον*» sont peut-être apparentés, mais sont isolés au point de vue slave. Le mot *mlatŭ* «marteau» Supr. semble n'avoir rien à faire ici, v. *Ét.*, p. 298. *m(ŭ)linŭ* «moulin», s. *mlîn*, slov. *mlîn*, r. dial. млинъ doit être un emprunt au roman **molīno* (it. *molino*, fr. *moulin*), à cause du sens (*žrŭny* étant le vieux mot désignant l'outil indigène); de même v. h. a. *mulīn* est emprunté à *molīna* (lat. *molinae*) comme aussi irl. *mulenn*, gall. *melin* (v. Vendryes, *De hibernicis vocabulis*, p. 158); mais le *y* des dialectes slaves occidentaux (pol. *młyn*, tch. *mlýn*, etc.) fait difficulté; car on songe à lit. *malū̃nas* (avec *ū* intoné doux), v. pruss. *malunis* «moulin» (v. Les-

kien, *Bild.*, 397); v. h. a. *melo* (v. Hirt, *I.F.*, XII, 231), et à tout le groupe de gr. ὄλῡρα (v. F. de Saussure, *Mélanges Nicole*, p. 503 et suiv.); il subsiste ici une obscurité; peut-être un mot indigène et un emprunt ont-ils été contaminés.

kolją, *klati* «piquer» est sans doute un mot distinct de *kolją*, *klati* «abattre (un animal), sacrifier»; le second est à rapprocher de lit. *kalù*, *kálti* «frapper (avec un marteau)» et de lit. *kulù*, *kùlti* «battre (du blé)», cf. lat. *per-cellō*, *clādēs*; le premier rappelle plutôt irl. *cechlatar* «foderunt», gall. *palu* «fodere», et les substantifs irl. *celtair* «lance», gall. *paladr* «hastile»; à ce groupe à labio-vélaire initiale appartient v. sl. *kolŭ* «πάλλος», cf. lit. *kŭlas* «pieu». Comme le germanique dans got. *slahan* «frapper» et le grec dans κρούω, le baltique dans lit. *kalù* et le slave dans *kolją* ont généralisé le degré *o*; une trace de degré zéro se rencontre peut-être dans **kŭlŭ* «dent canine» (r. колъ, pol. *kieł kła*, tch. *kel klu* et s. *kàljac*, gén. *kàljca*); sur r. клыкъ, v. ci-dessus, p. 199; le tch. *klestiti* «couper, châtrer» présente en tout cas un élargissement.

polěti «brûler» (*politŭ* «φλέγεται» Supr. 250, 18 S. = 183, 2 M.; *polęštĭ* Supr. 142, 26 S. = 108, 20 M.); degré *ō* dans *paliti* «φλέγειν» Ps. CIII, 4; *planąti* (*vŭs-planąti sę* «κατα-φλογίσαι» Ps. XVII, 9) et *plamenĭ* «φλόξ» L. XVI, 24 ont sans doute *ol*; le degré *ŏ* est très net dans l'intensif slov. *plapoláti*, tch. *plápoliti* «flamber»; le degré *e* n'apparaîtrait que dans le substantif à redoublement *popelŭ*, *pepelŭ* «σποδός» dont l'appartenance à cette racine est peu probable, v. *Ét.*, p. 230.

po-stelją, *po-stilati*, itératif *po-stilati* «στρωννύειν, ὑποστρωννύειν» Ev.; *stolŭ* Supr., *prěstolŭ* Év. «θρόνος»; *postalja* «κλινάριον» Act. v, 15 Christ. (à côté de *posteljĭnikŭ* (Act. XII, 20) provient d'étymologie populaire, si ce n'est pas simplement une faute.

valiti sę «κυλίεσθαι» Mc IX, 20, cf. skr. *vālayati*; *valŭ* «vague» (r. валъ, вáла; s. *vȁl*, *vȁla*; tch. *val*); degré zéro dans *vŭlati sę* «βασανίζεσθαι» Mt. XIV, 24; *vlŭna* «κῦμα» Év. (cf. got. *wulan* «bouillir»?). Enfin *oblŭ* «rond» est sans doute **ob-vlŭ*, cf. lit. *ap-valùs*. Sur ce groupe de mots, v. l'article skr. *válati*, chez Uhlenbeck, *Et. wört d. aind. spr.*, p. 276. M. Solmsen, *Untersuch.*, p. 228, rapproche *velijĭ*, *velikŭ* «grand», *velĭ*-; il faut peut-être citer encore *volŭ* «bœuf», c'est-à-dire le gros bétail par opposition au petit; cf. gr. μῆλον «petit bétail», irl. *mil*, en regard de v. sl. *malŭ* «petit», v. h. a. *smal*; ces rapprochements sont purement hypothétiques; et les sujets parlants n'associaient en tout cas pas *volŭ* «bœuf» avec *velijĭ*.

velěti «ἐπιτάσσειν» Év., avec le vocalisme *e* du singulier du présent à suffixe zéro, cf. lit. *pa-velmi*; *volja* «θέλημα» Év., cf. lit.

valĕ, et *voliti* « βούλεσθαι » Év., avec degré *o*; *do-vĭlĕti* « ἀρκεῖν » Év., avec le vocalisme radical zéro des verbes du type *mĭnĕti*.

B. *Noms.*

Les alternances qu'on observe dans les noms ne sont que des survivances isolées et sans signification en slave.

jelenĭ « ἔλαφος » Ps. XVII, 34; cf. aussi arm. *eln*, lit. *élnis*, etc.; on a aussi une forme féminine à prothèse i.-e. **a-* : v. russe *lanĭja* « biche », r. лань, etc., et v. russe *alŭnĭja* (même sens), cf. lit. *álnis*, fémin. *álnė*, lette *alnis*, v. pruss. *alne* (Voc.).

čeljadĭ « θεραπεία » L. XII, 42 Mar. (ce mot désigne l'ensemble des domestiques), cf. v. lit. or. *kialu* (gén. plur. d'un mot **kelias*) « des tribus » chez Szyrwid, *Punkty*, éd. Garbe, p. 7, l. 22 (cf. BB., III, 57, n.), et gr. τέλος; *kolěno* « φυλή » L. XXII, 30; le degré zéro de skr. *kúlam* et de lit. *kiltis* n'est pas attesté en slave. Les deux mots slaves sont parents au point de vue indo-européen, indépendants au point de vue slave.

golotĭ « κρύσταλλος » Ps. CXLVIII, 8; v. r. *žlědica* « gelée » (pol. *żłódź* « verglas »); cf. lat. *gelu*, etc.

kolěno « genou » Év., mot panslave, cf. lit. *kelỹs* « genou » et *kenklě* « jarret »; si l'on rapproche gr. σκέλος et κῶλον « membre », κώληψ, κωλέα « jarret », v. h. a. *scultarra* « épaule », etc., on voit qu'il faut citer ici v. sl. *člěnŭ* « membre », p. r. *čelén*, pol. *człon*, qui fournit le degré vocalique *e*. Le degré zéro sous la forme *ŭl* apparaît peut-être dans *klŭka* « jarret », s. *kùk* « hanche », cf. lit. *kùlβis* « hanche »; on notera l'intonation rude. Au point de vue slave, *kolěno*, *člěnŭ* et *klŭka* sont trois mots indépendants.

kolo, *kolese* « roue » a généralisé le vocalisme radical *o* du thème **kʷolo-*, attesté en slave même par le collectif neutre (senti comme pluriel et fléchi comme tel) *kola* « voiture », qui est formé comme lat. *rota*, v. *Ét.*, 357 et suiv. Le rapprochement de *čelo* « front » avec gr. τέλος qu'ont proposé M. Brandt et M. Hirt (BB., XXIV, 253) n'est satisfaisant ni pour l'accentuation, car *čelo* est oxyton (r. чело́), ni pour la forme, car *čelesĭnŭ* ne prouve pas qu'il s'agisse d'un thème en *-es-* (v. *Ét.*, 235 et 359 et suiv.), ni pour le sens, car on ne voit pas que le front ait été nommé d'après sa courbure, et le sens de « fin » est un développement propre à gr. τέλος. Le mot *kolo* semble donc isolé en slave, et c'est hors du slave, dans le skr. *cárati*, le gr. πωλέομαι, ou le lit. *kãklas* qu'on doit chercher les autres degrés vocaliques.

plavŭ « λευκός » Év., cf. lit. *palvas* (v. *Ét.*, p. 362 et 364); r. пелёсый « tacheté », slov. *pelésast*, cf. lit. *pálβas*; quant à *pelynŭ*

«absinthe» qu'on a rapproché, l'étymologie en est entièrement incertaine; le russe a un *o* dans полынь.

zelenŭ «χλωρός» Év.; *zelije* «λάχανον» Év.; le mot *zlŭčĭ* «χολή» Év. est originairement parent; et aussi *zlato* «χρυσός» Év. (r. зóлото), dont got. *gulþ* «or» fournit la forme à degré zéro.

žlŭtŭ «jaune»; *žlŭčĭ* «bile» (r. желчь, etc.) et sans doute aussi *želŭvĭ* «χέλυς», si l'on admet que cet animal a été nommé d'après sa couleur. — D'autre part, sans rien affirmer, il convient de rappeler r. голубóй «bleu», cf. v. pruss. *golimban* «bleu» (où il n'y a pas de raison de voir un emprunt à l'adjectif dérivé pol. *gołębi* «de pigeon»), et v. sl. *golǫbĭ* «pigeon».

Dans r. кóмель «bout d'une poutre» : комóлый «plat, sans cornes», tch. *komolý*, M. W. Schulze, *K.Z.*, XL, 259, n. 2, signale une trace d'alternance.

9. Racines terminées par la sonante *l* suivie de consonne.

Les degrés *e*, *o*, zéro sont représentés par *lě*, *la*, *lŭ* et *lĭ*, en vieux slave.

A. *Présents thématiques.*

dlŭbą «γλύφω»; on cite un infinitif croate *dlisti* qui suppose **delp(s)ti*, d'où le vocalisme de s. *dlijèto*, slov. *dléto* «ciseau»; mais le vocalisme *o* est ancien dans pol. *dłoto*, tch. *dláto* (cf. *Ét.*, p. 296), et tch. *vydlab*, cf. lette *dalbs* (v. Leskien, *Bild.* 174).

mlŭzą, *mlěsti* «traire» (ne semble pas attesté en vieux slave; M. Wiedemann, *Beitr. z. altbulg. conjugat.* 56 et suiv., n'en cite pas d'exemple); degré *o* dans s. *mlâz* «traite».

plŭzą «je rampe» (r. ползý); *vŭspo-plŭzenĭje* «ὀλίσθημα» Ps. LV. 14; *po-plŭzŭ sę* «ὀλισθήσας» Supr. 262, 2 M. = 354, 25 S.; *plŭzěti* «ramper» Supr. 131, 14 M. = 173, 25 S.; dans *plězą* (Supr. 1, 6 M. = 1, 8 S.; 136, 28 M. = 183, 24 S.), *plŭzati* (Supr. 448, 19 M. = 567, 14 S.) «ἕρπειν», on observe l'opposition normale entre le vocalisme *e* du présent en *-je-* et le vocalisme zéro de l'infinitif correspondant en *-ati*; le vocalisme radical *e* se retrouve dans v. sl. (russe) *plězetŭ* (v. Срезневскій, *Матеріалы*, II, 976), v. pol. *plozęie* (v. *Arch. f. sl. phil.*, IV, 358); l'adjectif *plŭzŭkŭ* «glissant» Ps. XXXIV, 6 a le vocalisme zéro, normal dans un adjectif thème en *-u-*. Le degré *o* est attesté notamment dans slov. *pláziti*, r.ползáть, pol. *płozić się*.

**tlŭką*, *tlěsti* «κρούειν» Év.; degré *o* dans s. *tláčiti*, r. толочи́ть, pol. *tłoczyć* et dans slov. *tlâk*, tch. *tlak*.

vlěką, *vlěsti* «σύρειν» Év. a, par exception, le vocalisme *e* au présent aussi bien qu'à l'infinitif; le degré zéro ne figure que

dans les participes *vlĭkŭ*, *vlĭklŭ*, *vlĭčenŭ*, v. ci-dessus, p. 202 et suiv. — Le degré *o* est représenté par l'itératif *vlačiti* «σύρειν» Supr. 198, 2 M. = 270, 4 S. (*oblačiti* Év.) et par le substantif *vlakŭ* (*oblakŭ* «νεφέλη» Ev.).

B. *Verbes divers.*

vŭ(s)-slěplją «ἅλλομαι» J. IV, 14, Zogr. Ass.; sur *slŭpati*, *vŭslŭpati*, v. Miklosich, *Lexicon*, et *Et. wört.*, p. 307, sous *slěpa-*. Degré *o* dans v. sl. *slapŭ* (v. Miklosich, *Lexicon*), v. s. *slapĭ* «chute d'eau» (v. Даничић, Рјечник из књижевних старина српских, sous ce mot), slov. *slâp* «chute d'eau» et s. *slâp* «endroit où un ruisseau a de petites chutes».

v. s. *žlĭděti* (s. mod. *žúdjeti*) «désirer»; le substantif *gladŭ* «λιμός» Év. (r. róлодъ, etc.) est de même famille, mais en est séparé au point de vue slave.

C. *Noms.*

On ne cite aucun exemple clair d'alternance. Le tch. *hláza*, en regard de *hlíza* et de v. sl. *žlěza*, r. железá, peut s'expliquer sans qu'on ait besoin de recourir à l'hypothèse d'une alternance; v. ces *Mémoires*, XIII, 244.

Il y a vraiment une alternance dans v. r. *lebedĭ* «cygne», r. лéбедь, p. r. *lébed'*, v. tch. *lebeď*, slov. *lebę́d*, bulg. *lébed*, en face de s. *lȁbūd*, slov. *labód*, pol. *łabędź*, v. tch. *labud* (tch. *labuť*); mais il est difficile de déterminer laquelle. Il est malaisé d'admettre, avec M. Torbiörnsson, *Liquidametathese*, I, 11 et 68, que sl. *le-* puisse représenter **l̥-*. L'initiale rude *la-* de s. *lȁbūd*, etc. répond assez bien au **al-* de gr. ἀλφός, lat. *albus*, v. h. a. *elbiz*; mais elle pourrait aussi reposer sur **lŏbh-*, cf. gr. ἀλωφούς· λευκούς Hes., que cite M. Osthoff, I. F., VIII, 64 et suiv.; quant à la forme v. r. *lebedĭ*, etc. on peut l'expliquer par **lebh-*, avec M. Osthoff, ou par **elbh-* (qu'il faudrait supposer intoné doux), mais on ne rencontre hors du slave ni **lebh-* ni **elbh-*.

R. dial. *ál'čik* «talon» représenterait **ŏl-* initial en regard du **ol-* de *lakŭtĭ* (r. лóкоть, pol. *łokieć*, tch. *loket*), si l'on admet l'étymologie proposée par M. Lidén, K. Z., XL, 265, et *Arm. stud.*, 95 et suiv.

10. Racines terminées par *r*.

La structure vocalique est exactement pareille au cas 8, à ceci près que le vieux slave ne distingue pas entre *rŭ* et *rĭ* représentant *r̥*.

A. *Présents thématiques.*

a. Présents à vocalisme *e*.

berą, *bŭrati* (ancien *bĭrati*) «prendre» Supr., fréquent dans Év. avec des préverbes; itérat. *-birati* Év.; vocalisme *e* aussi dans *brěmę* «φορτίον» Év. et *brěžda* «forda». Degré *o* dans *sŭ-borŭ* «συνέδριον» Euch. Supr. (v. *Ét.*, p. 215).

derą, *dŭrati* «ξέειν» Supr. 136, 18 et 22 M. = 183, 8 et 14 S. (avec *vŭz-*, *raz-*, *prě-*, Év.); itératif (*raz-*)*dirati* Supr.; degré *o* dans *razdorŭ* Supr. 444, 28 M. = 563, 20 S. — Le substantif féminin *dira* «σχίσμα» Mt. IX, 16 et Mc, II, 21 Mar. présente le vocalisme de l'itératif; v. *Ét.*, p. 251 et suiv. sur les formes bizarres et compliquées de ce mot. — A côté de *dĭr-* attesté par *-dirati*, *dira*, M. Mikkola, I. F., XVI, 99, signale *dŭr-* que supposerait le *dyr-* de tch. *udeřiti*, pol. *uderzyć* «frapper, heurter». On rapproche aussi la forme à vocalisme *a* (ancien *ō*) *u-dariti* «πατάξαι, παῖσαι, ῥαπίσαι» Év. (cf. avec *η*, gr. δῆρις «combat»); au point de vue slave, *-dariti* est indépendant de *dŭrati*; l'étymologie est possible, mais ne saurait passer pour indiscutable.

po-perą, *po-pŭrati*, itératif *po-pirati* «καταπατεῖν» Év., r. перý прать «frapper, laver»; pol. *piorę*, *prać*, et tch. *peru*, *práti* «laver»; cf. lette *spert*. Degré *o* dans *podŭ-porŭ* «fulcrum», r. запóръ, о-пóра, pol. *za-pora*, s. *ȕ-pora*. — Le simple *perątŭ* Supr. 291, 2 M. = 390, 10 S. signifie «ils volent» et appartient peut-être à une racine différente : skr. *píparti*, got. *faran*, etc.; on en a le degré *ō* dans v. sl. *pariti* «voler Supr. 260, 23 M. = 353, 10 S. — L'adverbe *vŭ jisprĭ* «ἄνω» J. XI, 41 est malaisé à classer. — Enfin il faut peut-être signaler *pero* «plume» à côté de *perątŭ* «ils volent», et par suite les mots à redoublement s. *pàprāt*, pol. *paproć* et r. пáпороть «fougère» (cf. *Ét.*, p. 287) et tch. *prapor*, pol. *proporzec* «drapeau», v. r. *poroporŭ* (*praporŭ*); l'adjectif *neboparĭnŭ* «qui vole au ciel» doit son *a* à *pariti*.

r. серý, срать «cacare»; tch. *seru*, *sráti*; h. sor. *seru*, *srać*; s. *sèrēm*, *srȁti*; degré *o* dans r. соръ «ordure»; le tout non attesté en vieux slave par suite du sens, mais sûrement slave commun.

b. Présents à vocalisme zéro.

mĭrą, *mrěti* «mourir» Supr. (*umĭrą*, *umrěti*, itératif *umirati* Év.); *mrŭtvŭ* «νεκρός» Év.; *sŭmrŭtĭ* «mort» Év. — Degré *o* dans : *morŭ* «λοιμός» L. XXI, 11; *u-moriti* «ἀποκτεῖναι» Ps. XCIII, 6 (itératif *u-marjati* Supr.). — Tch. *mořiti* «gâter, anéantir» a un degré *ō* de causatif (type *-baviti*).

-nrěti «enfoncer»; degré *o* dans *sŭ-noriti* Supr. 286, 2 M. =

385, 14 S.; *norĭcĭ* «plongeon» en face de lit. *nāras* (même sens) et r. норъ, нора́ «trou», s. *pò-nor* cf. lit. *nérti*, *nirti*. Il est difficile de déterminer si le présent était originairement *-nĭrą* ou *-nŭrą*; l'itératif *-nirati* est ambigu dans les sources serbes citées par Miklosich; *-nyrati* est donné par les dictionnaires du russe ancien mais pour une date relativement récente, tandis que *nirati* apparaît dès le xie siècle une fois (v. Срезневскій, *Матеріалы*, s. v.); d'autre part le russe moderne a вырнуть, вырять, avec *y*; et le polonais a *nurzyc'* «plonger» qui a l'air d'un causatif fait sur **nŭr-*. Il semble donc que le slave ait eu tout à la fois : *nĭrą* et *nŭrą*. Il subsiste ici beaucoup d'obscurité, et, par malheur, le vieux slave ne fournit presque pas de formes.

ra(s)-skvĭrą, *ra(s)-skvrěti* «διαλῦσαι» Supr. 350, 2 M. = 462, 21 S.; on rapproche, avec degré *a* (i.-e. **ŏ*), *skvara* «graisse» Supr., et peut-être pol. *skwar* «chaleur étouffante».

pro-stĭrą, *pro-strěti* «ἐκτεῖναι» Év.; itérat. *pro-stirati*; *pro-strŭtŭ* «ἡπλωμένος» Cloz. 566; degré *o* dans *strana* «χώρα» Év. (v. *Ét.*, p. 446) et *pro-storŭ* «espace large» (v. *Ét.*, p. 222).

tĭrą, *trŭti* «frotter» Mc vii, 3; Supr. 252, 7 M. = 342, 2 S.; itérat. *-tirati*; aoriste *-trŭ* «il a frotté» Év. Ps. (Wiedemann, *Beitr. z. altbulg. conjugat.*, 92 et suiv.); l'infinitif *trŭti* a survécu dans s. *tr̀ti*, p. r. *térty*, r. dial. *tert'*, mais a été remplacé par le vocalisme *e* dans r. терéть, tch. *třiti*, pol. *trzec'* (mais prétérit *tarl*); cf. Leskien, *Arch.*, V, 516. — Degré *o* dans *jistorŭ*, *protorŭ* «frais»; un certain nombre de mots signifiant «clôture, barrage», s. *tòr* (gén. *tòra*), tch. *tor*, pol. *za-tor*, sont plus loin pour le sens. — Le verbe *trěbiti* «défricher, nettoyer», v. r. *terebiti* est à lat. *terō* ce que gr. τρίϐω est à lat. *trītus*, et représente par suite un degré *e*.

-vĭrą, *-vrěti* (*zavĭri* «σύγκλεισον» Ps. xxxiv, 3; *vŭ-vrěti* «planter» Supr. 2, 8 M. = 2, 22 S.); degré *o* dans *za-vorŭ*, *za-vora* «μοχλός», cf. gr. ἄορον (v. Solmsen, *Untersuchungen*, 297); *vrata* «πύλη» Év. (v. *Ét.*, p. 297).

žĭrą, *žrŭti* «θύειν» Mc, xiv, 12; L. xxii, 7; Supr. 166, 13 et suiv. M. = 227, 17 et suiv. S., et 50 et suiv. M. = 68 et suiv. S. etc.; Ps. iv, 6; xxvi, 6. — *žĭrą*, *žrěti* «καταπιεῖν» Ps. xxxiv, 25; lvii, 10; lv, 17; le serbe, qui conserve *tr̀ti*, a au contraire *pròždrijeti* «avaler», confirmant ainsi le témoignage du *Psalterium*; de même slov. *žrẹ́ti* «avaler»; le pol. *žrec'* (mais prétérit *žarl*) et le v. tch. *žřieti* (v. Gebauer, *Hist. mluv.*, III, 2, 199) ne prouvent rien, puisque ces mêmes dialectes ont aussi perdu la forme **tr̥ti*. On attendrait un même infinitif *žrŭti* pour le sens de «avaler» comme pour celui de «sacrifier»; en effet, s'il est probable qu'il s'agit de deux racines distinctes, l'une celle de lit. *geriù*, *gérti* «boire», skr. *giráti*, etc., l'autre celle de lit. *giriù*, *girti* «louer»,

skr. *gṛṇáti*, du moins ces deux racines sont également dissyllabiques. L'intonation douce de la diphtongue dans s. *prò-ždrijeti* n'a aucun intérêt; car le serbe a généralisé l'intonation douce de *mrěti* (s. *mrijèti*, *zà-mrijeti*), etc. dans cette petite série d'infinitifs (v. Leskien, *Quantität*, *B*, p. 578) tandis que le russe a généralisé l'intonation rude, d'où мерéть (cf. ci-dessus, p. 365, sur *ję̨ti* et *pę̨ti*); le pet. r. *žeréti* et le substantif r. жерéло «gosier», refait sur l'infinitif (comme s. *ždrijèlo*), ne prouvent donc pas une ancienne intonation rude. La coïncidence de v. sl. *žrěti* «avaler» et de lit. *gérti* «boire», d'une part, et de v. sl. *žrŭti* «sacrifier» et de lit. *gìrti* «louer», de l'autre, est à noter; le védique a au contraire *giráti* «il avale», mais *járate* «il chante». — Il y a aussi accord du baltique et du slave pour la forme de *ṝ* dans : lit. *gurklỹs* «gosier», v. sl. *grŭlo*, s. *gȑlo*, r. róрло, pol. *gardło*; ce *ŭr* s'oppose de manière singulière au *ĭr* de v. sl. *žĭrą* «j'avale», cf. skr. *giráti* «il avale».

B. *Verbes divers.*

gorěti «καίεσθαι» Év. (et une fois le participe présent *gorąšte* L. xii, 35 Zogr. Mar. Ass., qui appartient à un présent thématique); *gorĭkŭ* «πικρός» Év.; etc. (le s. *gȓk*, *gŕka* n'est pas clair); itératif *-garati* Év.; même vocalisme *a* dans r. у-гáръ, s. *ù-gār*, etc., r. гарь «odeur de brûlé». Degré zéro dans *grŭnŭ* «lebes» (v. *Ét.*, p. 444). Degré *e*, tout à fait isolé au point de vue slave, dans *žeravŭ* «brûlant», s. *žèrava* «charbon embrasé»; *ē dans s. *žáriti* «faire briller»; r. по-жáръ, s. *pò-žār* «incendie».

u-koriti «λοιδορῆσαι» Év.; *po-koriti* «ὑποτάξαι» Ps. viii, 7; le mot *kara* «lutte» qu'on rapproche n'était peut-être plus associé à ce verbe au point de vue slave.

iz-mrŭmĭrątŭ «rongeront» Supr. 173, 27 M. = 238, 13 S.; v. r. *-moromrati* «mettre en miettes, ronger» (v. Срезневскій, *Матеріалы*, sous le mot *izmoromrati*); v. M. S. L., XII, 217; le vocalisme zéro se retrouve dans *mrŭvica* «miette» (s. *mȑva*, pol. *mierzwa*, etc.). On rapproche l'adjectif **marĭnŭ* «vain, sans valeur» (slov. *maren*, tch. *marný*, pol. *marny*, etc.; v. Miklosich, *Et. wört.*, sous *marĭnŭ*) qui présenterait le degré *ō* (cf. gr. *μῶρος* d'après M. Persson); sur *zamarĭnŭ*, que cite Miklosich, cf. l'article de Срезневскій, *Матеріалы*.

prě-pĭrją, *prě-pĭrěti* «νικῆσαι» Ps. l, 6; *pĭrja* «φιλονεικία» Év. (v. *Ét.*, p. 398); degré *o* dans r. с-поръ, tch. *s-por* «lutte, etc.».

r. прѣю, прѣть «suer, cuire, pourrir», pol. *przeję*, *przeć*, cf. gr. *πίπρημι*, *πρήθω*; degré *a* (ancien *ō*) dans *para* «vapeur» (v. *Ét.*, p. 255).

r. таратóрить (торотóрить) «bavarder», tch. *trátořiti* ont un re-

doublement intensif à vocalisme *o* de la racine de lit. *tariù*, *tar̃ti* «dire»; le même redoublement, à vocalisme zéro, apparaît dans slov. *trtráti* «faire du bruit, murmurer» et v. r. *potorta* «il a fait du bruit, il a murmuré».

tvoriti «ποιεῖν» Év. (itérat. *-tvarjati*), *tvorŭ* «ποίησις» Ps., cf. gr. σορός; degré long correspondant dans *tvarĭ* «κτίσις, ποίημα» Év. Ps., cf. pour le vocalisme gr. σώρακος. — L'adjectif *tvrŭdŭ* «ferme» Ps. LXX, 3, cf. lit. *tvìrtas*, est originairement parent, mais isolé au point de vue slave. — Il n'y a pas trace en slave d'une forme vocalisée soit comme lit. *turéti* «avoir», soit comme lat. *pariēs*.

vĭrją, *vĭrěti* «καχλάζειν, bouillonner, bouillir» Supr. 296, 4 M. = 397, 25 S.; itérat. *-virati* (d'où *virŭ* «tourbillon»); le sens premier semble être «bouillonner»; et c'est ce sens qu'on retrouve dans le nom à vocalisme *o* : s. *iz-vor* «source», dans tch. *vrávorati* «chanceler» et dans une série d'autres mots. — Ceci rend douteux le rapprochement avec *varŭ* «καύσων» Év., *variti* «faire cuire» Supr. 208, 15 M. = 284, 7 S., et lit. *vérdu*, *vìrti* «faire cuire».

zĭrją, *zĭrěti* «βλέπειν, ὁρᾶν, θεωρεῖν» Év. (itérat. *-zirati* Év.); *po-zorŭ* «θεωρία» Év. (v. *Ét.*, p. 225), sans doute aussi *zorja* et *zarja* «αἴγλη» Supr. (v. *Ét.*, p. 400). Avec élargissement *k* on a, au degré zéro, *po-zrŭcati*; *zrŭcalo* «miroir» Supr.; degré *o* dans *zrakŭ* «εἰδέα, εἶδος» Év. (v. *Ét.*, p. 225).

zĭręją, *zĭrěti* «mûrir» (*zĭrělŭ* «πέπειρος» Supr. 288, 11 M. = 388, 11 S.), *sŭ-zĭrěti* Mc IV, 29); *zrŭno* «grain» aurait le même vocalisme si ce mot est parent, comme on l'admet souvent; degré *o* dans *sŭ-zoriti* «ὡριμάσαι» Supr. 294, 21 M. = 396, 2 S.

C. *Noms*.

četvrě- (de **četver-*) dans des composés comme *četvrě-nogŭ* «τετραπούς» Euch. 104 *a* (v. r. *četvere-nogŭ*), *četvrě-dĭnevĭnŭ* τεταρταῖος» J. XI, 39, cf. ion. τέσσερες; ce premier terme de composés a, au point de vue slave, un type archaïque, puisque le slave a généralisé *-o-* à la fin du premier terme des composés et que seules quelques vieilles formes n'ont pas ce *-o-* (*trĭząbŭ*, *medvědĭ*, notamment); mais le vocalisme *e* de la syllabe finale du premier terme de composés est contraire à l'usage indo-européen qui exige à cette place le degré zéro; devant voyelle, l'indo-européen avait **kʷetur-* (skr. *catur-*) et devant consonne **kʷetru-* : zd *čaθru-*, gr. τρυ-, lat. *quadru-*, gaul. *petru-*; le sanskrit a généralisé la forme *catur-* devant consonne, d'où *cátuḥpāt*, de même le germanique got. *fidurdogs*; le grec a τρα-, τετρα- (τράπεζα, τετραπούς; cf. Solmsen, *Berl. phil. wochenschr.*, 1906, p. 759 et

suiv.); le vocalisme *e* de sl. *četvrě-* doit être emprunté à un ancien nominatif masculin non attesté **četvere*. On trouve *o* dans *četvoro* Supr. 266, 8 M. = 360, 14 S. (cf. *Ét.*, p. 231) et *četvoriceję* « τετραπλοῦν » L. xix, 8, cf. dor. *τέτορες*; degré zéro dans *četvrŭtŭ* « quatrième », cf. lit. *ketvìrtas*, gr. *τέτρατος* (avec **kʷetwr̥-* au lieu de **kʷetru-*) et lat. dial. *Quorta* (v. Ernout, M. S. L., XIII, 318) de **kʷ(tw)r̥to-*. La forme *četyre* « quatre » représente l'un des aspects du degré zéro, cf. lit. *keturì*, skr. acc. *catúraḥ*; la quantité longue de *u* est sans doute d'origine rythmique; sans attribuer à un *ū* de l'Avesta une importance que l'incertitude de la graphie zende ne justifie pas, il convient de rappeler zd *tūirya-* « quatrième », *āxtūirīm* « pour la quatrième fois », en face de skr. *turíyaḥ*. Quoi qu'il en soit, *četyr-* est une forme de cas autres que le nominatif, dont le vocalisme a même fini par éliminer l'ancien nominatif **četvere*, supposé par *četvrě-*.

drěvo « δένδρον » Év. (r. дépeво), cf. lit. *dervà*; degré zéro dans le pluriel *drŭva*, cf. *Ét.*, p. 372; le degré *o* de gr. *δόρυ* n'est pas attesté en slave.

dvĭri « θύραι » Év.; le lituanien a aussi le degré zéro, mais sous une autre forme : *dùrys*. — Degré *o* dans *dvorŭ* « αὐλή » Év.; cf. lit. *dvãras*, lat. *forum*.

korŭ « κόρος » L. xvi, 7; d'où *korĭcĭ* (sorte de vase), r. корéцъ, v. tch. *kořec*, pol. *korzec*, slov. *kórec*; l'extension du mot rend peu probable l'hypothèse, au premier abord séduisante, d'un emprunt au grec; on a aussi *koryto* « auge. » Le r. чápa « vase, tasse » présente le degré *ē*. Cf. skr. *cáruḥ*, etc.

nravŭ « caractère » Supr. 52, 5 M. = 71, 17 S., etc. (r. нóровъ). On est tenté de rapprocher v. s. *pronorĭ* « malitia » et les dérivés de ce mot; de plus on doit se demander si l'on n'a pas le degré zéro sous une forme inattendue dans *pronyrivŭ* « πονηρός » Supr. 76, 24 M. = 102, 12 S.; Euch. 87 *b*; *pronyrĭje* « méchanceté » Supr. 249, 7 M. = 337, 24 S.; etc.

prě-, préverbe très employé, Év. (r. пере-), cf. lit. *per-*, lat. *per-*, etc.; *prědŭ* « ἔμπροσθεν » Év. (r. перéдъ); degré zéro dans les prépositions *pro* (*pra-*) et *pri* et dans *prŭvŭjĭ* « premier » Év.

verěja et *verigy* « chaîne » et *vrŭvĭ* « σχοινίον » Év.? cf. lit. *vérti* « enfiler », gr. (ϝ)ερύω « je tire », (ϝ)ρυτήρ, etc.; v. *Ét.*, p. 265, 354 et 399.

žeravĭ « grue »; **žĭravĭ* (s. *ždrão*), v. *Ét.*, p. 374.

La vocalisation d'un *w* précédant *er* (type lit. *dùrys* en face de *dvãras*) apparaît en slave, avec des complications accessoires, dans le groupe de r. хворь « maladie », v. tch. *chvorý* « chétif »; en effet, il y a une forme à *w* vocalisé et allongé, d'où **xyr-* dans r. хирь et хúря « maladie », slov. *hírati* « devenir chétif », pol. *cherlać* « devenir chétif »; enfin le tchèque a *churavý* « chétif »,

qui est en alternance régulière avec *xyr-, mais qui ne s'explique pas à côté de *xvor-. L'étymologie de ces mots est d'ailleurs obscure.

Un cas très embarrassant et obscur est celui de *rabŭ* «serviteur, esclave». La forme *rabŭ* n'est pas propre aux dialectes méridionaux, puisqu'elle se retrouve dans le russe рабъ; et surtout la forme *robŭ* est attestée en vieux slave, dans le Suprasliensis, et en serbe, *rȍb*, en slovène *ròb* et en bulgare ро́бът, aussi bien que dans les dialectes occidentaux : pol., tch. *rob*; on n'est donc ici ni dans le cas de *or- intoné rude qui donne *ra-* sur tout le domaine slave (type s. *ràlo*, r. ра́ло, tch. *rádlo*), ni dans celui de *or- intoné doux qui aboutit à *ra-* dans le Sud et à *ro-* par ailleurs (type s. *râst*, r. ростъ, tch. *rost*); M. Mikkola a contesté à tort le rôle de l'intonation dans le traitement de *or- initial en slave (*Baltisches und slavisches*, p. 29 et suiv., dans *Finska Vetenskaps-Soc. förhand.*, XLV); l'opposition systématique de mérid. *ra-*, *la-* et de russe et occid. *ro-*, *lo-* ne peut s'expliquer par une alternance vocalique *ō* : *o*, et d'ailleurs l'hypothèse *ō* serait exclue par l'intonation douce de l'*a* dans tous les exemples en question : type s. *lâkat* en face de r. ло́коть, pol. *łokiec'*, tch. *loket*. Il résulte de là que v. sl. *robŭ* suppose un ancien *rob-, et non *orb-. Dès lors, il est permis de penser que le r. ребёнокъ repose sur *reb-, bien que l'hypothèse *erb- soit aussi admissible (cf. *Ét.*, p. 226 et suiv. et 295); on notera d'ailleurs que le vocalisme *e* n'est pas attesté hors du russe. — Le problème est compliqué par l'existence du mot *rabota* «travail», qui est peut-être indépendant de *rabŭ* au point de vue étymologique, mais qui en a été rapproché par le sentiment des sujets parlants slaves; le *rab-* de *rabot-* repose sur *orb-, cf. got. *arbaiþs*; on a donc *rab-* dans le Sud : v. sl. *rabota* «travail» (dont il faut distinguer le dérivé de *robŭ*, *robota* «état d'esclave» Supr. 42, 11 M. = 58, 1 S.), s. *ràbota*, bulg. *rábota*; on n'a sur l'intonation aucun témoignage direct, mais le *ro-* des dialectes occidentaux et russes indique l'intonation douce, s'il n'est pas dû simplement à l'influence de *rob-*: p. r. *robóta*, pol. *robota*, tch. *robota* (le r. рабо́та a un *a* qui peut être orthographique); ceci conduirait à séparer absolument lit. *dárbas*, *dìrbu*, qu'on s'efforce souvent de rapprocher. — Le mot *rabŭ «serviteur» doit reposer sur *orbŭ; car, si l'*a* était une ancienne longue, il serait rude; or le serbe a *râbīm* «je sers»; on peut donc rapprocher *rabota* «travail» de *rabŭ* «serviteur», et grouper d'autre part le type *reb-* : *rob-*. La forme *robŭ des dialectes occidentaux et russes résulterait peut-être de la confusion phonétique de *ŏrbŭ avec *robŭ (sur l'étymologie de tous ces mots, voir Meringer, *I. F.*, XVII, 128 et suiv., où l'on trouvera la bibliographie).

11. Racines terminées par la sonante *r* suivie de consonne.

Les alternances sont exactement parallèles à celles des cas étudiés sous 9, à ceci près que *rŭ* et *rĭ* représentant *r̥* ne sont pas distingués en vieux slave.

A. *Présents thématiques.*

ne brěgą (r. бeperý), *ne brěšti* «ne pas se soucier de» Mt. vi, 24 Zogr. Ass. Sav.; degré zéro dans le participe prétérit *ne brŭgŭše* Supr. 72, 14 = M. 97, 8 S. (et de même 29, 16 M. = 40, 14 S.). Le présent *brěgą* a le degré *e* par exception, comme *strěgą*. Le mot pol. *bróg*, *brogu*, tch. *brah*, pet. r. *oborih*, qui désigne tout endroit où l'on conserve le foin (meule ou grenier), est souvent rapproché et fournirait le degré *o*. Le degré zéro se retrouverait dans tch. *brh* «caverne, tente», si l'on admet le rapprochement signalé par M. Meringer, *I. F.*, xviii, 262.

po-črŭpą, *po-črěti* «ἀντλῆσαι» Év.; itérat. *po-črŭpati* Év.; Supr. 296, 20 M. = 398, 17 S. a un itératif *ičrěpĭjąšte* «ἀντλοῦντες».

črŭtą, *črěsti* «couper» n'est pas attesté en vieux slave proprement dit, où l'on a *na-črŭtati* «ὑπογράψαι» Supr. 312, 18 M. = 418, 4 S.; le degré *e* se retrouve dans r. чересло́, etc. «coutre» (v. *Ét.*, p. 414). — Degré *o* dans *kratŭkŭ* «court» Act. xxiv, 4; *prě-kratiti* «κολοβῶσαι» Év. (et *o-kratiti*, *sŭ-kratiti*); mais la parenté avec *črŭtą* n'est plus sensible en slave.

tch. *střebu*, *střebati* «avaler»; le vieux tchèque a aussi le présent *střebi* qui répond à slov. *srėbljem*; en regard d'un présent **srěblją* (non attesté en vieux slave), on attend un infinitif *srŭbati*, et on lit en effet *srŭbanĭje* Supr. 217, 29 M. = 297, 13 S.; les formes correspondantes existent dans divers dialectes (r. сербáть, etc.). Le vocalisme **serb-* a pu être créé en slave même, comme l'a supposé M. T. Torbiörnsson, *Gemeinsl. liquidametathese*, I, p. 33, pour obtenir le présent **serb-je-* de l'infinitif *srŭbati*, ou le présent **serbe-* du même infinitif; la forme est propre aux dialectes du Nord-Ouest et du Sud-Ouest : slovène, tchèque et sorabe (h. sor. *srěbac'*); le degré *e* de la racine a *e* après *r*, dans lit. *srebiù* et gr. ῥοφέω; toutefois l'albanais a *g'erp* «j'avale», qui concorde avec le slave, si bien que l'on peut tenir **serbh-* pour indo-européen, à côté de **srebh-*.

strěgą (r. стерегý), *strěšti* «τηρεῖν, φυλάττειν» Év.; les participes qui devraient présenter le degré zéro (v. ci-dessus p. 202) ne sont pas attestés par hasard; mais on a *strŭgą* (v. Miklosich,

Lexicon). — Degré *o* dans *straža* «φυλακή» Év., *straži* «φύλαξ» Euch. 82 a.

vrŭxą, *vrěsti* «ἀλοᾶν» I Cor. IX, 9; I Tim. V, 18; degré *o* dans *vraxŭ* «trituratio», r. вóрохъ «tas».

vrŭgą, *vrěšti* «βαλεῖν» Év.; degré *o* dans *jiz-vragŭ* «ἔκτρωμα» I Cor. XV, 8.

v. r. *vĭrpu* «spolio» (v. Срезневскій, *Матеріалы*); le degré *o* dans v. r. *voropŭ* (v. ib. *s. v.*); *navrapŭ*, *navrapiti* «invadere» (Miklosich, *Lexicon*); kašub *varpac* «tirer» (v. *Сборникъ статей... Фортунатову*, p. 548); slov. *vrâpa* «ride», cf. lit. *verp-*, *varp-*.

otŭ-vrŭzą, *otŭ-vrěsti*, itérat. *otŭ-vrŭzati* «ἀνοίγειν» Év.; *raz-vrěsti*, *raz-vrŭzati* «διανοῖγειν» Év.; *po-vrŭzą*, *po-vrěsti* «lier» Supr. — Degré *o* dans *po-vrazŭ* «λοβός», r. пó-ворозъ «lien», pol. *po-wróz*, s. *pȍ-vrāz*.

B. *Verbes à nasale.*

sŭ-drŭgnąti «ἀποκόψασθαι» Gal. V, 12 (r. дёрнуть «tirer», pol. *-dziergnąć*); degré *o* dans r. сýдорога «crampe», et peut-être *draga* «vallée», v. *Ét.*, p. 253.

mrŭknąti «σκοτισθῆναι» Év.; degré *o* dans *mrakŭ* «γνόφος» Ps. XCVI, 2 (v. *Ét.*, p. 220); *po-mračiti* «σκοτίσαι» Mc XIII, 24; Euch. 50 b.

po-mrŭznąti «παγωθῆναι» Supr. 257, 19 M. = 349, 6 S (et *sŭ-mrŭznąti* Supr.); degré *o* dans *mrazŭ* «κρύσταλλος» Euch. 14 a (v. *Ét.*, p. 220); *mraziti* «geler» Euch. 44 b.

u-strŭbnąti «prendre de la force, mûrir» (v. Miklosich, *Lexicon*); degré *o* dans *u-strabiti* «fortifier, guérir» Euch. 24 b; v. polon. *po-strobić* (Psalt. flor.).

trŭgnąti «arracher» (*vŭs-trŭgnąti* «ἐκριζῶσαι, τῖλαι» Év., de même avec *jis-*, *pro-*, *prě-*, *ras-*); le degré *e* se trouve dans l'itératif *trěžetŭ* «σπαράττει» Supr. 402, 22 M. = 520, 2 S. (v. r. *terežetĭ*) opposé au perfectif *trŭgnetŭ*.

utrŭpnąti «torpescere» Supr. 48, 4 M. = 66, 1 S. (aoriste *utrĭpostu* 3e duel); *utrŭpěti* «torpere»; degré *o* dans *u-trapŭ* «ἔκστασις», r. торопи́ть ся «se presser, avoir peur» (?).

C. *Verbes divers.*

mrŭžą, *mrŭzěti* «βδελύττεσθαι» Ps. V, 7; degré *o* dans *o-mraziti sę* «βδελυχθῆναι» Ps. XIII, 1.

smrŭždą, *smrŭděti* «ὄζειν (sentir mauvais)» J. XI, 39; *smradŭ* «mauvaise odeur» (d'où *smradĭnŭ* Supr. 407, 15 M. = 525, 4 S.), v. *Ét.*, p. 222.

r. свербѣ́ть, s. *svŕbjeti*, tch. *svrběti* «démanger»; degré *o* dans

svrabŭ «démangaison» (*svrabĭnŭ* Supr. 258, 25 M. = 350, 23 S.), v. *Ét.*, p. 222.

svrŭčati «siffler»; *svraka* «pie», s. *svràka* est le produit de l'altération d'un ancien sl. mérid. **sraka* (r. сорока, pol. *sroka*, bulg. *sràka*) sous l'influence de *svrŭčati*.

trŭplją, *trŭpěti* «ἀνέχεσθαι» Év.; degré *o* peut-être dans tch. *trápiti* «tourmenter».

v. sl. r. *vrěštati* (r. верещáть) «crier», pol. *wrzeszczeć* (mais *wrzask* indiquerait un ancien **vrěsk-*, cf. H. v. Ułaszyn, *Entpalatalisierung*, p. 40 et suiv.); degré *o* sans doute dans *vračĭ* «ἰατρός» Év.; degré zéro dans r. ворғáть «roucouler, etc.», s. *vŕčati*, pol. *warczeć*, etc., et dans r. ворковáть.

vrŭtěti «tourner» Gal. IV, 15: *vrŭsta* «ἡλικία» Supr. (v. *Ét.*, p. 298); degré *e* dans r. веретенó «fuseau» et sans doute dans *vrémę* «temps» Év.; degré *o* dans *vratiti* «σΊρέψαι» Év., cf. lit. *vartýti*.

praskavica «bruit», s. *pràskati* «faire un bruit qui éclate»; degré zéro dans *prŭskanĭje* «mugissement», r. пóрскать «éclater de rire» (cf. T. Torbiörnsson, *Liquidametathese*, II, 57 et suiv.)

D. *Noms.*

praxŭ «κονιορτός, χοῦς» Év. (r. пóрохъ); *prŭstĭ* «χοῦς» Ps. VII, 6. *srŭdĭce* «καρδιά» Ev.; *srěda* «μέσον» Ev. (r. середá).

črěda «troupeau» Supr. (r. чередá, pol. *trzoda*) a été rapproché de s. *kȑd* et *kȓd* «troupeau», slov. *krdęl*, *krdę́lo* «troupeau» (v. Miklosich, *Et. wört.* sous *kŭrd-*), qui représenteraient le degré zéro avec la forme $^{\breve{u}}r$ de **r̥*, mais où M. Leskien voit un emprunt (*Untersuch. üb. beton. u. quantität*, I, B, p. 574, dans *Abh. d. sächs. ges. d. wiss.*, XIII).

črěsŭ, *črězŭ* «à travers», s. *črez*, slov. *črèz*, r. чéрезъ, en face de tch. *skrzě*, *skrz*, bulg. кръз (avec ancien $^{*\breve{u}}r$); les formes à *o* après *r*, s. *kroz*, slovaq. *kroz*, ont été influencées par *skvozě*.

12. Racines à voyelle longue.

1° Racines à *ē*.

On laisse de côté les racines, comme celle de *sějati* «semer», qui n'ont pas trace d'alternance en slave. Il n'y a dès lors à signaler que très peu de cas, plus ou moins incertains, où l'alternance indo-européenne de **ē* : *ō* est du reste correctement représentée par sl. *ě* : *a*; le degré **ə* n'est sans doute pas attesté, mais il y a une forme sans aucune voyelle. Les exemples sont :

lězą, *lěsti* (avec *vŭ-*, *vŭz-*, *prě-*, *sŭ-*, Év.); itérat. *-laziti* Év.; *-lazŭ*

(v. *Ét.*, p. 219); il pourrait s'agir d'une racine *$*leg_1$*- dont le slave n'aurait que les formes à degré long.

rěžą, *rězati* «κόπτειν» Év.; *razŭ* «coup» (r. разъ, etc.), *ob-razŭ* «εἰκών» Év.; *po-raziti* «πατάξαι» Év. (*pri-raziti*, etc.). — Le pol. *rznąc'*, qui semble supposer **rĭznąti*, est embarrassant; car *ĭ* n'est pas un traitement de i.-e. **ə*, et un **ə* ne subsiste pas normalement en indo-européen après *r* dans ces conditions (gr. *Ϝραγῆναι*, en face de *Ϝρήγνυμι*, doit être en partie analogique); on attend **r̥*. Peut-être s'agit-il d'une racine **wreg*- dont on n'aurait que les formes à longue; et *ĭ* représenterait un degré réduit comme dans *-brĭdomŭ*, lit. *bristi* (v. ci-dessus, p. 332).

Au point de vue slave, la racine *sěd-* : *sad-* se comporte exactement comme les deux précédentes (v. ci-dessus, p. 337) et aussi la racine *ěd-* : *jad-* (v. ci-dessus, p. 336).

Un cas tout à fait à part est celui de *děti* (cf. lit. *dėti*), *dějati* «poser» Év.; le présent *deždą* repose sur **dhe-dh-ye-*, c'est-à-dire que la racine y est au degré zéro; et ce degré se retrouve dans *-d-o-* de *są-dŭ*, etc. (v. *Ét.*, p. 162 et 234).

Le rapprochement de *sporŭ* «riche» (cf. *Ét.*, p. 404) et de *spěti*, qu'on fait souvent (v. en dernier lieu Reichelt, *K. Z.*, XXXIX, 11), est incertain, et en tout cas aucun rapport entre les deux mots n'est sensible en slave même.

Enfin il faut citer *čadŭ* «fumée» (r. ча́дъ, ча́да; pol. *czad*; s. *čađa* «rouille»), en face de *kaditi* «encenser» Euch. 19 b; 20 b (r. кади́ть, s. *káditi*); et pol. *żadny* «dégoûtant», en face de *gaditi* «blâmer», *gadŭ* «ἑρπετόν» Ps. (cf. Zubatý, *Archiv*, XVI, 422; Brugmann, *I. F.*, V, 375).

Dans r. мизи́нецъ, le premier *i* représente un ancien *ě*, comme l'a montré M. Fortunatov, *K. Z.*, XXXVI, 51 n., et le *ě* de *mězinĭcĭ*, qui est un ancien *ē*, n'alterne en slave avec aucun autre degré vocalique; l'*a* de lit. *mãžas* «petit» est i.-e. **o*, ou i.-e. **ə*.

M. Zubatý, *I. F.*, IV, 470 et suiv., a rapproché *ji* «et» de *a* «mais», en comparant lit. or. *e* (*ė*?) et lit. *õ* «mais»; v. aussi gr. *ἠ-μέν*, *ἠ-δέ* (chez Prellwitz, *Et. wört. d. gr. spr.*², 170). Toutefois, comme l'a soigneusement indiqué l'auteur lui-même, ces rapprochements sont très douteux. Il est plus probable que v. sl. *ji* repose sur un locatif **ei* (cf. gr. *εἶ-τα*?); l'*i* de *mati*, *dŭšti*, en regard de lit. *mótė*, *duktė̃*, suppose sans doute l'addition préhistorique de l'*s* du nominatif en slave; v. sl. *a* et lit. *õ*, répondant à skr. *ā́t*, zd *āt*, ont toutes chances de reposer sur l'ablatif du thème de démonstratif **e/o*- dont **ei* serait le locatif.

Il suffit de signaler un rapprochement possible de *lětĭ* (*jestŭ*) «il est possible» et de *lěnŭ* «paresseux», avec pol. *łacny* et *łatwy* «possible, facile», tch. *láce* «bon marché».

Plusieurs mots à *ě-* initial ont des doublets en *ja-*; ainsi l'on

a, en face du v. sl. *jadŭ* «poison» Supr. (v. *Et.*, p. 243), d'une part tch. *jed*, v. r. *ědŭ*, p. r. *id*, de l'autre slov. *jād*, pol. *jad*, r. ядъ, et le serbe a fait une curieuse répartition de sens entre *ȉjed*, *jéd* «poison, colère» (intoné doux comme ancien thème en -*u*-) et *jȁd* «chagrin» (mais čak. *jád*, avec intonation douce); on trouve de même, en face de *jazŭ* «canalis», d'une part tch. *jez*, slov. *jéz*, p. r. *iz*, r. ѣзъ, et, de l'autre, s. *jâz*, pol. *jaz*, r. язъ; l'exemple *jazva*, qu'on cite aussi, est mal attesté, parce que, en dehors du vieux slave, on n'a, au sens de blessure, d'exemples sûrs qu'avec *ě*- initial; dans ces divers exemples, il n'y a pas d'alternances, comme on le voit immédiatement, et M. Pedersen a indiqué avec raison (*K.Z.*, XXXVIII, 312) que c'est la phonétique syntactique qui est en jeu; *ě*- était le traitement en certaines positions (principalement sans doute après une pause, ou après préposition *vŭn*-, cf. *vŭn-ědrězŭ*); mais, en d'autres position, la jodisation s'est développée en un vrai *j*- qui a entraîné la différenciation de *ě* en *a*; de là l'état troublé des divers dialectes, les doubles formes et les répartitions.

2° Racines à *a*.

Il y a trace de l'alternance *ō* : zéro dans *dati* «δοῦναι» (cf. lit. *dúti*) : *damĭ* «δώσω» Év. (3ᵉ plur. *da-d-ętŭ*); et de l'alternance : *ā : *ə (resp. zéro) dans *stati* (cf. lit. *stóti*) : *sto-ją*, *sto-jati* «se tenir» Év., *pro-stŭ* «droit, simple» Év. (v. *Ét.*, p. 161); le vocalisme radical de *stojati* est normal dans ce type de verbes (v. ci-dessus p. 203); le degré i.-e. *ə* est en effet un degré zéro au point de vue indo-européen. Le présent *staną* a été fait sur *stade* *stati* et de l'aoriste *sta* «il s'est mis debout»; l'infinitif n'est pas en -*nąti* par suite du parallélisme avec *lěsti* et *sěsti*. On connaît en effet le parallélisme très net au point de vue slave de :

sędą, *sěsti*	*sěždą*, *sěděti*	*saždą*, *saditi*
lęgą, *lěsti*	*ležą*, *ležati*	*ložą*, *ložiti*
staną, *stati*	*stoją*, *stojati*	*stavlją*, *staviti*

C'est ce parallélisme qui justifie l'infinitif *stati*, unique en son genre. *Stojati* est la seule forme où apparaisse le degré zéro; *sěděti* et *ležati* ont le vocalisme des aoristes radicaux correspondants de *sěsti*, *lěsti*, à savoir *sědŭ* et *legŭ*.

Quand un *w* précède la voyelle longue, le degré zéro est *wə, c'est-à-dire i.-e. *ū, exactement comme on a *sup- (v. sl. *sŭpati* «dormir», *sŭnŭ* «sommeil», etc.) en face de *swep-; cf. aussi *xvor*- : *xyr*- ci-dessus, p. 382. Les exemples slaves sont :

xvatiti «saisir» Supr. 169, 21 M. = 232, 17 S., itérat. *xvatati* Supr. 435, 28 M. = 554, 10 S.; *xytiti* «ἁρπάξαι» Ev.

kvasŭ «ζυμή» Év.; *vŭ-kysnąti* «ζυμωθῆναι» Év.; *kysělŭ* «aigre» Euch. 14 a.

Ces deux exemples sont sans étymologie certaine, si bien qu'on ne saurait affirmer qu'il s'agisse d'un ancien **wā* ou d'un ancien **wō* alternant avec **wē* dans le *va* des mots slaves; et le cas de tch. *kvap* «hâte» : v. sl. *kypěti* «bouillir», que cite M. Vondrák, dans sa *Vergl. slav. gramm.*, I (parue durant l'impression du présent article), p. 173, est plus douteux encore, parce que le rapprochement est peu satisfaisant pour le sens.

L'alternance de *pražiti* «rôtir au feu» (s. *pràžiti*, pol. *prażyć*, pet. r. *prážyty*) et du synonyme *pržiti* (s. *pȑžiti*, cf. *za-pràći*, *zá-pragnēm*) est énigmatique; il s'agit sans doute d'une racine **preg-* dont *pražiti* représente le degré *ō* de causatif (type *jiz-baviti*), et **prĭgną* (s. *zà-pragnēm*) le degré zéro, avec la forme *ĭ*; r. пряжить et прячи́ ont l'air de formes contaminées.

CONCLUSION.

Les alternances vocaliques indo-européennes n'ont gardé en slave qu'une importance très diminuée; elles subsistent seulement dans un nombre limité de cas et ont perdu presque toute force productive; dans la mesure même où elles apparaissent, ce n'est souvent qu'à l'état de traces isolées, et une grande partie des alternances attestées sont dénuées de valeur significative. Seules, les alternances de la voyelle de la syllabe présuffixale qui caractérisent les itératifs sont les marques régulières d'une formation grammaticale définie; or, elles résultent, pour la plus grande partie, d'innovations slaves.

Les altérations des voyelles et des éléments sonantiques déjà signalées ont été l'une des principales causes de la perte des anciennes alternances vocaliques; les variations que présentent devant les diverses voyelles les consonnes du type guttural y ont contribué : le sentiment d'une alternance entre *črŭtą* et *kratŭkŭ*, ou entre *čistŭ* et *cěstiti*, n'existe plus en slave historique.

Les changements de la structure morphologique ont été l'autre cause de l'élimination des alternances vocaliques. En indo-européen, où le mot se composait de trois éléments ayant une certaine autonomie, à savoir la racine, le suffixe et la désinence, et où le ton se mouvait entre ces trois éléments, la voyelle de chacun des trois était à un degré défini par les règles générales de la formation des mots. Mais, du jour où la coupe du mot en racine, suffixe et désinence a cessé d'être le principe dominant de la morphologie, le jeu des alternances n'a plus eu le même rôle et a tendu à s'éliminer progressivement de même que le mouvement du ton. Il n'y a plus eu d'alternances appréciables que

dans l'élément radical, et, comme la racine qui comportait éventuellement ces alternances n'était plus le fondement principal de toutes les formations, et n'avait plus d'autonomie sensible, on n'a pu dès lors voir dans le jeu des voyelles alternantes qu'un accessoire plus ou moins accidentel, et non un élément essentiel de la structure des mots. Il n'y a plus en slave de racine signifiant «emplir», mais il y a un mot *plŭnŭ* «plein», qui est le seul débris des formations de la racine i.-e. **pelə-* : **plē-*, et dont *plŭniti* «emplir» apparaît comme un dérivé.

Les deux ordres de causes qui ont entraîné la diminution du rôle, puis la perte presque totale, des alternances vocaliques en slave ont agi, à des degrés divers et à des dates différentes, dans toutes les langues indo-européennes, et par suite les alternances vocaliques ont partout cessé plus ou moins tôt d'être un des procédés fondamentaux de la formation des mots dans tous les dialectes indo-européens historiquement attestés. Dans le détail, le procès de disparition des alternances diffère d'un dialecte à l'autre, et la conservation de telle ou telle alternance est toujours chose particulière à un dialecte déterminé. Mais, dans l'ensemble, les alternances vocaliques tendent, dès avant l'époque historique, à s'éliminer partout; par suite de l'action continue de causes communes agissant de manière indépendante en chaque domaine, il n'est pas un de ces dialectes, si anciennement attesté qu'il soit, où le jeu des voyelles ait persisté à date historique avec l'ampleur qu'il avait en indo-européen, et qu'il avait encore au moment où chacun des groupes s'est isolé des autres.

A. Meillet.

NOTE

SUR LA MOUILLURE DES VÉLAIRES EN ARMÉNIEN.

Il est établi qu'un accent de hauteur, un ton, peut empêcher une voyelle prépalatale de mouiller une gutturale suivante : c'est par là que s'explique la loi phonétique slave découverte par M. Baudoin de Courtenay (voir, en dernier lieu, Pedersen, *K. Z.*, XL, 216 et suiv.). Cette action se conçoit aisément : la montée de la voix, qui se produit sur la tranche tonique, isole cette tranche de la suivante et par suite constitue une condition défavorable au maintien de la position prépalatale de la voyelle durant l'articulation de la gutturale suivante.

La présence du ton est de même une circonstance qui ne favorise pas la sonorisation d'une consonne suivante : aux termes de la loi de Verner, une sifflante ou spirante germanique placée entre deux tranches vocaliques devient régulièrement sonore, à moins que la première des deux tranches n'ait le ton; et ceci est un effet de la montée de la voix, ainsi que l'a reconnu M. Gauthiot, *M. S. L.*, XI, 193 et suiv., et, après M. Gauthiot, mais indépendamment, M. Pedersen, *K. Z.*, XXXIX, 243 et suiv., et XL, 173; en germanique, et aussi en grec, en zend, dans les cas comparables, le fait que la seconde des deux tranches vocaliques considérées est frappée du ton n'a aucune influence sur le traitement, et c'est en effet ce qu'on attend *a priori*, étant donnée la nature du procès en question, bien marquée par M. Gauthiot.

Si le manque de mouillure et le manque de sonorisation après le ton s'expliquent par la différence qui se trouve entre la tranche aiguë et la tranche grave suivante, on ne saurait tirer de ces faits la preuve que la présence du ton favorise le développement de la mouillure ou de la sonorité dans une consonne qui précède la tranche tonique, comme le croit M. Pedersen; et cette action supposée du ton est malaisément concevable (le maintien de *k* suédois devant une voyelle prépalatale inaccentuée peut tenir à l'élément d'intensité de l'accent suédois, et il n'est pas prouvé qu'on doive l'attribuer à l'élévation de la voix que comporte cet accent). Au moins en ce qui concerne la mouillure arménienne, les faits allégués n'imposent du reste pas une pareille hypothèse; et même après les observations de M. Pedersen, *K. Z.*, XXXIX, 396 et XL, 217, il demeure licite de soutenir, comme on l'a fait

dans ces *Mémoires*, XIII, 244, que les sourdes et les sonores simples *k* et *g* sont représentées en arménien par *kh* et *k* devant toutes les voyelles, tandis que la sonore aspirée l'est par *g* devant voyelle postpalatale et par *j* devant voyelle prépalatale, sauf dissimilation; tous les exemples contraires sont ou faux ou du moins obscurs et discutables. Le fait que la sonore aspirée est particulièrement sujette à la mouillure tient à sa débilité; cette débilité s'observe aussi en sanskrit, où *c* et *j* conservent leur caractère de semi-occlusives, mais où l'ancien **jh* a passé à *h* dès avant la période historique. Une gutturale dont l'articulation est faible est sujette soit à devenir spirante soit à devenir semi-occlusive; ainsi, dans des langues où la sourde non aspirée *k* demeure intacte, on voit la sonore *g*, plus faiblement articulée par nature, devenir spontanément une spirante (notée *h*) en tchèque et en petit russe, une semi-occlusive (*j*) en arabe.

A. Meillet.

LAT. *LĒX*.

M. Walde, dans son dictionnaire étymologique, ne mentionne pas qu'on ait rapproché lat. *lēx* de gāth. *rāzarə*, *rāzan-* «usage rituel, loi religieuse», non plus que de l'ἅπαξ védique, *rājáni*, dans R̥. V., X, 49, 3 *áham bhuvaṃ yájamānasya rājáni* «moi (Indra), j'ai été sous la loi du sacrifiant». Ce rapprochement, aussi satisfaisant pour le sens que pour la forme, empêcherait de rattacher lat. *lēx* à la racine de got. *ligan*, v. sl. *ležati* «être couché» (voir Bréal, *Mém. Ac. inscr.*, XXXII, II, 10 et suiv.) et skr. *rāján-* à la racine de *rājati* «il règne», *rāṭ* «roi», lat. *rēx*, irl. *rí*; mais le sens est loin d'imposer ces deux étymologies; du reste le *g* de *lēgem* suppose un ancien *g* en regard du *gh* de got. *ligan*, gr. λέχος; et à l'égard de gāth. *rāzarə*, *rāzan-*, on notera que les thèmes neutres en *-r/n-* sont rares dans les racines verbales. Enfin il faut séparer aussi le mot germanique v. isl. *lǫg* (plur. n.) «loi», v. angl. *lagu*, qui a un vocalisme divergent et un γ reposant sur *k* ou sur *gh*. — M. Kretschmer, *Einleitung*, p. 126 et suiv., a déjà signalé un bon nombre de mots spéciaux à l'italo-celtique et à l'indo-iranien; *lēx* vient s'ajouter à cette liste, qu'il serait possible d'allonger encore; ainsi le nom d'un des prêtres du sacrifice avestique, zd *frabərətar-*, ne saurait être séparé de l'ombr. ařfertur, *arsfertur*, qui désigne un prêtre d'Iguvium.

A. Meillet.

BIBLIOTHÈQUE DU XV[e] SIÈCLE

TOME PREMIER

PIERRE CHAMPION, archiviste-paléographe

GUILLAUME DE FLAVY

CAPITAINE DE COMPIÈGNE

Contribution à l'histoire de Jeanne d'Arc et à l'étude de la vie militaire et privée au XV[e] siècle.

In-8 avec 3 planches hors texte. . . . . . **10** fr.

Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Prix Bordin.

TOME II *(vient de paraître)*

DU MÊME AUTEUR

CRONIQUE MARTINIANE

ÉDITION CRITIQUE

d'une interpolation originale pour le règne de Charles VII restituée à Jean Le Clerc

In-8. . . . . **6** fr.

L'autre monde. Mythes et légendes. Le purgatoire de Saint-Patrice, par Ph. DE FÉLICE. In-8. . . . . 5 fr.

Les secrets des vieilles reliures, par Em. CHATELAIN, de l'Institut. In-8. **1** fr. **50**

Étude sur les chroniques des comtes d'Anjou et des seigneurs d'Amboise, par Louis HALPHEN. In-8. . . . . **2** fr. **50**

Tristan ménestrel. Extrait de la continuation de Perceval, par GERBERT, publie par J. BEDIER et J.-L. WESTON. In-8. . **2** fr. **50**

The Birth and Life of saint Moling, par WHITLEY STOKES In-8. **2** fr. **50**

Sur un groupe de mots de la famille de Caput, par Paul BARBIER fils. In-8. . . . . **2** fr.

Le Te Deum ou Illatio? Contributions à l'histoire de l'euchologie latine à propos des origines du Te Deum, par Dom Paul CAGIN. Gr. in-8. (Scriptorium Solesmense I, I.). . . . . **10** fr.

Guerres de religion dans le sud-ouest de la France et principalement dans le Quercy (1561-1570), par Edmond CABIE. In-4 de 939 pages à 2 colonnes. **10** fr.

Annales de la société J.-J. Rousseau, t. I et II. 2 vol. in-8 cart.. planches. . . . **20** fr.

L'ancien régime en Lorraine et Barrois, par le cardinal MATHIEU, de l'Academie française, 5[e] edition. In-8. . . . . **7** fr. **50**

Madame des Ursins et la succession d'Espagne, fragments de correspondance par le duc de LA TREMOILLE, membre de l'Institut. Tome VI et dernier. Fort vol. in-4. Portrait. . . . . **40** fr.

Prigent de Coetivy, amiral et bibliophile, par le même. In-4, pl. . . . **20** fr.

ATLAS LINGUISTIQUE DE LA FRANCE

PUBLIÉ PAR

GILLIÉRON, professeur à l'Ecole des Hautes Études

et EDMONT

26 livraisons in-folio de 50 cartes chacune publiées à **25** fr. la livraison.

GILLIÉRON et MONGIN

ÉTUDES DE GÉOGRAPHIE LINGUISTIQUE

SCIER

DANS LA GAULE ROMANE DU SUD ET DE L'EST

Grand in-4 et 5 cartes en couleur. . . . . . . **5** fr.

En collaboration avec **M. MONGIN**,
M. GILLIÉRON poursuit dans la *Revue de philologie française et de littérature* ses Études de géographie linguistique.

GASTON PARIS

MÉLANGES LINGUISTIQUES

Fascicule II. **Langue française.**

In-8. . . . . **6** fr.

Rappel. Fascicule I. **Latin vulgaire** et **langues romanes. 6 fr.**

LA VISION DE TONDALE

(TNUDGAL)

TEXTES FRANÇAIS, ANGLO-NORMAND ET IRLANDAIS

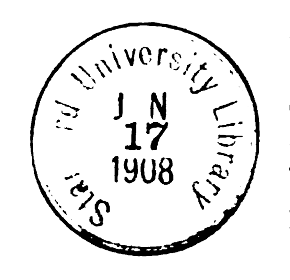
publiés pour la première fois par

V. H. FRIEDEL et KUNO MEYER

In-8. . . . . **7** fr. **50**

Ces textes variés, publiés avec toute la rigueur de la méthode scientifique seront très utiles aux maîtres de philologie et aux professeurs d'enseignement supérieur pour l'explication en commun dans leurs cours.

Chartres. — Imprimerie DURAND, rue Fulbert.



MÉMOIRES

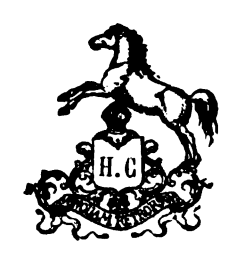
DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME QUATORZIÈME

CINQUIÈME FASCICULE



PARIS (6e)

LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

5, QUAI MALAQUAIS

1907

TABLE DES MATIÈRES

DU CINQUIÈME FASCICULE

LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION, ÉDITEUR

5, Quai Malaquais.

Vient de paraître :

La Translation des saints Marcelin et Pierre. — Étude sur Einhard et sa vie politique de 827 à 834, par Marguerite Bondois. In-8. 4 fr.

Étude sur l'humanisme français Guillaume Budé. Les origines, les débuts, les idées maîtresses, par Louis Delaruelle, docteur ès lettres, maître de conférences à la Faculté des lettres de Toulouse. In-8, avec deux fac-similés. . . . . . . 7 fr. 50

Histoire de la juridiction administrative sous la Révolution et sous l'Empire, par Jean Lucas de Peslouan, docteur en droit. In-8. . . . . 5 fr.

Mes années militaires (1856-1867). Souvenirs anecdotiques, par le docteur A. Symon de Villeneuve. In-8, portraits. 7 fr. 50

Rabelais et Villon, par Louis Thuasne. In-8 (Extrait).. . . . . . . 2 fr.

Preuves généalogiques et historiques de la maison de Harcourt, par Dom Le Noir, publiées par M. le Marquis d'Harcourt, avec une lettre de M. Léopold Delisle, membre de l'Institut. — Fort volume in-8 de 500 pages avec une charte, tiré à 250 exemplaires numérotés. L'exemplaire sur Hollande : 50 fr. — L'exemplaire sur vergé. . . . . 30 fr.

La duchesse de Fallary (1697-1782), d'après des documents inédits, par Alfred Marquiset. In-12 de 277 pages et portrait. 3 fr. 50

La phrase et le mot de Waterloo, étude historique, du même auteur, en 1906. . . . . 2 fr.

Lettres de Gui Patin (1630-1672). Nouvelle édition collationnée sur les manuscrits autographes avec l'addition de lettres inédites, la restauration des textes retranchés ou altérés, des notes (1 600), etc., par le Dr Paul Triaire, correspondant de l'Académie de médecine. — Tome Ier. Fort vol. in-8 de XVIII-715 pages. 15 fr. Tiré à 325 exemplaires ; l'ouvrage sera complet en 4 volumes.

Un amateur orléanais au XVIII[e] siècle, Aignan-Thomas Desfriches (1715-1800). Sa vie, son œuvre, ses collections, sa correspondance, lettres du duc de Chabot, de Cochin, Descamps, Mgr de Grimaldi, de Miroménil, Peronneau, J. Vernet, Wattelet, Wille, etc., préface du marquis de Chennevières, conservateur au Musée du Louvre, par Paul Ratouis de Limay. Fort volume in-8 de 242 pages avec 25 phototypies hors texte et une héliogravure. Tiré à 300 exemplaires numérotés. . . 20 fr.

Le royaume de Bourgogne (888-1038). Études sur les origines du royaume d'Arles, par René Poupardin, archiviste paléographe, 1907. In-8 de 600 pages (*Couronné par l'Institut*). . . . . 18 fr.

Étude sur les institutions politiques et administratives des principautés lombardes de l'Italie méridionale (IX[e]-XI[e] siècles), suivie d'un catalogue des actes des princes de Bénévent et de Capoue, du même auteur, 1907. In-8. . . . . 6 fr.

Études sur l'histoire des principautés lombardes de l'Italie méridionale et de leurs rapports avec l'empire franc, du même auteur. 1907. In 8, avec un fac-similé (et une table). . . 4 fr.

SUR LA CHRONOLOGIE DES PHÉNOMÈNES DE MÉTAPHONIE ET D'INFECTION EN IRLANDAIS.

Sous le nom vague d'«infectio», la *Grammatica Celtica* confondait d'une façon fâcheuse un certain nombre d'altérations vocaliques du vieil-irlandais, qui dans la grammaire d'autres langues portent les noms variés de métaphonie (umlaut), apophonie, assimilation, action réciproque, alternance, mouillure, labialisation, etc., et qui constituent en partie des phénomènes différents de nature et de date. Depuis, on a continué à se servir couramment du mot d'infection, sans se garder toujours suffisamment des ambiguïtés qu'il recèle. M. R. Schmidt est le premier qui ait reconnu et défini l'existence en vieil-irlandais d'une métaphonie, dont il a brièvement esquissé le mécanisme au cours d'un article déjà ancien des *Indogermanische Forschungen*, t. I, p. 71 et suiv.; les résultats de cet article ont passé, à peine modifiés, dans le *Grundriss* de M. Brugmann, I, 2e édition, pp. 124 et 837.

L'objet du présent mémoire est d'examiner les rapports chronologiques qui existent entre la *métaphonie*, telle que l'a définie M. R. Schmidt, et ce qu'on peut appeler l'*infection* proprement dite. Encore qu'une étude détaillée de la question, dans l'état actuel de la philologie irlandaise, soit prématurée, il est permis au moins d'en fixer dès maintenant quelques traits caractéristiques.

L'*infection* résulte directement de la triple valeur des consonnes du vieil-irlandais, qui peuvent être antérieures, moyennes ou postérieures suivant que leur position articulatoire correspond à celle des voyelles *i* (*e*), *a* (*o*) ou *u*. Ainsi le *t* initial de *tír* «terre» est antérieur, celui de *tál* «hache» est moyen, et celui de *tús* «commencement» postérieur; et il en est de même, à quelques exceptions près [1], de toutes les consonnes initiales du vieil-irlandais, dont la position est déterminée par la voyelle qui les suit.

[1] M. Pedersen (*Aspirationen i Irsk*, p. 5) a signalé par exemple le cas des mots *cride* «cœur» ou *lige* «couche» dont les consonnes initiales ne devaient pas être de position antérieure, malgré l'*i* qui les suit, puisque en irlandais

Mais il n'en va pas de même des consonnes intérieures ou finales. En effet, sous l'influence de l'accent d'intensité, les mots ont subi des transformations de tout genre : à la finale ou à l'intérieur, suivant des lois définies, certaines voyelles sont tombées, d'autres se sont créées par absorption, d'autres enfin ont pris un timbre nouveau; bref, à la fin de cette évolution, qui est antérieure à la période historique, les consonnes ayant conservé la position des anciennes voyelles disparues se sont souvent trouvées en présence de nouvelles voyelles d'une position différente. C'est ce bouleversement de la forme des mots qui a donné naissance à l'infection. La consonne conservant son ancienne position devant ou après la nouvelle voyelle, on éprouva le besoin de noter cette position dans l'écriture lorsque la simple orthographe du mot ne l'indiquait pas suffisamment.

Ainsi la flexion primitive du mot *dam* «bœuf» devait présenter les formes suivantes :

SINGULIER.		PLURIEL.	
nom.	**damos*	nom.	**damī*
gén.	**damī*	gén.	**damon*
dat.	**damū*	acc.	**damūs*
acc.	**damon*		

lesquelles, après abrégement des longues finales et ensuite chute des finales brèves, se réduisirent à :

SINGULIER.		PLURIEL.	
nom.	*dam*	nom.	*dam*
gén.	*dam*	gén.	*dam n-*
dat.	*dam*	acc.	*damu*
acc.	*dam n-*		

Mais si l'*m* des nom.-acc. singuliers et gén. pluriel était de position moyenne, c'est-à-dire de même position que l'*a* précédent, il n'en était pas de même de ceux du gén. singulier-nom. pluriel et du dat. singulier-acc. pluriel, qui étaient l'un antérieur, l'autre postérieur, puisqu'ils correspondaient respectivement à la position d'un *i* et d'un *u* subséquents. Toutefois à l'acc. pluriel, où l'*u* avait été garanti un certain temps de l'abrégement par la sifflante finale et s'était en dernier lieu trouvé assez fort pour résister à la chute, la position postérieure de l'*m* ressortait de celle de la voyelle finale; si bien qu'à quatre cas sur sept

moderne l'orthographe de ces mots est *craidhe*, *luighe*. Le cas du datif *tig*, *taig* de *tech* «maison», examiné plus loin, est peut-être comparable.

(nom.-acc. singulier, gén. pluriel, acc. pluriel), l'orthographe suffisait à indiquer la position de la consonne. Aux trois autres cas, la langue remédia à l'insuffisance de l'orthographe en intercalant dans le mot à côté de la consonne une voyelle adventice correspondant à la position; de là les graphies *daim* pour le gén. singulier-nom. pluriel, *daum* pour le dat. singulier.

De même dans la flexion d'un substantif tel que *dígal* f. «vengeance», il importait de spécifier qu'au gén. *dígle* la liquide était de position moyenne, bien que placée devant *e*; on se tira d'affaire en écrivant *díglae*.

La valeur exacte de la voyelle ainsi introduite dans l'écriture du mot (et qu'on peut appeler voyelle d'infection) est malaisée à déterminer. C'était apparemment un phonème de liaison ou de passage, assez net pour être perceptible au sujet parlant, assez court cependant pour n'affecter en rien la nature quantitative du mot. La voyelle d'infection n'a pas de valeur syllabique; les mots *daim*, *díglae*, *daum* doivent être prononcés *dam*, *dígle*, *dam*, mais respectivement avec un *m* antérieur, un *l* moyen et un *m* postérieur. La graphie ne veut pas dire autre chose.

Il y a certains faits toutefois qui attestent que la voyelle d'infection correspondait bien dans la prononciation à quelque chose de réel. Devant un *i* d'infection un *a* se change souvent en *o*, ce qui revient à dire que la fausse diphtongue *ai*, issue d'infection, subit le même sort que la vraie (cf. *óis*, «âge» Wb. 12 d 26, 31 d 1, *sóib* «faux» Wb. 8 c 19, etc. à côté de *áis* Wb. 12 d 31, Ml. 45 c 9, *sáib* Wb. 30 c 19; *consoibat* «ils trompent» Wb. 30 c 13 etc.); ainsi de *ball* «membre» ou de *marb* «mort» on a les nom. pluriels *boill*, *moirb* à côté de *baill*, *mairb* (*itmoírb inboill* «les membres sont morts» Wb. 11 d 11); et le substantif *prainn* (*praind*) emprunté du latin *prandium* est écrit *proinn* Wb. 28 c 20. La diphtongue *oi* ainsi formée a même dans certaines conditions passé à *ui* : le gén. de *crann* «arbre» est écrit *cruinn* Ml. 15 b 13; le datif *maig* de *mag* «champ» est souvent écrit *muig* en moyen-irlandais. D'autre part, l'*i* ou l'*u* d'infection ont parfois modifié le timbre d'un *a* précédent au point de se substituer à lui; ce qui revient à dire que les fausses diphtongues *ai*, *au*, issues d'infection, se sont parfois changées en *i*, *u*. De là, les formes *bull* Wb. 12 b 10, *crunn* Wb. 8 a 5, Sg. 61 b 8, datifs des mots *ball* «membre» et *crann* «arbre»; *micc*, gén. singulier et nom. pluriel de *macc* «fils» (Windisch, *Wtb.*, p. 674).

Ce n'est pas le lieu d'entrer dans de plus grands détails sur le phénomène de l'infection, d'étudier par exemple dans quel sens il se produit (v. p. 398) ou surtout dans quelle mesure il a été noté par les scribes des vieilles gloses. Il suffisait d'en définir ic le caractère propre, qui peut être résumé ainsi : action d'une

consonne sur une voyelle voisine au point de vue de la position articulatoire.

Bien différente est la *métaphonie*, puisqu'elle a son point de départ dans l'action d'une voyelle sur une autre voyelle, et qu'en outre elle repose non pas sur la position articulatoire, mais sur le degré d'ouverture des voyelles. Elle consiste en un système d'alternances résultant d'une accommodation des voyelles d'ouverture différente (*i* et *u* voyelles fermées; *a*, *e*, *o* voyelles ouvertes), et dont la formule peut être établie comme suit : une voyelle brève ouverte (ou fermée) se ferme (ou s'ouvre) lorsque la syllabe suivante contient une voyelle fermée (ou ouverte). Ce qui se ramène en pratique à la règle suivante : *Les voyelles brèves* e *et* o *deviennent respectivement* i *et* u *quand la syllabe suivante contient une voyelle fermée* (i *ou* u); *les voyelles brèves* i *et* u *deviennent respectivement* e *et* o *quand la syllabe suivante contient une voyelle ouverte* (a *ou* o). La voyelle *a* seule échappe à la métaphonie, bien qu'elle puisse la déterminer sur une autre voyelle; quant au cas spécial où la voyelle de la seconde syllabe est *e*, voir ci-dessous.

L'étude des effets de la métaphonie est des plus délicates, parce que le phénomène s'est produit à date préhistorique et qu'il faut pour le comprendre restituer aux mots leur forme primitive, antérieure aux plus anciens textes. C'est la déclinaison qui fournit les exemples les plus clairs; en effet la métaphonie déterminait dans le radical des substantifs au cours de la flexion une série d'alternances régulières, qui ont été généralement conservées.

Dans la flexion des thèmes en *-ā-* par exemple, la voyelle de la désinence était ouverte au nom. singulier. Aussi un mot tel que **britā* (issu de **bṛtā*, Wh. Stokes, *Urk. Sprachsch.*, 168) est devenu **bretā* d'où *breth* «jugement». Aux dat. et acc. singuliers, la voyelle de la désinence était fermée; aussi du mot *tol* «volonté», le dat. singulier est *tuil* Wb. 3 d 1 (avec un *i* d'infection), et du mot *fled* «banquet», *flid* Wb. 9 b 14.

Dans la flexion des thèmes en *-o-*, la désinence des nom.-acc. singuliers et gén. pluriel avait une voyelle ouverte; au contraire, la voyelle était fermée au gén. singulier-nom. pluriel et au dat. singulier-acc. pluriel. De là une série d'alternances :

	primitif **vir-o-* «homme»	primitif **ler-o-* «mer»
singulier nom.	**fer-os* d'où *fer*	**ler-os* d'où *ler*
gén.	**fir-ī* d'où *fir*	**lir-ī* d'où *lir*
dat.	**fir-ū* d'où *fiur*	**lir-u* d'où *liur*
acc.	**fer-on* d'où *fer n-*	**ler-on* d'où *ler n-*
pluriel nom.	**fir-ī* d'où *fir*	**lir-ī* d'où *lir*
acc.	**fir-ūs* d'où *firu*	**lir-ūs* d'où *liru*

	primitif **clut-o-* « illustre »	primitif **loc-o-* « lieu » (emprunt latin).
singulier nom.	**clot-os* d'où *cloth*	**loc-os* d'où *loc*
gén.	**clut-ī* d'où *cluith*	**luc-ī* d'où *luic*
dat.	**clut-ū* d'où *cluth*	**luc-ū* d'où *luc*
acc.	**clot-on* d'où *cloth n-*	**loc-on* d'où *loc n-*
pluriel nom.	**clut-ī* d'où *cluith*	**luc-ī* d'où *luic*
acc.	**clut-ūs* d'où *cluthu*	**luc-ūs* d'où *lucu.*

L'*u* de *fiur*, *liur*, l'*i* de *cluith*, *luic*, sont des voyelles d'infection (v. p. 395).

Et de même, les mots *del* « mamelle », *gel* (adj.) « blanc » font au dat. singulier *diul*, *giul*; les mots *brot* « aiguillon », *cob* « victoire », *col* « faute », *gol* « plainte », *lon* « merle », font au gén. singulier *bruit*, *cuib*, *cuil*, *guil*, *luin*; du mot *crob* « main » on a le dat. singulier *crub*. Plusieurs mots empruntés du latin présentent la même alternance : *mod* « modus », dat. singulier *mud*; *son* « sonus » gén. singulier *suin*, acc. pluriel *sunu*; *trop* « tropus » gén. singulier *truip*; *tob* « tubus », gén. singulier et nom. pluriel *tuib*, etc.; il ne résulte pas de là que tous ces mots aient été empruntés après l'action de la loi de métaphonie, mais seulement que les alternances vocaliques créées dans la déclinaison par la métaphonie ont été appliquées à ces emprunts.

La flexion des thèmes en *i* et en *u* présente l'opposition d'une voyelle fermée à la désinence du nom. singulier et d'une voyelle ouverte à celle du gén. singulier; de là une série d'alternances qui a fourni déjà à M. R. Schmidt ses plus beaux exemples : aux nom. *bith* « vie », *fid* « arbre », *grith* « cri », *ith* « blé », *cruth* « forme », *gruth* « lait caillé », *guth* « voix », *sruth* « courant », *suth* « fruit », dont les voyelles sont anciennes, correspondent les gén. *betha*, *feda*, *gretha*, *etha*, *crotha*, *grotha*, *gotha*, *srotha*, *sotha*; et inversement les gén. *bera*, *crema* (*I. T.*, III, 82), *gena*, *meda*, *mela*, *retha*, *smera*, *moga*, *bona*, *cota*, *gona*, *mora*, qui conservent un *e* ou un *o* anciens correspondent à des nom. *bir* « broche », *crim* « ail » (*I. T.*, II, 2, p. 128, v. 163), *gin* « bouche », *mid* « hydromel », *mil* « miel », *rith* « course », *smir* « lard », *mug* « serviteur », *bun* « racine », *cuit* « part », *guin* « blessure », *muir* « mer » (ces derniers avec un *i* d'infection). On voit par ces exemples que le principe de l'alternance s'applique d'une façon absolument mécanique, et quel que soit le timbre exact de la voyelle radicale primitive, impossible même à déterminer au moyen du seul irlandais.

Dans la flexion des thèmes neutres en *-s-*, la voyelle de la désinence est ouverte aux nom. et acc. sg., fermée au datif singulier (v. p. 401). De là l'opposition des nom.-acc. sg. *nem* « ciel », *teg*,

tech «maison» et des datifs *nim*, *tig* (écrit aussi *taig* sans doute pour marquer que le *t* initial n'était pas de position antérieure, cf. p. 393, n. 1).

Aux exemples qui viennent d'être donnés on peut enfin joindre le substantif *siur* «sœur» de **svesūr*, **svesōr* (Wh. Stokes, *op. cit.*, 324), les adjectifs *il* «nombreux» de **pelu-* (id., *ib.*, 41), *tin* «tendre» de **teni-* (id., *ib.*, 128), *tiug* «gras», de **tegu-* (cf. le gallois *tew*), comparatif *tigiu* «plus gras» etc., et le comparatif *sinu* (Wb. 34 a 5) de *sen* «vieux».

La flexion verbale présente un moins grand nombre d'exemples de métaphonie, et surtout de beaucoup moins caractéristiques que la flexion nominale; cela pour plusieurs raisons qui sont connexes.

La première tient aux irrégularités de la notation de l'infection. Ce qui complique beaucoup l'étude de l'infection, c'est que le sens dans lequel elle s'est produite a varié au cours de l'histoire dans des conditions encore mal définies et d'après des lois qui restent à établir. Une consonne intervocalique a tantôt la position de la voyelle qui suit, tantôt la position de celle qui précède et agit par suite différemment dans les deux cas. Ainsi des deux mots *cruim* «ver» et *fuil* «sang» tous deux également thèmes en *-i-*, le nom.-acc. pl. est *crumai* Ml. 44 c 1 (pour la notation de l'infection, voir p. 402 et suiv.), mais *fuili* Fél. Oeng. Ep. 321; et il est résulté de là de graves conséquences dans la déclinaison du moyen-irlandais (v. Strachan, *Middle Irish declension*, 24). L'indécision se présente à l'intérieur d'une même flexion; ainsi le nominatif *tuile* «flux, irruption» (thème neutre en *-yo-*) B. Cr. 25 c 1, dont le génitif est *tuli* Ml. 129 d 10, *tuili* Fél. Oeng. Prol. 250 et le datif *tuiliu*, B. Cr. 34 c 3 est écrit *tolae* Ml. 93 b 12 (ce qui suppose les intermédiaires *tule*, *tulae*, *tolae*). Dans la flexion verbale, dès le vieil-irlandais, le même fait se produit fréquemment, même là où l'infection était le seul moyen d'exprimer la valeur morphologique de la forme verbale. Ainsi le verbe *caraim* «j'aime» *S. P.*, II, 2, de la conjugaison faible en *-a-*, est écrit *carim* Wb. 5 c 7 et *cairim* Wb. 23 c 12; inversement le verbe *gaibim* «je prends», de la conjugaison forte en *-i-*, est écrit *gabim* Wb. 16 d 4 et *gabaim* Sg. 50 b 8. On conçoit que ce fait ait entraîné de nombreuses altérations phonétiques, régulières ou analogiques, et qu'il rende par suite fort malaisée la détermination de la métaphonie.

Un second fait non moins grave consiste en ce que la voyelle brève *e* tenait une grande place dans les désinences de la conjugaison primitive; or le rôle de la voyelle *e* dans les alternances métaphoniques est loin d'être clair (cf. p. 399 et suiv.). Et ce qui

complique encore l'étude qu'on en pourrait faire dans la flexion verbale, c'est que la forme primitive des désinences n'est pas aussi sûrement établie que pour la déclinaison.

Enfin, on constate dans la conjugaison du vieil-irlandais une tendance plus forte qu'ailleurs à régulariser le radical verbal dans chaque paradigme. Pour une raison facile à concevoir après ce qui vient d'être dit, l'alternance métaphonique si nette dans la déclinaison (*fer fir*; *cuit cota*; *nem nime*) n'a pas dans la conjugaison de valeur morphologique. De là des bizarreries inexplicables : à côté de *-biur* «je porte», [*for-*] *fiun* gl. anclo Sg. 143 a 4, [*fo-*]*gliunn* «j'apprends» P. Cr. 59 a 4, [*ar-*]*riuth* gl. adorior P. Cr. 60 a 6, on a [*ar-*]*neut* «j'attends» Wb. 14 a 18 (cf. 23 b 27), [*in-*]*neuth* Thes. II, 42, 11, et la langue a conservé une première personne archaïque *beru* sans métaphonie (Wh. Stokes, *K. S. B.*, VI, 462); pour *ateoch* «je prie» v. p. 404. On ne rencontre d'exemples sûrs de métaphonie que dans les verbes dont le thème se terminait toujours par un phonème identique tout le long du paradigme et ne prêtait par suite à aucune alternance. Ainsi dans les verbes en *-yo-* : *cinim* «je sors de», *cuiriur* «je pose», *figim* «je tisse», *guidim* «je prie», *-midiur* «je juge», *-muinir* (mais aussi *-moiniur*) «je pense», *rigim* «j'étends», *scuchim* «je m'écarte», *scuirim* (mais aussi *scorim*) «je dételle», *tibim* «je ris», *tugim* «je couvre» *tuilim* «je dors» et quelques autres présentent le changement métaphonique d'anciens *e* ou *o* en *i* et en *u*. On a encore un bel exemple de métaphonie dans l'opposition de *-sissiur* «je suis assis» (avec *i* ancien, de **sistior*) et de *sessaim* (avec *i* ancien, de **sistāmi*), et un exemple d'autant plus précieux qu'il confirme ce qui est dit plus loin de la métaphonie devant le groupe *ss*.

Le cas où la seconde voyelle est un *e* a été réservé plus haut; il exige en effet une étude spéciale. D'après la définition même du principe de la métaphonie, on a pu voir combien le rôle de la voyelle *e* était différent dans la métaphonie et dans l'infection. L'*e* en effet détermine l'infection en tant que voyelle antérieure et fait groupe à ce point de vue avec la voyelle *i* : le génitif singulier de *túath* est *túaithe*. Bien plus, l'*e* subit l'infection d'une consonne moyenne, et le nominatif *fer* s'écrit *fear* en irlandais moderne. Au contraire dans le système des alternances métaphoniques l'*e* joue par rapport à l'*i* le même rôle que l'*o* par rapport à l'*u* et forme avec les voyelles *a* et *o* le groupe des voyelles ouvertes. Il y a là tout un problème dont la difficulté n'est qu'apparente et dont la solution tient dans une évolution phonétique de l'irlandais. Il convient en effet de distinguer dans cette langue deux sortes d'*e* : l'un qui représente l'*e* préceltique; l'autre, qui est récent, issu en syllabe non intense d'un

groupe *y* + *a* ou *o*. Ce nouvel *e* est très fréquent dans la flexion nominale : ainsi les thèmes en *-yo-* et en *-yā-* sont devenus des thèmes en *-e*, de là *céle* «compagnon» (de **kēlyo-*, **keilyo-*), *cride* «cœur» (de **kridyo-*, **kr̥dyo-*), *caire* «blâme» (de **karyā-*), etc. La finale primitive du génitif des thèmes en *-ā-* était **-yās*; elle a abouti à *-e*; de là *túaithe* génitif de *túath* «peuple». Dans les thèmes en *-i-*, le génitif pluriel avait pour désinence **-yōn* et au neutre, le nominatif-accusatif pluriel pour désinence **-ya*; ces deux désinences sont devenues *-e*, attestées par exemple dans le génitif pluriel *súile n-* de *súil* «œil», dans le pluriel *muire* «les mers», *muire n-* «des mers», de *muir n-* «mer». Placé devant un *u*, le *y* a préservé ce dernier de la chute, et le résultat a été *-iu* de **yu* en face de *-e* de **-yo* **-ya*. Ainsi le datif des thèmes en **-yo-* est *-iu* : *céliu* «[au] compagnon». Placé devant un *e*, le *y* l'a maintenu également mais avec le timbre *i*, de sorte que le résultat a été *-i* : le vocatif de *duine* «homme» (de **dunyos*, Brugmann, *Z. C. P.*, III, 597) est *duini* Wb. 1 c 8 (de **dunye*).

Il est évidemment malaisé de savoir si le nouvel *e* issu de **-yo-* **-ya-* en syllabe non-intense avait déjà franchement le timbre *e* quand la métaphonie s'est exercée, ou s'il ne conservait pas encore quelque trace de l'élément *y* qui avait contribué à sa formation. Quoi qu'il en soit, dans la métaphonie, il agit exactement comme une voyelle de position antérieure et produit le même effet qu'un *i*. Ainsi *tol* «volonté» (thème en *-ā-*) fait au gén. sg. *tuile* (avec *i* d'infection); on a *muire* de **morya* comme *muir* de **mori* à côté du gén. sg. *mora* (ci-dessus). Dans la dérivation, la métaphonie est attestée par de nombreux exemples : *lige* «couche» de **legyo-* (Wh. Stokes, *op. cit.*, 245), *mide* «moyen» de **medyo-* (*ib.*, 207), *sine* «mamelon» de **spenyo-* (*ib.*, 299), *buide* «jaune» de **bodyo-* (*ib.*, 176), *uide* «voyage» Ml. 60 a 10, B. Cr. 31 c 1, de **podyo-*, *uile* «tout» de **olyo-*, *ume* «bronze» Sg. 73 a 3 de **omyo* (cf. vgall. *emid*, gall. *efydd*); *guide* «prière» de **godyā-* (Ml. 24 b 5, 26 b 21, 107 d 13), *cluiche* «jeu» de **klokyā-* (*ib.*, 103), *tuige* «couverture» de **togyā-* (*ib.*, 127), *fine* «famille» de **venyā-* (Schrader, *Reallexikon*, 223); etc. Le suffixe de superlatif étant *-is̥mmo-* (Sommer, *I. F.*, XI, 224) a abouti, par chute de *s* et résolution de *m̥*, à *-y* + *voy.* + *m*, c'est-à-dire historiquement à *-em*. La métaphonie s'y est exercée dans *sinem* «le plus vieux» de *sen*.

Le rôle de l'ancien *e* préceltique dans la métaphonie est beaucoup moins clair, parce que cet *e* ne s'est pas conservé tel, et qu'à l'époque historique il apparaît avec le timbre *i* en syllabe non-intense. Ainsi, de la finale *-e* du vocatif singulier des thèmes en *-o-* et de la 2ᵉ pers. d'impératif des verbes forts il ne reste à l'époque historique qu'un *i* d'infection : *á maic* «ô fils» de

mac; *cain* «chante» de *canim*; ce qui suppose que les anciennes formes **maque*, **cane* ont passé par un intermédiaire **maci*, **cani* avant d'aboutir aux formes historiquement attestées. Comme la métaphonie est de date préhistorique, toute la question est de savoir si l'ancien *e* final était encore *e* ou déjà *i* quand elle s'est exercée. Pour répondre à cette question, il faudrait un relevé complet des formes de vocatifs et d'impératifs non seulement des textes du vieil-irlandais, mais encore des plus anciens textes de l'irlandais moyen. Dans l'état actuel des connaissances, toute réponse serait prématurée. Deux formes, dûment attestées, sont au point de vue de la métaphonie contradictoires : c'est le vocatif *fir* de *fer* «homme» qui suppose une finale de position antérieure et l'impératif *beir* «porte» dont l'*e* n'a pas subi de métaphonie (l'*i* est d'infection); des formes d'impératif comme *arbir* «use» ou *tomil* «mange» (de *do-melim*) ne prouvent rien puisque l'accent est sur le préverbe. Faut-il croire que *beir* doive son *e* à *berim* (v. p. 399)? ou supposer qu'à l'époque de la métaphonie, l'*e* final de **bere* était encore suffisamment moyen pour maintenir le timbre de l'*e* précédent, tandis que l'*e* final de **fire* ne l'était plus assez pour modifier le timbre de l'*i* radical? Ce serait un cas analogue à celui que présentera plus loin la flexion des mots *lind* et *mind*. Il est impossible de trancher la question.

On pourrait tirer quelques éclaircissements des autres formes de la flexion verbale, si elles se prêtaient à une reconstitution indiscutable. Mais ce n'est pas le cas. La seconde personne du singulier de *do biur* est *do bir* et la troisième *do beir*, c'est-à-dire que dans l'une il y a eu métaphonie et dans l'autre non. Mais la détermination de la forme préhistorique est des plus difficiles; si *do bir* remonte à **-beres* comme *do beir* à **-beret*, il faudrait supposer que devant *s* finale *e* est devenu *i* de très bonne heure, avant l'action de la métaphonie et alors que la finale *-et* restait intacte; ceci serait confirmé par les datifs de thèmes en *-s-* *nim*, *tig* qu'on explique par d'anciens locatifs sans désinence (soit **nemes*, **teges*). Mais d'autre part **cunes* est devenu *coin* «les chiens»; il est juste toutefois de noter que l'irlandais a généralisé l'*o* dans la flexion tout entière du mot *cú* «chien» pour une raison impossible à déterminer (sur tous ces faits, cf. l'article suivant de ces *Mémoires*, p. 413 et suiv.).

A l'intérieur des mots un *e* ancien a rarement subsisté. Il n'y a rien à tirer de la flexion des thèmes à dentales du type *seir* «talon» gén. *sered* ou *tene* «feu», gén. *tened* parce que l'*e* de seconde syllabe résulte de diverses influences dues notamment à la voyelle tombée en syllabe finale, ou bien s'est trouvé dans la dépendance des consonnes voisines. Un seul cas mérite l'examen. C'est celui du génitif singulier des thèmes en *-s-* qui est très

caractéristique. La forme primitive du génitif singulier des mots *nemos ou *tegos devait être *nemesos, *tegesos, où par suite de la chute (fort ancienne) de l'*s* intervocalique la voyelle *e* s'est trouvée de bonne heure en hiatus. La sifflante avait-elle déjà déterminé le changement de *e* en *i* (cf. ce qui est dit plus haut de **beres*, **nemes*), ou bien ce changement résulte-t-il du hiatus? Ce qui est sûr, c'est que le groupe *eo* aboutit à *-yo-*, d'où simplement *-e* à l'époque historique. A la seconde syllabe des génitifs en question, il y avait déjà un élément vocalique fermé quand la métaphonie s'est exercée. De là, les formes de génitif attestées historiquement : *nime* de *nem* «ciel», *tige* de *teg* «maison», *uige* de *og* «œuf».

Les difficultés de détail qui viennent d'être signalées prouvent simplement que la métaphonie demanderait une étude plus complète et plus minutieuse que celle qui est tentée ici. Sans avoir besoin de les résoudre, il est possible d'étudier les rapports chronologiques de la métaphonie et de l'infection.

Des exemples comme *fiur*, *luic*, *tuile*, *muire*, *guin*, etc. montrent que les deux phénomènes se rencontrent souvent dans les formes attestées historiquement à l'intérieur d'un même mot, et c'est même là ce qui a pu conduire à les confondre. Mais certains indices font déjà soupçonner que c'est l'infection qui s'ajoute à la métaphonie et que celle-ci est antérieure à celle-là.

Par exemple, dans certaines catégories flexionnelles, où la métaphonie s'applique régulièrement, l'infection n'est généralement pas notée; c'est le cas notamment pour l'infection de la voyelle *u* au nom.-acc. sing. des thèmes en *-u-* : on écrit *bith*, *bir*, *fid*, *mid* et non *biuth*, *biur*, *fiud*, *miud*, bien que la consonne finale de ces mots soit de position postérieure, et alors que dans les thèmes en *-i-* parallèles aux précédents l'infection de la voyelle *i* est régulièrement notée : *cuit*, *guin*, *muir*, etc. D'une façon générale en vieil-irlandais l'*u* d'infection n'est marqué que là où il a une valeur morphologique expressive, par exemple au datif singulier des thèmes en *-o-*. Mais la métaphonie s'est appliquée dans *bith*, *bir* et *mid*; le seul fait à retenir est donc que dans ces mots l'infection ne s'y est pas ajoutée.

Il arrive dans certains cas que l'infection n'est pas de même ordre que la métaphonie, parce que le rapport articulatoire des voyelles s'est modifié entre l'époque d'application des deux phénomènes. Ainsi, l'infection d'une consonne postérieure à l'intérieur d'un mot devant *e* (ou *i*) se note régulièrement en vieil-irlandais non par *u*, mais par *a*. C'est que dès le vieil-irlandais l'infection de *u* tendait à se confondre avec l'infection de *a*, en d'autres termes que la position postérieure tendait à se

confondre avec la position moyenne. Cette tendance a eu pour résultat qu'en irlandais moderne il n'y a plus que deux catégories de voyelles, d'une part *e* et *i*, d'autre part *a*, *o* et *u*, appelées respectivement par les grammairiens indigènes du nom de «mince» (*caol*) et de «large» (*leathan*). Comme exemple du fait vieil-irlandais, on peut citer le génitif du mot *luib* «plante» (de **lubi-*, Wh. Stokes, *Urk. Spr.*, 258) qui est écrit *lubae* Sg. 61 b 15, le nom. plur. de *cruim* «ver» qui est *crumai* Ml. 44 c 1, ou le correspondant (par emprunt) du latin *uncia* qui est *ungae* Sg. 45 b 17. Mais le même fait se produit après un *u* issu de métaphonie; ainsi la forme *ume* mentionnée ci-dessus se rencontre aussi écrite *umae* Wb. 12 b 27; le nom.-acc. pl. de *druimm* «dos» est *drummai* Ml. 26 c 8; le substantif dérivé de *trom* «lourd» est *trumai* Ml. 20 a 19; du mot *ochol* «œil» (dans *dor-ochol* gl. foramen Sg. 54 a 2, cf. Wh. Stokes *K. Z.*, XXXVIII, 463), emprunté peut-être du latin *oculus*, ou originellement identique à ce dernier, le nominatif pluriel est *ugail* (gl. *súli* L. U. 50 marg. sup.), c'est-à-dire *uchil*, avec un *u* issu de métaphonie; de *og* «œuf» le nom. pl. est *ugai* (Windisch, *Wtb.*, p. 719).

Ces exemples indiquent déjà une différence chronologique entre la métaphonie et l'infection; mais le fait capital à ce point de vue, dont la valeur probante est indiscutable, consiste en ce que dans un certain nombre d'exemples où l'infection s'est produite l'élément consonantique qui séparait les deux voyelles considérées a entravé l'action métaphonique de la seconde sur la première; de telle sorte que l'infection s'est exercée sur une voyelle que la métaphonie n'avait pas atteinte. Les éléments consonantiques à examiner sont : la consonne *ch*, les consonnes géminées et les groupes de consonnes. On remarquera que l'action de *o*, *a* sur *i*, *u* précédents s'exerce dans certaines positions où *i*, *u* n'agissent pas sur *e*, *o* précédents.

a. Consonne ch. — La consonne *ch* a entravé la métaphonie de *i* et de *u* dans la flexion des mots *ech* «cheval» et *nech* «quelque»; les formes *eich* (gén. sg.-nom. pl.) et *euch* ou *eoch* (dat. sg.) sont courantes en moyen-irlandais, et le vieil-irlandais ne connaît dans la flexion de *nech* que *neich* (Wb. 16 c 24, etc.; Ml. 23 b 5, 23 c 20, 30 a 6, 41 d 16, 47 d 7, 48 a 7, 51 b 18, 56 a 21, 65 b 2, 89 b 5, 96 a 8, 98 a 4, 102 a 15, 108 a 13, 115 d 7, 120 d 5, 122 b 16, 127 b 1, 129 a 8, 139 a 6) et *neuch* (Wb. 17 b 10, 17 c 13, 17 d 12, 26 a 3, etc., Sg. 199 b 1, etc., Ml. 14 d 3, 16 a 9, 17 c 4, 18 c 6, 18 d 20, 19 c 5, 19 c 6, 27 d 7, 42 c 2, 46 c 20, 51 b 10, 55 a 7, 55 d 25, 56 b 22, 57 d 3, 59 a 12, 59 a 15, 61 b 28, 63 c 5, 65 a 1, 77 d 3,

78 d 8, 84 c 13, 98 a 4, 103 b 7, 104 b 4, 105 b 7, 108 a 11, 111 c 17, 123 c 4, 124 c 15, 124 c 16, 126 c 16, 127 a 14, 135 a 13, 142 d 1, 144 c 2, 145 d 7). Le mot *bech* «abeille» fait également *beich*, *beocho*, *bechu* (K. Meyer, *Contributions*, 190). L'action métaphonique de *u* a été de même entravée dans le mot *feuchuir* «sauvage» Ml. 23 d 24 (dat. *feuchuir* Ml. 134 b 4), d'où *feuchrae* «sauvagerie» Ml. 33 d 14, 42 b 2, 47 d 13; si l'on a *fliuch* «humide» (thème en -*u*-), c'est que l'*i* est ancien (**vliku-* de **vl̥kvu-*, *U. S.*, 285 et R. Schmidt, *l. cit.*, 73). La conjugaison fournit l'exemple de *atteoch* «je prie» Hy. V, 95, *ateoch* Hy. VI, 1, de **ad-tekū*, où la métaphonie ne s'est pas produite (*do-aith-biuch* Sg. 22 b 2 «je refuse» n'est pas comparable parce que *ch* n'y est qu'une graphie de *g* spirant assourdi à la fin du mot, cf. *do-begim* «je réclame»; le primitif est donc **-begū*). En revanche, la métaphonie de voyelle ouverte s'est exercée dans le mot *luch* «souris» gén. *lochat*, où l'*u* est primitif (*U. S.*, 244) et dans le substantif féminin *drech* «visage de **drikā* **dr̥kā* (*ib.*, 149). D'un primitif **klukā* (*ib.*, 73) on a en irlandais *cloch* «pierre» dont l'*o* s'est même étendu aux cas où devait s'exercer l'action métaphonique d'une voyelle fermée : gén. *cloche*, *cloiche*, dat. *cloich* Ml. 139 c 3. Il est vrai que le mot *croch* emprunté du latin *crux* (ou mieux *crucem*) fait parfois au génitif *cruche* (Cam., Wb. 8 a 5) et au datif *cruich* (Cam.), mais ces formes sont suspectes d'avoir subi l'influence du latin, car on rencontre souvent aussi au génitif *croiche* (Fél. Oeng., éd. Whitley Stokes, 1905, p. 315) et au datif-accusatif *croich* (Wb. 8 a 14, 28 b 4, etc.).

La consonne *ch* n'autorise donc que la métaphonie d'une voyelle ouverte, et entrave celle d'une voyelle fermée. Il en est de même du groupe *cht* (cf. Wh. Stokes *B. B.*, XI, 77 et Thurneysen *K. Z.* XXVI, 311 n.). De là *boicht*, gén. sg.-nom. pl. de *bocht* «pauvre» (Ml. 27 d 7, 31 c 1, 36 a 34; cf. Strachan, *Z. C. P.*, II, 208 et *Middle Irish declension*, p. 4 et n.); *crechtu* acc. pl. de *crecht* «blessure» (Ml. 144 c 5); *recht* «droit», thème en -*u*-, dont le gén. sg. est *rechto* (*rechta*); mais de **viktā* on a *fecht* «combat» (Wh. Stokes, *U. S.*, 279), *slicht* «trace» fait au nom. pl. *slechtae* Fél. 7 sept. et à l'acc. pl. *slictu* Cam. 37 c, et de *ucht* «poitrine» dont l'*u* est primitif (*ib.*, 55) le génitif est *ochta*.

b. Consonnes géminées. — La plupart des consonnes géminées n'opposent aucune entrave à l'action de la métaphonie. Ainsi on a *bott* «penis» de **butto-* (cf. *βύττος*, *ib.*, 180) et *lott* «courtisane» de **luttā* (*ib.*, 257); *nitt* gén. singulier de *nett* «nid» (*ib.*, 194); *lecc* «lien», *lecco* «joue» de **likkā*, **likkōn* (*ib.*, 251), *bocc* «bouc» de **bukkos* (*ib.*, 179), *tricc* «rapide» de **trekki-* (*ib.*,

136); les mots *becc* «petit», *brocc* «blaireau», *clocc* «cloche», font *biucc* (dat. masc. sing., Wb., 17 c 12, 29 d 15; Ml., 19 b 6, 122 b 7, 135 a 14), *bicae* (gén. fém. sing., Arm., 18 a 1, § 11), *bruicc* (K. Meyer, *Contributions*, 265), *cluicc* ou *cluic* (*ib.*, 389); du latin *siccus*, l'irlandais a emprunté *secc* et du latin *bucca*, il a dérivé *boccóit*. De même, du latin *cippus*, *cepp* et du latin *cuppa*, *copp*. Le génitif des mots *toll* «creux» et *moll* «paille» est *tuill* et *muill* (Wh. Stokes, *U.S.*, 134 et 213), et les mots latins *bulla*, *gryllus*, empruntés en irlandais, y sont devenus *boll*, *grell*. Aux mots gallois *llwm* et *trwm*, dont le *w* représente un ancien *u*, correspondent les mots irlandais *lomm* «nu» et *tromm* «lourd» (gén. *truim*, Ml., 20 a 21); et au génitif *drommo* (*Z.E.*, 269) dont l'*o* radical est ancien, correspond un nominatif *druimm* «dos». Le mot *cenn* «tête» (de **qennos*, cf. gaul. *Penno-*, gall. *penn*) fait au génitif *cinn*, au datif *ciunn*, et le mot *glenn* «vallée» (de **glennos-*, thème en *-s-*, *U.S.*, 120) au génitif *glinne*.

Toutefois, dans certaines formes, la métaphonie ne s'est pas exercée. Ainsi dans le génitif *beicc*, Wb., 8 d 21, 21 c 12; et, à côté de *cenn* «tête», dans *ceinn* «peau» (de **kenni-*, *U.S.*, 178), pluriel *cenni* (Arm., 176 b 2).

Devant *ss*, un *e* ancien ne subit pas, à ce qu'il semble, la métaphonie d'une voyelle fermée, mais un *i* subit la métaphonie d'une voyelle ouverte : de là l'opposition des mots : *mess* «chêne» (thème en *-u-*), gén. *messa*, *mess* «jugement» (id.) Wb., 25 d 25, gén. *messo* Wb., 8 d 18, *messa* Hy., II, 52, *feiss* «truie» (de **vessi-*, *U.S.*, 268), gén. *feise*, *feiss* «fait de manger» et «fait de rester» (de **vesti-*, *U.S.*, 277, 278), qui ont tous un *e* ancien d'une part, et, d'autre part, *criss* «ceinture», dat. singulier *criss*, nom. pluriel *cressa*, *ro fess* «il a été su» (de **vid-to-*), pluriel *ro fessa*, *fiss* «science» (écrit *fiuss* Wb., 30 b 16), gén. *fesso*, *less* «cour», gén. *liss*, dat. *liuss* (*U.S.*, 247), qui ont tous un ancien *i*. L'opposition des verbes *-sissiur* et *sessaim* a été signalée plus haut. Toutefois, il s'est produit quelques confusions analogiques; ainsi les deux mots *less* et *sess* qui ont un ancien *e* (*U.S.*, 247 et 294) font au datif *lius* et *sius* dans l'Hymne de saint Patrice, *Thes.*, II, 357, 17; et d'autre part du mot *lius* «dégoût» Ml., 34 b 6, Sg., 106 b 14 (de **lid-tu-*, Wh. Stokes, *K.Z.*, XXXVIII, 468) le génitif est *liussa* Wb., 13 b 6. L'*o* de *coss* «pied» a subi la métaphonie de *i* au datif *cuis*, Cam., et l'*u* de *luss* «herbe», celle de *a* au nom.-acc. pluriel *lossa*.

c. Groupes de consonnes. — C'est le cas le plus important par le nombre et la valeur des exemples.

Le groupe *l* + *occl.* n'a pas entravé la métaphonie dans les génitif, datif singuliers et acc. pluriel *uilc*, *ulc*, *ulcu* de *olc* «mau-

vaisn (*uilc* Wb. 3 d 12, etc.; Ml. 34 b 10, 35 c 11, 35 d 17, 38 d 20, 39 a 15, 40 a 17, 44 d 19, 55 a 17, 59 a 7, 76 a 7, 78 b 11, 79 a 2-3, 87 d 4, 96 b 5, 103 d 13, 112 b 1, 125 a 7, 127 a 1, 132 c 4, 144 d 3; *ulc*, Wb. 9 d 29, etc.; Ml. 23 c 20, 24 a 19, 114 a 8, 114 b 12, 114 c 9; 124 c 22, 127 a 2', etc.; *ulcu* Wb. 6 a 9, etc.) et dans la flexion des thèmes en *-o-* : *folt* «chevelure» (gén. sing.-nom. plur. *fuilt*, dat. sing. *fult*) et *molt* «mouton» (gén. sing. *muilt*, acc. plur. *multu*). Mais il s'agit de la voyelle *o*, que la liquide avait sans doute une tendance naturelle à changer en *u* (cf. p. 409). La voyelle *e* en revanche n'a subi aucune métaphonie dans : *delb* «forme» (thème en *-ā-*), gén. *delbe* Wb. 1 b 19, dat. *deilb* Sg. 5 a 5, *delg* «épine» (thème en *-s-*), gén. *delge*, *condelg* «ressemblance», dat. singulier *coindeulgg* Sg. 25 b 2.

Devant *rt* un *e* ne subit jamais la métaphonie d'une voyelle fermée. Ainsi *nert* «force» Wb. 24 a 34 (thème en *-o-*) ne fait jamais en vieil-irlandais que *neirt* (Ml. 37 b 16, 37 b 24, 48 c 14, 48 c 15, 108 c 14, 128 d 18), *neurt* (Wb. 6 d 11, 16 c 4, 18 b 4, 25 d 23, 29 d 11; Ml. 43 d 3, 46 d 10, 109 a 1; Sg. 28 b 11, 29 a 6, etc.), *nertae* (Ml. 34 d 1); en revanche l'*i* du latin *uirtus* emprunté sous la forme *firt* et passé aux thèmes en *-u-* devient *e* dans *ferto* (Wb. 12 a 9), *ferte* (Wb. 12 b 15), *fertae* (Ml. 17 c 9, 40 c 22) et ne subsiste que dans *firtu* (Wb. 32 c 19).

Il n'y a pas métaphonie devant *rd* dans *ceird* «pas» de **kerdi-* (*U. S.*, 80) et dans l'accusatif *ceird* du mot *cerd* «art» (thème en *-ā-*, *ib.*); en revanche le mot *ord* «marteau» fait au nom. pl. *uird* en moyen-irlandais (LL. 225 b, *U. S.*, 52), et le mot *ord* «ordre» emprunté du latin *ordo* et passé à la flexion des thèmes en *-o-* fait au gén. singulier *uird* Sg. 215 a 2 et au dat. singulier *urd* (*urt*) Wb. 13 b 27.

Devant *rb* (*rp*), il n'y a pas non plus métaphonie : de *derb* «certain» on a le datif masc. *deurb* Ml. 18 d 25, 103 b 11, 138 c 11 (cf. toutefois Wh. Stokes, *K. Z.*, XXXVIII, 462), le gén. fém. *deirbbae* Sg. 66 b 15-16 et l'acc. fém. *deirb* Sg. 66 b 9. De *cerp* «morceau», le génitif est *ceirp*; et les mots *heirp*, gl. dama, capra Sg. 48 a 10, 61 a 13, *meirb* «pourri» (de **mervi-*, *U. S.*, 211), *moirb* «fourmi», pluriel *morbi* (de **morvi-*, *ib.*, 218) ont conservé leur voyelle radicale ancienne. Du mot *corp* «corps» (thème en *-o-*), emprunté du latin *corpus*, le gén. singulier est *coirp* Wb. 3 a 14, Ml. 121 c 7, le dat. singulier *corp* Wb. 3 a 14, et l'acc. pluriel *corpu* Wb. 1 b 20, 2 b 5, 30 d 7; mais en moyen-irlandais et déjà dans le Félire d'Oengus on lit les formes *cuirp*, *curp*, *curpu*, qui doivent être expliquées par l'analogie.

Devant *r* + *gutturale* il n'y a pas métaphonie dans *coirce*

«avoine» (de **korkyo-*, *U. S.*, 91), *derc* «baie», pluriel *derce*, *ferc* «colère» Ml. 22 c 13, gén. *ferce* Wb. 22 b 3, *meirc* «rouille» Sg. 52 a 12, *merg* «ride», acc. *meirc* Ml. 132 c 8, *serc* «maladie», dat. *seurc* Ml. 142 c 3, *serc* «amour», gén. *sercce* Wb. 5 d 18, 14 d 16, 16 c 4, dat. *seirc* Ml. 102 b 2, 124 d 13, acc. *seirc* Wb. 15 c 9, 15 d 7, *terc* «rare» acc. pl. *tercu* S. P. I, 2 et dérivé *terce* «rareté». Mais *torc* «sanglier» fait au nom. pl. *tuirc*, à l'acc. pl. *turcu* S. P. I, 2 (primit. **torko-*, ou **turko-*? cf. gall. *twrch*). D'autre part du latin *furca*, on a le mot emprunté *forc* et du latin *burgus* le mot *borcc* Sg. 57 a 6; dans ces deux mots toutefois le changement de *ur* en *or* peut n'être pas dû à la métaphonie.

On peut dire la même chose du mot *sorn* emprunté du latin *furnus* et dont le gén. singulier est *suirnn* Ml. 121 c 14; le mot indigène *bern* «fosse» (thème en *-ā-*, *U. S.*, 168) fait à l'accusatif *beirn*.

Parmi les groupes *nas.* + *occl.*, on observe la métaphonie devant *mb* dans *cromb* «courbé» de **krumbos* (*U. S.*, 100) et devant *ng* dans la flexion de *drong* «troupe» (*druing*, *drung*, *drungu*) et *long* «vaisseau» (*luinge*, *luing*). Les mots *ponc* de *punctum*, *ongad* de *unguentum* méritent à peine une mention.

Devant *nd*, il semble que l'*e* subisse la métaphonie d'une voyelle fermée, mais que l'*i* reste insensible à la métaphonie d'une voyelle ouverte : de là l'opposition des flexions respectives de *rind* «astre» et *ind* «fin», *mind* «diadème», tous trois thèmes en *u-* dont le premier remonte à **rendu-* (cf. R. Schmidt, *loc. cit.*, et J. Strachan, *I. F.*, X, 77) et les deux autres à **indu-*, **mindu-* (Strachan, *Middle Irish declension*, 29 c. n.) : on a *renda* (gén. sing.) Sg. 73 a 12, *rendaib* B. Cr. 18 c 4, mais *indaib* L. U. 67 a 17, *mindaib* Ml. 35 d 16. Ces dernières formes sont d'accord avec l'article (*s*)*ind* (de **sindo-*) et avec l'adjectif *find* «blanc» (de **vindo-*, cf. gaulois *Vindo-*) qui ont tous les deux gardé intact leur *i* primitif. Il y a eu métaphonie dans *ond* «pierre» (thème en *-s-*), gén. *uinde* et peut-être dans *bond* emprunté de *fundus*.

Devant *sc*, *st*, il n'y a pas métaphonie dans les mots *cosc* «châtiment», gén. *coisc*, dat. *cosc*, *lesc* «paresseux» *Ir. Gl.* 382, nom. pluriel *leiscc* Wb. 31 b 24, *mesce* «ivresse» dérivé de *mesc*, *ceist* emprunté de *quaestio*, gén. singulier *cesti* Wb. 30 b 5, acc. pluriel *cesti*, Wb. 29 b 5, où la première voyelle était ouverte. Mais des primitifs **siskos* et **vliskā* (**vḷskā*) sont sortis *sesc* «sec» (dont l'*e* a passé ensuite par analogie aux autres cas *seisc*, *sesci*), *flesc* «baguette» (duel *flisc* Sg. 3 b 19), et des primitifs **blusko-* (U. S., 189) **trusko-* (*ib.*, 139), *blosc* «tumulte», *trosc* «lépreux» (mais acc. pl. *truscu* Hy. II 34 et dérivé *trusce* «lèpre»); le latin *discus* a été emprunté sous la forme *tesc*. Du mot *losc*

«infirme», l'acc. pluriel est *luscu* Hy. II, 34 et du mot *rosc* «œil» le datif sing. *rusc* Hy. VII 60, à côté d'un nom. pluriel *roisc* (Windisch, *Wtb.*, 747).

En cas d'*occlusive* + *liquide*, il y a régulièrement métaphonie dans : *buidre* «surdité» Ml. 59 a 12 de *bodar* «sourd», *dobar* (*dobor*) «eau» de **dubro-* (*U. S.*, 153, cf. v. gall. *dubr*, gall. *dwfr*). Mais le comparatif de *lobor* «faible» est *lobru* Wb. 12 b 1 (écrit *lobro* Wb. 17 b 29).

Devant *-dv-*, il y a eu métaphonie dans l'acc. pl. *udbu* L. U. 64 a 9 du mot *odb* m. «excroissance» (cf. gall. *oddf*). Le cas du nom de la veuve, *fedb*, de **vidvā*, est intéressant; il prouve que la semi-voyelle *v* n'a pas empêché l'action métaphonique de la voyelle ouverte finale. On doit en rapprocher le mot *deug* Ml. 94 c 12 «boisson» ancien thème en *-ū-* passé à la flexion en *-ā-*, soit **degū*, devenu **degvā*; puisque l'*e* a subsisté, il faut croire que le changement de flexion est antérieur à la métaphonie. Aux cas obliques, la métaphonie de la voyelle fermée s'est exercée : gén. *dige* (de **degvyās*), dat.-acc. *dig*.

On n'a guère fait état jusqu'à présent que de mots primitivement dissyllabiques dans lesquels la métaphonie agissait en partant de la seconde voyelle sur la première. Il y aurait lieu d'examiner aussi le cas de mots comportant originellement plusieurs syllabes, et les effets de la métaphonie dans les syllabes non intenses. Encore que cette question soit des moins claires, tant par l'état de bouleversement auquel l'accent d'intensité a réduit les dites syllabes que parce qu'elle suppose une étude des rapports chronologiques de la métaphonie et de la syncope ou de l'absorption, il convient d'en dire un mot ici.

Une voyelle dę seconde syllabe a exercé une action métaphonique sur la voyelle précédente dans les polysyllabes suivants : *buden* «troupe» de **bodinā* (*U. S.*, 177), *tugen* «vêtement» de **toginā*, *biror bilor* «cresson» de **beruro-* (*U. S.*, 170), *ibhar* «if» de **eburo-* (cf. gaul. *Eburo-*), *cilornn* «vase» de **kelurno-* (cf. gall. *celwrn*, *U. S.*, 84), etc. Le préfixe *eni-* est devenu *in-* dans *ingen* (de **enigena*, *inigena*, Inscr. ogh.), *inchinn* «cerveau», etc. Le verbe latin *praedico*, c'est-à-dire *predico*, a été emprunté sous la forme *pridchim*, et *synodus* est devenu *senod*.

Comme on le voit par ces exemples, pour comprendre la métaphonie il ne faut pas tenir compte du vocalisme intérieur que présentent les mots considérés à l'époque historique. Quand la métaphonie s'est exercée, les mots avaient encore leur vocalisme ancien, et il faut reconstituer ce dernier, qui seul donne la raison de la métaphonie. Ceci est confirmé par le fait que les voyelles développées en seconde syllabe par épenthèse ne produisent pas de métaphonie. Ainsi dans les premières personnes *berim* «je

porte», *celim* «je cache», *fedim* «j'envoie», etc. De même, le mot *mebul* «honte» de **meblā-* a conservé son *e* radical intact; on lit *mebul* Wb. 1 b 10, 3 b 30, et l'accusatif *mebuil* Wb. 1 c 2. Le latin *memoria* est devenu *mebuir* Wb. 20 a 5 et le latin *hymnus*, *emmun*.

Toutefois dans un certain nombre d'emprunts latins, en seconde syllabe c'est la nouvelle voyelle développée en irlandais qui détermine la métaphonie : *lebarn* de *liburna*, *lechdach* de *liquida*, *cengal* de *cingulum*, *cercol* de *circulus*, *tonach* de *tunica*, *colced* de *culcita*, *cercenn* de *circinus*; *trebun* de *tribūnus* est une forme refaite qui suppose un plus ancien *treban*, également attesté. Le mot *lebor* «livre» de *liber*, présente dans sa flexion une alternance métaphonique : dat. *libur* Ml. 107 a 4. Il est malaisé de dire la part qui revient à la métaphonie véritable dans la prononciation de ces mots empruntés.

L'action de deux voyelles non intenses l'une sur l'autre est encore plus difficile à déterminer : l'*e* final des mots *buden* ou *tugen* est peut-être dû à l'action de l'*a* final sur l'*i* précédent; un génitif comme *imnid dligid* des mots *imned* «tribulation», *dliged* «devoir» peut représenter l'action métaphonique de l'*i* désinentiel; le parfait *cechuin* «il a chanté» peut sortir de **kekone*. Mais qui pourra démêler dans les faits de ce genre ce qui revient à la métaphonie et ce qui revient à l'apophonie ou à l'infection? Et dans le dernier exemple (où d'ailleurs l'action métaphonique de l'*e* final est des plus contestables) qui pourra prouver que *cechuin* n'est pas une simple variante graphique de *cechain* également attesté? Il n'est rien de plus fuyant que le vocalisme des syllabes finales non intenses.

Pour apprécier pleinement tous les faits qui viennent d'être cités et pour en tirer raisonnablement les conséquences qu'ils comportent, deux conditions semblent nécessaires : d'abord une explication physiologique du mécanisme de la métaphonie, et ensuite un examen des exceptions que présentent les textes.

Sur le premier point, on se bornera à une observation. Ce qu'il y a d'arbitraire en apparence dans l'application ou la non-application de la métaphonie devant certains groupes de consonnes tient en réalité à l'influence des phonèmes voisins, et pour dégager la loi de ces contradictions il conviendrait de faire un relevé complet de chaque cas d'après les consonnes qui avoisinent la voyelle. Ainsi il n'est pas douteux que l'action de la métaphonie dans *olc*, *ulc* (p. 406) a été favorisée grandement par la tendance naturelle de la liquide à vélariser les voyelles voisines. De cette tendance, purement organique et indépendante de la métaphonie, il y a quelques autres exemples remarquables : le comparatif de l'adjectif *dil* «cher» est *diliu* Wb. 8

d 10, 11 b 17, 14 d 13, 23 a 14, 23 c 22, Ml. 58 d 16 et *duliu* Ml. 45 a 4, 106 b 6, et le superlatif correspondant *dilem* Wb. 22 d 26, 23 a 28, 26 a 2 et *dulem* Ml. 14 d 7, 103 a 9; du mot *telach* «colline» on a en moyen-irlandais au datif pluriel *tilchaib* et *tulchaib*. De même il n'est pas douteux que la répartition des formes du type *crumai* et du type *fuili* mentionnées plus haut est due en ce qui concerne *cruim* à l'influence combinée de l'ancienne vélaire initiale (qui a déjà déterminé la résolution de ṛ en *ru*) et de l'*m* intérieure (cf. les cas français de *fumier*, *jumeau*, *fumelle* de *fimarium*, *gemellum*, *femelle*). M. Wh. Stokes a déjà expliqué *cumal* «esclave» de **kamulā* par l'influence de la nasale (*U.S.*, 70).

Quand au second point, il n'est permis ici que d'en indiquer deux aspects, sans chercher à l'élucider. A prendre telles quelles les exceptions que présentent les textes, elles paraissent inexplicables. Pourquoi le datif de *tol* «volonté» est-il écrit *toil* Wb. 19 a 17 à côté de *tuil* (3 d 1)? Pourquoi le dérivé abstrait de *gor* «pieux» est-il *goire* Fél. Prol. 225 (*goiri* Wb. 28 d 19, 24) et non *guire*? Deux réponses peuvent être faites à ces questions. La première est que dans certains cas la forme considérée est postérieure à l'action de la métaphonie; c'est peut-être celui de *goire*, et ainsi s'expliquerait que la fausse diphtongue *oi* ait passé à *ai* dans *gaire* Hy. II, 68, Fél. Ep. 382, 402. Mais il en est une autre, qui a déjà été opposée ci-dessus aux incohérences de la conjugaison, et qui est la tendance au nivellement.

Tantôt on a cherché à régulariser le même paradigme en généralisant le vocalisme du nominatif (de là *toil* dat.-acc. de *tol* «volonté», *loithe* Sg. 127 a 1, *loith* Ml. 60 a 6 gén. et acc. de *loth* «cloaque» Sg. 34 a 6, *meid* Ml. 82 a 2, Hy. V., 79 dat.-acc. de *med* «balance» Sg. 20 a 3, *slege*, *sleig*, gén. et dat. de *sleg* «épieu», etc.; *leuth* B. Cr. 3 c dat. sg. de *leth* «moitié»; *loindiu* Ml. 23 d 22 à côté de *luindiu* Ml. 32 d 1, comparatif de *lond* «violent»).

Tantôt on a généralisé dans des paradigmes de la même flexion une alternance qui n'était justifiée que dans quelques-uns : ainsi l'opposition de *fer fiur*, *ler liur*, *del diul*, *gel giul*, etc., a fait créer au mot *nert* un datif *niurt* attesté en moyen-irlandais (B. Ball. 209 a 8 et L. Br.; cf. *P. H.*, 820, où l'on trouve le datif *nirt*)[1].

[1] Un joli exemple de métaphonie analogique est fourni par le nom.-acc. pl. *beura* Sg. 67 b 11, de *bir* «épieu». La forme ancienne et régulière de ce cas était *bir* (cf. les nom.-acc. plur. *dér* «larmes» Ml. 23 a 13, *mind* gl. insignia B. Cr. 41 c 1, *rind* «astres» B. Cr. 18 b 10, Ml. 2 a 14, 145 d 3), c'est-à-dire *bi*ᵘ*r* avec un *r* de position postérieure. Quand on y ajouta la désinence -*a* (Strachan, *loc. cit.*, 28 et suiv.), l'analogie du gén. sing. *bera* y fit appliquer la métaphonie, mais la consonne *r* resta postérieure; de là *be*ᵘ*ra* écrit *beura*, dont le vocalisme radical est ainsi comparable à celui de *deug* (p. 408).

Mais ces exceptions n'infirment en rien le principe même de la métaphonie, et après les avoir écartées en bloc, on peut tirer les conclusions de cette étude, qui se ramènent à ceci :

La métaphonie est un phénomène préhistorique, chronologiquement différent de l'infection, dont il diffère aussi en nature. L'infection s'est souvent développée dans des mots qui avaient déjà subi une altération métaphonique, et l'alternance qui résultait de cette dernière s'est trouvée corroborée par l'infection qui s'y ajoutait. Mais l'infection est un phénomène général parce qu'elle dépend de la position articulatoire des consonnes; la métaphonie au contraire, qui n'est qu'une action réciproque et rétrograde des voyelles les unes sur les autres touchant le degré d'ouverture, a été souvent entravée ou restreinte par les consonnes intermédiaires. Dans ce cas, lorsque postérieurement l'infection est entrée en jeu, elle s'est appliquée à des voyelles qui n'avaient pas subi de métaphonie. Et ainsi ce sont les faits du type *nert neurt*, *nech neich*, etc. qui attestent le mieux la différence de nature des deux phénomènes en même temps que leur indépendance chronologique.

J. Vendryes.

À PROPOS DE V. IRL. *BERI.*

Les dialectes indo-européens offrent deux formations de la 2e personne du singulier primaire active du présent dans le type thématique. L'une, parallèle à la formation du type athématique, celle de skr. *bhárasi*, zd *barahi*, got. *bairis*, passe pour normale; l'autre a été signalée par M. Fortunatov dans ses cours, et à la suite de M. Fortunatov, par M. Poržezinskij (Къ исторіи формъ спряженія, p. 18) et M. Brugmann (*I. F.*, XVII, p. 177 et suiv.) : c'est celle de lit. *vedì* «tu conduis», dont l'*i* final repose sur un plus ancien *-ë* intoné rude, que conserve la forme réfléchie *-ë-si*; le gr. *φέρεις* représente la même finale augmentée du *-s* de la désinence secondaire de 2e personne singulier active, à peu près comme *-ą* de v. sl. *berą* représente le **-ō* du type *φέρω*, élargi par la nasale de la désinence secondaire de 1re personne singulier active (gr. *ἔφερον*, v. sl. *padŭ* «je suis tombé»).

La 2e personne v. sl. *bereši* «tu portes» a aussi été expliquée par l'hypothèse que le slave aurait possédé à date ancienne une 2e personne du type de lit. *vedì* et de gr. *φέρει-ς*. En effet un rapprochement avec skr. *bhárasi* ne rend compte ni de l'*i* final ni du *š* de v. sl. *bereši*; on ne gagne rien à rapprocher le moyen, skr. *bhárase*, hom. *φέρεαι*, comme le fait encore M. Vondrák, *Vergl. sl. gramm.*, I, p. 60 et suiv.; car, d'une part, c'est *-ě* qui représente le **-ai* du moyen dans *vědě*, et, de l'autre, devant sl. *-i* issu d'une diphtongue **-ai*, on ne saurait avoir *-š-* dans les dialectes méridionaux, mais seulement *-s-* (type nom. pluriel *dusi*), et l'on ne peut rendre compte de *-ši* que par des suppositions compliquées; d'ailleurs le slave n'a pas trace de désinences moyennes au présent; on n'a une désinence moyenne que dans v. sl. *vědě* (dans le Supraslicnsis, et introduit sporadiquement dans l'Évangile par quelques copistes), v. tch. *wiedie*, et v. slov. *izpouede* Freis.); or *věd-* est le seul thème de parfait que le slave ait conservé; les présents athématiques, qui se fléchissent d'ailleurs comme *věmĭ*, n'ont pas trace de ce *-ě*; seul le parfait, avant de disparaître, avait conservé trace des désinences moyennes en slave. Il faut donc partir d'un temps où le slave présentait :

**nesi* **nosišĭ* **jesĭ* (= skr. *ási*, gr. *εἶ*).

Les trois formes ont été contaminées et ont abouti à :

neseši *nosiši* *jesi*

(en laissant de côté la question délicate de savoir en quelle mesure la désinence *-š* des dialectes modernes repose sur *-ši*, avec chute de *i* final, ou sur un ancien *-šĭ* = skr. *-si*). Le *š* de *bereši* serait énigmatique si l'on rapprochait directement skr. *bhárasi*, puisque l'i.-e. *s* se maintient en slave après *e* (Pedersen. *I. F.*, v, 33 et suiv.) M. Uhlenbeck, *K.Z.*, xxxix, 599, exprime, après M. Sobolevskij, des doutes sur ce point; mais le seul exemple séduisant de i.-e. *s* donnant sl. *x* après *e* serait précisément le type *bereši*; tout s'explique si le *x*, devenu *š* devant *i*, n'existait au début que dans le type **nosišĭ*, d'où *nosiši*; le passage de *s* à *x* est normal après *i*. — M. Fortunatov voit dans v. sl. *ašte xošti* «si tu veux» et dans v. s. *možĭ* «tu peux» (Daničić, *Istorija oblika*, p. 269) des restes isolés du type **nesi* = lit. *neßì*; on sait que le serbe a de même conservé les deux premières personnes isolées *ću* et *mògu*; les formes ayant dû exister d'après ce qu'on vient de voir, cette explication n'a rien que de plausible; mais elle ajoute peu à la démonstration, parce que v. sl. *xošti* et v. s. *možĭ* (de **moži*) peuvent résulter d'abrégements (Berneker, *Arch. f. slav. phil.*, XXV, 479).

Jusqu'à présent, on n'a pas fait intervenir le celtique. Or, il semble que ce soit au type i.-e. **bherĕi* que remontent les formes irlandaises, et ceci pour deux raisons :

1° On interprète d'ordinaire la 2e personne du singulier absolue v. irl. *beri* comme reposant sur **bheresi*. Mais cette doctrine contredit le datif singulier des thèmes en *-s-*, *nim* «au ciel»; si *nim* repose sur **nemes-* plus une finale de datif (**-ei*), ou de locatif (**-i*) ou d'instrumental (**-ē*), *beri* ne représente pas **bheresi*. On explique, il est vrai, *nim* par un locatif sans désinence **nemes* (ainsi Brugmann, *Grundr.* I², p. 124 et suiv., après M. R. Schmidt et M. Thurneysen); mais il est difficile de voir seulement un ancien locatif dans la forme du datif irlandais qui est l'unique cas prépositionnel et vaut datif, ablatif, locatif et instrumental indo-européens; du reste les autres thèmes, et notamment les thèmes en *-n-*, attestent pour le datif singulier irlandais une ancienne forme pourvue de désinence.

2° La métaphonie de *e* en *i* et de *o* en *u* dont M. Vendryes a posé le principe dans ces *Mémoires*, XIV, 393 et suiv., se produit devant un *i* et un *u*, mais non devant un *e*; la forme conjointe **-bheret* donne *-beir*, l'impératif **bhere* donne *beir*; il est vrai que le vocatif *fir* repose sur **wire*; mais les formes de la conjugaison sont plus probantes que celles de la déclinaison pour poser les lois phonétiques de la métaphonie, parce qu'il s'est établi dans la déclinaison un système d'alternances vocaliques provenant de la métaphonie; de là vient devant *r'* final du vocatif le vocalisme qui est de règle dans la déclinaison devant une consonne simple

de la série r^i ou de la série r^u. On ne saurait dès lors expliquer la 2e personne *-bir* par **-bheres*; car il est arbitraire d'attribuer à l'*-s* finale la différence de traitement; cf. le nom. pluriel *coin* «chiens» (= gr. *κύνες*) avec *o*. La 2e personne conjointe *-bir* repose donc sur quelque chose comme **-bherĕi*.

La différence entre *beri* et *-bir* s'explique par l'addition de la désinence athématique dans la forme absolue : *beri* repose sur **bherĕisi* (phonétiquement on pourrait aussi poser **bherĕis*), et *-bir* sur **-bherĕi*. La désinence **-si* a été empruntée aux formes athématiques, par exemple au type en **(-nā-)* **-nə-* de *benaim*, 2e personne *benai*, ou au type en *-ī-* de *léicim*, 2e personne *léici*, exactement comme la désinence **-mi* de 1re personne singulier dans *berim*. Inversement il est permis de penser que le type *benaim* a emprunté la désinence **-ei* de 2e personne conjointe au type thématique; car M. Strachan, *Old-irish paradigms*, p. 25, signale *asrenai* gl. *inpendis* Ml. 44 a 6; il est vrai que *asrenai* pourrait être analogique du type *-marbai* des présents en *-ā-*; mais cette hypothèse ne s'impose pas, étant donné que la 3e personne conjointe *-ben* (de **-bhinət*, avec **ə*, et non **-bhinăt*, avec *ā*) ne concorde pas avec *marba* (*-a* de **-āt*).

Cependant, peut-être vaut-il mieux partir de **bherĕi-s*, qui est l'autre hypothèse phonétiquement possible; car, à côté du type absolu normal de *berim*, il existe des formes *tiagu* «je vais», *beru*, etc. qui reposent sur l'ancienne forme à *-ō* final qui a fourni la forme conjointe *-biur*, mais avec addition de la nasale finale des désinences secondaires; la forme **bherō-n*, sur laquelle repose irl. *beru*, et qui répond lettre à lettre au v. sl. *berą*, est donc constituée exactement comme le serait **bherĕi-s*.

La finale **-ĕi* de 2e personne active primaire du singulier dans les présents thématiques étant ainsi indiquée, directement ou indirectement, par le baltique, le slave, le grec et l'irlandais, il reste à se demander si cette finale n'était pas la seule en indo-européen, et si les autres formes qu'on rencontre ne sont pas analogiques des types athématiques, c'est-à-dire si **-e-si* ne doit pas être refusé à l'indo-européen : pas plus qu'il n'avait **-mi* à la 1re personne thématique (type *φέρω*), l'indo-européen n'aurait eu **-si* à la 2e personne de ce type. Deux groupes seulement sont à considérer : l'indo-iranien et le germanique. En effet l'arm. *beres* «tu portes» ne peut s'expliquer que par l'influence de *es* «tu es» (cf. hom. *ἐσσι*); le lat. *sistis* peut avoir une désinence secondaire; et même l'ombr. seste (où -s manque par hasard; cf. heri à côté de heris) ne permet pas de distinguer entre les désinences secondaires et primaires qui ne sont demeurées différentes les unes des autres en osco-ombrien qu'aux 3es personnes. La forme indo-iranienne **bharasi* prouve peu pour l'indo-européen; on sait

en effet que l'indo-iranien a tendu de bonne heure à étendre *-mi* à la 1[re] personne thématique : skr. *bhárāmi*, zd *barāmi*, v. perse *dārayāmiy*; seule, la langue des gāthās conserve régulièrement *-ā*; **bharasi* est donc suspect d'être dû à une action analogique; l'innovation était du reste facilitée par la forme moyenne **bharasai* = hom. *φέρεαι*. Quant au germanique, le suffixe **-ye-* y a la forme *-ī-* à la 2[e] personne du singulier, d'où la forme athématique **-ī-si* : got. *hafjis*, *sokeis*; on conçoit que le type thématique pur ait suivi, d'où got. *bairis*; si les formes italiques telles que lat. *sistis*, ombr. seste reposent sur une finale **-esi*, on les expliquera de même par l'influence de lat. *capis*, *uenīs*, etc. A la seconde personne du singulier active comme à la première, le type thématique avait donc en indo-européen une désinence distincte de celle du type athématique; et l'identité des formes indo-iraniennes dans les deux types se dénonce comme le résultat d'innovations analogiques.

A. Meillet.

LE DIALECTE ARABE
DES ŪLÂD BṚĀHÎM DE SAÏDA
(DÉPARTEMENT D'ORAN).
(SUITE.)

QUATRIÈME PARTIE.

L'ACCENT.

a. Le dialecte des Ūlâd Bṛāhîm offre, en général, la même accentuation du mot isolé, que les autres dialectes maghribins [1]: l'accent principal d'intensité frappe la dernière syllabe lorsqu'elle est doublement fermée (*cv̄c, cvcc*); il frappe la pénultième lorsque la dernière syllabe étant simplement fermée, cette pénultième est elle-même fermée. Une pénultième fermée qui s'est constituée sur le terrain dialectal, par épenthèse, par *ressaut*, n'échappe pas dans le dialecte considéré, à cette règle d'accentuation générale; les formes *ressautées* comme toutes les autres connaissent l'accent principal de la pénultième; il n'en n'est pas ainsi dans le Maghrib oriental; et il conviendra d'examiner plus loin, si une autre accentuation des formes ressautées n'a pas existé plus anciennement dans le dialecte (cf. *infra*, p. 422).

b. L'annexion aux formes verbales et nominales d'enclitiques (suffixes personnels médiats et immédiats, particule de négation, etc.) modifie la constitution syllabique de ces formes; elle en modifie aussi l'accentuation; les plus importantes de ces modifications seront étudiées aux chapitres consacrés à «l'annexion au mot des suffixes personnels» et à «la négation». Toutefois, il convient d'indiquer dès maintenant, que, fréquemment, l'accent principal se maintient dans les formes pourvues d'enclitiques, sur la syllabe qu'il frappait dans les formes non pourvues d'enclitiques; et il en est surtout ainsi, lorsque cet accent frappait une syllabe

[1] Cf. *Tlemcen*, p. 54, 55; *T. M. G.*, XXXIV; FISCHER, *Mar. Sprich.*, 9, 10; et *Zum Wortton im Marokk.*; *M. G. T.*, § 33.

à voyelle longue; le tripolitain connaît aussi ce phénomène; et s'oppose par là, au tunisien qui l'ignore [1].

c. L'acent du mot isolé est fréquemment altéré dans la phrase pour des raisons d'emphase, d'effet oratoire; aussi semble-t-il, pour l'établissement d'un rythme binaire de la phrase ×–́×–́×–́ ou –́×–́×–́× [2].

L'accent, dans le mot, produit parfois des allongements de syllabes brèves; une syllabe ouverte frappée par l'accent se ferme par allongement de voyelle, par redoublement de consonne. Le parallélisme de ces deux effets d'une accentuation actuelle ou ancienne a été signalé, sur d'autres points du domaine sémitique [3]; l'étude comparée des dialectes arabes permet, je crois, de vérifier l'exactitude de cette théorie; et les parlers des ruraux oranais fournissent à cette vérification quelques faits importants.

I. — Allongement de voyelle.

1° Nous le trouvons, comme dans tout le domaine de l'arabe vulgaire, dans les impératifs de verbes concaves (ou à première radicale *hamza*) : *zîd* « continue »; *gûl* « dis »; *kûl* « mange »; — dans les représentants dialectaux de dissyllabes classiques à première radicale *hamza*, devenus monosyllabes, par la chute de ce *hamza*: *nḙ̂ĭf* « nez » انف; *bâṭ* « aisselle » إبْط; *ráuz* « riz » أُرُز; *žâl* (*ʿŭlā-žâl* « parce que ») أَجل; *bîl* (à côté de *béll*) « chameaux » إبل; — dans des féminins فعة provenant de racines assimilées ou défectueuses: *žîha* « côté » جِهة, *dîi̯a* « prix du sang » دِيَة, *rîi̯a* « poumon » رِيَة, *lo̧γa* « langue » لُغة (syrien, *léγγa*); *ko̧ra* « boule » كُرة [4]; des pluriels secondaires comme *ni̯ûf*, *bı̯ṭân*, *žu̯âi̯âh*, *kuâṛi* mettent bien en lumière le sentiment morphologique qu'a pris le dialecte de cet allongement de voyelle, primitivement brève; — *hîža* (*ḥŏrûf el-hîža*) « alphabet » = هِجاء appartient à la langue des tolbas et est d'origine littéraire.

[1] *M. G. T.*, § 160.
[2] *Tlemcen*, p. 59; *M. G. T.*, § 34-36.
[3] Cf. Barth, *Nominalbildung*, § 8; Prætorius, ap. *L. B. L.*, *für orientalische Philol.*, I., 200; Delitzsch, *Assyr. gramm.*, § 52, *in fine*; 53 d.
[4] Cf. *Tlemcen*, p. 58; *Prov. et Dictons*, p. 269; *Z. D. M. G.*, 1868, p. 192, note 1; sur *nḙ̂ĭf*, *žâl*, mes *Observations sur Beaussier*, p. 5, 89; sur *bâṭ*, Landberg, *loc. cit.*, contre Dozy, I, 49; il faut noter que déjà Ǧawâlīqī, connaît la forme ségolée اَبْط (*χaṭa'*, p. 142); il signale aussi رِيّة et دِيّة (*id.*, p. 151, 152); *léγγa* pour لُغّة *ap.* J. A, juillet 1905, p. 181; كُرّة pour كُرة, ap. *Moḥîṭ el-Moḥîṭ*, II, ١٨١١.

2° Assez nombreux sont les exemples de classiques $c^1\breve{v}c^2c^3$, qui passés dans le dialecte, par *ségolisation* à $c^1\breve{v}c^2\breve{v}c^3$, n'évitent le *sursaut* (cf. *supra*, p. 155) et ne gardent l'accent sur la première syllabe qu'au prix d'un allongement de sa voyelle brève : ainsi : *ásem* (*uásem*) «nom» اسْم; *iâmes* (*âmes*) «hier» امْس; *ḥâsi* «puits» حسْى; *ʿâṣöṛ* «aṣr» عصْر; *mâṣöṛ* «Égypte» مصْر; *ʿâdel* «assesseur du cadi» عدْل; *âhäl* «gens» اهْل; *ʿâhöd* «engagement» عهْد; peut-être aussi *iâser* «beaucoup» يسْر[1]; *ḥêzeb* «section du Coran» حِزْب; comme à Tlemcen, à Alger et à Fez, doit, je pense, sa forme dialectale à l'influence de la langue littéraire. Sont encore d'origine littéraire : *mâlek* «ange» (la forme vraiment populaire est *mélk*, cf. *supra*, p. 158); *fâqöṭ* «seulement» فقط; *âdem* «Adam» (*bŭnâdem* «créature humaine») qui répond à آدم classique[2].

3° Les représentants dialectaux des classiques فعِيّ ont généralement la forme $c^1\acute{a}c^2i$: *uâli* «saint» ولِيّ; *ʿâli* «haut» علِيّ; *ṣâbi* «jeune enfant» صبِيّ (mais *ṣbîia* «jeune fille»); *bâli* «usé» بلِيّ; *γâli* «cher» غلِيّ; *qâui* «fort» قوِيّ; *nâbi* «prophète» نبِيّ (à côté de *nbi*); *bâri* «guéri» برِيء[3]. Déjà, dans la langue classique à la pause, ces mots ont une accentuation *cvcī*; et cette accentuation se retrouve fréquemment dans le domaine de l'arabe vulgaire[4]. C'est à elle que j'attribue, dans le dialecte considéré, l'allongement de la première syllabe.

4° C'est encore à l'influence de l'accent que j'attribue les curieux allongements de voyelle de la syllabe *tv* dans certaines VIIIe formes : *iéttâfgu* = يتّفقوا, cf. *infra*, p. 449.

5° L'accentuation de la pénultième dans les représentants des classiques فُعَلا(ء) apparaît un peu partout dans le domaine de l'arabe vulgaire. Pour un certain nombre d'entre eux, cette accentuation se montre aussi à Saïda, et détermine à mon sens, un allongement de la voyelle brève : *rŭfâga* = رُفَقَاء.

(1) Cf. *T. G.*, p. 183; et *M. G. T.*, p. 317.

(2) *Fâqöṭ* aussi tlemcenien; sur l'ancienneté de *mâlek* pour مَلَك (مَلاك), cf. l'intéressante information de *Mozhir*, II, ١٢٨, ١٢٩.

(3) Comp. *Tlemcen*, p. 58 et 317.

(4) Cf. WRIGHT, *Ar. Gram.*, I, p. 27, *in princ.*; SOCIN, *Dīwān*, III, § 100; SPITTA, p. 96, *in fine*; J. A., sept. 1906, p. 241.

6° Nous trouvons enfin chez les Ūlàd Bṛāhîm et chez tous les Telliens oranais, comme à Tlemcen, l'allongement de la voyelle de la syllabe *c³vt* de la 3ᵉ pers. fém. sing. du parfait devant les affixes personnels *vocaliques*, *äh*, *ek* (*c³v́t* + *äh* devient *c³âtäh* : ainsi قَتَلَتْ «elle a tué» est *kétlet*; mais قَتَلَتْهُ «elle l'a tué» est *ketlâtäh*. — Cette accentuation de *c³v́t* dans les représentants des formes classiques فَعَلَتْهُ , فَعَلَتْكَ est très générale dans les dialectes arabes. La meilleure explication me paraît celle de Socin contre Vollers [1]. — D'autre part, sur aucun autre point de la dialectologie arabe n'apparaît avec plus de clarté le parallélisme des deux procédés phonétiques : redoublement de consonne, allongement de voyelle, sous l'influence de l'accent. A cet égard, le traitement dans les dialectes de فَعَلَتْكَ , فَعَلَتْهُ a la même valeur que le traitement de *ma* enclitique en assyrien [2]. Il n'est pas inutile d'esquisser ici un tableau d'ensemble :

α. On trouve l'allongement de *c³v́tv* en *c³âtv* (*c³ắtv*) à Tlemcen, Alger, Nédromah, Biskra, la Calle, dans la plupart des parlers algérois, dans tous les parlers du Tell oranais; et, en dehors de l'Algérie, en marocain citadin et en tripolitain; à Tolga (Sud constantinois), l'allongement se fait en *î* (*getlîtu* «elle l'a tué») comme peut-être sporadiquement en iraqois [3].

β. On trouve le redoublement de consonne (*c³v́tv* devient *c³v́ttv*) à Constantine et dans le Tell constantinois comme à Tunis (*qâṭléṭṭu* et non *qâṭlâṭu*), en Houwāri, en Omani, dans le désert de Syrie, sporadiquement, semble-t-il, dans les dialectes du Liban et en maltais [4].

γ. L'accentuation *c³v́t* n'apparaît pas, devant les affixes vocaliques, à la première forme des verbes, dans le Sud algérois, ni chez les Ūlàd ʿaiiàd de Teniet-el-hadd (Tell algérois), ni dans le dialecte juif de Tlemcen; l'accent se maintient dans ces dialectes

(1) Cf. *Dīwān*, III, § 100; comp. Stumme, *T.M.G.*, xxxvi; Spitta, p. 96, *in fine*.

(2) Cf. Delitzsch, *Assyr. Grammatik*, p. 126 d.

(3) Cf. *Tlemcen*, p. 58 : 128 *in princ.*; *M.G.T.*, § 29; *Z.D.M.G.*, 1904, p. 676 *in fine*; Meissner, *Tanger*, p. 47, l. 42, *ʿažbâṭu*; p. 62, l. 26, *ʿarfâṭu*, etc.; Meissner, *Neuar. Gesch.*, § 80 c; mais *contra* *Z.D.M.G.*, 1904, p. 943. — Il est remarquable que, probablement par contagion analogique, le même allongement se montre parfois devant les enclitiques personnels *consonantiques* en tripolitain (*M.G.T.*, p. 271) et aussi, semble-t-il, en marocain citadin (Meissner, *Tanger*, p. 44, l. 35, 36, *qabṭâṭhum*).

(4) Cf. *T.G.*, § 139; *Houwāra*, p. 54, l. 9, *kabbaráṭṭo*; p. 54, l. 11, *ḥabbeṭṭo*; p. 66, l. 30, *radeṭṭo*; etc.; aussi avec des substantifs féminins *maklúttek*, p. 78, l. 10; *ṣaḥĕbeṭṭo*, p. 62, l. 25; — Littmann, *N.V.*, *θallaθíttu*, p. 79, note 7; Wetzstein, ap. *Z.D.M.G.*, 1868, p. 184, note 1; Reinhardt, p. 12, *in princ.*, *ketbitto*; Stumme, *Malt.*, § 14, p. 92.

sur l'initiale $c^1 \acute{v} c^2$ de قَتَلْتُهُ , قَتَلْتُكَ; une forme *ressautée* apparaît parfois: ainsi Laghouat : *gétlet* et *gétĕltu* «elle l'a tué»; Teniet-el-hadd : *kétlet* et *kétteltu* (avec redoublement de c^2 par l'accent)[1]. A mon sens, ces formes sud-algéroises nous offrent l'adjonction *dialectale* des affixes *dialectaux* *u*, *ek*, au parfait fém. sing. *dialectal gétlet*; le complexe *gétĕltu* est né sur le sol dialectal, et ainsi s'explique qu'y persiste l'accentuation de la forme non pourvue d'affixes *gétlet*. Au contraire, les *ketlâtäh*, *qŏṭlâṭu*, *qâṭléṭṭu*, etc. du reste de l'Algérie, de Tripoli, de Tunis, doivent être tenus pour les représentants directs du complexe ancien قَتَلَتْهُ, venu en un bloc, sous sa forme de complexe, jusqu'aux dialectes. — Dans les formes dérivées du verbe, l'accentuation de $c^3 \acute{v} t$ et son allongement en $c^3 \hat{a} t$ se montre, dans le Sud algérois et à Teniet-el-hadd comme partout ailleurs : *šáṛṛbet* «elle a fait boire», *šáṛṛbâtu* «elle l'a fait boire» = شَرَّبَتْهُ; une autre accentuation aurait amené un concours de consonnes sans voyelles, impossible dans ces dialectes (*šáṛṛbtu*?).

δ. Non plus qu'à Tlemcen, à Alger, et en marocain citadin, ne se montre, chez les Ūlâd Bṛâhîm, et les autres ruraux oranais, l'accentuation $c^3 \acute{v} t$ devant les affixes personnels vocaliques, pour les 3es pers. fém. sing. de verbes concaves : *lâmet* «elle a blâmé» = لَامَتْ et *lâmtek* «elle t'a blâmé» = لَامَتْكَ; *bâᵉöt* «elle a vendu» = بَاعَتْ et *bâᵉtäh* «elle l'a vendu» = بَاعَتْهُ[2]. J'ai dit plus haut qu'un accent portant, dans une forme verbale ou nominale non pourvue d'affixes sur une voyelle longue, persiste fréquemment sur cette voyelle longue, lorsque l'annexion d'affixes enclitiques modifie l'économie syllabique du mot : *bâᵉtäh* (non *bāᵉâtäh* par *bāᵉötäh*), *lâmtek* (non *lāmâtek* par *lāmétek*) sont des exemples caractéristiques de cette persistance. Il est à noter, au reste, que le dialecte de Biskra connaît précisément *bāᵉâtu* et *lāmâtek*, le parler de la Calle *bāᵉâtah* et *lāmâtek*, comme le tripolitain, le parler de Tolga *bāᵉêtu* et *lāmîtek*, et le constantinois *bāᵉáṭṭu*, *lāméṭṭek* comme le tunisien.

ε. Le participe féminin singulier construit avec un complément affixe personnel vocalique connaît à Saïda le même allongement de $c^3 \acute{v} t$ en $c^3 \hat{a} t$: *gâᵉăt ĕmgāblâtek* «elle s'est assise en face de toi»; *ṛâḥöt rāſdâtäh* «elle partit en l'emportant» (*mgâblet* + *ek*, *râſdet* + *äh*[3]). Il en est sur ce point, non seulement en tlemcenien, en

[1] Kampffmeyer a fort bien noté *sim'ötu* et non *sim'âtu* pour le parler d'Aïn-Madhi (p. 233, dernière ligne).

[2] Cf. *Tlemcen*, p. 128; Stumme, ap. *Z.D.M.G.*, 1904, p. 677 *in princ.* Meissner, *Tanger*, *šâbṭu*, p. 42, l. 5; *šâſṭu*, p. 62, l. 26, etc.

[3] Cf. *Tlemcen*, p. 128 *in princ.*; Delphin enregistre la prononciation du

algérois, dans le Tell algérois et oranais, à Biskra, mais aussi dans le Sud algérois et à Teniet-el-hadd; à Tolga l'on a *mgāblítek* entièrement comparable au *fāilîtek* du désert de Syrie[1]. — A Constantine, comme à Tunis, nous trouvons encore ici le redoublement de consonne au lieu de l'allongement de voyelle : *mqābléṭṭek*, *rāfdéṭṭu*; enfin à Tanger il y a allongement de *a* terminal, sans apparition du *t*, comme en égyptien[2] : *mgāblâk*, *rāfdâh*.

II. — Redoublement de consonne.

1° C'est assurément à l'influence de l'accent qu'il faut attribuer le redoublement de la dernière consonne dans le petit groupe des pluriels *fívlla*, représentant des classiques أفعِلة, فَعِلة (cf. *infra*, *pluriel brisé*). Il est remarquable que des schèmes syllabiques analogues apparaissent, aussi sous l'influence de l'accent, dans les dialectes du désert de Syrie (*qṣábbe* = قَصَبَة) et de l'Iraq (*qalímmi* = قَلَمِي), cf. *supra*, p. 54.

2° J'ai dit plus haut (p. 149) que dans le phénomène dialectal du *ressaut*, l'apparition de la voyelle secondaire s'accompagnait généralement d'une gémination de la consonne qui la précédait : *meggebṛa* « cimetière » = مقْبرة; *iǒḍḍāṛbu* = يضْربوا; *īgāṭṭāṛnu* = يقْطرنوا; *bāyyōltāh* = بغْلته; etc.; que pour ces formes *ressautées*, dans le dialecte, l'accentuation courante était la suivante : accent principal de la pénultième, accent secondaire de l'antépénultième : *mèggébṛa*, *iǒḍḍáṛbu*, *īgàṭṭáṛnu*, *bàyyóltāh*, etc.

Cette accentuation et ce groupement syllabique se retrouvent dans le dialecte d'Alger, dans la plupart des parlers du Tell oranais et algérois; c'est aussi l'accentuation tlemcenienne plus que je ne l'ai marqué dans mon étude sur le dialecte de Tlemcen. — D'autre part, une accentuation différente du même groupement syllabique, à savoir accent principal de l'antépénultième, accent secondaire de la pénultième (*méggèbṛa*, *iǒḍḍàṛbu*, etc.) se rencontre aussi dans le dialecte considéré, comme en tlemcenien[3]. Bien qu'elle apparaisse en somme à Saïda beau-

participe féminin avec les affixes vocaliques en marquant la voyelle *fatḥa* (مثلثة, مسيّسة, p. 153, note 4); *ṇāžídtu* ap. Kampffmeyer, p. 230, l. 10 est واجدته.

[1] Cf. *Z.D.M.G.*, 1868, p. 191, note 2.

[2] Cf. Spitta, p. 241 c.

[3] Je rappelle toutefois qu'en tlemcenien les représentants de مفعلة classique sont constamment devenus *mfv·la* (*Tlemcen*, p. 56).

coup moins généralement que la première, je la crois antérieure dans l'évolution du dialecte [1]. C'était, suivant l'opinion admise, l'accentuation ancienne des représentants classiques des formes verbales et nominales considérées [2]; c'est encore celle de leurs représentants, à forme *ressautée* et non *ressautée*, dans les dialectes de la Syrie, de la Tunisie, de la Tripolitaine, de l'Est algérien. Enfin, dans les formes verbales et nominales d'un schème classique analogue à celui des formes *ressautées*, mais où la présence d'une *sonante* a empêché le *ressaut* dialectal (cf. *supra*, p. 157), c'est invariablement sur la syllabe correspondant dans la langue classique à l'antépénultième des formes *ressautées* que porte l'accent, dans le dialecte considéré; ainsi : *mélḥŏfa* «haïk de femme» ملحْفة (même schème classique que مقْبرة); *i̯énšăru* «ils prennent fait et cause» ينْعروا (même schème classique que يضْربوا); *ïḥôlḥŏlu* «ils traînent à terre» يحلْحلوا (même schème classique que يقطْرنوا); *žérḥŏtăh* «sa blessure» جرْحته (même schème classique que بغْلته) [3]. — De ces faits, je conclus :

Que, dans les formes *ressautées*, un accent principal frappant l'antépénultième est l'accentuation ancienne; que cette accentuation a produit le redoublement de consonne fermant l'antépénultième; que, dans la suite, sous l'influence de l'accentuation générale du dialecte, qui comporte dans toutes les autres formes un accent principal frappant la *pénultième*, l'accent a progressé dans les formes ressautées; et que l'accent principal, frappant désormais leur pénultième, un accent secondaire a subsisté sur l'antépénultième; cet accent secondaire a suffi, à l'encontre de ce qui existe en marocain citadin, à maintenir la gémination de consonne qui fermant l'antépénultième conserve sa voyelle brève.

Un tableau d'ensemble de l'accentuation des formes *ressautées* dans les dialectes jusqu'ici étudiés de l'Afrique du Nord, permettra de marquer les relations, à cet égard, du saïdien avec les autres parlers maghribins.

Tunis, Tripoli, Libye [4], Constantine : accent principal de l'antépénultième, sans redoublement de consonne : *i̯ĭfvălu*.

Ūlâd ʿaii̯âd de Teniet-el-hadd : accent principal de l'antépénultième, avec redoublement de consonne : *i̯ĭffvălu* [5].

Tlemcen, Nedromah : accent principal tantôt sur l'antépénultième, avec redoublement : *i̯ĭffvălu*; tantôt sur la pénultième,

[1] Comp. Nöldeke, ap. *Z.D.M.G.*, 1904, p. 906, *in fine*.
[2] Cf. Wright, *Ar. Gram.*, § 28-31.
[3] De même pour les formes مفْعلة en omani (cf. *supra*, p. 157, note 1).
[4] Cf. Hartmann, *Libys. Wüste*, p. 184, n° 128, 3 : *i̯ḥisbe*.
[5] Je n'ai eu *qu'un seul* informateur pour cet intéressant dialecte.

avec redoublement : *ịvffv̂ₐlu*; rarement sur la pénultième, sans redoublement de la consonne, et avec évanouissement de la voyelle brève de l'antépénultième : *ifv̂ₐlu.*

Ūlåd Bṛāhîm de Saïda, Tell oranais, majorité du Tell algérois : l'accent principal de la pénultième, avec redoublement de consonne est l'accentuation nettement prépondérante *ịvffv̂ₐlu*; plus rarement l'accent principal porte sur l'antépénultième : *ịv̂ffvₐlu*; plus rarement encore on a : accent de l'antépénultième, sans redoublement de consonne et avec évanouissement de la voyelle brève de l'antépénultième : *ifv̂ₐlu.*

Sud algérois : de grandes variations apparaissent dans l'accentuation des formes *ressautées.* En général, les mêmes distinctions ne semblent valoir que pour le Tell algérois, à ceci près que le redoublement de consonne est remplacé par un allongement de voyelle : *ịv̄fv̂ₐlu*, *ịv̂fvₐlu*, *ifv̂ₐlu* [1].

Marocain, maltais : l'accentuation presque constante est : accent principal de la pénultième, sans redoublement de consonne, et avec fréquemment, surtout en marocain, évanouissement de la voyelle brève de l'antépénultième : *ifv̂ₐlu* [2].

Il est possible de retrouver à travers les dialectes orientaux qui connaissent le *ressaut*, la même évolution de l'accentuation des formes ressautées;

Syrie : accentuation constante de l'antépénultième [3];

Arabie centrale : accentuation prépondérante de l'antépénultième [4];

Iraq : accentuation prépondérante de la pénultième [5];

Oman : accentuation constante de la pénultième [6]. — Mais le redoublement de consonne corrélatif du *ressaut*, dans la majorité des dialectes algériens, ne se montre à ma connaissance nulle part en Orient.

[1] Cf. Kampffmeyer, p. 242 *in princ.*; et *ịâṭalgṷ*, p. 231, l. 12, à côté de *ịâṭalgik*, *ịâṭalgik* et *ịâṭlgik*, p. 233, l. 1, 6, 10. — A Tolga, je crois pouvoir affirmer, d'après mes observations personnelles que l'accentuation dominante est *ịv̂fvₐlu*; ainsi très nettement *ịôḍọrbu* «ils frappent».

[2] Cf. Stumme, *T.B.L.*, p. 18, n. 35; Fischer, *Mar. Sprichwörter*, p. 10, note 1.

[3] Cf. les exemples cités plus haut, p. 147, note 2.

[4] Cf. Socin, *Dīwān*, III, p. 229 *in princ.*

[5] Cf. Meissner, *Geschichte*, § 59; mais en regard de *meḥébsi* = class. تحبسي (§ 41 h), il faut considérer le *míkinsi* de Bagdad = تكنسي *ap.* Yahuda, *Orient. Studien Th. Nöldeke*, I, p. 405, n° 10.

[6] Cf. Reinhardt, p. 15, 16; *W.Z.K.M.*, 1895, p. 7.

MORPHOLOGIE.

PREMIÈRE PARTIE.

LE VERBE.

I. — Le verbe régulier à la 1re forme.

gsém (*ksém*, cf. *supra*, p. 110) قسم «il a partagé».

		SINGULIER.	PLURIEL
Parfait.	3e m.	*gsém.*	*gésmu.*
	3e f.	*gésmet.*	
	2e m.	*gsémt.*	*gsémtu.*
	2e f.	*gsémti.*	
	1re	*gsémt.*	*gsémna.*
Futur.	3e m.	*iégsem.*	*ièggésmu.*
	3e f.	*tégsem.*	
	2e m.	*tégsem.*	*tèggésmu.*
	2e f.	*tèggésmi.*	
	1re	*négsem.*	*nèggésmu.*
Impératif.	m.	*égsem* (*gsém*).	*èggésmu* (*gésmu*).
	f.	*èggésmi* (*gésmi*)	
Partic. actif.		*gâsem.*	*gâsmîn.*
Partic. passif.		*megsûm.*	*megsûmîn.*

a. Le saïdien fait à la 2e pers. du sing. une distinction de genre, comme la langue classique, le syrien, l'égyptien, le tripolitain, l'omāni, l'iraqois, l'algérois, et tous les dialectes ruraux de l'Oranie : une finale *i* caractérise le féminin de la 2e pers. sing. au futur, à l'impératif, au parfait [1]; le tlemcenien et le tunisien ont perdu cette distinction de genres [2]. Au pluriel, par

[1] La finale *în* au futur, plus proche du classique ـِينَ, se rencontre dans les dialectes bédouins de l'Arabie, du désert de Syrie, de l'Iraq (Socin, *Diwān*, III, § 141 a; Meissner, *Gesch.*, § 58).

[2] Le maltais ignore aussi cette distinction; et l'andalou ne semble pas l'avoir connue couramment (Pedro de Alcala, p. 59, l. 13 et suiv.; dans l'*Ave Maria*, p. 31, *afrahi* = افرحى, à côté de *argab* = ارغبى). D'autre part, il est remarquable que le constantinois, comme le marocain citadin (cf. Doutté, p. 24,

contre, la distinction des genres, fréquente dans tous les dialectes bédouins d'Orient[1] aux 2ᵉ et 3ᵉ pers. est inconnue à Saïda, comme dans tout le Maghrib. La finale commune est *u*.

b. La 3ᵉ pers. sing. masc. du parfait, ici toujours *sursautée*, ne se prête pas dans sa vocalisation aux classifications régulières que connaissent certains dialectes orientaux (égyptien, omāni). Il ne me semble possible, ni de distinguer nettement des classes de verbes d'après la voyelle de la 2ᵉ radicale, ni de marquer des rapports réguliers entre la vocalisation classique et la vocalisation dialectale. La voyelle la plus fréquente est *e*, *é* (cf. *supra*, p. 139) représentant aussi bien un *a*, qu'un *i*, ou un *u* classique : *rkéb* « monter à cheval » = رَكِبَ; *bréd* « se refroidir » = بَرُدَ; *nzél* « descendre » = نَزَلَ. — Le voisinage consonantique a naturellement sur la vocalisation une influence prédominante; on trouve *ȧ* avec les emphatiques, *á* ou *ö* avec les vélaires *q* ou *γ*; *a* avec *χ*; *ā̈* avec la faucale *h*. — Les faucales *ḥ* et *ɛ* font apparaître *a* ou *ō̈*, assez capricieusement, tantôt l'une, tantôt l'autre de ces voyelles, sans que *a* représente nécessairement un *a* classique et *ō̈* un *u* ou un *i* : à côté de *smóɛ* « entendre » = سَمِعَ; *rbőḥ* « gagner » = رَبِحَ, on a *rḍáɛ* « teter » = رضع, *lɛáb* « jouer » = لَعِبَ, *lḥás* « lécher » = لَحِسَ et *fráḥ* « se réjouir » = فرح; d'autre part, à côté de *gɛád* « s'asseoir » = قعد, *žráḥ* « blesser » = جَرَحَ, on a *nɛős* « somnoler » = نعَس, *fɛől* « faire » = فعَل; *δbőḥ* « égorger » = ذبَح, *rɛőš* « trembler » (aussi *rɛáš*) رعَش, etc. — Le phonème de transition qui se fait entendre après une faucale première radicale est *ŏ̈* ou *ă* pour *h*, *ă* ou *ŏ̈* pour *ɛ* et *ḥ* : *hădém* « faire crouler »; *hŏ̈zém* « émouvoir », *ḥŏ̈žém* « poser des ventouses »; *ɛŏ̈žén* « pétrir »; *ḥăfȧṛ* « creuser »; *ɛăréf* « connaître ».

c. Le groupement syllabique de la 3ᵉ pers. fém. et de la 3ᵉ pers. pl. du parfait est $c^1\acute{v}c^2c^3v$ (*gésmet*, *gésmu*) comme dans tout le Maghrib. Il est bien connu des langues sémitiques septentrionales (avec une autre accentuation parfois). Il nous reporte à des

note 64) a le suffixe *ti* à la 2ᵉ pers. du parfait, au masc. comme au fém. Je ne puis guère expliquer ce fait que comme une survivance, dans l'âge mûr, du langage enfantin, qui ne connaît guère que des interlocutrices, les femmes de la maison, et peu d'interlocuteurs (comp. Nöldeke, ap. *Lit. Zentralblatt*, 1904, n° 8, p. 268).

[1] Dialectes d'Arabie, du désert de Syrie, de l'Iraq, des ruraux palestiniens (Littmann, p. 10, 11).

qâsamat, *qâsamu* où la syllabe médiane ouverte a perdu sa voyelle non accentuée. Cette perte en égyptien ne s'est réalisée que dans la conjugaison des verbes *fuᵋul*, *fiᵋl*, non pas dans celle des verbes *faᵋal*[1]. Considérées par rapport à la 3ᵉ pers. masc. sing., ces formes nous offrent un changement d'accentuation qu'on retrouve dans les dialectes de l'Arabie du Sud[2]; il est l'exacte contre-partie de celui qu'on peut observer dans le dialecte de l'Iraq où un masc. sing. *kíteb* correspond à un fém. *ketíbet*, et un plur. *ketíbau*. Le dialecte du désert de Syrie est ici plus conséquent; à un masc. sing. *fᵋál* correspond un fém. *fᵋálet* et un pl. *fᵋálau*[3]. — La vocalisation de la 1ʳᵉ syllabe dans ces formes est déterminée par le voisinage consonantique; la tendance à une vocalisation *i* ou *u* de cette syllabe qui apparaît dans le Maghrib oriental n'est pas ici sensible[4]. Dans les verbes à 1ʳᵉ radicale faucale, la voyelle de la 1ʳᵉ syllabe au parf. 3ᵉ pers. fém. et pl. reproduit la couleur du phonème de transition qui suit la faucale au masc. sing. : *ᵋöžnet*, *ᵋárfu*, *ḥáfröt*, *ḥöžmu*, *hádmu*, etc. — Dans les verbes à 2ᵉ radicale faucale, cette voyelle reproduit la couleur de celle de la 2ᵉ radicale au masc. sing. : *föᵋlet*, *láḥset*, etc.

d. La voyelle de la 2ᵉ radicale au futur sing. est fréquemment la même que celle du parfait. Y a-t-il eu précisément, comme le pense Stumme pour le tripolitain, influence de la vocalisation du futur sur celle du parfait? C'est ce qu'ici je n'oserais guère proposer; je crois simplement que cette identité s'explique par l'influence d'un même voisinage consonantique[5]. En tout cas du point de vue de la vocalisation classique, si l'on admettait que *i̯érham* = class. يرحَم et *i̯ör̥ḍaᵋ* = class. يرضَع expliquent les parfaits *rḥám* (class. رحِم) et *rḍáᵋ* (class. رضِع), il resterait énigmatique que class. يسمَع, يرجَع donnent dans le dialecte *i̯ésmöᵋ*,

(1) Cf. Spitta, § 94; les observations de Wright, *Ar. Gram.*, I. p. 97, et *Comp. Gram.*, p. 166, 167, et de Barth, *Dīwān al-Quṭāmī*, p. xxix, l. 5; Socin, *Dīwān*, III, p. 157, *in princ.*; Landberg, *Arab.*, III, p. 77, note 2.

(2) En omāni, *fᵋál*, fém. *fúᵋlit*; *fᵋíl*, fém. *fíᵋlit* (Reinhardt, § 242); dans le Hadramoût, *ẓaṣál*, *daχál* et *mánᵋu*, *ẓáṣlu* (*Hadr.*, I, p. 142); *gátlet* (*Arabica*, III, p. 77).

(3) Cf. *Z.D.M.G.*, 1868, p. 184; Socin (*Dīwān*, § 130 b) a tort de croire que Wetzstein signale *fáᵋlet* dans le dialecte bédouin du désert de Syrie. Ce dernier auteur caractérise expressément cette forme comme particulière au dialecte des citadins (*Z.D.M.G.*, 1868, p. 190, 191).

(4) Cf. *M.G.T.*, § 23 et 45; rappelons qu'en araméen *i* apparaît aussi dans la 1ʳᵉ syllabe à la 3ᵉ personne féminin du parfait.

(5) Cf. *M.G.T.*, p. 230; l'influence du voisinage consonantique sur la vocalisation du futur est souveraine dans certains dialectes (Reinhardt, § 261 et suiv.), prépondérante dans d'autres (Spitta, § 95).

iėrböḥ avec la même vocalisation que les parfaits *smǒs* = سمح, *rbǒḥ* = ربح. — D'autre part, il existe ici une classe assez nombreuse de verbes où le futur connaît une vocalisation différente de celle du parfait; c'est celle des verbes à futur *u* (*ǫ*, *o*) dont la liste est beaucoup plus considérable dans le dialecte qu'en tlemcenien (cf. *supra*, p. 140); elle comprend des verbes à futur *u* classique comme *iŭrgud* «il dort», *iéntur* «il arrache», *iórgǫṣ* «il danse», *iótlǫb* «il demande», *iúdχǫl* «il entre»; *ióhgun* «il transvase» (mais *ióhgen* «il est extravasé», ou «elle croupit» en parlant de l'eau), *iónfoḍ* «il secoue», *iŭgsod* «il s'assied», etc.; elle comprend aussi de nombreux verbes à futur *i* comme *ióhrob* «il fuit», *ióḍrob* «il frappe», *iúdrǫk* «il atteint», etc.; et même quelques verbes à futur classique *a* comme *iŭšrob* «il boit», *iónkur* «il nie», *iótroḥ* «il étend», etc.

e. Les préfixes sont fréquemment vocalisés en *e*, *é*; devant les emphatiques et les vélaires en *å*, *ŏ*; devant la faucale *ḥ* en *ä*; devant *ḥ*, *ɛ* et la vélaire *γ* en *a* ou *ŏ*, suivant, semble-t-il, que le phonème de transition consécutif de la faucale au parfait sing. est *a* ou *ŏ*: *ɛaréf*, *náɛref*; *ḥäléf*, *táḥlef*; *ɛŏžén*, *nŏɛžen*; *ḥŏžém*, *tŏḥžem*. Le préfixe *i̯* de la 3ᵉ pers. incline fréquemment la voyelle *e* qui le suit vers *é*, *ę*, la voyelle *a* vers *ä*: *iékteb* à côté de *nékteb*; *iäḥlef* à côté de *náḥlef*. — D'autre part, l'harmonie apparaît souvent ici entre la voyelle de la 2ᵉ radicale et celle des préfixes dans les verbes à futur *u*[1]; la première est *u*, *o*, *ǫ*, parfois *ü* (cf. *supra*, p. 144) [surtout avec le préfixe *i̯* de la 3ᵉ pers. masc.]. — Mais outre que le fait n'est pas constant dans tous les verbes de cette catégorie, on peut relever sur ce point de fréquentes variations des prononciations individuelles. Les cas d'harmonie vocalique sont fréquents dans les verbes à futur *u* donnés au paragraphe précédent à titre d'exemples; ajoutons-en quelques autres : *ngėš* «fouiller la terre» *iónguš*; *ĕngål* «charger sur son dos» *ióngǫl* (*nqål* «copier», *iónqol*); *gṣåd* «se diriger» *iúgṣǫd*; *ɛăgŏl* «entraver (une monture)» *ióɛgǫl* (tandis que *ɛăqål*, *iáɛqŏl* «se rappeler»); *ɛăṣåṛ* «presser» *ióɛṣoṛ*; *ɛăṣåm* «préserver» *ióɛṣǫm*; *šṛåṭ* «stipuler» *iŭšṛoṭ*, etc. — Signalons les curieux *iŭktel* «il tuera»; *ióχrež* «il sortira»[2] qui ont leurs équivalents en tlemcenien; aussi *ióχzen* «il cachera» à côté de *iáχzen*.

f. Le *resaut* est constant dans le dialecte au futur pluriel (sous la réserve du cas où la 1ʳᵉ radicale est *sonante*, cf. *supra*

[1] Comp. *M.G.T.*, § 47.

[2] Cf. *Tlemcen*, p. 63; dans les verbes défectueux on trouve dans le présent dialecte *ióγda* «il va», *iúχfa* «il est caché».

p. 157). La voyelle apparue par *ressaut* entre la 1re et la 2e radicale est fréquemment de la même couleur que celle de la 2e radicale au singulier; parfois aussi elle est modifiée par l'influence du voisinage consonantique; les curieux *i̯úktel*, *i̯óχrež*, *i̯óχzen* font au pl. *i̯èkkútlu*, *i̯aχχúržu*, *i̯aχχóznu*. — Je rappelle qu'on entendra aussi : avec une accentuation différente, *i̯èggèsmu*; et avec une économie syllabique altérée *ĭgésmu* (cf. *supra*, p. 423).

g. A l'impératif, la forme masc. sing. *gsém* est plus fréquente que la forme *égsem*; dans cette dernière, pour les verbes à futur *u*, la voyelle initiale est aussi soumise à l'harmonie vocalique. Par contre, les formes *èggésmi*, *èggésmu* (sporadiquement *éggèsmi*, *éggèsmu*) sont peut-être plus fréquentes pour le féminin et le pluriel que les formes *gésmi*, *gésmu*. Ces dernières offrent un groupement syllabique connu pour elles des langues sémitiques septentrionales (avec une autre accentuation); dans le Maghrib elles apparaissent aussi en marocain [1].

II. — Le verbe sourd à la 1re forme.

méss, مسّ «il a touché».

		SINGULIER.	PLURIEL.
Parfait.	3e m.	*méss.*	*méssu.*
	3e f.	*mésset.*	
	2e m.	*messḗĭt.*	*messḗĭtu.*
	2e f.	*messḗĭti.*	
	1re	*messḗĭt.*	*messḗĭna.*
Futur.	3e m.	*ĭméss.*	*ĭméssu.*
	3e f.	*tméss.*	
	2e m.	*tméss.*	*tméssu.*
	2e f.	*tméssi.*	
	1re	*nméss.*	*nméssu.*
Impératif.	m.	*méss.*	*méssu.*
	f.	*méssi.*	
Partic. actif.		*mâs.*	*mâssîn.*
Partic. passif.		*memsûs.*	*memsūsîn.*

a. La vocalisation du radical au parfait est généralement *e*; *á* apparaît dans le voisinage des emphatiques, du *q* et du *γ*; *a*

[1] Par exemple *sibgi*, ap. *Houwāra*, p. 62, l. 26; comp. *Tlemcen*, p. 61, Kampffmeyer, p. 242, *ĭkítĕbi*, *ĭkítĕbu*.

apparaît dans le voisinage de χ et des faucales ḥ et ʿ. — La voyelle longue qui apparaît dans tous les dialectes [1], au parfait devant les suffixes de la 1re et de la 2e personne n'est pas ī comme dans les dialectes citadins de l'Afrique du Nord, mais ẹ̄ comme en tripolitain; et plus souvent encore on entend ẹ̄ı̯ [2].

b. La vocalisation de la syllabe radicale est fréquemment la même au futur qu'au parfait : *šémm* «sentir» *ĭšémm*; *gérr* «avouer» *ĭgérr*; *ʿáḍḍ* «mordre» *ĭʿáḍḍ*, etc. Dans quelques verbes où le parfait est vocalisé en *a* le futur est vocalisé en *e*, *ŏ* : *χáff* «être léger» *ĭχéff*; *χárr* «dire des sottises» *iχérr*; *ḥább* «aimer» *iḥóbb*; *ḥáll* «ouvrir» *ĭḥóll*; *ʿázz* «être cher» *ĭʿózz*; *ʿádd* «compter» *iʿódd*. — Extrêmement fréquent est dans ces verbes le futur *u* (*ọ o*) que la langue classique connaît déjà pour beaucoup d'entre eux : *šégg* «fendre» *ĭšúgg*; *dégg* «piler» *ĭdúgg*; *ṛágg* «être mince» *ĭṛọ́gg* (classique يَرِقّ); *ḍárr* «faire du mal» *ĭḍóṛṛ*; *báṛṛ* «faire du bien» *ĭbọ́ṛṛ*; *ṛádd* «rendre» *ĭṛọ́dd*; *γášš* «tromper» *ĭγọ́šš*; *ḥáṛṛ* «avoir la diarrhée» *ĭḥóṛṛ*; *ʿágg* «vomir un os qui étrangle (chien)» *ĭʿógg*; *ḥákk* «frotter» *ĭḥọ́kk*; *káḥḥ* «tousser» *ĭkóḥḥ*, etc.

c. Le participe actif n'a jamais dans ces verbes la forme dédoublée que lui connaissent certains dialectes orientaux [3] : *mâš* et non pas *mâšeš* (comp. inf. 3e forme).

III. — Le verbe assimilé et à 1re radicale hamza à la 1re forme.

ŭšém وشم «il a tatoué».

		SINGULIER.	PLURIEL.
Parfait.	3e ms.	*ŭšém.*	*uọ́šmu.*
	3e fém.	*uọ́šmet.*	
	2e ms.	*ŭšémt.*	*ŭšémtu.*
	2e fém.	*ŭšémti.*	
	1re	*ŭšémt.*	*ŭšémna.*

(1) S'il faut en croire Pedro de Alcala, l'andalou n'aurait pas connu régulièrement cette formation : *ḥabébt* s. v. *querer*, p. 362; *danánt* s. v. *pensar*, p. 335; *zemémt* s. v. *sufrir*, p. 389 etc.; sur le processus de cette voyelle longue cf. les observations de Spitta p. 216, et de Vollers, *W. Z. K. M.*, 1892, p. 171.

(2) Il faut donc limiter en ce sens la remarque de Wright, *Ar. gram.*, *I.*, p. 69, *in fine*.

(3) Cf. les observations de Spitta, p. 217, 218; Socin, *Diwān*, III, § 97 b; aussi palestinien : Littmann, *N. V.*, p. 19, v. 52, *fákik*; p. 32, l. 1, *ḥáṭiṭ*; comp. le tlemcenien *ʿátet* et *ʿádet* (*Tlemcen*, p. 162) ici inconnu : *ʿátt* est seul usité.

		SINGULIER.	PLURIEL.
Futur.	3e ms.	*iûšem.*	*iûšmu.*
	3e fém.	*tûšem.*	
	2e ms.	*tûšem.*	*tûšmu.*
	2e fém.	*tûšmi.*	
	1re	*nûšem.*	*nûšmu.*
Impératif.	ms.	*ŭšém* (*óušem*).	*uóšmu.*
	fém.	*uóšmi* (*óušmi*).	
Participe.	actif.	*uâšem.*	*uāšmîn.*
	passif.	*mẹ̄išûm.*	*mẹ̄išūmîn.*

a. On entend aussi *ŭšém*, et *óušém* (cf. *supra*, p. 161) au parfait.

b. Au futur la diphtongaison *eu*, *ou* qui apparaît en tlemcenien est ici généralement absente. On n'y voit pas apparaître *ó* qui dans le dialecte, est la réduction habituelle de وَ-, dans les rares cas où cette diphtongue est réduite : on a *û* (sauf dans certains cas de voisinage consonantique) qui semble reporter à وُ-[1] : *ŭḥól* « être embarrassé » *iûḥŏl*, *iọḥlu* ; *ŭzén* « peser » *iûzen*, *iûznu* ; *ŭréd* « aller boire (troupeaux) » *iûred*, *iûrdu* ; *ŏṣậl* « parvenir » *iộṣậl*, *iọṣlọ* ; *ŭžed* « se trouver » *iûžed*, *iûždu*.

c. Les formes *óušem* d'une part, *uóšmi*, *uóšmu* de l'autre, sont moins fréquentes à l'impératif que *ŭšém*, *óušmi*, *óušmu*.

d. La forme la plus fréquente du participe passif connaît ici une diphtongue *ẹ̄i* de la 1re syllabe : *mẹ̄izûn* « pesé » ; *mẹ̄ilûû* « passionné pour » ; *mẹ̄irûθ* « hérité » ; *mẹ̄idûna* « sorte de corbeille » (class. مودونة), etc. ; une forme avec diphtongue *ou* existe aussi dans le dialecte, mais est moins employée ; ainsi, par ex. : *moužûd* « qui se trouve » à côté de *mẹ̄ižûd*. Ces formes apparaissent dans la plupart des dialectes bédouins du Maghrib[2]. — La morpho-

[1] De même en tripolitain (*M. G. T.*, § 50), en omâni (Reinhardt, p. 95); en palestinien (Littmann, *N. V.*, p. 21, l. 1 *iûṣalu*) sporadiquement dans les dialectes d'Arabie (*iûrid* ap. Socin, *Diwân*, § 135 *b*); cf. aussi Wright, *Comp. Grammar*, p. 287, l. 3. D'autre part, la disparition de و initial devant les préfixes, habituelle à la langue classique, et qui apparaît sporadiquement dans l'Iraq, en Égypte, en Palestine (Meissner, *Gesch.*, § 75; Littmann, *N. V.*, *ti'ae* = تقع p. 22, v. 72) est dans le Maghrib entièrement inconnue jusqu'ici; l'andalou la pratiquait (*niezén*, sub voce *pesar*; *niréθ*, sub voce *eredar*; *naqif*, sub voce *empinarse* ap. Pedro de Alcala; et Ibn Guzmân, *passim*).

[2] Avec *mî* et non *mẹ̄î*, cf. *M. G. T.*, § 50; *Tlemcen*, p. 67; Doutté, p. 64; ميزونة en libyque (Hartmann, n° 4, v. 7), en tripolitain (*T. B. L.*, p. 153) en

logie des verbes à 1re radicale *u* ignore partout ailleurs qu'au participe passif de la 1re forme ce changement du classique وُ- en *ẹ̄i*. Aussi ne peut-on guère songer, j'imagine, à un rapprochement avec le changement de و en ي au futur que connaissaient certains dialectes de l'Arabie ancienne, et que l'égyptien présente encore sporadiquement[1]. J'ai dit plus haut qu'il fallait peut-être y voir un cas de dissimilation vocalique (cf. *supra*, p. 145).

e. Le verbe assimilé 1re radicale *i̯* a une conjugaison normale *ībés* (*ẹ̄ibés* et *ībés*) «il a séché»; fém. *i̯ébset*; fut. *i̯ẹ̄ibes* et *i̯ẹ̄ibsu*; part. actif *i̯âbes*.

f. La classe des verbes à première radicale *hamza* n'est représentée ici que par *âmén* «croire», *āmóṛ* «ordonner»; dont la conjugaison est semblable à celle que connaît le tlemcenien (cf. *Tlemcen*, p. 65). Mais au futur à côté de *i̯âmen*, *i̯âmnu*, *i̯âmöṛ*, *i̯âmṛo*, on entend aussi *ï'âmen*, *ï'âmóṛ*, avec un hamza parfaitement sensible. Ce sont, je crois, des barbarismes littéraires dus à l'influence des demi-lettrés, dans le parler desquels elles apparaissent régulièrement (cf. *supra*, p. 102). Le participe passif offre fréquemment le changement de *ā* en *ẹ̄i* : *mẹ̄imûn* «digne de foi»; *mẹ̄idûm* «adipeux» (أَدَم non employé par ailleurs dans le dialecte); *mẹ̄ikûl* «mangé» (mais *mâkûl* «nourriture»); *mẹ̄iχôḏ* «pris» (de أكل, أَخذ sur la conjugaison dialectale desquels cf. *infra*, p. 435). Vraisemblablement, il y a eu influence analogique des participes passifs de verbes à 1re radicale و dont j'ai parlé plus haut[2].

oranais (Cohen-Solal, p. 127), en marocain d'Oujda (Delphin, p. 314, l. 7); *mêžū* = موجوع *ap.* Kampffmeyer, *Arab. Beduinendial.*, p. 200.

[1] Cf. Wright, *Ar. gram.*, I, p. 79; Spitta, p. 223; le changement en *ā* connu de certains dialectes anciens et aujourd'hui de ceux d'Arabie, de l'Iraq, du désert de Syrie n'apparaît à ma connaissance dans le Maghrib, du moins à la 1re forme, qu'en libyque (Hartmann, p. 95, *in fine* *jāga'*, p. 121 *in fine* *tāgaf*). A la 10e, il se montre en tripolitain (*M. G. T.*, § 64); le *tāsiβ* du tlemcenien, aussi saïdien demeure pour moi problématique (cf. *Tlemcen*, p. 304; comp. Socin, *Mar.*, p. 44, note 104). D'autre part, Stumme voit dans le maltais *ndsal*, *tdsal* un allongement par l'accent de la 1re syllabe de تُوصل تَصل et non pas ناصل = تُوصل (*Malt. Studien*, p. 103).

[2] Comp. Delphin, *passim* مغيور; Sonneck, *C. M.*, II, xxv; à rapprocher du tripolitain *mīmûn*, du tripoli-tunisien *mībûn* (cf. *M. G. T.*, § 53); d'autre part les *mêkûl*, *mêmûr* palestiniens sont non des réductions de diphtongue *ai*, mais des imāla très prononcées (cf. Littmann, *N. V.*, p. 2); notons aussi que la réduction analogique des participes passifs des verbes hamzés, non plus à une forme *mei*..., *mi*..., mais à une forme *mou*..., *mū*... se rencontre aussi dans le Maghrib (*mūkûl* ap. *M. G. T.*, § 53 *a*; aussi *ap.* Sonneck, *C. M.*); rappelons que dans le désert de Syrie et en Palestine les formes *i̯óχud*, *i̯ókul*, etc. apparaissent à la conjugaison du futur (cf. *J. A.*, sept. 1906, p. 235, 236; *Z. D. M. G.*, 1868, 172 sur 77, 11, et 78, 18).

IV. — Le verbe concave à la 1re forme.

lâm لام «il a blâmé»; *mâl* مال «il a penché»;
bân بَانْ «il a passé».

		Singulier.		Pluriel.	
Parfait	3e ms.	*lâm*	*mâl.*	*lâmu*	*mâlu.*
	3e fém.	*lâmet*	*mâlet.*		
	2e ms.	*lémt*	*mélt.*	*lémtu*	*méltu.*
	2e fém.	*lémti*	*mélti.*		
	1re	*lémt*	*mélt.*	*lémna*	*ménna.*
Futur	3e ms.	*ilûm*	*imîl.*	*ilûmu*	*imûlu.*
	3e fém.	*tlûm*	*tmîl.*		
	2e ms.	*tlûm*	*tmîl.*	*tlûmu*	*tmûlu.*
	2e fém.	*tlûmi*	*tmîli.*		
	1re	*llûm*	*ĕnmîl.*	*llûmu*	*nmûlu.*
Impératif	ms.	*lûm*	*mîl.*	*lûmu*	*mûlu.*
	fém.	*lûmi*	*mîli.*		
Participe actif.		*lâim*	*mâil*	*lâimîn*	*mâilîn.*

Parfait.	*bân*	*bânet*	*bént*	*bénti*	*bént*	*bânu*	*béntu*	*bénna.*
Futur.	*ibân*	*tbân*	*tbân*	*tbâni*	*ĕnbân*	*ibânu*	*tbânu*	*ĕnbânu.*
Impératif.	*bân*	*bâni*	*bânu.*					
Participe.	*bâin*	*bâinîn* (*bĕ̆nîn*).						

a. On distinguera ici comme ailleurs des verbes concaves à futur ī, à futur ū, et à futur ā, ces derniers beaucoup moins nombreux que les autres. — Sur les formes *imûlu*, *tmûlu*, *nmûlu* au pluriel des verbes à futur ī cf. *supra*, p. 144; *imîlu*, etc. sera au reste aussi entendu dans le dialecte.

b. La voyelle brève des 2e et 3e pers. au parfait n'est jamais *i*; elle est souvent *e*, quelle que soit la couleur de la voyelle longue du parfait; elle est parfois *ŏ* dans le voisinage des faucales *ʿ* et *ḥ* et des vélaires *q* et *γ* : *bôst* «j'ai vendu»; *ʿôft* «j'ai été dégoûté». *ḥôrt* «j'ai été stupéfait»; *qôst* «j'ai jeté». Fréquemment enfin, elle est *u* (*o*, *ọ*) non seulement avec des verbes à futur *ū* (*ḍâg* «goûter» *iḍôg*, *ḍógt*; *kân* «être» *ikûn*, *kúnt*; *gâl* «dire» *igûl*, *gúlt*), mais dans de nombreux verbes à futur ī; ici ce phénomène déjà apparu dans d'autres dialectes, se montre avec une fréquence particulière; et il est, semble-t-il, encore bien plus généralisé dans les parlers

du Sud oranais : *ṣâb ĭṣệb* « trouver » *ṣóbt*; *ṭâḥ ĭṭệḥ* « tomber » *ṭóḥt*; *χâb ĭχệb* « être frustré » *χóbt*; *γâb*, *ĭγệb* « être absent » *γóbt*; *ṭâʿ ĭṭîŭʿ* « obéir » *ṭóʿt*; *ṭâg*, *ĭṭệg* « pouvoir » *ṭógt*; *fâq*, *ifệq* « s'éveiller » *fóqt*; *žâŭḥ*, *ĭžîŭḥ* « mal réussir » *žóḥt*, etc.[1]. — Très fréquent est à la 3ᵉ personne féminin, lorsque la 3ᵉ radicale est une sonante, l'évanouissement de la voyelle brève de la 2ᵉ syllabe : *mâlt*, *lâmt*, *bânt*, *ṣâṛt*, *žâbt*, etc. (cf. *supra*, p. 159).

c. Le participe passif de ces verbes, lorsqu'il est usité a uniformément une forme *mvc¹i̯²ûc³* : *mebi̯ûŭʿ* « vendu »; *mâṣi̯ôg* « conduit au marché ».

d. Le verbe *χṷón* « voler » a ici comme dans d'autres dialectes algériens une conjugaison forte : fut. *i̯óχṷen*[2].

V. Le verbe défectueux à la 1ʳᵉ forme.

glâ قلى « il a grillé »; *ĕnsâ* نسى « il a oublié ».

		Singulier.		Pluriel.	
Parfait.	3ᵉ ms.	*glâ*	*ĕnsâ.*	*glôṷ*	*ĕnsôṷ.*
	3ᵉ fém.	*glât*	*ĕnsât.*		
	2ᵉ ms.	*glệĭt*	*ĕnsệĭt.*	*glệĭtu*	*ĕnsệĭtu.*
	2ᵉ fém.	*glệĭti*	*ĕnsệĭti.*		
	1ʳᵉ	*glệĭt*	*ĕnsệĭt.*	*glệĭna*	*ĕnsệĭna.*
Futur.	3ᵉ ms.	*i̯égli*	*i̯énsa.*	*i̯églu*	*i̯énsu.*
	3ᵉ fém.	*tégli*	*ténsa.*		
	2ᵉ ms.	*tégli*	*ténsa.*	*téglu*	*ténsu.*
	2ᵉ fém.	*tégli*	*ténsi.*		
	1ʳᵉ	*négli*	*nénsa.*	*néglu*	*nénsu.*
Impératif.	ms.	*égli* (*glî*)	*énsa* (*nsâ*).	*églu* (*glú*)	*énsu* (*nsú*).
	fém.	*égli* (*glî*)	*énsi* (*nsî*).		
Participe	actif.	*gâli*	*nâsi.*	*găli̯în.*	*năsi̯în.*
	passif.	*mégli*	*ménsi.*	*megli̯în*	*mensĭi̯în.*

[1] Comp. *Tlemcen*, p. 68; *T. G.*, p. 18, *in princ.*; c'est le contraire de ce qu'offrent plusieurs dialectes orientaux, syrien, arabique, palestinien, etc. où l'*u* des verbes concaves, media و, au parfait, est fréquemment remplacé par *i* (cf. Socin, *Dîwân*, III, § 130 *b*); il faut au reste remarquer ici que beaucoup des verbes concaves cités, représentent des 4ᵉ formes (cf. *infra*, p. 443), mais appartiennent à des racines, originairement à media *u* : *ṣâb* (√صوب), *ṭâʿ* (√طوع), *fâq* (√فوق), *ṭâg* (√طوق), *ṭâḥ* dans la langue classique a futur يطيح et يطوح (cf. Lisân, III, ٣٦٨).

[2] Cf. sur tout ceci *Tlemcen*, p. 68, *in fine*.

a. Au parfait la distinction de فَعْل, فَعِل conservée dans d'autres dialectes[1] a complètement disparu de ce dialecte; même la légère distinction que fait sur ce terrain le tripolitain à la 1re et à la 2e personne est ici entièrement inconnue; la diphtongue *ẹ̑* apparaît seule, jamais pour les classiques فعِل la voyelle longue *î*[2]; le tlemcenien connaît, rappelons-le, la seule voyelle longue *î* réduction d'une diphtongue.

b. La 3e pers. fém. sing. a ici comme en tunisien, en tlemcenien, en marocain des villes, mais non en tripolitain un *â* long et est accentuée devant le *t* terminal (*â* sauf après les emphatiques, les faucales *ʿ*, *ḥ*, et les vélaires, cf. *supra*, p. 134, 135). Je persiste à voir dans ce فعات, non une forme primitive, mais une formation analogique, secondaire, tirée du masculin[3]; le tripolitain *šrét* peut représenter le classique شَرَت; le saïdien *šrât* représente, à mon sens, non un primitif شَرَات, mais un dialectal *šrâ* + *t*. L'accentuation a eu peut-être aussi quelque influence; car les formes dérivées révèlent que là où l'accent porte sur la dernière syllabe du thème classique la voyelle longue *ā* subsiste au féminin; que là, par contre, où l'accentuation porte sur la 1re syllabe du thème classique, l'*ā* long y disparaît (cf. *infra*, 2e, 3e, 7e et 8e formes). — Il en va de même au pluriel 3e personne; le saïdien *šrâu* (*šrôu*) «ils ont acheté» est le dialectal *šrâ* + *u* (avec accommodation de *âu* en *ôu*, cf. *supra*, p. 143, *in fine*); le tripolitain *šrú* est le classique شَرُوا[4].

c. Le futur singulier est ici en *i* ou en *a*; dans les verbes à futur *a*, la 2e pers. fém. sing. a une terminaison *i* par laquelle elle se distingue du masculin : *ténsa* «tu oublies» (masc.); *ténsi* «tu oublies» (fém.)[5]. — La catégorie des verbes à futur clas-

[1] Cf. Spitta, § 46; Reinhardt, § 356, 357; Socin, *Dîwân*, § 128 *d*; ainsi le dialecte considéré offrirait la particularité notée par les auteurs classiques dans le parler de la tribu de Tâi.

[2] Cf. *M. G. T.*, § 52.

[3] Nöldeke, qui avait d'abord eu cette opinion (*W. Z. K. M.*, 1894, p. 260, 261), semble maintenant considérer فعات comme un archaïsme (*Z. D. M. G.*, 1904, p. 905, note 4). Il est remarquable, d'autre part, que des formes avec *ā* long conservé se présentent aussi dans les dialectes arabiques (Socin, *Dîwân*, § 130 *a*).

[4] Avec réduction de *ó* (وْ-) à *ú* vraisemblablement par analogie avec tous les autres verbes.

[5] A Alger *tensâi* qui est d'origine secondaire : *tensā* + *i*; tandis que *ténsi* saïdien serait le classique تَنْسَيْ avec *ai*, ramené à *i*, par analogie avec tous les autres verbes.

sique *u* a ici comme dans les autres dialectes, à peu près complètement disparu : cependant à *ḥbâ iáḥbu* «ramper à quatre pattes», *dbâ iédbu* «trottiner», qui se rencontrent dans d'autres parlers maghribins, il faut ajouter ici *kṣâ iákṣo* «marcher avec peine» et *ʿăfâ iʿáfu* «pardonner» (pour ce dernier verbe vraisemblablement influence de la langue littéraire)[1]. Le pluriel est pour ces quatre verbes semblable au singulier; la 2ᵉ pers. sing. est *tédbi*, etc. Pour les verbes à futur *i*, le pluriel analogique en *íu* des dialectes citadins de l'Afrique du Nord est ici inconnu. Par contre le pluriel *ôu* des verbes à futur *a*, apparaît, assez rarement du reste, *iénsôu* (*iénsâu*) à côté de *iénsu*[2].

d. Les verbes à dernière radicale hamza ont été ici comme partout ramenés à la classe des verbes défectueux : *ĕlbâ iélba* «boire le colostrum» = لبأ; *bṭâ iábṭâ* = بَطُؤ; *brâ iébra* = بَرِئ.

e. *Klâ* et *χḏâ* apparaissent ici pour les classiques أكل, أخذ comme en tlemcenien, tunisien, tripolitain; ils ont au futur une conjugaison classique *iâkul*, *iâχoḏ*; des participes actifs analogiques *kâli*, *χâḏe*, et des participes passifs que j'ai étudiés plus haut (p. 431): cf. au reste *Tlemcen*, p. 71. Il faut rapprocher d'eux le secondaire *gdâ* «allumer» visiblement de وَقَدَ; il a des équivalents dans divers dialectes, et est largement répandu dans le Maghrib[3]. Il se conjugue entièrement comme un verbe défectueux. — Citons encore *ṣṛâ* «advenir» à côté de *ṣâṛ* = صار, *kṣâ* «marcher avec peine», tlemcenien *kuâ*, class. كاع; en poésie *šfâ* pour *šâf* = شاف; aussi *ḍuâ* «briller» fut. *iâḍui*, part. act. *ḍâui* qui représente le classique ضاء; il apparaît dans d'autres dialectes

[1] *ḥbâ* dans tout le Maghrib; *dbâ iédbu* dans plusieurs dialectes oranais (*Tlemcen*, p. 69; Delphin 35, ٥); dans l'Iraq *áʿáfu* «je pardonnerai» à côté de *áʿáfi* (Meissner, *Gesch.*, p. 58, l. 11 et 15); Spitta (231, note 1) signale aussi dans le langage des lettrés d'Égypte : *argû* = أرجو; *ášku* = أشكو; à Saïda *nérža* et *néški*.

[2] Cf. *Tlemcen*, p. 7; il n'apparaît pas non plus que le verbe défectueux dernière radicale ى ait jamais ici été traité analogiquement comme un verbe fort, comme il est courant en omâni (*W.Z.K.M.*, 1895, p. 9, *in princ.* — Comp. le parfait بَغِيُوا *ap.* Nöldeke, *Z. Gramm.*, p. 12, l. 10 à rapprocher de *bégiû* de la haute Égypte ap. *J.A.*, janv. 1885, p. 12); le tunisien *nímšiu* (*T.M.G.*, p. 32, l. 7) offre pour le Maghrib oriental un exemple de ce phénomène.

[3] Cf. *W.Z.K.M.*, 1894, p. 291, 292; le marocain a pour أكل, أخذ d'autres formes que *klâ*, *χḏâ* (cf. *Tlemcen*, p. 71, note 1); il connaît *gdâ*, duquel il faut rapprocher le syro-égyptien قاد = وقد (cf. Landberg, *Prov.*, 290, 291); comp. *daʿâ* de ودع *ap.* Socin, *Diwân*, III, § 125 *a*; on comparera aussi les observations des lexicographes indigènes sur خاد, خدى, وخد (Lisân, XVIII, ٢٣٩).

maghribins[1]. Notons enfin que *ṛäiâ* «se fatiguer» عيّ fut. *iôṛia* part. act. *ṛâi*, n'est jamais *ṛâïia*; ce dernier verbe (2ᵉ forme) signifie ici «fatiguer» fut. *iṛâiii*[2].

f. *žâ* «venir»; fém. *žât*; pl. *žâu*, part. act. *žâi* (*žèi*) et non *mâži* comme à Tlemcen (class. جاءى). Dans le reste de la conjugaison du parfait se trouve une diphtongaison que d'autres dialectes connaissent : *žĕĭt*, *žĕĭti*, *žĕĭna*, *žĕĭtu*[3]; au futur *iži* (parfois *iži*), *dži*, *nži*; *ižû* (ou *ižû*, cf. *supra*, p. 144) *džû*, *nžû*. L'impératif est inusité on emploie *aruâḥ* ou *tâla* (cf *infra*, p. 445 et 453). — *Ṛâ* «voir» n'est usité qu'au parfait[4], et moins que *šâf* : *ṛât*, *ṛĕĭt*, *ṛĕĭti*, *ṛâu*, *ṛĕĭna*, *ṛĕĭtu*.

VI. — Le verbe à la 2ᵉ forme.

Kéδδeb كذّب «il a traité de menteur».

		Singulier.	Pluriel.
Parfait.	3ᵉ ms.	*kéδδeb.*	*kéδδbu.*
	3ᵉ fém.	*kéδδbet.*	
	2ᵉ ms.	*kéδδébt.*	*keδδébtu.*
	2ᵉ fém.	*keδδébti.*	
	1ʳᵉ	*keδδébt.*	*keδδébna.*
Futur.	3ᵉ ms.	*ikéδδeb.*	*ikéδδbu.*
	3ᵉ fém.	*ikéδδeb.*	
	2ᵉ ms.	*tkéδδeb.*	*tkéδδbu.*
	2ᵉ fém.	*tkéδδbi.*	
	1ʳᵉ	*nkéδδeb.*	*nkéδδbu.*
Impératif.	ms.	*kéδδeb.*	*kéδδbu.*
	fém.	*kéδδbi.*	
Participe.		*mkéδδeb.*	*mkeδδbîn.*

[1] Sur *ṛrá* cf. Doutté, p. 35, note 192; sur *šfá* Bel, la *Djâzya*, p. 106, v. 35, note 3; et Landberg, *Ḥaḍr.*, I, p. 504, note 1; *ḍuá* ap. Beaussier, p. 387, comp. arabique وضى = ضاء Socin, *Dîwân*, § 125 *b*.

[2] C'est par erreur que Demombynes pour Tlemcen, et Delphin pour un dialecte rural donnent عيا (*J. A.*, juill. 1904, p. 63, l. 1; textes, *passim*); on prononce partout en Oranie *ṛäiâ* comme à Tunis (*T. G.*, § 21), pas *ṛâiia* comme en Arabie (Socin, *Dîwân*, III, § 129 *d*).

[3] En tunisien et en tripolitain, il n'y a pas trace de diphtongaison (*T. G.*, § 22, *M. G. T.*, § 54); chez les *Houwâra* le dialecte paraît vacillant, comme sur bien d'autres points (*žét*, p. 18, l. 7; *žét*, p. 36, l. 15); ce sont les dialectes orientaux, arabique, iraqois, égyptien qui connaissent la diphtongaison dans ce verbe (ou la réduction a *é*), cf. les observations de Spitta, p. 236; personnellement, je crois, au moins pour Saïda, à une réduction analogique de *žā* = جاء aux verbes défectueux.

[4] Usité dans toute sa conjugaison à Tunis et à Tripoli (*T. G.*, § 22 *T. M. G.*, § 55).

a. A l'inverse de ce qui existe dans le dialecte de Tripoli, il est fréquent ici que les deux syllabes radicales aient une vocalisation différente; généralement c'est la première syllabe, accentuée d'ordinaire dans la conjugaison du verbe, qui a la vocalisation la plus colorée *a*, *ā*, très fréquemment *é*. La 2ᵉ syllabe a généralement *e*. Cette particularité frappe vivement une oreille habituée à la résonance du dialecte tlemcenien qui connaît d'ordinaire ici une vocalisation *e*, pour les deux syllabes. Au reste la vocalisation est naturellement soumise à l'influence des consonnes voisines. Elle est la même au parfait et au futur :

Kémmel «achever» *ikémmel*; *χárrež* «faire sortir» *iχárrež*; *χállāṣ* «payer» *iχállāṣ*;
Kássār «briser» *ikássār*; *žélleb* «se cabrer» *ižélleb*; *ṣálleg* «suspendre» *iṣálleg*;
žárrōb «éprouver» *ižárrōb*; *ṣázzeb* «pâturer au loin» *iṣázzeb*; *tébbōʿ* «suivre» *itébbōʿ*;
kábbār «honorer» *ikábbār*; *γámmāḍ* «fermer les yeux» *iγámmāḍ*; *sérrež* «seller» *isérrež*;
ḍárrōb «saillir (taureau) *iḍárrōb*; *ṭárrōg* «saillir» (bélier) *iṭárrōg*; *fárrōγ* «vider» *ifárrōγ*;

On entend fréquemment au fém. sing. et au pluriel *kéδδĕbu*, *tkéδδĕbi*, *tkéδδĕbu*, *mkéδδĕbīn*, etc.[1].

Le participe actif et le participe passif ne se distinguent nullement l'un de l'autre. Comme l'a remarqué Doutté quand l'un est usité, l'autre ne l'est généralement pas; et c'est le plus souvent le participe passif qui est employé[2]. Le participe actif ne s'est conservé que dans quelques rares formes employées comme véritables substantifs : *mdárrōṣ* «professeur» مدرّس; *mʿállem* «patron» معلّم; *mu͜éδδen* «muezzin», même, est peu employé ici; on dit plutôt *u͜oδδān*.

b. Pour le verbe *sourd* et le verbe *concave* je n'ai qu'à renvoyer ici à ce qui a été dit ap. *Dialecte de Tlemcen*, p. 73.

móuu͜ōl «élever des troupeaux» *imóuu͜ōl*, *imóuūlu*.
géi͜el «se mettre à l'ombre» *igéi͜el igéīlu*.

(1) Cf. *Tlemcen*, p. 73.
(2) Cf. Doutté, p. 22, note 39; Houdas, p. 149; rappelons d'autre part qu'en syrien d'après l'intéressante observation de Landberg, مفعّل est fréquemment employé pour مفعِّل (cf. *Prov.*, p. 84, 85). On comparera d'autres exemples de confusion entre participes actifs et passifs de la 2ᵉ et de la 3ᵉ forme ap. Socin, *Dîwân*, III, § 111.

χámmem «réfléchir à» *iχámmem iχámmu.*
kárrör «répéter» *ikárrör, ikárrọ.*

c. Le verbe assimilé se conjugue ici fort régulièrement.

ụắṣṣöḷ «porter la nourriture aux travailleurs» *iụắṣṣöḷ, iụắṣṣḷọ.*
ụáṣṣöḍ «exhorter» *iụáṣṣöḍ, iụáṣṣḍọ.*
ịébbes «faire sécher» *iịébbes, iịébbsu.*

D'autre part, le verbe à première radicale hamza a été généralement ramené à une forme assimilée.

ụóδδen «appeler à la prière» *iụóδδen, iụóδδnu.*
ụókkel «faire manger» *iụókkel, iụókklu.*
ụáχχör «reculer» *iụáχχör, iụáχχrọ.*

La conservation du hamza notée en tlemcenien (cf. *supra*, p. 101, n. 1) n'apparaît guère ici : citons cependant des participes, empruntés à mon sens à la langue littéraire : *m'áθθar* «remarquable», *m'ăịịes* «désespéré», *m'ădděb* «bien élevé»; curieux est *meddûb* «bien dressé», en parlant d'un cheval, qui montre la forme مفعول appliquée à أدّب [1].

d. Très remarquable est que le verbe défectueux se présente au parfait pour les 3e pers. fém. et plur. avec une double série de formes. L'une a l'accent sur la 1re syllabe et des terminaisons *et*, *u*; elle peut être tenue pour le représentant des formes classiques. L'autre a la même accentuation que la première forme pour ces personnes et des terminaisons *ât*, *âu*, (*ôu*); elle est dialectale et analogique.

ṣárra «dépouiller», *ṣárret* et *ṣarrât*; *ṣárru* et *ṣarrôu.*
žérra «faire courir», *žérret* et *žerrât*; *žérru* et *žerrôu.*
ḥálla «adoucir», *ḥállet* et *ḥallât*; *ḥállu* et *ḥallôu.*
ṣáịịa «fatiguer», *ṣáịịet* et *ṣaịịât*; *ṣáịịu* et *ṣaịịôu.*

Des deux séries c'est la première qui est de beaucoup la plus employée dans le dialecte, tandis que les idiomes citadins ne connaissent que la seconde [2]. — Au futur on a naturellement

[1] Je n'expliquerai guère *meddûb* par une assimilation régressive de ء à د (cf. LITTMANN, *N. V.*, p. 2); c'est par une assimilation analogue qu'on a voulu expliquer l'énigmatique *sténna* «attendre» = استأنى cf. *infra*, p. 456; je crois bien plutôt que la racine ادب étant surtout employée à la 2e et à la 5e forme où le *d* est redoublé, on l'a analogiquement redoublé dans *meddûb*.

[2] A Tripoli, bien entendu, on trouve des formations analogues à la première série saïdienne. — Dans la plupart des dialectes ruraux de l'Oranie, il semble bien exister comme ici une double série de formes : DOUTTÉ, p. 15,

ȶárri; *ȶárri* pour la 2ᵉ pers. sing. masc. et fém.; plur. *ȶárru*, etc. — Le participe passif sonne ici *mȶárri*; fém. *mȶárri̯a*; plur. *mȶarri̯ín* [1].

e. Très remarquable est la conjugaison de *ddâ* «emporter» أدّى *ddêit*, *ddât*, *ddôu* (jamais *ddét* et *ddú*); fut. *i̯éddi*, plur. *i̯éddu* (*i̯úddu*); avec un extraordinaire participe analogique *ddâi* plur. *ddâi̯ín*! [2].

f. La deuxième forme est la plus employée des formes dérivées du verbe; elle a comme dans la langue classique des sens intensif, déclaratif, fréquentatif. Elle est parfois même «extensive quant au nombre»; ainsi, «il a égorgé un bélier» *δbóḥ u̯āḥdélkébš*; «il a égorgé trois béliers» *δébbōḥ θélθĕ kbâš*; «il a blessé mon frère» *žráḥ χói̯a*; «il les a tous blessés» *žérráḥḥom ekkúll*; «il saisit le voleur» *gbâḍ elχâin*; «il a saisi les voleurs» *gábbōḍ elχēi̯ân*; «il a commis un assassinat» *ktęrrûōḥ*; «il a commis plusieurs assassinats» *kétter-ru̯âḥ* [3]. Très souvent surtout elle est factitive et, dans ce rôle, remplace très généralement la 4ᵉ forme, disparue du dialecte. Elle la remplace encore dans les cas où cette forme exprimait dans la langue classique l'idée de mouvement vers un lieu : *γárrōb* «aller vers l'ouest» أغْرَب; *šérreg* «aller vers l'est» أشْرَق; *gébbel* «aller vers le sud» أقْبَل, etc. [4]. Parfois elle existe à côté de la 1ʳᵉ forme, ou la remplace, pour des verbes concaves et des verbes exprimant une idée de mouvement [5]: *ḥáu̯u̯ōš* «se promener»; *ḥái̯i̯od* «s'écarter»; *hóu̯u̯ōd* «descendre»; *róu̯u̯ōḥ* «partir (à côté de *râḥ*), *sái̯i̯er* «marcher au pas»; *γáu̯u̯ōr* «galoper» (aussi *dénna*); *fóu̯u̯ōt* «passer» (à côté de *fât*); *sóu̯u̯ōl* «interroger» (à côté de *sâl* سأل); *néggez* «sauter» (aussi *náṭṭōṭ*); *ṭébbōš* «suivre»; *žélleb* «se cabrer». Parfois elle remplace la 5ᵉ forme :

l. 8, *sémmu* et p. 15, l. 21, *mōδδdu*; p. 13, l. 30, *seqsat*. BEL, *Djâzya*, passim وَلّوا, et خَلّات, p. 68, v. 46 à côté de تعرّت (de تعرّى), p. 65, v. 19 (5ᵉ forme qui suit la 2ᵉ sur ce point, cf. *infra*, p. 445).

(1) De même dans tout le Maghrib *mχábbi* aussi bien «caché» que «cachant»; *mrábbi* aussi bien «bien élevé» que «éducateur». Remarque qu'ici, contrairement à ce qui arrive à Tunis, il n'y a pas d'allongement au féminin en *mχabbi̯a*, *mrâbbi̯a*, (cf. *T.M.G.*, XXXVI; et les observations de FISCHER, *M.S.*, p. 10, note 1).

(2) Comp. *Tlemcen*, p. 74; aussi la conjugaison tunisienne de أدّى, ap. *T. G.*, p. 26, part. *míddi*; aussi SOCIN, *Diwân*, § 111 *a*); le participe *ddâi*, ap. DELPHIN, p. 44, l. 2 du texte دايين (pluriel).

(3) On comparera les intéressants exemples d'emploi de la 2ᵉ forme للتكثير donnés par FLEISCHER, *Beiträge z. arab. Sprachkunde*, I, 161.

(4) FLEISCHER, *loc. cit.*

(5) Comp. DOUTTÉ, p. 25, notes 77 et 80; HOUDAS, p. 144; aussi SPITTA, p. 195, et SOCIN, *Diwân*, III, § 129.

gérreb «s'approcher» تقرّب; *móuuöz* «faire les cent pas»; تموّج; *rébbö*,
= تربّع «passer le printemps»; *žémmö*, «s'asseoir avec» تجمّع [1].

g. Son aptitude a été dénominative; déjà sensible dans la langue classique, elle s'est fort développée ici, ainsi :

déiies «couvrir de *dîs*»;
déiier «mettre le poitrail à un cheval» *dēir*;
bédded «mettre sous la selle le tapis appelé *bdâd*»;
båhhör «cultiver un jardin» *bhåira*;
sérrer «faire des crosses de fusils» *srîr*;
uógged «ramasser de la fiente de bœuf» *ūgîd* «fumier de bœufs»;
ṭâmmöṛ «être gardien de silos» *ṭâmmâr*;
göllâl «jouer du *göllâl*»;
göṣṣâb «jouer de la *göṣba*»;
ṭâbbel «jouer du *ṭbél*», etc.[2].

h. Très nombreuses sont enfin, pour cette forme, les formations secondaires dialectales :

móuuön «confier un dépôt», de *mâna* = أمانة;
móuuör «marquer d'une cicatrice», de *mâṛa* = أمارة;
móuuös «aiguiser un couteau», de *mûs* = موسى;
uéiied «irriguer un jardin», de *uâd* = وادى «canal d'irrigation»;
zéiied «mettre au monde», du persan-turc زاده;
šóuuöṛ «retourner vers», de *šuâṛ* «vers»;
θåqqå «accorder confiance», de *θîqå* = ثقة;
ṣâiieb «faire trouver», de *ṣâb*, *iṣṣ̄b* = أصاب;
ṭâiieg «donner le moyen de», de *ṭâg*, *iṭēg* = أطاق;
féiiöq «éveiller», de *fâq*, *ifēq* = أفاق;
lésses «creuser les fondations», de *lsâs* = الأساس;
mṣâiiel «de bonne race», de *ṣél* = أصيل;
mmééšeg «crevassé aux mains», de *mšég* = مشّق [3];

[1] Comp. *Z.D.M.G.*, VI, p. 209; *Lisân-el-ʿarab*, XIII, 152, l. 9; Landberg, *La langue arabe*, p. 48; et la théorie de Vollers, *Volkssprache*, p. 116.

[2] Comp. Doutté, p. 21, notes 31 et 32.

[3] موّز aussi *ap.* Beaussier, p. 652; sur *zâd* cf. *M.G.T.*, p. 301; sur شور comp. Delphin, p. 102, 103; Beaussier, p. 352; *θåqqå*, tlemcenien *ṭéiiöq* avec le même sens; — لسّس «blanchir à la chaux», *ap.* Beaussier, p. 164 (Sonneck, *C.A.*, p. 54, donne لسّة comme contraction de الأساسة); en omâni

Naturellement *uárra* √رأى «montrer» comme dans la plupart des dialectes; *séggem* «rendre droit» (استقام), *sénnes* «consoler» (استأنس), *ségged* «mettre en ordre» comme dans tout le Maghrib, *réiieś* «faire signe»[1], *qáiien* «assurer son tir» (يقين), *séttef* «disposer en ordre», *sáhhŏm* «baigner» (tlemcenien *záhham*). — Caractéristique est *mánnek* du français «manquer» et avec le même sens!

VII. — Le verbe à la 3e forme.

fâreg فَارَقَ «quitter, se séparer de».

	Singulier.	Pluriel.
Parfait.	3e m. *fâreg*.	*fârgu*.
	3e f. *fârget*.	
	2e m. *fârégt*.	*fârégtu*.
	2e f. *fârégti*.	
	1re. *fârégt*.	*fârégna*.
Futur.	3e m. *ifâreg*.	*ifârgu*.
	3e f. *tfâreg*.	
	2e m. *tfâreg*.	*tfârgu*.
	2e f. *tfârgi*.	*nfârgu*.
	1re. *nfâreg*.	
Impératif	m. *fâreg*.	*fârgu*.
	f. *fârgi*.	
Participe.	*mfâreg*.	*mfârgîn*.

a. Les verbes sourds ne connaissent pas ici couramment la forme non contractée, qui leur est habituelle en tlemcenien et que la langue classique n'ignore pas[2]: on entendra *γânn* «il a ergoté» (*γân*), 2e pers. *γānnĕ̄t*, fut. *iγânn*; *ḥâṣṣ* «il a partagé avec» (*ḥâṣ*), 2e pers. *ḥāṣṣĕ̄t*, fut. *iḥâṣṣ*, etc., plus que *γânen*, *γānént*, *ḥâṣŏṣ*, *ḥāṣŏṣt*; participe *myânn*, *mḥâṣṣ*, pl. *myānnîn*, *mḥāṣṣén*.

b. Je n'ai qu'à renvoyer pour la 3e forme des verbes assimilés et à première radicale hamza, à ce que j'ai dit ap. *Dialecte de*

seiies «fonder» (ساس = اساس); y a-t-il quelque rapport avec l'énigmatique تيّس de Dozy, II, 561? (Comp. Fleischer, *Studien über Dozy*, p. 169) مصيّل ap. Beaussier, p. 652; comp. l'arabique تمصّر (5e forme) de مصر ap. *Ḥadr*, I, 43; *qaiiad* «nommer cadi» (*qâḍi*) ap. Tallqvist *arab. Sprichw.*, n° 195.

[1] Sur *réiieś* cf. *Quelques observations sur Beaussier*, s. voce.

[2] Cf. *Tlemcen*, p. 75; Wright, *A. G.* I, p. 71, § 124.

Tlemcen, p. 76; les verbes à première hamza sont toujours ramenés à des verbes assimilés : *ụâta* «convenir» √أتي; *ụâlef* «s'habituer à» √ألف (*ụâlf*).

c. Dans les verbes concaves, la semi-voyelle *ụ*, *ị*, de la dernière syllabe perd fréquemment sa voyelle, quand elle n'a pas l'accent, et forme diphtongue avec la voyelle longue qui précède : *ṛâụd* «demander avec insistance», *sôụm* «marchander», *lâịm* «rassembler», *qâịs* «frapper avec des pierres». Même la combinaison diphtonique peut subsister là où, d'après l'économie générale du dialecte, la dernière syllabe devrait prendre l'accent, et l'empêche de le prendre : *ṛâụtt* «j'ai demandé avec insistance», à côté de *ṛâụétt*; *qâịsna* «nous avons frappé de pierres», à côté de *qâịésna*, etc. (Cf. *supra*, p. 159.)

d. Les 3ᵉ pers. fém. et pl. du *parfait*, comme à la 2ᵉ forme, ont une double série de formes, l'une avec des terminaisons *ât* et *âu* (*åu*, *ôu*), l'autre avec des terminaisons *et* et *u*; c'est la deuxième qui est la plus employée :

nâda «appeler», fém. *nâdet* (*nâtt*, cf. *supra*, p. 119), pl. *nâdu*; *sâma* «être à côté de», fém. *sâmet* (*sâmt*, cf. *supra*, p. 159), pl. *sâmu*; *χâla* «entretenir en particulier», fém. *χâlet* (*χâlt*, cf. *supra*, p. 159), pl. *χâlu*; *sâsa* «mendier», fém. *sâset*, pl. *sâsu*; plus que *nădât*, *nădôu*, *sămât*, *sămôu*, etc., fut. *ĭnâdi*, pl. *ĭnâdu*, participe *mnâdi*, pl. *mnădịîn*.

Il faut signaler ici l'intéressante formation *ĭžâhi* «il emploie l'intercession de» (parfait inusité) dénominatif de جاه et qui fait songer à بَالَى «se préoccuper», ingénieusement rapporté par Nöldeke à بال[1].

e. Notons que le sens factitif de la 3ᵉ forme, signalé par Nöldeke dans la langue classique avec de nombreux exemples, apparaît sporadiquement dans le dialecte : *ụâsa* «faire» (proprement, «égaliser» métathèse de ساوى); *lâga* «faire rencontrer», *gâbel* «mettre en présence de»; *gâreb* «rapprocher de»; *lâịm* «rassembler» (لَاءَم), etc.[2].

VIII. — Le verbe à la 4ᵉ forme.

a. On peut considérer la 4ᵉ forme, en principe, comme disparue du dialecte. Quelques participes seuls en ont été conser-

[1] *Zur. Grammatik.*, p. 27, *in fine*; comp. J. A., 1904, p. 109.
[2] *Id.*, p. 26, 27.

vés[1]. Ce n'est pas à dire qu'un certain nombre de verbes ne puissent être considérés comme les dérivés vulgaires de 4es formes classiques : *ĕrsél* «envoyer» أرسل; *ṣbâḥ* «se trouver au matin» أصبح; *ăʿlém* «informer» (أعلم); *slém* «embrasser l'islam» أسلم; *gérr* «avouer» (أقرّ); mais leur conjugaison est de tout point semblable à celles de 1res formes. — Remarquables à cet égard, sont d'assez nombreux verbes concaves; *gâm*, *ĭgîm* «séjourner» (أقام, tandis que *qâm*, *ĭqôm* «se lever» = قام); *dâr*, *ĭdîr* «faire» (أدار tandis que *dâr*, *ĭdôr* «tourner» = دار); *ʿâd*, *ĭʿîd* «raconter» (أعاد tandis que *ʿâd*, *ĭʿôd* «devenir» عاد); *fâq*, *ĭfîq* «s'éveiller» (أفاق tandis que *fâg ĭfûg*, «uriner (cheval)»); *hân*, *ĭhîn* «avilir» (أهان); *râd*, *ĭrîd* «vouloir» (أراد); *ṭâg*, *ĭṭîg* «pouvoir» (أطاق); *ṣâb*, *ĭṣîb* «trouver» (أصاب); *ṭâʿ*, *ĭṭîʿ* «obéir» (أطاع). On comparera aux observations de Landberg pour des formes syriennes analogues[2]. Citons aussi parmi les verbes défectueux, *ăʿṭâ*, *iăʿṭe* «donner» (أعطى); *ṭfâ*, *iăṭfi* «éteindre» (أطفأ tandis que *ṭfâ*, *iăṭfa* «s'éteindre» = طفئ); *γṷâ*, *iăγṷi* «séduire» (أغوى tandis que *γṷâ*, *iăγṷa* «être corrompu» غوى); *brâ*, *iĕbri* «donner décharge» (أبرأ tandis que *brâ*, *iĕbra* «se guérir» برئ); *χfâ iăχfi* «cacher» (أخفى tandis que *χfâ*, *iúχfa* «être caché» خفى); *lqâ*, *iĕlqe* «jeter, (ألقى tandis que *lgâ*, *iĕlga* «rencontrer» لقى)[3].

b. Enfin, à Saïda comme dans tout le Maghrib, s'est maintenu un représentant dialectal de la forme admirative classique, ما افعل; je donne ici sa conjugaison avec les pronoms affixes; mais elle s'emploie fort bien sans eux : *mékbĕr* «combien est grand»;

[1] Comp. *Tlemcen*, p. 77, *W. Z. K. M*, 1894, p. 259; en andalou, elle semble s'être parfois conservée (Pedro de Alcala : *audáat* = اودعت s. voce *comendar á guardas*); mais aujourd'hui, dans le Maghrib, je ne crois guère qu'elle apparaisse; Doutté (p. 22, note 45; p. 33, note 72) a tort de considérer *ĕrsel*, *ĕṣbaḥ* comme de véritables 4es formes; le *e* initial n'est qu'une voyelle prosthétique, nullement le représentant du أ classique.

[2] Cf. *Prov.*, p. 11, 422; comp. *Z. D. M. G.*, 1852, p. 195; 1868, p. 171; mais contre l'hypothèse adoptée par Landberg d'une origine analogue des verbes hébreux ע"י, cf. Nöldeke, *Beiträge*, p. 34 et suiv.; dans le présent dialecte, les verbes énumérés sont au reste devenus à tel point des 1res formes, qu'ils ont des participes actifs : *râid*, *dâir*, *ṭâiĕʿ*, etc.

[3] Comp. *Tlemcen*, p. 70; *kfâ*, *iĕkfa*, *zzâ*, *iĕzza*, cités dans cet ouvrage, sont inconnus au présent dialecte, mais *ap.* Socin *Mar.*, je relève p. 24, l. 15 *ikfâha*, et l. 19 *iezzâha*; et Ibn Guzmân, fol. 18a, l. 8 تكفاكم.

1re sing. *mèkbérni*, 2e sing. *mèkkébrék*; 3e masc. sing. *mèkkébrăh*; 3e fém. sing. *mèkbérha*; 1re pl. *mèkbérna*; 2e pl. *mèkbérkum*; 3e pl. *mèkbérhum*. — La voyelle longue du classique ما a disparu ici comme en tlemcenien[1]. Avec les affixes vocaliques, il y a *ressaut* et *redoublement* par l'accent. Bien entendu, lorsque la 1re radicale du thème verbal est *sonante*, il n'y a ni *ressaut* ni *redoublement* : *mélbgek* «que tu es poli»; *ménfʿah* «qu'il est utile»; *móussah* «qu'il est large» (ماأوسعه).

La conjugaison de la forme admirative des verbes défectueux et concaves, marche entièrement d'accord avec celle de ces verbes en tlemcenien (cf. *Tlemcen*, p. 77); mais celle des verbes sourds est fort remarquable : *máχfef* «combien est léger»; *màχféfni*, *màχχáffek*, *màχχáffăh*, *màχféfha*, *màχféfna*, *màχféfkum*, *màχféfhum*. — Le dédoublement des deux dernières radicales avec les affixes consonantiques, doit être rapproché de celui qu'on constatera plus loin dans les élatifs provenant de racines sourdes (cf. *infra*, p. 459). Il semble que le dialecte ait gardé le sentiment de la parenté des élatifs et des «verbes d'admiration». La théorie aujourd'hui dominante de l'origine nominale de ces derniers[2] reçoit ici, je crois, sur le terrain de la dialectologie, une nouvelle et curieuse confirmation. D'autre part, de l'existence avec les affixes consonantiques de ces formes *dédoublées*, on peut conclure, je crois, que les formes *contractées* avec les affixes vocaliques, ont leur origine dans un *ressaut* : *màχχáffah* provient de *máχfef-äh* (*má-χaf-fäh*, *màχ-χáf-fäh*) et non du classique ماأخفّه[3].

IX. — Le verbe à la 5e forme.

tkéllem تكلّم «il a parlé».

		Singulier.		Pluriel.
Parfait.	3e m.	*tkéllem*.	}	*tkéllmu*.
	3e f.	*tkéllmet*.		
	2e m.	*tkéllémt*.	}	*tkéllémtu*.
	2e f.	*tkéllémti*.		
	1re	*tkéllémt*.		*tkéllémna*.

(1) Très courant dans le dialecte, cf. *infra*, *adverbes de négation*.

(2) Cf. Nöldeke, *Zur Gram.*, p. 92, note 3; et *Z.D.M.G.*, 1905, p. 416, 417; Landberg, *La langue arabe et ses dialectes*, p. 56.

(3) Au contraire, les formes tunisiennes (*T. G.*, p. 35) et la double série tlemcenienne (*Tlemcen*, p. 77) proviendraient directement des formes classiques.

		SINGULIER.	PLURIEL.
Futur.	3e m.	*ịetkéllem.*	*ịetkéllmu.*
	3e f.	*tetkéllem.*	
	2e m.	*tetkéllem.*	*tetkéllmu.*
	2e f.	*tetkéllmi.*	
	1re	*netkéllem.*	*netkéllmu.*
Impératif.	m.	*tkéllem.*	*tkéllmu.*
	f.	*tkéllmi.*	
Participe.		*metkéllem.*	*metkellmîn.*

a. On entend fréquemment *tkéllĕmet*, *tkéllĕmu*, etc.

b. Je n'ai qu'à renvoyer pour ce qui concerne les verbes assimilés, concaves et sourds, à ce que j'ai dit ap. *Dialecte de Tlemcen*, p. 78 et 79.

c. Au parfait, le verbe défectueux offre aux 3es pers. fém. et pl., une double série de formes : *tʿaššât* «elle a dîné», moins que *tʿáššet*; *tʿaššôu* moins que *tʿáššu*. — Au futur, *ịetʿášša*, pl. *ịetʿáššu*; 2e pers. fém. sing. *tetʿášši*.

X. — Le verbe à la 6e forme.

Je n'ai qu'à renvoyer ici à ce que j'ai dit ap. *Dialecte de Tlemcen*, p. 79; le verbe sourd n'offre généralement pas de dédoublement : *tyānnêına* «nous nous sommes obstinés», *tyánnu*, etc.; — Le verbe défectueux a au parfait : *tlâget* et *tlâgu* plus que *tlăgât* et *tlăgôu*; au futur pl. *ịetlâgu*, de *tlâga* «se rencontrer avec».
L'impératif bien connu *tʿâla*, fém. *tʿâli*, pl. *tʿâlu*, est très employé dans le dialecte, dans le sens de «viens ici».

XI. — Le verbe à la 7e forme.

ĕnybén انغبن «il a été affligé».

		SINGULIER.	PLURIEL.
Parfait.	3e m.	*ĕnybén.*	*ĕnyábnu.*
	3e f.	*ĕnyábnet.*	
	2e m.	*ĕnybént.*	*ĕnybéntu.*
	2e f.	*ĕnybénti.*	
	1re	*ĕnybént.*	*ĕnybénna.*

	SINGULIER.	PLURIEL.
Futur.	3ᵉ m. *iõwyben.*	*iõwyábnu.*
	3ᵉ f. *tõwyben.*	
	2ᵉ m. *tõwyben.*	*tõwyábnu.*
	2ᵉ f. *tõwyábni.*	
	1ʳᵉ *nõwyben.*	*nõwyábnu.*
Impératif.	m. *èwyben* (*ĕwybén*).	*èwyábnu* (*ĕwyábnu*).
	f. *èwyábni* (*ĕwyábni*).	

a. Nombre de dialectes connaissent, dans toute la conjugaison de la 7ᵉ forme, l'accentuation principale de la syllabe *fá* du groupe classique *nfáɛal*[1]. Chez les Ūlâd Brâhîm, cette syllabe n'est frappée par l'accent que dans les formes pourvues de désinences vocaliques (3ᵉ fém. sing. du parfait, 3ᵉ pl. parf., 2ᵉ fém. sing. futur; pl. futur). Dans le reste de la conjugaison, je n'ai constaté l'accentuation de cette syllabe que pour le seul *ienbáγɛ* = يَنْبَغِي «il convient», qui a tous les caractères d'un emprunt à la langue littéraire[2]. — L'accentuation de la 7ᵉ forme, à travers toute sa conjugaison, est exactement celle de la 1ʳᵉ : au parfait, *ĕwybén*, avec *sursaut,* comme *gsém*; et *ĕwyábnet* comme *gésmet*; au futur, *iõwyben* comme *iégsem* et *iõwyábnu* comme *ièggésmu.* Je crois, au reste, que *iõwyábnu* est, non pas le représentant direct de يَنْغَبِنُوا, mais une forme *ressautée*, tout comme *ièggésmu*[3], et il est remarquable qu'une autre accentuation *iówyabnu* se fait parfois entendre comme en tlemcenien; c'est à mon sens l'accentuation primitive; et *iõwyábnu* n'a dû apparaître que secondairement, sous l'influence de l'accentuation générale de la pénultième dans le dialecte. — Je ne crois pas avoir entendu au fut. sing. une accentuation *ienfɛál* comme celle du tripolitain, et qui reporte, j'imagine, au *ienfáɛal* des dialectes orientaux, frappé du *sursaut*[4].

[1] Cf. Spitta, § 26 c), p. 63; Socin, *Dîwân*, III, § 129 *l*; Pourrière, ap. *Mitteil. des Semin.*, IV³ p. 214, *nkházam*; Meissner, *Gesch.* XIV d; Reinhardt, p. 173, *nkíser*; Stumme, *Malt.*, § 21.

[2] Comp. *Tlemcen*, p. 318, *in princ.*; je n'ai d'autre part, jamais rien entendu de comparable au يِنْقَاسَم de Delphin, p. 256, note 2, isolé dans tout le recueil de textes de cet auteur, et qui me paraît offrir une prononciation momentanée de demi-lettré.

[3] Absolument comme en omâni, *iúnksör*, pl. *ienkíero* (Reinhardt, p. 173).

[4] Cf. *M. G. T.*, § 62; en égyptien *ienfáɛal* (Spitta, 63); en palestinien *iimbíɛtu* (Littmann, p. 16, l. 20); l'accent serait vacillant en iraquois suivant Meissner (*iénfaɛal* et *ienfáɛal.*, cf. *Gesch.*, XIV e; contra *Z. D. M. G.*, p. 936).

b. Le verbe sourd se conjuge normalement : *ĕndégg* «il a été pilé»; *ĕndégget*, *ĕndeggḗĭt*; fut. *iĕndégg*, *iĕndéggu*.

c. Le verbe assimilé, contrairement à ce qu'offre la langue classique [1], peut prendre la 7e forme; il y a quelques exemples : *nūzén* «être pesé»; *nuóznet*, *nuóznu*; fut. *iĕnūzen* (et *ĭnûzen*), pl. *iĕnuóznu*.

d. Le verbe concave fait futur *â* comme en arabe classique; au parfait, il intercale une diphtongue *ḗĭ* (tlemcenien *î*), entre la dernière syllabe et les affixes consonantiques; *ĕnbâ̆ʿ* «il a été trahi» (انباع) *ĕnbâʿḗĭt*; fut. *iŏnbâ̆ʿ*, *iŏnbâʿo* [2].

e. Le verbe défectueux offre la conjugaison suivante : PARFAIT, *ĕnžlâ* «il a été chassé»; *ĕnžlât*, *ĕnžlḗĭt*, *ĕnžlḗĭti*, *ĕnžlôu*, *ĕnžlḗĭtu*, *ĕnžlḗĭna*. — FUTUR, *iĕnžla*, *ténžla*, fém. *ténžli*, *iĕnžlu*, *ténžlu*, *nénžlu*. — IMPÉRATIF, *énžla*, *énžli*, *énžlu*. — Au parfait, il ne connaît que les formes avec *â* pour la 3e pers. fém. sing. et la 3e pers. pl. (*ât*, *ôu*), comme à la 1re forme dont la 7e reproduit l'exacte accentuation. — Au futur, il fait *a* comme en tlemcenien, en tripolitain et en marocain [3]. A côté de *iĕnžlu*, on a parfois au pl. *iĕnžlôu*.

f. La 7e forme est extrêmement employée dans le dialecte, elle répond entièrement au *nifʿal* hébreu; il en va de même en tripolitain et en tlemcenien. Par contre, comme dans ces dialectes, la forme en *t*, si courante en tunisien, n'apparaît pas, mais dans certains parlers du Tell oranais (Mazouna, Mostaganem, banlieue de Tlemcen) elle se montre; et elle est extrêmement fréquente dans les dialectes du Sud oranais : *ttáχlŏʿ* «être stupéfait», *iettáχlŏʿ* au futur [4].

[1] Voir FLEISCHER *Beiträge*, II, p 305.

[2] Comp. pour tout ceci, *Tlemcen*, p. 80-81.

[3] Cf. *Tlemcen*, p. 81; *M. G. T.*, p. 243; dans les dialectes orientaux cette particularité n'apparaît guère; cf. cependant SOCIN, *Dîwân*, § 140 b; aussi *iéndĕra*, ap. MEISSNER, *Gesch.*, p. 90, l. 13.

[4] Ainsi avec le redoublement signalé par DOUTTÉ (p. 32, note 163) par CHERBONNEAU (*J. A.*, 1852, p. 379; 1861, p. 9); on verra aussi *ĭittarχa*, ap. SOCIN, *Mar.*, p. 22, l. 18; SONNECK (*C. M.*, p. 123) s'étonne que cette forme n'ait pas été étudiée davantage dans les dialectes algériens; mais SPITTA et LANDBERG l'ont rapprochée avec précision, pour les dialectes orientaux, de *'ethpeʿel* araméen (SPITTA, p. 198; *Prov.*, p. 122). C'est bien un équivalent de انفعل classique avec *préfixation* et non *infixation* du *t* formatif. On songera à ce propos qu'on constate une *préfixation* analogue pour *infixation* classique dans l'équivalent marocain de la 10e forme classique *tsefʿal* = استفعل (FISCHER, *M. S.*, p. 48); et ceci se retrouve couramment dans le Sud oranais : *tsáχber* «s'informer» = إستخبر etc. (Comp. KAMPFFMEYER, p. 242.)

XII. — Le verbe à la 8e forme.

štṛǒk اشترك «être associé».

		SINGULIER.	PLURIEL.
Parfait.	3e m.	*štṛǒk.*	*štǒṛku.*
	3e f.	*štǒṛket.*	
	2e m.	*štṛǒkt.*	*štṛǒktu.*
	2e f.	*štṛǒkti.*	
	1re	*štṛǒkt.*	*štṛǒkna.*
Futur.	3e m.	*i̯éštṛǒk.*	*i̯èštǒṛku.*
	3e f.	*téštṛǒk.*	
	2e m.	*téštṛǒk.*	*tèštǒṛku.*
	2e f.	*tèštǒṛki.*	
	1re	*néštṛǒk.*	*nèštǒṛku.*
Impératif.	m.	*éštṛǒk* (*štṛǒk*).	*èštǒṛku* (*štǒṛku*).
	f.	*èštǒṛki.*	

a. L'accentuation de la 8e forme est, en saïdien, ainsi que dans tous les dialectes arabes, entièrement parallèle à celle de la 7e forme; ces deux formes offrent le même schème syllabique. Je n'ai donc, d'une façon générale, qu'à renvoyer aux observations relatives à la 7e forme. La 3e pers. masc. sing. du parfait a dans les verbes réguliers, toujours une forme *sursautée* : *ftₔál* (comme *nfₔál*); par contre, comme on verra plus loin, les verbes assimilés et à première radicale hamzée offrent ici fréquemment l'accentuation *ftáₔal* des dialectes orientaux[1] (cf. *infra*, p. 449). Au futur sing. (exception faite de la 2e pers. fém. sing.), l'accent frappe, dans le verbe régulier, les préfixes : *i̯éftₔal*; l'accentuation *sursautée* du tripolitain est, je crois, inconnue (*i̯eftₔál*)[2]. Au futur pl., l'accentuation habituelle est : accent principal de la pénultième, vraisemblablement *ressautée*, et accent secondaire des préfixes : *i̯èftáₔlu*[3]; une autre accentuation plus rare, mais je

(1) Cf. Spitta, p. 63; Socin, *Dīwān*, III, § 129 l; Meissner, *Gesch.* xiv, d; Pourrière, p. 214, *štára* = اشترى; Reinhardt, p. 175, *gtéhed*; sur une accentuation primitive *ftₔál* cf. Vollers, *Volks- und Schriftsprache*, § 11 d; § 23.

(2) *M. G. T.*, § 63; cf. sur l'accentuation vacillante de l'iraqois *i̯éftehim* à côté de *i̯eftéhim*, Meissner, *Gesch.*, xiv e; *contra* Weissbach, *Z. D. M. G.*, 1904, p. 936.

(3) Nöldeke interprète aussi en omāni le pl. *i̯ugtóhdu* à côté du sing. *i̯úgthid*, non comme un représentant direct du classique يَجْتَهِدُوا, mais comme une formation secondaire *ressautée* (*W. Z. K. M.*, 1895, p. 7, *in fine*).

crois plus ancienne, comporte l'accent principal des préfixes *iéfta₃lu*.

b. Les verbes sourds se conjugent fort normalement : *ltémm* «se réunir»; *ltemmẽit*, *ltémmu*, *iéltémm*, *iéltémmu*.

c. Signalons pour les verbes assimilés, à côté de formes comme *ttfâq*, *ttéfqo*; fut. *iéttfâq*, *iéttéfqo*, qui répond à un classique اتّفق «s'accorder» (√وفق), dans quelques verbes, des formes sans assimilation du ت au و initial : *udzén* «être pesé»; *ušém* «être tatoué»; pl. *ūtéznu*, *ūtéšmu*; fut. *iúdzen*, *iútšem*; pl. *iūdéznu*, *iūtéšmu* (1). — Mais particulièrement curieuses dans un certain nombre de verbes assimilés et à première radicale hamza, sont des formes où après *tt* initial, apparaît un *â* long et accentué : ainsi *ttâfeg* «s'accorder» √وفق (à côté de *ttfâq*), fut. *iéttâfeg*; *ttâsö₃* «être à l'aise» √وسع, fut. *iéttâsö₃*; *ttâṣâl* «être lié à» √وصل; fut. *iöttâṣlo*; *ttâmen* «être digne de foi» √أمن, fut. *iéttâmen*; *ttâχöδ* «être facile d'emploi» √أخذ; fut. *iéttâχöδ*; — j'interprète ce curieux allongement comme dû au maintien sur la syllabe *ta*, d'un accent antérieur que connaissent pour toutes les 8es formes, les dialectes orientaux (cf. *supra*, p. 448); et je crois qu'il convient de rapprocher ces formes des formes syriennes analogues auxquelles Landberg a consacré d'intéressantes observations (2). J'en rapprocherai aussi les formes tlemcenienne et tunisienne *ttákka* = اتّكأ, *ttáqqa* = اتّقى dans lesquelles n'apparaît plus *l'allongement*, mais le phénomène parallèle du *redoublement* de consonne par l'accent; ainsi :

اتّكأ normal *ttáka* «s'appuyer» = saïdien *ttâka*, = tun. *ttákka*;
اتّقى normal *ttáqa* «craindre» = saïdien *ttâga*, = tun. *ttáqqa* (3).

d. Les verbes concaves intercalent au parfait une diphtongue *ẽi* entre la dernière radicale et les suffixes personnels consonantiques : *ḥötâž* «avoir besoin», *ḥötâžẽit*, *ḥötâžẽina*; *χtâr* «choisir»

(1) Bien connu des grammairiens arabes; cf. aussi FLEISCHER, *Beiträge* II, 318, 319.

(2) Cf. *Prov.*, 121, 122, *J. A.* sept. 1906, p. 237; *ittáχad* et *ittákil* (اتّخذ, اتّكل) égyptiens (cf. VOLLERS, p. 92, 93) et tunisiens (cf. *T. G.*, § 35); *ttâföq*, très usité à Tlemcen (cf. *Tlemcen*, p. 317, 318); *ettáfqo*, ap. DOUTTÉ, p. 14, l. 33.

(3) Cf. *T. M. G.*, XXXVII, note; *Tlemcen*, p. 85; un cas curieux de redoublement par l'accent à la 8e forme me semble être le *ṣṭábbar* (اصطبر) «attends» du dialecte alepin (POURRIÈRE, p. 219). On songera aussi que dans la langue classique, le secondaire تقى garde au futur la voyelle de sa 1re radicale يَتَقى (JAHN, II2 p. 549).

χtárḙ̄t, *χtárḙ̄tna*; fut. *i̯ŏḥtâš*, *tŏχtâr* (aussi à Tlemcen). — Signalons le curieux *štu̯ŏr* «se concerter» = اشتور déjà connu des auteurs classiques[1], fém. *štŏurŏt*; futur. *i̯éštu̯ŏr*, *i̯éštŏuru*; on entend aussi *štôur*, *štôuret*, *i̯éštôur*, *i̯éštôuru* qui nous offre un allongement de la syllabe *ta* (*tô*), par maintien de l'accent.

e. La forme habituelle des verbes défectueux à la 8e forme, est : *btnâ* «être bâti», fém. *btnât*, pl. *btnôu*; futur *i̯ébtna*, *i̯ébtnu*; *btlâ* «être éprouvé par le malheur»; fém. *btlât*, pl. *btlôu*,; 1re pers. sing. *btlḙ̄t*; futur *i̯ébtla*, 2e pers. fém. sing. *tébtli*; pl. *i̯ébtlu*. L'accent occupant la même place qu'à la première forme, on retrouve ici des fém. *ât* et des pl. *ôu* (cf. *supra*, p. 434). Mais j'ai entendu dans la bouche des *ṭolba*, pour quelques verbes, les curieuses formes suivantes : *štâha* «désirer», fém. *štâhet*, pl. *štâhu*; futur *i̯éštâha*, *rtâχa* «s'amollir», fém. *rtâχŏt*, pl. *rtâχo*; et dans la langue la plus courante *meštâri* «acheteur», fém. *meštâri̯a* «clientèle», de l'inusité اشترى[2]; ici encore, j'attribue l'allongement de voyelle qu'on peut observer, au maintien de l'accent à sa place originelle : *meštári* puis *meštâri*. — Les exemples qui précèdent montrent qu'à cette forme, le saïdien connaît pour les verbes défectueux comme le tlemcenien, le tripolitain et le marocain un futur *a*, et non un futur *i* comme la langue classique; cependant on entend toujours *i̯éštki* de *štkâ* «se plaindre», et *i̯éšthi* à côté de *i̯éštha* de *šthâ* «désirer» (*i̯éštâhi*).

XIII. — Le verbe à la 10e forme.

stáχbŏr استخبر «il s'est informé».

		Singulier.	Pluriel.
Parfait	3e m.	*stáχbŏr*	*stàχχábro.*
	3e f.	*stàχχábrŏt.*	
	2e m.	*staχbŏrt.*	*staχbŏrtu.*
	2e f.	*staχbŏrti.*	
	1re	*staχbŏrt.*	*staχbŏrna.*

[1] Cité ap. *Ibn-ʿaqîl* sur l'*Alfi̯a* (Boulac, 1312), II, p. ٢٠٩, l. 4, comme exemple de 8e forme de verbe concave, conjuguée comme celle d'un verbe fort «parce qu'elle a le sens réfléchi de la 6e forme» (comp. Sibawaihi, II, p. ٣٤٩ l. 11, p. ٣٠٠ l. 17, p. ٣٠١ l. 3).

[2] *Meštâri* aussi tlemcenien (*Tlemcen*, p. 318, *in princ.*); on comparera *mâ-ṭeṭṭâu̯a* = تطوى dans un proverbe «fortement littéraire» ap. *Mar. Sprich.*, p. 39; aussi à Tanger *ddâʿa* «prétendre» = ادّعى; et *mustâu̯ii̯e*, ap. Hartmann, *Libys. Wüste*, p. 52, *in fine*.

		SINGULIER.	PLURIEL.
Futur	3ᵉ m.	*ịėstáχbör.*	*ịėstàχχábrọ.*
	3ᵉ f.	*testáχbör.*	
	2ᵉ m.	*testáχbör.*	*testàχχábrọ.*
	2ᵉ f.	*testàχχábrẹ.*	
	1ʳᵉ	*nestáχbör.*	*nestàχχábrọ.*
Impératif.	m.	*stáχbör.*	*stàχχábrọ.*
	f.	*stàχχábrẹ.*	
Participe		*mestáχbör.*	*mestàχχabrẹn.*

a. Le ressaut et le redoublement de la première radicale pour les formes où le radical verbal est pourvu de désinences vocaliques (*i*, *u*, *et*) est courant à la 10ᵉ forme dans le dialecte; l'accent principal frappe généralement la pénultième, provenant du ressaut; un accent secondaire frappe alors l'antépénultième : *ịėstàχχábrọ*; une autre accentuation est possible : elle comporte l'accent principal de l'antépénultième et l'accent secondaire de la pénultième *ịėstáχχàbrọ*. Aussi fréquente que la précédente, elle est, à mon sens, primitive; *ịėstáχχabrọ* nous offre conservée, avec un schème syllabique nouveau, l'accentuation classique *ịastáχbiru*; *ịėstàχχábrọ* est apparu postérieurement sous l'influence de l'accentuation générale du dialecte, qui comporte l'accent principal de la pénultième.

b. La conjugaison du verbe sourd est normale : *stléδδ* «jouir de», *stleδδẹ̄t*, *ịėstléδδ*, *ịėstléδδu*; *stbénn* «trouver à son goût», *stbennẹ̄t*, etc.; *staádd* «s'équiper», *staaddẹ̄t*, etc. Il faut signaler *stǿglel* «trouver peu» qui, isolément, a une forme dédoublée, peut-être par influence de *gll* «peu», dont il est dénominatif : parf. 1ʳᵉ pers. *stǿglẹ́lt*; fut. *ịėstǿglel*, pl. *ịėstgóllu*.

c. Le verbe assimilé se conjuge régulièrement : *stóuṭán* «choisir pour pays», fém. *stóuṭnet*; futur *ịėstóuṭán*, *ịėstóuṭnu*; *stẹ̄imen* «se diriger vers la droite», fém. *stẹ̄imnet*; fut. *ịėstẹ̄imen*, *ịėstẹ̄imnu*; sur *stẹ̄isö* «se mettre à l'aise», très courant dans le dialecte, cf. *supra*, p. 126. On remarquera que dans les verbes à 1ʳᵉ radicale *u̯*, la diphtongue est bien conservée à la 10ᵉ forme, comme en tunisien[1]. D'autre part, le curieux *stâžeb* «demander une grâce à Dieu» reporte peut-être à استوجب, et nous offre alors un cas isolé de la réduction du classique *au* de la 10ᵉ forme à *â* dialectal,

[1] Cf. *T. G.*, p. 132.

fréquente dans le champ de l'arabe vulgaire[1]; mais peut-être aussi faut-il expliquer *stâžeb* comme une métathèse de استعجاب à côté d'un énigmatique *stâfed* «tirer parti de» qui reporte peut-être à استفاد[2]. Citons comme verbe à première radicale hamza : *stâhel* «mériter»; fut. *iẹstâhel*, *iẹstâhlu*.

d. Très remarquable est que, dans la grande majorité des verbes concaves, apparaît la conjugaison forte, que la langue classique connaît déjà pour ces verbes à la 10e forme[3] : *stáṣụöl* «prendre des provisions»; *stáχụöf* «s'effrayer de»; *stâṣụöb* «se bien conduire»; *stâṣụön* «maintenir en bon état (cheval)»; *stáγụöl* «faire l'ogre»; *stâhụön* «mépriser»; *stáɛiér* «mettre à l'épreuve»; *stâṭieb* «trouver bon»; *stériäḥ* «sentir mauvais (viande)», à côté de *stöṛụöḥ* «s'enrhumer» et de *stṛâḥ* (à conjugaison «forte») «se reposer» (la langue classique connaît استروح). La conjugaison de ces verbes est semblable à celle des verbes réguliers : *stàχχáufu*; *iẹstáχụöf*, pl. *iẹstàχχáufu*, etc. — D'autre part, on trouve pour quelques verbes concaves à la 10e forme, la conjugaison «faible» avec les particularités que j'ai indiquées pour le tlemcenien : *stɛân* «chercher secours», 1re pers. parf. *stɛänẹ̄t*, fut. *iẹstɛân*[4].

e. Le parfait des verbes défectueux a, comme à la 1re forme, parallèlement pour les 3e pers. fém. et plur. *et*, *u*, et *ât*, *âu* : *stébṭä* «trouver long» (استبطأ), fém. *stébṭöt* et *stebṭât*, pl. *stébṭo* et *stebṭâu*; le futur est en *a* : *iẹstébṭä* et 2e pers. fém. *testébṭẹ*, pl. *iẹstébṭo*. — *sthâ* «avoir honte», fut. *iẹsthẹ*, répond au classique استحى; et l'on entend rarement *stöḥia*, fut. *iẹstöḥia* répondant au classique استحيى[5].

f. La 10e forme est assez employée. Elle marque, comme dans le langage classique, les idées de recherche, de demande, d'effort vers un but; parfois elle est estimative, fréquemment aussi,

(1) Cf. *M. T. G.*, § 64; *Z. D. M. G.*, 1568, p. 172; *Hadr*, p. 9; Meissner, *Geschich.*, § 75 g. استعوكف à Tanger *ssdkef* «dégoutter de sueur».

(2) Par contre *staɛna* «être protégé par», que Beaussier, p. 458, donne comme métathèse de استعان est bien un dénominatif de *ɛnâia* «protection».

(3) Cf. Wright, *Ar. gram.*, I, § 163; *Ṣabbān* sur *el-Ašmūni* sur *Alfīya* (Boulac 1280), III p. 358, *in princ.* : وحكى الجوهرى عن العرب تصحيح أفعَل واستفعَل مطردا الخ, comp. les exemples donnés *ap.* Sibawaihi, II, ٢.., l. 14; il en est de même en omāni (cf. Reinhardt, § 327, 355) et sporadiquement en tlemcenien; aussi *ịistāhụin*, ap. Tallqvist, *arab. Sprichw.*, n° 24.

(4) Comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 84.

(5) De même en égyptien Spitta 238; ailleurs la forme *stḥâ* existe seule (*M. G. T.*, § 64).

réfléchie et voisine comme sens de la 5ᵉ avec laquelle elle est concurremment employée(1); parfois, enfin, elle est dénominative; *stômṛâḍ* «être un peu malade»; *stáꜥdel* «se mettre en équilibre»; *stêïser* «gagner le côté gauche»; *stélbeg* «agir avec précaution»; *stélḥa* «avoir de la barbe»; *stáḥsen* «approuver»; *stáḍṛâj* «agir avec politesse»; *stáɣfâṛ* «demander pardon»; *stékbâṛ* «s'enorgueillir» (à côté de *tkébbâṛ*); *stáꜥžeb* «s'étonner» (à côté de *tꜥážžeb*); *stôuʃa* «mourir» (à côté de *tuóʃʃa*) *stâṭlôb* «avoir des prétentions à la qualité de ṭâleb» (à côté de *ṭṭâllôb*); *stánṣâṛ* «tourner au chrétien»; *stêïhäd* «tourner au juif» (classiques تنصّر تهوّد), etc.

XIV. — Le verbe à la 11ᵉ forme.

a. Sa conjugaison, son emploi, sont analogues dans le dialecte à ce qu'ils sont en tlemcenien. Je me contenterai donc de renvoyer à *Dialecte de Tlemcen*, p. 84, 85, en remarquant simplement qu'au parfait on trouve devant les désinences consonantiques, non une voyelle longue *î*, mais une diphtongue *êï* : *ṣfāṛêït* «j'ai pâli»; *ůꜥäṛêït* «tu t'es montré difficile»; *ṭuālêïtu* «vous avez allongé», etc.

b. C'est à la 11ᵉ forme qu'il faut rattacher, au moins pour l'économie syllabique, l'impératif *ṛụâḥ aṛụâḥ* «viens ici», fém. *aṛụâḥẹ* pl. *aṛụâḥọ*; il remplace constamment, avec *tꜥâla*, *tꜥâli*, *tꜥâlu* (cf. *supra*, p. 445), l'impératif inusité du verbe *žâ* «venir». — Tout autre temps est inusité; naturellement, on songera à rattacher cette forme bizarre à la racine يروح راح; mais son origine ne m'est pas claire(2).

(1) On pourra voir, en consultant Beaussier, que la plupart des 10ᵉˢ formes données par cet auteur ont le même sens que les 5ᵉˢ formes des mêmes racines; au reste, le caractère de *réfléchies* des deux formes, l'une de تفعّل, l'autre de أفتعل, explique naturellement cet accord.

(2) Écrit sans *â* long par Beaussier, p. 257, qui le donne sous la 4ᵉ forme; par Doutté, p. 27, n. 95; par Stumme, *T. B. L.*, p. 141; en fait, il est parfois au masc. sing. prononcé *aṛụáḥ*, bref, lorsqu'il forme syllabe avec la faucale *ḥ* (cf. *Tlemcen*, p. 59, *in princ.*); mais fréquemment aussi il est prononcé long *aṛụâḥ* et toujours long au féminin et au pluriel *aṛụâḥẹ*, *aṛụâḥọ* (comp. Bel, *Djâzya*, p. 75, *in princ.*); il est extrêmement intéressant que Landberg donne aussi *aṛụáḥ*, *ṛụáḥ* «allons» dans le cri de guerre ḥadramotien (*Ḥadr.*, p. 184); faut-il songer aux «infinitifs absolus» de valeur impérative que connaît la langue classique نزال، حذار، etc.? Beaussier signale حراز «aux armes! alerte!» qui se rattacherait sûrement à cette antique série mais que personnellement, je ne connais pas.

XV. — Verbe quadrilitère.

gåṭran قطّرن « il a goudronné ».

		Singulier.	Pluriel.
Parfait.	3ᵉ m.	*gåṭran.*	*gåṭṭårnu.*
	3ᵉ f.	*gåṭṭårnet.*	
	2ᵉ m.	*gåṭránt.*	*gåṭrántu.*
	2ᵉ f.	*gåṭránti.*	
	1ʳᵉ	*gåṭránt.*	*gåṭránna.*
Futur	3ᵉ m.	*igåṭran.*	*igåṭṭårnu.*
	3ᵉ f.	*tgåṭran.*	
	2ᵉ m.	*tgåṭran.*	*tgåṭṭårnu.*
	2ᵉ f.	*tgåṭṭårni.*	
	1ʳᵉ	*ngåṭran.*	*ngåṭṭårnu.*
Impératif	m.	*gåṭran.*	*gåṭṭårnu.*
	f.	*gåṭṭårni.*	
Participe.		*mgåṭran.*	*mgåṭṭårnīn.*
à la 2ᵉ forme		*tgåṭran*	pl. *tgåṭṭårnu.*
	fut.	*iẹtgåṭran*	pl. *iẹtgåṭṭårnu.*

a. Le *ressaut* et le *redoublement* de la 2ᵉ radicale se produit à la conjugaison du verbe quadrilitère dans les formes pourvues de désinences vocaliques. Il ne se produit pas lorsque, ce qui est au reste souvent le cas, la 2ᵉ radicale est une *sonante*: ainsi *tféršen* « devenir bon cavalier »; pl. *parf. tféršnu*; pl. *fut. iẹtféršnu*[1].

b. Très nombreux sont dans le dialecte les verbes quadrilitères; Cherbonneau en a donné une classification dans les dialectes voisins[2]. Signalons particulièrement les trois variétés *fåu̯al*, *fẹi̯al* et *fåʿla* :

1° *fåu̯al*, 2ᵉ forme *tfåu̯al* est extrêmement fréquent. *Fåu̯al* a généralement une signification factitive qui permettrait de le considérer dans le dialecte comme une formation parallèle de فعّل; et comme فعّل également, il est très souvent dénominatif, tiré alors de substantifs à 1ʳᵉ syllabe longue فاعول, فاعل, etc.;

(1) Tiré du pluriel *foršân*, comme *tʿórben* « devenir arabe », des dialectes arabiques, est tiré de عُربان et ترهبن de رهبان (cf. Dozy, I, 562); on entend aussi *férsna* « équitation ».

(2) Cf. *J. A.*, 1855, p. 544; 1861, p. 375, 389; *R. A.*, janvier 1868; conf. au reste *Ḥaḍr.*, 76, 77, note 4.

— *tfáu͑al* est la forme réfléchie de *fáu͑al*; il n'apparaît pas ici avec la fonction de passif populaire que lui assigne Sonneck dans un autre dialecte maghribin[1] : ainsi *góuṭâr* «mettre en file des bêtes de somme» (class. قطّر); *qâurâṭ* «donner chichement à manger» (class. قرّط); *qáuṣâṣ* «raconter des histoires» (قصّص *ap.* Beaussier, 546); *tgóuṭâr* «se mettre en file»; *tfóuhög* «s'éclaircir (en parlant du temps)»; *tháumel* «se soulever lourdement»[2]; et comme dénominatifs[3] : *ṭâubeg* «couper la viande en quartiers» (*ṭâbeg* = quartier de viande); *néuder* «mettre la paille en meules» (*nâder* = meule); *ḥáufer* «marcher sur les talons de» (*ḥâfer* = sabot de bête de somme); *γâurōb* «égarrotter un cheval» (*γârōb* = garrot); *bóurōk* «complimenter» (dire *bâṛak aḷḷâhọ ͑lîk*); *͑áušer* «être en vacances» (*͑ouâšîr* = vacances); *géurér* «aller au *gūrâra*»; *mḥáužeb* «qui a de gros sourcils» (*ḥâžeb* «sourcil»), etc.

2° *fêi͑al*, *tfêi͑al* sont parfois dénominatifs[4] : *šêiṭán* «être calomniateur»; *gêiṭân* «séjourner, établir sa tente» (*gêiṭọn*); *nêišen* «tirer à la cible» (*nîšân*); *mêi͑ŏd* «se réunir en cercle» (*mî͑âd* «réunion d'hommes» ميعاد); *mχêides* «habillé d'un burnous», *χêidûs*; peut-être *tsêifâh* «se débaucher» (*sâfîh* [*sic*] = سفيه «débauché»). — D'autre part j'interprète l'insertion d'un *i* comme un simple renforcement de la racine trilitère dans *bêiter* «couper en déchiquetant» (بتّر?); *͑dided* «faire l'éloge funèbre» (عدّد); *ḥáizez* «entailler (حزّز); *kêizez* «être chiche de» (كزّ). — Enfin *tfêi͑al* s'applique à une foule de racines, pour leur donner un sens péjoratif ou ironique. Si bizarre que soit le fait, ces formes sont, semble-t-il, à considérer comme des «formations verbales diminutives[5]»; et plus bizarre encore est qu'on entend fréquemment *tfei͑͑al* avec redoublement du *͑*, ce qui conduirait à caractériser ces formes barbares comme «diminutives de la 5e forme trilitère!» : ainsi *tqêibbŏḥ* «devenir un peu méchant»; *ṭṭêllĕb* «être un médiocre taleb»; *tfêiqqŏh* «avoir une faible teinture de droit»; *ssêiṭṭâṛ* «faire l'entendu»; *žžêibbed*, «élargir un peu ses

(1) Sonneck, *C.M.*, I, ٣٨, *b* et *d*.

(2) Sur *goutâr* cf. Delphin, p. 341, n. v; Sachau, *Volkslieder* p. 85; *Arabica*, III, p. 76, *Ḥadr.*, p. 374; Hartmann, *Libys. Wüste*, p. 141, *gôṭar* «s'éloigner»; l'adjectif حومل ap. Sibawaihi, II, ٣٥٨, l. 4 auquel il faut comparer le sens de *ḥâmel* en Oranie «cours d'eau coulant à pleins bords».

(3) Comp. Socin, *Diwân*, III, § 129 d; iraqois *sôlef* «raconter» de *sâlife* «histoire»; *mêsel* «fumer» de *mâsâla* «pipe» (Meissner, *Gesch.*, 127, 142); aussi peut-être parfois dénominatif dans la langue classique (Jahn, II₂, 441, rem. 2).

(4) Il en est bien ainsi dans la langue classique شيطن de شيطان, بيطر de بيطار, etc., cf. Jahn, II₂ p. 441, remarques 3 et 6.

(5) On comparera à Reinhardt, p. 247, § 389 et § 390, n. 1, et Joly, *R.A.*, 1900, p. 304; cf. Cherbonneau, *J.A.*, 1862 : تحيدك, تعيرب, تكيمي.

connaissances»; *tbḗiles* «faire le diable»; *tmḗilōh* «faire le bon apôtre», etc.

3° *fáʿla*, *tfáʿla* apparaît essentiellement ici comme dénominatif d'ethniques à terminaison *i* : *ḥáδra* «mettre en garde» (*ḥáδri* = méfiant); *ṣôšṷa* «offrir une collation» (*ṣôšṷi* = collation); *šéṭṷa* «mettre bas en hiver» (*šéṭṷi* = agneau né en hiver); *tkélfa* «être indiscret» (*klûfi* = indiscret); *tfáḍla* «être indiscret» (*fḍôli* = indiscret); *tʿárba* «devenir arabe» (*ʿárbi*); *tḥaila* «combiner une ruse» (*ḥáili*); *tḥáḍra* «devenir citadin» (*ḥáḍre*), etc.[1]. — Il est remarquable que l'insertion d'un *i* après la première radicale donne une forme *tfáiʿla* avec le sens «diminutif» particulier à *tfáiʿal*; on aura ainsi : *tʿḗirba* «s'arabiser un peu»; *tḥḗirma* «prendre quelque ruse» (*ḥaṛâmi* = rusé), etc. — Le féminin du *parfait* sera *ḥáδret* plutôt que *ḥaδrât*[2], et le pluriel *ḥáδru* plutôt que *ḥaδrâu*; futur de la 1re forme *ïḥáδri*, *ïḥáδru*; de la 2e forme *ïetḥáδra*, *ïetḥáδru*.

XVI.— Combinaison de formes différentes.

a. La combinaison de la 7e et de la 8e forme, fréquente en tlemcenien comme en maltais et en omāni, ne donne guère ici, à ma connaissance, que *ntkél*, fut. *ïéntkel* «être comestible» √اكل. — Une combinaison de la 5e et de la 7e *ĕnthálla*, fut. *ïenthálla* «avoir des égards pour» provient, je crois, d'une corruption de √أهل[3].

b. Les combinaisons de la 2e et de la 3e forme avec la 10e, apparues déjà ailleurs dans le domaine sémitique, sont fréquentes dans les dialectes arabes. Signalons chez les Ulâd Bṛāhîm le bien connu *sténna* «attendre», à côté de *tténna*, fut. *ïetténna* √أنى[4]; *stbár-*

[1] Comp. Joly ap. *R.A.*, 1901, p. 211; Cherbonneau, ap. *J.A.*, 1862, p. 365; Bel, *Djdzya*, p. 110, n. 1 تعزري; *Houwâra*, p. 60 ex., شوى de شاهية; à Alger très fréquent *tqáhṷa* «prendre son café» aussi arabique (Hadr. p. 697); dans la langue classique تلمس est déjà dénominatif de قلنسوة (Jahn, II2, 441); dans d'autres dialectes les formations تفعل ne paraissent pas dénominatives (*Prov.*, p. 59 et 186).

[2] Cf. Doutté, p. 30, l. 13, *seqsethum*.

[3] Comp. *Mes Observations sur Beaussier*, p. 12, تهلا.

[4] Aussi *ap.* Delphin, p. 99, l. 10; *sténna* demeure encore assez obscur; (cf. les récentes observations de Vollers, *Volksprache und Schriftsprache*, p. 93); *tténna* peut s'expliquer par une 8e forme اتنى où l'accent aurait amené le redoublement de *n* (cf. *supra*, p. 449); plus difficilement par √تنا يتنا; d'autre part, Joly, *R. A.*, 1901, p. 230, donne تأنى comme courant dans le sens de «attendre» dans le Sud algérois.

ra «se décharger d'une responsabilité» √تبرّى; *stχátta* «enjamber» √خطا; *stbâṛök* «rechercher la bénédiction»; *stχâlâṭ* «rechercher la fréquentation»; *stmo̱ut* «chercher à se faire passer pour mort»; *styâịȫḑ* «se mettre en colère»; *stχâil* «s'imaginer»[1]. Il y a sans doute encore d'autres formations semblables; la plupart se retrouvent en tlemcenien où j'ai omis de les signaler. — Enfin il arrive que des quadrilitères reçoivent la 10e forme : *stkẹ̑iber* «chercher maladroitement à donner haute opinion de soi»; *stʿáṛba* «chercher à s'arabiser»; et très courant *stbóurek* «se congratuler»[2].

c. Signalons enfin des formations analogues aux *ṭqâsni*, *taḥsâbni*, tlemceniens; on entendra à Saïda *tesḥâibni*, *töḥsâibni*, *tesχâinni*, *tesʿâidni*, *töḥsâidni*, *tesχâidni*, *tesχâibni*, *tesʿâdni*, *töḥsâbni*, *tesχâdni*, avec le sens de «je pensais»; et aussi conjuguées *nöḥsâibäh* «je le croyais», *nesʿâidek* «je te croyais», etc. Je crois y démêler les racines حسب, خال, عدّ; mais outre que je saurais déterminer à quelle formation de ces racines nous avons affaire, il me semble que dans ces formes bizarres, il y a influence réciproque, et copénétration des trois racines précitées. Des formations analogues existent, avec de nombreuses variantes, dans tous les dialectes ruraux d'Oranie[3]. Très employé à Ammi-Moussa est *tʿáddenni* «je croyais», *tʿáddennek* «tu croyais», *tʿáddennäh* «il croyait», etc.[4].

DEUXIÈME PARTIE.

LE NOM.

I. — Singulier.

Je ne donnerai pas un tableau complet des formes nominales dans le dialecte; il suffit de renvoyer, pour la plupart d'entre elles, aux études sur les dialectes de Tunis et de Tripoli; je signalerai simplement le traitement particulier que quelques formes reçoivent à Saïda.

(1) Comp. *T. G.*, § 36; Landberg, *Prov.*, p. 26.

(2) Comp. يتقهوى «il prend le café», *ap.* Delphin, *Enseignement de l'arabe dialectal*, II, p. ٧٢, l. 2.

(3) Comp. Kampffmeyer, p. 242; et les observations de Stumme, ap. *Z.D.M.G.*, 1904, p. 675.

(4) Cf. *Mes Observations sur Beaussier*, p. 50.

1. Formes $c^1 \acute{v} c^2 c^2$, $c^1 \acute{v} c^2 c^2 a$ (racines sourdes).

C'est à cette forme qu'ont été ramenés, comme dans la plupart des dialectes, les vieux bilitères دَمٌ, شَفَةٌ : فَمٌ[1]; le redoublement de la 2e radicale, produit une trilitarité secondaire : *démm* «sang» (pl. *dmûm* et *dmūmât*); *šéffa* «lèvre»; *fúmm* «bouche» (mais anormalement plur. *ffṷâm* non pas *fûmᵉâm* comme à Tlemcen). — Mentionnons aussi, redevenus trilitères par redoublement de consonne, après chute d'une de leurs radicales : *ḥádd* «dimanche» (أحد) avec le pl. *ḥŏdûd* que lui connaissait déjà l'andalou[2]; *béll* «chameaux» (ابل) ailleurs *ībéll*, *ibîl*, *bîl*[3] (mais toujours dans le présent dialecte *iébli* «mes chameaux»); *nóṣṣ* «moitié» (نصف) pl. *ĕnṣâṣ* (mais *nŏṣṣâf* «métayer agricole»). — Par contre, يَدٌ a donné *îd* «main» et non *iédd*; أرُزّ a donné *ṛáuz* «riz» non pas *ṛózz*, comme à Tlemcen[4] et مُزّ «aigre-doux» a donné comme dans toute l'Algérie, *mûz* «légèrement sucré» (en parlant du café); peut-être *bâẓ* dans *bâẓlek* «bravo pour toi!» est-il بَزّ classique.

La substitution dans les représentants vulgaires de طار, طيز, موسى, d'un redoublement de consonne à l'allongement de voyelle (*ṭŏrr*, *ṭŏẓẓ*, *méss*) n'apparaît pas dans le saïdien : on a *ṭâr* «tambourin», *ṭêẓ* «anus», *mûs* «couteau»[5], mais le classique داح «bracelet», a donné, comme dans le reste de l'Algérie, *dáḥḥ*. — Le berbère *amúšš* donne à Saïda *méšš* «chat», ailleurs *mûš*.

2. Forme $c^1 c^2 \acute{v} c^3$ (sursaut).

J'ai dit plus haut que cette forme était moins fréquente qu'en tlemcenien et en marocain, parmi les représentants dialectaux

(1) Comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 90, n. 3.

(2) Par ex. : Pedro de Alcala, p. 43, l. 7.

(3) En tripolitain, en iraqois, en arabique, aussi *bill*, *büll* (cf. *M. G. T.*, § 70; Meissner, *Neuarab. Gesch.*, p. 114; *Hadr.*, p. 519); à Tunis *bil* (*Tun. Gram.* § 49); en Algérie *béll*, *lil*, etc., appartiennent aux dialectes bédouins; les citadins disent *ğmâl*.

(4) *iidd* à Tripoli; *iid* à Tunis; *'id* en Égypte, en Syrie, dans l'Iraq; *iédd* en Arabie (cf. au reste Landberg, *Hadr.*, 317; et *Proverbes et dictons*, p. 456).

(5) Tlemcenien *ṭŏrr*, *méss*, déjà connus de l'andalou (cf. Dozy, *Supplément*, II, 29, 186); *ṭŏẓẓ* ap. Delphin, *Recueil de textes*, p. 257, n. ٢; on comparera encore le marocain *ruṭṭ* «crottin» = class. روث (*ap.* Fischer, *Zum. Wortton*, p. 277); les curieux diminutifs *ămmᵉimât* «quelques jours» (tlemcenien) de يوم et سُوَيقة «petit marché» (andalou) de سوق (Dozy, *Supplém.*, I, p. 706); cf. au reste les observations de Landberg, *Arabica*, III, p. 37.

des classiques فُعْل; et que le domaine des formes *ségolées* ($c^1 \acute{v} c^2 \breve{v} c^3$) gagnait pour ces noms, ce que perdait celui des formes *sursautées* ($c^1 c^2 \acute{v} c^2$). — D'autre part il faut noter : 1° la réduction à $c^1 c^2 \acute{v} c^3$ de formes مُفْعَل provenant de racines *sourdes* : ce phénomène dû à une analogie d'accentuation est bien connu d'autres dialectes[1]. *ĕmḍâl* «grand chapeau» (مظلّ); *msén* «pierre à aiguiser» (مسنّ); *mdék* «baguette de fusil» (مدكّ); *ĕmgâṣ* «ciseaux» (مقصّ); (*mšég* «crevasses aux mains» reporte peut-être plutôt à مشقّة qu'à مشقّ); l'annexion aux affixes personnels met bien le phénomène en lumière : *máḍli* «mon chapeau», *mésnek* «ta pierre à aiguiser», *médkāh* «sa baguette de fusil», etc. — 2° La réduction à $c^1 c^2 \acute{v} c^3$ des formes أَفْعَل élatifs, adjectifs de couleurs et de difformités : *biâḍ* «blanc», *khâl* «noir», *šmá* «aveugle», *kbér* «plus grand», etc.[2]; à signaler à ce propos les curieuses formations analogiques des élatifs provenant de racines sourdes : ils apparaissent fréquemment *dédoublés*, non contractés comme dans la langue classique (comp. *supra, 4e forme du verbe*) : *χféf* «plus léger» de *χfîf*; *ĕrgég* «plus mince» de *ĕrgîg*[3]; *mrâr* «plus amer» de *mórr*; parfois même *glél* «moindre» de *glîl* (à côté de *qâll* généralement usité = أقلّ).

3. Forme $c^1 \acute{v} c^2 c^3$ a.

Les dialectes orientaux connaissent $c^1 \acute{v} c^2 v c^3$ a (égyptien, syrien) ou $c^1 v c^2 \acute{v} c^3$ a (iraqois, arabique du Nord) comme représentant des classiques فَعَلَة. Les dialectes maghribins réduisent uniformément ces formes à $c^1 \acute{v} c^2 c^3$ a; il en est en saïdien comme en tunisien, tripolitain, marocain; et l'on a *kélma* «parole» (كَلِمة), *šébka* «filet» (شَبَكة), tout comme *báyla* «mule» (بغلة) et *kélba* «chienne» (كلبة)[4].

4. Formes $c^1 v c^2 c^2 \hat{v} c^3$.

La forme du «nom d'intensité» فَعَّال, s'est fort développée dans le dialecte, comme dans tous les idiomes arabes modernes[5];

(1) Cf. Landberg, *Ḥadr.*, p. 41, 42; *Tunis. Gramm.*, § 49; ailleurs des phénomènes analogues reposeraient sur un recul de l'accent (*Zeit. Assyr.*, XII, 132); Vollers, *Volkssprache*, p. 133.

(2) Comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 92.

(3) Delphin, p. 161, n. 26, écrit aussi أرقّ.

(4) Cf. *supra*, p. 425-426.

(5) Cf. Barth, *Nominalbild*, p. 49.

elle sert à désigner aussi bien des individus que des objets matériels [1] : *zeẑẑâṛ* «boucher», *uukkâl* «gros mangeur», etc., à côté de *teṛṛâb* «meule de paille recouverte de terre», *uoqqâj* «perche de la tente», etc. Une différence apparaît au pluriel; les premiers ont généralement un pluriel externe en *a* (*zeẑẑâṛa*), les seconds un pluriel interne brisé (*tṛāṛîb*). — On a signalé souvent déjà que, dans l'Afrique du Nord comme en Arabie, les «noms de métier» provenant de racines défectueuses ont pour c³, ي et non ء comme en arabe classique [2] : ainsi dans le présent dialecte *bennâi* «maçon», *bekkâi* «pleureur», *rezzâi* «écornifleur», *reššâi* «qui prend l'eau», *ṣaṭṭâia* «prostituée», *semmâia* «sobriquet», *γâllâia* «bouilloire», *ṣauuâia* «coqueluche». Plusieurs tentatives d'explications sont possibles : ou il y a eu transformation dialectale de ء en ي (cf. *supra*, p. 104); ou ces فعّالى nous offrent de vieilles formes, antérieures à فعّاء [3]; ou il y a eu simplement application dialectale analogique de فعّال à des racines défectueuses, la 3ᵉ radicale étant traitée comme toutes les autres consonnes, dans les formes semblables; c'est vers cette troisième explication que j'incline [4]. — Quelques classiques فِعَال ont été ramenés à la forme فعّال dans le dialecte considéré : *teffâl* «natte du moulin à bras», class. ثِفَال; *ṣaẑẑâẑ* «violent tourbillon» class. عَجَاج ; *maṛṛâṛa* «fiel» class. مَرَارَة; *ṣaṣṣâba* «bandeau du front» class. عِصَابَة; *χollâla* «peigne du métier à tisser» class خِلَالَة?; de même le tlemcenien *sěqqâia* «fontaine» répond au classique et à l'arabique سِقَايَة. Ces vocables, comme on peut le voir, marquent une idée d'intensité ou sont des sortes de «noms d'instruments»; aussi bien expliquerai-je leur passage à فعّال par l'analogie sémantique plutôt que par le processus phonétique du redoublement générateur de syllabe fermée et conservateur d'une

[1] Cf. *J.A.*, juillet, 1904, p. 88; ailleurs c'est la forme féminine surtout qui est «nom d'instrument» (cf. SPITTA, p. 101).

[2] Cf. SOCIN, *Diwān*, III, § 102 b; LANDBERG, *Ḥaḍr*, I, 398; REINHARDT, § 51; dans le dialecte de l'Iraq : *maṭṭâi* «ânier», *gerrâi* «lecteur» à côté de *bannâ* «maçon» (MEISSNER, *Geschich.*, 138, 115); ces formes sont inconnues aux dialectes de Syrie et d'Égypte; PEDRO DE ALCALA, I, 94 a, pour l'andalou *çaca* «aguadero» = سقّاء.

[3] Cf. JAHN, *die Mehri-Sprache*, p. 51; contra, LANDBERG, *die Mehri-Sprache v. A. Jahn*, p. 17; dans les langues sémitiques septentrionales le même fait est observable; comp. aussi SOCIN, *Dīwān*, III, 98 g.

[4] Peut-être faut-il songer aussi à l'influence des formes féminin et pluriel où dans tous les dialectes, ي apparaît au lieu de ء classique : égyptien, syrien, *bennâ* «maçon», mais pluriel *bennâje*; déjà dans la langue classique, cf. WRIGHT, *Ar. Gram.*, I, § 294.

voyelle brève; *doχχân* «fumée» pour دُخَان existe ici, comme presque partout, dans le domaine de l'arabe dialectal[1].

La forme فَعِيل existe dans le dialecte pour des mots ayant déjà cette forme dans la langue classique : *sekkîn* «sabre», *boṭṭêχ* «melon»; et pour des vocables étrangers : *bârrêṭâ* «chapeau», *qârrêṭâ* «charrette»; mais *gellîl* «pauvre», *qâddîd* «tranche de viande salée», *geddîm* «alfa sec», *nessîs* «suintement d'eau»[2], semblent reporter à des formes classiques sans redoublement de la 2e radicale : قَلِيل, قَدِيد, نَسِيس, قَدِيم; *zerrîɛa* «semence» est déjà ancien pour زِرِّيعَة[3]; le dialecte connaît *ḥauuêṭâ* «murette de pierres d'un marâbout», ailleurs *ḥăuêṭâ*[4].

La forme فَعُّول est fréquente; d'abord dans de nombreux vocables d'origine étrangère; puis dans des «caritatifs» de noms propres (*žellûl* de *žilâli*, *qâddûr* de *ɛabqâder*, *χaddûža* de *χdîža*, etc.)[5]; enfin dans des péjoratifs, adjectifs qui marquent des défauts physiques, des goûts désagréables d'aliments, etc. : *ɛaggûn* «bègue», *bekkûš* «sourd-muet», *keffûs* «dont la main est tordue[6]», *semmûm* «raisin aigre», *ḥammûm* «blé avarié»; *messûs* «fade» semble le classique مَسُوس ramené à cette forme, analogiquement, sous l'influence de la signification péjorative; *settût* «vieille mégère», est, j'imagine, un péjoratif de سِتّ[7], plutôt que de سِتِّين (vieille de soixante ans).

La forme $c^1uc^2c^2$*êi*c^3 a avec *u* (*o̩*, *o*, *ŏ*) de la 1re radicale et diphtongue *âĭ*, *êĭ*, très nette, est fréquente : pour quelques mots,

[1] Cf. sur دخّان déjà *Adab el-Kātib* au chap. ما جاء خفيفا والعامة تشدده; mais chez les juifs de Tlemcen on entend *tχân*. — Le passage de فُعَال à فعّال dans les dialectes existe pour de nombreux mots : cf. Dombay, p. 9; Sonneck, *C.A.*, II, xvi-xvii; *M.G.T.*, § 14°; l'égyptien connaît *ruχχâm* pour رخام; le libyque connaît *ɛažžâž* (cf. Hartmann, *Lied. Lib. Wüste*, 141, *in medio*). — Gawālīqī (*χaṭa'*, p. 151-152) donne un certain nombre d'exemples déjà anciens; le عكّارة cité par cet auteur est comparable au *muγγâra* tripolitain = مغارة.

[2] *gellîl*, *qâddîd*, aussi tunisiens.

[3] Lisān, X, p. 3, l. 13; Torrey, ap. *Nöldeke orient. Studien*, I, 218, l. 16.

[4] Basset, *Nedromah et les Traras*, p. 36, n. 1.

[5] Cf. Socin, ap. *Z.D.M.G.*, 1899, p. 482 et suiv.; Landberg, *Prov. et dictons*, p. 128; *Z.D.M.G.*, 1903, p. 774; 1904, p. 875; et comp. Lidzbarski, *Ephemeris*, II, p. 20.

[6] *ṭârrôš* «très sourd», ap. *T.G.*, p. 56, *in princ.*; فروم «brèche-dents», *ap.* Beaussier, 503.

[7] Sans terminaison féminine, peut-être parce que سِت lui-même n'en a pas; au reste le caritatif de *fâṭma* sonne parfois *fŏṭṭûm* (cf. *Z.D.M.G.*, 1899, p. 484).

elle semble reporter au classique فُعَّيلى : *ḥomm*ᵉ*ẹ̄ïḍâ* «oseille», *sollẹ̄ïga* «ronce», *χobbẹ̄ïza* «mauve», *ḥorrâïga* «ortie»; d'autres semblent des déformations dialectales de فُعَّالة, *χoṭṭâïfa* «hirondelle», *goḍḍâïma* «baie de lentisque», *gummẹ̄ïla* «maladie pédiculaire» (قُمَّلة); *žummẹ̄ïχa* «cœur de palmier nain» (*sic* avec χ)[1] reporte peut-être à جُمَّارة, et *χorrẹ̄ïfa* «histoire» à خُرافة; citons encore : *bọṣṣẹ̄ïla* «oignon sauvage», *dọrrẹ̄ïža* «roue», *buššẹ̄ïra* «hirondelle», *χorrẹ̄ïra* «jouet d'enfants»[2]; je ne vois pas dans ces mots des diminutifs, malgré la vocalisation, mais bien des formes parallèles de فُعَّالة[3].

5. Formes c¹ v c² c³ â c⁴.

فعلال, فعليل, فعلول, sont fréquents dans le dialecte; j'ai dit plus haut (cf. *supra*, p. 137) que dans plusieurs cas l'allongement de la voyelle de la 2ᵉ syllabe était secondaire.

Il faut signaler la fréquence de l'intensif فَعْلال[4], employé pour former de véritables «noms de métiers» de vocables quadrilitères: *karmâṣ* «marchand de figues» (*karmọṣ*), *boukâr* «mangeur de figues de printemps» (ironique de *bâkọr*), *ḥörḥâz* «qui vend cauteleusement»; *hädrâž* «qui parle à tort et à travers»; *naḥnâḥ* «qui hennit» (surnom du cheval), *ḥaiḥâi* «traqueur», *ma'nâi* «qui parle par allusions» (de *mâ'na* = معنى), *χaubâi* «fabricant de goudron» (*χâbia* «fosse à goudron»)[5].

La forme c¹ u c² c³ ẹ̄ï c⁴ a se rencontre pour quelques mots : *doḥrâïža* «balançoire», *horhâïra* «tourbillon dans le courant d'un oued».

[1] Je ne connais pas ici فُعَّيل comme sorte de nom d'action de فعّل, qui apparaît en tunisien (*T.G.*, § 67). et peut répondre au classique فِعِّيل, تِفِعِّلاء (cf. Wright, *Ar. Gram.*, I, p. 115).

[2] A Alger *χörâfa* (Tripoli *χurrâfa*, *M.G.T.*, § 14 a); بَرْغَارة «Papillon», *ap.* Dozy, *s. voce*.

[3] Barth (*Nom. Bildung*, p. 315) considère فُعَيل, non comme diminutif, mais comme forme parallèle de فُعَال; par contre, Fraenkel semble attribuer à ces formes la valeur de diminutifs (*Aram. Fremdwörter*, p. 140, sub. جُمَيزى); les grammairiens arabes se refusent généralement à considérer فُعَيلى comme un diminutif (cf. I. Doraïd sur لُغَيزى *ap.* Mozhir, II, ١٣٣, et Lisân, VII, p. ٣٧٣, *in fine*).

[4] Cf. Barth, *Nominalbild.*, p. 205, 206; *J.A.*, 1862, oct. nov., p. 360.

[5] Dans la banlieue de Tlemcen *kourdâṭ* «chef de douar» (celui qui possède et tient les registres = *kârṭa* «carte»); à Tanger *qözdâr* «ferblantier»; à Laghouat *ḥaunât* «boutiquier», etc.

6. *Nisbas* : en *i*, *âni*, *âui*, *ii*.

Les nisbas en *âni*, *âui*, sont relativement peu fréquentes. Les nisbas en *i* sont tirées de substantifs, de particules : *rábɪe* «né au printemps», *békri* «né en automne», *bégri* «bétail de racine bovine», *γôlmi* «de race ovine», *sánzi* «de race caprine», *ḥáuli* «agneau d'un an», *néfχi* «très orgueilleux», *sáḍmi* «grenade à gros pépins», *séfri* «grenade sans pépins», *dûni* «mauvais», *fôgi* «supérieur», *iésri* «du côté gauche», *iémni* «du côté droit», *némri* «clarté de la lune», *ḥômri* «terre de couleur rouge», *kóḥli* (*elɪŏm-elkóḥli* «la goutte sereine»), *fṣ̣̂oli* «indiscret», *nâṛ fârsiia* «mégère» («érésipèle» *ap.* Dozy, II, 735). — Dans les nisbas tirées de quadrilitères, le ressaut et le redoublement consécutif peuvent apparaître : *sàssékri* «soldat», *mòγγáṛbi* «marocain», *mòχχázni* «cavalier de commune mixte».

Des ethniques de la forme فعّال apparaissent à Saïda comme dans d'autres dialectes maghribins; ils sont rares au masculin : *sīiâsi* «politique», *gīiâfi* «physionomiste», *šaḥḥâti* «sorte de danse[1]»; par contre, sous la forme féminin فعّاليّة, ces ethniques sont extrêmement nombreux; si quelques-uns peuvent à la rigueur être considérés comme de véritables ethniques de فعّال, la plupart, semble-t-il, échappent à une semblable interprétation, et doivent être tenus pour des formes parallèles de فعّالة; citons : *kessârîia* «bande d'étoffe étroite dans la tente», *sar-rāgîia* «calotte qu'on met sur la chéchia», *derrāgîia* «œillère», *ṣâf-fāgîia* «sandale en alfa», *ferrāšîia* «couverture de lit», *šeṛṛābîia* «ouverture de la *sābāia*», *γabbārîia* «tapis de selle», *nŏḍḍārîia* «besicles», *qâffālîia* «serre-tête de femme», *nŏṭṭāḥîia* «épi de poil au front du cheval», *neddābîia* «*idem* à la joue», *zerrādîia* «*idem* sous le cou», *ṣâbbāṣîia* «bout de roseau que les moissonneurs se mettent aux doigts», etc. Une comparaison s'impose naturellement avec les formes semblables de l'éthiopien[2].

[1] Beaussier connaît كذّاي, لقّال, قلّاي, فرّادي, كمّادي, حمّادي, etc.; à Tlemcen on a *šeuuâši* «fabricant de chéchias» (Mozhir, I, 147, *in fine* considère شوّاشي comme un néologisme), à Tunis *zauuâli* (turc زوالر); à Tanger *sŏuâqe* «de qualité commune», *kīiâfi* «fumeur de kif» *sīiâsi* reporte à سياسي (sans redoublement); le redoublement dans ces cas s'explique, j'imagine, par la présence de la semi-voyelle médiane; on songera à ce que j'ai dit plus haut de la fréquence d'emploi de la 2ᵉ forme dans les racines «concaves» (p. 439) et à ce que dit Barth (*Nominalbild.*, § 132).

[2] Comp. *T. G.*, § 66, *sazzâbi*, ap. *Prov. et dict.*, p. 150; *χaššāmîieh* ap. Euting, *Kamelsattel* (*Nöldeke Or. Studien*, I, 396); noter que pour certains des vocables ici cités, des formes فعّالة semblent exister dans d'autres dialectes

On trouve aussi quelques ethniques de la forme فَعّولي : *messûki* «terrain laissé en jachère», *yaṛṛọsi* «profondément enraciné», *nebbûti* «roche volante», *neggûri* «susceptible», *meggûzi* «encore allaité» (berbère?); en revanche *sekkûti*, connu de certains dialectes algériens[1], est ici inconnu; on dit *sǝ̆kûti* «silencieux», comme *fălûṭẹ* «frivole et vain» et *măẓọẓẹ* «tardif» (berbère?).

Les ethniques à signification intensive (généralement «noms de métier») formés par l'adjonction d'un *i* à des pluriels brisés apparaissent à Saïda comme dans beaucoup de dialectes. Ils sont assez rarement tirés de pluriels فُعُول ou فِعال : citons cependant : *tlûli* «habitant du Tell», *χrûri* «paroles sans fondement», *nsduẓ̣ia* «chaussure de femme», *rẑălịia* «chaussure d'homme[2]». D'autre part les mots *klûfi* «importun», *qlûqẹ* «impatient» cheval, qu'on retrouve dans la plupart des dialectes algériens n'ont pas, je crois, cette origine[3]. — C'est surtout, comme on l'a remarqué pour d'autres dialectes, des pluriels quadrilitères فعايل, فعالل, etc., que se forment avec prédilection les ethniques de cette catégorie[4]; à cet égard, il est remarquable que, comme en tripolitain, quoique les représentants des pluriels classiques فعاليل aient fort bien gardé dans le dialecte l'*î* long de la dernière syllabe, cet *î* long n'apparaît jamais dans la formation des présents ethniques; ainsi *gṭåṛni* «fabricant de goudron», *ṣbåḅṭẹ* «cordonnier» (et non *gtăṛîni*, *ṣbābîṭẹ*) tout comme *χdåịẹ* «trompeur» (خدايعة), *brådẹ* «fabricant de bâts», *mχåzni* «cavalier de commune mixte» (à côté de *mòχχázni* tiré du singulier *máχzen*). Je ne serais pas éloigné d'y voir un phénomène analogue aux dissimilations dont parle Barth (*Nominalbildung*, p. 364, 365[5]).

C'est à l'influence analogique de ces formes, qu'il faut attribuer, je pense, la curieuse apparition dans le dialecte d'ethniques d'un schème فعاعلي, tirés d'adjectifs d'intensité فعّال comme si la nisba *i* avait été appliquée à leurs pluriels *théoriques* فعاعل : ainsi *zfåfni* «musicien» à côté de *zeffân*; *kṣåṣbi* «joueur de *gåṣba*» à côté de *göṣṣåb*, *ĕrḥåḥbi* «lutteur à la *ráḥba*», à côté de *raḥḥåb*,

(cf. عزّاقة, نظّارة, *ap.* Dozy); فرشيّة *ap.* Dozy, II, 253; عرقيّة (idem, II, 121; Löhr, 149) est cité comme néologisme par le *Tāğ-el-ʿarûs*.

[1] Cf. *J. A.*, 1855, p. 553; Sonneck, *C. A.*, XVII, *ṣabbûḥi*; nombreux à Tanger.

[2] Comp. Delphin, p. 250, 251; Löhr, § 150.

[3] De même *sdâsi*, *χŭmâsi*, *θlâθi* «flûte à six, cinq, trois trous» reporte, je crois, aux classiques سُداسى, خُماسى, etc., et non aux pluriels *sdâs*, *χmâs*, etc. (Delphin, p. 243, n. 1 *soudassi*, *tsulatsi*); comp. Socin, *Dīwān*, III, § 113 e).

[4] Cf. *J. A.*, oct. nov. 1862, p. 360; 1855, p. 551, 552.

[5] Comp. *Z. D. M. G.*, 1902, p. 573 et suiv., 1905, p. 631; le tripolitain offre des équivalents (*M. G. T.*, § 115); et aussi l'égyptien (*sanadqi*, *daχaχni*, à côté de *γarābîli*, ap. Spitta, p. 117, 118).

žbâbrẹ, «courageux» à côté de *žebbâr*, *glâilẹ* «joueur de *gǒllâl*[1]»; et il faut en rapprocher encore, comme tiré d'adjectif intensif de racine quadrilitère (cf. *supra*, p. 462) *ṣmâṣrẹ* «courtier» à côté de *ṣǒmṣâr*.

Enfin il n'y a pas jusqu'aux rares noms de métiers formés avec l'ethnique turc *ži* qui ne semblent ici avoir été analogiquement influencés par le groupement syllabique de *brâdʻe*, *zfâfni*. Les vocables arabes auxquels s'adjoint cet ethnique sont d'abord ramenés à un schème $c^1c^1âc^3$, si bien que le groupement total est un $c^1c^1âc^3ž^4i$ analogue au $c^1c^2âc^3c^4i$ dont nous venons de parler : ainsi *qhâuži* «cafetier», *ḥmâmži* «patron de bain», *sǔkârži* «ivrogne», *qmârži* «joueur», *blâγži* «babouchier»; on entend aussi parfois *qahuâži* comme à Tlemcen; signalons aussi *χâbârži* «cancanier»[2].

7. Diminutifs.

Le diminutif est fort employé dans le dialecte[3]. Il marque dans le langage des hommes, fréquemment une nuance de mépris, dans le langage des femmes, une nuance de tendresse. — En général il suffit de renvoyer pour ces noms aux chapitres qui les concernent dans les ouvrages consacrés aux dialectes maghribins. Néanmoins, il convient de marquer quelques différences assez sensibles qui séparent le dialecte bédouin de Saïda, des idiomes citadins du Maroc, de Tlemcen, d'Alger, de Tunis, de Constantine. S'il s'éloigne d'eux, il se rapproche par contre du tripolitain, des dialectes orientaux et de l'arabe classique.

1° Il existe ici un représentant vulgaire du classique فُعَيْل : il sonne *fʻệl*, *fʻĕ̂il*, ou avec conservation d'un *ŭ* de la première syllabe *fŭʻệl*, *fŭʻĕ̂il*. Il s'applique *generaliter* aux formes $c^1\check{v}c^2c^3$, $c^1\check{v}c^2\check{v}c^3$, $c^1c^2\check{v}c^3$; le diminutif *fʻéiel*, habituel aux dialectes citadins (tuni-

[1] Comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 95; Delphin, *Recueil de textes*, p. 237, 240, 241, 244; Socin, ap. *Z.D.M.G.*, 1899, p. 490, 491; on comparera aussi l'égyptien *ftâṭri* (Spitta, p. 118, *in fine*) et *nâdiqi* (Spiro, *An arabic-english vocabulary*, p. 601), le marocain *ṣrârfi* (Lerchundi, *Voc.* s. voce *cambiador*), etc.

[2] On comparera déjà *blâγği* à Tlemcen (*Dialecte de Tlemcen*, p. 95), à côté duquel il faut citer *hâlânği* «musicien» (à côté de *hâli*) *sâʻânği* «horloger» (à côté de *sāʻâği*)! dans ces deux derniers mots le schème $c^1c^2âc^3ği$ aurait été obtenu par l'adjonction d'un *n*. — D'autre part on ne trouve pas à ma connaissance dans le présent dialecte de curieuses tautologies comme les tlemceniens *ḥaffâfği*, *iellâqži*, le tunisien *ṣauγârži* (*Dialecte de Tlemcen*, p. 96, *in princ.*), dont il faut rapprocher les iraqois *mesâférči* «voyageur», *mŭṭaiiârči* «oiseleur» (Meissner, *Gesch.*, p. 293); j'ai entendu à Tlemcen aussi *dūmâlği* «riche»! (دومال + *ği*).

[3] De même que dans le dialecte bédouin de Syrie (*Z.D.M.G.*, vi, p. 212) et en Arabie (Palgrave, i, p. 52); au contraire en Égypte, le diminutif est devenu fort rare (Spitta, p. 98).

sien, tlemcenien, algérois[1]) se montre fort rarement, et surtout semble-t-il, pour des vocables provenant de racines sourdes[2] : ainsi on entend *kuẹ̆iies* « petit verre » de *kâs*, et *ümmŭẹ̆iies* « petit couteau » de *mûs* à côté de *ümmŭẹ̆ïs*. — Le féminin sonne *fsẹ̆la*, *fsẹ̆ïla*, *fŭsẹ̆ïla*. On a ainsi :

α. De racines fortes, assimilées et sourdes :

kŭlẹ̆ïb « petit chien » de *kélb*.	*byẹ̆l* « petit mulet » de *byôl*.
gŭlẹ̆ïb « petit cœur » de *gôlb*.	*kŭbẹ̆ïš* « petit bélier » de *kébš*.
zbẹ̆ïb « petit pénis » de *zébb*.	*šŭšẹ̆ïš* « petit nid » de *šôš*.
mšẹ̆ïš « petit chat » de *méšš*.	*ŭlẹ̆ïd* « petit enfant » de *uúld*.
kŭlẹ̆ïba « petite chienne » de *kélba*.	*gŭfẹ̆ïfa* « petit panier » de *gúffa*.
ŏrẹ̆da « petite rose » de *uărda*.	*smẹ̆ïša* « coup de soleil » de *šémš*.

β. De racines concaves :

ruẹ̆ïs « petite tête » de *râs*.	*šŭuẹ̆ïna* « petit œil » de *šáin*.
yuẹ̆ïl « petit ogre » de *yôl*.	*χuẹ̆ïma* « petite tente » de *χẹ̆ïma*.
bbuẹ̆ïta « petite chambre » de *bẹ̆ït*.	*nuẹ̆ïga* « petite chamelle » de *nâga*.
ðuẹ̆ïb « petit chacal » de *ðïb*.	*χuẹ̆ïža* « petit khodja » de *χôža*. (simplement forme féminine).

Il faut noter que la tendance à remplacer pour les racines à *media* *i̯*, cet *i̯* par *u̯*, dans la formation du diminutif, qui apparaît déjà pour quelques mots dans la langue classique[3], s'est ici généralisée : *fuẹ̆ïl* est l'unique forme, jamais *fiẹ̆ïl*; il en est de même dans la plupart des dialectes.

Citons encore des formations secondaires dialectales assez curieuses : *nuẹ̆ïf* de *nẹ̆ïf* « nez » ; *ümmŭẹ̆ïs* de *mûs* « couteau » ; *ŭuẹ̆ïd* de *uâd* « fleuve » ; *ümmŭẹ̆ïda* de *mẹ̆ïda* « table », *huẹ̆ïba* de *hẹ̆ba* « don » (أنف، مُوسَى، وَادِي، مائدة، هِبَة).

γ. De racines défectueuses :

žrẹ̆ïü de *žérŏ* « petit chien ».	*qhẹ̆ua* de *qáhua* « café ».
dlẹ̆ïü de *délu* « seau ».	*ksẹ̆ua* de *kẹ̆sua* « vêtement ».
ždẹ̆i de *žédi* « chevreau ».	*lhẹ̆ïia* de *lôhia* « barbe ».
yŏdẹ̆i de *ydâ* « déjeuner »	*šŭsẹ̆ïia* de *šâsâ* « bâton ».
šŭšẹ̆i de *šŭšâ* « dîner ».	*ĕrhâïia* de *ĕrhâ* « moulin ».

[1] Cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 98; *T. G.*, § 84; il y a dans les dialectes citadins réduction analogique de فُعَيْل à la classe plus nombreuse des فُعَيِّل; au contraire, un représentant du classique فُعَيْل, *fʿẹ̆l*, se rencontre en tripolitain (*M. G. T.*, § 116) comme dans les dialectes orientaux.

[2] Bel (*Djâzya*, p. 122) donne, pour un dialecte rural, des formes de diminutifs فُعَيْل pour des mots provenant de racines sourdes.

[3] Cf. Wright, *Arab. gram.*, I, 172 A.

Remarquer que *γdâ* et *šîšâ* proviennent de فَعَال classiques, tandis que *sâṣâ*, *ĕrḥâ* proviennent de فَعْل.

Le diminutif de *bén* « fils » est *bnẹi*, classique بُنَيّ; de *χô* « frère » est *χẹi*, classique أُخَيّ; de *bû* « père », *bẹi*, *bbᵃẹi*, classique أُبَيّ; de *úmm* « mère », *ŭmmᵃẹma* أُمَيمة; de *bént*, *bnẹiia* بُنَيَّة, pas *bnîta* comme à Tlemcen; le diminutif *χẹit* de *úχt* « sœur », employé seulement avec les affixes personnels *χẹiti*, *χẹitek*, etc., ne représente peut-être pas un dialectal أُخَيت, mais le classique أُخَيَّة avec une crase; *šî* « chose » donne également une forme masculine *šuẹi* (comme en marocain) et *šuẹiia*[1] (comme dans la *κοινή* algérienne) « un peu ». Un diminutif de *iộm* « jour », employé seulement au pluriel est *wẹimât* (أُوَيمات), tandis qu'en tlemcenien, il a la curieuse forme *mᵘîmât* (*ŭmmᵘîmât*); *îd* « main » fait *îdẹiia* يُدَيَّة[2].

2° Il existe un représentant vulgaire du classique فُعَيعِيل, فُعَيلِيل, فُوَيعِيل, s'appliquant aux quadrilitères qui ont dans leur dernière syllabe une voyelle longue; l'î long de la dernière syllabe que connaît la langue classique et que le tunisien et le tlemcenien ne possèdent pas, apparaît toujours dans le présent dialecte, comme en tripolitain :

brẹiniẹs de *bŏrnộs* « burnous ».
tlẹlîs de *tellîs* « sorte de sac ».
ĕmfẹitîŏḥ de *meftâḥ* « clef ».
šuẹiṭẹn de *šẹiṭân* « diable ».
guẹiṭẹn de *gẹiṭón* « petite tente ».
kuẹidẹr de *kẹidâr* « mauvais cheval ».
šuẹibîṭa de *šẹibộṭa* « petite outre ».

Il faut noter, comme le montrent les quatre derniers exemples, qu'un *i* deuxième consonne d'un quadrilitère se transforme en *u* au diminutif[3].

3° Le diminutif des noms de couleurs et de difformités physiques a une forme فيعل qui doit bien représenter le classique أُفَيعِل avec une chute de l'ا initial[4] : *kẹiḥŏl* « noirâtre »; *bẹiiộḍ*

[1] *îdẹi*, *bnẹi*, *χẹi* etc. devraient être *îdẹii*, *bnẹii* etc.; mais le dernier *i* ne se fait pas entendre. Landberg a rendu compte de ce fait pour le dialecte de Syrie (*Prov. et Dictons*, p. 265); l'*i* réapparaît au féminin (*bnẹiia*, *šuẹiia*) et devant les affixes personnels vocaliques *bnẹiii*, *χẹiiek*, etc.

[2] Sur *ŭmmᵘîmât* cf. J. A. juillet-août 1904, p. 104 ; *idẹiia* aussi tripolitain, tlemcenien *idída* secondaire de *iédd*, tunisien *uîda* ويدة.

[3] Comp. sur tout ceci, *infra. Pluriels brisés.*

[4] Comp. arabique *iséyud* de *asyad* « noir » (Socin, *Dîwân*, § 114 *b*); et *ḥémed*

« blanchâtre », *χĕîḍŏr̥* « verdâtre », *zĕîrŏg* « bleuâtre », *šĕîger* « blondasse », *ḥĕuŏl* « louchon »; des formes فعيل (*kḥĕl*, *zr̥ĕîg*, etc.), se rencontrent aussi, mais sont moins employées; elles peuvent être secondaires, des dialectaux *kḥâl*, *zr̥ŏg*, etc., ou représenter les fort classiques كُحَيْل, زُرَيْق, etc. — Au féminin, on a seulement *kḥĕla*, *zr̥ĕîga*; des formes *fĕîla* qui seraient secondaires analogiques n'apparaissent pas à ma connaissance.

Je dois signaler encore un péjoratif فيعول appliqué à quelques noms de couleurs et de difformités : *ḥĕîmŏr̥* « rouge », *zĕîrŏg* « de nuance sombre », *ḥĕîuûl* « vilain louchon », *bĕîtûr* « chien à queue coupée » le tout pris en mauvaise part, il faut peut-être songer aux péjoratifs فعّول signalés plus haut; et aussi à la forme أفعول dont parle Spitta pour les dialectes orientaux[1].

8. Forme mvc¹c²vc³.

Appliqué à certains substantifs, surtout à des noms d'animaux, ce paradigme donne dans le dialecte ou bien de véritables collectifs, ou des noms de sens individuels, mais marquant une nuance intensive péjorative; ainsi :

mâsied « foule de chevaux » (*sâud*).
mébger « foule de bœufs » (*bgŏr̥*).
mâhuŏr « foule de bêtes de somme » (*hâuîr*).
mérsan dans l'expression *klâm elmérsan* « propos grossiers de bergers » (du pluriel *ĕrsâien*).
mĕîšer « réunion d'enfants » (*ĭšîr*).
mĕîhŏd « sale juif » (*ĭhûdi*).
méfrŏχ « engeance de bâtards » (*fŏrχ*).
ménîek « sale pédéraste » (*menîûk*).
mèššáχra / *mèddáγra* } « ânesse » (*šχâr̥*, *dŭγâr̥* « âne »).

La vocalisation uniforme du dialecte ne permet pas de voir dans ces formes des مِفْعَل, plutôt que des مَفْعَل ou des مَفْعِل. Leur sens fait songer à la fois aux collectifs de la langue classique

de اجحد (Landberg, *Ḥadr.*, p. 208); ces formes sont extrêmement fréquentes dans l'onomastique algérienne; *elbeiiŏḍ* est le nom de Géryville; *zĕîreg*, *kĕîhŏl* sont les noms de nombreuses localités; cf. aussi Kampffmeyer, p. 225 *lgaimiš*; p. 238, l. 2 *rĕîgeṭ*; et ap. *Vocabulaire destiné à fixer la transcription des noms indigènes* كيحل, خيضر, etc.

[1] Spitta, p. 106, *in fine* (remarquer à ce propos que *ambûr* « buckelig » cité par cet auteur est le turc قنبور avec la prononciation du ق, propre à l'égyptien); cette forme *afʿûl* est-elle à rapprocher du classique أفعول (cf. *Nominalbildung*, p. 219; le *Mozhir* dénonce أطروش comme néologisme, I, 167, *in princ.*)? Conf. au reste حيمورة ap. *Z.D.M.G.*, 1899, p. 489, § 28.

comme مشيخة, ماسكة, مضبّة, etc., et aux intensifs comme مقصّل «tranchant» de قاصل. Mais peut-être convient-il surtout d'y constater l'activité persistante du vieux préfixe sémitique *mv*, formatif de noms abstraits, de noms concrets, dont la différence d'emploi d'après des nuances de vocalisation, n'est au reste qu'un phénomène apparu secondairement sur les terrains respectifs des différents idiomes[1].

9. Forme mvc¹c²âc³.

L'emploi de cette forme comme adjectif d'intensité, qui apparaît déjà en arabe classique[2] s'est extrêmement développée ici, comme dans d'autres dialectes[3]. On a ainsi :

meśḥâḥ «avare».	*mukrâś* «glouton parasite».
mōṭiâr «de mauvais augure».	*meśrâr* «funeste».
mäḥrâr «qui a la diarrhée».	*maḥrâz* «gardien vigilant».
mōiiân «qui a le mauvais œil».	*mâzlât* «sans argent».
moyśâś «trompeur».	*meśkâk* «soupçonneux».
mediân «couvert de dettes».	*mōizâž* «paresseux», etc.

10. Quelques maṣdars.

تفعال, encore qu'il ne faille point le considérer originairement comme un véritable nom d'action de la 2ᵉ forme, en joue fréquemment le rôle dans le dialecte; citons ici notamment la nombreuse série des exclamations de douleur formées de maṣdars تفعال avec le pronom affixe de la 1ʳᵉ personne : *iā tebrâdi*, *iā teśṭâni*, *iā taḥuâži*, *iā tedkâsi*, *iā touḥâdi*, *iā täḥuâli*, etc. «Ô malheur à moi dans ma honte, mon tracas, ma détresse, mon souci, ma solitude, mes alarmes!», etc.[4]. — Le maṣdar تفعيل est

[1] Cf. *Nominalbildung*, p. 235 et 237; au reste si, en arabe classique, مَفْعَل désigne rarement des personnes, il en désigne assez couramment dans d'autres langues sémitiques (hébreu, éthiopien).

[2] Cf. *Nominalbildung*, p. 250, 251; des exemples donnés pour le présent dialecte sont déjà classiques مجهار, مِحيان; rappelons معمار si fréquent dans l'épigraphie officielle et qui existe dans le dialecte moderne d'Égypte «architecte»: مغوار, «incurseur», pl. المغاوير (cf. *J. A.*, Juillet 1902, p. 168), une bonne série d'exemples ap. I. Sikkīt, *Tahdīb*, p. 347, l. 5.

[3] Cf. particulièrement Socin, *Dīwān*, III, § 109 *c*.

[4] Comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 92; Joly ap. *R. A.*, 1900, p. 285. يا تهوال est la bonne leçon ap. *Djâzya*, vers 76, non pas يا تهوّل; des formes comme *tîfâg* «accord», *tiżâl* «délai» ne reportent pas d'autre part à تِفْعال mais sont des formations secondaires de اتّفاق, اتّجال (comp. Socin, *Dīwān*, III, § 106 *c*).

aussi employé et apparaît fréquemment avec un *a* (ة) final, pour désigner des objets matériels, ou une action faite une fois : *taḥmîma* « un bain », *taḥuîsa* « une promenade », *tâṣuîṛa* « un dessin », *tefkîra* « un objet donné en souvenir », *tuχrîfa* « histoire pour les enfants », etc. La forme تَفْعِلَة est la seule usitée pour les verbes de racines défectueuses; elle sonne $tc^1\acute{v}c^2i̯^3a$: *tségi̯a* « action d'arroser le cousscous »; *tsémi̯a* « action de nommer » *tsédi̯a* « action de monter le métier à tisser » et $t\acute{v}c^1c^2i̯^3a$ lorsque la 1re radicale est une sonante : *térbi̯a* « éducation », *ténmi̯a* « accroissement », *tóuṣi̯a* « recommandation », jamais $tvc^1c^2\acute{i}i̯^3a$ ou $tvc^1c^3\acute{a}i̯^1a$[(1)].

Le maṣdar مُفَاعَلَة de la 3e forme, fort employé, a ceci de remarquable dans les verbes défectueux que le ي, 3e radicale, y est analogiquement traité comme une consonne forte : et l'on a مُفَاعْيَة au lieu du classique مُفَاعَاة : *mχâli̯a* « action d'entretenir à voix basse », *msâmi̯a* « contiguïté », *msâsi̯a* « mendicité », *mdâui̯a* « traitement médical », *mlâgi̯a* « rencontre », etc.

11. Forme en *t...t*.

Cette forme d'origine berbère existe dans le dialecte comme dans tous les idiomes algériens; cependant elle paraît d'un usage moins fréquent qu'en tlemcenien. A côté des différentes variétés que j'en ai signalées pour ce dernier dialecte, il faut noter à Saïda un schème *tī....v́ct*; les quelques substantifs auxquels il s'applique ont un sens concret et offrent, je crois, cette particularité de ne jamais prendre l'article[(2)]; je citerai : *tīmerḥált* « chevalet des selles dans la tente »; *tīnesnést* « pellicules des cheveux »; *tīfkért* « place de terre blanche »; *tīgenṭâṣt* « pyrèthre »; *tīka·bûṣt* « variété de datte apportée du Sahara », *tīʿôdést* « maladie éruptive »[(3)].

(1) L'accentuation est ici la même qu'en tunisien et en tlemcenien (*Dialecte de Tlemcen*, p. 92, 93); au contraire en algérois on trouve l'accentuation *tesmîi̯a*, *terbîi̯a*, etc., des dialectes orientaux (égyptien, iraqois; cf. Spitta, p. 112) et marocains (*terbîi̯a*, ap. Socin, *Mar.*, p. 22, note 9; en andalou *terbîa* s. voce *mocedad*, *tanqía* s. voce *mondaduras*, ap. Pedro de Alcala, p. 312, 314); en Syrie تربايه ,توصايه, ap. *Prov. et Dictons*, p. 118; en Libye *tidnâie*, *tiṭrâie*, ap. Hartmann, *Lib. Wüste*, p. 119, 141. — Très curieuses sont les formes algéroises *ṭerbânṭi̯a* « éducation » (très fréquent), *ṭesmânṭi̯a* « nomination », *ṭaʿlânṭi̯a* « jonglerie », *ṭaχbânṭi̯a* « cachotterie », aussi *tsõqsânṭi̯a* « interrogation »; je crois à une influence analogique des ethniques en *âni ânṭi̯a*.

(2) C'est aussi le cas en arabe marocain des mots à préfixe *a* empruntés au berbère (conf. Fumey, *Choix de correspondances marocaines*, I, p. 147, note 1).

(3) Naturellement *tīmerḥált* reporte à l'arabe مُرْحَل « lieu où l'on dépose les bâts et les selles » qui apparait dans un dialecte voisin sous la forme مرحالة (Delphin, *Textes*, p. 162, 163, note 31); et *tīʿôdést* reporte à عَدَسَة.

II. — Duel.

Il est employé dans le dialecte non seulement pour les noms de mesure (temps, longueur, poids, etc.), et de parties doubles du corps, mais pour beaucoup de vocables, auxquels il ne s'applique pas du tout en tlemcenien, notamment pour des noms d'animaux : *bàggörtện* «deux vaches», *nāgtện* «deux chamelles», *ferdện* «deux bœufs», *ꜥauttện* «deux juments», *qàhhautện* «deux cafés», *zàrbîtện* «deux tapis», *ṣàffện* «deux rangs» *ꜥălāmtện* «deux signes», courants dans le présent dialecte, seraient non seulement inusités à Tlemcen, mais peut-être même à peine compris par le peuple. Les dialectes ruraux d'Oranie diffèrent parfois sur ce point les uns des autres; certains duels usités dans une tribu, ne le sont pas dans une autre; d'une façon générale, l'usage du duel y est beaucoup mieux conservé que dans les dialectes citadins (Tlemcen, Alger, Constantine, Tunis, etc.)[1]; mais il est moins généralisé, d'autre part, que dans les dialectes sahariens[2]. Ainsi se trouve vérifiée dans le domaine de l'arabe maghrébin, l'observation de A. Meillet que «le duel a tendu partout à disparaître lors du développement de la civilisation»[3].

Le duel se forme par l'adjonction au singulier d'une terminaison *ện*; parfois la diphtongaison *ệïn* apparaît; parfois, il m'a bien semblé n'entendre que *în* ou *ện*, et ceci dans le même mot : *qàhhautện* à côté de *qàhhautệïn*, de *qàhhautîn* ou *qàhhautện*. D'autre part la distinction que l'on peut faire en tlemcenien et en marocain citadin, entre les duels de noms de partie du corps (*în*) et les autres (*ẹ́in*)[4] n'existe pas ici; j'ai entendu *uuδnệïn* «deux oreilles», *rệžlện* «deux pieds», à côté de *uuδnîn*, *rệžlin*, comme *qàhhautệïn* à côté de *qàhhautîn*. Cependant, je crois bien pouvoir affirmer que je n'ai entendu que *ꜥainîn* «deux yeux», jamais *ꜥainệïn*.

Les duels des noms de parties doubles du corps sont ici, comme dans les autres dialectes maghribins, devenus des sortes de pluriels; il faut noter à cet égard que le duel de *χádd* «joue» est inusité; on ne dit jamais *χáddệïn*; mais on emploie toujours le pluriel *χdûd* : *χdûdăh* «ses joues».

L'adjonction de la terminaison du duel produit, dans l'économie syllabique des mots, les mêmes modifications qu'en tlemcenien; et je n'ai qu'à renvoyer ici à ce que j'ai dit ap. *Dialecte de Tlemcen*, p. 101.

(1) Comp. Bel, *Djâzya*, p. 97 et suiv.; *M. G. T.*, § 125.
(2) Comp. Kampffmeyer, p. 231, note 3.
(3) *Bulletin Soc. ling.*, n° 53, p. xcv; comp. Cuny, *Le Nombre duel en grec*, p. 2, 3, 4.
(4) Cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 101, 102.

III. — Pluriel externe.

On trouve ici des pluriels en *în*, en *a* et en *ât* (féminins).

a. Pluriel en *în*, il s'applique :

1° Aux participes actifs et passifs, ayant conservé leur valeur verbale; lorsque le participe a pris la valeur d'un substantif, ou même d'un adjectif, il reçoit avec prédilection un pluriel brisé; ainsi *ḥokkâm* «administrateurs» et non *ḥākmîn* de *ḥâkem*, *sóbbōg* «rapides à la course» plutôt que *sābgîn* de *sâbeg*, *hóbbi* «à bout de forces», plutôt que *hâbịịn* de *hâbi*. Même aux participes passifs de la 1re forme, on applique toujours de préférence le pluriel brisé, quoique le pluriel externe en *în* soit possible pour eux; *myâbbna* ou *myābîn* plutôt que *māybūnîn* de *màybûn* «déçu, chagriné». — Par contre, l'application d'un autre pluriel que le pluriel externe aux participes des formes dérivées même lorsqu'ils ont une valeur nominale, est extrêmement rare; je n'en connais qu'un ou deux exemples (cf. *infra*, *Pluriel brisé*).

2° Aux ethniques, sauf à ceux de la forme $c^1c^2\hat{v}c^3c^4i$ qui reçoivent le pluriel en *a*. D'autre part lorsque, pour un ethnique, le pluriel brisé est usité, on l'emploie toujours de préférence au pluriel externe : *šrâga* et non *šergīịn* de *šérgi* occidental : *ffịāgîg*, *šụābîn*, *gụārîr*, de *fīgīgi* «de Figuig», *šībâni* «vieux», *gūrâri* «du Gourara», plutôt que *fīgīgīịn*, *šībānīịn*, *gūrārīịn*, etc.

3° Aux noms de métiers فعّال, mais l'emploi du pluriel en *a* est beaucoup plus général.

4° Aux adjectifs فعْلان; mais les pluriels brisés فعالى, فعال, sont usités avec prédilection.

5° Aux diminutifs c^1c^2*éịẹ*c^3 d'*adjectifs*.

6° A des adjectifs (surtout فعيل) dérivés de racines concaves, défectueuses, sourdes : *ṭáịẹb* «bon» *ṭaịībîn*; *léịẹn* «flexible» *léịīnîn*; *déịẹn* «religieux» *déịīnîn*; *hâịẹn* «facile» *hāịīnîn*; *žéịẹd* «distingué» *žeịīdîn* (à côté de *žụâd*); *ḍáịōg* «étroit» *ḍaịīgîn*; *méịẹt* «mort» *meịītîn* (à côté de *móuta*); *ĕnqệ* «propre» *ĕnqẹịịn*; *ṭrî* «frais», *ṭrīịn*; *ḥái* «vivant» *ḥaịịn*; *ṣamm* «bavard intarissable» *ṣâmmîn*; *ḥórr* «libre» *ḥorrîn* (à côté de *ḥŏrâr*); aussi comme dans tout le Maghrib *ḥólú* «doux» *ḥōlūịîn*, et encore *zệin* «beau» *zẹinîn*; *šệin* «laid» *šẹînîn*; même dans la bouche de demi-lettrés, j'ai entendu *χābī-θîn* «haïssables», *sāfīhîn* «débauchés» de *χābîθ*, *sāfîh*.

(*A suivre.*)

LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION, ÉDITEUR
5, Quai Malaquais.

Le royaume de Provence sous les Carolingiens (855-933?), du même auteur, 1901. In-8. . . . . **15** fr.

Études de géographie linguistique SCIER dans la Gaule romane du sud et de l'est, par GILLIÉRON et MONGIN. Grand in-4 et 5 cartes en couleur. . . . . . . **5** fr.

En collaboration avec M. MONGIN et M. Mario ROQUES, M. GILLIÉRON poursuit dans la *Revue de philologie française et de littérature* ses Études de geographie linguistique.

Madame de Miramion (1629-1696). Notice sur sa santé et sa vie intime, par le Dr LE PILEUR. In-8 de 50 pages. . . . . . . **2** fr.

Étude iconographique sur Ronsard ; le portrait, le buste et l'épitaphe de Ronsard au musée de Blois, par PIERRE DUFAY. In-8. **1** fr. **50**

La Gaule personnifiée, par SALOMON REINACH, de l'Institut. In-8, planche (Extr.). **1** fr.

Dom Jacques-Louis Le Noir et son inventaire des titres normands de la Chambre des Comptes de Paris, par ETIENNE DEVILLE. In-8. . . . . **1** fr.

Un historien normand : Jean Le Blond, sieur de Branville, par le même. In-8. . . **1** fr.

Recherches sur les « ténors » français dans les motets du treizième siècle, par PIERRE AUBRY. In-8. . . . . **3** fr. **50**

Inventaire sommaire des manuscrits coptes de la Bibliothèque nationale, par J.-B. CHABOT. In-8. . . . . **2** fr.

Cartulaire de la Commanderie de Richerenches, de l'Ordre du Temple (1136-1214). Publié et annoté par le marquis de RIPERT-MONCLAR. In-8. . . . . **8** fr.

Documents pour servir à l'Histoire du département de Vaucluse. T. Ier.

Les grands châteaux de France, par MARCEL FOUQUIER, préface par M. Pierre de NOLHAC. Deux vol. in fol. de 800 pl. environ dans un carton. . . . . **200** fr.

La Chambre des Comptes du duché de Bar. Manuscrit de C.-P. de Longeaux, publié et annoté par le baron de DUMAST. 1 vol. in-8 de xxxv-541 pages. . . . . **20** fr.

La peinture de diableries à la fin du moyen âge. Jérôme Bosch, le « faiseur de diables » de Bois-le-Duc, par M. GOSSART. In-8 de 321 pages, planches. . . . . **10** fr.

Histoire du théâtre de Lille, de ses origines à nos jours, par LÉON LEFEBVRE. 5 vol. in-8. . . . . **35** fr.

Les Puys de Palinod de Rouen et de Caen, ouvrage posthume de M. E. DE BEAUREPAIRE. In-8. . . . . **10** fr.

Compiègne sous Louis XI, d'après des documents inédits par A. BAZIN. In-8, portrait. . . . . **10** fr.

Donations et fondations en droit égyptien, par A. MORET et L. BOULARD. In-8. (Extrait). . . . . **6** fr.

Les noms de l'esclave en égyptien, par JULES BAILLET. In-8. (Extrait). . . **7** fr. **50**

VIENT DE PARAITRE :

ASANGA

MAHĀYĀNA-SŪTRĀLAMKĀRA

EXPOSÉ DE LA DOCTRINE DU GRAND VÉHICULE SELON LE SYSTÈME YOGACARA

Edité et traduit d'après un manuscrit rapporté du Népal

Par **Sylvain LÉVI**, professeur au Collège de France, directeur d'études à l'École des Hautes Études.

TOME Ier. — Texte. In-8. . . . . **15 fr.**

LES

SOURCES DE L'HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS 1789 AUX ARCHIVES NATIONALES

Par **Charles SCHMIDT**, Archiviste aux Archives nationales

Avec une lettre-preface de M. AULARD. Fort vol. in-8. . . . . **5 fr.**

Les demandes de recherches ; — la salle de travail ; — les inventaires ; — les sources de l'histoire d'un departement, d'un arrondissement, d'un canton, d'une commune aux Archives nationales ; — les séries départementales.

PIERRE DE NOLHAC

PÉTRARQUE ET L'HUMANISME

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

Avec un portrait inédit de Pétrarque et des fac-similés de ses manuscrits,

2 forts volumes in-8. . . . **20 fr.**

LE THÉATRE AU COLLÈGE

DU MOYEN AGE A NOS JOURS

Avec bibliographie et appendice

LE CERCLE FRANÇAIS DE L'UNIVERSITÉ HARVARD

Par L.-V. GOFFLOT. — Preface par M. JULES CLARETIE, de l'Académie française.

Fort volume in-8 avec nombreuses planches hors texte. . . . . **7 fr. 50**

GASTON PARIS

MÉLANGES LINGUISTIQUES

Fascicule II. **Langue française**. In-8. . . . **6 fr.**

Rappel Fascicule I. **Latin vulgaire et langues romanes**. . **6 fr.**

LA VISION DE TONDALE

(TNUDGAL)

TEXTES FRANÇAIS, ANGLO-NORMANDS ET IRLANDAIS

Publiés pour la première fois par V. H. FRIEDEL et KUNO MEYER

In-8. . . . . **7 fr. 50**

Ces textes variés, publiés avec toute la rigueur de la méthode la plus scientifique, seront très utiles aux maîtres de philologie et aux professeurs d'enseignement supérieur pour l'explication en commun dans leurs cours.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES

1907. Prix CHAVÉE

ATLAS LINGUISTIQUE DE LA FRANCE

Par **GILLIÉRON** et **EDMONT**

Parus 28 fascicules de 50 cartes (sur 35 fasc. environ). . . . . **700 fr.**

Chartres. — Imprimerie DURAND, rue Fulbert.


Stanford University Library
MAR 13 1908

MÉMOIRES

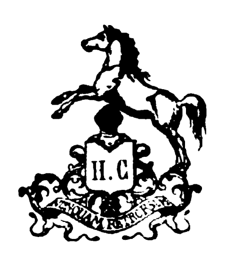
DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME QUATORZIÈME

SIXIÈME FASCICULE



PARIS (6e)

LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

5, QUAI MALAQUAIS

1906-1908

TABLE DES MATIÈRES

DU SIXIÈME FASCICULE

LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION, ÉDITEUR
5, Quai Malaquais.

Vient de paraître :

LES
MIRACLES DE NOTRE-DAME DE ROC. AMADOUR
AU XIIe SIÈCLE

Texte et traduction d'après les manuscrits de la Bibliothèque Nationale.

Avec une introduction et des notes historiques.

Par **Ed. ALBE**, in-8 et PLANCHES. . . . . **6 fr.**

RECHERCHES SUR LA LIBRAIRIE DE CHARLES V
Par **Léopold DELISLE.**

1re *Partie.* — 1 vol. in-8, XXVII-442 p. — 2e *Partie.* — Inventaire des livres ayant appartenu aux rois Charles V et Charles VI et à Jean duc de Berry, 325 p. Accompagné d'un album de planches. Ensemble, 2 in-8 et album. . . . . **30 fr.**

Gaston **PARIS**
MÉLANGES LINGUISTIQUES
Publiés par **Mario ROQUES.**

Fasc. I. **Latin vulgaire** et **Langues romaines.** — II **Langue française.** — III. **Langue française** et **notes étymologiques**, in 8. Chaque fascicule.. . . . . **6 fr.**

Ferdinand LOT, directeur-adjoint à l'École pratique des Hautes Études.
MÉLANGES D'HISTOIRE BRETONNE
(VIe-XIe SIÈCLE)

Fort vol. in-8, 478 p. . . . . **25 fr.**

LES LÉGENDES ÉPIQUES
RECHERCHES SUR LA FORMATION DES CHANSONS **DE GESTE**

Par **Joseph BÉDIER**, professeur au Collège de France.

I. — LE CYCLE DE GUILLAUME D'ORANGE

Fort vol. in-8. . . . . **8 fr.**

I. Projet de cette étude. — II. Les récits : le groupe de Garin de Monglane et le groupe d'Aymeri de Narbonne. — III. Les récits : le groupe de Guillaume d'Orange. — IV. Saint Guillaume de Gellone. — V. Guillaume, comte de Toulouse. — VI. Les seize Guillaumes. — VII. Le *Couronnement de Louis*. — VIII. Des divers systèmes proposés pour expliquer la formation du cycle de Guillaume. — **IX** Des formes primitives des poèmes du cycle. — X. Sur la formation du cycle. — XI. La *Via Tolosana*. — **XII** Conclusion. La place des *Enfances Vivien* dans le Cycle.

DEUX MOTS LATINS DIALECTAUX.

LATIN *ARFERIA*.

L'adjectif *arferia* est ainsi défini dans l'abrégé de Festus par Paul Diacre (8, 32, Thewrewk de Ponor) : « *ARFERIA aqua, quae inferis libabatur, dicta a ferendo; siue uas uini, quod sacris adhibebatur* ».

Le mot se retrouve dans les gloses (*C. G. L.*, VI, s. v.) où il est interprété : *uas uinarium cum quo uinum ad aras ferebant*. Le glossateur, comme l'a déjà remarqué Lœwe, a décomposé le mot en *ara* + *ferre*. Or, il a été reconnu depuis longtemps que le premier élément n'est autre que la préposition *ad* passée à *ar* devant la labiale initiale du mot suivant.

Ce témoignage de l'existence d'une forme *ar* n'est pas isolé. Dans ce même abrégé de Festus, on trouve les gloses *ARVOCITAT saepe aduocat* (20, 14) et *APOR apud* (19, 34). Dans Priscien (*G. L. K.*, II, 35, 2) : « antiquissimi pro « *ad* », frequenter « *ar* », ponebant : « *aruenas*, *aruentores*, *aruocatos*, *arfines*, *aruolare*, *arfari* » dicentes pro *aduenas*, etc.; unde ostenditur recte « *arcesso* » dici ab « *arcio* » uerbo quod nunc « *accio* » dicimus.....; « *arger* » quoque dicebant pro *agger*. » Velius Longus (*ibid.*, VII, 71, 22) cite *aruorsus*, *aruorsarius*. Diomède, I, 452, 28, *aruenire* pro *aduenire*. Marius Victorinus, VI, 9, 17, *aruentum* pro *aduentum*, et *apur*. Enfin, dans le glossaire de Placide on lit *arueniet* : adueniet (*C. G. L.*, VI, s. v.); *ar[u]sedentes* du même glossaire est très incertain (*ibid.*, VI, 98, s. v.).

Il semble donc au premier abord que l'existence du groupe est démontrée en latin de Rome et que, suivant l'opinion de M. Havet (*M. S. L.*, VI, 31) « *r* de *arfuerunt* n'est pas autre chose qu'un *d*, rhotacisé grâce à l'influence du groupe... *affui* et *immitis* nous montrent l'altération récente des groupes *-df-*, *-nm-*. *Arfui* et *carmen* en montrent l'altération plus ancienne. » Mais si des grammairiens et des glossateurs on passe à l'examen des textes, on constate que les exemples fournis par la littérature sont beaucoup moins nombreux et tous d'origine suspecte. Dans les inscriptions on a *C. I. L.*, I, 196 (inscr. dite S. C. des Bacchanales) *arf.* (l. 2) = adfuerunt; *arfuise* (l. 21); *aruorsum* (l. 24). *C. I. L.*, I, 198 (Lex. Rep.) *aruorsario* (l. 20, deux fois). La

même forme se trouve dans une tabella defixionis publiée par les *Not. degl. Sc.*, 1901, p. 210.

C.I.L., IX, 782 (inscription archaïque de Lucérie) *aruorsu*.

Apur n'est attesté qu'une fois dans une inscription trouvée chez les Marses, *apur finem* (Conway, *Ital. dial.*, 267, p. 294). Le volsque *arpatitu* (*ibid.*, 252) est inintelligible.

Un seul auteur présente des formes analogues, Caton, *A. G.*, 135, 7, *aruectum*; 138, *aruehant*.

Il s'agit donc d'exemples sporadiques qui ne sauraient prouver que le passage de *ad* à *ar* devant les labiales *b*, *v*, *f* soit purement latin, et qui sont contredits par la grande majorité des exemples où *ad* s'est maintenu ou s'est assimilé purement et simplement à la consonne suivante ($d+f=ff$, comme $p+f$, $b+f$, $s+f=ff$.

Tous doivent donc s'expliquer autrement que par la phonétique latine. *Arferia* en particulier ne saurait être séparé du nom de prêtre iguvien *arsfertur* ař̌fertur, et doit être un terme emprunté, directement ou non, par le rituel latin à un dialecte d'Ombrie. En ombrien, le passage de *ad* à *ar* devant labiale est constant, cf. *arsveitu*, ař̌veitu, arveitu «advehito», ař̌peltu «adpellito», ař̌putrati «arbitratu». Le terme proprement latin est *adferial* qui nous a été conservé par une glose latino-grecque : *adferial.* ὕδωρ τὸ τοῖς νέκροις σπενδόμενον (*C. G. L.*, II, 426. 6).

Mais l'ombrien ne semble pas avoir été seul à présenter ce changement; d'après les formes citées plus haut, on le retrouvait en Apulie (*aruorsu* à Lucérie), chez les Marses, et, si l'on peut faire état de la forme *arpatitu*, en territoire latin chez les Volsques. Peut-être existait-il dans d'autres parlers du Latium; le silence des inscriptions n'est pas une preuve décisive contre l'hypothèse : on sait combien est maigre le secours apporté par l'épigraphie à la connaissance des dialectes. C'est par l'intermédiaire de ces parlers du Latium qu'ont dû s'introduire à Rome les formes épigraphiques *aruorsum*, *arfuise*, comme les graphies *aruectum*, *aruehant* de Caton[1].

Il n'est pas étonnant de trouver dans le *De agricultura* des formes de parler rustique différentes des formes romaines. Par contre, on a contesté[2] que les Romains aient pu emprunter des termes comme *aruorsum* et *arfuise*. En réalité il ne s'agit pas d'un emprunt vivant et viable, mais d'une graphie dialectale figée dans la langue épigraphique qui en contient bien d'autres (voir Meillet, *De quelques innovations de la décl. lat.*, 3 et suiv., Ernout,

[1] Il ne saurait être question de *arbiter* qui ne peut s'expliquer d'ailleurs par la phonétique latine. *arger* et *arcesso* sont sans étymologie sûre, voir Walde, *Lat. etym. Wört.*, s. v.

[2] Conway, *loc. cit.*, p. 273.

M. S. L., XIII, 45)[1]. *Aruorsum*, *arfuise* contribuent à confirmer le caractère composite et artificiel de la langue des inscriptions officielles, comme *arferia* atteste l'importance des influences étrangères sur la religion romaine.

LATIN *FITILLA*.

Le latin *fitilla*, dans les rares passages où il se rencontre, désigne un gâteau sacré offert aux dieux dans les sacrifices. On lit dans Sénèque, *Benef.*, I, 6, 3 : «itaque boni etiam farre ac fitilla religiosi sunt, mali rursus non effugiunt impietatem quamuis aras sanguine multo cruentauerint», cf. Pline, *H. N.*, 18, 84, Arnobe, 2, 58; 7, 230. Bücheler (*Umbrica*, 61) a rapproché le mot du latin *figere*, anciennement *fiuere*; *fitilla* serait une forme de diminutif **figᵘetlnā* **fivitilla*, *fitilla*, ce qui, phonétiquement correct, n'est nullement satisfaisant pour le sens. Il vaut mieux admettre que le mot est apparenté, comme l'ombrien fikla, au verbe *fingere*. M. Bréal (*T. Eug.* 101) a montré que *fingere* s'employait en parlant des produits de la boulangerie (Caton, *A. G.*, 77); de même que *fictores* désignait les faiseurs de gâteaux sacrés. On a ainsi une forme **fictilla* = *fitilla*. La réduction du groupe *-ct-* à *-t-* ne fait pas difficulté, quoi qu'en pense M. Walde (*Lat. etym. Wört.*, s. v.). Il est probable, en effet, que nous avons affaire à un mot dialectal introduit à Rome en même temps qu'un culte italique, et dont les Romains ignoraient eux-mêmes l'emploi et le sens exacts. En osque et en ombrien, *-kt-* se réduit ordinairement à *-ht-* et à *-t-* (Buck, *Gr. of osc. umb.*, § 142, 143). La forme *fiktu* (*T. Eug.*, I *a*, 28) n'est pas en cause, puisqu'elle repose sur un ancien **figᵘetōd*, *fikᵘtōd* = lat. *figito*, *fiuito*, tandis que *fingere* remonte à un ancien **dheigh-* sans la labialisation, cf. osq. feíhúss. Plus près du latin, le prénestin a connu très tôt la réduction du groupe *-ct-* à *-t-*, p. ex. *Vitoria*, *C. I. L.*, XIV, 4096. Il est inutile d'insister sur l'extension du fait dans le latin vulgaire et tardif; il suffisait d'indiquer des exemples assez archaïques confirmant la réduction **fictilla*, *fitilla*. Nous espérons pouvoir bientôt, dans un travail d'ensemble sur les emprunts du latin aux dialectes italiques, donner toute une liste de mots dont la langue de Rome est redevable aux parlers ou aux langues qui l'environnaient.

A. Ernout.

[1] Ceci est si vrai que la graphie est inconstante; dans la lex. Repet., à côté de *aruorsario*, on a l. 25 *aduorsarium*, l. 30 *aduorsus*, l. 40 *adferatur*, l. 75 *adfuerint*.

V. SL. *BĬČELA*.

On est convenu de poser le nom slave de l'abeille avec un *ŭ* : *bŭčela*, à la suite de Miklosich. Mais les dialectes modernes n'enseignent rien à cet égard : r. пчела̀ (nom. plur. пчёлы), s. *(p)čèla* (nom. plur. *(p)čèle*), pol. *pczoła* (et *pszczoła*), etc. Le vieux slave n'est pas plus instructif; car la graphie du jer non intense, destiné à disparaître, est flottante et se règle d'après les consonnes environnantes; en fait, on lit, L. XXIV, 42, *bŭčelŭ* Mar., *bĭčelŭ* Ass. Ostr. (Zogr. et Sav. manquent), et Ps. sin. CXVII, 12, *bĭčely*; mais lût-on partout *bŭčely*, cela ne prouverait encore rien : comme il a *bŭčelŭ*, le Marianus a aussi *mŭšteniju*, L. XXI, 12 (de *mĭstiti*). On peut donc à volonté poser **bĭčela* ou **bŭčela* comme forme slave commune.

Dès lors il convient de s'arrêter à **bĭčela* qui fournit une bonne étymologie. En effet, si l'on pose **bŭčela*, on doit expliquer ce nom par une onomatopée; mais pol. *bąknąć bąkać bączyć*, que cite M. Wiedemann, *Arch. f. sl. phil.*, X, 652, a peu d'extension en slave, et le sens interdit de rapprocher v. sl. *bučati* « mugir », *bykŭ* « taureau » que citent encore M. Johansson, *K. Z.* XXXVI, 358, et M. Vondrák, *Vergl. sl. gramm.*, I, 438. Si, au contraire, on pose **bĭčela*, on est en présence du nom de l'abeille qui est connu par une série de dialectes indo-européens contigus; comme on l'a déjà noté, *M.S.L.*, XIV, p. 362 et suiv., il s'agit d'un nom à suffixe zéro **bhei-* dont on ne possède que des dérivés formés avec des suffixes qui varient d'une langue à l'autre : lit. *bitìs* et *bitė*, lette *bite*, v. pruss. *bitte* (Voc.) — v. angl. *bēo*, v. h. a. *bīa*, v. isl. *bý(-fluga)*, et aussi v. h. a. *bini* — irl. *bech* (et gall. *begegyr*), supposant **bhi-ko-* (Fick-Stokes, *Et. Wört.*, II, 166, et cf. W. Stokes, *K. Z.*, XL, 245). Le rapprochement de lat. *fucus* est possible, mais plus incertain. Sur l'ensemble de ces rapprochements, v. J. Van Zandt Cortelyou, *D. altengl. Namen d. Insekten*, p. 27. Le mot slave présenterait le même suffixe secondaire **-ko-* que le celtique, avec addition d'un second suffixe **-clā-*; pour l'emploi de ce suffixe dans les noms d'animaux, cf. par exemple lit. *vābalas*, v. h. a. *wibil*, et, pour l'emploi en qualité de suffixe secondaire, lat. *porculus*, lit. *parßēlis*, v. h. a. *farheli*, en face du lat. *porcus*, etc. (v. Brugmann, *Grundr.*, II², I, p. 365 et suiv., et cf. Meillet, *Études sur l'ét. et le vocab. du*

v. sl., p. 417). Le nom **bhei-* de l'abeille est donc attesté en slave, baltique, germanique et celtique.

Ce nom ne se rencontre jamais qu'avec un suffixe secondaire ou même, comme en slave, avec un double suffixe. C'est qu'il était trop bref pour subsister : on sait que les mots qui ont trop peu de corps tendent à disparaître. Il suffit pour s'en convaincre de suivre l'histoire du nom de l'abeille en roman; le lat. *apis* fournissait aussi une forme trop brève, qui n'a subsisté presque nulle part; la plupart des dialectes ont recouru à un dérivé *apicula* que représentent ital. *pecchia* (à côté de *ape*), prov. *abelha*, esp. *abeja*, etc.; en roumain, le mot trop bref a été remplacé par une dénomination toute nouvelle, *albină*, tirée du nom de la ruche (v. S. Puscariu, *Et. wört. d. rum. spr.*, n° 59); en français, le représentant v. fr. *ef* de *apis* avait d'abord survécu, et il en subsiste encore la trace sur plusieurs points du domaine français (v. Gilliéron, *Atlas linguistique*, carte *Abeille*); mais une petite région de l'ouest a le diminutif *avette*, parallèle à *apicula*; et, presque partout on dit *abeille*, qui est emprunté à des parlers méridionaux, ou *mouche à miel*. Plusieurs dialectes indo-européens emploient ce terme de «(mouche) à miel», à savoir : gr. *μέλισσα*, alb. *mjal'tse*, arm. *melu*. La dénomination sanskrite *bhramaráḥ* est empruntée au bourdonnement de l'abeille (cf. *M.S.L.*, XI, p. 391 et suiv.; M. Grammont, *Rev. des langues romanes*, 1901, p. 125 et suiv.); d'autres noms, comme skr. *aliḥ* et *saragh-*, sont d'origine inconnue. Enfin sont obscurs lat. *apis* (emprunt à quelque parler italique ou sicilien) et pers. *ang* (cf. gr. *ἐμπίς*?, l'hypothèse de M. Horn, *Grundr. d. neup. etym.*, p. 254 et suiv., semble n'avoir convaincu personne).

Le thème monosyllabique **bhei-* est peut-être un mot indo-européen commun qui s'est maintenu dans un groupe de dialectes, grâce à divers élargissements, et qui ailleurs aurait été remplacé par un dérivé signifiant «(mouche) à miel», ou par une onomatopée, ou par des termes d'origine obscure; car il existe deux noms pour le «miel», l'un indo-européen commun : skr. *mádhu* (avec tous ses correspondants), l'autre indo-européen occidental (s'étendant jusqu'au grec et à l'arménien; et manquant seulement en baltique, slave et indo-iranien), gr. *μέλι*, etc.; le premier de ces noms désigne à la fois le «miel» et l'«hydromel», l'autre seulement le «miel»; même si les abeilles n'étaient pas cultivées, et si l'on se bornait à recueillir le miel des abeilles sauvages, il serait invraisemblable que l'indo-européen n'eût pas un nom de l'abeille. Toutefois le mot **bhei-* n'a laissé de traces que dans un groupe de dialectes contigus qui présentent un assez grand nombre de termes, et notamment de termes de civilisation, particuliers, à savoir le slave, le baltique, le germanique et

l'italo-celtique; ce sont ces mêmes dialectes qui ont seuls la racine **sē-* «semer», le mot **g₁r̥̄no-* au sens de «grain», le mot **rotho-*, **rothā-* au sens de «roue» (skr. *ráthaḥ* signifie «char»), etc.; le mot **bhei-* appartient peut-être au vocabulaire spécial de cet ensemble de langues, et le nom employé dans le groupe indo-iranien, arménien et hellénique ne serait pas conservé.

A. Meillet.

LE GENRE FÉMININ DES NOMS D'ARBRES
ET LES THÈMES EN *-O-*.

Le passage de l'ancien thème féminin en *-o-* représenté par gr. *φηγός*, lat. *fāgus*, aux thèmes en *-ā-* en germanique (v. angl. *bōc*, v. isl. *bók*, et v. h. a. *buohha*) éclaire l'histoire du nom du «bouleau». Ce nom n'étant pas représenté en grec et en latin, les deux seules langues qui aient conservé les thèmes féminins en *-o-*, la forme en *-o-* féminine n'est pas attestée; mais on a d'une part des thèmes en *-o-* masculins : skr. *bhūrjaḥ*, lit. *béržas*, lette *bērzs*, de l'autre des thèmes en *-ā-* féminins : v. sl. *brěza* (r. береза, s. *brèza*, tch. *bříza*), v. isl. *bjǫrk* (et v. h. a. *birihha*); ces formes divergentes se concilient dans un ancien thème en *-o-* féminin, pareil à celui de gr. *φηγός*, lat. *fāgus*, dont elles attestent indirectement l'existence en indo-européen (v. Pedersen, *B.B.*, XIX, 296). Lat. *farnus* et *fraxinus*, qu'on a rapprochés, sont aussi féminins, comme tous les noms d'arbres en latin.

D'autres discordances qu'on relève d'une langue à l'autre dans la forme de la finale du thème des noms d'arbres s'expliquent sans doute de cette manière. Par exemple, les noms du «sapin», v. sl. *jela*, s. *jéla*, cr. *jèla*, slov. *jela*, tch. *jedla*, pol. *jodła* ne concordent pas avec r. ель, et ni l'une ni l'autre de ces deux formes ne répond exactement à la forme baltique : v. pruss. *addle*, lit. *ēglė*, lette *egle* : c'est que ce sont trois altérations d'un ancien féminin en *-o-* que M. Niedermann a reconnu dans lat. *ebulus*. — Le nom slave de l'«aulne» est tantôt en *-a-*, r. ольха, s. *jóha*, et tantôt en *-ja-* : cr. *jèlša*, slov. *jélša*, tch. *olše*, pol. *olsza*; le germanique a aussi une forme en *-ā-* : v. h. a. *elira* (*erila*); mais le vieil islandais a le masculin *ǫlr*, le lituanien a un dérivé masculin *elksnis*, *alksnis*, et le latin un dérivé *alnus*. — Le russe a à la fois иленъ et ильма, le polonais *ilm* et *ilma* «orme»; c'est qu'il s'agit d'un ancien féminin en *-o-*, cf. lat. *ulmus*; le vieil islandais a le

masculin *ālmr*, et l'irlandais *lem*, aussi masculin. — Le celtique a le thème en *-o-* masculin irl. *eo*, gall. *yw* «if», de même une partie des dialectes germaniques, v. isl. *ýr*, v. angl. *ēow*, *īw*, en face de féminins en *-ā-*, v. sl. *jiva* (r. ива, s. *ìva*, tch. *jíva*), lit. *ëvà*, v. h. a. *īwa*; le vieux prussien a aussi le masculin *inwis* (lire *iuwis*?).

A. Meillet.

ARM. *HAWASAR*.

Dans le second terme du composé pehlvi (de Turfan) *ḥāvsār* ou *ḥāvasār* «égal, pareil», M. Bartholomae, *I. F.* XIX, *Beiheft*, p. 33, n. 1, et p. 233, cherche le mot v. perse *θardah*, zd *sarəδa-* «espèce». Mais ce mot se retrouve évidemment dans l'emprunt arm. *hawasar* «égal, pareil» dont le sens est identique; un iran. *-rd-* est représenté dans les emprunts arméniens par *-rd-*, comme le montrent *nawa-sard* «nouvel an» (v. Hübschmann, *Arm. gr.*, I, p. 202 et 236), cf. zd *sarəδa-*, pehlvi de Turfan *sār*, pers. *sāl*; *ward* «rose»; etc. (v. Hübschmann, *Pers. stud.*, p. 260). La forme arm. *salar*, qui présente *l*, est la transcription arménienne d'un titre persan, et non un ancien emprunt (Hübschmann, *Arm. gr.*, I, p. 235). On serait donc amené à poser comme forme iranienne : **hāvat-sāra-*; pour **hāvat-*, cf. zd *havaṯ-masō* «de même grandeur», pehlvi *hāvand* (Salemann, dans *Grundr. d. iran. phil.*, I, 1, p. 291), et pour **sāra-*, cf. zd *sāra-* «tête», pers. *sabuk-sār*, *nigūn-sār* (Horn, *Grundr. d. neup. etym.*, n° 690, p. 153). Cette étymologie rend bien compte du nom; car, dans les deux passages des textes publiés par M. F. W. K. Müller où se trouve le mot, le sens n'est pas «de cette sorte», mais «égal», notamment, p. 83 de la publication de M. Müller, *ḥāvsār nē 'ast* «il n'a pas (son) pareil».

A. Meillet.

LAT. *ANIŌ*, *ANIĒNIS*.

On observe dans les deux noms propres latins dialectaux *Aniō*, *Aniēnis* et *Neriō*, *Neriēnis* une alternance *ō/ē* (voir Neue-Wagener, *Lat. formenlehre*, I, 290, et cf. le *Thesaurus* sous le mot *Aniō*). Cette

alternance est également curieuse au point de vue latin et au point de vue indo-européen.

En ce qui concerne le latin, c'est le seul cas où l'on puisse constater dans un nom de la 3e déclinaison une alternance de timbre; car, partout ailleurs, s'il s'agit d'une longue, la voyelle a le même timbre dans toute la flexion, type *sermō*, *sermōnem*; et, s'il s'agit d'une brève, l'altération des voyelles brèves en syllabes intérieures rend le timbre ancien indiscernable : on ignore ce que représente l'*i* de *hominem* en regard de *homō*; même pour le type *genus*, *generis*, on ne saurait affirmer que l'*e* de *generis* soit l'*e* indo-européen du gr. *γένεος*; car *o* intérieur passe à *i* comme toute autre voyelle, ainsi dans *īlicō*, et devant *r* toute voyelle brève intérieure affecte la forme *e*, même si elle est issue d'un ancien *u*, ainsi dans *socerum*, cf. gr. *ἑκυρόν*, skr. *çváçuram*. — L'alternance *ō/ē* étant anomale, le latin a créé sur *Aniēnem* un nominatif *Anien*, qui se trouve déjà chez Caton, et sur *Aniō* un accusatif *Aniōnem*, qu'on lit chez Ennius et ailleurs.

Au point de vue indo-européen, le type *Aniō*, *Aniēnis* est la seule trace d'alternance de timbre qu'on constate dans les thèmes en *-n-* à voyelle longue plus ou moins permanente : zd *-ān-* (voir ces *Mémoires*, XIII, 250 et suiv.), v. sl. *-jan-*, gr. *-ων-* ou *-ην-*, celt. *-ōn-* (voir Vendryes, *M. S. L.*, XIII, 387 et suiv., et cf. Brugmann, *Grundr.*, II², 1, p. 292 et suiv.); en effet l'*ā* indo-iranien est ambigu et ne laisse rien entrevoir du timbre indo-européen, non plus que l'*a* slave après *j*; quant au grec, il a régulièrement éliminé les alternances de timbre dans la flexion consonantique, et n'a par exemple que *ἄκμων*, *ἄκμονος* en regard de lit. *akmů*, *ākmens*, de v. sl. *kamy*, *kamene* et de skr. *áçmānam*, *áçmanaḥ*.

A. Meillet.

LE DIALECTE ARABE
DES ŪLÂD BṚĀHÎM DE SAÏDA
(DÉPARTEMENT D'ORAN).
(SUITE.)

MORPHOLOGIE.

DEUXIÈME PARTIE.

LE NOM (*SUITE*).

b. Pluriel en *a*.

1° Les noms de métiers فعّال le reçoivent avec prédilection : *χaïiâla* «cavaliers d'administration»; *keδδâba* «menteurs», etc.; le pluriel en *în* est possible, mais rare, alors que les dialectes citadins de Tlemcen et d'Alger l'emploient pour les noms de cette forme très couramment[1]. Parfois, pour un même mot, le pluriel est *în* lorsqu'il a le sens d'adjectif, *a* lorsqu'il a le sens de substantif : ainsi *χeddâma* «ouvriers», *χeddâmîn* «laborieux».

Le pluriel brisé est usité pour quelques noms de métiers (cf. *infra*, p. 497 *in princ.*). — Le pluriel en *a* s'applique aussi à فيعال : *ḥaiḥâia* «traqueurs».

2° Les ethniques $c^1c^2\hat{a}c^3c^4i$ font toujours un pluriel $c^1c^2\hat{a}c^3c^4ia$: *kṣâṣbîia* «joueurs de flûte», *qhâuîia* «cafetiers».

c. Pluriel en *ât*.

1° Il s'applique ici comme à Tlemcen aux participes passifs et actifs féminins, aux ethniques féminins, aux adjectifs فعّالة et فيعالة; cependant, on leur préférera généralement pour les participes, et pour les adjectifs فيعالة, le pluriel brisé, ou le pluriel masculin en *în*.

2° Il s'applique à tous les diminutifs de substantifs, même à

[1] Cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 112, note 2.

ceux qui désignent des animaux ou des individus de sexe masculin : *kŭbęšât* «petits béliers», *ŭlęidât* «petits garçons», *ṭuęlbât* «petits tolbas»; l'application du pluriel en *în* à ces noms possible en tlemcenien, n'apparaît pas ici; on ne dira jamais *kŭlęibîn* «petits chiens», mais *kŭlęibât*, jamais *ðrīŭrîn* «petits enfants» (de *ðrâri*!) mais *ðręîrîįât*[1].

3° Il s'applique aux noms étrangers comme dans la plupart des dialectes : *bâša* «pacha» *bāšāųât*, *kūlûn* «colon» *kūlūnât*; mais, très fréquemment on préférera l'emploi d'un pluriel brisé analogique; *görsǫn* «garçon» *grāṣęn*, *bîdu* «bidon» *bbŭdâda*; remarquons que pour ce qui concerne les noms étrangers terminés en *u*, la dissimilation en *iât* apparaît ici comme en tlemcenien : *númrǫ* «numéro» *numrǫįât*. Elle se retrouve en marocain; par contre, en algérois et en constantinois, on dit comme à Tunis, *numrǫųât*[2].

4° Il s'applique à un grand nombre de noms masculins de la forme فعال : *nhâr* «jour» *nhārât*; *ffŭâd* «viscère» *ffŭādât*; *zgâu* «grand panier» (berbère) *zgāųât*, *blâđ* «bouchon» *blāđât*, *yŭlâg* «bouchon» *yŭlāgât*, *srâđ* «rêne» *srāđât*, *yŭlâf* «enveloppe» *yŭlāfât*, *ṣmâṭ* «moitié du douar» *ṣmāṭât*. — Il faut noter d'autre part que, encore qu'il soit employé pour nombre de substantifs de la forme *ccâ* (terminaisons classiques اة, اء, ا, اءة) on lui préfère fréquemment le pluriel brisé : *brâ* «lettre» *brāųât*, *ṣlâ* «prière», *ṣlāųât* «moment de la journée compris entre le عصر et le مغرب» : *slâ* «arrière-faix» *slāųât*; *fgâ* «coiffe de nouveau-né», pl. *fgāųât*; mais *ŏšįa* «dîners» de *ŏšâ*, *yódįa* «déjeuners» de *ydâ*, *fǫḍįa* «terrains de parcours» de *fḍâ*, plutôt que *ŏšāųât*, *ydāųât*, *fḍāųât*, etc.

5° On peut l'employer pour un grand nombre de noms féminins à terminaison *a*; mais on lui préfère très généralement les pluriels brisés.

6° Le pluriel de *úmm* «mère» est *ŭmmᵉât*, de *bū* «père» *ŭbbᵉât*[3].

IV. — Le pluriel brisé.

Dans nombre de cas, les formes de pluriel sont ici différentes

[1] Comme en tunisien et en omani (*T. G.*, § 95, 3; Reinhardt, § 107, 5); cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 111 et 113; *drīŭrîn* est tlemcenien, cf. *J. A.*, Juillet 1904, p. 56, l. 14.

[2] Cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 113, note 3; la dissimilation tlemcenienne se retrouve en marocain (Fumey, *Choix de correspondances*, I, p. 116 : *barko* «navire à voiles», pl. *barkoįât*).

[3] Comme en tlemcenien.

de celles du tlemcenien. Par contre, elles sont fréquemment voisines de celles du tripolitain. D'une façon générale, le saïdien semble, pour ce qui concerne les pluriels brisés, plus proche de l'arabe classique que les autres dialectes maghribins étudiés jusqu'ici.

I. $c^1\acute{v}c^2c^3$. C'est l'habituel pluriel des adjectifs $c^1c^2\acute{v}c^3$ indiquant des couleurs ou des difformités physiques. Le dialecte semble tout proche du classique فُعْل; au contraire, le tunisien connaît une forme à sursaut $c^1c^2\acute{v}c^3$, que j'ai constatée personnellement aussi en algérois et en constantinois; le tlemcenien et le marocain des villes ont l'allongement de c^1v par l'accent [1]. — Parfois, sous l'influence d'une faucale c^2 ou c^3 ou d'une sonante c^3, une ségolisation apparaît $c^1\acute{v}c^2\breve{v}c^3$.

$c^1\acute{v}c^2c^3$.	$c^1\acute{v}c^2\breve{v}c^3$.
ṭóṛš de *ṭṛåš* « sourd ».	*χóḍŏr* de *χḍår* « vert ».
ṛógṭ de *ṛgŏṭ* « cendré ».	*kóḥŏl* de *kḥál* « noir ».
zóṛg de *zṛóg* « bleu ».	*dóḥŏm* de *dhåm* « noir (chevaux) ».
ḥómq de *ḥmåq* « fou ».	*šóhŏb* de *šhåb* « blanc (chevaux) ».
bóṛš de *bṛŏš* « pie (chèvre) ».	*ṛóṭŏb* de *ĕṛṭáb* « frais ».
fóṭṣ de *fṭåṣ* « chauve ».	*gúrŏɛ* de *gráɛ* « teigneux ».
ḥóṛš de *ḥăṛåš* « rude ».	*bógŏɛ* de *bgáɛ* « pie (bestiaux) ».
gúmž de *gmĕž* « à bouche tordue ».	*súgŏɛ* de *sgáɛ* « ayant une étoile au front (cheval) ».

Citons encore de racines défectueuses : *ɛómī* de *ɛŏmá* « aveugle » ; *γóšū* de *γšá* « belle-face (cheval) ».

ɛộž de *ɛŏu̯ŏž* « contrefait », *ɛór* de *ɛŏu̯år* « borgne », *ḥól* de *ḥu̯ŏl* « louche », *lûθ* de *lu̯óθ* « qui parle mal » sont fort différents des formes tlemceniennes; *bîḍ̂* de *bi̯åḍ̂* « blanc » (tlemcenien *bội̯ed* analogique, algérois *bi̯ód* analogique sursauté) reporte au classique بِيض; il faut enfin signaler *ḥộu* de *ḥåu* fém. *ḥåu̯u̯a* « à raies noires et blanches ».

II. $c^1c^2\acute{v}c^3$. Cette forme relativement rare en tlemcenien est fréquente chez les Ūlåd Bṛåhîm, et dans les dialectes ruraux de l'Oranie, comme en tunisien et en tripolitain. Elle nous offre le représentant, avec modification par sursaut, des classiques فُعُل,

[1] Cf. *T. G.*, § 98; *Dialecte de Tlemcen*, p. 105; Fischer, *M. S.*, p. 22; à Tripoli, $c^1\acute{v}c^2c^3$ est le pluriel des noms de difformités physiques; mais $c^1c^2\acute{v}c^3$ est le pluriel des noms de couleurs (cf. *M. G. T.*, § 128).

فِعَل, أَفْعُل; elle s'applique surtout à des singuliers c¹✓c²c³*a*, et à quelques noms d'autres formes.

qŭlél de *qọlla* «cruche». *grėb* de *gérba* «outre». *glét* de *gélta* «trou plein d'eau». *ẓrọ́ṛ* de *ẓàṛṛa* «tempête». *γlél* de *γàlla* «récolte». *drúz* de *dérzi* «vaurien (Druze!)». *bbŭóm* de *bûma* «chouette». *χdém* de *χâdem* «négresse». *žděd* de *ždîd* «nouveau». *šhọ́ṛ* de *šháṛ* «mois». *ṭrọ́g* de *ṭṛẹ́g* «chemin». *mdén* de *mdîna* «ville». *ffŭọ́ṭ* de *fọ́ṭa* «grand mouchoir».

III. c¹c²âc³ présente confondus comme dans la plupart des dialectes فِعَال et أفعال :

ulâd de *ṷúld* «enfant»; *kbâš* de *kébš* «bélier»; *ṣbâɛ* de *ṣbáɛ* «doigt»; *hărâi* de *hări* «grand silo»; *χiâm* de *χéima* «tente»; *žbâăḥ* de *žébŏḥ* «ruche»; *ṣḥâb* de *ṣâḥŏb* «ami»; *slâg* de *slûgi* «lévrier».

Il est habituel comme pluriel des adjectifs فعيل (classique pl. فِعَال), et fréquemment alors apparaît un *ŭ* après la première radicale : *ṣŏγâṛ* de *ṣγẹ́ṛ* «petit», *kŭbâṛ* de *kbír* «grand», *rŭgᵘâg* de *ĕrgîg* «mince», *ḍŏɛâf* de *ḍɛéf* «faible», etc. — Il apparaît aussi pour quelques adjectifs فعلان : *žiâŏɛ* de *žɛiân* «affamé»; *zɛâf* de *zaɛfân* «fâché», *šbâŏɛ* de *šebɛân* «rassasié», *ɛŏiâi* (*ɛŏṷâi*) de *ɛaiiân* «fatigué»[1]; *šiâh* de *šâ* «brebis» est fort classique; par contre, dialectaux analogiques sont *ɛŏiâd* de *ɛáud* «cheval», *mmŭâs* de *mûs* «couteau», *žṛâu* de *žéṛŏ* «petit chien» (marocain *žrâ* = جراء), *dlôu* «seau» de *délu*[2], *riâχ de ĕrχá* «génisse» et les curieux *nṷâu* de *nóu* «pluie», *ḍṷâu* de *ḍáu* «lumière».

Citons *qẹfâṛ* «déserts», vraisemblablement adaptation par influence littéraire de قِفَار[3], et *ṷŭγâš* «enfants», pl. de *ṷâγeš* qui est d'origine berbère.

Il est encore le pluriel de noms d'instruments ou de lieux, provenant de racines sourdes; quelques-uns sont de véritables c¹c²âc³ dialectaux analogiques : *mgâṣ* de *mgŏṣ* «ciseaux», *mḍâl* de *mḍál* «grand chapeau», *msân* de *msén* «pierre à aiguiser» (cf. *supra*, p. 436[4]) et avec l'annexion des affixes personnels on a :

[1] *Actes du XIVᵉ congrès*, III, 199 : عزاي.

[2] Aussi *ĕdlâu*, pl. de *dâlu* «seau» *ap.* Socin *Dîwân*, III, § 120 c.; conf. sur la fréquence du pluriel افعال dans des formations analogiques, *id.* § 115.

[3] *qẹfâr* aussi marocain (cf. Socin, *Mar.*, p. 32, l. 20); aussi Beaussier, p. 556, قيفار; à Laghouat *qĕθâṛ*!

[4] Comp. Dozy, I, 440, II, 605 sur محس, مقص.

mgâṣẹ, *mṣ̂âlek*, *msânäh*; par contre, pour d'autres, il est un c¹c²âc³vc⁴ virtuel (مفّال) : *mχâd* de *mχádda* «coussin»; *mṣ̂âm* de *mṣ̂ámma* «ceinture»; *mzâž* de *mzéžža* «faucille à toison» et avec les affixes, le redoublement de la dernière consonne apparaît : *mχâddi*, *mṣ̂âmmek*, *mzâžžäh*.

IV. c¹c²ûc³. Il est très fréquent, notamment pour les singuliers c¹ic³ (c¹ẹ̆ic³) : *šiọχ* de *šẹ̆iχ* «maître», *biût* de *bẹ̆it* «chambre», *niûf* de *nẹ̆if* «nez» (analogique), *χiûl* de *χẹ̆il* «chevaux». — D'autre part, comme l'a remarqué Doutté pour l'oranais[1], des classiques فُعُل ont été ramenés à cette forme fort courante : *ktûb* «livres» (كُتُب) *mdûn* «villes» (à côté de *mdén* مُدُن)[2]; *īzộr* «rideau» de *īzâṛ* (pour *īzúr*=*i̮uzur*=أُزُر)[3]; *δrû* de *δérṳa* «bosse de chameau», *ṡŏrû* de *ṡŏrṳa* «anse» sont, je pense, aussi originairement des فُعُل. — Enfin il faut noter l'application fort classique de cette forme à nombre de participes actifs فاعل, qui paraît inconnue aux dialectes citadins : *ṳgûf* de *ṳâgef* «arrêté», *rfûd* de *râfed* «chargé d'un fardeau», *gsộd* de *gâsöd* «assis», *ĕrkûb* de *râkeb* «chevauchant», *ĕrgûd* de *râged* «donnant», *skût* de *sâket* «silencieux», aussi *uḥộd* «quelques-uns» de *ṳâḥöd*[4].

V. c¹c²ic³. Il s'applique comme en tlemcenien à quelques substantifs qui ont déjà cette forme dans la langue classique : *ĕnχîl* «palmiers» de *náχla* (rare), *ḥŏmîr* «ânes» de *ḥmâṛ*, *ṡŏbîd* «nègres» de *ṡábd*, *mṡệz* «chèvres» de *mŏṡza*[5]. — D'autre part *cci* se trouve pour un certain nombre de mots provenant de racines défectueuses : *ṡöṣệ* de *ṡäṣâ* «bâton», *ĕrḥệ* de *ĕrḥâ* «moulin», *lḥệ* de *lŏḥi̮a* «barbe», *ksî* de *ksâ* «haïk» nous reportent à des classiques فُعِّ (proprement فُعُول); mais que faut-il penser de *zṳî* pl. de *zâṳi̮a* «zaouia», et de *ṣ̂îî*, pl. de *ṣ̂âi̮a* «bas-fond marécageux»?

VI. c¹c²ûc³a, correspondant au pluriel classique فُعُولة est ex-

[1] Doutté, *Un texte arabe*, p. 67.

[2] On entend même dans les dialectes citadins (fréquent à Alger, plus rare à Tlemcen) un pluriel *kṭûba* de *kṭâb* «livre».

[3] Sporadiquement, أُزْر apparaît déjà dans la langue classique (par ex. : *Zohaïr*, éd. Landberg, p. 108. l. 3).

[4] Très fréquent dans les dialectes orientaux, signalé récemment dans l'extrême sud oranais. (Cf. *Actes du XIVᵉ congrès des Orientalistes*, III, p. 288.)

[5] Ce pluriel est fréquent dans d'autres dialectes (par ex. en *omâni*); dans la Mitidja, on emploie *ṡarîb* pour désigner les «Arabes du Sahara»; Beaussier, p. 480, donne *γlîm* pl. de *γlém* «troupeau de moutons», qui m'est inconnu.

trèmement fréquent; d'abord il semble s'appliquer à beaucoup de noms d'animaux de la forme : $c^1c^2\acute{v}c^3$ ou $c^1\acute{v}c^2c^3$:

sbûʿa de *sbáʿ* « lion »; *qrôda* de *qârd* « singe »;
fḥôla de *fḥál* « étalon »; *ḍiûba* de *ḍîb* « chacal »;
ḍbûʿa de *ḍbáʿ* « hyène »; *nmûra* de *nmér* « panthère »;
nmûsa de *néms* « furet »; *diûka* de *dîk* « coq »;
ĕnsûra de *ĕnsér* « vautour »; *ḥnûša* de *ḥnéš* « serpent »;
mšûša de *méšš* « chat »; *mdûda* de *médd* « ver intestinal »;
χzûza de *χózz* « mâle du lièvre »; *frôχa* de *fôrχ* « petit d'oiseau »;

et aussi à d'autres substantifs : *ṭbôga* de *ṭbâg* « plat en sparterie »; *zgûfa* de *ségĕf* « bande supérieure de la tente », *mdûka* de *mdék* « baguette de fusil »; *ʿšûša* de *ʿóšš* « nid », *dḥôḥa* de *dáḥḥ* « sorte de gros bracelet », etc.

VII. $c^1c^2\hat{a}c^3a$, il est très répandu : notons d'abord de singuliers $c^1c^2\hat{\imath}\underset{\frown}{i}^3a$ (racines défectueuses) : *rʿâia* de *rʿîia* « sujets », *blâia* de *bliia* « épreuve », *hâddâia* de *hâdîia* « cadeau », *glâia* de *gliia* « blé grillé », *θnâia* de *θnîia* « défilé entre deux collines » qui nous reportent à فعايا classique; aussi *ḍbâia* de *ḍbĕiia* « sachet »; à noter l'adjectif *nuâia* de *nîia* « candide ».

Ce pluriel s'applique dans les dialectes bédouins de l'Oranie, comme dans nombre d'autres dialectes, d'une façon très générale aux adjectifs de la forme فَعْلَان (1). *skâra* de *sekrân* « ivre », *fšâla* de *fešlân* « engourdi », *nfâḍa* de *nŏfḍân* « qui n'a rien à manger », *ʿŏrâia* de *ʿŏriân* « nu », *ḥŏfâia* de *ḥŏfiân* « nu-pieds », *ʿŏuâia* et *ʿŏiâia* de *ʿaiiân* « fatigué »; notons aussi *ĭtâma* de *ĭitîm* « orphelin » (classique يتامى).

Comme en tlemcenien, c'est l'habituel pluriel des ethniques à groupement $c^1\acute{v}c^2c^3i$ ($c^1\bar{v}c^3\imath$) : *γrâba* de *γárbi* « occidental », *šrâga* de *šérgi* « oriental », *ruâfa* de *rîfi* « rifain »; et on le trouve encore pour des mots de ce groupement qui ne sont pas des ethniques : *grâba* de *gúrbi* « gourbi », *mgâma* de *mégmi* « châtré », *mšâua* de *méšui* « rôti », *krâsa* de *kúrsi* « chaise », *sbâsa* de *sébsi* « pipe », *šuâda* de *šâdi* « singe », *tuâla* de *tâli* « jambe de derrière », alors que dans d'autres dialectes, le pluriel $c^1c^2\hat{a}c^3i$ est habituel pour ces vocables; même, dans le présent dialecte, on trouve $c^1c^2\hat{a}c^3a$ concurremment avec le pluriel $c^1c^2\hat{a}c^3i$ pour certains féminins $c^1vc^2c^3iia$, ce qui est inconnu au tlemcenien, et à la plupart des parler ruraux de l'Oranie, mais courant dans les dialectes

(1) Fréquent dans tous les dialectes (cf. les observations de Landberg, *Ḥaḍr.*, I, 129, 130).

sahariens : on entendra ainsi *zrâba* à côté de *zrâbi* de *zàrbiia* «tapis», *hⁿmâda* à côté de *hŏnâdi* de *händîia* «mouchoir», *grâza* à côté de *grâzi* de *gerziia* «gorge», *mšâta* à côté de *mšâti* de *mšita* «campement d'hiver» : l'observation de Prætorius sur la parenté des pluriels فعالى et فعالى, est par là confirmée[1].

Citons encore *nṣâra* (class. نصارى) usité comme pluriel de *rŏmi* «chrétien», et le curieux *sḥâra*, pluriel de *ṣaḥrâui* ou mieux *sáḥri* «saharien».

Enfin ce pluriel s'applique à des noms étrangers de la forme cv̌ca, cv̌cu : *χuâža* de *χŏža* «secrétaire indigène», *duâra* de *dŏro* «pièce de cinq francs», *bbŭâda* de *bidu* «seau en fer» (français, *bidon*), *čuâka* de *čiko* «jeune garçon» (espagnol *chico*).

VIII. c¹c²âc³i. Il est moins répandu qu'en tlemcenien; c'est ainsi qu'on lui préférera fréquemment pour les singuliers *ccâ* provenant de racines défectueuses, le pluriel c¹v́c²i³a : *γóṭia* «couvercles» de *ŏγṭâ*, *sŏzia* «repas funèbres» de *sŏzâ* plutôt que *γṭâui*, *sŏzâui*; qu'on l'emploiera moins fréquemment pour les noms c¹v́c²c³*a* représentant des فعلة classiques : *zrâd* de *zérda* «festins» plutôt que *zrâdi*; *δrû* de *δérua* «bosse» plutôt que *δrâui*, *sŏrû* de *sŏrua* «anse», plutôt que *sŏrâui*, *znóq* de *zánqa* «rue» et non *znâqe*; et même de singuliers qui reportent à des classiques مِرْفَق (مفعلة), on emploie des pluriels analogiques c¹c²v́c³, de préférence au pluriel c¹c²âc³i : *mrâṣ* de *mârṣa* «port» (مرسى), *mdér* de *médra* «fourche» (مدراة); cependant le pluriel c¹c²âc³*i* de c¹v́c²c³*a* n'est pas inconnu : on aura couramment *uâdi* de *uâsda* «fête de saint», *mšâṭe* de *mèšṭa* «peigne», *kuâri* du sing. *kùra* «boule» (كرة) et ce pluriel s'appliquera surtout, comme dans d'autres dialectes, aux substantifs c¹v́c²c³*a* dont la dernière radicale est *u*; *qhâui* «cafés», *škâui* «barattes», *dlâui* «petits seaux» de *délua*, etc. Citons aussi *āuâni* «vases», *fiâfi* «déserts» dont les singuliers sont, dans le dialecte, inusités[2] et qui n'apparaissent guère eux-mêmes que dans le langage des tolbas.

[1] *Z.D.M.G.*, 1902, p. 694, 695; sporadiquement dans nombre de dialectes, on trouve pour c¹cv²c³i tantôt فعالى, tantôt فعالى; ainsi tripolitain *sŭâsa* «mendiants» de *sâsi* (*M.G.T.*, § 132); marocain *krâsa* «chaises (Socin, *Mar.*, 48, l. 13), à côté de *krâsi* (Lerchundi, *Voc. sur voce silla*, p. 739); *γrâba* et *γrâbi* de *γárbi* occidental (*id.*, p. 554); *sbâsa* de *sébsi* «pipe», à côté de *χdâmi* de *χúdmi* «couteau», *ap.* Fischer, *Hieb- und Stichwaffen*, p. 231, 233, etc.; cf. aussi l'arabique *meγâua* de *möγui*, *ap.* Socin, *Dīwān*, III, § 124, i.

[2] Beaussier donne un sing. آنية (p. 17) qui, comme l'on sait, est lui-même un pl. de إناء; *āuâni* est proprement pl. de pl.; *fiâfi* répond, je pense, au classique فيافي, pl. de فيفاة.

IX. $c^1\acute{v}c^2c^2vc^3$. Elle existe en saïdien comme en libyque [1]. Le tripolitain, le tunisien, les parlers citadins algériens semblent l'ignorer entièrement; dans la plupart des parlers ruraux de l'Oranie, elle est beaucoup moins fréquente que chez les Ūlâd Brāhîm, et n'apparaît que pour quelques mots. Par contre, les parlers des Hauts-Plateaux, du Sahara oranais, algérois, constantinois, la connaissent et l'emploient couramment; le saïdien se rapproche d'eux sur ce point comme sur quelques autres. Elle s'applique à des participes actifs de la forme فاعل; la vocalisation de la première syllabe est généralement *u*, *o*, *ŏ*; et celle de la seconde reproduit fréquemment aussi cette tonalité. Avons-nous affaire ici à un représentant du classique فُعَّل, qui apparaît sporadiquement dans les dialectes arabiques [2]; ou peut-être à une forme dialectale parallèle فُعُّل, comme semblerait l'indiquer la vocalisation de la deuxième syllabe?

górrŏḥ de *gârŏḥ* « de 7 ans (cheval) »; *nóḫḫŏl* de *nâḫŏl* « mince »;
sóbbŏg de *sâbeg* « rapide à la course »; *šóṭṭoṛ* de *šâṭŏṛ* « habile »;
hóttor de *hâter* « hors de lui »; *γómmᵘol* de *γâmel* « moisi »;
ḥóδδŏg de *ḥâδŏg* « fin »; *dóffŏs* de *dâfŏs* « pleine (brebis) »;

pour les racines concaves, on trouve une forme correspondante avec fréquemment *î* ou *éi* de la première syllabe, *e*, *ẹ* de la seconde (ainsi plutôt فيّل; comp. les classiques صيّم، خيّف pour صُوّم، خُوّف de صائم، خائف) [3].

héiiem de *hâim* « vagabond »; *šiịẹb* de *šâib* « grisonnant »;
géiiem de *gâim* « en chaleur (vache) »; *ṭóiieg* de *ṭâig* « riche »;
ḥóiiel de *ḥâil* « qui n'a pas conçu dans l'année »; *žiiŏḥ* de *žâiŏḥ* « propre à rien »;

pour les racines défectueuses on trouve une forme correspondante $c^1\acute{v}c^2c^2i$.

ṛómmᵘi de *ṛâmi* « bon tireur »; *γóbbi* de *γâbi* « enfoncé dans l'orbite (œil) »;
ḥóffi de *ḥâfi* « émoussé »; *hŏbbi* de *hâbi* « à bout de forces »; *bóggi* de *bâgi* « éreinté »;
ṛóδδẹ de *ṛâδẹ* « mari complaisant »; *ṣóffi* de *ṣâfi* « pur ».

[1] Cf. Hartmann, *Libys. Wüste* n° 30 *ḥurriz*, *gurriḥ*, *surriḥ*, *ṭullas*, *ẓullas*.

[2] Cf. Socin, *Dīwān*, III, § 121; Landberg, *Ḥaḍ*, p. 699, كَبَّر كابر pl. كُبَّر.

[3] Beaussier en contient sporadiquement des exemples, ainsi : قُيّم de قايم, 575; et حيّل, du présent dialecte, de حايل, p. 150, qui se retrouve aussi en Arabie (Socin, III, *Dīwān*, § 121, a).

Je ne peux guère expliquer ces curieuses formations que par une application analogique de فُعَّل, où la dernière radicale semi-voyelle serait traitée comme une consonne ordinaire; si l'on admettait une forme فُعَّل, le passage de غُزًّى à غُزِّيَ serait assez naturel (1).

X. c¹vc²c²âc³. Elle répond au classique فُعَّال; la voyelle *u* de la première syllabe est généralement très discernable dans le dialecte : *ḥokkâm* de *ḥâkem* «administrateur», *tužžâṛ* de *tâžeṛ* «négociant», *kuffâṛ* de *kâfeṛ* «mécréant», *šoṭṭâṛ* de *šâṭöṛ* «habile»; cette forme est souvent usitée, pour un même mot, concurremment avec c¹v́c²c²vc³ signalé plus haut. — Pour les singuliers فاعل provenant de racines concaves, la première syllabe a généralement ī ou ęi, فيّال (2) au lieu de فوّال plus fréquent dans la langue classique :

nīịâb de *nâib* «remplaçant»; *χęịịân* de *χâin* «voleur»;
qęịâd de *qâid* «caïd»; *ṭöịịâg* de *ṭâig* «riche»;
žīịâöḥ de *žâịöḥ* «propre à rien»; *ḥęịâk* de *ḥâik* «sorte de vêtement».

Je ne connais comme فوّال dans le dialecte que *šūụâš* de *šâuš* «chaouch»; cf. sur *qoḍḍât* «cadis» *Dialecte de Tlemcen*, p. 106.

XI. c¹v́c²c³*a*. Elle répond à diverses formes classiques, comme en tlemcenien.

1° فَعْلَى pl. de فعيل, adjectifs désignant des accidents physiques : *móuta* de *méịịet* «mort»; *mórḍa* de *mṛêḍ* «malade»; ils sont peu nombreux dans le dialecte.

2° أفعِلَة et أفعِلاء; le champ est plus étendu ici qu'en tlemcenien.

a. La forme est fréquente pour les mots فعيل, فعال provenant de racines sourdes :

žénna de *žnân* «jardin»; *ḥödda* de *ḥădîd* «fer à cheval»;
bédda de *bdâd* «tapis de selle»; *χölla* de *χŭlâl* «épingle de haïk»;
ṭóbba de *ṭöbîb* «médecin»; *žélla* de *zlâl* «caparaçon».

Il y a eu simple chute de l'أ initial (اطِبّاء, أخِلّة, etc.); à no-

(1) La langue classique connaît فُعَّل de racines défectueuses (غُزًّى de غازى).

(2) قياد et نياب «andalous», cf. Dozy. s. vs., *ðīịâl* pl. de *ðâịil* *ap.* Hartmann, p. 154, l. 4.

ter *åimma*, pl. de *imâm* conservé tel quel sous l'influence de la langue littéraire.

β. Elle est fréquente encore de racines défectueuses :

γóṭia de *ŏγṭâ* « couvercle »; *géfia* de *gfâ* « nuque »;
γónia de *γâni* « riche » (غني); *sénia* de *sní* « plateau »;
ʿódia de *ʿŏdû* « ennemi »; *dûia* de *duâ* « remède ».

Ici il y a eu *ressaut* (افعلة à أفعلة) disparition de l'أ initial, d'où un définitif فعلة, avec accentuation d'une syllabe secondaire; le même fait apparaît en tlemcenien; et les dialectes de l'Arabie du Sud en connaissent sporadiquement des exemples[1]; par contre, l'égyptien, le syrien et aussi le marocain ont l'accentuation de la syllabe *ʿi* de *afʿílà*; en marocain, cette accentuation amène même l'allongement en *afʿíla*, et il semble bien qu'il en était de même en andalou[2]. D'autre part, dans le présent dialecte, il faut citer avec cette accentuation *ŭulíia* de *uâli* (ولي) « saint », *ĕnbíia* de *nbí* « prophète »; mais je croirais volontiers, ici, à un allongement par influence de la langue littéraire; *ŭulíia*, à côté de la forme *uúlia* qui existe aussi, *ĕnbíia* au lieu de *nébia* marquent la tendance à rester plus près des classiques اولياء, انبياء.

γ. Elle est rare pour les racines saines : *félža* de *flîž* « bande d'étoffe de tente » *žénḥa* de *žnâḥ* « aile »; le processus que je viens d'indiquer pour les racines défectueuses a amené, je crois, اجنحة à *žénḥa*, افلجة à *félža*. — D'autre part il est très remarquable que pour quelques mots l'accentuation de l'égyptien et des dialectes orientaux *afʿíla* apparaisse, amenant un curieux redoublement de la 3e consonne en un schème $c^1c^2\acute{v}c^3c^3a$; cette forme assez fréquente en tripolitain n'apparaît ici que sporadiquement : *ʿŏmédda* de *ʿŏmûd* « petite perche qui soutient les bas-côtés de la tente »; *ʿŏnégga* de *ʿŏnâg* « chevrette », *γṛóbbᵘa* de *γŭṛâb* « corbeau »[3]; *qlúmmᵘa* de *qlém* « plume », *χléžža* de *χlíž* « fourré »; a aussi cette forme *gḷóbbᵘa* de *góḷb* « cœur de palmier nain », qui reporte, je pense, au classique قلبة.

[1] Aussi omani *γínie* de *γáni* « riche » (Reinhardt, § 126); *ṣrígie* de *ṣrg* « lit », ap. *Ḥadr.*, I, p. 217.

[2] Cf. Spitta, p. 63, *in princ.*; Fischer, p. 17, *'edúiia* « remèdes », *'ehúiia* « airs », Lerchundi, *Voc.* : *aynía* s. voce *rico*; *ruúia* (روية) s. voce *establo*; Pedro de Alcala, *agtia*, p. 147, sub voce *cobertor*; *advia*, p. 309, s. voce *medicina*, etc.; comp. aussi *ŏʿbíie*, pl. de *ʿabât*, ap. Socin, *Diwân*, § 120 a.

[3] *ŭγrúbba*, ap. *Houwâra*, p. 22, l. 5, Kampffmeyer, p. 232, note 4; comp. au reste *M. G. T.*, § 138; *Dialecte de Tlemcen*, p. 107, note 1.

3° فُعَلَاء pl. de فعيل à signification active, et de فاعل : *śórfa* de *śrîf* «noble» *yúzra* de *ūzîr* «garçon d'honneur de noces» *fósha* de *fṣêḥ* «improvisateur poétique», *bóχla* de *bχêl* «avare»; *γórba* de *γrîb* «étranger»; *ṭólba* de *ṭâleb* «étudiant».

D'autre part, pour un certain nombre d'adjectifs, au classique فُعَلَاء répond dans le dialecte une forme à voyelles longues *fŭ›âla* : *fŭqâha* de *fqîh* «jurisconsulte», *›ŏlâma* de *›âlem* «savant»; *›ŏqâla* de *›âqōl* «sage», *ṣūfâha* de *sfîh* «débauché, *žūhâla* de *žâhăl* «ignorant». Je suis fort tenté de voir dans cet allongement des voyelles, une adaptation consciencieuse et alourdie des formes classiques, intervenue sous l'influence de la langue littéraire; mais, pour ce qui concerne l'accentuation de la 2e syllabe, il faut considérer peut-être qu'elle est courante pour les pluriels فعلاء dans les dialectes orientaux; et je n'ose guère d'autre part voir l'influence de la langue littéraire, dans quelques formes, où *ŭ* de la 1re syllabe est réduit, mais où *â* long et accentué de la 2e syllabe se trouve : *ŭrfâga* (*rŭfâga*) de *rfîg* «compagnon» (à côté de *rúfga*), *γŭśâma* de *γśîm* «mal dégrossi» (à côté de *γúśma*). — Il se peut que au classique فعلاء, comme au classique أَفْعِلَاء répondent dans le dialecte deux séries de formes; l'une avec accentuation de la 1re syllabe et chute de la voyelle de la 2e; l'autre avec accentuation de la 2e syllabe, déterminant un allongement de voyelle ou un redoublement de consonne[1].

XII. $c^1vc^2c^3$ân. Elle est assez répandue dans le dialecte comme en tlemcenien : *žedíân* de *žédi* «chevreau» : *›ogbân* de *›ŭgᵘâb* «aigle», *ḥêrân* de *ḥuâr* «chamelet»; *χŏrfân* de *χrŏf* «agneau», *γozlân* de *γŏzâl* «gazelle», *fersân* de *fâres* «cavalier», *śebbân* de *śâb* (شاب) «jeune homme», *ḥośíân* de *ḥâsi* «puits»; pour les singuliers câc, cîc, cûc : *bîzân* de *bâz* «pierre», *ūdân* de *ūâd* «cours d'eau», *ḥêtân* de *ḥôt* «poisson», *χêṭân* de *χêṭ* «fil», etc. Remarquable est *gōmân* de *gôm* «troupe de cavaliers armés» sur lequel on comparera Socin, *Dîwân aus Centralarabien*, III, p. 145.

[1] Ainsi dans le présent dialecte, en tlemcenien (*Dialecte de Tlemcen*, p. 109), dans le Sud-algérois (cf. *R. A.*, 1904, p. 16, 40, 48), en marocain (Fischer, *M. Sprich.*, p. 38) les deux représentants du classique فُعَلَاء coexistent; en tripolitain, comme en omâni la seule forme $c^1vc^2c^3$a existe (*M. G. T.*, § 130; Reinhardt, § 125); en îraquois l'accent paraît vacillant (*fú›ala* et *fu›ála*, cf. Meissner, § 36 n; Weissbach, ap. *Z. D. M. G.*, 1904, p. 937); dans certains dialectes arabiques *fu›âla* est la forme courante (cf. Socin, *Dîwân*, § 120 *b*; et comp. *Z. D. M. G.*, 1855, p. 184 in princ. *rŭfâgā*); aussi *rifâga*, ap. *Libys. Wüste*, n° 20, v. 5; mais il faut songer à رفاقة cf. Lane, *Dict.*, I, 1125).

Sur les singuliers dialectaux provenant de pluriels de cette forme, cf. *Quelques observations sur le dictionnaire de Beaussier*, p. 24, *s. voce* دبّانة.

XIII. c^{1}c^{2}âc^{3}vc^4. C'est la forme habituelle dans le dialecte des singuliers de quatre consonnes (de 5 consonnes dans la forme dialectale مفعّلة), mais à l'exclusion de ceux qui ont une voyelle longue entre la 3e et la 4e consonne.

mḍârö̆ṣ de *mâḍḍârṣa* «medersa»;
mgâbö̆r de *mèggébṛa* «cimetière»;
msâreb de *mésreb* «chemin de la perdrix vers son nid»;
mkâδeb de *mékδeb* «faux nid fait par la perdrix»;
mhâru(1) de *mâhru* «pilon, maillet»;
brâdöı de *bérdıa* «bât de mulet»;
fnâdöq de *féndö̆q* «hôtellerie arabe»;
etc.; à noter le curieux *ĕrnâneb* de *ărnéb* «lièvre».

c^{1}u̯^{2}âc^{3}vc^4. Il peut être considéré comme une variété de la forme précédente, et existe pour les singuliers c^{1}âc^{2}vc^3, c^{1}âc^{2}c^{3}a, c^{1}ûc^{2}vc^3, c^{1}îc^{2}vc^3.

χu̯âlĕ̆f de *χâlfa* «moitié de la tente»;
gu̯âfel de *gâfla* «caravane»;
hu̯âlöı de *hâlıa* «bête de somme»;
ṣu̯âmöı de *ṣômıa* «minaret»;
mmŭ̯âḍöı de *môḍöı* «place»;
tu̯âres de *tîres* «terre noire»;
zu̯âred de *zệred* «raton»;
ẓu̯âu̯öš de *ẓâuš* «passereau».

XIV. c^{1}c^{2}ăc^{3}ĭc^4. Cette forme est parfaitement inconnue au tlemcenien, au tunisien, à l'algérois, au constantinois, au nedroméen, aux dialectes citadins du Maroc : c^{1}c^{2}âc^{3}vc^4 l'y remplace constamment, et de même il semble bien que l'andalou ait fréquemment eu c^{1}c^{2}âc^{3}ic^4 pour c^{1}c^{2}ăc^{3}ic^4(2); jusqu'à nouvel ordre je considère c^{1}c^{2}ăc^{3}ĭc^4 comme une caractéristique, dans le Maghrib des dialectes bédouins(3). Ce pluriel se forme des sin-

(1) A Laghouat *mnâṭo* de *mö̂nṭu̯a* «montant du métier à tisser»; à Tanger *qnâṣo* de *qônṣo* «consul»; comp. *lau̯ālu* pl. de لولو *ap.* Socin, *Dīwān*, III, § 123 b.

(2) Ainsi *ap.* Pedro de Alcala *manígil* de *méngel* et *mahádir* de *mahdára*, comme *çapápit* de *çappát*, et *farárich* de *farrúch* (p. 275, 242, 164, 259 sub *hoce*, *escuela*, *çapato*, *gallo*). *Ap.* Ibn Guzmān, fol. 16^a l. 18 الحوانت; l. 24, الدنانر; fol. 16^b l. 7, القاصل, etc.

(3) Aussi tripolitain.

guliers de quatre consonnes, qui ont une voyelle longue entre la 3ᵉ et la 4ᵉ consonne. Le saïdien est ici tout près de la langue classique :

χlāχīl de *χolχâl* «bracelet de pied»;
frāsīχ de *fersâχa* «pierre»;
mŭsākīn de *meskīn* «pauvre»;
tlāmīδ de *telmīδ* «élève»;
γrāmīl de *γŏrmûl* «jeune taureau»;
srābīōḥ de *serbûḥa* «petite peau de mouton»;

et de formes فعّال, فعّيل, فعّول :

glāḷẹḷ de *gŏḷḷâḷ* «sorte de tambour»;
glālīl de *gellīl* «pauvre»;
fdādīn de *feddân* «jardin de fèves»;
skākīn de *sekkīn* «sabre»;
zlālīm de *zellûm* «corde de laine»;
dbābīz de *debbûza* «massue».

J'ai dit que les substantifs فعّال, فعّالة à signification de noms d'instruments prenaient régulièrement le pluriel de cette forme; par contre, elle est fort rare pour les فعّال adjectifs intensifs et noms de métier, s'appliquant à des individus, alors que dans d'autres dialectes elle est pour eux généralisée[1]; citons cependant *hăžāžīl* de *hăžžâl* «veuf», *trārīs* de *terrâs* «piéton» et «homme» *χmāmīs* de *χŏmmâs* «quintenier agricole»; *ẓḷāḷẹṭ* de *ẓâḷḷâṭ* «complètement nu; et *zfāfīn* de *zeffân* «musicien», *srārīd* de *serrâd* «beau parleur», *ĕržāžīl* «hommes de cœur» (d'un singulier inusité رجّال), qui quoique rares, s'entendent parfois.

Enfin il est fort curieux que des participes de la 2ᵉ forme, fassent ce pluriel : c'est pourtant le cas de *mqādīm* pl. de *mqăddem* «chef de confrérie», de *mrāgīd* pl. de *mrégged* «vache pleine» et chez les ṭolbas, de *mṣānīf* pl. de *mṣánnef* «texte didactique[2].

[1] Omani, arabique, iraqois, mais non en égyptien.

[2] Sporadiquement مفاعيل pl. de مفعّل, مفعّلة apparaît dans la vieille langue; cf. sur مقاديم ou مقادم pl. de مقدّم *Zohair* éd. Landberg, p. 94, note 1; comp. Socin, *Dīwān*, III, § 124 e; J.J. Hess, ap. *W.Z.K.M.*, 1902, p. 58 *mṭâya'* pl. de *meṭouya'*; Meissner, *Gesch.*, p. 120 *maχābīl* pl. de *muχabbal*; *Z.D.M.G.*, 1868, p. 143 معاشير pl. de معشّرة; aussi dans une poésie oranaise مغاطيس pl. de مغطّس ap. *Mémoires publiés par l'École des langues orientales à l'occasion du XIVᵉ congrès*, p. 68; et Beaussier معامير pl. de معمّرة, p. 454; مسامع de مسمّعة p. 311; Fischer (*W.T.*, p. 281) a *mḍârb* pluriel de *mḍârrĕba*; المداون ap. Ibn Guzmān, 12ᵃ l. 10 est vraisemblablement le pluriel مدوّن (Dozy, I, 497).

XV. $c^1 \underset{\wedge}{u}^2 a c^3 i c^4$. Elle peut être considérée comme une variante de la forme précédente. Elle s'applique aux singuliers $c^1 \bar{v} c^2 \bar{v} c^3$, à deux voyelles longues consécutives.

ḥuānît de *ḥânût* «boutique»;
ṣuārîž de *ṣârîž* «bassin d'eau»;
quāzêl de *qâzâl* «chaudron»;
γuāfîl de *γoufâla* «chevelure en désordre»;
mmŭāzêz de *mâzôze* «dernier né».

Très remarquable est que dans les dialectes ruraux de l'Oranie cette forme s'applique analogiquement à tous les singuliers فيعال, فيعول, que l'ī y soit secondaire (pour *ū*) ou primitif.

mmuādîn de *mĕîdûna* «corbeille plate»;
mmŭāzîn de *mîzân* «balance»;
mmŭāɛêd de *mîɛâd* «réunion»;
tuānîš de *tîtnâš* «sans enfants»;
kuādêr de *kĕîdâr* «mauvais cheval»;
šuābîêt de *šĕîbôṭa* «petite outre»;
šuāṭên de *šĕîṭân* «diable»;
ffŭāgîg de *fîgîgi* «Figuiguien»;
zuālîl de *zaîlâl* «crête de colline»;
šuābîn de *šĕîbâni* «vieillard»;

etc.; de ce fait la forme $c^1 \underset{\wedge}{i}^2 a c^3 i c^4$ n'existe pas dans le dialecte.

XVI. $c^1 c^2 \hat{a} u c^4$ ($c^1 c^2 \hat{a} \underset{\wedge}{u}^3 v c^4$) : cette forme s'applique à des quadrilitères où c^3 est $\underset{\wedge}{u}$

mzôud de *mézuŏd* «sac à provisions»;
mrâuḍḥ de *mâṛŏḥa* «sorte d'éventail»;
meδôud de *méδued* «mangeoire»;
ĕnbôul de *nbûla* «vessie»;
ždôul de *žéduŏl* «carré d'écriture magique»;
mrôud de *méruöd* «aiguille à collyre».

Anormal est *bzâuz* de *bâzz* «enfants».

XVII. $c^1 c^2 \hat{a} i c^4$ ($c^1 c^2 \hat{a} \underset{\wedge}{i} v c^4$).

C'est le pluriel :

1° de nombreux singuliers des formes فعيلة, فعولة, فعالة.

brâim de *brîma* «frange»;
ṭṛâig de *ṭṛêga* «bande étroite doublant la tente»;
gnâin de *gŭnĕina* «lapin»;
γrâis de *γrâsa* «panier en férule»;

myâiĕr de *myâra* « caverne »;
yrâiŭṭ de *yrôṭa* « omoplate »;

2° de quelques singuliers فعيل, فعول, فعال :

bzâim de *bzîm* « agrafe »;
ʿōzâiž de *ʿōzûž* « vieille femme »;
ṣmâiŭṭ de *ṣmâṭ* « sacoche ».

3° de quelques singuliers quadrilitères où c^3 est *i̯* :

myâiŭṭ de *mĕχiŏṭ* « aiguille »;
mṣâid de *mĕṣied* « bâton pour la chasse »;

et même de quelques-uns où entre i^3 et c^4, il y a une voyelle longue : *msâis*, *mqâis* « sortes de bracelets » de *mesiâsa*, *moqiâsa*; on attendrait cependant *msâiŭs*, *mqâiṭs*;

5° de quelques singuliers $c^1 v c^2 c^3 a$; dans certains cas, ces pluriels sont déjà classiques; dans d'autres, ils sont en fait les pluriels de singuliers فعيلة, فعالة non employés dans le dialecte;

ḥkâim de *ḥŏkma* « tour d'adresse »;
ḍrâiŭr de *ḍârra* « co-épouse »;
knâin de *kénna* « bru »;
χzâin de *χázna* « armoire »;
sbâib de *sébba* « cause »;
ʿŭšâir de *ʿóšra* « pleine (ânesse) »;
ĕrχâil de *ráχla* « agnelle »;
slâif de *sélfa* « belle-sœur »;
ynâis de *yánsa* « morceau d'étoffe de tente ».

XVIII. $c^1 u̯^2 â i c^3$. Variante de la forme précédente, celle-ci s'applique à des singuliers provenant de racines concaves (ou considérées analogiquement comme tels dans le dialecte) des formes câica, cîca, câca[1]

fŭâid de *fâida* « utilité »;
yu̯âiŭṭ de *yâita* « sorte de clarinette »;
gu̯âim de *gâima* « membre »;
mmŭâin de *mâna* « dépôt »;
ḥu̯âiž de *ḥâža* « besoin »;

[1] On pourra voir par les exemples ici donnés que la postérité de حوائج pl. de حاجة si suspect aux puristes, a été nombreuse dans le dialecte (cf. Mozhir, I, 147 *in medio*; Ḥarîrî, *Durra*, p. 54).

*sụâịö*ɛ de *sâɛa* «heure»;
žụâịâh de *žîha* «côté»;
ɛụâịöḥ de *sâḥa* «extérieur du douar»;
lụâịöɛ de *liɛa* «vive douleur»; etc.;

citons encore *nụâil* de *nụâla* «cabane».

XIX. $c^1c^2\bar{a}u^3\hat{\imath}c^4$ existe pour quelques quadrilitères où c^3 est u^3 et où il y a entre u^3 et c^4 une voyelle longue :

srâụîl de *serụâl* «pantalon»;
zṛāụẹṭ de *zöṛụâṭa* «bâton court qu'on lance»;
qṛâụîš de *qöṛụîša* «vieux moulin à bras»;
drâụîš de *deṛụîš* «pauvre, ascète».

XX. $c^1c^2\bar{a}i^3\hat{\imath}c^4$ ne se trouve guère que pour quelques participes passifs de la première forme, et pour quelques noms de la forme مفعال provenant de racines concaves à media ị (mais cf. *supra*, n° XVII, 3°).

myāịîr de *möyịâr* «jaloux»;
mɛāịîn de *möɛịân* «qui a le mauvais œil»;
ĕmbāịîöɛ de *mebịûöɛ* «vendu»;
mṣāịệy de *möṣịöy* «bijoux»;

aussi *yrâịîn* à côté de *yrâụîn* de *yoṛịân* «tout petit enfant».

XXI. $c^1c^2\hat{a}c^3c^4a$. Elle correspond aux pluriels classiques مفاعلة, فعالّة et s'applique dans le dialecte aux ethniques de quatre consonnes :

ḥäsâsna de *ḥassâni* de la tribu des *ūlâd ḥassân*;
žɛâfra de *žàɛɛöfri* de la tribu des *ūlâd žàɛfer*;
žbâbṛa gens du douar des *ūlâd ɛabd ežžebbâṛ*;
myâṛba de *màyyöṛbi* «marocain»;

quelques autres noms la reçoivent :

blâisa de *blîs* «démon»;
mlâika de *mâlek* «ange»;
gnâfda de *genfûd* «hérisson» (à côté de *gnāfîd*);
yrânga de *yörnûg* «grue»;
mdâdḥa de *meddâḥ* «chanteur de poésies pieuses»;
sụâlda de *sọldi* «sou»;

citons encore *ɛšâšra* de l'énigmatique *ɛšîr* «enfant». Souvent aussi on entend ce pluriel avec abréviation de *â* en *á* comme en tripolitain.

Je dois noter, en passant que dans les dialectes du Sahara, cette forme semble s'appliquer plus fréquemment que dans le Tell, d'abord à des noms d'animaux quadrilitères à dernière voyelle longue, et en outre à des noms de métiers; on a ainsi : *χnâfsa* de *χanfûs* «scarabée», *frâksa* de *ferkûs* «poussin de perdrix», *tuâδra* de *tûδîr* «espèce d'alouette», comme *gnâfda* dans le présent dialecte; et *trârsa* de *terrâs*, *ěržâźla* «hommes de cœur», *flâlḥa* de *fellâḥ* «cultivateur»; comme *mdâdḥa* dans le présent dialecte.

XXII. $c^1c^2\acute{v}c^3c^3c^4$a. Cette forme extrêmement curieuse est inconnue aux dialectes maghribins jusqu'ici étudiés; elle est moins fréquente dans la plupart des dialectes ruraux de l'Oranie, que dans celui des Ūlâd Bṛāhîm. Elle est connue aussi des dialectes sahariens [1]; elle s'applique régulièrement aux participes passifs de la première forme :

mγâbběna de *maγbûn* «déçu»;
mhâbběla de *mähbûl* «fou»;
mšôuüịa de *mêšụi* «rôti»;
mḥâllěba de *maḥlûb* «qui a été trait»;
mbeịịsa de *mebịûôs* «vendu»;
mgêllịa de *mégli* «grillé»;
mdégga de *medgûg* «pilé»;
mḥágga de *maḥgûg* «qui a besoin» (pour *mdéggěga*, *mḥággěga*), etc.

Cette forme est employée pour ces participes dans le présent dialecte, par préférence à la forme مفاعيل qui est aussi possible, et au pluriel externe مفعولين. Je n'en démêle pas parfaitement l'origine. Cependant, je suis porté à y voir un doublet de مفاعلة, avec substitution du redoublement de consonne à l'allongement de voyelle; il est remarquable qu'en tripolitain une forme $c^1c^2\acute{a}c^3c^4$a, sans redoublement de c^3 mais avec abréviation de la voyelle de c^2â, est appliquée à certains participes passifs [2].

V. Pluriels composés. — Pluriels de pluriels.

Ils sont fréquents dans le dialecte. Certains sont employés

[1] Beaussier l'indique occasionnellement : par exemple مهبّلة pl. de مهبول p. 702; مبليّة pl. de مبلي, p. 49.

[2] *M. G. T.*, § 147, *mγâbna* de *mibûn*, *mbâlịa* de *mébli*; on comparera aussi : *unnâş mqâsma*, *ap.* Doutté, *Un texte arabe*, p. 11, l. 24, où je tiens *mqâsma* (*mqâssěma?*) pour le pluriel de *mâqsûm*.

avec une nuance d'emphase; d'autres par contre sont couramment employés comme pluriels ordinaires :

1° Le pluriel فعولات est usité comme en tlemcenien; moins fréquemment cependant : *gmūḥât* «quantités de blé»; *zṛọ̈ât* «quantités d'orge», etc.

2° Le pluriel فعالين, avec la terminaison *în* du pluriel externe, adjointe à un pluriel *fᵊâl*, est fréquent pour les adjectifs de la forme فعيل; mais il ne s'emploie que quand ces adjectifs sont accompagnés d'un complément déterminatif : ainsi *ṭụ̈ālîn elgâma* «hauts de taille», *kŭbārîn elkrûš* «larges de ventre» (insatiables); *γŭlāḍ̣în elfnâzi* «gros de croupe»; *glâlîn elᵊârḍ* «de peu d'honneur [1], *ṣḥābîn eδδéll* «gens de peu de considération». — Le pluriel de *mûla* est ici commme ailleurs en Algérie موالين *ŭmmụ̈ālîn* [2].

3° Le pluriel فعالات avec la terminaison *ât* du pluriel externe féminin, adjointe à un pluriel c¹c²âc³, est l'habituel pluriel des adjectifs féminins فعيلة : *kŭbārât* «grandes» de *kbîra*; *qbāḥât* «méchantes» de *qbîḥa*; *rŭgāgᵘât* «minces» de *ĕrgîga*, *ḥŭbābât* «amies» de *ḥăbîba*; citons aussi *ṣḥābât* «amies» de *ṣâḥba*; *χụ̈ātât* «sœurs» est moins employé que *χụ̈ât* = اخوات.

4° Un pluriel extrêmement curieux et fréquent dans le dialecte est فعلاوات; il s'applique à certains substantifs de la forme فعيل, parfois seul, parfois concurremment avec le pluriel c¹ṽc²c³a, je le considère au reste comme un renforcement de ce pluriel [3]; en tripolitain, il semble apparaître sporadiquement; Beaussier en contient quelques exemples pour les dialectes algériens [4]; j'ai pu constater qu'il est très répandu dans les parlers sahariens :

> *ᵊŏzbāụ̈ât* de *ᵊŭzîb* «campement éloigné»;
> *ḥŏẓṛāụ̈ât* de *ḥŏẓîr* «exploitation agricole isolée»;
> *ḥŏfṛāụ̈ât* de *ḥŭfîr* «trou»;
> *bezmāụ̈ât* de *bzîm* «agrafe» (à côté de *bézma*);
> *seniāụ̈ât* de *snî* «plateau» (à côté de *sénia*);

[1] Aussi *qlîlîn* par exemple *ap.* Delphin.

[2] *ŭmmụ̈ālîn* comparable aux قرابنين, قبايلين, de Landberg, *Prov. et Dictons*, p. 195.

[3] Comme افعلات de أفعلة classique.

[4] Cf. *M. G. T.*, *kemfāụ̈ât* pl. de *knîf*, § 149; Stumme appelle aussi mon attention sur *gismāụ̈ât* pl. de *gsîm* ap. *T. B. L.*, p. 43; cf. Beaussier شليف, شلفاوات, p. 344; aussi عزيب, عزباوات, p. 432, etc; Delphin بزموات, p. 184, l. 18. Sonneck, *C. M.*, I, p. 130, v. 4 الخداوات.

bǒrqāuât de *brẹq* «aiguière»;
meslāuât de *msll* «morceau de peau»;
felžāuât de *flž* «bande d'étoffe de la tente» (rare, à côté de *félža*);
χalfāuât de *χlīfa* «administrateur adjoint»;
fǒqhāuât de *fqẹh* «jurisconsulte» (rare);

j'ai entendu aussi *bâẓẓẹuât* «petites filles» (cf. *supra* n° XVI)[1].

5° Citons *mmūālīiât* «maîtresses»; et *šuārīiât* «paniers» pl. de *šuâri* qui est usité comme un singulier; *lālīiât* pl. de *lâlla* doit être cité, quoiqu'il ne soit pas de la même catégorie.

6° Il faut noter un petit nombre de formations secondaires $c^1c^2\bar{a}c^3\bar{\imath}c^4$, tirées de pluriels فُعْلان; ces formations déjà connues de la langue classique, apparaissent dans tous les dialectes[2]. On a chez les Ūlâd Brāhîm :

guāmîn «nombreux goums» de *gǫmân* pl. de *gǫm*;
žuārẹn «voisins» de *žīrân* pl. de *žâr*;
nsāuîn «femmes» de *nesuân* pl. de *mrâ*;
frāsîn «bons cavaliers» de *fersân* pl. de *fârẹs*;
χrāfîn «agneaux» de *χǒrfân* pl. de *χrǫf*.

On entend aussi *ǒrṣâien* «bergers» que je suppose tiré secondairement de رعيان, inusité dans le dialecte, mais connu dans d'autres parlers algériens; et *bǒrqâun* «aiguières» que je suppose tiré du secondaire برقان, inusité dans le dialecte, mais connu du tripolitain[3]. — Enfin *γālîm* «troupeaux de moutons» et *bāṣẹr* «troupeaux de chameaux» doivent être cités ici (أفاعيل)[4].

7° Une mention spéciale est nécessaire des noms composés du monosyllabe *bū*, et d'un substantif arabe ou berbère; le monosyllabe *bū* reste invariable au pluriel, et le substantif qui le suit prend le pluriel brisé habituel aux mots de sa forme, ainsi :

būmentel «sandale en peau» — *būbnâtel*;

[1] A rapprocher de l'énigmatique *ṣangīuât* pl. de *ṣǒnâg* «chevrette» indiqué par Delphin, p. 280, note 1; et que personnellement je ne connais pas.

[2] Surtout fréquentes en Omāni, cf. *W. Z. K. M.*, 1895, p. 11.

[3] رعيان *ap.* Beaussier, comme *sǒṛiân* de *sâṛẹ* ساعي «mendiant» en marocain.

[4] أباعير déjà classique; sur اغانم cf. Dozy, II, 229; *Quelques observations sur le dictionnaire de Beaussier*, p. 54.

būṣaiiâr « sorte de tamis » — *būṣuâuẹr*;
būzellûf « tête de mouton » — *būzlâlîf*;
būdérbi « sorte de pot de terre » — *būdrâba*;
būrâbōḥ « tenture de séparation de la tente » — *būruâbōḥ*;
bumédfōɪ « pièce de monnaie espagnole » *būmdâfōɪ*; etc.

W. Marçais.

(*A suivre.*)

I

INDEX.

GÉNÉRALITÉS.

A. — LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

GREC.

LATIN.

LANGUES ROMANES.

LANGUES CELTIQUES.

VIEIL IRLANDAIS.

BRETON.

LANGUES GERMANIQUES.

LANGUES SLAVES.

VIEUX SLAVE.

ARMÉNIEN.

LANGUES INDO-IRANIENNES.

B. — LANGUES SÉMITIQUES.

II

LEXIQUE DES MOTS ÉTUDIÉS.

A. — LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

GREC.

LANGUE ALBANAISE.

LANGUES ITALIQUES.

OSQUE.

OMBRIEN.

VOLSQUE.

LATIN.

LANGUES ROMANES.

ROUMAIN.

ITALIEN.

ESPAGNOL.

PORTUGAIS.

CATALAN.

PROVENÇAL.

FRANÇAIS.

FRANÇAIS DIALECTAL, ETC.

ARGOT FRANÇAIS ET AUTRES.

RÉTO-ROMAN.

LANGUES CELTIQUES.

GAULOIS OU VIEUX CELTIQUE ET OGAMIQUE.

IRLANDAIS.

GALLOIS.

CORNIQUE.

BRETON ARMORICAIN.

LANGUES GERMANIQUES.

GOTIQUE.

VIEUX HAUT-ALLEMAND.

MOYEN HAUT-ALLEMAND.

ALLEMAND MODERNE.

VIEIL ANGLAIS.

ANGLAIS MODERNE.

VIEIL ISLANDAIS.

SUÉDOIS DIALECTAL.

HOLLANDAIS.

FLAMAND.

LANGUES LETTO-SLAVES.

VIEUX PRUSSIEN.

LITUANIEN.

LETTE.

VIEUX SLAVE.

SERBE.

TCHÈQUE.

POLONAIS.

RUSSE.

AUTRES LANGUES SLAVES.

LANGUE ARMÉNIENNE.

SERBE.

TCHÈQUE.

POLONAIS.

RUSSE.

AUTRES LANGUES SLAVES.

LANGUE ARMÉNIENNE.

LANGUES INDO-IRANIENNES.

SANSCRIT.

PÂLI.

HINDOUSTANI.

ZEND.

VIEUX PERSE.

PEHLVI.

PERSAN MODERNE.

AFGHAN.

KURDE.

B. — LANGUES SÉMITIQUES.

ARABE.

C. — LANGUES OURALO-ALTAÏQUES.

HONGROIS.

TURC.

D. — LANGUES DIVERSES.

BASQUE.

III

TABLE DES AUTEURS.

LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION, ÉDITEUR
5, Quai Malaquais.

L'ARGOT ANCIEN

(1455-1850)

SES ÉLÉMENTS CONSTITUTIFS, SES RAPPORTS AVEC LES LANGUES SECRÈTES DE L'EUROPE MÉRIDIONALE ET L'ARGOT MODERNE

Avec un Appendice sur l'Argot jugé par Victor HUGO et BALZAC

Par LAZARE SAINÉAN

1907. Beau volume petit in-8. . . . **5 fr.**

Introduction. — I. Caractéristique de l'argot. — II. Argot ancien et moderne. — III. Chronologie et documents. — IV. Coup d'œil comparatif. — V. Critique des sources. — VI. Le terme « argot » et ses synonymes : 1. Jargon. 2. Baragouin. 3. Blesquin 4. Narquois. 5. Argot. — VII Documentation.

Première partie. — **Éléments originaux.** — I. Procédés phonétiques. — II. Procédés morphologiques. — III. Procédés sémantiques : 1. Épithètes. 2 Appellatifs. *a.* Appellatifs proprement dits. *b.* Appellatifs tirés des noms d'animaux. *c.* Appellatifs tirés des noms de plantes. *d.* Appellatifs tirés des noms propres. 3. Verbes. 4. Ironie. Jeux de mots.

Deuxième partie. — **Éléments empruntés :** Germaniques Celtiques. Basques. — I. Fonds commun, Grecs. Provençale. — II. Actions et réactions : 1. La *germania* ; 2. Le *fourbesque* ; Le *calão*. — Éléments non romans. Bohémiens. Orientaux. Hébreux.

Troisième partie. — **Fonds indigène.** — I Ancien français. *a.* Avec le sens conservé. *b.* Avec changement de sens. — II. Patois français : *a.* Avec le sens conservé ; *b.* Avec changement de sens. — III. Patois provençaux. *a.* Avec le sens conservé. *b.* Avec changement de sens. — IV. Termes d'origne obscure. *a.* Termes anciens (1455-1800). *b.* Termes modernes (1800-1850).

Quatrième partie. — **Influence de l'argot.** — I. Actions externes. — II. Actions internes : 1. Langues secrètes. 2. Bas Bretons. 3. Bas-langage. 4. Patois. 5. Français. — **Conclusion.** — **Appendice.** — L'argot jugé par Balzac. — L'argot jugé par Victor Hugo. — **Note additionnelle.** — **Index :** 1. Argot français. 2. Argots divers. 3. Français (dans ses rapports avec l'argot). 4. Patois (dans leurs rapports avec l'argot). 5. Résumé bibliographique.

TAIN BO CUALNGE. Enlèvement [du taureau divin et] des vaches de Cooley, la plus ancienne épopée de l'Europe occidentale. Traduction par H. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE. 1re livr., 1907. In 8° et planches. . . . . **3 fr. 50**

Li regres Nostre Dame, par Huon LE ROI de Cambrai, publié d'après tous les manuscrits connus par Arthur LANGFORS, 1907, in-8 de CXLVII-272 pages. . . . . **6 fr. »**

Guillaume Alexis, dit le bon Moine de Lyre, par l'abbé GUERY. 1907. In-8, 132 pages. **5 fr. »**

Les français italianisants au XVIe siècle, par Émile PICOT, membre de l'Institut. — Tome II. Fort volume in 8 de 396 pages . . . . **7 fr. 50**
L'ouvrage complet, 1906-1907, 2 forts vol in-8 Prix. . . . . **15 fr. »**

ÉTUDES CRITIQUES DE LITTÉRATURE COMPARÉE. — II **Molière et l'Espagne,** par Guillaume HUSZAR. 1907. Beau volume in-12 de IX-132 pages. . . . . **5 fr. »**
I. **Corneille et le théâtre espagnol,** 1903 (couronné par l'Académie française), in-8 **3 fr. 50**

BRÉBION (L.) **Étude philologique sur le Nord de la France** (Pas-de-Calais, Nord, Somme). 1907. In 8 de XXV-303 pages. — *Glossaire, grammaire, discours, etc.* . . . . **7 fr 50**

VAN HAMEL (A. G.) — **Les Lamentations de Matheolus et le livre de Leesce de Jehan Le Fève de Resson** (poèmes français du XIVe siècle). Édition critique accompagnée de l'original latin des *Lamentations*, d'après l'unique manuscrit d'Utrecht, d'une introduction et de deux glossaires T. Ier. Textes français et latins des Lamentations. T. II. Textes du Livre de Leesce. Introd. et notes. Paris, 1892-1905, 2 in-8. . . . . **25 fr. »**

LIVRES D'HEURES IMPRIMÉS

Au XVe et au XVIe siècle

CONSERVÉS DANS LES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES DE PARIS

CATALOGUE

Par **Paul LACOMBE**, bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque Nationale.

1907. Fort volume in-8 de LXXXIV-439 pages : **25** francs.

L'étude des Heures imprimées, qui constitue un vaste et curieux chapitre de bibliographie, n'avait été jusqu'ici l'objet d'aucun important travail d'ensemble. M Paul LACOMBE remplit, aujourd'hui, cette lacune. Après avoir clairement défini ce qu'est un livre d'heures, après avoir énuméré tous les problèmes réels et toutes les difficultés que comportent son classement et son examen, l'auteur de ce Catalogue décrit et accompagne de notices minutieusement référencées, 630 articles classés par ordre chronologique. Beaucoup sont complètement décrits pour la première fois. Une table alphabétique les présente ensuite sous tous les aspects et dans tous les ordres que le chercheur peut souhaiter : ateliers parisiens, ateliers provinciaux, ateliers étrangers (avec les subdivisions nécessaires pour chaque ville), noms d'imprimeurs, titres, invocations aux Saints, etc.

On conçoit tous les objets divers traités dans cet ouvrage, La Bibliographie, l'Histoire locale, l'Imprimerie, la Gravure, la Reliure, l'Histoire du commerce y ont leur place.

Ce livre est appelé à rendre de multiples services à l'amateur, au bibliothécaire et au libraire. Il doit être rangé à côté des ouvrages de Brunet et Claudin qu'il complète. Comme la célèbre *Histoire de l'Imprimerie*, de ce dernier, le volume de M. Paul LACOMBE sort des presses de l'Imprimerie Nationale. — *Tiré à petit nombre.*

BIBLIOTHÈQUE DU XVe SIÈCLE. — TOME III.

Le manuscrit autographe des POÉSIES DE CHARLES D'ORLÉANS

Étude par **Pierre CHAMPION**, archiviste-paléographe.

1907. Beau volume in-8 orné de 18 fac-similés. — Prix. . . **10** francs.

ESSAI SUR LES RAPPORTS DE PASCAL II

AVEC PHILIPPE Ier (1099-1188)

In-8 de XXVIII-163 p. (Fasc. 165 de la Bibliothèque des Hautes-Études). . **7** francs.

Paul LEGENDRE

ÉTUDES TIRONIENNES

COMMENTAIRE SUR LA VIe ÉGLOGUE DE VIRGILE

(Tiré d'un manuscrit de Chartres.)

In-8 de 88 p. et fac-similé (Fasc. 164 de la Bibliothèque des Hautes-Études). . **5** fr.

Louis ALPHEN

ÉTUDES SUR L'ADMINISTRATION DE ROME

AU MOYEN-AGE (751-1252)

In-8 de XVI-191 pages (Fasc. 166 de la Bibliothèque des Hautes-Études) : **7** fr.

G. DONCIEUX. — **Le romancero populaire de la France**, choix de chansons populaires françaises. Texte critique avec un avant-propos et un texte musical par J. TIERSOT. *Ouvrage couronné par l'Académie française, prix Sainteur*, 1903, in-8. . . . . **15** fr.

LE BRAZ (Anatole). — **La légende de la Mort chez les Bretons Armoricains.** Nouvelle édition avec des notes sur les croyances analogues chez les peuples celtiques, par GEORGES DOTTIN, professeur adjoint à l'Université de Rennes. *Paris*, 1902, 2 vol. in-12. . . . . **10** fr »

— **Vieilles histoires du pays breton**, 3e édition, 1906, in-12. . . . . . **3** fr **50**

Les noms de nos rivières. Leur origine, leur signification, par FÉLICE (RAOUL DE). 1907. In-8. . . . . **6** fr. »

GILLIÉRON et EDMONT

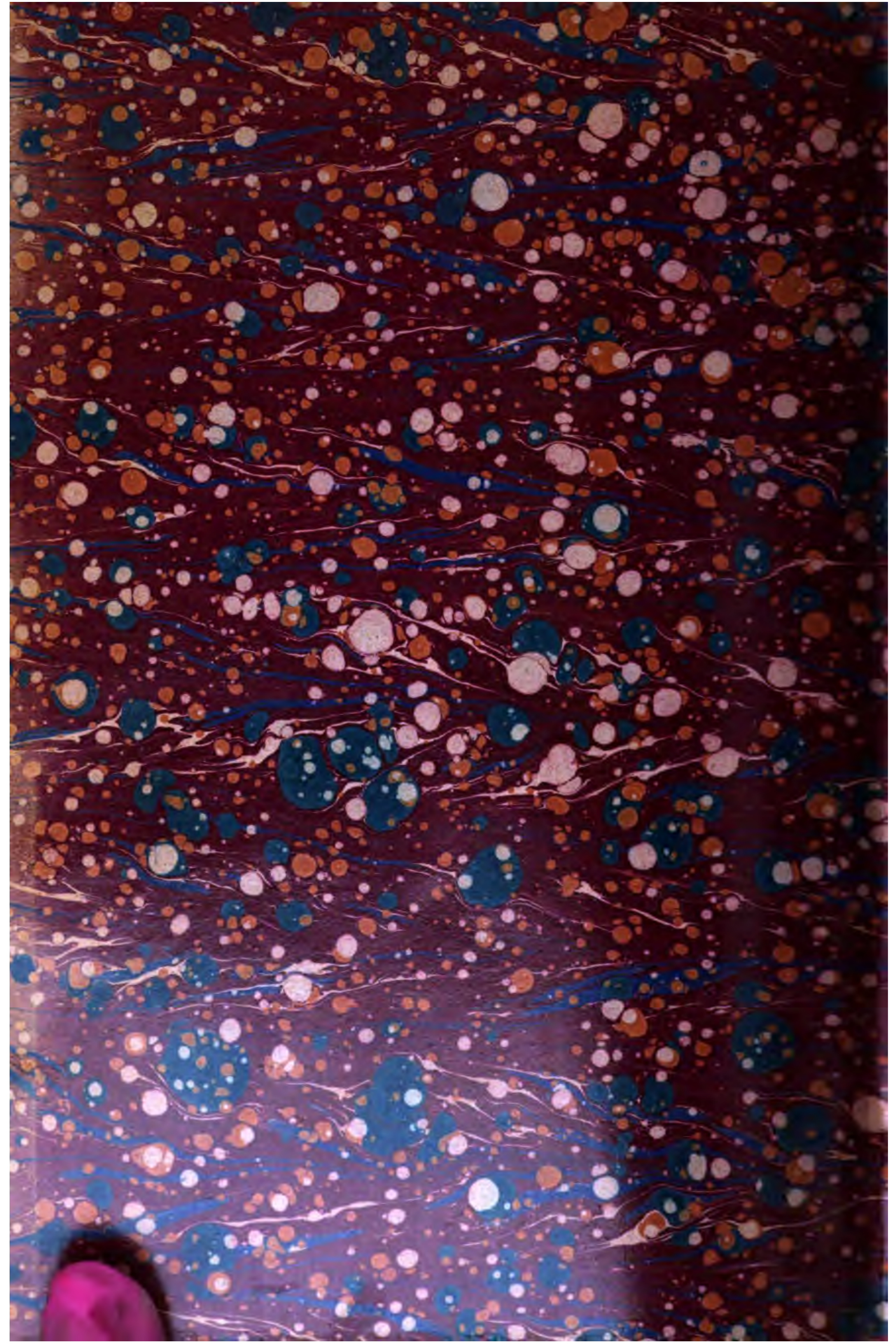
ATLAS LINGUISTIQUE DE LA FRANCE

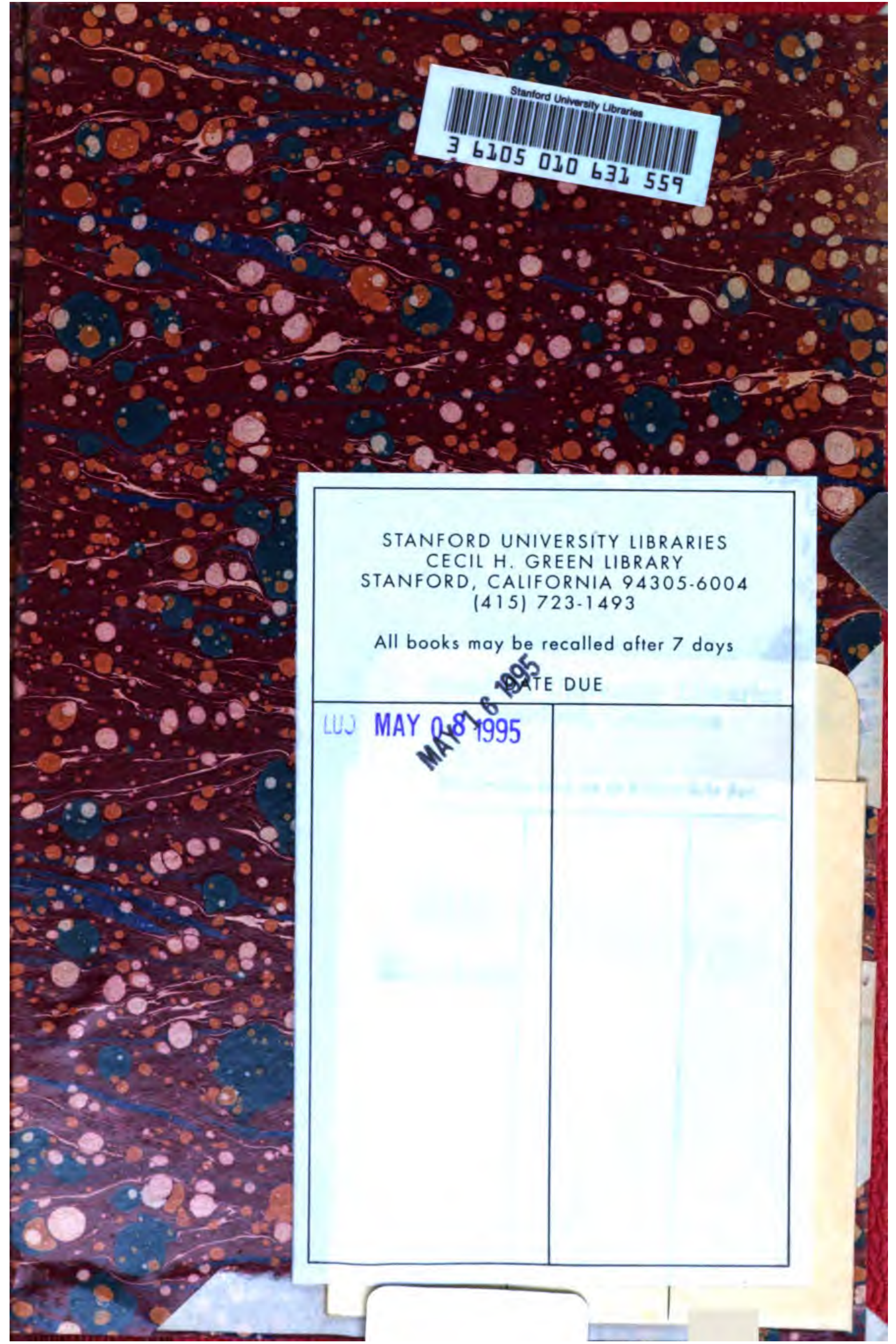
Fasc. I-XXX. . . . . **750** fr. »

L'ouvrage complet en 35 fasc. de 50 cartes chacun sera augmenté dès achèvement.

GODEFROY. — **Dictionnaire de l'ancienne langue française** et de tous les dialectes du IXe au XVe siècle. 10 vol. gr. in-4 br. Ouvrage complet et terminé. . . . . . **500** fr. »

Chartres. — Imprimerie DURAND, rue Fulbert.





Stanford University Libraries
3 6105 010 631 559
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493
All books may be recalled after 7 days
DATE DUE
MAY 16 1995
MAY 08 1995

